

ONE

ΒΕΡΟΙΑ

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

600
+ 1/2 τε.

ΔΗΜΟΣΙΑ ΚΕΝΤΡΙΚΗ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

Αριθ. εισ 1819/59

Εξ αγοράς Δωρεά
Γεωργίου.

GRVER-00363

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

711
M É D E C I N E
P R A T I Q U E
D E S Y D E N H A M ,

• A V E C D E S N O T E S ;

O U V R A G E traduit en François , sur la dernière
édition Angloise ,

Par feu M. A. F. J A U L T , Docteur en Médecine , &
Professeur au Collège Royal.

N O U V E L L E É D I T I O N .

P R E M I È R E P A R T I E .

Opinionum commenta delet dies , Naturæ judicium confirmat.
CICERO , de naturâ Deorum.

A A V I G N O N ,

Chez la Ve. S E G U I N , Imprimeur-Libraire,

E T A P A R I S ,

Chez CHARLES P O U G E N S , Imprimeur-Libraire , rue St.-Thomas
du Louvre , N^o. 246.

A N V I I . (1799).

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βερόιας
10. C16 1819

T A B L E

DES CHAPITRES ET SOMMAIRES.

Premiere Partie.

<i>Avis au Lecteur ,</i>	page ix
<i>Avertissement du Traducteur des Œuvres de Sydenham ,</i>	xj
<i>Épître dédicatoire ,</i>	xv
<i>Préface de l'Auteur ,</i>	xxj

Histoire & Curation des Maladies aiguës.

SECTION PREMIERE. Chapitre premier. <i>Des maladies aiguës en général ,</i>	page 1
Chap. II. <i>Des maladies épidémiques ,</i>	5
Chap. III. <i>Constitution épidémique des ann. 1661--64 à Londres ,</i>	14
Chap. IV. <i>Fievre continue des années 1661--64 ,</i>	17
Chap. V. <i>Fievres intermittentes des années 1661--64 ,</i>	49
SECTION II. Chap. I. <i>Constitution épidémique des années 1665 & 1666 à Londres ,</i>	78
Chap. II. <i>Fievre pestilentielle & peste des années 1665 & 1666 ,</i>	79
SECT. III. Chap. I. <i>Constitution épidémique des années 1667--1669 ,</i>	105
Chap. II. <i>Petites véroles régulières des années 1667--1669 ,</i>	107
Chap. III. <i>Fievre continue des années 1667--1669 ,</i>	138
SECT. IV. Chap. I. <i>Constitution épidémique d'une partie de l'année 1669 & des années entières 1670--1672 ,</i>	147
Chap. II. <i>Choléra morbus de l'an 1669 ,</i>	151
Chap. III. <i>Dyffenterie d'une partie de l'année 1669 & des années entières 1670--72 ,</i>	155
Chap. IV. <i>Fievre continue d'une partie de 1669 & des années entières 1670--72 ,</i>	171
Chap. V. <i>Rougeole de l'an 1670 ,</i>	157
Chap. VI. <i>Petites véroles irrégulières des années 1670--72 ,</i>	183
Chap. VII. <i>Coliques bilieuses des années 1670--72 ,</i>	189
SECT. V. Chap. I. <i>Constitution épidémique d'une partie de l'an 1673 & des années entières 1674--75 ,</i>	204
Chap. II. <i>Fievre continue des années 1673--75 ,</i>	207
Chap. III. <i>Rougeoles de l'an 1674 ,</i>	216

Chap. IV. Petites véroles irrégulières des années 1674-75,	226
Chap. V. Toux épidémiques de l'an 1675 ; avec des pleurésies & des péripneumonies symptomatiques,	227
Chap. VI. Récapitulations,	236
SECT. VI. Chap. I. Des Fievres intercurrentes ;	241
Chap. II. De la Fievre rouge,	245
Chap. III. De la Pleurésie,	246
Chap. IV. De la fausse Péripneumonie,	262
Chap. V. Du Rhumatisme,	265
Chap. VI. De la Fievre éréspélateuse,	273
Chap. VII. De l'Esquinancie,	281
MÉTHODE COMPLETE pour guérir presque toutes les maladies, avec une description exacte des symptomes qui les accompagnent,	291
Formules de quelques remèdes qui sont les plus usités dans la pratique,	295
De l'affection nommée hystérique pour les femmes & hypochondriaque dans les hommes,	299
De la Fievre dépuratoire qui régna en Angleterre en 1661-64,	303
De la Fievre pestilentielle des années 1665-66,	305
Des Fievres intermittentes,	306
De la Fievre stationnaire des années 1684-85,	308
De la Fievre rouge,	310
De la Pleurésie,	311
De la fausse Péripneumonie,	312
Du Rhumatisme,	313
De la Fievre éréspélateuse,	315
De l'Esquinancie,	317
De la Rougeole,	318
De la petite Vérole,	320
De la Danse de St. Gui,	326
De l'Apoplexie,	328
De l'Ophtalmie ou inflammation des yeux,	329
De la Chute de matrice,	330
De la Néphrétique,	ibid.
De la Dyssenterie, de la Diarrhée, & du Ténésme,	332
De la Colique bilieuse,	334
Du Choléra morbus,	335
De la Colique du Poitou,	337
De la Passion iliaque,	ibid.
Du Flux excessif des menstrues,	338
De la Colique hystérique,	339
De la Jaunisse qui n'a point été précédée de la Colique,	341
Pour prévenir l'avortement,	342
Du Flux immodéré des voidanges,	ibid.

DES CHAPITRES ET SOMMAIRES.

vii

<i>De la suppression des Vuidanges,</i>	343
<i>De l'Hydropisie,</i>	page 344
<i>De la Gonorrhée virulente,</i>	347
<i>De la Vérole,</i>	349
<i>Des Fleurs blanches,</i>	351
<i>Du Diabète,</i>	352
<i>De la douleur des Hémorrhôides,</i>	ibid.
<i>Du flux excessif des Hémorrhôides,</i>	353
<i>De l'épilepsie des enfans,</i>	354
<i>Du Rachitis,</i>	355
<i>Des Fievres causées par la sortie des dents,</i>	356
<i>De la Fievre héttique des enfans,</i>	ibid.
<i>De la Toux convulsive des enfans,</i>	ibid.
<i>De l'Hémorrhagie du nez,</i>	357
<i>Des pales Couleurs,</i>	358
<i>De la suppression des Regles,</i>	ibid.
<i>Du Vomissement & du Crachement de sang,</i>	359
<i>De la Piquure du tendon,</i>	360
<i>De la Brulure,</i>	ibid.
<i>De la Manie ordinaire,</i>	ibid.
<i>Des Contusions,</i>	361
<i>De la Gale surfurieuse de la tête,</i>	ibid.
<i>De la Morsure du chien enragé,</i>	362
<i>De l'Ulcère de la vessie,</i>	ibid.
<i>De l'Asthme invétéré dans les personnes d'un tempérament sanguin,</i>	363
<i>De la Paralysie,</i>	364
<i>De la Toux & de la Phthisie,</i>	ibid.
<i>Du Scorbut,</i>	366
<i>De la Goutte,</i>	367
<i>De la Phthisie. Sa description & maniere de la traiter,</i>	368.

 Seconde Partie.

L ETTES de différens Docteurs en Médecine à Thomas Sydenham avec les réponses,	page 373
Lettres de Robert Brady, Docteur & Professeur Royal en Médecine dans l'Université de Cambrige, à T. Sydenham,	ibid.
Réponse de T. Sydenham à Robert Brady sur les maladies épidémiques, depuis l'an 1675 jusqu'à 80,	375
Lettre de Henri Paman à Thomas Sydenham,	407

a-ix

<i>Réponse de Thomas Sydenham à Henri Paman, Membre & Orateur public de l'Université de Cambridge, & Professeur en Médecine dans le College de Gresham à Londres, sur l'histoire & le traitement du mal vénérien,</i>	page 408
<i>Dissertation en forme de Lettre sur de nouvelles observations qui regardent le traitement de la petite Vérole confluyente, & sur l'affection hystérique,</i>	436
<i>Guillaume Cole à T. Sydenham,</i>	ibid.
<i>Thomas Sydenham à G. Cole,</i>	438
<i>Traité de la Goutte,</i>	424
<i>Traité de l'Hydropisie,</i>	570
<i>Addition touchant la Fievre d'hiver,</i>	595
<i>Lettre touchant une nouvelle sorte de Fievre qui parut en 85,</i>	598
<i>Dissertation sur la Fievre putride ou secondaire qui arrive dans la petite Vérole confluyente,</i>	625
<i>Dissertation sur le Pissement de sang causé par une pierre engagée dans les reins,</i>	634

Fin de la Table des Chapitres, &c.



AVIS AU LECTEUR.

QUELQU'UTILES que soient les Ouvrages que l'illustre Sydenham nous a laissés sur la Médecine, il faut toujours se souvenir de deux choses, pour éviter l'abus qu'on en pourroit faire. La première, c'est que l'Auteur étoit Anglois, & qu'il a exercé la Médecine en Angleterre; & que par conséquent la méthode qu'il suit dans le traitement des Maladies, ne sauroit convenir en tout pour les François, dont le climat, les aliments, la maniere de vivre, & les maladies ne sont pas, du moins entierement, les mêmes qu'en Angleterre. La seconde chose, c'est que les remedes que l'Auteur recommande ne doivent pas être employés au hafard, ou par le premier venu, mais seulement par l'ordre ou le conseil d'un Médecin sage, auquel il appartient de décider sur cette matiere, selon l'exigence des cas. Il est aisé de voir que, sans une telle précaution, les meilleurs re-

x AVIS AU LECTEUR.

medes , faute d'être appliqués à propos ;
pourroient devenir nuisibles , & même quel-
quefois pernicieux , & qu'il vaudroit beau-
coup mieux n'en point prendre du tout ;
c'est à quoi on prie le Lecteur de bien
faire attention.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR
D E S
ŒUVRES DE SYDENHAM.

Si les Auteurs qui ont écrit avec distinction sur quelque matière, méritent d'être connus par des traductions de leurs Ouvrages, on peut dire avec fondement qu'entre les Auteurs de Médecine, Sydenham le mérite d'une façon particulière.

Les Ouvrages qu'il nous a laissés ne sont pas de ces fruits d'une imagination vive & féconde, de ces explications ingénieuses des causes qui produisent les maladies, de ces vains systèmes dont les livres de Médecine ne sont que trop remplis, & qui sont plus propres à occuper des Philosophes oisifs, qu'à instruire dans l'Art de guérir. Ce sont des observations de bien des années, & faites sur une infinité de malades avec tout le soin & l'application imaginables, par un homme d'un génie supérieur, d'une bonne foi & d'une sincérité merveilleuses, & qui joignoit à un esprit cultivé par les Sciences, cette prudence & cette sagesse qui fait le caractère d'un véritable Médecin, & sans laquelle il ne sauroit employer utilement, dans l'exercice de sa profession, les lumières & les connoissances qui lui sont d'ailleurs si nécessaires.

Sydenham est le premier d'entre les modernes qui nous ait donné un Recueil considérable d'observations. Je n'entends pas ici par le terme d'*observations* un amas de faits particuliers qui souvent ne menent à rien, quoique je ne nie pas qu'ils ne puissent avoir quelquefois leur utilité : j'entends des descriptions exactes de maladies, & des méthodes curatives qui résultent d'un très-grand nombre d'observations particulières, & qui deviennent alors des règles de pratique.

On peut juger combien un Ouvrage de cette nature est propre à perfectionner la Médecine. Aussi l'exemple de Sydenham a-t-il animé plusieurs autres Auteurs qui nous ont donné, depuis lui, d'excellentes observations.

Je fais qu'un célèbre Médecin, dont on a publié depuis peu les Ouvrages posthumes, a affecté de rabaisser, & même de rendre suspectes les Observations de notre Auteur, en disant qu'il a écrit ce qu'il a vu, ou du moins ce qu'il a cru voir; mais il n'est rien qu'on ne puisse rendre suspect par une semblable réflexion.

D'ailleurs, celui qui parle de la sorte de Sydenham, ne traite pas mieux les autres Auteurs de Médecine, & il paroît les mépriser tous également. Il y a apparence que le Public équitable n'en jugera pas tout à fait de même, & qu'il leur rendra plus de justice.

Mais, dira-t-on, quelle nécessité de traduire Sydenham en François? n'est-ce pas mettre des armes entre les mains des ignorants? Objection usée, & mille fois réfutée. N'a-t-on pas écrit en François, ou traduit en cette langue une infinité de livres sur des matieres encore plus délicates? L'abus qu'on peut en faire est-il une raison suffisante pour les supprimer, & peut-il contrebalancer les avantages qu'on en retire? D'un autre côté n'abuse-t-on pas des meilleures choses? Et ne peut-on pas abuser aussi d'un livre Latin?

Quand on donne en François les ouvrages de Sydenham, c'est afin que les personnes qui n'entendent pas la langue Latine puissent en profiter, & que ceux même qui l'entendent, mais qui aiment encore mieux ce qui est écrit dans leur langue naturelle, lisent plus volontiers des écrits si instructifs & si utiles.

Ce n'est pas qu'en parlant ainsi, je prétende que Sydenham soit exempt de fautes; on lui en a reproché plusieurs. Les uns ont trouvé, par exemple, qu'il ne saignoit pas assez dans la pleurésie; les autres, que la quantité de quinquina qu'il prescrivoit dans les fievres quartes étoit insuffisante. Ceux-ci l'ont blâmé de ce qu'il interdisoit les lavemens dans certaines fievres, de peur d'empêcher la coction légitime de l'humeur morbifique; ceux-là ont condamné le grand usage qu'il faisoit de l'opium: d'autres ont cru qu'il employoit trop de rafraichissans dans le traitement de la petite vérole confluente, &c.

Mais quand Sydenham ne se feroit trompé en rien, il n'en faudroit pas conclure qu'on dût le suivre en tout. Il faudroit pour cela rencontrer précisément les mêmes maladies, les mêmes tempéraments, & ainsi de tout le reste. D'ailleurs, ce qui convient dans un pays, ne convient pas dans un autre, où il se trouve de grandes différences par rapport aux aliments, à la maniere de vivre,

aux tempéramens, à l'air, aux maladies, à la vertu & à l'effet des remèdes, & à plusieurs autres circonstances qui demandent une grande attention de la part du Médecin, & qui l'obligent de se régler sur ce qui est plus convenable au pays où il exerce son art, & non pas précisément sur ce qu'ont pratiqué en d'autres climats d'illustres Médecins.

A la vérité, ils doivent lui servir de guides; mais il ne doit pas les suivre aveuglément: il doit profiter de leurs lumières, mais non pas s'y abandonner entièrement.

Je demanderois volontiers à ceux qui craindroient qu'on abusât des Œuvres de Sydenham traduites en François, s'ils n'appréhenderoient pas la même chose pour celles d'Hippocrate, de Galien, & de tous les autres Auteurs de Médecine, tant anciens que modernes. Il s'en suivroit de là qu'on n'en devroit traduire aucun, & même qu'on ne devroit rien écrire sur la Médecine en langue vulgaire. Idée absurde & extravagante qui ne peut partir que d'un esprit aveuglé par des préjugés ridicules, ou fortement jaloux de sa prétendue science.

Pourquoi donc les Médecins Grecs, les Latins, les Arabes ont-ils écrit sur la Médecine chacun dans leur langue naturelle? Pourquoi un grand nombre de Médecins de nos jours publient-ils chacun dans la langue de leur pays les mystères de l'art? Plût à Dieu que tout le monde fût un peu instruit dans la Médecine! Les Médecins pratiqueroient avec plus d'agrément & de succès. On en sent assez les raisons, sans qu'il soit nécessaire de les expliquer.

Et qu'on ne dise pas qu'il y a dans Sydenham quantité de formules qui peuvent devenir nuisibles par le mauvais usage qu'il est aisé d'en faire. J'ai déjà répondu à cette objection; & j'ajoute que, si elle avoit ici quelque force, elle en auroit encore bien davantage contre une infinité d'autres ouvrages de Médecine qui sont beaucoup plus chargés de formules, proposées souvent au hasard, ou avec peu de choix & de jugement; au lieu qu'ici elles sont le produit de l'expérience, & remplissent les indications naturelles que fournissent les maladies.

C'est au Médecin à se servir plus ou moins de ces formules, à diminuer ou à augmenter les doses des remèdes, suivant que les différens cas l'exigent, & que la prudence le demande.

On avoit d'abord résolu de ne point ajouter de notes à la traduction, se contentant de présenter le texte d'une

xiv AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR:

maniere claire & fidele, & laissant à chacun la liberté d'en porter le jugement qu'il lui plairoit. On considéroit que des notes sur un pareil ouvrage, pour avoir toute l'utilité qu'on en pouvoit attendre, ne demandoient rien moins qu'un Praticien consommé, & qu'elles ne seroient pas moins sujettes à la censure que le texte même. Cependant on s'est ensuite déterminé à en ajouter, dans l'espérance que telles qu'on les donne, elles ne seront pas tout-à-fait inutiles; & on est bien aise d'avertir ici qu'elles sont presque toutes prises du Traducteur Anglois des œuvres de cet Auteur, qui les a lui-même tirées la plupart de plusieurs Ecrivains de différentes nations.

Au reste, quand je parle d'une traduction fidelle, on comprend bien que cette fidélité consiste uniquement à rendre d'une manière exacte le sens de l'Auteur. Je dis cela afin qu'on ne soit pas surpris de ce que j'ai resserré & abrégé certains endroits que je n'ai pas cru pouvoir rendre avec grace en François dans la même étendue qu'ils ont en Latin; de ce que j'en ai retranché quelques-uns qui n'ajoutoient rien au sens; & de ce que j'ai fait de légères transpositions dans quelques autres. Ces petites licences doivent être plus que permises dans un ouvrage de cette nature.

Je ne me suis pas moins attaché à la clarté du style, qu'à la fidélité de la traduction; & j'espere qu'on me saura quelque gré d'avoir facilité, par ce moyen, l'intelligence d'un Auteur qui n'est pas toujours fort aisé à entendre, & dont le style, quelquefois un peu trop diffus, embarrasse les Lecteurs qui n'y sont pas accoutumés.



A MONSIEUR,
JEAN MAPLETOFT,
Docteur en Médecine, Professeur
dans le Collège de Greatham
Londres, & Membre de la So-
ciété Royale.



MONSIEUR.

*PERMETTEZ-MOI de vous rendre compte
ici de deux choses : premierement , des raisons
qui m'engagent à publier ce Traité; seconde-
ment , des motifs qui me déterminent à vous
le dédier.*

*Quant au premier article , il y-a maintenant
trente ans que , venant à Londres , dans le
dessein de retourner une seconde fois à Oxfort ,
où les malheurs de la premiere guerre civile
m'empêchoient depuis quelques années de me
rendre , je rencontrai heureusement le célèbre*

Médecin M. Thomas Coxe, dans le temps qu'il avoit soin de mon frere qui étoit alors malade. Cet habile homme qui pratiquoit la Médecine avec une réputation extraordinaire, & qui joignoit une grande probité avec beaucoup de politesse, me demanda agréablement à quoi je me destinois, puisque j'allois reprendre mes études, & que j'étois en âge de me déterminer. Comme il me vit indécis, il m'exhorta à prendre le parti de la Médecine. Et, quoique je n'eusse jamais eu la moindre pensée d'embrasser cette profession, ses exhortations firent tant d'impression sur mon esprit, que je m'y déterminai entierement. C'est pourquoi, si mon Ouvrage est jamais de quelque utilité au Public, on en aura l'obligation à ce grand Homme, dont les conseils m'ont engagé dans l'étude de la Médecine.

Après avoir étudié cet Art durant quelques années dans l'Université, je revins à Londres, où je commençai à pratiquer. Et, comme je m'y appliquois avec tout le soin & l'attention possible, je reconnus bientôt que le meilleur moyen d'apprendre la Médecine, étoit l'exercice & l'usage; & que, suivant toute apparence, le Médecin qui étudie avec le plus de soin & d'application les phénomènes des maladies, doit être nécessairement le plus capable de connoître les véritables indications curatives.

Voilà la méthode à laquelle je me livrai entierement, bien persuadé que, si je suivois la Nature, quand même je marcherois dans des routes inconnues jusqu'alors, & abandonnées, je ne m'écarterois jamais en rien du droit chemin. Me gouvernant donc par cette regle, je m'appliquai à observer exactement les sievres; & après m'être donné, pendant quelques années, bien des peines, des fatigues & des inquiétudes,

je

mbres, se
amerce, p
l'art, le d
e que la p
démontré
les incon
vant l'Affe
port que
era être l

ret relatif

L'Assemblée
ité des ra
ratifs du
que les pr
s corps ad
rement a
leur ont
re nomina
ées comm
andionne

ret relatif

L'Assemblée
les secré
ditions d

DÉDICATOIRE. xvij

je découvris enfin une méthode pour les guérir, & je la publiai, il y a déjà long-temps, à la priere de mes amis.

Depuis ce temps-là, ayant observé de nouvelles especes de fievres qui m'étoient inconnues auparavant, & qui se succédoient continuellement les unes aux autres, je résolus de joindre ensemble, avec le plus de soin qu'il me seroit possible, tout ce qui regardoit cette matiere, ou qui en dépendoit, afin de réparer la petitesse de mon premier Ouvrage par une Histoire plus exacte & plus complete de ces maladies.

Lorsque je méditois ce dessein, & que j'étois entierement occupé à chercher une Méthode propre à guérir toutes sortes de fievres, eu égard aux divers changements que la Nature y opere, & aux divers remedes qu'il faut employer, je reconnus bientôt qu'au lieu de la reconnoissance que j'avois sujet d'attendre, je n'essuierois que des reproches; & que les uns m'accuseroient de ne suivre d'autre regle que mes propres imaginations, & les autres de n'en suivre absolument aucune.

J'aurois souhaité ne donner au Public mes observations qu'après les avoir encore augmentées & confirmées par l'expérience de quelques années; mais, fatigué à l'excès par les insultes & les railleries de ces hommes insolents dont la malignité n'épargne personne, j'ai cru devoir condescendre à la volonté de mes amis, au nombre desquels je me fais toujours honneur de mettre l'illustre Docteur Needham, également habile dans la Médecine & dans les Belles-Lettres. Dans cette vue, j'ai entrepris ma propre défense, en publiant des Observations qui, à ce que j'espère, mettront tous les honnêtes gens de mon côté.

Part. I.

b

Quant aux autres, je ne m'attends pas d'en être épargné, mais aussi je ne m'en embarrasse nullement. C'est pourquoi, s'il se rencontre de ces gens, que leur humeur satyrique porte à se déchaîner avec fureur contre moi sans examiner si ce que je dis est vrai ou non; qui blament aussi tôt tout ce qu'un autre qu'eux avance de nouveau, ou ce qu'ils n'ont pas encore entendu; j'espère que je les supporterai tranquillement, du moins je ne leur rendrai point injure pour injure; je me contenterai de leur répondre ce que Titus-Tacitus répondit autrefois à Métellus qui l'insultoit: Vous pouvez m'attaquer librement, lui disoit-il, parce que je ne répondrai pas à vos insultes: vous avez appris à outrager les gens; & moi, à qui la conscience ne reproche rien, j'ai appris à mépriser les outrages: si vous êtes maître de dire tout ce qui vous vient à la bouche; je suis maître de vous entendre sans m'en offenser. Réponse vraiment digne d'un Chrétien. Voilà les raisons qui m'ont engagé à publier cet Ouvrage.

Celles qui m'ont porté à vous le dédier, MONSIEUR, sont, d'un côté, notre amitié mutuelle; & de l'autre, la situation où vous êtes de pouvoir juger, mieux que personne, du prix de mes observations, ayant vu vous-même de vos propres yeux, depuis sept ans, plusieurs des principales choses qu'elles contiennent. Votre parfaite probité, que tout le monde connoît si bien, ne vous permet pas de vouloir induire les autres en erreur par de faux exposés, sur-tout quand il s'agit de la vie des hommes. D'un autre côté, vous êtes si habile & si éclairé, qu'il me seroit impossible de vous en imposer, quand même je l'entreprendrois sérieusement. Encore moins pourriez-vous vous faire illusion

à vous-même au sujet des expériences par lesquelles vous avez reconnu sur vos malades mêmes la vérité de certaines choses que j'ai rapportées dans cet Ouvrage, ou que je vous ai déclarées de vive voix.

Vous savez d'ailleurs que M. Jean Lock, notre ami commun, qui connoissoit à fond ma méthode, l'approuvoit entièrement; & que c'étoit un homme également recommandable par son exacte probité, & par l'étendue de son génie, & la finesse de son jugement. Mais je n'ai pas besoin de solliciter davantage votre approbation; il y a long-temps que je suis sûr de l'avoir. Pour ce qui est des autres, de quelque manière qu'ils reçoivent mon Ouvrage, je le souffrirai sans peine: car, comme je suis déjà avancé en âge, je prétends faire en sorte, pendant le peu de temps qui me reste à vivre, de ne me point chagriner moi-même, & de ne point chagriner les autres. & par ce moyen de jouir du bonheur que Fracastor a décrit si agréablement en ces termes:

Heureux & comparable aux Dieux

Le tranquille mortel qui, d'un luxe odieux,
Des plaisirs inquiets, d'une gloire incertaine,
Méprise tout l'éclat, ainsi qu'une ombre vaine;
Et qui, vivant sans bien, sans crime, sans remord;
Loin du monde & du bruit, peut défier la mort (*).

(*) *Felix ille animi, Divisque simillimus ipso,
Quem non mendaci resplenaens gloria fucō
Solicitat, non fastiosi mala gaudia luxūs;
Sed tacitos sinit ire dies, & paupere cultu
Exigit innocuæ tranquilla silentia vitæ.*

b ij

xx ÉPITRE DEDICATOIRE.

Au reste , MONSIEUR , je vous prie d'agréer cet Ouvrage , comme une preuve de mon amitié & de mon estime pour vous ; d'autant que les fautes qui s'y rencontreront , ne peuvent en aucune façon vous être imputées , & doivent être mises uniquement sur mon compte. Cependant quelque défectueux que soit mon Livre , je ne regretterai pas les peines qu'il m'a coûtées , puisque mes erreurs mêmes m'auront fourni l'occasion de faire connoître à tout le monde l'attachement sincere & le parfait dévouement avec lequel je suis ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, THOMAS SYDENHAM.



P R É F A C E

D E L' A U T E U R.

1. **L**E corps humain est composé de particules qui se détruisent continuellement, c'est ce qui fait Origine de la Médecine. qu'il ne sauroit toujours demeurer dans le même état ; & il est si fort exposé à l'action des causes extérieures, qu'il ne sauroit s'en défendre en toute occasion. De là cette multitude de maladies qui, dans tous les temps, a affligé le genre humain. Aussi n'y a-t-il pas lieu de douter que déjà plusieurs siècles avant l'Esculape Grec, & même avant l'Esculape Egyptien, plus ancien que l'autre de mille ans, la nécessité n'ait obligé les hommes de chercher des remèdes à leurs maux.

2. Mais, comme il n'est pas aisé de savoir qui, Difficile à marquer. le premier, a inventé les bâtimens & les habits pour se garantir des injures de l'air ; de même on ne sauroit montrer les premiers commencemens de la médecine ; d'autant que cet Art, ainsi que certains autres, a toujours été en usage, quoiqu'il ait été plus ou moins cultivé, suivant la différence des temps & des pays (1).

(1) Si l'on accorde que l'origine de la Médecine a été le desir de sa propre conservation, il n'est aucun Art qui puisse s'attribuer une plus grande antiquité, puisque, dans ce sens, la Médecine est presque aussi ancienne que le monde ; car elle doit, sans doute, avoir commencé immédiatement après la chute de nos premiers peres, lesquels, en punition de leur désobéissance, devinrent nécessairement, eux & tout le reste des hommes, sujets à une infinité de maladies & d'accidens, même à la mort.

Je ne prétends pas néanmoins que la Médecine ait été réduite en Art dès les premiers temps ; mais elle se pratiquoit indifféremment par tout le monde, chacun étant

Anciens
& modernes
l'ont enrichie.

3. On fait combien les anciens , & sur-tout Hippocrate , l'ont enrichie. C'est à eux , & à ceux qui ont recueilli leurs Ouvrages , que nous sommes redevables de la plus grande partie de nos connoissances thérapeutiques. Dans les siècles suivans , il y a eu des hommes illustres qui , en s'appliquant à l'Anatomie , ou à la Pharmacie , ou à la Pratique , ont travaillé à perfectionner la Médecine. Notre pays même & notre siècle n'ont pas manqué de gens habiles qui se sont distingués dans toutes les sciences capables de l'enrichir , & dont le mérite est au-dessus des louanges que je pourrois leur donner (1).

son propre Médecin. Dans la suite elle devint un Art par le moyen d'un certain nombre d'observations & d'expériences que l'on avoit faites ; & alors l'exercice en fut confié à certaines gens en particulier qui , à cause de cela , furent nommés *Médecins*. C'est ainsi que la Médecine exista avant qu'il y eût de Médecins , quoiqu'elle ne pût être appelée proprement un Art , jusqu'à ce qu'il se trouvât des gens qui fissent une profession particulière de l'exercer.

En effet il semble que la maladie & la douleur ont dû nécessairement engager les hommes à chercher un prompt secours , & que ceux-ci ne pouvoient être assez stupides & assez insensibles à leurs propres maux , pour négliger une recherche si intéressante. Car on ne s'imaginera pas que l'homme seul fût tellement sourd à la voix de la Nature & de la raison , qu'il ne s'embarrassât pas de conserver ou de rétablir sa santé , tandis que nous voyons que les animaux sont poussés violemment à cela par le seul instinct naturel.

Après tout , on doit plutôt consulter la certitude & l'utilité d'une Science ou d'un Art , que son antiquité. C'est par ces deux qualités que l'on doit juger de son excellence , & non par son antiquité seule qui , d'elle-même , ne lui donne aucun mérite réel , & qui , par une vénération mal entendue qu'elle inspire , ne sert souvent qu'à établir des erreurs pernicieuses.

(1) En comparant l'ancien état de la Médecine avec l'état présent où elle se trouve enrichie de savantes & uti-

4. Nonobstant les travaux des autres, j'ai toujours cru que j'aurois à me reprocher d'avoir vécu inutilement, si ayant pratiqué, comme j'ai fait, la médecine, je ne contribuois pas, du moins de quelque petite chose, à l'avancement de cet Art. C'est pourquoi, après de longues & sérieuses réflexions, & des observations faites avec beaucoup de soin durant plusieurs années, j'ai résolu en premier lieu de publier mon sentiment touchant les moyens de perfectionner l'Art de guérir, & ensuite de donner un échantillon de ce que j'ai exécuté dans cette matière.

5. Or je pense que, pour l'avancement de la Médecine, il est nécessaire, 1^o. d'avoir une Histoire ou description de toutes les maladies, la plus exacte & la plus fidelle qu'il est possible; 2^o. d'avoir une méthode sûre & constante pour les traiter (1). Il est aisé de décrire superficiellement les

Moyens de perfectionner la Médecine.

les découvertes des modernes, on sera surpris du peu de progrès que l'on a fait dans cet Art. Mais cela vient assurément de ce qu'on s'est écarté de la seule & véritable méthode de le perfectionner, en joignant la raison avec l'expérience. Quiconque lira attentivement les Auteurs praticiens, trouvera qu'ils ont avancé, touchant les causes & la nature des maladies, plusieurs choses contraires à l'expérience, comme il paroîtra clairement, si on consulte un certain nombre de ces Auteurs sur quelque maladie particulière. On voit par là combien il faut apporter de circonspection pour n'être pas induit en erreur. D'ailleurs l'expérience nous enseigne une méthode de guérir diverses maladies, plus courte & plus facile que l'ordinaire, & il est absurde de raisonner contre les faits. D'où il s'ensuit qu'on ne doit pas s'astreindre à suivre scrupuleusement les méthodes curatives généralement reçues, mais qu'on doit abandonner les chemins battus, suivant que la raison & l'expérience l'indiqueront.

(1) L'Histoire des maladies, dit Baglivi, doit être distinguée de la partie curative. La première est une science particulière, & doit uniquement se puiser dans les sources pures de la Nature; ou pour parler sans figure, elle com-

maladies ; mais de le faire d'une manière exempte des défauts que le célèbre Verrulam reprochoit aux Ecrivains de l'Histoire naturelle , c'est toute autre chose. » On ne sauroit disconvenir , dit ce grand homme , que nous n'ayons une Histoire naturelle » très ample ; pleine d'une agréable variété , & » même de recherches curieuses. Néanmoins , si » on en retranche les fables , les citations d'Au- » teurs , les disputes inutiles , enfin l'érudition » étrangère , & les ornemens , (choses qui sont » plus propres à des entretiens de table , & à des » conversations de Savants , qu'à former des philo- » sophes) , il se trouvera qu'une telle Histoire sera » réduite à fort peu de chose , & qu'elle sera bien » éloignée de celle dont je me forme l'idée ».

Il est très aisé pareillement de proposer , à la manière ordinaire , des moyens de guérison ; mais d'en proposer qui aient réellement le succès qu'on promet , c'est ce qui paroîtra d'une toute autre difficulté à ceux qui ont observé qu'il se trouve dans les Auteurs Praticiens un grand nombre de maladies que , ni ces Auteurs , ni aucun autre Médecin n'ont pu guérir jusqu'à présent.

L'Histoire
des maladies
est un ouvrage
difficile.

6. Quant à l'Histoire des maladies , si on examine la chose avec attention , on verra facilement que , pour en donner une bonne , il est nécessaire de porter ses vues beaucoup plus loin qu'on ne croit

siste dans une description claire & exacte des maladies ; telles qu'un soigneux & judicieux Observateur les remarque dans leur commencement , leur augmentation , leur force , leur déclin & leur fin. La Médecine curative peut retirer beaucoup d'utilité des autres Sciences , & sur-tout de celles avec qui elle a quelque rapport , & qui en sont comme les branches , telles que la Chymie , la Botanique , la connoissance des six choses non naturelles , la Philosophie expérimentale , l'Anatomie & autres semblables. Toutes ces Sciences peuvent beaucoup servir à perfectionner la méthode , & à tirer des indications curatives des moindres circonstances. *Baglivi Op. p. 14, 15.*

communément. Voici quelques-unes des choses qu'on doit observer.

7. En premier lieu, il faut réduire toutes les maladies à des especes précises & déterminées, avec le même soin & la même exactitude que les Botanistes ont fait dans leurs Traités sur les Plantes. Car il se trouve des maladies qui, étant du même genre & de même nom, &, outre cela, semblables en quelques symptomes, sont néanmoins d'une nature bien différente, & demandent aussi un traitement différent. On fait que le nom de *chardon* est commun à plusieurs especes de plantes. Ce seroit néanmoins être un Botaniste peu exact, qui de donner seulement une description générale de cette plante, & de la distinguer par là des autres sans s'embarasser de marquer les signes propres & particuliers qui en caractérisent & distinguent chaque espece.

De même il ne suffit pas à un Ecrivain de marquer seulement les phénomènes communs d'une maladie qui a plusieurs especes : car, quoique la même variété ne se trouve pas dans toutes les maladies, j'espère néanmoins montrer clairement dans cet Ouvrage qu'il en est plusieurs, dont les Auteurs traitent sous un même nom, sans aucune distinction d'especes, & qui sont cependant d'une nature très différente.

8. D'ailleurs lorsqu'on trouve des maladies distinguées par especes, c'est le plus souvent pour favoriser une hypothese appuyée sur des phénomènes véritables ; & par conséquent une semblable distinction n'est pas conforme à la nature de la maladie, mais c'est plutôt un produit de l'imagination & des speculations de l'Auteur. On voit par l'exemple de plusieurs maladies, combien le défaut d'exactitude en ce point a empêché les progrès de la Médecine ; car nous ne serions pas aujourd'hui à ignorer la maniere de guérir ces maladies, si les Auteurs qui ont communiqué là-dessus leurs expériences & leurs observations, ne s'étoient pas laissés

tromper en mettant une espece de maladie pour une autre. C'est ce qui a fait aussi , à mon avis , que la matière médicale est devenue d'une étendue immense , mais avec très peu de fruit.

Inconvé-
niens des hy-
potheses.

9. En second lieu , celui qui voudra donner une Histoire des maladies , doit renoncer à toute hypothese & à tout système de Philosophie , & marquer avec beaucoup d'exactitude les plus petits phénomènes des maladies qui sont clairs & naturels , imitant en cela les Peintres qui , dans leurs portraits , ont grand soin d'exprimer jusqu'aux moindres taches des personnes qu'ils veulent représenter. On ne sauroit presque dire de combien d'erreurs ont été causées ces hypothèses physiques ; d'un côté , les Auteurs qui s'en sont laissé entêter , attribuent aux maladies des symptômes qui n'ont jamais existé que dans leur cerveau , & qui auroient dû néanmoins se manifester , si leur hypothese étoit véritable ; d'un autre côté , lorsqu'un symptôme qui accompagne réellement la maladie dont ils veulent tracer l'idée , se trouve quadrer avec leur hypothese , alors ils exagerent outre mesure ce symptôme , & en font , comme on dit , d'un rat un éléphant , ni plus , ni moins , que si tout le reste dépendoit de là ; mais si le symptôme ne s'accorde pas avec l'hypothese , alors , ou ils n'en font point du tout mention , ou ils en lisent peu de chose , à moins qu'ils ne puissent l'accommoder & l'ajuster à leur système , au moyen de quelque subtilité philosophique (1).

(1) Les hypothèses doivent leur origine à la vanité & à une vaine curiosité : d'où il est aisé de concevoir combien elles doivent empêcher les progrès de la Médecine , qui est une science fondée sur des expériences sages , & des observations exactes & suivies ; au lieu que les hypothèses ne sont établies la plupart que sur des principes obscurs ou arbitraires , & ne méritent d'autre nom que celui de *productions informes d'une imagination déré-*

10. En troisieme lieu, il faut, dans la description d'une maladie, exposer séparément les symptômes propres ou essentiels, & les accidentels ou étrangers. J'appelle *accidentels* ceux qui dépendent non seulement de l'âge & du tempérament des malades, mais encore de la maniere de traiter les maladies : car il arrive souvent qu'une maladie est différente, suivant la maniere différente dont on s'y prend pour la traiter ; & il y a des symptômes qui sont moins l'effet du mal que des remèdes, en sorte que des gens qui auront la même maladie, mais qui seront traités différemment, auront aussi des symptômes différents. De là vient que, sans une grande attention, le jugement que l'on porte sur les symptômes des maladies, ne sauroit manquer d'être extrêmement vague & incertain. Je ne parle point ici des cas fort rares ; ils n'appartiennent pas proprement à l'Histoire des maladies. C'est ainsi qu'en décrivant, par exemple, la fange, on ne met

Il faut distinguer, en décrivant une maladie, les symptômes essentiels d'avec les accidentels.

glie. L'erreur de négliger des effets sensibles & palpables ; pour en rechercher les causes secrètes, & absolument impénétrables, n'est pas une chose nouvelle. C'est ce qui a embarrasé la Médecine d'une multitude d'hypothèses qui n'ont servi qu'à rendre cet Art incertain, douteux, trompeur, mystérieux, & en quelque façon inintelligible.

En considérant ce pernicieux effet des hypothèses, il paroitra surprenant qu'elles aient prévalu si long-temps, & qu'elles se soutiennent même encore aujourd'hui ; car il est certain que, depuis plus de deux mille ans qu'on les a introduites dans la Médecine, elles n'ont pas servi à découvrir le moindre remède, ni porté le moindre jour dans la pratique ; mais qu'elles n'ont fait autre chose que l'embarrasser, la rendre incertaine, & causer des disputes qui ne se peuvent jamais terminer sans avoir recours à l'expérience qui est la véritable pierre de touche des opinions en Médecine. En effet, comme les hypothèses sont principalement établies sur des suppositions & des principes incertains, ce seroit une folie de croire y trouver de la vérité & de la certitude.

pas les morsures des chenilles au rang des signes distinctifs de cette plante (1).

Marquer
soigneuse-
ment les fai-
sons de l'an-
née.

II. Enfin on doit remarquer soigneusement les saisons qui favorisent le plus chaque genre de maladie. Il y a, je l'avoue, des maladies qui attaquent dans tous les temps, mais aussi il en est d'autres, & en aussi grand nombre, qui, par un instinct secret de la Nature, à l'exemple de certains oiseaux & de certaines plantes, suivent des temps particuliers de l'année. Je me suis souvent étonné de ce qu'il y a eu jusqu'à présent si peu de Médecins qui aient observé ce caractère de certaines maladies,

(1) Hippocrate découvrir par des observations attentives, que les maladies avoient certains symptômes essentiels ou propres, & d'autres accidentels ou communs à d'autres maladies : que les premiers dépendoient de la nature constante & invariable de la maladie, & les derniers de la différente manière de la traiter, ou d'un assemblage de quantité de diverses causes. Il forma sur les premiers des aphorismes, selon les règles de l'Art, & il abandonna les derniers au jugement du Médecin.

Les symptômes constants & essentiels qu'on peut nommer les *signes caractéristiques de la maladie*, frappent quelquefois les sens, & d'autres fois demeurent cachés & obscurs. Néanmoins, quels qu'ils soient, le Médecin ne doit pas les négliger, mais il doit les remarquer soigneusement, comme il les aperçoit. Car, comme les indications curatives se tirent des moindres circonstances, ainsi les moindres mouvements qui arrivent dans les maladies, doivent être observés & décrits, quoiqu'ils soient un peu obscurs. Et, par ce moyen, on aura non seulement une Histoire complète des maladies, mais aussi une méthode curative, ce qui est encore plus important. On peut rapporter aux mouvements obscurs qui arrivent dans les maladies, les jours critiques, les changements secrets des maladies, leur transport sur une partie, plutôt que sur une autre, la sympathie cachée & réciproque des parties, les périodes des maladies, leur augmentation à des heures marquées, comme il arrive dans certaines douleurs, dans certaines fièvres, & dans plusieurs autres maladies. *Baglivi Opera*, p. 67.

tandis que grand nombre d'Auteurs ont remarqué curieusement le temps auquel naissent les plantes & les animaux. Mais, quelle que soit la cause de cette négligence, je tiens pour certain que la connoissance des saisons qui produisent les maladies, sert beaucoup au Médecin, tant pour distinguer l'espece de la maladie, que pour la guérir; & que, faute de cette connoissance, il réussit mal dans ces deux points.

12. Ce ne sont pas là les seules choses qu'il faut observer en écrivant l'Histoire des maladies, mais ce sont du moins les principales. L'utilité d'une semblable Histoire pour la pratique de la Médecine, est au-dessus de tout ce qu'on peut dire, & les spéculations curieuses & les subtilités dont les livres des modernes se trouvent remplis à l'excès, ne sont rien en comparaison (1). En effet, par quel moyen plus court, & même par quel autre moyen pourroit-on découvrir les causes morbifiques qu'il s'agit de combattre, ou trouver les indications curatives, que par une connoissance claire & distincte des symptômes particuliers? Il n'y a pas la moindre petite circonstance qui ne serve à ces deux fins. Car, quoique le tempérament des personnes & la manière de traiter puissent y causer quelque variété, cependant la Nature est si uniforme & si semblable par-tout à elle-même dans la production des maladies, que les

Utilité d'une
Histoire des
maladies
pour la pra-
tique.

(1) On ne peut rien faire de grand dans le pronostic, & spécialement dans la partie curative de la Médecine, sans une Histoire exacte & bien circonstanciée des maladies. Car, comment prédire ce qui arrivera dans une maladie, & procéder d'une façon convenable dans le traitement, si l'on ignore les symptômes essentiels & accidentels qui l'accompagnent, & son progrès général dès le commencement jusqu'à la fin, lorsqu'il ne survient rien qui interrompe son cours ordinaire, soit par une mauvaise conduite, soit par accident, ou autrement?

mêmes symptômes de la même maladie se voient le plus souvent dans les différents sujets, & que ceux qu'on aura observés dans un sujet particulier, sont applicables à tous les sujets qui ont la même maladie. C'est ainsi que les caractères génériques des plantes conviennent à chaque espèce particulière renfermée sous un genre. Celui qui aura, par exemple, exactement décrit la violette, quant à sa couleur, son goût, son odeur, sa figure & autres particularités semblables, trouvera que cette description conviendra presque en tout à quelque espèce de violette que ce soit.

Pourquoi nous n'avons pas une Histoire exacte des maladies.

13. La principale raison, à mon avis, pour laquelle nous n'avons pas eu jusqu'à présent une Histoire plus exacte des maladies, c'est que la plupart des Auteurs ne les ont regardées que comme des productions confuses & irrégulières d'une nature affoibli & déconcertée; & qu'ainsi on auroit cru perdre son temps & sa peine, de travailler à les décrire exactement (1).

(1) Une recherche soigneuse du commencement, du progrès & de la fin des maladies, montrera clairement le contraire; car la Nature agit d'une manière très-constante & très-uniforme en produisant, en entretenant & en terminant les maladies, pourvu qu'elle ne soit pas dérangée par quelque accident, ou par quelque mauvaise manœuvre; en sorte que, si l'application & le jugement ne manquent pas, il n'est pas impossible de donner un détail juste & méthodique de tous les symptômes & phénomènes d'une maladie, sans omettre la plus petite particularité.

Quant aux causes qui ont empêché jusqu'à présent d'avoir une Histoire complète & détaillée des maladies, & aux règles qu'il faut observer en l'écrivant, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le Lecteur au second ou troisième Chapitre du second Livre de la Pratique Médicinale de l'industriel & judicieux Baglivi, où il trouvera ces matières traitées avec beaucoup de netteté, d'exactitude & de jugement.

14. Mais pour revenir à notre sujet, je dis que les plus petites circonstances d'une maladie peuvent fournir aussi sûrement au Médecin des indications curatives, qu'elles lui fournissent un diagnostic (1). C'est pourquoi j'ai pensé plusieurs fois que, si je connoissois parfaitement l'Histoire de chaque maladie, je serois toujours en état de la guérir, parceque ces différents phénomènes me montreroient la véritable route que je devrois tenir, & qu'étant soigneusement comparés ensemble, ils me conduiroient comme par la main aux indications les plus véritables qui se tirent du fonds de la Nature, & non pas des erreurs de l'imagination.

Indications curatives doivent être tirées des plus petites circonstances.

(1) Les indications curatives dans les maladies ne peuvent se tirer plus sûrement que des symptômes les plus considérables & les plus redoutables qui manifestent mieux la nature & la violence d'une maladie. Si donc, faute de remarque & d'examiner suffisamment toutes les circonstances, & spécialement de faire attention aux effets de tout ce qu'on donne, ou qu'on applique au malade, nous nous trompons dans les indications curatives, nous aurons nécessairement un mauvais succès.

Comme il est donc de la dernière importance de former des indications justes, on doit employer tous les moyens qui peuvent y contribuer, en faisant attention à tout ce qui tombe sous les sens, aux routes qu'a tenues la Nature depuis le commencement de la maladie jusqu'au temps où nous sommes appelés, aux forces du malade en ce temps là, à la cause de la maladie, à la saison de l'année, aux maladies qui regnent alors, au sexe, à l'âge, au tempérament du sujet, &c. Toutes ces particularités soigneusement considérées & comparées ensemble, conduiront certainement les Médecins aux véritables indications curatives, & par conséquent lui donneront lieu de se promettre un heureux succès, ou du moins de mettre la réputation à couvert, en faisant connoître le danger, & en annonçant les suites funestes de la maladie.

Ce qui a rendu
du Hippocrate
un si excellent Mé-
decin.

15. C'est par de tels moyens que l'incomparable Hippocrate est arrivé à un si haut point de réputation : c'est ce qui lui a mérité le nom de *Prince de la Médecine*. Ce Grand Homme, après avoir établi, comme un solide fondement de son Art, cet axiome incontestable, savoir que *la Nature guérit les maladies*, a composé clairement les symptômes de chaque maladie sans le secours d'aucune hypothèse, ni d'aucun système, comme on voit dans ses livres des *Maladies*, des *Affections*, &c. Il a aussi donné des règles fondées sur la méthode que suit la Nature dans la production & la guérison des maladies. Tels sont les pronostics de Cos, les aphorismes, & autres Ouvrages semblables.

Voilà à peu près en quoi consiste la théorie du grand Hippocrate ; elle n'est pas le fruit d'une imagination déréglée & féconde en chimères ; mais elle représente au juste les opérations que la nature exerce dans les maladies du genre humain. Une pareille théorie n'étant donc autre chose qu'une exacte description de la nature, il étoit raisonnable qu'Hippocrate cherchât uniquement dans sa pratique à aider cette nature par tous les moyens possibles. Aussi ne demande-t-il autre chose d'un Médecin, sinon de *secourir la nature lorsqu'elle est abattue, de la réprimer dans ses saillies, & de la mettre à la raison* ; tout cela en se servant des moyens qu'elle emploie elle-même pour guérir les maladies : car cet excellent génie avoit bien vu que la nature seule *les termine, & peut opérer toutes choses*. Pour cet effet, elle n'a besoin que d'être aidée d'un petit nombre de remèdes très simples, & quelquefois même elle n'en a besoin d'aucuns (1).

(1) Quiconque se donnera la peine de lire avec attention les écrits d'Hippocrate, trouvera qu'il mérite justement la haute réputation dont il jouit depuis tant de siècles, & dont il jouira vraisemblablement dans tous les âges. On voit clairement, par les écrits, qu'il

16. L'autre moyen que je crois propre à l'avancement de la Médecine , est d'avoir une méthode fixe sûre & complète de traiter les maladies. J'entends une méthode fondée sur un assez grand nombre d'expériences , & avec laquelle on soit en état de les guérir : car il ne suffit pas, selon moi, de décrire les succès particuliers d'une méthode ou d'un remède, si cette méthode ou ce remède ne réussit pas universellement & dans tous les cas, du moins en supposant telles ou telles circonstances. Or, je prétends que nous devons être aussi sûrs de guérir

Méthode curative complète est un moyen de perfectionner la Médecine.

possédoit dans un degré extraordinaire les deux qualités les plus essentielles à un Médecin ; savoir une attention singulière à observer tous les divers phénomènes des maladies , & un jugement exquis pour appliquer de la manière la plus convenable cette connoissance à la pratique.

Il remarqua avec une exactitude surprenante tout ce qui précédoit les maladies , les symptômes dont elles étoient accompagnées , & ce qui étoit utile, ou nuisible en toute occasion. Aussi l'application constante qu'il donna à acquérir cette partie si utile de la Médecine , ne lui laissa ni le temps , ni le goût de s'appliquer à des recherches moins importantes , avec assez de soin pour y faire quelque progrès considérable. Il perfectionna beaucoup l'Art de guérir , en se donnant la peine de recueillir quantité d'observations , afin de découvrir l'issue des maladies , par rapport à la vie ou à la mort , & de pouvoir prédire ce qui arriveroit dans toutes les maladies qu'il conduisoit ; & il poussa si loin cette partie de l'Art , que ses écrits contiennent les meilleurs pronostics que l'on puisse trouver dans aucun Auteur jusqu'à présent. Je crains même qu'en examinant les choses de près , on ne trouve que la plupart des Auteurs l'ont copié en ce point , & que peu ont ajouté quelque chose à ses découvertes.

On convient universellement qu'il trouva la Médecine fort imparfaite & dans une grande confusion , & qu'il la laissa beaucoup plus méthodique & plus sûre. C'est pourquoi il a toujours été regardé comme le Restaurateur , & même le Fondateur de cet Art.

Part. I.

une maladie , en remplissant telle ou telle intention , que nous sommes sûrs de pouvoir remplir telle ou telle intention par tel ou tel genre de remède : & quoique la chose ne réussisse pas toujours , elle réussit néanmoins le plus souvent. C'est ainsi , par exemple , qu'avec les feuilles de séné nous lâchons le ventre , & qu'avec le pavot nous faisons dormir.

Je ne nie pas qu'un Médecin ne doive examiner soigneusement les effets particuliers de la méthode & des remèdes dont il s'est servi dans le traitement des maladies , & les marquer par écrit , tant pour soulager sa mémoire , que pour acquérir peu à peu une plus grande habileté , & se former enfin , après des expériences fréquemment répétées , une méthode sûre dont il ne s'écarte en rien dans le traitement des maladies (1).

(1) Il seroit fort à souhaiter que nous eussions une méthode curative aussi sûre & aussi universelle que notre Auteur l'a décrit. On pourroit peut-être l'avoir , si les Médecins y travailloient sérieusement , & de concert. Pour qu'elle soit propre à notre Nation , il faut connoître & marquer exactement la nature de notre climat , l'air que nous y respirons , les vents qui y regnent le plus fréquemment , notre manière de vivre , les maladies auxquelles nous sommes le plus sujets , les remèdes qui conviennent le mieux à notre tempérament , la situation , le terroir , les eaux des différents lieux , & autres choses semblables. Sur ces principes , on pourroit établir pour la plupart des maladies une méthode curative générale , dont on ne seroit obligé de s'écarter que par occasion , suivant que les circonstances particulières le demanderoient.

En lisant dans cette vue les écrits des Médecins d'une autre Nation , il faut toujours se souvenir qu'ils sont étrangers , qu'ils décrivent les maladies de la manière qu'ils les voient , & qu'ils les traitent relativement au lieu où ils exercent , en sorte que nous ne pouvons suivre avec sûreté les règles qu'ils donnent , sinon autant qu'elles se trouveront correspondre avec nos observations propres.

17. Mais je ne pense pas qu'il soit fort utile de publier des observations particulières ; car si l'observateur se contente de nous apprendre que telle maladie a cédé une ou plusieurs fois à ce remède, de quoi cela me servira-t-il , si outre cette quantité presque immense de remèdes dont nous sommes accablés depuis long-temps, on en propose un nouveau dont je n'ai point encore entendu parler ? Que si je rejette tous les autres pour m'attacher à celui-ci , ne faudra-t-il pas que j'éprouve sa vertu par une infinité d'expériences, & que j'examine une infinité de circonstances, tant par rapport au malade, que par rapport à la méthode même, avant que de pouvoir tirer quelque fruit d'une observation détachée ? Si l'observateur a trouvé que son remède lui réussissoit toujours, pourquoi s'amuse-t-il à rapporter des faits particuliers, si ce n'est parcequ'il se défie de lui-même, ou qu'il aime mieux tromper le public sur quelques points, que sur tous en même temps (1) ?

(1) Il semble que l'Auteur en cet endroit n'a pas fait assez d'attention aux avantages que peuvent procurer des observations exactes & fideles qui sont le principal fondement de la Pathologie & de la Thérapeutique. L'expérience qui forme l'essentiel de l'Art, n'est que le résultat de quantité de pareilles observations faites par soi-même, ou par d'autres, & la Médecine leur est beaucoup plus redevable de son avancement, qu'à toutes les découvertes physiques, & à toutes les hypothèses ingénieusement inventées : car il arrive journellement dans le cours des maladies plusieurs choses qui, étant soigneusement observées, contribuant beaucoup à nous diriger en semblables cas, quoiqu'on ne puisse peut-être en rendre raison d'une manière satisfaisante.

Mais, pour rendre ces observations vraiment utiles, j'avoue qu'elles doivent être écrites avec beaucoup plus d'exactitude qu'on ne fait ordinairement, & qu'il ne faut omettre depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, aucune circonstance tant soit

Le plus médiocre praticien n'ignore pas combien il est aisé d'écrire de gros volumes d'observations particulières, & combien, au contraire, il est difficile d'établir, pour quelque maladie que ce soit, une méthode sûre & inmanquable de guérison. Si un seul Médecin dans chaque siècle avoit fait cela pour une seule maladie, il y auroit bien des années que l'art de guérir, qui est la vraie Médecine, seroit arrivé à la plus haute perfection, du moins autant que le permet la foiblesse humaine. Mais tel est notre malheur, que depuis long-temps nous avons abandonné les sages leçons d'Hippocrate & l'ancienne méthode de traiter les maladies, qui est fondée sur la connoissance des causes prochaines & manifestes. De-là vient que la Médecine, sur le pied qu'elle s'exerce aujourd'hui, est plutôt un art de discourir, que de guérir, n'étant appuyée que sur de vains systèmes.

On ne sauroit découvrir les causes éloignées.

Mais pour qu'on ne s'imagine pas que cette accusation est sans fondement, qu'il me soit permis de faire une petite digression, afin de montrer que les causes éloignées dont la recherche fait l'unique occupation de ces hommes curieux qui, par de vaines spéculations, se flattent de pouvoir les découvrir, sont entièrement incompréhensibles & impénétrables; & que les causes prochaines &

peu importante, soit par rapport au cours de la maladie, soit par rapport à la méthode curative qu'on a employée, ayant soin de spécifier les remèdes qu'on a donnés chaque jour, & les effets qu'ils ont eus, & d'exposer dans un grand détail le régime, &c. Entre les observations que nous ont laissées les Anciens & les Modernes, il y en a beaucoup qui sont si défectueuses, qu'elles ne méritent pas le nom d'*observations*, mais qu'elles doivent plutôt être appelées des *morceaux d'observations*, & qui ordinairement servent de peu ou de rien du tout pour guider le Médecin praticien dans la véritable méthode curative.

conjointes ou immédiates étant les seules que nous pouvons connoître, sont aussi les seules qui peuvent nous fournir des indications curatives.

18. Il faut donc observer que si les humeurs se trouvent retenues dans le corps plus long-temps qu'il ne convient, la nature ne pouvant les atténuer, ni les évacuer; ou bien, si par telle ou telle constitution de l'air elles contractent un état morbifique; ou, enfin, si elles viennent à être infectées de quelque virus contagieux qui les corrompt, elles ne manquent pas alors de s'altérer essentiellement, d'acquérir une qualité qui se manifeste par des symptômes propres & particuliers (1): & quoique ces symptômes, lorsqu'on n'y est pas bien attentif, semblent venir ou de la nature de la partie que l'humeur occupe, ou de la nature de l'humeur même avant qu'elle eût subi cette altération; ils sont néanmoins réellement les effets du vice essentiel que l'humeur a contracté depuis peu; en sorte que toute maladie spécifique est une affection qui provient d'une exaltation ou altération spécifique de quelqu'une des liqueurs du corps animé.

On peut comprendre sous ce genre la plupart des maladies qui gardent un type constant & uniforme. En effet, la nature en les produisant & en les terminant ne suit pas moins une méthode fixe, que lorsqu'elle produit des plantes ou des animaux; & comme chaque plante & chaque animal a des qualités propres & particulières, il en est de même de chaque humeur qui a subi une altération essentielle. On voit tous les jours un exem

(1) Ou, pour parler plus clairement, les humeurs par quelqu'une des causes susdites, subissent une altération qui produit une maladie accompagnée de symptômes particuliers, lesquels proviennent de cette altération, & sont conformes à la nature de la maladie qui en résulte,

ple bien sensible de cette vérité dans différentes excroissances qui surviennent aux arbres & aux arbrisseaux sous la forme de mousse, de gui, de champignon, & d'autres choses semblables, soit par la corruption & la dépravation du suc nourricier, soit par d'autres causes. Or, toutes ces excroissances sont des plantes essentiellement différentes de celles qui les produisent.

Autre preuve tirée de la fièvre quarte.

19. Maintenant quiconque examinera sérieusement, avec grande attention les phénomènes qui accompagnent la fièvre quarte, par exemple; savoir qu'elle attaque presque toujours à l'entrée de l'automne; qu'elle garde inmanquablement un ordre & un type certains; que ses accès reviennent de quatre en quatre jours avec autant de régularité qu'on en voit dans les mouvements d'une horloge ou d'une pendule, à moins que quelque cause extérieure ne trouble cet ordre; qu'elle commence par un frisson assez considérable, suivi d'une chaleur proportionnée; laquelle se termine par une sueur abondante; qu'enfin, dans quelque sujet que se rencontre cette fièvre, on peut rarement la guérir avant l'équinoxe du printemps: quiconque, dis-je, examinera tout cela attentivement, trouvera d'aussi fortes raisons pour croire que cette maladie est un être spécifique, que pour croire qu'une plante est une substance qui naît, qui fleurit, & qui périt toujours de la même manière, & qui, dans tout le reste, éprouve ce qui est conforme à sa nature.

Il n'est pas aisé de concevoir comment la fièvre quarte pourroit provenir d'une combinaison de principes ou qualités manifestes, tandis qu'une plante, de l'aveu de tout le monde, est une substance réellement distincte de toute autre. Je conviens néanmoins qu'au lieu que les espèces des animaux & des plantes subsistent chacune par elles-mêmes, à l'exception d'un très petit nombre, les espèces des maladies dépendent au contraire des humeurs qui les produisent.

20. Mais quoiqu'il semble certain, par ce qui a été dit, que les causes de la plupart des maladies sont entièrement incompréhensibles & inexplicables, il ne s'ensuit pas pour cela, qu'on ne puisse guérir les maladies. Ce que nous disons de leurs causes regarde seulement les causes éloignées. En effet, il est aisé de voir que ces spéculatifs curieux qui s'amuse à rechercher de pareilles causes, & qui veulent, bon gré, malgré, & en dépit de la nature, les découvrir & les expliquer, tentent l'impossible, en même temps qu'ils méprisent les causes prochaines, conjointes & immédiates, les seules néanmoins qu'il soit nécessaire de connoître, & que l'on peut connoître, en effet, sans le secours de ces vaines spéculations, puisqu'elles se présentent clairement à l'esprit, ou qu'elles ont été découvertes il y a déjà long-temps, soit par le témoignage des sens, soit par des observations anatomiques.

Les Maladies peuvent être guéries, quoiqu'on ne puisse découvrir leurs causes éloignées.

Il est absolument impossible qu'un Médecin connoisse les causes morbifiques qui n'ont aucun rapport avec les sens; mais aussi cela n'est pas nécessaire. Il lui suffit de savoir quelle est la cause immédiate de la maladie, quels en sont les effets & les symptômes, pour être en état de distinguer exactement cette maladie d'avec une autre qui lui ressemble. Dans la pleurésie, par exemple, on auroit beau se tourmenter pendant long-temps, on ne viendrait jamais à bout de découvrir en quoi consiste précisément cette altération vicieuse du sang, laquelle est la première source du mal. Mais celui qui connoîtra bien la cause immédiate qui le produit, & saura le distinguer exactement de toute autre maladie, réussira sûrement à le guérir, quand même il ne s'amusera pas à une vaine & inutile recherche des causes éloignées. Tout cela soit dit en passant.

21. Quelqu'un pourroit demander maintenant si, outre une bonne Histoire des maladies, & une méthode sûre pour les traiter, deux choses qui man-

Spécifiques manquent à la Médecine

quent à la Médecine , il n'en faut pas encore une troisième , qui est de trouver des remèdes spécifiques. Je réponds que je le pense ainsi : car , quoique la méthode me paroisse extrêmement convenable dans le traitement des maladies aiguës , parceque , la Nature employant toujours quelque évacuation pour les guérir , toute méthode qui aidera la Nature dans une telle évacuation , contribuera nécessairement à la guérison : néanmoins il seroit à souhaiter qu'on pût guérir plus promptement les malades au moyen des spécifiques , s'il est possible d'en trouver ; & ce qui est encore plus important , qu'on pût éviter les malheurs qui arrivent , lorsque la Nature , nonobstant les puissants secours que lui donne un habile Médecin , s'égare , malgré elle , en s'efforçant d'évacuer la cause de la maladie (1).

(1) Le défaut de spécifiques dans la Médecine est un mal dont on se plaint depuis long-temps , sans qu'on ait pris assez de soin pour y remédier. Le peu de spécifiques que nous avons , seroient beaucoup plus sûrs , si l'on avoit eu soin d'observer & de marquer exactement leurs effets dans toutes les différentes circonstances où on les a employés. Par ce moyen , nous aurions des règles pour savoir quand & comment il faut les donner , & quelles précautions il faut prendre pour les rendre plus utiles. Souvent les meilleurs remèdes ne réussissent pas , & cela uniquement faute d'être administrés avec la sagesse nécessaire : car , supposé qu'ils n'aient souffert aucune altération pour avoir été gardés , ou pour avoir été mal préparés , il est évident qu'ils doivent toujours produire des effets semblables dans des circonstances qui sont à-peu-près les mêmes ; s'il en arrive autrement , ce n'est pas la faute des remèdes , mais cela vient de ce qu'on les donne mal à propos , sans distinguer exactement les cas où ils conviennent.

Il est certain qu'un véritable spécifique est d'un si grand prix , que celui qui , par des soigneuses recher-

22. Pour ce qui regarde la guérison des maladies chroniques, quoique je ne doute nullement qu'on ne puisse par la méthode seule, y mieux réussir qu'on ne s'imagineroit d'abord ; cependant il n'est que trop vrai que, dans quelques-unes, même des plus considérables, la méthode est insuffisante. Ce qui vient principalement de ce que la Nature n'a pas des moyens aussi efficaces dans les maladies chroniques, que dans les aiguës, pour évacuer la matière morbifique, & pour que nous puissions, en l'aidant & en la dirigeant, venir à bout de la maladie.

Il manque une méthode pour traiter les maladies chroniques.

Un vrai Médecin est celui qui guérit radicalement

ches, en découvreroit un seul dans toute sa vie, seroit amplement récompensé de ses peines. Pour y procéder avec quelque espérance de succès, il seroit bon 1°. d'avoir une idée nette de ce qu'on entend par un spécifique que l'on peut définir, » un remède qui, par » une vertu singulière dont il est doué, guérit ou soulage infailliblement une maladie particulière, étant » donné, autant qu'il est possible, dans les mêmes » circonstances » : 2°. d'établir des règles pour diriger méthodiquement le Médecin dans ses recherches, & dans la manière de faire des expériences convenables, sans risquer sa réputation, & nuire au malade. C'est dans cette vue qu'il faut étudier la Philosophie naturelle & expérimentale, la Mécanique, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, &c. L'on peut aussi tirer de grands secours de l'Anatomie & de la Médecine comparée : 3°. il faudroit marquer soigneusement & fidèlement le bon & le mauvais succès d'un spécifique dans les différents cas où on l'emploie, sans omettre la moindre particularité ; en sorte qu'on puisse avoir une idée juste de l'efficacité ou de l'inefficacité de ce remède, & que par conséquent les Médecins soient encouragés à y avoir recours dans les cas pareils, ou sachent qu'il doit être rejeté. Une partie de cette note est prise de Baglivi : Voyez cet Auteur, *Prax. Med. p. 224, &c.*

ment une maladie chronique , en détruisant par un remede particulier l'espece de la maladie ; & non pas celui qui ne fait autre chose qu'introduire une nouvelle qualité en place de la premiere , ce qui peut s'exécuter sans détruire l'espece. Par exemple , on peut échauffer ou rafraîchir un gouteux , sans que la goutte soit guérie , ni même diminuée. Une méthode qui introduit simplement des qualités différentes , ne guérit pas plus immédiatement les maladies spécifiques , que l'épée éteint le feu. En effet , qu'est ce que la chaleur , le froid , l'humide ou le sec , ou quelque autre des secondes qualités qui dépendent de ces premieres , peuvent faire pour la guérison d'une maladie dont l'essence ne consiste dans aucune de ces qualités.

Il y a moins
de spécifi-
ques qu'on
ne croit.

23. Si quelqu'un objecte que nous connoissons déjà depuis longtemps un assez grand nombre de remedes spécifiques , je répondrai que si on examine les choses avec attention , on sera persuadé du contraire , puisque nous n'avons de vrai spécifique que le quinquina : car il y a une différence infinie entre les médicaments spécifiquement propres à remplir une indication curative , laquelle étant remplie , le mal se trouve guéri , & les médicaments qui guérissent spécifiquement & immédiatement telle ou telle maladie , sans avoir aucun égard à telle ou telle intention curative.

Par exemple , le mercure & la racine de falseparelle passent pour des spécifiques de la vérole. Cependant ils ne doivent pas être regardés comme de vrais & propres spécifiques , à moins qu'on ne prouve par des exemples incontestables que le mercure a guéri la vérole , sans exciter de salivation , & la falseparelle , sans exciter de sueurs (1).

(1) Cette idée me paroît outrée. Je ne vois pas de bonne raison pour exclure du nombre des remedes spéc

Il y a des maladies qui se guérissent par d'autres évacuations. Toutefois les remèdes qu'on y emploie, & qui causent proprement ces évacuations, n'opèrent pas plus immédiatement la guérison de ces maladies, que la lancette n'opère celle de la pleurésie. Or, je crois que personne ne dira que la lancette est le spécifique de la pleurésie.

24. La découverte des remèdes spécifiques, dans le sens que nous l'entendons, n'est pas le partage du premier venu, ni des esprits paresseux. Je ne doute pas néanmoins que dans cette abondance de biens & de richesses dont regorge la nature, le créateur, qui veille à la conservation de ses ouvrages, n'ait pourvu à la guérison des maladies les plus considérables qui affligent le genre humain, en formant des spécifiques qui soient à portée de chaque homme, & dans son pays natal.

En vérité, il est fâcheux que les vertus des plantes nous soient encore si peu connues; car je les regarde comme la plus excellente portion de toute la matière médicale; & c'est dans le regne

On en pour-
roit décou-
vrir d'autres.

Les vertus
des plantes
sont encore
peu connues.

cifiques le mercure dans la vérole, le lait dans un certain degré de la phthisie, l'opium dans les douleurs, le savon dans certaines espèces de jaunisse & dans le calcul, les gommes fétides dans certains accès hystériques, le sel volatil de vipère dans la morsure de la vipère; car tous ces remèdes semblent être spécialement propres à guérir les maladies susdites, ou du moins à les diminuer.

D'ailleurs, avancer qu'une infinité d'hommes savants & infatigables n'ont pu venir à bout par leurs travaux réunis de découvrir un seul spécifique; c'est plus qu'il n'en faut pour détourner l'homme le plus hardi d'une recherche si peu propre en apparence à le dédommager de ses peines. En effet, si le quinquina est le seul spécifique qu'il y ait, cette découverte est le fruit du hasard, & non de l'étude & de l'expérience.

végétal qu'il y a le plus d'espérance de pouvoir découvrir les remèdes spécifiques dont nous venons de parler. Les parties des animaux semblent avoir trop de convenance avec le corps humain ; & les minéraux semblent en avoir trop peu. Aussi j'avoue volontiers que les minéraux remplissent plus puissamment les indications , que ne font les plantes , ou les remèdes tirés des animaux. Mais ils ne guérissent pas par une seule vertu spécifique que dans le sens & de la manière que nous avons dit. Pour moi , qui , depuis quelques années , ai cherché avec des peines & des soins infinis des remèdes spécifiques , je n'ai pas eu le bonheur de faire dans cette matière aucune découverte que je puisse proposer au public avec une juste confiance (1).

Excellents
remèdes ou-
tre les plan-
tes,

25. Quoique je préfère les plantes à tout le reste

(1) Cette plainte n'est pas aussi bien fondée maintenant , qu'elle pouvoit être du temps de l'Auteur , plusieurs habiles gens ayant beaucoup travaillé depuis ce temps-là pour découvrir & établir plus sûrement , soit par l'analyse , soit par l'expérience , les vertus des plantes. Néanmoins , si cette partie de la matière médicale étoit resserrée dans des bornes beaucoup plus étroites , & qu'on n'employât que des plantes dont les vertus fussent bien connues & autorisées , il y a apparence que la méthode curative se perfectionneroit extrêmement , parce que le Médecin ne seroit pas embarrassé à choisir dans un si petit nombre de plantes ; & que , par les essais qu'il se trouveroit obligé de faire de ce peu de plantes qu'on jugeroit mériter d'être retenues , il seroit pleinement instruit de ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas opérer.

On peut ajouter que les plantes & les remèdes simples ont de grands avantages sur les composés. Ils sont plus sûrs , & on est moins sujet à s'y tromper , parce qu'il n'est pas si aisé de les falsifier. D'ailleurs on peut les donner en substance , ou du moins il ne demandent que très-peu de préparations pour être employés , au lieu que les meilleurs remèdes composés sont souvent dénués de leurs vertus par de mauvaises préparations.

de la matiere médicale, je suis cependant bien éloigné de mépriser les excellents remedes d'une autre classe, qui, dans notre siecle, ou dans quelque autre, ont été découverts par des gens également habiles & laborieux, & qui remplissent très bien les indications. Le principal de ces remedes, c'est les gouttes qui portent le nom du Docteur Godard, & qui sont préparées par le Docteur Goodall, très savant homme & très versé dans la pratique de la Médecine, & dans la connoissance des remedes. Je préfere ces gouttes à tous les autres esprits volatils, parcequ'elles me semblent remplir mieux les vues que l'on a en les administrant (1).

26. Enfin comme j'ai promis dans cette préface de donner un échantillon de ce que j'ai fait pour l'avancement de la Médecine, je vais tâcher d'accomplir ma promesse, en donnant l'histoire & la curation des maladies aiguës. Je vois bien qu'en faisant cela je vais livrer à des paresseux & à des ignorants tout le fruit d'un travail assidu de corps & d'esprit que j'ai essuyé durant la meilleure partie de ma vie; & je connois assez la méchanceté de notre siecle, pour n'espérer d'autre récompense de mon travail, que des reproches & des injures; je sens bien aussi que je me serois fait plus d'honneur en publiant quelque vaine & inutile spéculation. Mais tout cela m'est égal; & ce n'est pas ici bas que j'attends ma récompense (2).

L'Auteur
publie une
Histoire des
maladies ai-
guës.

(1) Ces gouttes sont un esprit alkali huileux très-volatil, qui se tire de la soie, & que l'on vante beaucoup pour les convulsions qui viennent d'acidité; mais on ne s'en sert guere aujourd'hui.

(2) Quoique notre Auteur ait si bien mérité du genre humain, il paroît néanmoins avoir eu raison de craindre que ses louables efforts pour servir les hommes, au lieu de lui attirer leur estime & leur reconnoissance, ne l'exposassent au contraire à l'envie des ignorants, à la

Il ne s'em-
barrasse que
d'établir ses
observations

27. On m'objectera peut-être que d'autres Médecins aussi versés que moi dans la pratique, ne pensent pas de même sur cette matière. Je réponds que sans m'embarrasser des sentiments d'autrui, je cherche uniquement à établir la vérité de mes observations; & pour cela je ne demande point au Lecteur sa bienveillance, mais seulement sa patience: car il reconnoîtra bientôt si j'ai agi sincèrement & en homme d'honneur; ou si, à l'exemple d'un homme sans foi & sans probité, j'ai écrit d'une manière à être, même après ma mort, homicide du genre humain (1). Tout ce que j'aurois à me reprocher, c'est de n'avoir pas écrit, avec toute l'exactitude que je m'étois proposée, l'histoire & la curation des maladies.

haine des méchants & au mépris des gens prévenus. Il n'attendoit guère autre chose d'un monde ingrat, que des reproches & des outrages pour récompense de ses nobles & généreux travaux; & peut-être ne s'est-il pas trompé. Voyez *Scet. 3. Chap. 2. num. 40. p. 122. & num. 3. p. 108. & num. 14. p. 112.*

Mais ce que la malice, l'envie & la préoccupation de quelques-uns de ses contemporains lui ont refusé pendant sa vie, lui a été abondamment restitué après sa mort: car aucun Médecin, depuis le Grand Hippocrate, n'a eu une plus grande réputation que celle dont l'illustre Sydenham a joui & jouit encore aujourd'hui. Son jugement, sa probité, sa sincérité sont généralement reconnus & applaudis. Les Médecins Anglois ont recours à ses écrits comme à un Oracle, & les étrangers ne parlent jamais de lui qu'avec les plus grandes marques d'estime; jusque là même que plusieurs l'appellent l'*Hippocrate Anglois*. Nous nous trouvons bien de marcher sur ses traces, & je puis avancer, sans être Prophète, que nos successeurs s'en trouveront de même, & que, tant qu'il y aura des Médecins habiles & de probité, on ne se souviendra de notre Auteur qu'avec les plus grandes marques de reconnaissance & d'estime, & que sa Méthode de pratiquer sera toujours suivie.

(1) Voyez la note p. 153.

Je ne prétends pas donner un ouvrage parfait , mais animer ceux qui ont plus de génie que moi , & qui entreprendront à l'avenir un pareil ouvrage , à faire quelque chose de mieux.

28. Une chose dont il me reste à avertir le Lecteur , c'est que je n'ai pas voulu grossir ce livre d'une multitude d'observations particulières , pour appuyer la méthode que j'y enseigne. Il auroit été inutile & ennuyeux de répéter en détail ce que j'avois déjà dit en abrégé. Il m'a paru suffisant de joindre de temps en temps à chaque observation générale , du moins à celles des dernières années , une observation particulière qui contint le précis de la méthode précédente. Au reste , je puis assurer que je ne propose aucune méthode générale qui n'ait été confirmée par des expériences répétées.

29. On ne doit pas s'attendre de trouver ici un tas de remèdes ou de formules ; c'est au Médecin à les employer prudemment suivant le besoin : il me suffit d'avoir marqué les indications qu'il est nécessaire de remplir , avec l'ordre & le temps dans lequel il faut les remplir. La Médecine pratique consiste plutôt à connoître les véritables indications , qu'à inventer des remèdes propres à les remplir ; & les Médecins qui n'y ont pas fait assez d'attention , ont fourni des moyens empiriques de devenir les singes de la Médecine.

30. Si dans certaines maladies non seulement je n'emploie pas des remèdes pompeux , mais si j'en propose même qui n'ont presque aucun rapport avec la matière médicale , j'espère que je ne serai désapprouvé en cela que par des esprits vulgaires. Les gens sages n'ignorent pas que tout ce qui est utile est nécessairement bon , & qu'Hippocrate , en proposant l'usage du soufflet pour guérir la colique , en ordonnant de ne rien faire absolument dans le cancer , & en recommandant plusieurs autres choses de cette nature , qu'on trouve

xlviij PRÉFACE DE L'AUTEUR.

presque à chaque page de ses écrits, n'a pas moins rendu de services à la Médecine, que s'il avoit rempli tous ses ouvrages de pompeuses formules de remèdes.

Son dessein
d'écrire sur
les maladies
chroniques.

31 J'avois dessein de donner l'histoire des maladies chroniques, au moins de celles que j'ai traitées le plus souvent. Mais comme c'est une entreprise très difficile, & que je suis bien aise de voir auparavant la manière dont le public recevra ce que je donne aujourd'hui, j'ai cru que je devois remettre cette histoire à un autre temps (1).

(1) Il semble que l'Auteur a exécuté ce dessein en abrégé dans ses *Processus integri*, ou la *Méthode complète*, &c. qu'on trouvera à la page 290 de ce volume, & où l'on verra, en lisant, qu'il y a très-peu de maladies chroniques dont il n'ait parlé.

MÉDECINE

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



M É D E C I N E
P R A T I Q U E
D E S Y D E N H A M.
P R E M I E R E P A R T I E.

HISTOIRE ET CURATION
DES MALADIES AIGÜES.

SECTION PREMIERE.
CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies aiguës en général.

1. **Q**UELQUE contraires que soient au corps humain les causes des maladies, il me semble néanmoins qu'à raisonner juste, la maladie n'est autre chose qu'un effort de la nature (1) qui, pour conserver le malade, travaille de toutes ses forces à évacuer la matiere morbifique (2). Le souverain Maître de l'univers ayant voulu que les hom-

SECT. I.

Définition
de la mala-
die.

(1) Voyez le terme de nature, expliqué, *Sect. 2, Ch. 2, num. 48.*

(2) Pour définir exactement la maladie en général, il faut connoître auparavant ce que c'est que la santé, (parceque la premiere est relative à la seconde). Or si l'on peut dire » que » la santé consiste dans une circulation facile et régulière des » fluides, dans un juste mélange et une juste proportion du sang » et des humeurs, dans une tension et un mouvement conve-

SECT. I.

Ses causes.

Ses symptomes.

mes fussent exposés à recevoir différentes impressions de la part des choses extérieures, ils se sont trouvés par cette raison nécessairement sujets à diverses maladies ; lesquelles viennent en partie de certaines particules de l'air, qui ne sont point analogues avec nos humeurs, et qui s'insinuant dans le corps, et se mêlant avec le sang, l'infectent et le corrompent ; et en partie de différentes fermentations, ou même de différentes pourritures d'humeurs qui séjournent trop long-temps dans le corps, parcequ'à raison de leur quantité excessive, ou de leur qualité particulière, il n'a pu les atténuer, ni les évacuer.

2. Dans de pareilles conjectures, où toute l'industrie humaine se trouve insuffisante, la nature emploie une méthode et un enchaînement de symptomes pour expulser la matiere maligne et nuisible qui, sans cela, porteroit bientôt un coup mortel à la machine. Il est vrai que la nature, en se servant de semblables moyens, arriveroit beaucoup plus souvent au but qu'elle se propose, de rétablir la santé, si elle n'étoit détournée de sa route par des ignorants. Cependant lorsqu'abandonnée à elle-même elle laisse périr le malade, soit parcequ'elle succombe sous la violence de la maladie, soit parcequ'elle se manque à elle-même au besoin ; elle ne fait alors qu'obéir à la triste et inévitable loi imposée à tous les mortels, et suivant laquelle rien de ce qui est engendré ne peut durer toujours (1).

« nable des solides, et une parfaite exécution des fonctions vitales et animales ; on pourra aussi définir la maladie, une altération considérable dans le mouvement, le mélange ou la quantité des fluides, une trop grande tension, ou un trop grand relâchement, et par conséquent un mouvement trop prompt, ou trop lent, des fluides ; ce qui affecte tout le corps, ou seulement quelques parties, et se trouve accompagnée d'un dérangement considérable des sécrétions, des excréctions, des fonctions vitales et animales, et tend à la guérison, ou à la mort, ou à la dépravation de quelque partie, lorsque la maladie se termine par une autre maladie ».

Cette définition comprend tout ce qu'on entend par une maladie en général ; car non seulement elle montre d'une manière claire en quoi consiste actuellement la maladie, savoir, dans une dépravation des fonctions vitales et animales, mais elle en désigne encore la cause immédiate, qui est une augmentation ou diminution de mouvement dans tout le corps, ou dans quelques unes de ses parties, et elle marque les effets qu'elle opere sur le corps.

(1) *Constat, æternū positumque lege est, constet ut genitum nihil.* BOERH. page 70.

3. Etablissons par un ou deux exemples la vérité de ce que nous avançons. Qu'est-ce que la peste, sinon une complication de symptômes, dont la nature se sert pour chasser au-dehors à travers les émonctoires de la peau, et sous la forme d'abcès ou d'autres sortes d'éruptions, les particules contagieuses qui sont entrées avec l'air par la respiration? Qu'est-ce que la goutte, sinon un moyen qu'emploie la nature pour purifier le sang des vieillards, et les purger à fond, comme parle Hyppocrate? On peut dire la même chose de la plupart des autres maladies lorsqu'elles sont entièrement déclarées (1).

4. Or la nature exécute tout cela tantôt plus promptement, tantôt plus lentement, suivant la différente méthode qu'elle met en usage pour se débarrasser de la cause morbifique. Lorsqu'elle a besoin du secours de la fièvre pour séparer du sang les particules qui l'infectent, et pour les évacuer par les sueurs, le cours de ventre, les éruptions, ou par d'autres voies; comme tout cela s'opère dans la masse du sang, et par un mouvement considérable des parties, les pores étant d'ailleurs ouverts et les fibres relâchées, il arrive nécessairement de là, que la nature sauve bientôt le malade, si elle produit une évacuation critique de la matière morbifique, ou qu'elle le tue bientôt, si elle ne peut produire une telle évacuation; et de plus, que tous les efforts qu'elle fait sont accompagnés de symptômes violents et dangereux. Telles sont les maladies que nous appelons *aiguës*; savoir celles qui arrivent à leur état rapidement et avec danger.

D'où viennent les maladies aiguës.

Il n'est pas moins vrai, dans un certain sens, qu'on peut mettre au nombre des maladies *aiguës* celles qui,

(1) Le corps est une machine animée, formée de telle sorte, que plusieurs des maladies qui lui surviennent se guérissent d'elles-mêmes, et le rétablissent dans son état naturel; au lieu que d'autres se perpétuent et s'augmentent d'elles-mêmes, et enfin causent sa destruction. De là il s'ensuit évidemment que les Médecins doivent découvrir par l'observation les différentes voies qui mènent à ces fins contraires, dans les différentes maladies du corps, afin d'aider les premières, et de s'opposer aux secondes. Ainsi, par exemple, une matière âcre dans l'estomac et les intestins occasionne un vomissement et un cours de ventre, qui suffisent quelquefois pour guérir la maladie, en évacuant ce qui est nuisible; quelquefois ne suffisent pas; et d'autres fois sont si violents, qu'ils jettent dans l'épuisement, et causent la mort. Suivant cela, le Médecin doit donner en certains cas des émétiques ou des purgatifs, et en d'autres des narcotiques, selon que l'expérience, et le raisonnement fondé sur l'expérience, le dirigeront.

A ij

SECT. I.

quoiqu'à l'égard des paroxysmes pris tous ensemble, vont plus lentement, ne laissent pas, à l'égard de chaque paroxysme particulier, d'arriver promptement à leur terme critique. Et telles sont toutes les fièvres intermittentes.

D'où viennent les maladies chroniques.

5. Mais quand la matière morbifique est de nature à ne pouvoir exciter la fièvre pour opérer la dépuration universelle du sang; ou lorsque cette matière est fixée sur une partie entièrement incapable de s'en délivrer, soit à raison de sa structure propre, comme lorsque la matière morbifique est engagée dans les nerfs paralytiques, et lorsqu'il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine; soit par le défaut de chaleur naturelle et d'esprits animaux, comme lorsque la pituite se jette sur des poumons affaiblis par la vieillesse ou la toux; soit enfin à cause d'un abord continu de nouvelle matière qui corrompt le sang, lequel faisant efforts pour l'expulser, surcharge et accable cette partie (1): dans tous ces cas, la matière morbifique ne parvient point du tout à la coction, ou n'y parvient que fort tard.

Les maladies qui naissent de cette matière incapable de coction, sont appelées *chroniques*.

Voilà donc deux principes contraires, dont l'un produit les maladies aiguës, et l'autre les maladies chroniques.

Causes des maladies aiguës épidémiques.

6. Quant aux maladies *aiguës*, desquelles j'ai dessein de traiter présentement, les unes viennent d'une altération secrète et inexplicable de l'air, qui alors infecte le corps humain, et elles ne dépendent nullement d'une qualité particulière du sang et des humeurs, sinon en tant que la contagion de l'air a imprimé cette qualité au sang et aux humeurs. Ces sortes de maladies ne regnent que durant une telle constitution de l'air, et ne se font point sentir dans un autre temps. On les a nommées *épidémiques*.

Causes des maladies aiguës sporadiques.

7. Les autres sortes de maladies aiguës proviennent d'une indisposition particulière des divers sujets; et comme elles n'ont point de causes plus générales, elles n'attaquent pas aussi beaucoup de gens à la fois. De plus, elles arrivent indifféremment dans toutes les années, et dans tous les temps de l'année, excepté dans ceux dont nous parlerons lorsque nous traiterons de ce genre de maladies aiguës. Je les appelle *intercurrentes* ou *sporadiques*, parce-

(1) Par exemple dans la goutte.

qu'elles se font sentir dans tous les temps que regnent les maladies épidémiques. Je vais commencer par ces dernières, dont je donnerai avant toutes choses l'histoire générale.

CHAPITRE II.

Des Maladies épidémiques.

1. **S**i l'on examine toutes les branches de la Médecine, rien ne paroîtra peut-être plus surprenant que l'extrême diversité qui se rencontre dans les maladies épidémiques, non pas tant à l'égard des différentes saisons d'une même année auxquelles elles sont conformes, qu'à l'égard des différentes constitutions des mêmes années dont elles dépendent.

2. Cette diversité des maladies épidémiques se manifeste assez par les symptômes qui sont propres à chacune, et par le traitement différent qu'elles demandent. Ainsi quoique les maladies épidémiques paroissent à ceux qui n'y prennent pas assez garde se ressembler entre-elles par leurs dehors, et par quelques symptômes qui leur sont communs à toutes; il est certain néanmoins que, si on fait bien attention, on les trouvera entièrement différentes les unes des autres, et de caracteres fort opposés. Peut-être qu'un examen plus soigneux nous apprendroit si elles se succèdent toujours les unes aux autres d'une manière régulière, et par une espèce de révolution continuelle; ou si elles arrivent indifféremment et sans garder aucun ordre, suivant la disposition secrète de l'air, et les diverses constitutions des années. Mais la vie d'un homme sembleroit à peine suffire pour un pareil examen.

3. Une chose au moins dont je suis sûr par quantité d'observations très-exactes, c'est que les espèces des maladies épidémiques, sur-tout les fièvres continues, diffèrent tellement l'une de l'autre, que la même méthode qui aura été salutaire une année, sera peut-être funeste l'année suivante. Aussi lorsque j'ai une fois découvert la véritable méthode de traiter telle ou telle espèce de fièvre, je guéris, grace au ciel, presque tous ceux qui en sont atteints; bien entendu qu'en m'attachant inviolablement à

cette méthode, j'ai toujours égard au tempérament, à l'âge, et aux autres circonstances nécessaires.

SECT. I.

Cette maladie ayant cessé et ayant fait place à une autre, me voilà dans un nouvel embarras, ne sachant pas où je dois m'y prendre pour traiter la nouvelle maladie. Ainsi à moins que je n'apporte une attention extraordinaire et une application infinie, il est impossible que les premiers malades qui font l'épreuve de mes remèdes, ne risquent extrêmement, jusqu'à ce qu'ayant reconnu, après un examen constant, le caractère de la maladie, je puisse l'attaquer avec une entière confiance et être pleinement sûr de la victoire.

4. Quoique j'aie observé avec tout le soin possible les différentes constitutions des années, par rapport aux qualités manifestes de l'air, afin de pouvoir découvrir par ce moyen les causes de cette grande variété des maladies épidémiques, je ne vois pas que j'aie rien avancé jusqu'ici. Car j'ai remarqué que dans des années qui se ressemblent entièrement par rapport à la température manifeste de l'air, il regne des maladies très-différentes, et au contraire. Voici comment les choses se passent.

Définition
des fièvres
stationnaires

5. Il y a diverses constitutions d'années, qui ne viennent ni du chaud ni du froid, ni du sec ni de l'humide, mais plutôt d'une altération secrète et inexplicable, qui s'est faite dans les entrailles de la terre. Alors l'air se trouve infecté de pernicieuses exhalaisons qui causent telle ou telle maladie, tant que la même constitution domine. Enfin au bout de quelques années cette constitution cesse et fait place à une autre. Chaque constitution générale produit une fièvre qui lui est propre, et qui hors de là ne paroît jamais. C'est pourquoi j'appelle ces sortes de fièvres *stationnaires* ou *fixes*.

Elles ne dépendent pas
des qualités
manifestes
de l'air.

6. De plus, il y a dans une même année certaines températures particulières; et quoiqu'en ce temps-là les fièvres épidémiques qui suivent la constitution générale de ladite année, regnent plus ou moins, ou commencent plutôt ou plus tard, à proportion des qualités manifestes de l'air; néanmoins les fièvres qui arrivent indifféremment dans toutes sortes d'années, et que j'appelle à cause de cela *intercurrentes* ou *sporadiques*, doivent alors plus que toutes les autres, leur origine à une certaine température de l'air. Telles sont la pleurésie, l'esquinancie, et autres maladies semblables, qui attaquent le plus souvent lorsqu'une chaleur subite succède tout à coup à un froid long et violent.

Il se peut donc faire que les qualités sensibles de l'air contribuent à la production des fièvres qui se manifestent dans chaque constitution, et non pas à la production de celles qui sont propres et particulières à une certaine constitution. Toutefois on doit avouer que les qualités sensibles de l'air disposent plus ou moins nos corps à telle ou telle maladie épidémique. On doit dire la même chose de toute erreur à l'égard des six choses non naturelles.

7. Il faut remarquer qu'entre les maladies épidémiques il y en a qui, dans certaines années sont régulières et vont toujours le même train, sont accompagnées des mêmes phénomènes et des mêmes symptômes dans presque tous les sujets, et se terminent de la même façon. Ce sont les plus parfaites dans leur genre; et c'est par elles qu'on doit apprendre la véritable histoire des maladies épidémiques.

8. Mais il en est d'autres qui, quoiqu'elles soient nommées *épidémiques*, sont néanmoins très-irrégulières, ne gardent aucun type certain, et sont réellement d'un mauvais caractère, tant par rapport à la variété et la différence extrême de leurs symptômes, que par rapport à la manière dont elles se terminent. Cette grande irrégularité vient de ce que chaque constitution produit des maladies fort différentes de celles qui regnoient dans un autre temps. Ce qui a lieu non seulement dans les fièvres mais encore dans la plupart des autres maladies épidémiques.

9. Il y a encore une autre chose plus singulière, et qui est, pour ainsi dire, un jeu de la nature. C'est que la même maladie dans la même constitution de l'année se montre souvent sous des faces très-différentes, dans son commencement, dans sa force, et dans son déclin. Cette variété se trouve quelquefois d'une si grande importance qu'elle règle absolument ses indications curatives.

10. Au reste les maladies épidémiques se divisent en deux classes, savoir les maladies du *printemps*, et celles de l'*automne*; et quoiqu'elles puissent arriver en toute autre saison de l'année, il faut les ranger parmi celles de la saison dont elles approchent le plus, soit le printemps, soit l'automne, car quelquefois la température de l'air a une si grande convenance avec une maladie épidémique, qu'elle la fait naître avant son temps ordinaire. D'autres fois au contraire elle en a si peu, que les corps, quoique déjà disposés à la maladie, n'en sont attaqués que quelque temps

A iij

après. Ainsi quand je parle de printemps et d'automne, je n'entends pas précisément les deux équinoxes.

SECT. I.

Différente 11. Entre les maladies épidémiques du printemps, les durée des unes paroissent de très-bonne heure, savoir au mois de maladies épi- Janvier, ensuite augmentant peu à peu, elles arrivent à démiques du leur plus haut degré de violence vers l'équinoxe du printemps. Après quoi diminuant insensiblement, elles disparaissent vers le solstice d'été; si ce n'est peut-être qu'elles attaquent encore quelques personnes, par-ci, par-là. De ce nombre sont les rougeoles et les fièvres tierces de printemps, lesquelles, à la vérité, commencent un peu plus tard, savoir au mois de Février, mais finissent pareillement vers le solstice d'été.

Les autres maladies épidémiques du printemps ayant pris naissance en cette saison, et s'étant fortifiées de jour en jour, n'acquièrent leur plus haut degré de violence que vers l'équinoxe d'automne; ensuite de quoi elles s'affoiblissent peu à peu, et cessent enfin vers le solstice d'hiver. Telles sont la peste et la petite vérole, dans les années que l'une ou l'autre de ces deux maladies domine sur les autres.

Et de celles d'automne.

12. Le cholera morbus, qui est de la famille des maladies épidémiques d'automne, commence au mois d'Août, et ne dure que l'espace d'un mois. Mais il y a d'autres maladies épidémiques qui, ayant commencé dans la même saison, se prolongent jusques en hiver; par exemple, la dysenterie, les fièvres quartes et les fièvres tierces d'automne. Quoique toutes ces maladies affligent plus ou moins long-temps certains sujets, elles ne manquent guère de finir entièrement dans l'espace de deux mois.

D'où doit être repris les noms des fièvres épidémiques;

12. Quant à ce qui regarde spécialement les fièvres, il faut observer que la plupart de celles qui sont continues, n'ont eu jusqu'à présent aucun nom particulier, en tant qu'elles dépendent de la constitution générale, mais que les noms qui les distinguent sont pris d'une altération considérable du sang, ou de quelque symptôme plus évident. C'est ainsi qu'elles sont nommées *putrides*, *malignes*, *pourprées*, etc. Mais comme ordinairement chaque constitution, outre les fièvres qu'elle cause, tend à produire en même-temps quelqu'autre maladie plus épidémique et de plus grande conséquence, telles que la peste, la petite vérole, la dysenterie, etc. je ne vois pas pourquoi ces sortes de fièvres ne tireroient pas plutôt leurs noms de la constitution qui les fait éclore, que d'une altération

quelconque du sang , ou d'un symptôme particulier , qui peuvent se rencontrer également dans des fièvres d'une autre espèce.

14. Les *intermittentes* prennent leurs noms de l'intervalle qu'il y a entre chaque accès. Ce caractère les distingue suffisamment , si en même-temps on a égard aux différentes saisons qui les amènent , savoir le printemps et l'automne. Il y a cependant quelquefois de ces fièvres qui sont réellement de la nature des intermittentes , sans avoir de caractère bien sensible qui les fasse connoître. Par exemple , celles qui , ayant commencé dès le mois de Juillet , vont se joindre aux intermittentes d'automne , et deviennent alors plus violentes , ne prennent pas d'abord leur véritable type , tout au contraire des intermittentes du printemps ; mais elles imitent si bien en tout les fièvres continues , qu'à moins d'y apporter le plus scrupuleux examen , il est impossible de les en distinguer. Ensuite à mesure que la constitution regnante s'affoiblit , elles prennent un type régulier ; et à la fin de l'automne elles se démasquent entièrement , et se montrent telles qu'elles étoient au commencement , soit quartes , soit tierces. Faute de les examiner avec attention , on se tromperoit lourdement dans la manière de les traiter , et on mettroit les malades dans un grand danger , en prenant de véritables intermittentes pour des continues.

Comment se distinguent les intermittentes.

Celles d'automne ressemblent quelquefois aux continues.

15. Il faut bien observer que , comme plusieurs de ces maladies regnent dans une même année , il y en a ordinairement une qui domine sur les autres , et qui les tient , pour ainsi dire , sous sa dépendance. Les autres , durant ce temps-là , sont moins violentes ; en sorte qu'elles diminuent quand la maladie principale augmente , et qu'elles reprennent de nouvelles forces , quand la maladie principale diminue. C'est ainsi que ces maladies se font sentir tour à tour , suivant que la constitution de l'année et la température sensible de l'air favorisent davantage l'une ou l'autre.

Une maladie épidémique domine ordinairement sur les autres.

La maladie qui regne avec le plus de fureur vers l'équinoxe d'automne , et qui fait alors le plus de ravage , donne son nom à la constitution de toute l'année. En effet , on s'apercevra facilement que la maladie épidémique qui aura dominé sur les autres en automne , domine aussi sur toutes les autres de la même année et du même temps , lesquelles s'accoutument à son caractère autant que leur nature le permet.

Ces dernières s'accoutument au caractère de la dominante.

SECT. I. 16. Ainsi par exemple lorsqu'il y a quantité de petites véroles en automne, la fièvre qui règne tout le long de l'année, est accompagnée de la même inflammation qui produit la petite vérole. Ces deux maladies prennent à peu près de même, et leurs symptômes essentiels se ressemblent extrêmement, si on excepte l'éruption de la petite vérole, et les autres symptômes qui dépendent de l'éruption. Les sueurs spontanées et le penchant à saliver, qui se rencontrent également dans ces deux maladies, prouvent assez la vérité de ce que nous avançons.

Et de la dys- Pareillement lorsqu'il y a eu en automne un grand **sentierie.** nombre de dysenteries, la fièvre qui règne cette année-là approche beaucoup de leur caractère, à l'exception de ce que la dysenterie évacue par les selles la cause morbifique, et de quelques autres symptômes dépendants de celui-ci. La manière toute semblable dont commencent les deux maladies, les aphtes et les autres symptômes qui leur sont communs, montrent la vérité de ma proposition. En effet, la dysenterie dont il s'agit, n'est autre chose que cette fièvre même, avec cette seule différence, qu'elle se porte en dedans, et va se jeter sur les intestins, par lesquels elle s'ouvre une voie critique.

La maladie 17. La maladie épidémique principale qui, comme un **épidémique** torrent débordé, ravageoit tout vers l'équinoxe d'automne, se renferme dans ses bornes dès que le froid de **dominante** l'hiver commence à se faire sentir. Au contraire les mala- **est affoiblie** dies épidémiques moins considérables que la première, **par l'hiver.** augmentent alors et prennent le dessus, jusqu'à ce que cette maladie dominante les affoiblisse de nouveau, et les fasse disparaître.

Toutes les 18. Enfin toutes les fois qu'une constitution produit **épidémies** diverses espèces de maladies épidémiques, elles sont **d'une même** toutes d'un genre différent de celles qui, ayant absolument le **constitution** même nom, sont néanmoins produites par une autre cons- **sont produi-** titution. Or, en quelque nombre que soient ces espèces **tes par une** particulières qui attaquent sous une même constitution, **cause com-** elles ont toutes la même cause, savoir une certaine dispo- **mune.** sition de l'air; et par conséquent, quelque différentes qu'elles soient entre elles par rapport à leur type et leur forme spécifique, la constitution, qui est commune à toutes, dispose de telle façon la matière de chacune, que les principaux symptômes, qui ne regardent point la manière particulière de l'évacuation, sont semblables en toutes les espèces de ces fièvres. Elles ont encore cela de commun,

qu'elles augmentent ou diminuent leur violence toutes en même temps. Il faut remarquer de plus, que dans les années où elles regnent en même temps, elles commencent toutes de même, et avec les mêmes symptômes.

19. On voit par-là combien la méthode que la nature emploie dans la production des maladies, est subtile et variée. Je ne sache personne jusqu'à présent qui l'ait observée comme l'importance de la chose le mériterait. Le peu que nous avons dit sur cette matière, prouve entièrement que puisque les différences spécifiques des maladies épidémiques, et particulièrement des fièvres, dépendent de la secrète constitution de l'air (1), il n'y a pas de raison de vouloir attribuer la production des diverses fièvres à une cause morbifique amassée dans le corps humain. Car c'est une chose évidente que tout homme, fût-il de la plus forte santé du monde, qui ira en des endroits où regne une fièvre épidémique, en sera attaqué au bout de quelques jours. Or, il n'est presque pas croyable que l'air ait produit en si peu de temps une altération manifeste dans les humeurs de cet homme (2).

D'où il faut déduire les causes des fièvres.

(1) Il semble que par un nombre d'expériences exactes on pourroit venir à bout de découvrir ce que c'est que les qualités secrètes de l'air dont parle si souvent notre Auteur, et les rendre sensibles. Et si par ce moyen il étoit possible d'acquérir une connoissance passable des écoulements, des sels, et des autres matières hétérogènes dont l'air se trouve rempli en différents temps et en différents pays, cela pourroit donner une connoissance presque entière de la nature de toutes les maladies épidémiques qui peuvent arriver à l'avenir, pourvu qu'en même temps on fit une attention convenable à l'âge, au sexe, au tempérament, à la manière de vivre, etc. du malade; et toutes ces circonstances étant soigneusement examinées et comparées ensemble, pourroient probablement conduire à des méthodes curatives rationnelles qui seroient fixes et sûres.

L'exécution d'un tel dessein par la voie des expériences, et non par des conjectures ou des hypothèses, est assurément digne de l'attention de tous ceux qui ont le loisir et l'habileté nécessaire pour l'entreprendre. Une histoire de cette sorte on peut la compléter, seroit très-avantageuse au genre humain. L'illustre Boyer a beaucoup avancé l'ouvrage, et a établi des méthodes que l'on pourroit suivre pour réussir. Voyez l'*Abrégé de ses Œuvres par le Docteur Shaw* en 3 vol. in-4°. Arbuthnot, des *effets de l'air*; Hales, *expériences statiques*; et Huxham, de *aere et morb. epid.*

(2) Il n'est pas impossible que des personnes qui semblent jouir d'une parfaite santé, aient dans leurs humeurs des principes morbifiques actuellement existants, mais sans action et comme endormis. Dans ce cas là on ne sauroit dire que la maladie est

10. Il n'est pas moins difficile d'établir, pour la guérison de ces sortes de fièvres, des règles générales et fixes, dont on ne puisse en aucune façon s'écarter. Ainsi dans une

Difficulté
d'établir une
méthode gé-
nérale de cu-
re.

grande obscurité, la méthode que je suis, principalement lorsqu'il commence à paroître de nouvelles fièvres, est de temporiser d'abord, et d'aller brider en main, sur-tout quand il s'agit d'employer les grands remèdes. Pendant ce temps-là, j'examine soigneusement quelle est la nature et le caractère de ces maladies, quelles choses sont bonnes ou nuisibles aux malades, afin de rejeter les unes, et d'employer les autres (1).

Difficulté
d'arranger par
classes les
maladies épi-
démiques.

11. En un mot, comme c'est un ouvrage très-long et très-difficile, de ranger par classes toutes les espèces des maladies épidémiques suivant leurs divers phénomènes, de développer les caractères propres de chacune, et de marquer le traitement qui convient à chacune en particulier; et comme d'ailleurs elles n'arrivent pas régulièrement au bout d'un certain nombre d'années, du moins que l'on connoisse, la vie d'un Médecin ne suffit peut-être pas pour assembler sur cette matière une quantité raisonnable d'observations. Voilà un grand travail; c'est néanmoins ce qu'il faut faire avant qu'on puisse dire avoir fait quelque chose d'important pour la connoissance et la guérison de ces maladies.

**Leur des-
cription les
fera distin-
guer.**

12. Mais enfin quelle méthode suivrons-nous en décrivant les diverses épidémies, non seulement celles qui arrivent fortuitement, du moins à ce qu'il nous semble, mais encore celles qui, durant l'espace d'une ou plusieurs années sont d'un même genre, et dans une autre année sont

produite, mais seulement qu'elle est mise en action par la constitution secrète de l'air. Cela ne se vérifie-t-il pas dans beaucoup de gens qui sont attaqués de la petite vérole, etc. et la chose étant ainsi, la matière morbifique amassée dans le corps, en quelque petite quantité que ce soit, peut quelquefois contribuer principalement à la production d'une maladie particulière qui en dépend, contre ce qu'avance notre Auteur. Mais soit que la maladie vienne de quelque matière hétérogène, ou de quelque altération des humeurs, notre Auteur juge que les indications curatives sont les mêmes dans les deux cas. C'est pourquoi cette matière ne paroît pas d'une assez grande conséquence pour mériter une dispute sérieuse.

(1) En faisant une attention convenable à la température manifeste de l'air qui regnoit précédemment et qui regne alors, à la manière de vivre, au tempérament et au sexe du malade, et en même temps aux premiers symptômes d'une maladie épidémique, le Médecin pourroit peut-être procéder dans la méthode curative avec plus de sûreté que ne croit notre Auteur,

d'un genre différent les unes des autres ? La méthode qui m'a toujours paru la plus commode pour cela, est de suivre l'ordre des années pendant lesquelles les maladies ont régné successivement. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter de mon mieux, en donnant, sur les observations les plus exactes que j'ai pu faire, l'histoire et la curation des épidémies qui ont régné durant quinze ans, savoir depuis 1661 jusqu'en 1676. CHAP. II.

Il me paroît absolument impossible de déterminer précisément leurs causes, soit qu'elles viennent des qualités manifestes de l'air, ou d'une intempérie particulière du sang et des humeurs qu'auroit produit une secrète influence de l'air. Il n'est pas moins impossible de faire connoître les especes des différentes maladies épidémiques qui viennent des altérations spécifiques de l'air ; quoique la chose paroisse facile à ceux qui attachent les noms des fièvres à des idées qu'ils fondent mal à propos sur les altérations qui peuvent arriver au sang et aux humeurs par une dégénération des principes.

Ce n'est pas-là suivre la nature, qui est toujours un si bon guide, c'est se livrer à la passion des conjectures ; et dans ce cas, on fera autant de différentes especes de maladies qu'il plaira d'en inventer. D'un autre côté c'est se donner une liberté qu'on n'accorderoit pas facilement à un Botaniste, à qui on demande le témoignage des sens dans la description qu'il donne des plantes, et non pas des raisonnemens, quelque ingénieux et vraisemblables qu'ils puissent être.

13. Au reste je ne me flatte pas en publiant cet ouvrage sur les maladies épidémiques, de donner quelque chose d'achevé ; encore moins voudrois-je garantir que les épidémies qui ont régné successivement durant les années que j'ai marquées ci-devant, reviendront toujours à l'avenir dans le même ordre. Tout mon dessein est de raconter, d'après mes observations, comment les choses se sont passées dans ces quartiers-ci et dans cette ville, afin de contribuer de quelque chose à commencer un corps de maladies épidémiques, lequel étant achevé par ceux qui viendront après moi, sera, à mon avis, d'une très-grande utilité au genre humain (1).

(1) Ce second Chapitre contient plusieurs choses qui semblent plutôt avancées en faveur d'une hypothèse, que fondées sur l'expérience. Il est certain que plusieurs maladies aiguës sont épidé-

Constitution épidémique des années 1661, 62, 63, 64 à Londres.

Description de la fièvre tierce de cette constitution.

L'AN 1661 les fièvres intermittentes d'automne qui avoient déjà regné auparavant depuis quelques années, reprirent de nouvelles forces au commencement du mois de Juillet, sur-tout la fièvre tierce d'un mauvais caractère; elles allèrent ensuite chaque jour en augmentant, et se firent sentir avec le plus de violence au mois d'Août. Dans plusieurs endroits elles attaquèrent des familles presque entières, et emportèrent une infinité de gens. Puis elles diminuèrent insensiblement; et le froid de l'hiver étant survenu, elles cessèrent tout-à-fait, n'ayant même attaqué que très-peu de monde dans le mois d'Octobre. Voici principalement en quoi les symptômes des fièvres tierces dont il s'agit étoient différents de ceux des tierces intermittentes des autres années. L'accès étoit plus violent;

miques; et il ne l'est pas moins, que plusieurs maladies épidémiques qui portent le même nom, sont de différente nature. Mais on n'a pas encore prouvé que les qualités sensibles de l'air n'influent pas considérablement sur les maladies épidémiques, et cela faute d'observations suffisantes. Au contraire, les observations faites jusqu'ici favorisent beaucoup le sentiment opposé. En effet, si on considère les grandes altérations qui arrivent souvent à l'air à l'égard de sa pesanteur, de son élasticité, de sa chaleur, de sa froideur, de sa sécheresse et de son humidité, et la diversité infinie des matières qu'il contient, et qui varient continuellement, on conclura sans doute que les différentes maladies épidémiques qui surviennent en même temps, doivent nécessairement être plus ou moins violentes et dangereuses, suivant que la constitution dominante de l'air est plus ou moins capable de les favoriser, et cela semble être pleinement confirmé par les dernières observations. Mais quelle que soit la cause d'une maladie épidémique, toujours est-il vrai que la meilleure manière de la traiter est de se régler sur les symptômes comparés avec l'âge, le tempérament, etc. du malade, et non pas d'une maladie qui est entièrement la même, demande un traitement différent dans les différentes constitutions de l'air, comme notre Auteur l'insinue; car si la maladie n'est pas entièrement la même, il n'est pas étonnant qu'elle demande un traitement différent. Voyez Witringham, *Commentarium nosologicum*, Huxham de *aere et morb. epid.* et les Ouvrages de notre Auteur de l'édition de Geneve, in-4°. à laquelle sont ajoutés plusieurs Traités sur différentes maladies épidémiques, et différentes constitutions de l'air, par divers Auteurs.

la langue plus noire et plus sèche; l'intermission moins marquée; la perte de force et d'appétit plus grande, et plus de pente à un double accès; enfin tous les accidents étoient plus cruels, et la maladie plus funeste que ne sont ordinairement les *fièvres intermittentes*. Quand elle attaquoit des personnes avancées en âge, ou des cachectiques qui avoient été affoiblis par la saignée, ou par quelqu'autre évacuation, elle duroit deux ou trois mois.

CHAP. III.

2. Les *fièvres quartes*, quoique plus rares, accompagnoient celles que nous venons de décrire: mais les unes et les autres disparurent au commencement de l'hiver, et n'attaquèrent plus personne.

Elle fut suivie d'une fièvre continue.

Elles furent suivies d'une *fièvre continue*, laquelle ne différoit des *intermittentes d'automne*, qu'en ce que ces dernières avoient des intermissions, et que la *fièvre continue* n'en avoit point; car toutes deux commençoient de la même façon: les malades qui en étoient atteints violemment, avoient des envies de vomir, étoient altérés; les parties extérieures étoient sèches, la langue noire, et vers la fin de la maladie il se faisoit en très-peu de temps par les sueurs une évacuation critique de la matière morbifique.

3. Ce qui faisoit bien voir que cette *fièvre continue* étoit de la nature des *intermittentes d'automne*, c'est qu'elle paroissoit très-rarement au commencement de l'année. Ainsi elle étoit comme un raccourci des *fièvres intermittentes*; et au contraire chaque accès des *intermittentes* me sembloit être un raccourci de cette *continue*. Par conséquent la principale différence consistoit en ce que les *fièvres continues* alloient toujours d'un pas égal, sans cesser, ni revenir périodiquement; au lieu que les *intermittentes* cessoient et revenoient à diverses fois.

Celle-ci ressembloit aux *intermittentes précédentes*.

4. Je ne saurois dire combien de temps cette *fièvre continue* avoit déjà régné, parceque je m'étois contenté jusqu'alors de faire attention aux symptômes généraux des *fièvres*, n'ayant pas encore pris garde qu'on pouvoit les distinguer suivant les différentes constitutions des années, ou suivant les différentes saisons de la même année. Ce que je sais au moins, c'est qu'il n'y eut qu'une seule espèce de *fièvre continue* jusqu'en l'année 1665, et que les *intermittentes d'automne* qui étoient fréquentes jusqu'à cette année-là, furent ensuite très-rares.

Une seule espèce de *fièvre continue* depuis 1661 jusqu'en 1665.

5. La *fièvre tierce* qui, en 1661, avoit fait des ravages infinis, se ralentit l'année d'après; et dans les automnes

Ordre des maladies épidémiques de cette constitution.

SECT. I.

suivantes les fièvres quartes dominèrent sur les autres maladies épidémiques, la constitution de l'air étant toujours la même. Comme les fièvres quartes diminuoient toujours après l'automne, la fièvre continue qui, durant toute cette saison, avoit été rare, se déchaînoit avec fureur jusqu'au printemps. Alors venoient les fièvres intermittentes du printemps, lesquelles cessoient au commencement du mois de Mai. Ensuite il y avoit par-ci par-là de petites véroles, qui dispaçoient à l'arrivée des maladies épidémiques, c'est-à-dire de la fièvre continue et des fièvres quartes. Voilà l'ordre que gardoient les maladies épidémiques, qui se succédoient les unes aux autres durant toute cette constitution de l'air. Je vais parler de leurs différentes especes, et nommément de la fièvre continue, et des fièvres intermittentes, soit de printemps, soit d'automne, qui ont régné dans cette constitution plus que dans les autres.

La fièvre continue étoit la principale.

6. Je commencerai par la fièvre continue; elle me semble être la plus considérable de toutes les autres fièvres, d'autant que dans cette fièvre, plus que dans toutes les autres, la nature opere d'une manière égale et uniforme la coccion de la matiere morbifique, et l'évacue ensuite au bout d'un certain temps. De plus, comme les constitutions annuelles qui produisent les fièvres intermittentes d'automne ont coutume de revenir beaucoup plus souvent que celles qui produisent les autres maladies épidémiques, il s'ensuit nécessairement que la fièvre continue dont elles sont accompagnées, est aussi plus fréquente.

Ses sym-
tomes.

7. Outre les symptomes qui accompagnoient les autres fièvres, cette continue avoit encore les suivants : le malade étoit le plus souvent comme un homme qui va rendre l'ame, il se trouvoit tout d'un coup sans forces, il avoit des envies de vomir, sa langue étoit seche et noire, et sa peau seche. L'urine dans tous les malades étoit épaisse ou limpide; deux états qui marquoient également la crudité. Dans le déclin de la maladie, il survenoit un flux de ventre, à moins que le Médecin n'y eût mis obstacle dès le commencement, et la maladie n'en devenoit que plus longue et plus opiniâtre. D'elle-même elle ne duroit guere au-delà de quatorze, ou de vingt et un jours (1); et alors

(1) Est-ce une chose démontrée par l'expérience, que toute fièvre qui n'arrive pas à la crise en quatorze jours, dure volontiers jusqu'au vingt-un ? Ou cette idée, comme quelques-elle

elle se terminoit par une sueur, ou plutôt par une douce moiteur. Les urines donnoient le plus souvent dans ce temps-là, et non auparavant, des signes de coction. CHAP. III.

8. Il survenoit d'autres symptômes lorsque la maladie n'étoit pas bien traitée. Mais on connoitra mieux ces symptômes et toute la nature de la maladie, par la méthode de la traiter dont je me suis servi autrefois, et dont je vais mettre ici ce qui fait à mon sujet, selon que je l'ai publié il y a déjà long-temps : car alors je ne savois point encore qu'il y eût dans la nature quelque autre espece de fièvre.

CHAPITRE IV.

Fièvre continue des années 1661, 62, 63, 64.

1. JE remarque en premier lieu, que le mouvement irrégulier du sang, qui est la cause de cette fièvre, ou qui l'accompagne, est excité par la nature, soit pour séparer du sang une matiere hétérogene et nuisible qu'il renferme, soit pour donner au sang quelque nouvelle disposition. Cause finale du mouvement du sang dans cette fièvre.

2. Le terme général de *mouvement* me plaît davantage en cette matiere, que celui de *fermentation*, ou d'*ébullition*; parcequ'il ôte toute occasion de chicaner sur les mots; ce que les deux derniers ne feroient peut-être pas si bien : car quoiqu'on puisse leur donner un bon sens, il y a néanmoins des gens qui les trouvent durs et peu convenables. Le mouvement du sang dans les fièvres imite, à la vérité, tantôt la fermentation, tantôt l'ébullition des liqueurs végétales. Malgré cela bien des gens croient qu'il en differe en plusieurs manieres. Prenons un ou deux exemples touchant la *fermentation*. Premièrement les liqueurs qui fermentent acquierent une nature vineuse, en sorte qu'en en retire par la distillation un esprit ardent, et qu'elles se changent aisément en vinaigre, qui est une liqueur très-acide, et qui donne par la distillation un esprit acide. Mais suivant ceux dont nous parlons, on n'a jamais observé dans le sang de changement pareil. Le terme de mouvement préféré à celui de fermentation ou d'ébullition.

autres de même espece, n'est-elle point prise des Anciens? et ne l'ont-ils point eue, en conséquence d'une certaine harmonie qu'ils ont imaginée entre les nombres, et la durée des fièvres?

Part. I.

B

SECT. I. Ensuite ils font remarquer que dans les liqueurs vineuses la fermentation et la dépuration se font en même temps, et vont d'un pas égal; au lieu que la dépuration du sang dans les fièvres n'arrive qu'après son effervescence : ce qu'on voit clairement, disent-ils, dans un accès de fièvre qui se termine par les sueurs.

Le terme d'ébullition est même très-impropre.

3. Quant à l'ébullition, ils trouvent que cette dénomination convient encore moins, et qu'elle est contraire à l'expérience dans plusieurs cas où l'effervescence du sang n'est pas assez considérable pour mériter le nom d'ébullition.

Quoi qu'il en soit, je ne veux point entrer dans de semblables disputes; et comme les termes de fermentation et d'ébullition sont fort en usage chez les Médecins modernes, je ne ferai point difficulté de m'en servir quelquefois, pour expliquer plus clairement ce que j'ai à dire dans ce traité.

Toutes les fièvres qui sont accompagnées d'éruptions, montrent que le mouvement fébrile n'est excité par la nature dans le sang, que pour en séparer une matière hétérogène et nuisible. Car dans ces sortes de fièvres, il se jette sur la peau, au moyen de cette ébullition du sang, un récrément de mauvaise qualité qui y étoit retenu (1).

4. Il me paroît aussi que le mouvement fébrile du sang ne tend assez souvent à autre chose, qu'à procurer à ce liquide un nouvel état et une nouvelle disposition, et qu'un homme dont le sang est pur et fort bon, peut avoir la fièvre. En effet, on sait par de fréquentes observations, qu'elle survient à des corps d'ailleurs fort sains, à qui il n'y a aucune disposition morbifique, soit du côté de la pléthore, soit du côté de la cacochymie, et en qui la fièvre ne sauroit être occasionnée par aucun mauvais air. Ces gens-là néanmoins en sont quelquefois attaqués lorsqu'il est arrivé quelque changement considérable dans l'air, la nourriture, et les autres choses non naturelles; parcequ'alors leur sang travaille à acquérir un nouvel état

(1) Dans les fièvres accompagnées d'éruptions, les désordres du pouls cessent entièrement, ou diminuent beaucoup lorsque l'éruption s'est faite aisément; et dans la petite vérole, la matière que contiennent les pustules devient contagieuse au bout d'un certain temps. Ainsi il y a lieu de croire que c'est originairement la matière morbifique qui, tandis qu'elle circuloit avec le sang, y causoit cette grande agitation, conformément à l'idée de notre Auteur.

et une nouvelle disposition qui soient conformes au changement d'air ou de nourriture; mais cette fièvre ne vient nullement d'une irritation causée par des particules vicieuses qu'on supposeroit séjourner dans le sang (1).

Je ne doute pas néanmoins que la matière qui a coutume de se séparer du sang après le mouvement que la fièvre y a excité, ne soit viciée, quoiqu'auparavant le sang fût louable. Cela ne doit pas surprendre davantage, que la corruption et la puanteur que contractent certaines portions des aliments, après qu'elles ont subi une altération considérable dans le corps, et qu'elles se sont séparées des autres (2).

5. En second lieu, je pense que la véritable indication qu'on doit remplir dans cette maladie, est de contenir le mouvement du sang dans des bornes proportionnées au dessein de la nature; de telle manière que d'un côté ce mouvement ne soit pas trop grand, ce qui produiroit des symptômes dangereux; et que d'un autre côté il ne soit pas trop foible, ce qui empêcheroit l'évacuation de la matière morbifique, et rendroit inutiles les efforts que fait le sang pour acquérir un nouvel état. Ainsi soit que la fièvre ait pour cause une matière étrangère qui irrite les fibres, ou le sang qui tend à quelque changement, l'indication est toujours la même. Ces principes étant établis, voici comment je traite la maladie (3).

Il faut contenir le mouvement du sang dans des justes bornes.

(1) On ne voit pas pourquoi le régime, l'air, etc. ne pourroient pas avoir déjà altéré le sang, avant que la fièvre commence. Il y a en tout ceci trop de spéculation sur les causes, avec lesquelles, et sur-tout avec les finales, la pratique n'a presque rien de commun. La théorie qui, en se perfectionnant, nous développe les causes, nous découvrira apparemment aussi l'usage qu'on en doit faire; mais nous sommes encore bien loin de là. Le plus grand éloge qu'on puisse donner à celle de notre Auteur, c'est qu'elle paroît avoir été formée sur sa pratique, et y rendre entièrement. Au reste, la théorie n'est le plus souvent qu'une manière probable de raisonner et d'amuser une imagination inquiète qui voudroit qu'on lui fit toucher au doigt la manière dont les causes produisent leurs effets. Beaucoup de gens exigent trop des Médecins, en leur demandant des explications des choses; mais souvent aussi ils se contentent de trop peu. Une métaphore frappante, un ingénieux contraste de mots, c'en est assez pour les satisfaire.

(2) Tout cela a besoin d'être vérifié par l'expérience, indépendamment de l'analogie.

(3) La pratique, comme on voit, doit être réglée sur le degré de mouvement du sang; et le mouvement du sang, comme on verra bientôt, doit être réglé sur les symptômes. Mais pourquoi

B ij

SECT. I.

Cas où la
saignée est
nauvise.

6. Lorsque j'ai affaire à des sujets dont le sang est foible (1), comme il est ordinairement dans les enfans, ou n'a pas une suffisante quantité d'esprits (2) comme dans les vieillards (3), et même dans les jeunes gens qui ont été long-temps malades, je m'abstiens de la saignée : car si je l'ordonnois en pareil cas, le sang qui est déjà trop foible, sans être diminué, ne pourroit absolument point se dépurer; d'où s'en suivroit la corruption de toute la masse, et peut-être même la mort du malade : comme lorsque la fermentation du vin ou de la biere vient à être arrêtée mal à propos, ces liqueurs prennent ordinairement une mauvaise qualité. En effet la nature ne peut plus supporter la présence des particules qu'elle a une fois commencé d'évacuer, et qui, quoiqu'elles fussent pures tandis qu'elles étoient distribuées également dans la masse du sang, sont devenues capables de se pourrir, et de corrompre les autres humeurs.

Je sais qu'il se trouve des malades qui, après avoir été épuisés par des saignées faites mal à propos, guérissent quelquefois par un usage convenable des cordiaux, et qu'on peut remettre le sang en état de se dépurer. Mais il valoit mieux ne pas faire le mal, que d'être obligé à le guérir.

ne pas régler tout de suite la pratique sur les symptômes, sans s'amuser à une hypothèse si difficile à expliquer et à établir? Ceci doit être un bon avertissement à tous les Médecins de se tenir sur leurs gardes, puisqu'un si grand Praticien, et si ennemi de la spéculation, n'a pu s'empêcher de mêler dans sa pratique une hypothèse qui est plutôt une description figurée, qu'un détail réel des mouvemens qu'il attribue à la nature, sans le prouver par aucune autorité solide et tirée des faits.

(1) Qu'est-ce que la foiblesse du sang? et par quel signe sensible la reconnoître? Est-ce par le peu de sédiment? Quoi qu'il en soit, il falloit exprimer nommément en quoi elle consiste, et en donner la raison, ou du moins en appeler à l'expérience.

(2) Voilà encore une chose qui, à ce que je crois, ne pourra jamais être rendue sensible.

(3) Les gens âgés soutiennent souvent mieux la saignée que les autres. Cependant la doctrine pratique qu'enseigne ici notre Auteur, est fort bonne; mais il eût mieux fait de la fonder sur l'expérience, ou au moins sur des raisonnemens sensibles qui en résultent immédiatement. Ainsi dans les enfans et dans les personnes épuisées par une maladie précédente, la partie rouge du sang est en moindre quantité, à proportion, de celle des autres fluides, que dans les gens robustes et d'un âge fait, et leurs vaisseaux relâchés ne compriment pas si fortement les liqueurs, et ne les changent pas si promptement en la partie rouge du sang; c'est pourquoi ils ne supportent pas si bien la saignée.

7. Au contraire lorsque j'ai à traiter des malades dont le sang est spiritueux, comme il est d'ordinaire dans les jeunes gens vigoureux et d'un tempérament sanguin, je commence par la saignée; car, excepté les cas dont je parlerai plus bas, on ne peut l'omettre ici sans danger: autrement l'ébullition excessive du sang pourroit causer des phrénésies, des pleurésies, et autres inflammations de cette sorte; et de plus, sa trop grande abondance se feroit obstacle à elle-même, et empêcheroit entièrement la circulation (1).

8. Je fais tirer la quantité de sang que je juge nécessaire pour garantir le malade des accidents que j'ai dit pouvoir être causés par le mouvement immodéré de ce liquide (2); ensuite je gouverne et je modère son effervescence, en réitérant ou en omettant la saignée, en faisant usage ou en m'abstenant des cordiaux, enfin en lâchant ou en resserrant le ventre, suivant que je vois ce mouvement augmenter ou diminuer.

9. Après la saignée, quand elle me paroît nécessaire dans les cas mentionnés ci-devant, je m'informe soigneusement si le malade n'a point vomé, ou n'a point eu des envies de vomir, au commencement de la fièvre. Si je trouve qu'oui, je ne manque pas alors d'ordonner un émétique, à moins que le malade ne soit trop jeune, ou trop foible pour cela. Il est tellement nécessaire de donner un émétique, lorsqu'il y a eu d'abord des envies de vomir, que si on n'évacue pas l'humeur qui les cause, elle sera la source de mille accidents fâcheux qui, durant tout le traitement, embarrasseront extrêmement le Médecin, et mettront le malade en grand danger.

Un des principaux et des plus ordinaires de ces accidents, c'est la diarrhée qui survient après la fièvre, lorsqu'on a manqué de donner à temps les vomitifs; car dans le progrès de la fièvre, l'humeur âcre et nuisible qui sé-

CHAP.

Cas où
est nuisibleQuelle q
tité de sa
sang tireEn que
le vomit
ment es
cessaire
ne l'estDian
quand o
pas fait
mir.

(1) Il eût fallu certainement décrire d'abord la maladie qui doit être traitée, et cela en donnant un détail exact des symptômes. Il est vrai qu'une personne d'un tempérament vigoureux ne peut guère avoir la fièvre sans qu'il soit besoin de saignée; mais le dénombrement des symptômes précédents et actuels auroit éclairci et confirmé admirablement cette doctrine, comme on voit par le petit nombre des symptômes conséquents qui sont rapportés.

(2) Il auroit été nécessaire de spécifier en particulier en quoi consiste ce mouvement immodéré.

SECT. I.

Elle ne survient post-jours dans les fièvres malignes.

Danger de cette diarrhée.

Elle s'arrête ordinairement par un vomitif.

Et non par les astringents.

Potion vomitive.

Émétiques antimonialx demandent une boisson copieuse.

journe dans l'estomac, étant un peu digérée par la nature, et continuellement poussée dans les intestins, elle les ronge de telle sorte qu'il s'ensuit nécessairement un cours de ventre (1). J'ai observé néanmoins dans les fièvres inflammatoires qu'on regarde ordinairement comme malignes, que lorsqu'on a manqué de donner un vomitif, quoiqu'il y eût au commencement des envies de vomir; la diarrhée ne survient pas toujours comme dans la fièvre dont il s'agit maintenant. Mais nous traiterons cet article plus au long dans la suite (2).

10. Le danger de cette diarrhée consiste en ce qu'elle augmente la foiblesse du malade déjà trop affaibli par la maladie; et ce qui est encore pis, c'est qu'elle empêche entièrement la dépuration critique du sang, laquelle devoit se faire dans le déclin du jour.

11. Or pour s'assurer que l'humeur nuisible qui séjourne dans l'estomac produit cette diarrhée, quand on ne l'évacue pas par le vomissement, il n'y a qu'à examiner ce qui s'est passé; et on trouvera presque toujours que les malades, en qui la diarrhée accompagne la fièvre, ont eu des envies de vomir au commencement de la maladie, et qu'on ne leur a point donné de vomitif (3). On trouvera aussi que nonobstant que les envies de vomir soient passées depuis long-temps, la diarrhée cessera pour l'ordinaire dès qu'on aura donné un vomitif, pourvu que le malade puisse le soutenir. J'ai souvent observé que quand le cours de ventre a une fois commencé, les astringents internes ou externes servent de peu ou de rien du tout pour l'arrêter (4).

12. Voici le vomitif dont je me servois ordinairement. *Prenez infusion de safran des métaux, six gros; Oxymel scillitique et syrop de scabieuse composé, de chacun demi-once.*

Mêlez tout cela ensemble pour une potion émétique.

Je faisois prendre cette potion l'après midi, deux heures après un dîner léger; et pour aider l'effet du remède, je recommandois de tenir prêtes trois ou quatre

(1) C'est assurément une raison suffisante pour donner un vomitif; mais elle est du moins aussi forte pour donner un purgatif.

(2) Voyez plus bas, num. 11. 50. 51.

(3) C'est ici un exemple d'un raisonnement pratique,

(4) Cela est confirmé par l'expérience.

pintes de petit-lait (1) pour en donner à boire un coup au malade chaque fois qu'il vomiroit, ou qu'il iroit au bassin. C'est le moyen de prévenir les tranchées et les efforts inutiles, et de faciliter le vomissement (2); car ces sortes d'émétiques sont dangereux, si l'on manque d'y joindre une boisson copieuse.

CHAP. IV.

13. En examinant avec soin la matière que les malades avoient rendue par le vomissement, et voyant qu'elle n'étoit ni en fort grande quantité, ni de fort mauvaise qualité, j'ai souvent été surpris pourquoi les malades recevoient tant de soulagement de certe évacuation : en effet, dès qu'ils avoient vomi, on voyoit diminuer et même cesser les symptômes cruels qui les tourmentoient, et qui épouvan-toient les assistants, comme les nausées, les inquiétudes, les agitations, la difficulté de respirer, la noirceur de la langue, etc. et le reste de la maladie se passoit doucement (3).

Utilité du vomissement.

14. Si l'état du malade exige qu'on emploie la saignée et l'émétique, il sera à propos de commencer par la saignée avant que de donner l'émétique; car lorsque les

Commencer par la saignée si elle est nécessaire.

(1) L'Auteur dit du *posset*, qui est un certain breuvage dont on fait grand usage en Angleterre par rapport à la Médecine. Ce n'est proprement que du petit-lait fait avec l'aile ou bière douce. En France on se sert ordinairement d'eau tiède en pareil cas.

(2) On doit donner sans délai un vomitif. Une pinte d'eau de gruau, de petit-lait, ou de quelque autre boisson semblable, étant bue avant que de prendre le vomitif, rendra, en quelque temps que ce soit, son opération plus douce que ne pourroit faire un dîner léger.

(3) La difficulté que trouve ici notre Auteur à rendre raison du soulagement que procuroit un vomitif, paroît venir, ou de ce qu'il ne connoissoit pas, ou de ce qu'il ne considéroit pas assez, les bons effets que produit le vomissement au-delà des premières voies par l'ébranlement qu'il donne à toutes les parties. Quant à la petite quantité de matière que faisoit rendre le vomitif, cela arrive presque toujours lorsque l'estomac n'est pas surchargé auparavant d'aliments solides, ou liquides. Peut-être que les maladies aiguës sont moins causées par la trop grande quantité des humeurs, que par quelque qualité mauvaise que leur communique une portion infiniment petite de matière morbifique d'une certaine espèce, comme il est manifesté dans plusieurs maladies épidémiques. Aussi notre Auteur assure, et une expérience journalière le confirme, que des gens qui paroissent être en bonne santé, se trouvent quelquefois atteints de maladies, suivant que les qualités cachées ou sensibles de l'air sont capables de corrompre les fluides, et suivant que ceux-ci de leur côté sont disposés à recevoir l'infection. Voyez Sect. 1, Chap. 2, num. 19, et Chap. 3, art. 4.

B iv

SECT. I.

vaisseaux sanguins sont trop pleins, il est dangereux que par les violents efforts que le malade fera pour vomir, il ne se rompe quelques vaisseaux du poumon; ou que le sang se portant avec impétuosité au cerveau, et venant à s'épancher dans ce viscere, ne cause par ce moyen une apoplexie mortelle. Je pourrais rapporter de tristes exemples de cette vérité; mais je me contenterai d'avertir qu'il faut user de beaucoup de précaution dans cette matière (1).

Quand est-ce qu'il faut donner le vomitif.

15. Si l'on demande en quel temps de la fièvre il faut donner le vomitif, je réponds que si j'étois le maître, je voudrais le donner tout au commencement, car par ce moyen on garantira le malade des symptômes affreux que cause l'amas des humeurs qui séjournent dans l'estomac et dans les endroits voisins; peut-être même qu'on coupera pied à une maladie qui autrement sera longue et dangereuse, étant entretenue par ces humeurs qui, pénétrant dans les veines lactées, se mêleront avec la masse du sang, ou qui, devenues plus nuisibles par leur séjour, communiqueront au sang une qualité pernicieuse.

Vomissement ne doit pas être arrêté dans le choléra-morbus.

C'est de quoi le choléra-morbus nous fournit un exemple bien sensible; car il arrive quelquefois dans cette maladie, qu'en arrêtant mal à propos le vomissement, soit par l'opium, soit par des astringents, on cause une foule d'accidents qui ne sont pas moins dangereux. Les humeurs âcres et corrompues qu'il falloit laisser sortir étant repoussées au dedans par ce moyen, agissent sur le sang, et allument une fièvre qui est ordinairement d'un mauvais caractère, et accompagnée de fâcheux symptômes, et qu'on ne sauroit presque guérir qu'en donnant un émétique, quoique le malade n'ait plus d'envies de vomir.

16. Si le Médecin étant appelé trop tard, comme il arrive souvent, ne peut donner l'émétique dès le commencement de la fièvre, je conseille de le donner en quelque temps de la maladie que ce soit, pourvu que le malade ait encore la force de le soutenir (2); moi-même je n'ai pas fait difficulté de le donner le douzième jour de la

(1) Cet avertissement est extrêmement utile, et paroît venir de l'observation, d'où tous les raisonnements en Médecine doivent être tirés, pour être véritablement utiles.

(2) Supposé aussi que quelque symptôme particulier le demande, comme la suite le fait voir.

fièvre lorsque le malade n'avoit plus d'envie de vomir, et je m'en suis bien trouvé, car par ce moyen j'ai arrêté le cours de ventre qui empêchoit la dépuratation du sang; et je ne ferois aucune difficulté de le donner encore plus tard, si les forces du malade le permettoient (1).

CHAP. IV.

17. Après le vomissement, j'ai toujours soin le soir d'appaiser le tumulte que l'émétique a excité dans les humeurs, et de procurer du repos. Dans cette vue j'ordonne pour le commencement de la nuit, ou l'heure du sommeil, une potion calmante. Par exemple :

Il faut donner le soir un calmant.

Prenez eau de coquelicot, deux onces;

Potion calmante.

Eau admirable (2), deux gros;

Syrops de pavot blanc et de pavot rouge, de chacun demi-once.

Mélez tout cela ensemble pour une potion (3).

18. Mais si à raison de la grande quantité de sang qu'on aura tirée au malade pendant le traitement, ou de la quantité de matière qu'il aura rendue par l'effet du vomitif, ou à raison des fréquentes agitations qu'il a souffertes, ou de sa foiblesse, ou de la cessation entière ou presque entière de la fièvre, il n'y a plus lieu de craindre que l'on mette le sang dans une trop grande effervescence, alors, au lieu de la potion marquée ci-devant, j'ordonne hardiment une dose assez considérable de diascordium, ou seul, ou joint à une eau cordiale. Le diascordium est un excellent remède, pourvu qu'on en donne une quantité suffisante (4).

Excellence du diascordium.

(1) Voyez ci-dessus, num. 13.

(2) C'est une eau cordiale en usage en Angleterre. Voici celle de la Pharmacopée d'Edimbourg. Prenez petit cardamome, clous de girofle, cubebes, galanga, macis, muscade et gingembre, de chacun un gros; écorce jaune de citron, et cannelle, de chacun trois gros; feuilles de mélisse, trois onces. Pilez tout ensemble; mettez-le en digestion dans trois chopines d'eau-de-vie de France, et tirez la même quantité de liqueur par la distillation.

(3) Le calmant qui est ici ordonné est très-doux; mais les raisons que l'Auteur allègue pour l'ordonner ne sont pas fort satisfaisantes, et l'expérience nous apprend que les narcotiques sont ordinairement pernicieux dans les fièvres. La plupart de ceux qui ont la fièvre dorment d'eux-mêmes après qu'ils ont été suffisamment évacués par la saignée, le vomissement, la purgation, ou les vésicatoires; et sans ces secours, les narcotiques sont souvent infructueux.

(4) On peut demander si les cas rapportés ici ne sont pas de ceux où la fièvre est entièrement domtée, et où par conséquent une bonne nourriture est suffisante, sur-tout en y ajoutant

SECT. I.
Vin éméti-
que dange-
reux pour les
enfants.

19. Avant que de finir ce que j'avois à dire sur les vomitifs, j'avertirai que ceux qui sont préparés avec l'infusion de safran des métaux, ne sont pas sans quelque danger pour les enfants et les jeunes gens au-dessous de quatorze ans, même en fort petite dose. Je souhaiterois qu'à la place de ces vomitifs antimonialx nous en eussions d'autres moins suspects, et en même temps moins efficaces pour évacuer radicalement l'humeur nuisible qui, dans le déclin de la fièvre, cause le plus souvent la diarrhée; ou du moins que nous fussions en état, par quelque remède convenable, de corriger l'acrimonie de cette matière corrosive, et de l'adoucir tellement, qu'elle ne pût exciter de cours de ventre (1).

Etant appelé pour des enfants qui avoient la fièvre, j'ai souvent vu le cas d'employer l'infusion de safran des métaux qui auroit pu les tirer d'affaire; néanmoins dans la crainte de quelque accident fâcheux, je n'ai osé la donner; ce qui m'a fait bien de la peine (2). Mais dans les adultes je n'ai jamais observé aucune mauvaise suite de ce remède lorsqu'on l'a donné avec les précautions que j'ai marquées ci-dessus (3).

20. Le vomissement étant fini, j'examine si, nonobstant les évacuations précédentes, l'effervescence du sang est encore assez considérable pour avoir besoin d'être modérée; ou si elle s'est ralentie au point qu'il soit nécessaire de la ranimer; ou enfin si, étant réduite à de justes bornes, on peut l'abandonner à elle-même sans danger pour le malade. Disons quelque chose sur chacun de ces trois articles (4).

tant le moindre petit cordial. Si cela est, le diascordium est le plus mauvais remède dans ce cas-là, à cause de l'opium qu'il contient, et dans lequel néanmoins semble principalement consister sa vertu; car l'opium affoiblit l'estomac et épuise les forces. La plupart des gens tombent naturellement dans un profond sommeil lorsqu'ils n'ont plus de fièvre, et ce sommeil soulage beaucoup plus que celui qui est procuré par des narcotiques. Un bon vin pris modérément paroît être ici le meilleur narcotique.

(1) Il me paroît que les poudres absorbantes remplissent très-bien cette vue.

(2) L'Auteur connoissoit assurément la vertu innocente de l'oxymel scillitique, puisqu'il l'a ordonné en pareil cas; mais il ne connoissoit pas l'ipécacuana, et la bonne façon de donner le tartre émétique aux enfants.

(3) Voyez ci-dessus, art. 12.

(4) Puisqu'on ne peut déterminer l'existence de ces cas-là que par les symptômes, pourquoi n'y avoir pas recours immédiat-

11. Si le sang est dans une si grande effervescence, qu'il y ait lieu de craindre qu'elle ne produise la phrénésie ou quelque autre fâcheux symptôme, j'ordonne le lendemain du vomitif un lavement tel que celui-ci :

Prenez décoction émolliente, une livre ;

Syrop violar et sucre, de chacun deux onces.

Mélez tout cela pour un lavement.

Je fais réitérer ce lavement suivant le besoin ; par-là je rafraîchis le sang, et je modère son effervescence. Quelquefois néanmoins il est nécessaire de saigner encore une ou deux fois ; savoir, dans les jeunes gens d'un tempérament fort sanguin, et dans ceux qui, par un trop grand usage du vin, ont imprimé à leur sang une forte disposition inflammatoire. Mais le plus souvent il n'est pas besoin de réitérer la saignée, qui est d'ailleurs un si excellent remède : c'est pourquoi, à l'exception des cas dont j'ai déjà parlé, les lavements suffiront pour calmer l'effervescence du sang. Lorsqu'elle est trop considérable, je fais donner un lavement tous les jours, ou de deux en deux jours, suivant le besoin, et cela jusqu'au dixième jour ou environ de la maladie (1).

22. Mais si on a tiré beaucoup de sang, ou si le malade est âgé, alors je n'ordonne point de lavements, quoique le sang soit fort agité, car dans ces cas-là on n'a pas sujet de craindre que cette ébullition s'augmente au point de menacer de quelque funeste symptôme (2) ; et d'un autre côté il est certain que les lavements affoiblissent le sang, et relâchent pour ainsi dire le ressort de ses parties,

Précautions
au sujet des
lavements.

ment ? L'Auteur a dit plus haut qu'il emploie les termes de *fermentation* et d'*effervescence* plutôt comme des termes d'un usage ordinaire, que comme ayant dans les fièvres une signification précise.

(1) Cette pratique de donner des lavements est assurément très-bonne ; mais une purgation plus ou moins forte, suivant la violence et la nature particulière des symptômes, et les forces du malade, est de beaucoup préférable ; car la chaleur de la fièvre rend les matières contenues dans les intestins, très-fétides et très-âcres, trouble les sécrétions du foie, du pancréas et des autres viscères, soit dans leur quantité, soit dans leur qualité, et rend la digestion très-imparfaite ; toutes ces raisons demandent qu'on évacue au moins les matières contenues dans les intestins ; et quoique la saignée soulage plus promptement que la purgation, celle-ci néanmoins le fait d'une manière plus durable, et dispose à un sommeil tranquille et naturel.

(2) Ceci est contredit par l'expérience ; et la théorie de l'Auteur l'a jeté ici dans l'erreur. Il y a dans les fièvres beaucoup de mauvais symptômes qui sont accompagnés d'un pouls faible.

jusques-là même qu'ils troublent et arrêtent, sur-tout dans les vieillards, l'opération de la nature; aussi ne réussissent-ils pas si bien dans les vieillards que dans les jeunes gens.

Si on a saigné, mais non pas abondamment, alors, comme j'ai dit, je fais donner des lavements jusqu'au dixième jour, plus ou moins, quelquefois même jusqu'au douzième (1), principalement à ceux que je n'ose pas saigner; car il se trouve des malades qui, après des fièvres intermittentes d'automne, soit tierces, soit quartes, sont atteints de fièvres continues, pour n'avoir pas été purgés à la fin de la maladie précédente. Si on va saigner ces gens-là, il est dangereux que le sédiment, que la fermentation précédente avait déposé, ne rentre dans la masse du sang, et ne cause de nouveaux troubles. Dans ces circonstances, au lieu de la saignée, j'emploie les lavements jusqu'au douzième jour, lorsque le malade est jeune, et que la fermentation du sang est violente (2).

23. Au contraire, si elle est trop faible, soit qu'on ait saigné ou non, et que par conséquent elle ait besoin d'être excitée de peur qu'elle ne soit hors d'état d'aider la nature, alors je crois qu'il faut bannir entièrement les lavements, même avant le dixième jour, et à plus forte raison ensuite; car pourquoi chercheroit-on à arrêter une fermentation qui n'est déjà que trop languissante? Il seroit aussi absurde d'employer alors les lavements, c'est-à-dire dans le déclin de la maladie, que de donner trop d'air au vin, lorsqu'il fermente actuellement; ce seroit diminuer les forces de la nature, et l'empêcher de se débarrasser de la matière morbifique (3).

24. Ainsi lorsque par des évacuations convenables on a mis le malade à couvert des symptômes que produit la trop grande ébullition du sang, ou lorsque la maladie est sur son déclin, plus on tient le ventre resserré, moins il y a à craindre, d'autant qu'alors la coction de la matière

(1) C'est l'état des symptômes, et non pas le nombre des jours, qui doit déterminer à continuer les lavements; et il falloit marquer précisément les cas où cela convient.

(2) Il falloit encore ici nommer les symptômes. Les règles générales servent de peu, parce qu'il est aisé de les accommoder à différentes sortes de pratiques. D'ailleurs la conduite de l'Auteur en cette occasion est fondée sur une théorie fautive, ou inintelligible.

(3) La bonne pratique en pareil cas est de donner des lavements, s'il est nécessaire, et d'y joindre le secours des cordiaux et des vésicatoires. La théorie a aussi beaucoup de part à cette règle.

fébrile se fait doucement et sans peine : c'est pourquoi si les évacuations précédentes ont pour ainsi dire affaibli le sang, ou menacent de l'affaiblir, ou bien si la fièvre a quitté le malade avant le temps ordinaire, ou même si elle dure jusqu'à son dernier période, non seulement je défends tout usage des lavements, mais j'ai recours aux cordiaux, et je travaille aussi-tôt à resserrer le ventre (1).

CHAP. IV.

En quel tems
il faut don-
ner des cor-
diaux.

25. Quant aux cordiaux, je sais par expérience que si on les donne de trop bonne heure, et avant que d'avoir saigné, ils nuisent considérablement; car il est à craindre que la matière morbifique, qui alors est encore crue, ne se jette sur les membranes du cerveau, etc. ou sur la plevre; c'est pourquoi j'ai toujours soin de ne pas donner de cordiaux lorsqu'il n'y a eu que peu, ou point de sang tiré, ou lorsqu'il n'y a eu aucune autre évacuation considérable, ou lorsque le malade est encore dans la vigueur de l'âge; en effet, que serviroit-il de fournir de nouvelles forces à un sang qui n'en a déjà que trop? Elles lui seroient nuisibles. Le sang a assez de force, et n'a pas besoin d'être mis en mouvement, quand il n'a pas perdu sa chaleur naturelle par des évacuations considérables. Un tel sang est lui-même son propre cordial, et ceux qu'on emploie d'ailleurs sont nuisibles, ou même pernicioeux: aussi en pareil cas je n'en permets aucun, ou du moins je ne permets que les plus légers (2).

26. Mais si le malade est foible et languissant à cause des grandes évacuations qu'il a souffertes, ou s'il est avancé en âge, ma coutume est de donner les cordiaux dès le commencement de la fièvre. Le douzième jour de la maladie, qui est le temps où la sécrétion de la matière peccante est prête à se faire, je crois qu'il faut employer plus largement les remèdes chauds; on peut même les employer plutôt, s'il n'y a pas à craindre que la matière fébrile se jette sur les parties nobles; car alors plus on échauffera le malade, plus aussi on accélérera la coc-tion (3).

(1) Il est vrai que dans le cas d'une extrême foiblesse, une simple selle est dangereuse, et que dans un moindre degré de foiblesse, la purgation ne convient pas, à moins qu'il n'y ait raison de juger que les matières contenues dans les intestins sont extraordinairement âcres et irritantes; c'est-à-dire, à moins que cela ne paroisse par les symptômes, desquels seuls on doit tirer toutes les indications.

(2) Cette règle est très-juste.

(3) La pratique est fort bonne, mais la théorie est un fruit de l'imagination.

27. Je ne comprends pas ce que veulent dire les Médecins, lorsqu'ils recommandent si fort les remèdes propres à aider la coction de la matière fébrile; remèdes qu'ils emploient souvent dès le commencement de la maladie, tandis qu'en ce temps-là même ils en ordonnent d'autres pour modérer la fièvre. Certainement la fièvre n'est autre chose qu'un instrument dont se sert la nature pour séparer les parties impures du sang d'avec les parties pures: c'est ce qu'elle exécute d'une manière entièrement imperceptible dès le commencement, et même dans la force de la maladie, mais plus sensiblement et plus manifestement dans le déclin, comme on voit par les urines. En effet, la coction de la matière fébrile n'est autre chose que la séparation des particules morbifiques d'avec les particules saines.

Ainsi pour avancer cette coction, il ne s'agit pas de remèdes tempérants, mais il faut laisser la fièvre dans toute sa force aussi long-temps qu'il n'y a point de danger; et lorsque la coction est sur sa fin, et que la sécrétion de la matière morbifique paroît manifestement, il faut alors employer les remèdes chauds, afin qu'elle se fasse plus promptement et plus sûrement. Voilà ce que c'est qu'aider la coction de la matière fébrile; au lieu que les évacuations et les remèdes rafraîchissants la retardent, et empêchent la guérison qui étoit en bon train, comme je l'ai souvent observé.

Dépuration vers le quatorzième jour. Si la fermentation va comme il faut, la dépuration se fera vers le quatorzième jour; mais si on arrête la fermentation en donnant trop tard des rafraîchissants, il n'y a pas lieu de s'étonner que la fièvre dure jusqu'au vingtunième jour, et même beaucoup au-delà dans les sujets extrêmement foibles, et qui n'ont pas été bien traités (1).

(1) Au commencement d'une fièvre la circulation est irrégulière et trop forte; vers le milieu elle est irrégulière, et médiocrement forte; dans le déclin elle est irrégulière et trop faible: ainsi la saignée et les autres évacuations qui diminuent la force du sang, conviennent en général au commencement des fièvres, et ne conviennent pas dans le déclin. Les cordiaux et les vésicatoires qui augmentent la force du sang, ne conviennent pas au commencement, et conviennent dans le déclin. On peut regarder cela comme une règle générale assez juste; mais il s'en faut beaucoup qu'elle comprenne tous les cas différents; il est donc besoin de les détailler tous, et de donner des règles particulières pour chacun d'eux, et c'est en quoi notre Auteur excelle en d'autres endroits de ses ouvrages. Les règles générales sont presque toujours diversement entendues

18. Une remarque importante à faire, c'est que par l'usage des lavemens, ou d'autres purgatifs ordonnés mal à propos vers le déclin de la fièvre, le malade semble quelquefois être un peu soulagé, et même n'avoir plus du tout de fièvre; mais un ou deux jours après, la première fièvre se ranime, ou plutôt il s'en allume une nouvelle, c'est-à-dire qu'il survient un frisson, lequel est bientôt suivi de chaleur, et cette fièvre dure autant que la précédente, à moins qu'elle ne devienne intermittente. Il faut alors traiter le malade comme s'il n'avait pas eu la fièvre auparavant, et recommencer les mêmes remèdes; car le sang qui est entré de nouveau en effervescence, ne se dépurera pareillement que dans l'espace de quatorze jours, quelque triste qu'il soit pour un malade déjà affaibli par la maladie précédente, d'attendre si long-temps sa guérison (1).

19. Les cordiaux que j'emploie sont ceux que j'indiquerai bientôt. Je me sers des plus doux au commencement de la maladie, lorsque le sang est dans sa plus grande effervescence (2); ensuite j'en emploie peu à peu de plus forts, suivant le progrès de la maladie, ou le degré d'ébullition du sang, me souvenant toujours que lorsqu'on a beaucoup saigné, ou que le malade est vieux, on peut donner des cordiaux plus forts que lorsqu'on n'a point saigné, ou que le malade est jeune (3).

CHAP. IV.

Quels cordiaux l'Auteur emploie.

par différentes personnes, et servent même quelquefois à autoriser les pratiques les plus opposées.

(1) La spéculation a peut-être plus de part à ce que dit ici l'Auteur, que l'observation; du moins cela ne se montre pas souvent dans la pratique d'aujourd'hui; peut-être aussi que le fréquent usage des vésicatoires, établi depuis le temps de notre Auteur, en est la cause: quoi qu'il en soit, c'est un point très-important à vérifier.

(2) Quel besoin d'en donner du tout? Nous sommes cependant très obligé à l'Auteur de ce qu'il a rejeté ensuite la plupart des cordiaux. La pratique moderne donne ici des rafraîchissans.

(3) Tout ce qui augmente la force du cœur et des vaisseaux, peut passer pour cordial; et suivant ce principe, il y a deux sortes de cordiaux, savoir, 1°. un bon régime qui, en fortifiant le malade, le met en état de surmonter la maladie; 2°. tous les remèdes qui agissent par une vertu stimulante, et par conséquent augmentent le mouvement des solides et des fluides; c'est pourquoi dans les fièvres il faut avoir grand soin de s'instruire s'il est besoin ou non de stimulans; et s'il n'en est pas besoin, comme il arrive ordinairement, la nourriture doit être fort légère. Ainsi l'eau est un cordial universel, lorsque les liqueurs sont trop épais, et l'abstinence et la saignée en sont d'excellents dans les cas de pléthore. Il n'est presque jamais

SECT. I.

Cordiaux
doux.Cordiaux
plus forts.Formules
de cordiaux.

30. Les cordiaux doux dont j'ai parlé se composent avec les eaux distillées, par exemple, de bourrache, de citron, de scordium, de fraises, l'eau thériacale, ajoutant les syrops de mélisse, d'aillet, de limon, etc. (1).

Les cordiaux plus forts se préparent avec la poudre de pattes d'écrevisses composée, le bézoard, la confection d'hyacinthe, la thériaque, etc. Les formules suivantes sont d'un fréquent usage.

Prenez eaux de bourrache, de citron, de scordium, et de cerises noires, de chacune deux onces;

Eau de cannelle orgée, une once; perles préparées, deux gros; sucre candi, ce qu'il en faut.

Mélez tout cela ensemble pour une potion, dont le malade prendra quatre cuillerées plusieurs fois le jour, sur-tout quand il se trouvera foible.

Prenez eaux de citron entier et de fraises, de chacune trois onces;

Eau thériacale, syrop de mélisse et de limon, de chacun demi-once.

Mélez tout cela ensemble pour un julep, dont le malade prendra de temps en temps.

Prenez poudre de pattes d'écrevisses composée, de bézoard oriental et occidental, et de contrayerva, de chacun un scrupule, et une feuille d'or.

Mélez tout cela ensemble pour en faire une poudre très-fine, dont le malade prendra douze grains dans le besoin, en les mêlant dans deux gros de syrop de limon, et autant de syrop d'aillet, et il boira par-dessus quelques cuillerées du julep précédent.

Prenez eau thériacale, quatre onces; semence de citron, deux gros.

Pilez cela ensemble, et faites une émulsion, ajoutant à la colature ce qu'il faut de sucre pour donner un goût agréable. Le malade prendra deux cuillerées de cette émulsion trois fois le jour.

Il seroit inutile de proposer un plus grand nombre de formules, parcequ'on peut en composer une infinité, et

nécessaire de procurer aux fluides un mouvement extraordinaire; voilà pourquoi les cordiaux proprement dits conviennent rarement; et c'est ce que notre Auteur seul paroît avoir bien considéré. Boerhaave, *Prax. Med.* vol. 111. p. 104. 277.

(1) Le suc de citron ou de limon ne peut guere être regardé comme un cordial,

qu'il

qu'il faut les varier dans le cours de la maladie, suivant les différents temps et les différents symptômes.

31. Mais si la fermentation du sang n'est ni trop violente, ni trop forte, je la laisse dans cet état, et je ne donne aucuns remèdes, à moins que je ne sois obligé d'accorder quelque chose à l'importunité des malades et des assistants; encore alors je ne donne rien qui soit contraire aux vues que je me suis proposées (1).

32. Une chose que je ne veux pas passer ici sous silence, c'est que souvent étant appelé pour aller voir des gens du commun, dont les facultés ne leur permettoient pas de dépenser beaucoup en remèdes, je ne leur ai ordonné autre chose, après les avoir fait saigner et vomir, quand l'indication le demandoit, sinon de demeurer au lit tout le temps de leur maladie, de se nourrir seulement de décoction d'avoine et d'orge, ou autres semblables, de boire modérément, et suivant leur soif, de la petite bière (2), la faisant tiédier auparavant, et de prendre chaque jour, ou de deux en deux jours, jusqu'au dixième ou onzième de la maladie, un lavement de lait avec du sucre. Vers la fin de la fièvre, lorsque la séparation de la matière morbifique étoit commencée, je leur permettois, pour l'aider, si elle se faisoit trop lentement, d'user de temps en temps d'une boisson plus forte, au lieu de cordiaux. Tout ce que je faisois de plus, étoit de donner à la fin de la maladie un

CHAP. IV.

Cas où les remèdes sont inutiles.

Comment l'Auteur traitoit les gens malades.

(1) La plupart des remèdes précédents sont à peu près de cette nature, et peuvent être regardés comme ne faisant ni grand bien ni grand mal.

(2) C'est la boisson ordinaire des malades en Angleterre, comme le petit cidre en quelques endroits de la France, et la tisane ailleurs. La petite bière qui est vieille et claire, sans amertume ni aigreur, convient très-bien aux malades qui n'ont ni nausée, ni maux d'estomac, ni disposition au cours de ventre. Lorsque les symptômes sont modérés, et que le sang n'est pas trop raréfié, ce seroit une sévérité inutile et souvent nuisible de défendre cette petite bière prise avec modération, sur-tout lorsque le malade en a usé ordinairement. Néanmoins dans les sujets qui ont le sang fort agité, la petite bière ne convient pas, parceque nonobstant sa légèreté, elle contient toujours une certaine portion d'esprit ardent propre à irriter les fibres et à leur causer des contractions plus fortes et plus fréquentes; et comme elle contient aussi de l'air très-élastique, elle est toujours prête à fermenter: ce qui ne manqueroit pas d'agiter encore davantage le sang, et de produire le délire, s'il n'y en avoit déjà pas auparavant. *Langrish, modern theory and Practice of Physick, p. 150. §. IV.*

Part. I.

C

SECT. I.

En quel
temps il faut
purger.

léger purgatif, et de cette manière je les guérissais (1).
33. Si la méthode que j'ai décrite a été soigneusement observée, je vois ordinairement vers le quinzième jour, tant par le sédiment louable de l'urine, que par la diminution manifeste de tous les symptômes, qu'il est alors temps de purger, afin d'évacuer les excréments que la fermentation précédente a déposés çà et là. Si l'on manque de les évacuer à temps, il est dangereux qu'ils ne rentrent dans la masse du sang, et ne rallument la fièvre; ou qu'en séjournant dans les parties où ils ont été déposés, ils ne deviennent ensuite une source de mille maux. Car comme ce sont des humeurs grossières et impures, ils empêchent aisément le retour du sang, lorsqu'après en avoir été séparés ils viennent à y pénétrer de nouveau par les veines. De là différentes sortes d'obstructions et de mauvais levains (2).

En quel cas
la purgation
est moins né-
cessaire.

14. Il faut néanmoins prendre garde que la purgation n'est pas d'une aussi grande nécessité après les fièvres du printemps qu'après celles d'automne; parceque le sédiment que laissent les premières, n'est ni en si grande quantité, ni si grossier, ni si nuisible que celui que laissent les secondes (3). Il en est de même des petites véroles (4), et de plusieurs autres maladies qui regnent au printemps; dans lesquelles, suivant ce que j'ai observé, il est moins dangereux de ne pas purger, que dans celles d'automne.

On peut assurer avec assez de vérité, que le défaut de purger après les maladies d'automne, produit un plus grand nombre de maladies, que tout autre cause, quelle qu'elle soit.

35. Si le malade est très-foible, ou que la dépuration ne soit pas assez avancée pour oser purger le quinzième jour, j'attends jusqu'au dix-septième; et alors j'ordonne la potion suivante, ou une autre semblable à proportion des forces du malade.

Potion pur-
gative.

Prenez tamarins, demi-once; feuilles de sené, deux gros; rhubarbe, un gros et demi. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau; et dans quatre onces de ce que vous

(1) Il paroît que l'Auteur a suivi en cette occasion sa méthode douce, naturelle, fondée sur l'observation, et par conséquent excellente.

(2) Tout ceci est bien imaginaire.

(3) La pratique peut être bonne, mais la théorie ne vaut pas grand' chose.

(4) Cette règle de pratique est contraire à l'expérience. Il y a lieu de s'étonner qu'un si soigneux observateur ait pu avancer pareille chose; mais sa théorie a prévalu ici sur l'observation.

aurez coulé, faites dissoudre mane et syrop de roses, de chacun une once, pour une porcion qui sera prise le matin à jeun.

CHAP. IV.

36. Quand le malade a été purgé, je le fais lever, au lieu que jusqu'alors je l'avois tenu au lit; et je le fais reprendre peu à peu la manière ordinaire de vivre. Le régime que je lui ordonne avant la purgation est presque le même que celui dont j'ai parlé ci-devant. Il consiste en des décoctions d'avoine et d'orge; des panades faites avec le pain et le jaune d'œuf, l'eau et le sucre; des bouillons de poulet; de la petite biere boublonnée, à laquelle on peut, dans l'ardeur de la fièvre, ajouter quelquefois du suc d'orange nouvellement exprimé, et bouilli sur le feu autant qu'il est nécessaire pour ôter la crudité. Voilà ce que j'ordonne, et autres choses semblables: mais les décoctions d'avoine peuvent tenir lieu de tout le reste. Il n'est nullement nécessaire, et souvent même il est nuisible de refuser au malade de la petite biere, bue de temps en temps en médiocre quantité.

Régime qu'il faut observer.

37. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les gens âgés, que le malade n'ayant plus de fièvre, et étant suffisamment purgé, reste néanmoins très-foible, et rend, soit par la toux, soit par les crachats, beaucoup de phlegme gluant et visqueux. Ce symptôme épouvante le malade, et a trompé quelquefois des Médecins peu attentifs, en leur faisant croire que c'étoit un avant-coureur de la phthisie. Mais j'ai observé que ce symptôme n'est pas fort dangereux. Pour y remédier, je fais boire au malade du vieux vin d'Espagne ou du vin muscat, dans lequel on a trempé du pain rôti. Cette liqueur donnant de la force au sang qui est affoibli par la fermentation précédente, et qui, par conséquent, ne sauroit changer le chyle en sa propre substance, dissipe en très-peu de jours le symptôme en question, comme je l'ai souvent éprouvé (1).

Comment se guérit la toux qui survient dans le déclin de la maladie.

38. En suivant la méthode que nous avons proposée (2),

Malignité et scorbutinisme justement accusés.

(1) Il semble que ce symptôme vient plutôt de la foiblesse de l'estomac que de celle des poulmons, puisque les amers le dissipent.

(2) La méthode établie dans ce Chapitre paroît supposer qu'une fièvre ne sauroit être guérie qu'après avoir parcouru son période de quatorze jours; en effet, c'est ordinairement le temps où celles qui sont abandonnées à elles-mêmes, et qui guérissent, donnent les plus grands signes d'une heureuse crise; mais il est certain aussi que les évacuations qui se font par la saignée, le vomissement et la purgation, détruisent souvent une fièvre tout-à-fait en peu de jours, et que si elles ne réussis-

C ij

SECT. I.

on garantira le malade de plusieurs autres symptômes que l'on a coutume d'attribuer à la malignité. Car rien n'est plus ordinaire aux Médecins peu expérimentés, que d'avoir recours à cette cause, lorsque par des remèdes trop rafraîchissants, et par des lavements donnés mal à propos, ils ont relâché le tissu du sang, et, en affaiblissant la nature qui travailloit à la dépurar, ont occasionné des défaillances et autres mauvais symptômes, effets naturels des remèdes qu'ils ont administrés.

Mais si la longueur de la maladie ne permet pas d'y faire intervenir de la malignité, alors ils mettent sur le compte du scorbut tout ce qui les embarrasse dans le traitement. Néanmoins les symptômes qui accompagnoient la maladie dans sa force, ne venoient réellement d'aucune malignité; et ceux qui l'accompagnoient dans son déclin ne sont point l'effet du scorbut; mais les uns et les autres doivent être attribués à la mauvaise méthode que l'on a suivie dans la curation, comme je l'ai souvent vu.

Je le sais, et c'est une chose qui ne sauroit être ignorée de quiconque est tant soit peu instruit de l'histoire des maladies, qu'il y a des fièvres, lesquelles indépendamment de l'intempérie et de la pourriture des humeurs, sont véritablement malignes, et en ont des signes très-évidents. Je ne nie pas non plus que le scorbut et quantité de maladies ne puissent être compliquées avec la fièvre. Mais je dis seulement qu'on suppose souvent à tort ces maladies.

Rafraîchissans et lavements prolongent quelquefois la maladie.

39. Si la fermentation du sang va comme il faut, la séparation de la matière morbifique se fera dans l'espace de temps que j'ai dit ci-devant. Mais si on a donné trop long-temps des remèdes rafraîchissants, ou des lavements, la fièvre sera beaucoup plus longue, sur-tout dans les vieillards qui n'ont pas été bien traités. Il m'est arrivé quelquefois d'être appelé vers des malades de cette sorte qui avoient eu la fièvre pendant plus de quarante jours. Alors je n'oubliois rien pour produire la dépurarion du sang; mais il se trouvoit tellement affoibli, soit par l'âge, soit par les lavements et les remèdes rafraîchissants, que les cordiaux et tous les autres remèdes fortifiants étoient

sent pas, les vésicatoires en abrègent du moins le période. Il semble que l'Auteur a découvert cela en d'autres fièvres, qu'il a peut-être regardées par cette raison, comme étant d'une autre nature, parcequ'il les a guéries d'une autre manière. Mais il en est ici comme d'un problème que l'on peut résoudre par différentes voies, dont les unes sont plus courtes que les autres.

inutiles. La fièvre se soutenoit avec la même vivacité; ou si elle cessoit, les malades restoient sans force, et dans un abattement extrême (1). CHAP. IV.

40. Voyant que les autres remèdes n'avoient aucun succès, j'ai souvent été obligé de changer de batterie, et j'ai essayé de ranimer la chaleur des malades en faisant coucher des jeunes gens auprès d'eux, ce qui m'a très-bien réussi. Il n'est pas surprenant qu'un malade se trouve fortifié par un moyen si extraordinaire, et que cela aide la nature à se débarrasser des restes de la matière morbifique; puisqu'on comprend facilement qu'un corps sain et vigoureux transmet une grande quantité de corpuscules spiritueux dans le corps épuisé du malade. Aussi n'ai-je pas trouvé qu'en appliquant à diverses reprises des linges chauds, j'aie jamais pu faire la même chose que par cette méthode, dans laquelle la chaleur est plus analogue au corps humain, et en même-temps est douce, humide, égale et continuelle.

Bons effets
de la chaleur
des jeunes
gens.

Cette manière de transmettre dans le corps d'un malade des particules spiritueuses, et des vapeurs qui sont peut-être balsamiques, parut d'abord étrange; mais d'autres que moi la mirent en usage, avec un heureux succès. Je n'ai pas honte de faire mention d'un tel remède, quoiqu'il doive peut-être m'exposer aux railleries de certains esprits fiers et hautains qui regardent avec un souverain mépris toutes les choses communes. Pour moi je préfère infiniment le bien et la santé du prochain à toutes leurs vaines imaginations.

41. Si l'on observe soigneusement et avec prudence la méthode que j'ai décrite jusqu'à présent, on garantira les malades de la plupart des symptômes qui ont coutume d'accompagner et de suivre la fièvre dont nous parlons, et qui embarrassent et déconcertent souvent le Médecin, enlèvent même les malades, quoique la maladie n'ait paru nullement mortelle.

Certains
symptômes
demandent
un traite-
ment parti-
culier.

Cependant comme de tels accidents arrivent très-fréquemment, soit par la faute des malades qui n'appellent pas assez tôt le Médecin, soit par l'ignorance ou le peu d'attention du Médecin même, j'expliquerai ici brièvement la manière dont il faut les traiter; mais je me bornerai uniquement à ceux qui, lorsqu'ils sont arrivés, demandent un traitement particulier, quoiqu'on eût pu les prévenir en suivant la méthode que nous avons marquée.

(1) Les vésicatoires sont le principal remède en pareil cas.

SECT. I.

Manière
de traiter la
phrénésie.

42. Je commence par la *phrénésie*. Si donc le malade en est attaqué, soit pour avoir pris mal à propos des remèdes trop échauffans, soit à cause de son tempéramment tout de feu ; ou (ce qui approche beaucoup de la *phrénésie*), si le malade ne dort point du tout, s'il pousse des cris fréquents, si ses paroles sont mal articulées, si la fureur est peinte sur son visage, s'il raisonne en furieux, s'il prend avidement les remèdes et la boisson qu'on lui présente, si enfin les urines sont supprimées ; dans ce cas-là j'emploie plus largement que je n'ai permis ci-dessus, la saignée, les lavemens et les remèdes rafraîchissans, surtout dans la saison du printemps ; car alors, quand même il n'y auroit point de *phrénésie*, on peut, sans beaucoup de danger, traiter de la sorte les jeunes gens et les personnes d'un tempéramment chaud (1).

Les narco-
tiques la gué-
rissent.

43. Après avoir employé durant quelque temps ces remèdes, je viens assez facilement à bout de la *fièvre* et de la *phrénésie* par un seul et même remède, savoir en donnant une dose assez considérable de quelque narcotique. Il est vrai que les narcotiques ne réussissent point dans la vigueur de la *fièvre* ; mais donnés à propos et dans le déclin, ils font merveille. La raison pourquoi ils manquent auparavant, c'est parcequ'ils ne peuvent appaiser la violence de la fermentation, quand même on les donneroit alors en très-grande dose ; et aussi parcequ'ils fixent la matière peccante, qui étant alors confondue dans toute la masse du sang, n'est pas encore disposée à s'en séparer ; et qu'ainsi ils empêchent la dépuration du sang, qui est une opération si importante et si nécessaire.

En quel
temps il faut
les donner.

44. Mais que ce soit-là la raison de ce phénomène, ou qu'il dépende de quelque autre cause plus cachée, c'est ce

(1) Il faut employer tous ses soins à découvrir qu'est-ce qui produit ce symptôme : lequel peut venir de plusieurs causes très-différentes, comme, par exemple, de l'activité des esprits, ou de leur faiblesse et petite quantité, etc. S'il survient dans une *fièvre* aiguë, avec un pouls plein et vif, la saignée du pied est très-propre à diminuer la compression du cerveau et à détourner le sang vers les extrémités. On doit appliquer sur la plante des pieds des emplâtres stimulans, ou choses semblables. Les boissons nitrées sont d'une grande utilité, et généralement tout ce qui rafraîchit le sang diminue la tension des nerfs, atténue les humeurs, dissipe les embarras et calme l'irritation ; mais si le mal est accompagné d'un pouls faible, lent et irrégulier, il faut des vésicatoires, des atténuans chauds et des remèdes nervins. Les narcotiques sont très-dangereux en cette occasion.

que je laisse à juger à ceux qui ont le goût et le loisir de s'appliquer à de pareilles spéculations. Il me suffit d'avancer comme une chose très-certaine et vérifiée par un grand nombre d'observations, que le laudanum, ou tout autre narcotique, si on le donne au commencement, dans l'augmentation, ou dans le fort de la fièvre dont il s'agit, n'arrête point la phrénésie, et souvent même l'augmente; au lieu qu'étant donné dans le déclin de la maladie, et même en dose médiocre, il réussit très-bien.

Je l'ai donné une fois le douzième jour avec succès; mais je ne l'ai jamais vu réussir étant employé plutôt. Si on ne le donne qu'au quatorzième jour, il fera encore mieux; d'autant que la séparation de la matière morbifique sera alors plus parfaite; et quoiqu'un symptôme aussi terrible que la phrénésie épouvante extrêmement les assistants, on peut, sans que le malade périsse, attendre jusqu'à ce jour-là à mettre en usage les narcotiques; car j'ai observé que ce symptôme en donne ordinairement le temps; du moins si l'on a soin de ne pas enflammer davantage le sang par des cordiaux et d'autres remèdes chauds, faute de quoi les malades périssent bientôt. Les narcotiques dont j'ai coutume de me servir, sont le laudanum de Londres, à la dose d'un grain et demi (1); ou bien la potion suivante.

Prenez fleurs de primevère, une poignée. Faites-les bouil- Formules de
lir dans suffisante quantité d'eau de cerises noires, et mêlez narcotiques.
dans trois onces de la colature, une demi-once de syrop dia-
xode, et une demi cuillerée de suc de limon: ou bien,

Prenez eau de cerises noires, une once et demie; eau

(1) Il est bon d'avertir qu'en employant le laudanum, on doit commencer par une dose beaucoup moindre, et augmenter ensuite par degrés, suivant le besoin. Il faut dire la même chose du laudanum liquide que l'Auteur ordonne à la dose de seize gouttes. On ne sauroit aller avec trop de précaution dans l'usage des narcotiques, qui sont à la vérité de grands remèdes entre les mains d'un habile et sage Médecin, mais sont très-dangereux entre les mains de tout autre. Cette remarque faite ici au sujet des narcotiques, servira pour tous les autres endroits où l'Auteur sembleroit les ordonner en trop grande dose, et on ne la répètera pas ailleurs. La dose des narcotiques, ainsi que de plusieurs autres remèdes, varie suivant les différentes circonstances; et celle qui seroit trop forte pour une personne, et dans certains cas, sera trop faible pour une autre, et en d'autres cas. C'est au Médecin à se régler là-dessus, et à manier prudemment des remèdes si délicats.

épidémique (1), deux gros ; laudanum liquide , seize gouttes ; syrop d'aïllets , un gros. Mêlez tout cela ensemble.

SECT. I.

Ils doivent être précédés par la purgation.

45. J'ajouterai ici une chose qu'il me paroît nécessaire de remarquer ; c'est que si la phrénésie et la fièvre durent assez long-temps pour qu'on ait la commodité de purger avant que de faire prendre le narcotique , il réussira mieux. Ma coutume dans ce cas-là est de donner , dix ou douze heures avant le narcotique , deux scrupules de pilules cochées majeures , dissoutes dans l'eau de bétouine. Il ne faut pas craindre le tumulte que peuvent causer ces pilules ; car la vertu du narcotique le calmera bientôt , et procurera un doux et agréable repos.

Lorsque l'insomnie dure plus long-temps que la fièvre , sans qu'il reste d'autres symptômes , j'ai observé qu'un linge trempé dans l'eau rose et appliqué froid sur le devant de la tête et sur les tempes , réussissoit mieux que tous les narcotiques.

Manière de traiter la toux.

46. Il arrive souvent que le malade est tourmenté d'une fâcheuse toux pendant toute la maladie. En effet le sang étant dans une agitation extraordinaire , et tout étant en trouble dans le corps , il se sépare de la masse du sang certaines humeurs qui , traversant les vaisseaux du poumon , se jettent sur la membrane interne de la trachée artère , laquelle membrane est très-délicate , et d'un sentiment exquis. De-là vient la toux , qui d'abord est sèche , parceque la matière encore fort ténue ne sauroit être expulsée. Mais ensuite cette matière s'épaissit et devient difficile à expectorer , parce que la chaleur de la fièvre la dessèche : d'où il arrive que le malade appréhende d'être suffoqué , n'ayant pas la force d'évacuer par les crachats cette matière gluante et visqueuse.

Huile d'amandes douces , recommandée dans ce cas.

Dans une pareille toux je ne me sers guère d'autre chose que d'huile d'amandes douces fraîchement tirée , à moins que le malade n'ait horreur de l'huile , comme il arrive quelquefois ; car alors je le soulage du mieux que je puis avec les remèdes pectoraux ordinaires. Cependant

(1) C'est une eau fortifiante et carminative fort en usage en Angleterre. Les principales drogues qui y entrent , sont les racines d'impératoire , de valériane sauvage , de serpentaire de Virginie , et de zédoaire , les feuilles de mélisse , de rue et de scordium , les grains d'angélique et de livèche , les baies de genièvre et de laurier , tout cela infusé dans l'eau-de-vie , et ensuite distillé.

lorsque j'ai la liberté d'employer l'huile d'amandes douces, je la préfère à tous les autres béchiques. La principale raison de cette préférence, est que les autres béchiques ne pouvant être utiles s'ils ne sont donnés en fort grande quantité, ils surchargent l'estomac déjà trop affoibli et fatigué de nausées, et empêchent quelquefois l'usage des autres remèdes qu'il faudroit employer en même temps.

47. Je ne vois, ni par la raison, ni par l'expérience, Ses avantages.
pourquoi nous devons éviter l'huile d'amandes douces dans les fièvres, sous prétexte qu'elle est inflammable, et capable par conséquent d'augmenter la fièvre. Je veux qu'elle soit chaude de sa nature; cette chaleur en tout cas est compensée abondamment d'un autre côté: car cette huile, plus que toute autre chose, est manifestement favorable à la poitrine; elle ouvre les voies; elle est adoucissante, elle facilite l'expectoration. Par ce moyen, surtout si l'expectoration est abondante, le sang se débarrasse d'une humeur nuisible qui sort aisément par les crachats, et se trouve même un peu rafraîchi. Ainsi quand je vois la toux survenir à la fièvre, je ne m'en inquiète pas beaucoup, sachant que ce symptôme est fort avantageux au malade.

J'avertis seulement qu'il ne faut pas donner l'huile d'amandes douces à pleines cuillerées et plusieurs à la fois, Comment il faut la donner.
parcequ'il est dangereux qu'elle ne cause le vomissement ou le cours de ventre. Mais il faut la donner à petites doses fréquemment répétées, jour et nuit. De cette façon, non seulement elle adoucira la toux en procurant l'expectoration; mais encore elle servira d'un aliment doux qui ranimera un peu les forces abattues du malade.

48. Il survient quelquefois un saignement de nez, soit parcequ'on a donné dès le commencement de la maladie des remèdes trop échauffants, soit parce qu'on n'a pas suffisamment réprimé l'effervescence du sang qui vient de la jeunesse du malade, ou de la saison. Les moyens qu'on emploie d'ordinaire pour arrêter le mouvement du sang, comme les saignées, les ligatures, les remèdes astringents et agglutinatifs, et ceux qui temperent l'acrimonie des humeurs, etc. sont peu utiles pour la guérison de cette hémorrhagie. Car quoiqu'on puisse se servir de ces remèdes et d'autres semblables, suivant les conseils et la prudence du Médecin; néanmoins le point essentiel est de remédier à l'ébullition du sang, et d'arrêter sa trop grande impétuosité. Il est vrai qu'à considérer le saignement de

Saignement de nez; comment il faut l'arrêter.

SECT. I.

nez en lui-même, les remèdes rapportés ci-dessus, et principalement la saignée, sont assez convenables, et moi-même je ne ferois pas difficulté de m'en servir. Mais comme, à l'exception de la saignée, ils ne vont pas suffisamment à la cause du mal, vouloir les employer pour le guérir, ce seroit vouloir éteindre le feu avec une épée.

Connoissant donc leur inefficacité par ma propre expérience, je me sers d'un remède tel que celui-ci :

Potion calmante.

Prenez eaux de pourpier et de coquelicot, de chacune une once et demie; syrop diacode, six gros; syrop de primevere, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion (1).

Il ne faut pas arrêter sur le champ toutes sortes d'hémorrhagies.

49. Je ne prétends pas néanmoins qu'on doive tenter d'arrêter sur le champ avec ce remède toute sorte d'hémorrhagies. Au contraire, il faut souvent la laisser aller; car elle pourra être fort avantageuse au malade, en ce qu'elle diminuera la trop grande effervescence du sang, et terminera quelquefois critiquement la maladie. Aussi servira-t-il de peu de lui opposer le remède que nous proposons, si elle n'a pas déjà duré quelque temps, ou même si on n'a pas saigné auparavant.

Il est nécessaire d'observer avec soin que le saignement de nez, et toutes les autres hémorrhagies excessives, ont cela de particulier, qu'elles reviennent aisément, si après qu'elles ont été arrêtées de quelque manière que ce soit, on manque de purger avec un minoratif. Ainsi il faudra purger. Mais s'il n'y a point d'hémorrhagie, on aura égard à la fièvre, et on purgera plus tard.

(1) Un si foible narcotique ne paroît guere capable d'arrêter un saignement de nez, où les remèdes mentionnés ci-dessus ont échoué. Si l'hémorrhagie est donc violente, il sera à propos de saigner à la jugulaire, d'appliquer les ventouses, de faire des lotions rafraîchissantes à la tête et aux parties voisines, de baigner les extrémités dans l'eau chaude, si elles sont froides, de souffler une poudre astringente dans une des narines, ou dans toutes deux, suivant qu'il sera nécessaire, ou d'y introduire une tente trempée dans quelque liqueur styptique. Voyez Sect. 6. Chap. 7. art. 8. Les émulsions rafraîchissantes, les narcotiques, les remèdes nitreux et légèrement astringents, doivent être employés intérieurement, et il faut une nourriture délayante et en petite quantité. La situation droite, avec la tête un peu penchée en devant, est ici la meilleure. Si le sang est âcre, clair et séreux, il faut donner beaucoup d'agglutnants. En cas de grande foiblesse causée par l'hémorrhagie, il faut bannir entièrement les narcotiques, ordonner des cordiaux modérés, un régime restaurant, et le repos.

50. Un autre symptôme, c'est le *hoquet*. Il arrive ordinairement aux vieillards après des évacuations abondantes par haut et par bas, et souvent il annonce une mort prochaine. J'avoue naturellement que mes recherches sur la cause du hoquet ne me satisfont point. Néanmoins j'ai souvent observé qu'il venoit de l'irritation que des remèdes trop violents ont excitée dans l'estomac et dans les parties voisines; et comme la nature n'a pas eu la force de calmer cette irritation, le malade se trouve en grand danger. Ainsi en pareil cas j'ai cru devoir aider la nature à exécuter avec le secours de l'art ce qu'elle ne pouvoit exécuter d'elle-même. Pour cela, j'ai donné le diascordium en grande dose, savoir à deux gros, et il m'a réussi; au lieu que la semence d'Aneth, et les autres remèdes qu'on vante comme spécifiques, n'avoient eu aucun effet (1).

CHAP. IV.

Manière de
traiter le ho-
quet.

51. Si la *diarrhée* survient dans le cours de la fièvre continue, ce qui est ordinaire comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus (2) lorsqu'on n'a pas donné le vomitif au commencement de la maladie, quoique l'indication le demandât; dans ce cas-là il faut le donner en quelque temps que ce soit de la maladie, si les forces du malade le permettent, nonobstant qu'il n'ait depuis long-temps aucune envie de vomir.

Manière de
traiter la
diarrhée.

Mais comme nous avons suffisamment traité cette matière ci-dessus, j'ajouterai seulement ici ce qu'il convient de faire, supposé que la diarrhée survienne, quoiqu'on ait

(1) Le hoquet est un mouvement convulsif du diaphragme et de quelques parties voisines. Lorsqu'il arrive dans le déclin d'une fièvre, c'est un symptôme dangereux. Dans ce cas-là il se trouve ordinairement accompagné d'une foiblesse extrême; c'est pourquoi les narcotiques qu'on y emploie doivent être chauds ou cordiaux, et donnés en petite dose, autrement ils augmenteroient encore la foiblesse, et causeroient un assoupissement mortel. Hoffmann préfère ici aux narcotiques les doux antispasmodiques et les anodins, tels que le succin, le castoreum, le cinabre, le safran, etc. Lorsque le saignement de nez est causé par une matière visqueuse et irritante logée dans l'estomac ou les premières voies, le vomissement convient, si le malade est assez fort pour le soutenir. Lorsque le mal est produit par des évacuations immodérées, un régime restaurant, et un usage modéré du vin le guérit. S'il vient d'une excoriation interne, ou d'une inflammation causée par quelque poison corrosif, ou autre chose semblable, il faut faire boire copieusement du lait un peu chaud, de l'huile d'amandes douces ou d'olive, et en donner beaucoup de lavements.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 19.

SECT. I.

donné l'émétique. La cas est très-rare, excepté dans la fièvre inflammatoire, où le vomitif non seulement n'empêche point la diarrhée, mais encore la produit quelquefois, ce qui est remarquable. Dans une pareille conjoncture, j'ai trouvé que le lavement suivant m'avoir mieux réussi que tous les autres astringents.

Lavement
astringent.

Prenez écorce de grenades, demi-once ; roses rouges, deux pincées. Faites bouillir dans suffisante quantité de lait de vache ; et dans demi-livre de la colature dissolvez une demi-once de diascordium pour un lavement.

Je ne conseille pas de donner ce lavement en plus grande quantité ; car quoiqu'il soit astringent de sa nature, on doit craindre qu'il ne fatigue les intestins par son poids ; et qu'ainsi il n'excite davantage le cours de ventre que l'on vouloit arrêter (1).

Il ne faut
pas abandon-
ner cette
diarrhée à
elle-même.

§ 2. Quelqu'un m'objectera peut-être, qu'il sembleroit plus à propos d'abandonner la diarrhée à elle-même, surtout si elle arrive dans le déclin de la maladie, que de l'arrêter ; d'autant que cette évacuation est quelquefois critique, et termine la maladie.

Je réponds, qu'à la vérité, la fièvre se termine quelquefois par la diarrhée. Mais la chose arrive trop rarement pour oser entreprendre quelque chose sur cette espérance. D'ailleurs, la raison que nous avons alléguée en parlant de la curation générale des fièvres, pour faire voir la nécessité qu'il y a d'arrêter ce flux de ventre, subsiste ici dans toute sa force.

J'ajouterai une remarque qui me paroît importante, c'est que pour une entière dépuration du sang, il ne faut pas seulement qu'il se fasse une sécrétion de certaines parties grossières qui sortent par les selles ; mais il faut encore qu'il se fasse une sécrétion de parties subriles, comme

(1) Il est très-difficile de fixer une méthode générale pour guérir les diarrhées symptomatiques, parcequ'elles peuvent venir d'un grand nombre de diverses causes, et qu'il faut les arrêter, ou les entretenir, suivant les occasions ; néanmoins lorsqu'elles surviennent près de la crise, et qu'elles ne sont pas trop violentes, on ne doit nullement les arrêter ; d'autant qu'elles peuvent terminer la maladie ; mais si on craint quelque danger à raison de la petitesse du pouls, de l'abattement du malade, ect. alors les vésicatoires, les diaphorétiques, et les doux cordiaux, soit du genre pharmaceutique, soit du genre diététique, sont très-utiles pour arrêter la diarrhée : ce qu'ils opèrent en faisant révulsion, et en fortifiant le malade.

on voit tous les jours dans d'autres liqueurs spiritueuses et composées de parties hétérogènes. Si donc on laisse trop aller le cours de ventre, la dépuracion si nécessaire ne se fera qu'à demi; et peut-être ce qui devoit sortir le dernier, sortira le premier.

CHAP. IV.

J'avoue que la diarrhée n'est pas fort dangereuse si elle arrive après la séparation des parties subtiles, laquelle, pour le dire en passant, se fait insensiblement, et plutôt d'ordinaire par une transpiration abondante, que par une sueur manifeste. Il faut toutefois prendre garde qu'une telle diarrhée vient uniquement de ce qu'on n'a pas purgé à temps; car les matieres fécales acquérant par leur séjour un certain caractere de malignité, elles irritent les intestins, et les obligent de se décharger; et de plus, la consistance des matieres, qui est le plus souvent très-liquide, montre assez qu'on ne doit pas les regarder comme une crise qui termine la maladie (1).

§ 3. On pourroit peut-être mettre au nombre des symptomes qui surviennent aux fievres, la *passion iliaque*, parce qu'elle est quelquefois la suite des vomissemens énormes qui arrivent dans le commencement des fievres.

D'où vient la passion iliaque.

Ce mal horrible, et que presque tout le monde a regardé jusqu'à présent comme mortel, vient d'un renversement du mouvement péristaltique des intestins, dont les fibres au lieu de se contracter de haut en bas, se contractent de bas en haut, et poussant les matieres vers l'estomac, les font sortir par la bouche; en sorte que les lavemens les plus âcres deviennent émétiques, et que les purgatifs pris par en haut sont aussi-tôt revomis. La douleur cruelle et insupportable qui accompagne cette maladie, ne vient, selon moi, que du renversement du mouvement péristaltique des intestins, lorsque les plis que forment leurs différentes circonvolutions, et qui sont disposés de maniere à faciliter la descente de la matiere fécale, se trouvent obligés de céder à un mouvement contraire à la direction de leurs fibres. Cette douleur est fixe dans un endroit, et s'y fait sentir comme si on le perçoit avec un instrument, quand la valvule du colon, qui empêche le retour des matieres dans l'ileum, ou quelqu'autre membrane de cette cavité, soutient seule l'impression de ce mouvement déréglé.

(1) Le raisonnement contenu dans ce numéro est bien spéculatif.

SECT. I.

D'où vient
le renverse-
ment du mou-
vement des
intestins.

On peut assigner deux causes du renversement qui produir la douleur ; savoir l'obstruction et l'irritation.

54. En premier lieu, tout ce qui bouche fortement le canal intestinal, et empêche que rien ne descende en bas, doit nécessairement causer le renversement du mouvement péristaltique : cela est clair. Or, les choses qui, selon les Auteurs, peuvent boucher l'intestin, sont des matieres durcies, des vents en grande quantité, lesquels nouent en quelque manière les boyaux, des hernies qui les resserrent, l'inflammation, et d'autres tumeurs considérables.

Il faut avouer néanmoins que le mouvement contraire qui est produit par ces causes, doit être plutôt regardé comme un mouvement des matieres contenues dans les intestins, que des intestins mêmes ; et que le renversement n'occupe pas tout le conduit intestinal, mais seulement les intestins qui sont au-dessus du siege de l'obstruction. C'est pourquoi je donne le nom de *fausse* à la passion iliaque qui dépend de là.

55. En second lieu, je crois que la cause la plus ordinaire du renversement du mouvement péristaltique des intestins, est celle que je vais dire. Le sang étant en tumulte au commencement de la fièvre, il se dépose, dans l'estomac et les intestins les plus proches, des humeurs âcres et malignes qui, irritant l'estomac, renversent d'abord son mouvement, et l'obligent de rejeter par la bouche avec violence la matiere qui l'incommode. Les intestins grêles qui sont continus à l'estomac, et déjà affoiblis, suivent le mouvement déréglé qu'il leur imprime, et enfin les gros intestins sont contraints de se mettre de la partie. Voilà ce que j'appelle passion iliaque *vraie* ; et c'est celle dont il s'agit présentement. La méthode de la traiter a été presque inconnue jusqu'ici, malgré les éloges que quelques-uns donnent au mercure et aux balles de plomb ; car ces remèdes sont peu utiles, et souvent même très-nuisibles. Pour moi, je me sers avec succès de la méthode suivante.

Vues qu'il
faut avoir
dans le trai-
tement de la
passion ilia-
que.

56. Lorsque les lavements rendus par la bouche, et les autres signes font connoître évidemment qu'il y a une vraie passion iliaque, j'ai trois choses en vue ; la première, d'arrêter le mouvement déréglé de l'estomac et des intestins ; la seconde, de fortifier les intestins qui ont été affoiblis par l'âcreté des humeurs ; la troisième, de débarrasser de ces humeurs nuisibles l'estomac et les intestins. Pour remplir ces trois indications, voici comment je me comporte.

57 D'abord je fais prendre matin et soir un scrupule de sel d'absynthe dans une cuillerée de suc de limons, et dans la journée, chaque demi-heure, quelques cuillerées d'eau de menthe distillée; sans y ajouter ni sucre, ni aucune autre chose. L'usage seul et réitéré de l'eau de menthe fera bientôt disparaître le vomissement et la douleur: pendant ce temps-là, je fais tenir continuellement sur le ventre à nud un petit chien en vie. Deux ou trois jours après que la douleur et le vomissement ont entièrement cessé, je donne un gros de pilules cochées dissoutes dans l'eau de menthe; et, pour empêcher d'une manière plus sûre le retour du vomissement, je fais prendre souvent de cette eau pendant tout le temps de la purgation. On n'ôte le petit chien que lorsque le malade commence l'usage des pilules.

58. J'ai observé qu'il est inutile de donner ces pilules, ou tout autre purgatif, jusqu'à ce qu'on ait fortifié l'estomac, et rétabli le mouvement naturel de l'estomac et des intestins. Sans cela, tous les purgatifs pris intérieurement deviendront émétiques, et feront plus de mal que de bien. Voilà pourquoi je n'entreprends point d'ouvrir le ventre par les purgatifs, avant que d'avoir employé, durant quelque temps, tous les remèdes propres à l'estomac.

59. Je réduis le malade à une nourriture très-légère, ne lui permettant que quelques cuillerées de bouillon de poulet deux ou trois fois le jour. Je lui ordonne de garder le lit pendant toute la maladie, jusqu'à ce qu'il paroisse des signes d'une entière guérison, et même de continuer, longtemps après la guérison, l'usage de l'eau de menthe, et de se bien garantir le ventre du froid, en y tenant une étoffe de laine en double, afin de prévenir les rechûtes auxquelles cette maladie est plus sujette qu'aucune autre (1).

(1) Assurément la véritable passion iliaque cédera rarement à des remèdes si foibles et en si petit nombre; c'est pourquoi nous ajouterons ici quelques avis sur le traitement de cette maladie. Lorsqu'elle a été précédée ou est accompagnée de fièvre, tous les remèdes chauds doivent être bannis, crainte de causer une inflammation des intestins, et d'attirer une gangrene mortelle. La saignée convient, et doit quelquefois être réitérée trois ou quatre fois. Il faut donner d'heure en heure, ou de deux en deux heures, un lavement émollient et laxatif. Boershaave, de qui la plus grande partie de cette méthode est prise, dit que plusieurs ont péri, parcequ'on ne leur avoit pas donné

SECT. I. 60. Voilà à quoi se réduit toute ma méthode de traiter la passion iliaque. J'espère qu'elle ne sera pas méprisée des personnes sages, sous prétexte qu'elle est simple, et n'est pas accompagnée de grands raisonnemens, ou d'un appareil pompeux de remèdes.

61. Tels sont les symptômes qui se rencontrent ordinairement dans la fièvre continue dont nous parlons. Il y en a encore d'autres dont nous ne dirons rien, parcequ'ils ne demandent aucun traitement particulier, et qu'ils cessent d'eux-mêmes lorsque la fièvre a été traitée comme il faut.

C'est là tout ce que nous avons à dire sur la fièvre continue de cette constitution, et sur ses symptômes (1).

assez souvent des lavemens. On peut user pour boisson d'une infusion chaude de graine de lin, ou de racine de guimauve, ou de chose semblable, et y ajouter suffisante quantité de nitre, de suc de limon, d'esprit de nitre dulciné, etc. Il est à propos de continuer ces remèdes, et de tenir le malade à un régime rafraîchissant, émollient, et très-léger, pendant deux ou trois jours au moins après que la maladie a cessé, afin de prévenir la rechûte. On peut donner les narcotiques avec les purgatifs.

Si le mal dépend d'un étranglement causé par une descente, il faut avant que de donner aucun remède, tâcher de réduire l'intestin, en employant sur la partie affectée les fomentations émollientes et les cataplasmes de même nature; et tout cela étant inutile, recourir à l'opération chirurgicale requise en pareille occasion; mais si le cas n'est pas extrêmement pressant, il faut essayer toute sorte de moyens raisonnables avant que d'en venir à l'opération qui est toujours dangereuse, et demande dans celui qui la fait une habileté et une adresse extraordinaire. Le bain dans une décoction chaude de racines de guimauve, de graine de lin et de fenugrec, de fleurs de sureau et de camomille, de têtes de pavot, et d'autres semblables ingrédients, faite avec le lait et l'eau, est un remède admirable, sur-tout dans le dernier cas dont nous avons parlé. Dans les cas désespérés, le mercure prudemment administré a quelquefois réussi. La méthode est de commencer par une petite quantité, et d'augmenter par degrés.

(1) Nous avons remarqué en passant les défauts de cette histoire du traitement d'une fièvre, qui nous a paru trop générale, trop hypothétique, et trop incomplète; il semble que notre Auteur en a jugé de même, car il est beaucoup plus exact dans les traités suivans, où l'on trouvera d'ordinaire une juste et entière description de la maladie dont il s'agit, un détail circonstancié de ses symptômes ordinaires et extraordinaires, et des méthodes de pratique sûres et judicieusement adaptées aux divers changemens qui lui arrivent.

CHAPITRE V.

Fievres intermittentes des années 1661, 62, 63, 64.

1. **N**ous avons dit auparavant que la constitution de ces années-là produisit des fievres intermittentes de toutes les sortes. Ainsi je vais donner les observations que je fis alors avec soin sur ces fievres ; j'y ajouterai ce que j'ai observé sur un petit nombre d'intermittentes sporadiques qui ont paru depuis ce temps-là , afin de n'être pas obligé d'interrompre le fil de mon discours , lorsque je donnerai l'histoire des années suivantes.

2. Pour avoir au moins quelque idée de la nature et du caractere des fievres intermittentes dont il s'agit ici , il faut considérer trois différens temps dans leurs accès : 1°. le temps du frisson ; 1°. le temps de l'ébullition ; 3°. le temps que j'appelle de la *despumation*. Disons quelque chose de chacun de ces trois temps.

Trois temps
dans les fie-
vres inter-
mittentes.

Le frisson vient , à mon avis , de ce que la matiere fébrile qui a été mal travaillée et mal assimilée avec le sang , étant devenue non seulement inutile , mais encore nuisible à la Nature , elle la fatigue et l'irrite ; d'où il arrive que celle-ci voulant en quelque façon se délivrer de ce qui l'incommode , excite dans le corps un frisson et un tremblement , comme pour marquer l'horreur dont elle est saisie : c'est ainsi qu'une potion purgative qu'aura pris une personne délicate , ou bien un poison avalé par mégarde , cause aussi-tôt le frisson , et d'autres symptomes de ce genre.

Description
du premier
temps.

3. La nature étant donc irritée de la sorte , et cherchant à se débarrasser de son ennemi , elle a recours à la fermentation qui est le moyen ordinaire dont elle se sert dans les fievres et dans quelques autres maladies aiguës , pour délivrer le sang de la matiere peccante qu'il contient : car , au moyen de cette effervescence , les particules nuisibles qui étoient séparées les unes des autres , et mêlées également dans toute la masse du sang , commencent à se réunir en quelque maniere ; par conséquent ; elles peuvent plus aisément être atténuées , et devenir propres à la *despumation*.

Description
du second
temps.

Cette *despumation* est si importante , que ceux qui meu-
Part. I.

D

SECT. I.

rent pendant l'accès des fièvres intermittentes, meurent dans le temps du frisson ; car, s'ils vont jusqu'au temps de l'effervescente, ils rechappent du moins pour cette fois. Or, durant ces deux premiers temps, les malades sont en danger.

Description
du troisième
temps.

Ensuite vient la despumation, pendant laquelle tous les symptômes s'adoucissent d'abord, et enfin disparaissent entièrement. Par le terme de *despumation*, je n'entends autre chose que l'expulsion, ou la séparation de la matière fébrile atténuée et comme vaincue ; et dans cette action, il se sépare des parties subtiles et des parties grossières, de même que dans les autres liqueurs.

D'où vient
le retour de
l'accès.

4. La fièvre ayant donc cessé, voyons comment l'accès revient ensuite. C'est que toute la matière fébrile, n'ayant pas encore été expulsée, elle se manifeste de rechef au bout d'un certain temps, plus ou moins long, suivant la différence des types, et irritant de nouveau la nature, cause les mêmes symptômes que nous avons expliqués auparavant.

3. Si l'on me demande maintenant pourquoi ce foyer, qui, ayant résisté à l'ébullition précédente, est demeuré dans les premières voies pour causer ensuite de nouveaux troubles, et par conséquent n'a pas été expulsé avec le reste de la matière peccante, ne garde pas les mêmes périodes dans toutes les fièvres intermittentes, et a besoin tantôt d'un, tantôt de deux, tantôt de trois jours pour se mûrir et pour exciter un nouvel accès ; si, dis-je, on me presse là-dessus, je répondrai que je n'en sais rien du tout : et je ne crois pas non plus que personne ait découvert la raison d'un tel phénomène.

Je n'ambitionne pas le nom de *Philosophe* ; et quant à ceux qui se flattent de mériter ce titre, et qui me blâmeront peut-être de n'avoir pas essayé de pénétrer dans ces mystères, je les prie de vouloir bien, avant que de condamner les autres, m'expliquer certaines opérations de la Nature qui sont communes et ordinaires. Par exemple, je leur demanderois volontiers d'où vient qu'un cheval arrive à sept ans à son plus grand accroissement, et un homme à vingt et un ans ? d'où vient qu'entre les plantes, les unes fleurissent au mois de Mai, les autres au mois de Juin, et d'autres en d'autres temps, pour ne rien dire d'une infinité d'autres choses (1).

(1) S'amuser à rechercher les causes efficientes ou matérielles

Que si les plus savans hommes n'ont pas de honte d'avouer ouvertement leur ignorance dans ces sortes de choses, je ne vois pas qu'on doive me blâmer si je n'entreprends pas d'expliquer une chose qui n'est pas moins difficile, et qui est peut-être entièrement inexplicable, étant très-persuadé, comme je suis, que, dans la production des fièvres intermittentes, de même que par-tout ailleurs, la Nature suit une méthode et un ordre certain. Car la maniere de la fièvre quarte et de la fièvre tierce n'est pas moins soumise aux loix de la Nature, et n'est pas moins gouvernée par elle que tous les autres corps.

CHAP. V.

6. Toutes les fièvres intermittentes commencent d'ordinaire avec un frisson et un tremblement auquel succede une chaleur qui est suivie d'une sueur. Dans le temps du froid et dans celui de la chaleur, le malade a des envies de vomir; il se trouve fort mal, il est altéré, sa langue est sèche, etc. Tous ces symptômes disparaissent à mesure que la sueur augmente; et quand elle sort abondamment,

Description des symptômes et des especes particulieres des fièvres intermittentes.

des choses de la Nature, est certainement une occupation des plus inutiles, et on ne sauroit plus mal employer les facultés de son entendement. Comme ces causes passent de bien loin la portée de nos sens, nous ne pouvons manquer de nous égarer dans cette recherche; et quand nous viendrions à bout de les découvrir, il y a apparence qu'elles serviroient plutôt à contenter une vaine curiosité qu'à nous procurer quelque véritable utilité. Ne seroit-il pas plus sage de nous en tenir à la volonté et au bon plaisir du Créateur, sans prétendre vouloir pénétrer des mysteres qu'il a couverts d'un voile impénétrable, et de nous appliquer à remarquer les effets et l'action des causes pour en tirer des regles de pratique, lesquelles étant appuyées sur un solide fondement, et d'ailleurs appliquées judicieusement, et variées suivant les circonstances particulieres, pourroient servir à nous conduire d'une maniere sûre dans la plupart des occasions.

Si la plupart des Médecins, par exemple, qui ont mis inutilement leur esprit à la torture pour découvrir les causes éloignées et secrètes des effets simples et sensibles, n'avoient eu que ce but et cette vue dans leurs recherches, quel riche fond de connoissances utiles n'auroient-ils pas amassé pendant ce temps-là? C'est une chose étrange, que durant un si long espace de temps ils n'aient pas compris qu'ils n'étoient nullement capables de recherches si sublimes, et que toutes les connoissances certaines et vraiment utiles qu'ils pouvoient jamais se flatter d'acquérir, devoient être uniquement le fruit de l'observation et de l'expérience, tout le reste étant sujet à des disputes éternelles, comme n'existant que dans l'imagination,

SECT. I.

l'accès finit (1). Le malade se trouve ensuite assez bien , jusqu'à ce que l'accès revienne au temps ordinaire ; savoir toutes les vingt-quatre heures dans la fièvre quotidienne , de deux jours l'un dans la fièvre tierce , de trois jours l'un dans la quarte , en comptant depuis le commencement d'un accès jusqu'au commencement de l'accès suivant.

Ces deux derniers genres de fièvres ont assez souvent des accès doubles ; en sorte que la tierce attaque tous les jours , et la quarte deux jours de suite , ne laissant que le troisième de bon. Quelquefois même elle revient trois jours de suite , et alors c'est une triple quarte , parce qu'elle tire son nom du type qu'elle a pris d'abord.

D'où vient
la multiplicité
des accès.

7. Cette multiplicité d'accès est produite quelquefois par une abondance et une activité excessive de la matière fébrile , et alors l'accès secondaire devance le principal. D'autres fois elle vient d'un épuisement causé par des remèdes trop rafraîchissants ou des évacuations trop copieuses , qui ont jeté le malade dans une extrême foiblesse , et ont trop diminué la violence de l'accès précédent. Dans ce cas-là l'accès secondaire arrive plus tard que le principal , il est moins violent , et dure plus long-temps.

Dans les premiers cas , l'orgasme de la matière fébrile n'attend pas le temps ordinaire du retour de l'accès , et par conséquent l'évacuation de cette matière s'opère plutôt. Dans le second cas , le sang n'ayant plus assez de force pour se débarrasser de la matière fébrile dans un seul accès , il en produit un nouveau , afin d'expulser les restes de cette matière. C'est peut-être même par ces deux causes contraires que les accès des fièvres intermittentes ordinaires et

(1) Comme la maladie est ici décrite très-imparfaitement , nous donnerons un détail plus exact et plus circonstancié des symptômes , qui sont : pesanteur du corps , mal de tête , double dans les membres et dans les lombes , pâleur du visage , froid des extrémités , baillement , extension , et souvent secousse violente , pouls petit et lent , soif , envie de vomir , et quelquefois vomissement de matière bilieuse. Dans le chaud de la fièvre , chaleur de tout le corps , rougeur et tension de la peau , pouls fort et fréquent , veille , respiration courte , et quelquefois rêverie , urine haute en couleur , sans sédiment. Ces symptômes diminuent peu à peu , et il vient une sueur universelle qui termine bientôt l'accès , lequel dure ordinairement dix ou onze heures , et quelquefois vingt , suivant la diversité des tempéramens , et la nature de la cause morbifique. Le malade est indisposé le jour suivant , se trouve froid , et frissonne alternativement ; son pouls est petit et lent , son urine pâle et épaisse , avec un sédiment , ou un nuage suspendu dans la liqueur.

régulières, anticipent le temps accoutumé, ou arrivent plus tard; et cela se voit souvent dans les fièvres dont les accès durent vingt-quatre heures entières.

CHAP. V.

8. Les fièvres intermittentes sont les unes de printemps, et les autres d'automne: car, quoiqu'il en paroisse quelques-unes dans les autres saisons, néanmoins, comme elles sont moins fréquentes, et quelles peuvent se réduire à celles de printemps ou d'automne, dont elles sont les plus proches, je les comprendrai toutes à cause de cela, sous les deux genres de *fièvres de printemps* et de *fièvres d'automne*.

Fièvres intermittentes sont de printemps, ou d'automne.

Les temps où elles regnent principalement sont les mois de Février et d'Août; cependant elles se font sentir quelquefois plutôt, et quelquefois plus tard, suivant qu'il y a dans l'air plus ou moins de disposition à les produire; et de là vient aussi qu'elles sont plus ou moins épidémiques. C'est de quoi nous avons un exemple sensible dans les fièvres intermittentes d'automne de l'an 1661: car je me souviens que cette année-là, une femme de mon voisinage eut un premier accès de fièvre quarte le propre jour de la S. Jean. Plusieurs autres personnes furent attaquées vers ce temps-là de fièvres intermittentes qui devinrent ensuite épidémiques. Et cela prouve bien qu'il y avoit dans la température de l'air une grande disposition à produire ces maladies, lesquelles devenoient plus fréquentes à mesure que l'année avançoit.

9. La distinction que je fais des fièvres intermittentes, est si nécessaire, que, si on ne l'a continuellement devant les yeux dans la pratique, on ne pourra faire aucun pronostic certain sur leur durée, ni ordonner un régime salutaire conformément à la saison de l'année, et à la nature de la maladie. Il est vrai que les fièvres des deux saisons ont entre elles quelque ressemblance, soit à l'égard du premier accès qui commence d'abord par le frisson, produit ensuite la chaleur, et se termine par la sueur; soit à l'égard de la différence des types, y ayant des fièvres tierces au printemps et en automne. Je ne doute pas néanmoins que ces deux sortes de fièvres ne soient essentiellement différentes.

Ces deux genres diffèrent essentiellement.

10. Et pour parler d'abord des fièvres intermittentes du printemps, elles sont presque toutes ou quotidiennes ou tierces, et elles attaquent plutôt ou plus tard, suivant la différente disposition de la saison. En hiver, les esprits étant concentrés par le froid, se forment; ensuite la cha-

Fièvres intermittentes du printemps; leur origine et leurs progrès.

D iij

SECT. I.

leur du printemps les met en mouvement. Et comme ils se trouvent mêlés parmi des humeurs visqueuses que la Nature durant l'hiver a accumulées dans la masse du sang, quoique ces humeurs soient encore moins visqueuses que celles qui ont été desséchées et épaissies par les chaleurs de l'été, et qui causent les fièvres d'automne; les esprits, dis-je, se trouvent embarrassés et comme emprisonnés dans des humeurs visqueuses, font effort pour s'en dégager, et, par cet effort, produisent l'ébullition qui arrive dans les fièvres du printemps. C'est ainsi que, si on approche du feu des bouteilles pleines de bière, et qui ont été long-temps gardées dans le sable ou dans une cave froide, la liqueur bouillonne aussi-tôt, et cherche à s'échapper.

Le sang agité de la sorte travaille à se dépurer, et, par le secours des esprits qui sont de nature volatile, il en vient assez promptement à bout, à moins qu'il ne soit surchargé de sucs visqueux qui retardent la fermentation commencée. Quoi qu'il en soit, il est rare que la fermentation du printemps soit continue, et aille d'un même train; mais elle se partage d'ordinaire en divers accès: car, comme le sang se trouve alors abondamment fourni d'esprits vigoureux, la Nature entreprend avec précipitation son ouvrage, et, par des accès particuliers, se débarrasse entièrement de certaines portions de la matière morbifique, avant que d'opérer une séparation générale.

Peu de fièvres continues au printemps.

Voilà, à mon avis, pourquoi au printemps, et surtout vers la fin de cette saison, il y a peu de fièvres continues, à moins que la constitution ne soit épidémique. Car les fermentations qui se font alors, s'arrêtent tout à coup, ou bien ont des interruptions, ou enfin les parties de la matière peccante qui sont plus disposées à se séparer de la masse du sang, s'en séparent avant le temps, et se jettent avec violence sur d'autres endroits: d'où s'ensuivent bientôt des esquinancies, des péripneumonies, des pleurésies, et d'autres maladies dangereuses qui se montrent sur-tout à la fin du printemps.

Fièvres intermittentes du printemps rarement de longue durée.

11. J'ai remarqué que les fièvres intermittentes du printemps ont été fort rarement de longue durée, et ont toujours été salutaires: ce qui me fait croire que même dans les vieillards et les personnes les plus délicates, elles ne sauroient presque être mortelles, quand même elles seroient traitées par le plus ignorant Médecin, pourvu qu'il fût honnête homme; j'ai cependant vu des fièvres tierces de printemps qui, parcequ'on avoit saigné et purgé mal à

propos, et que le régime qu'on employoit, ne convenoit pas, ont duré jusqu'au commencement de celles d'automne : car, comme ce temps-là est fort contraire à la nature des fièvres tierces du printemps, il les fait cesser aussi-tôt. Cependant les malades sont tellement affoiblis par le grand nombre et la durée des accès, qu'ils semblent ne pouvoir en revenir ; et néanmoins je n'ai pas observé jusqu'à présent qu'aucun en soit mort.

CHAP. V.

12. Je n'ai jamais vu non plus dans les convalescents ces fâcheux symptômes qui, comme nous dirons ci-après, viennent à la suite des fièvres intermittentes d'automne qui ont duré long-temps ; je veux dire l'inflammation mortelle des amygdales, la dureté du ventre, l'hydropisie, etc. mais j'ai vu plus d'une fois que des malades réduits à la dernière foiblesse par la longueur de la maladie, par le grand nombre des accès, et, pour comble de malheurs, par des évacuations réitérées, ont été attaqués de manie, aussi-tôt qu'ils ont commencé à se mieux porter, et que la manie cessoit à mesure que les forces revenoient.

Quelquefois
suivie de
manie.

13. Les fièvres intermittentes d'automne sont bien différentes de celles de printemps. D'abord, quant à la fièvre tierce, quoique dans les années où elle n'est pas épidémique et où elle attaque les personnes saines, elle dure quelquefois très-peu, et n'a pas d'autres symptômes que ceux de la tierce du printemps ; néanmoins, lorsqu'elle est épidémique et qu'elle attaque des gens âgés, ou d'un mauvais tempérament, elle n'est pas sans danger ; elle dure même deux ou trois mois, et peut aller jusqu'au printemps suivant.

Fièvres in-
termittentes
d'automne
quelquefois
dangereuses.

Mais les fièvres quartes sont bien plus dangereuses et bien plus opiniâtres que les tierces. Car, lorsqu'elles attaquent des gens âgés, elles les enlèvent quelquefois dans peu d'accès ; et alors les malades meurent le plus souvent dans le frisson, c'est-à-dire au commencement de l'accès. Si le malade est seulement à l'entrée de la vieillesse, il risquera moins d'être enlevé dans les premiers accès ; mais il ne guérira gueres que l'année suivante, et vers le temps auquel il a commencé d'être attaqué. Quelquefois aussi la maladie demeure incurable, et jette dans une langueur qui ne finit que par la mort.

14. La fièvre quarte change de temps en temps de forme, et produit plusieurs symptômes funestes, tels que la scorbut, la dureté de ventre, l'hydropisie, etc. Les jeunes gens sont plus en état de soutenir cette maladie, et ils en

Fâcheux
symptômes
dont la fièvre
quarte est
suivie.

D iv

SACT. I.

sont quelquefois délivrés vers le solstice d'hiver; mais plus souvent ils n'en sont quittes que vers l'équinoxe du printemps, ou même l'automne suivant, après qu'ils ont été saignés et purgés. J'ai souvent vu avec surprise de petits enfants au bercean qui, ayant eu cette maladie pendant six mois entiers, en sont heureusement réchappés.

Elle dure
peu quand
elle revient
une seconde
fois.

15. Il est bon de remarquer ici que, de quelque âge ou de quelque tempérament que soit la personne attaquée de fièvre quarte, si elle vient à en être reprise dans quelque autre temps de la vie que ce soit, même dans un temps fort éloigné de celui auquel elle en a été attaquée la première fois, la maladie ne sera pas fort longue cette seconde fois, et se terminera d'elle-même après un assez petit nombre d'accès (1).

Curation des
fièvres inter-
mittentes du
printemps.

16. Pour ce qui est de la curation des fièvres intermittentes du printemps, j'ai toujours cru qu'il falloit les abandonner à elles-mêmes, et ne rien faire du tout, puisque jamais personne, que je sache, n'en est mort; et qu'au contraire, ceux qui ont voulu les faire passer, sur-tout par des remèdes évacuans, n'ont eu d'autres succès que de les rendre plus opiniâtres et plus rebelles (2). Toutefois, si le Médecin est obligé de céder aux importunités et à l'impatience du malade qui veut absolument des remèdes, il pourra traiter ces sortes de fièvres de différentes manières et avec succès, comme je l'ai appris par de fréquentes observations.

Elles sont
quelquefois
guéries par
un vomitif.

17. Un vomitif donné à propos, c'est-à-dire de façon qu'il puisse avoir opéré avant l'accès, a quelquefois parfaitement réussi, principalement si on fait prendre une dose médiocre de syrop diacode ou de quelque autre narcotique, après l'opération du vomitif, et immédiatement avant l'accès.

On par des
diaphoréti-
ques,

D'autres fois la maladie se guérit par les diaphorétiques, lesquels augmentent la sueur qui a commencé dans l'accès.

(1) Cette observation est contredite par l'expérience.

(2) En général les fièvres intermittentes du printemps ne sont pas dangereuses, et on peut les abandonner à elles-mêmes; cependant il est quelquefois nécessaire d'y faire des remèdes, autrement elles durent long-temps dans certains tempéraments, et produisent d'autres maladies opiniâtres. Il est remarquable qu'elles se guérissent d'ordinaire par les évacuans, comme les vomitifs, les laxatifs, les sudorifiques, les vésicatoires, et quelquefois la saignée. Ainsi il est étonnant que notre Auteur condamne cette méthode, tandis que dans l'article suivant il la donne comme bonne et avantageuse.

Pour cela, il faut tenir le malade bien couvert dans son lit, et le faire suer autant et aussi long-temps que ses forces le permettent. Cette méthode a souvent réussi dans les fievres intermittentes du printemps, sur-tout dans les quotidiennes. Car, comme les humeurs ne sont pas fort épaisses dans cette saison, la crise qui, sans cela, auroit été imparfaite, devient alors parfaite, ce qui n'arrive jamais en automne.

CHAP. V.

J'ai même quelquefois guéri des fievres tierces, en donnant un lavement dans les jours d'intermission durant trois ou quatre jours. O par des lavements.

18. Néanmoins si, pour avoir saigné (1), (à quoi la saison porte aisément les Médecins peu circonspects) ou, si à cause de la foiblesse antérieure du malade, les esprits qui devoient produire la dépuration, sont appauvris et sans vigueur, il peut arriver que les fievres intermittentes du printemps, quoiqu'on ait mis en usage toute sorte de remèdes, soient aussi longues que celles d'automne. Mais cela ne leur est pas ordinaire; car elles se terminent d'elles-mêmes, ou bien on les guérit facilement avec peu de remèdes.

19. Les fievres intermittentes d'automne ne sont pas si traitables. Il faut en dire maintenant quelque chose. Si la constitution de l'automne est épidémique, elles ont coutume de commencer vers le milieu du mois de Juin: sinon elles attendent le mois d'Août et le commencement de Septembre. Elles sont plus rares dans les mois suivants.

Description
des fievres in-
termittentes
d'automne.

Lorsqu'il en survient un grand nombre tout à la fois, on pourra observer que leurs accès viennent le plus souvent à la même heure du jour, et qu'ils avancent, ou retardent précisément de la même façon. Seulement il peut arriver que cet ordre soit dérangé dans certains sujets par des remèdes capables d'avancer ou de retarder les accès.

20. Il faut encore remarquer que dans les fievres inter-

Elles sont
difficiles à
distinguer.

(1) Souvent il n'est point nécessaire de saigner du tout; néanmoins la saignée peut être utile quand la fièvre intermittente ressemble dans son commencement à une continue, et qu'elle est accompagnée de grande chaleur, de délire, que le malade est jeune, d'un tempérament sanguin, et accoutumé à boire beaucoup de vin; mais lorsque l'estomac est chargé d'impuretés, que le malade n'est pas pléthorique, la saignée est nuisible, parcequ'elle empêche les évacuations salutaires qui se feroient par les pores; ce qui rend la maladie plus longue et plus opiniâtre, comme l'expérience le prouve.

SECT. I.

mittentes, sur-tout les épidémiques d'automne, il n'est pas facile de bien distinguer leur type les premiers jours, parcequ'en commençant, elles sont accompagnées d'une fièvre continue. Il n'est pas facile non plus, durant un certain temps, à moins que d'y apporter une grande attention, d'apercevoir autre chose qu'une diminution de la fièvre, laquelle néanmoins, au bout de quelque temps, devient parfaitement intermittente, et prend un type conforme à la saison.

21. Quant au type, les fièvres intermittentes d'automne sont tierces ou quartes. On peut dire avec raison, touchant les fièvres quartes, qu'elles sont un vrai produit d'automne. Cependant les unes et les autres ont tant de rapport ensemble, que souvent on voit une tierce devenir quarte, ou une quarte devenir tierce, au moins durant un certain temps, et reprendre ensuite son premier type. Mais les tierces du printemps ne deviennent jamais quartes, parceque ces deux sortes de fièvres sont entièrement différentes les unes des autres. Au reste, je n'ai jamais vu de fièvre quotidienne en automne, à moins qu'on ne veuille donner improprement ce nom à une double tierce, ou à une triple quarte.

Causes des
fièvres inter-
mittentes
d'automne.

22. Voici en peu de mots quelle est, selon moi, l'origine des fièvres intermittentes d'automne. Au commencement de l'année, le sang vient à s'exalter, et à mesure que l'année avance, il s'exalte de plus en plus, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au plus haut point de force et de vigueur, semblable en cela aux plantes qui augmentent et diminuent à proportion des divers temps de l'année. Or, comme, dans les changements qu'il subit, il suit régulièrement la différence des saisons, il ne manque pas de s'affaiblir sur la fin de l'année, sur-tout lorsque des causes particulières, telles qu'une perte excessive de sang, du froid, des aliments grossiers, des indigestions, des bains pris mal à propos, et plusieurs autres choses contribuent encore à produire ce mauvais effet.

Le sang dans cet état de foiblesse se trouve exposé aux impressions enorbigues que peut faire sur lui toute sorte de constitution de l'air, laquelle en ce temps-là est épidémique pour les fièvres intermittentes; de là l'ébullition qui se fait bientôt après. Et comme le sang est quelquefois extrêmement altéré, la fièvre qui résulte de cette ébullition, est ordinairement d'un mauvais caractère, et est accompagnée de symptômes très-dangereux. Au moins se

trouve-t-il que le sang dénué de la plupart de ses esprits, et brûlé par les chaleurs de l'été précédent, ne peut avoir qu'une ébullition très-foible, et demande un temps fort long pour se dépurer (1).

CHAP. V.

23. Maintenant, si l'on veut connoître la difficulté qu'il y a de guérir les fievres intermittentes d'automne, il faut considérer ici que la différence entre les continues et les intermittentes de cette saison, consiste principalement en ce que l'effervescence dans les continues se fait tout de suite et d'un même train, au lieu que dans les intermittentes, elle se fait en divers temps et à diverses reprises. Néanmoins, dans les unes et dans les autres, la Nature opere la fermentation dans l'espace de trois cents trente-six heures ou environ : car ordinairement, il faut ce temps-là, ni plus ni moins, à la masse du sang pour se dépurer, lorsqu'on abandonne l'ouvrage à la Nature ; de même que le vin, le cidre et la biere ont besoin chacun d'un certain temps pour leur dépuracion.

Pourquoi elles sont si difficiles à guérir.

Temps que le sang emploie à se dépurer.

24. Or, quoique dans les fievres intermittentes, par exemple, dans la quarte, le sang travaille quelquefois pendant six mois à sa dépuracion, et en vient enfin à bout ; néanmoins, si l'on compte bien, il n'y emploie pas réellement plus de temps qu'il ne fait d'ordinaire dans les continues abandonnées à la Nature : car quatorze jours naturels font trois cents trente-six heures. Ainsi, en mettant cinq heures et demie pour chaque accès des fievres quartes, vous aurez dans une quarte la valeur de quatorze jours, c'est-à-dire de trois cents trente-six heures.

C'est le même temps dans les fievres continues et les quartes.

Si on objecte qu'une fievre quarte, par exemple (ce qu'il faut entendre également des autres intermittentes), dure quelquefois au-delà de six mois, avant que d'achever son période ; je réponds que la même chose arrive assez souvent aux fievres continues de cette constitution, lesquelles durent quelquefois plus de quatorze jours. En effet,

(1) Cette explication de la cause des fievres intermittentes d'automne n'est ni claire ni satisfaisante. Il est étonnant que ce grand homme, qui blâmoit si hautement les hypotheses et les spéculacions, ait essayé néanmoins si souvent de raisonner sur des matieres tellement au-dessus de la portée des esprits les plus subtils, qu'un peu d'attention doit convaincre de l'impossibilité d'arriver là-dessus à un certain degré de connoissance démonstrative. D'ailleurs n'est-ce pas se moquer de vouloir approfondir des causes qui, selon toute apparence, demeurent toujours cachées, tandis qu'on néglige les effets qui seuls peuvent être de quelque utilité ?

SECT. I.

dans ces deux sortes de fièvre, si on a soin d'entretenir l'effervescence, autrement la fermentation dans le degré de force et l'ordre convenable, sur-tout vers la fin de la maladie, la dépuration se fera dans l'espace de temps que j'ai dit, c'est-à-dire en quatorze jours, ou en trois cents trente-six heures.

Mais si alors, je veux dire vers le declin de la fièvre, on arrête mal à propos la fermentation par l'usage des remèdes rafraîchissants, ou des lavements, il n'est pas étonnant que les fièvres tournent en longueur, puisqu'on a troublé l'ordre de la Nature : car, de cette manière, on affoiblit en quelque façon le ressort du sang, ensuite de quoi il ne sauroit opérer la dépuration. Et même dans les corps foibles et épuisés, il est quelquefois de lui-même incapable de l'opérer, et a besoin pour cela du secours des cordiaux, afin de ranimer la Nature languissante.

Il est diffé-
rent dans cer-
taines fièvres.

25. Mais je crois devoir remarquer ici que ce que j'ai dit plus haut touchant la durée et la continuité de la fermentation, doit s'entendre seulement de ces fièvres qui ont acquis un caractère fixe. Car il faut savoir, et je ne l'ignore pas, qu'il y en a certaines, soit continues, soit intermittentes, dont le caractère est variable, et qui, dans leurs fermentations, ne parviennent point au terme ordinaire. Telles sont les fièvres qui viennent quelquefois de l'abus des six choses non naturelles ; savoir les aliments, la boisson, l'air et autres semblables ; car ceux qui sont atteints de ces sortes de fièvres, guérissent souvent en très-peu de temps. La même chose arrive aussi quelquefois aux jeunes gens dont le sang est pur et fort spiritueux ; d'autant que leurs fièvres étant causées par une matière spiritueuse, volatile et très-subtile, elles achèvent promptement leur fermentation, et disparaissent bientôt.

Ce qui est
nécessaire
pour la fer-
mentation.

26. Il faut, pour la fermentation, que la matière qui doit fermenter, soit que ce soit du sang, ou du vin, ou quelque autre liqueur, ait assez d'épaisseur et de viscosité pour embarrasser et retenir les esprits, afin qu'ils puissent se mouvoir et s'agiter dans la masse de la liqueur, de la même façon à peu près que des oiseaux pris dans de la glu, ou des mouches et des abeilles prises dans du miel, peuvent bien se remuer et se tourmenter, mais non pas s'envoler. Toutefois, pour le dire en passant, les liqueurs dont j'ai fait mention, ne doivent pas être tellement épaisses, qu'elles accablent et étouffent les esprits,

jusqu'au point d'empêcher tout à fait leur mouvement (1).

27. Je ne sais si les principes que j'établis paroîtront aux autres fondés en raison. Pour moi, ils me paroissent tels ; ainsi, on n'aura pas sujet d'être étonné si en conséquence je ne propose d'autre méthode pour le traitement des fièvres intermittentes d'automne, que celle qui semble devoir être employée dans les continues, pour que la dépuracion se fasse comme il faut. Car les premières ne diffèrent en rien des secondes, si on regarde le moyen dont se sert la Nature pour l'évacuation de la matière fébrile, je veux dire la fermentation qui s'achève dans un certain espace de temps.

CHAP. V.

Traitement
des fièvres
intermittentes
d'automne.

Je ne disconviens pas néanmoins que les intermittentes ne diffèrent beaucoup des continues, et les unes des autres, par rapport à leur espèce et à leur nature. Ainsi, en observant avec soin la méthode que la Nature emploie d'ordinaire pour se débarrasser de la maladie, il faut se régler là-dessus, afin d'achever la fermentation commencée, et de rendre par ce moyen la santé au malade : ou bien en découvrant la cause spécifique des fièvres, il faudra les combattre par des remèdes efficaces et spécifiques. Voilà les deux points sur lesquels on doit prendre ses indications.

18. J'ai essayé quelquefois ces deux méthodes avec tout le soin et l'attention possible ; mais je n'ai pas encore eu le bonheur de pouvoir, par une méthode sûre, guérir les fièvres intermittentes d'automne, avant qu'elles aient achevé leur fermentation ordinaire ; quelque fâcheux que cela soit pour les malades qui se voient obligés, malgré, d'attendre jusqu'à ce temps-là leur guérison.

Si donc il se trouve un homme qui, par une méthode sûre ou par un remède spécifique, sache non seulement arrêter le cours des fièvres intermittentes dont nous par-

(1) Il n'est pas surprenant que nous ayons ici un détail si imparfait des choses qui sont nécessaires pour la fermentation, si l'on considère que notre Auteur n'étoit peut-être pas fort habile en chimie, et que de son temps cet art si utile étoit encore bien éloigné de l'état florissant où nous le voyons aujourd'hui. Ceux qui souhaiteront avoir une explication exacte de la fermentation, pourront consulter la Chimie de Boerhaave, vol. II, où ils trouveront cette matière traitée au long ; ou bien les Leçons chimiques du Docteur Shaw, qui la traite avec beaucoup de netteté, d'ordre et de précision.

SECT. I.

lons, mais encore les déraciner entièrement, je crois cet homme obligé par toute sorte de raisons, de faire part au Public d'un secret si important; et s'il manque à ce devoir, j'ose dire qu'il ne mérite le nom ni d'un bon citoyen, ni d'un homme prudent. Il ne convient pas à un bon citoyen de se réserver par un motif d'intérêt la connoissance d'une chose si avantageuse à tout le genre humain; et il n'est pas d'un homme prudent de se priver soi-même des bénédictions qu'il pourroit attendre de la bonté divine, en contribuant au bien public. D'ailleurs un homme de bien fait beaucoup moins de cas de la gloire et des richesses que de la vertu et de la sagesse.

La saignée et les purgatifs y sont dangereux. 29. Quelque difficile qu'il soit de guérir sûrement les fièvres intermittentes d'automne, je vais néanmoins proposer ce qui m'a paru le meilleur pour cela.

De fréquentes observations m'ont appris, il y a long-temps, qu'il est extrêmement dangereux de tenter la guérison de ces fièvres par les purgatifs (à moins qu'on ne les emploie de la manière que nous dirons ensuite), et que la saignée y est encore plus dangereuse: car, lorsqu'on traite les fièvres tierces par cette dernière méthode, et principalement lorsque la constitution régnante est fort épidémique, si la saignée ne les emporte pas aussi-tôt, on ne pourra en venir à bout qu'après bien du temps, même dans les gens les plus vigoureux et du meilleur tempérament. Mais les personnes âgées, après avoir long-temps souffert, ne manquent pas d'en mourir à la fin; l'inflammation des amygdales, de laquelle nous avons fait mention (1), annonçant assez souvent que la mort est proche. De plus, la saignée attire d'avance les autres symptômes qui, comme nous avons dit, accompagnent les fièvres intermittentes dans leur déclin, ou viennent à leur suite.

Quant aux fièvres quartes, la saignée y convient si peu, que des jeunes gens qui, sans cela, auroient été guéris dans six mois, restent malades une fois plus long-temps; et que des vieillards qui auroient pu être guéris dans un an, si on ne les eût pas saignés, risquent de garder leur fièvre au-delà de ce terme, et d'y succomber à la fin. Ce que je dis de la saignée, convient aussi à la purgation, avec cette différence, que la purgation n'est pas si pernicieuse, à moins qu'elle ne soit souvent réitérée (2).

(1) Voyez ci-dessus, num. 12.

(2) La saignée est néanmoins quelquefois très-utile, comme

30. Voici la façon dont je traite les fièvres tierces d'automne : le malade étant dans son lit, et bien couvert, je le fais suer en lui donnant, quatre heures avant l'accès, du petit-lait dans lequel on a fait bouillir des feuilles de sauge; dès que la sueur paroît, je lui fais prendre deux scrupules de pilules cochées majeures dans une once de mixture suivante :

CHAP. V.

Méthode de l'Auteur pour les fièvres tierces d'automne.

Prenez eau-de-vie, une livre; thériaque, trois onces; safran, un gros : mêlez tout cela ensemble pour l'usage (1).

Le malade ayant pris cela, se tiendra continuellement en sueur, jusqu'à quelques heures au-delà du temps auquel l'accès devoit venir, ayant soin de ne pas laisser interrompre la sueur par les évacuations que produira le purgatif.

31. Ce remède m'a plus souvent réussi pour la guérison des fièvres tierces, que celui qui est communément en usage, et qui tend au même but, je veux dire la décoction de racines de gentiane, de sommités de petite centaurée, etc. avec un peu de séné et d'Agaric : car, comme mon remède excite en même temps les sueurs et les selles qui sont deux mouvements contraires, il produit le même effet que le remède ordinaire, qui est d'arrêter l'accès; mais il l'arrête plus efficacement et avec aussi peu de danger. C'est par cette méthode que j'ai guéri beaucoup de fièvres tierces d'automne, et je n'en ai point trouvé de meilleure pendant les années dont il s'agit (2).

Succès de cette méthode.

lorsque l'on juge que la fièvre est occasionnée par des embarras dans les viscères du bas-ventre; à quoi les hypocondriaques, et ceux qui ont été auparavant affligés d'hémorroïdes, sont fort sujets. Dans la grossesse des femmes, il est absolument nécessaire de saigner, afin de prévenir la fausse couche que pourroit causer l'agitation violente que la fièvre produit dans le sang. Une seule saignée faite à propos a quelquefois coupé pied à une fièvre quarté opiniâtre. Pour se bien conduire dans cette matière, il faut faire attention à la saison de l'année, au degré de la maladie, à la force du sujet, à l'état des fluides et des solides, et à d'autres circonstances importantes qui doivent être soigneusement considérées et comparées.

(1) Il y a lieu de craindre plusieurs inconvénients de l'usage d'un remède si chaud, dans les jeunes gens d'un tempérament sanguin. Si l'on juge donc la sueur nécessaire, il vaudra mieux donner quelque doux sudorifique, en faisant boire souvent de l'infusion de thé, de sauge, ou autre semblable.

(2) Cette méthode est impraticable, sinon dans des tempéraments vigoureux et phlegmatiques; car dans des tempéraments sanguins, faibles et délicats, il seroit très-dangereux d'exciter

SECT. I. 31. Dans la double tierce qui a changé de type, parce-
 que le malade a été affaibli par des évacuations, ou de
 quelque autre manière, il faut de même exciter la sueur
 quatre heures avant l'accès, se servant pour cela du remède
 précédent, mais dont on retranchera les pilules cochées,
 Maniere de
 traiter la fie-
 vre double
 tierce.
 parcequ'elles augmenteroient encore la foiblesse du malade
 que les purgatifs n'ont déjà que trop épuisé, et favoriseroient
 le retour de la fièvre que les purgatifs ont rendu
 double tierce. Ou bien on se servira de quelque autre
 diaphorétique plus puissant et plus efficace, que l'on
 pourra réitérer dans l'accès véritable qui viendra immé-
 diatement ensuite.

Lorsque les accès de la fièvre double tierce jettent les
 malades dans une extrême foiblesse, j'ordonne l'électuaire
 suivant :

Electuaire Prenez conserve de fleurs de bourrache et de buglose, de
cordial. chacune une once ; conserve de romarin, demi-once ; écorce
 de citron confite, noix muscade confite, et thériaque, de cha-
 cune trois gros ; confection d'alkermès, deux gros : mêlez
 tout cela pour un électuaire, dont le malade prendra de la
 grosseur d'une noisette matin et soir, buvant par-dessus six
 cuillerées du julep suivant :

Julep cor- Prenez eau de reine des prés, et eau thériacale, de cha-
dial. cune trois onces ; syrop d'aislets, une once : mêlez cela
 ensemble.

Ou bien en place de ce julep, je donne quelque eau
 épidémique plus simple, et adoucie avec du sucre. Je
 défends les lavements, et je permets les bouillons de pou-
 lets, les décoctions d'avoine, etc.

Traitement 33. Quant à la curation des fièvres quartes, je crois
des fièvres qu'il n'est personne médiocrement versé dans la Médecine,
quartes. qui ignore combien tous les remèdes que l'on a découverts
 jusqu'ici pour la guérison de ces redoutables maladies, ont
 peu réussi, à l'exception du quinquina, lequel néanmoins
 les suspend plus souvent qu'il ne les détruit : car, après

ainsi deux mouvements directement contraires ; et c'est pen-
 sée à cause de cela que cette méthode n'a pas beaucoup été
 suivie jusqu'à présent, malgré la déférence extraordinaire que
 l'on a eue universellement au jugement de notre Auteur. La
 manière dont on traite aujourd'hui les fièvres intermittentes,
 est fort éloignée de la sienne ; mais elle est beaucoup plus sûre
 et plus douce.

qu'elles

qu'elles ont cessé deux ou trois semaines, et donné par ce moyen aux malades abattus le temps de respirer, elles recommencent avec autant de fureur que jamais; et toutes les fois qu'on revient à l'usage du quinquina, il faut d'ordinaire bien du temps pour les guérir. Je vais néanmoins rapporter ce qui m'est connu sur la manière d'employer ce remède.

CHAP. V.

34. La première attention qu'on doit avoir, c'est de ne pas le donner trop tôt, c'est-à-dire avant que la maladie se soit un peu affoiblie d'elle-même, à moins que la grande foiblesse du malade n'oblige d'y avoir recours plutôt. Car, si on le donne de trop bonne heure, il sera peut-être inutile et même dangereux, parcequ'il arrêtera tout à coup le mouvement de fermentation par où le sang cherche à se dépurer (1).

Comment il
faut donner
le quinquina.

La seconde attention est de ne point diminuer par la purgation, et encore moins par la saignée, la quantité de la matière fébrile, afin que le quinquina opère plus librement: car, comme ces deux évacuations dérangent à un certain point l'économie animale, les accès de fièvre reviendront plus promptement et plus sûrement, dès que l'action du quinquina aura cessé. Il me paroît aussi plus à propos de le donner peu à peu et assez loin des accès, que de vouloir couper pied tout d'un coup à l'accès qui va venir: car, de cette manière, le remède a plus de temps pour agir comme il faut, et on évite le danger qu'il y a de vouloir arrêter subitement et hors de saison un accès qui commence à se manifester.

La dernière attention est de serrer les prises du quinquina, afin que la vertu d'une prise ne cesse pas tout à fait,

(1) Les mauvais effets du quinquina donné trop tôt ou dans le cas présent, viennent apparemment de la qualité astringente dont il est manifestement doué, et qui empêche la matière fébrile de s'évacuer, et la fixe au-dedans sur quelque partie noble; d'où il arrive que la fièvre intermittente se change en continue qui est ordinairement d'un mauvais caractère, ou qu'elle dégénère en quelque maladie chronique opiniâtre, comme l'hydropisie, la consomption, la dureté squirrheuse du foie, la jaunisse, la cachexie, etc. C'est pourquoi lorsqu'on veut donner le quinquina dans une fièvre intermittente, et qu'on ne peut pas évacuer auparavant selon le besoin, il est beaucoup plus sûr d'attendre, si la maladie le permet, que la violence de la fièvre soit diminuée par quelques accès, et qu'une portion de la matière morbifique soit évacuée; ce qui s'accorde en partie avec le sentiment de notre Auteur sur cet article.

avant qu'on donne la suivante. Par ce moyen, on déracinera la fièvre, et le malade recouvrera une parfaite santé.

SECT. I.

35. Voilà les raisons qui me font préférer, aux autres méthodes de donner le quinquina, celle que je vais expliquer :

Electuaire fébrifuge. Prenez une once de quinquina en poudre ; mêlez-la avec deux onces de syrop de roses rouges ; et le malade, chaque jour qu'il n'y a point de véritable accès, prendra matin et soir la quantité d'une grosse noix muscade de cet opiat, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. On réitérera trois fois le même remède, ayant soin de mettre toujours entre chaque fois l'intervalle de quinze jours (1).

(1) La simplicité de cet électuaire ne doit pas le faire rejeter, quoique la méthode de l'Auteur ne soit peut-être pas sans défaut ; c'est pourquoi je joindrai ici quelques règles fondées sur l'expérience, et quelques précautions touchant la manière de donner le quinquina.

1. La règle générale qui défend de le donner tant que l'urine demeure haute en couleur, et ne laisse pas tomber un sédiment briqueté, peut souffrir une exception. L'expérience a montré que si le corps n'est pas surchargé de sucs viciés, si les viscères sont en bon état, et ne présentent aucun signe d'inflammation interne, on peut donner le quinquina avec tout le succès et la sûreté possible, même aux personnes âgées et affaiblies, et aux jeunes gens d'un tempérament vif et sanguin, pourvu qu'on ait fait précéder les évacuations convenables.

2. Lorsque la chaleur et les autres symptômes qui en dépendent sont violents, on mêle utilement le nitre avec le quinquina.

3. Si ce remède lâche le ventre, on pourra donner du ladanum liquide après chaque dose, ou le former en électuaire avec suffisante quantité de diascordium.

4. On peut le mêler avec différentes drogues, et l'adapter par ce moyen à toutes les complications des fièvres intermittentes.

5. On doit consulter le goût du malade par rapport au choix de la forme sous laquelle on veut le donner ; mais quand le malade peut le prendre en substance, il est ordinairement plus efficace qu'en décoction, en infusion, en teinture, ou en extrait.

6. La dose doit être modérée, mais souvent réitérée.

7. Il ne faut jamais le donner immédiatement avant l'accès, ni dans la violence, ou le déclin.

8. Pendant l'usage du quinquina, un exercice modéré est très-utile ; mais il faut s'abstenir de tout remède qui peut agiter les fluides et déranger la circulation. Pour ce qui est des préparations efficaces et élégantes de ce remède, on peut consulter le Docteur Shaw, *Practice of Physick*, vol. 1, p. 140, 4e. édit. et *Chemical Lectures*, p. 231.

De Gorter dit qu'un homme prit un jour une once de quinquina à la fois, sans qu'il en arrivât aucun inconvénient ; et qu'au contraire il fut entièrement guéri d'une fièvre quarte. Le même Auteur ajoute qu'il sait d'autres malades qui ont pris en

36. On pourra peut-être employer le quinquina aussi utilement dans les fievres tierces, soit de printemps, soit d'automne, que dans les fievres quartes. Mais, à parler vrai, et sans vouloir faire une vaine ostentation de l'art, si le malade qui est attaqué de l'une ou de l'autre de ces fievres est un enfant ou un jeune homme, le meilleur, autant que j'ai pu voir jusqu'à présent, c'est de ne faire absolument aucun remede, et de ne point faire changer d'air ni de régime; car je n'ai jamais observé qu'elles aient eu aucune mauvaise suite, lorsqu'on les a entièrement abandonnées à la Nature. C'est ce que j'ai souvent vu avec surprise, principalement dans des enfants; car, après que le sang s'étoit dépuré, la fièvre s'évanouissoit d'elle-même.

CHAP. V.

Remedes
pour les fie-
vres tierces
et quartes en
qui sont inu-
tiles.

Au contraire, si on fait observer un régime trop sévère, ou si on purge de temps en temps, comme il est ordinaire, sous prétexte de dissiper les obstructions, et d'évacuer les humeurs qui séjournent dans les premières voies; ou bien si on saigne dans une constitution épidémique, ce qui est le plus nuisible, la maladie sera fort longue, et, durant ce temps-là, les malades seront exposés à mille symptômes très-dangereux.

37. Mais, si les gens qui ont des fievres tierces d'automne, ou des fievres quartes, sont fort âgés, ils risquent non seulement d'être long-temps malades, mais ils sont encore en grand danger de mort. C'est pourquoi, si le Médecin n'a pu dompter la fièvre, ni par le quinquina, ni par quelque autre méthode que ce soit, il faut au moins qu'il aide la Nature, et lui fournisse les secours dont elle a besoin pour achever son ouvrage: car, dans les corps épuisés, si on n'entretient pas la fermentation par des cordiaux, et par un régime fortifiant, comme par le vin d'absynthe et autres choses semblables, il arrivera inmanquablement que les malades seront affoiblis par une suite d'accès vagues et inutiles; ainsi la maladie trainera en longueur; et lorsqu'il surviendra quelque accès plus violent, la Nature qui se trouvera languissante, ne pourra arriver au temps de l'ébullition, et par conséquent le malade mourra dans le frisson. C'est à quoi sont sujets les vieillards qui ont été affoiblis par une longue suite de pur-

Cordiaux
et fortifiants
sont néces-
saires dans
les gonagés,

une seule fois la quantité entière de ce remede qu'on leur avoit ordonnée, sans que cette imprudence ait eu de fâcheuses suites; d'où il a appris que c'est une chose inutile d'être si timide à déterminer la dose du quinquina. Voyez le *Med. compend.* du même Auteur, tom. I. p. 274.

SECT. I.

garifs : on les a même vus quelquefois être enlevés dans le frisson des premiers accès, au lieu qu'on auroit pu les conserver du moins encore quelque temps, en leur donnant un puissant cordial.

Et aussi le
changement
d'air.

38. Lorsque le temps nécessaire pour la dépuración du sang est passé, ou même un peu auparavant, il faut que les malades qui sont d'un âge avancé, changent d'air, soit en allant dans un pays plus chaud, ce qui seroit le mieux, soit au moins en quittant l'endroit où ils ont été attaqués la première fois de la fièvre. On ne sauroit dire combien le changement d'air est utile pour la guérison parfaite de la maladie. Cependant il n'est pas nécessaire de changer d'air avant le temps que nous avons dit, et même cela convient moins : car, quand on iroit dans le pays le plus méridional et le plus chaud, toujours faut-il que le sang, lorsqu'il a une fois commencé à fermenter, achève de se dépurar. Or, on ne sauroit attendre cet avantage d'un nouvel air, à moins que la fermentation ne soit déjà bien avancée, et par conséquent le malade en état de recouvrer la santé.

Le vrai temps de changer d'air est donc lorsque la fièvre est sur le point de finir. Par exemple, dans la fièvre quarte qui a commencé en automne, il ne faut changer d'air que vers le commencement de Février (1).

En quelle
occasion il
faut aider la
dépuración
du sang.

39. Cependant, si le malade ne peut, ou ne veut pas se transporter ailleurs, il faudra lui donner en ce temps-là même, quelque remède efficace capable d'aider puissamment la dépuración languissante, et de l'achever, s'il se peut, tout d'un coup. Pour cela, je conseillerois de faire prendre, deux heures avant l'accès, un gros et demi d'électuaire d'œuf, ou de thériaque, dissous dans l'eau-de-vie commune.

Mixtère.

Remèdes
chauds doi-
vent être
donnés seu-
lement dans
le déclin de
la maladie.

J'ai employé ce remède avec succès dans le déclin de ces maladies. J'avoue néanmoins que, si on donne trop tôt ces sortes de remèdes échauffants, ils changent la fièvre en double tierce, ou en double quarte, ou bien en continue, comme Galien l'a déjà remarqué.

On peut en agir de même à l'égard des jeunes gens

(1) La pratique d'aujourd'hui fournit quantité d'exemples de malades qui ont été guéris en prenant un air plus chaud, lorsque tous les autres remèdes avoient été inutiles; mais je crois qu'il est inutile, est peut-être dangereux, d'attendre pour cela aussi tard que notre Auteur le demande.

malades ; pourvu qu'on garde certaines précautions : mais à l'égard des enfans , cette méthode ne convient point du tout ; et même j'ai observé , il y a long-temps , qu'elle n'est pas sans danger (1).

CHAP. V.

40. Avant que de finir la matiere présente , il est bon d'avertir que ce que nous avons dit sur la durée des fievres intermittentes d'automne , et sur le temps nécessaire pour la dépuratıon du sang , doit s'entendre uniquement de ce que la Nature a coutume d'opérer , lorsqu'elle est aidée par les remedes ordinaires. Car je n'ai nullement prétendu que les savans et habiles Médecins dussent perdre courage , et désespérer de trouver d'autres méthodes plus sûres , ou des remedes plus excellents pour la guérison de ces maladies. Je suis si éloigné de penser de la sorte , que je ne désespere pas de découvrir moi-même un jour une telle méthode , ou un tel remede.

41. Quand il n'y a plus de fièvre , il faut purger soigneusement le malade. On ne sauroit dire combien il survient de maladies après les fievres d'automne , pour avoir négligé la purgation. Je suis surpris que les Medecins y fassent si peu d'attention , et n'en avertissent point ; car toutes les fois que j'ai vu des gens un peu avancés en âge , qui ont été attaqués de quelqu'une de ces fievres , sans avoir été purgés ensuite , j'ai pu prédire sûrement qu'il leur arriveroit quelque maladie dangereuse à laquelle ils ne s'attendoient pas le moins du monde , se croyant parfaitement guéris.

Purgation est nécessaire après la cessation de la fièvre.

42. Il faut néanmoins prendre garde de ne purger que quand la maladie est entièrement finie ; car quoique les premieres voies semblent en quelque façon être débarrassées par-là des impuretés que la fièvre y a amassées , il s'y en trouvera bientôt de nouvelles , et elles seront fournies par la fièvre , que l'action du purgatif et l'agitation des humeurs auront rallumée. Ainsi tout ce qu'on gagnera par la purgation , sera de rendre la maladie plus opiniâtre.

Mais non auparavant.

(1) On traiteroit peut-être maintenant d'imprudent , de téméraire et d'empirique , celui qui hasarderait un si violent sudorifique , sinon en des cas extraordinaires ; car lorsque le ton des solides est déjà fort relâché , et les sucs fort appauvris , il y a lieu de craindre qu'un pareil remede ne produise de funestes effets ; mais aujourd'hui que la Médecine est si perfectionnée , nous ne manquons pas heureusement de remedes plus doux et plus efficaces en pareil cas , et les remedes violents sont universellement condamnés et proscrits.

SECT. I.

C'est ce que nous apprennent chaque jour les exemples des malades que l'on accable de purgatifs, suivant les principes de cette médecine qui croit devoir travailler uniquement à dissiper les obstructions, et évacuer l'humeur mélancolique qu'on regarde ordinairement comme la première source du mal : car il m'est évident que ces purgatifs réitérés, quelque quantité d'humeur qu'ils puissent évacuer, rendent la fièvre plus enracinée et plus rebelle que si elle n'avoit point été irritée.

Méthode de
Purger.

43. Ainsi pour purger, j'attends non seulement qu'il n'y ait plus d'accès sensible, mais encore qu'il ne reste pas la moindre altération les jours que l'accès auroit dû venir, et outre cela qu'il se soit écoulé un mois. Alors je donne une potion lenitive ordinaire, que je réitere une fois la semaine pendant les deux ou trois mois suivants; et chaque fois, lorsque l'action du purgatif est finie, je fais prendre à l'heure du sommeil un remède calmant, afin de couper pied à un nouvel accès qui, sans cela, reviendrait peut-être à l'occasion du trouble que les plus doux purgatifs excitent dans les humeurs (1).

Raisons de
cette métho-
de.

44. La raison pour laquelle je mets l'intervalle d'une semaine entre chaque purgation, c'est afin de prévenir les rechûtes qui arrivent aisément par l'agitation trop fréquente du sang et des humeurs (2). Mais lorsqu'il n'y

(1) L'Auteur avertit judicieusement de ne pas purger trop tôt, crainte de causer une rechûte; mais il n'est pas toujours nécessaire, et quelquefois même il est nuisible de purger; et quoiqu'il puisse y avoir des cas de le faire utilement deux ou trois fois, il est rare néanmoins que des purgatifs long-temps continués ne soient pernicieux; ainsi on ne doit pas regarder comme une règle générale ce que dit ici notre Auteur.

(2) L'hydropisie est causée par la purgation fréquente, sur-tout dans la fièvre quarte, et les purgatifs ne font que l'augmenter. Cette sorte d'hydropisie entretient la fièvre intermittente, ou la change en continue d'un mauvais caractère; mais en fortifiant le corps par des astringents, par des remèdes chauds, des stomachiques et des antiscorbutiques, l'eau épanchée s'évacue d'elle-même.

Lorsque la fièvre intermittente est guérie, il ne reste rien à faire, sinon que le malade doit continuer de prendre chaque jour pendant un mois un demi-gros de quinquina, ou bien une once dans l'espace de quinze jours après la cessation de la fièvre, et de cette manière il n'y aura point de rechûte à craindre. Si l'on donne un vomitif ou un purgatif aussi-tôt après la guérison, la fièvre revient aisément; mais comme alors le malade a ordinairement grand appétit, il faut avoir soin de ne pas surcharger l'estomac. *De Gorter, Med. compend. tom. I, p. 152. 274.*

a plus à craindre de rechûte, on peut souvent mettre en usage l'apôseme qui suit.

Prenez rapontic, deux onces; racines d'asperge, de petit houx, de persil et de polypode de chêne, de chacune une once; écorces moyennes de frêne et de tamarisc, de chacune demi-once; feuilles d'aigremoine, de cêtrac et de capillaire, de chacune une poignée; séné mondé et arrosé de trois onces de vin blanc, demi-once; épithyme, demi-once; trochisques d'agarie, deux gros; graines de fenouil, quatre scrupules. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau de fontaine, jusqu'à la réduction d'une livre et demie. Ajoutez sur la fin trois onces de suc d'orange. Coulez la liqueur, et dissolvez-y syrop de chicorée composé de rhubarbe, et syrop magistral pour la mélancolie, de chacun une once et demie. Faites un apôseme, dont le malade prendra demi-livre le matin pendant trois jours. On réitérera ce remède toutes les fois qu'il sera besoin.

Apozème
apéritif.

45. Quant aux symptômes qui accompagnent quelquefois les fièvres intermittentes dans leur déclin, il faut observer que ceux des fièvres de printemps sont en très-petit nombre en comparaison de ceux des fièvres d'automne. La raison de cela est que les fièvres de printemps ne sont pas si longues, et d'ailleurs ne sont pas causées par des humeurs si grossières, ni si malignes.

Symptômes
des fièvres
intermittentes
du printemps
en moindre
nombre que
dans celles
d'automne.

46. Le principal symptôme dont nous parlerons, c'est l'hydropisie, qui d'abord fait enfler les jambes, et ensuite le ventre. Elle vient de ce que le sang a perdu une grande quantité d'esprits animaux par les fermentations fréquentes que lui a causé la longueur de la maladie, sur-tout dans les personnes déjà avancées en âge. Cette disette d'esprits animaux fait que le sang ne peut plus assimiler les sucs que lui fournissent les aliments. Ces sucs encore cruds et indigestes se déposent sur les jambes, et quand elles sont distendues et ne peuvent plus en recevoir, ils s'épanchent dans le ventre, ce qui forme une vraie hydropisie. Il est rare qu'elle attaque les jeunes gens, à moins qu'elle ne soit produite par des purgations souvent réitérées durant le cours de la fièvre.

Hydropisie
dans les
fièvres d'au-
tome-
ne.

47. L'hydropisie qui vient de la cause rapportée ci-dessus, se guérit aisément par les apéritifs et les purgatifs, elle doit être traitée.

Comment
elle doit être
traitée.

les malades en sont attaqués, parceque cela me donne espérance de leur guérison. En effet, j'en ai guéri parfa-

temment quelques-uns par l'usage de l'apôseme précédent, sans y ajouter même aucun des remèdes qui sont plus appropriés à l'hydropisie.

SECT. I.

J'ai observé néanmoins que l'hydropisie qui est venue d'une fièvre intermittente, ne peut se guérir par des purgatifs, tandis que cette fièvre dure : car la fièvre ne fera par ce moyen que s'enraciner davantage, et l'hydropisie ne cessera point. Ainsi il faut attendre qu'il n'y ait plus de fièvre, et alors on pourra attaquer avec succès l'hydropisie (1).

Infusions
convenables
en ce cas.

48. Mais si ce symptôme est d'une telle violence, qu'on ne juge pas devoir attendre, pour le traiter, que la cessation de la fièvre permette l'usage des purgatifs, il faut alors attaquer la fièvre par les infusions de racines de rai-
fort sauvage, de sommités d'abrynth et de petite centauree, de baies de genievre, de cendre de Genet, etc. faites dans du vin ; lesquelles non seulement dissiperont l'hydropisie, en rétablissant les forces épuisées du sang, mais encore aideront fort à propos la nature à triompher de la maladie.

Description
du rachitis
et la manière
de le traiter.

49. Les enfants deviennent quelquefois étiques après les fièvres d'automne, soit continues, soit intermittentes. Leur ventre s'enfle et se durcit ; souvent la toux et les autres symptômes de la plithisie surviennent, et ressemblent entièrement au rachitis. Voici comment je conseille de traiter cette maladie.

On préparera la potion purgative que j'ai ordonnée pour être prise à la fin des fièvres continues (2). On en donnera à l'enfant une ou deux cuillerées, plus ou moins suivant l'âge, le matin, pendant neuf jours, laissant, s'il est besoin, un ou deux jours d'intervalle. Il faudra tellement régler la purgation, soit en augmentant, soit en diminuant la dose du remède, qu'il n'y ait pas plus de cinq ou six selles chaque jour.

Quand on aura achevé de purger, on lui oindra durant quelques jours tout le ventre avec un liniment apéritif. J'ai coutume de me servir du suivant :

Prenez huiles de lis et de tamarisc, de chacune deux

(1) Dans ce cas-là l'eau s'est souvent évacuée d'elle-même en peu de temps par les conduits de l'urine, sans le secours d'aucun remède. De Gorter, *Med. compend.* tom. 1. p. 132.

(2) Voyez Sect. 1. Chap. 4. num. 35.

onces; suc de racines de bryone et d'ache, de chacun une once. Faire bouillir jusqu'à ce que les suc^s soient consumés. CHAP. V.
 Ajoutez orgueⁿt de guimauve, et beurre frais, de chacun une once; gomme ammoniacque dissoute dans le vinaigre, Liniment apéritif.
 demi-once; cire jaune, ce qu'il en faut. Faites un liniment.

J'ai guéri par cette méthode quantité d'enfants qui avoient même un véritable rachitis.

Cependant il faut avoir grand soin, comme nous en avons déjà averti (1), de ne pas purger avant que la fièvre ait entièrement cessé. Il est vrai que la purgation pourra évacuer quelque partie de l'humeur peccante qui s'est amassée dans les premières voies. Mais la fièvre en fournira bientôt de nouvelle, qui non seulement rendra la purgation inutile, mais prolongera encore la maladie, par les raisons que nous avons alléguées auparavant.

50. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que quand des enfants ont eu long-temps les fièvres d'automne, il n'y a aucune espérance de les en délivrer, jusqu'à ce que la région de l'abdomen, sur-tout vers la rate, ait commencé de se durcir et de se tuméfier: car à mesure que ce symptôme vient, la fièvre s'en va; et il n'est peut-être pas de meilleur signe pour connoître qu'elle finira bientôt, que lorsqu'on le voit venir. Il en est de même des enflures de jambes qu'on voit quelquefois dans les adultes.

51. La tumeur du ventre, qui arrive aux enfants après ces fièvres, dans les années que la constitution de l'air produit des fièvres intermittentes épidémiques, se fait sentir aux doigts, comme si les viscères contenoient quelque matière skirrheuse; au lieu que la tumeur du ventre qui arrive les autres années, quoique par la même cause, se fait sentir au toucher, comme si les hypocondres étoient simplement distendus par des vents. Voilà pourquoi les vrais rachitis sont rares, excepté dans les années où les fièvres intermittentes d'automne ont le dessus; ce qui mérite attention.

52. La douleur et l'inflammation des amygdales, après les fièvres continues ou intermittentes, avec difficulté d'avaler au commencement, et ensuite enrouement, yeux creux, et face hippocratique, annoncent une mort certaine, et ne laissent pas la moindre espérance de guérison. J'ai ob-

Enflure du
ventre; bon
signe dans
les enfants.

Vrai rachitis est rare.

Douleur et
inflammation des
amygdales,
etc. mauvais
signes.

(1) Voyez ci-dessus, num. 35.

SECT. I.

servé que ce funeste symptôme étoit produit le plus souvent par des évacuations trop abondantes dans des sujets que la violence de la maladie a déjà presque épuisés, et par la longue durée de la fièvre.

Manie particulière ; comment doit être traitée.

53. Il y a beaucoup d'autres accidents qui arrivent à la suite des fièvres intermittentes, soit parcequ'on n'a point purgé du tout, soit parcequ'on n'a pas bien purgé. Je les passerai maintenant sous silence, d'autant que la manière de les traiter est presque la même, c'est-à-dire qu'il faut purger les recréments qu'a laissés la fermentation précédente, et qui occasionnent ces sortes d'accidents. Mais je ne saurois m'empêcher de parler ici d'un symptôme important qui, bien loin de céder aux purgatifs et aux autres évacuans, pas même à la saignée, devient au contraire plus violent par ces remèdes. C'est une sorte de manie particulière, laquelle vient quelquefois après les fièvres intermittentes qui ont duré fort long-temps, et sur-tout après les fièvres quartes. Elle ne cède point à la méthode ordinaire, et après qu'on a mis en œuvre de fortes évacuations, on a le chagrin de la voir dégénérer en une folie qui ne se termine qu'avec la vie.

La saignée et la purgation y sont nuisibles.

54. J'ai souvent été surpris de ce que les auteurs n'en disent rien du tout, quoique je l'aie vu arriver assez souvent. Les autres especes de manie se guérissent ordinairement par des évacuations abondantes, par la saignée, et la purgation ; au lieu que celle-ci résiste à tous ces remèdes ; et même lorsque le malade est sur le point d'être guéri, si on lui donne seulement un lavement avec le lait et le sucre, le mal revient aussitôt. Si on s'obstine à le combattre par des purgatifs réitérés et par la saignée, on pourra bien diminuer sa violence, mais le malade tombera certainement dans une folie incurable.

Cela ne surprendra pas si l'on fait attention que l'autre espece de manie est produite par un sang trop exalté et trop vif ; au lieu que celle dont il s'agit, vient de la foiblesse du sang, et pour ainsi dire, de son évaporation, causée par la longue fermentation que la fièvre a excitée, en conséquence de laquelle évaporation les esprits sont entièrement incapables des fonctions animales.

Méthode de traitement.

55. Voici comment je traite cette manie. Je donne au malade trois fois le jour une bonne dose de quelque puissant cordial, tel que la thériaque (1), l'électuaire d'œuf,

(1) La thériaque est à la vérité un électuaire chaud ; mais

la poudre de la Comtesse de Kent, la poudre de Walter Rangleigh, ou quelque'autre semblable dans l'eau épidémique, l'eau thériaquele, ou quelque'autre eau cordiale. On peut aussi donner des cordiaux sous quelque'autre forme que ce soit. Durant ce temps-là il faut nourrir modérément le malade, mais la nourriture doit être succulente, et il doit boire de bon vin, ne point sortir de la maison, et demeurer long-temps au lit. En gardant ce régime, le ventre sera resserré, et cela pourroit faire craindre que l'usage des remèdes chauds ne produisît la fièvre; mais cette crainte est sans fondement, parce que les esprits qui ont été presque épuisés par la maladie précédente, ne sauroient plus en causer une nouvelle.

CHAP. V.

Au bout de quelques semaines le malade sera mieux : alors on peut omettre les cordiaux pendant quelques jours ; mais la nourriture doit toujours être propre à rétablir les forces ; et après un court intervalle, il faut en revenir aux cordiaux, et les continuer jusqu'à parfaite guérison.

Elle réussit dans une autre sorte de manie.

§ 6. Cette méthode a quelquefois réussi pour guérir la manie qui n'est pas une suite des fièvres intermittentes, savoir dans des sujets foibles et d'un tempéramment froid. L'année dernière je fus mandé à Salisbury, pour traiter conjointement avec le Docteur Thomas, savant et habile Médecin, et mon intime ami, une femme de condition qui avoit l'esprit fort dérangé.

Nous employâmes les remèdes dont j'ai parlé, quoiqu'elle fût grosse en ce temps-là, et elle revint entièrement dans son bon sens.

§ 7. Mais la manie ordinaire qui arrive à des gens vigoureux sans qu'il y ait eu de fièvre auparavant, est d'une autre nature ; par conséquent elle doit être traitée d'une manière bien différente, et les évacuations y sont nécessaires : ce qui n'empêche pas qu'il ne faille y employer aussi les remèdes qui fortifient le cerveau et les esprits animaux. Or quoique ce ne soit pas ici le lieu d'expliquer la curation de cette maladie, je veux bien néanmoins le faire en passant, afin d'empêcher que la ressemblance de ces deux especes de manie ne jette dans l'erreur.

§ 8. Dans les personnes jeunes et d'un tempéramment

Manie ordinaire ; comment doit être traitée.

je doute que dans le cas dont il s'agit elle mérite le nom de cordial, parceque l'opium qu'elle contient doit plus relâcher et affoiblir, que les autres ingrédients ne fortifient et ne raniment.

SECT. I.

sanguin, on tirera deux ou trois fois huit ou neuf onces de sang au bras, laissant trois jours d'intervalle entre chaque saignée : puis on saignera une fois à la jugulaire. Un plus grand nombre de saignées rendroient plutôt le malade fou, qu'elles ne le guériroient (1).

Il faut ensuite lui faire user des pilules de *duobus*, dont il prendra un demi-gros, ou deux scrupules, suivant qu'elles opéreront, et cela une fois la semaine, et un jour réglé; en sorte que s'il a commencé, par exemple, le lundi l'usage des pilules, il les prenne chaque semaine, précisément le même jour, et non pas plus souvent, continuant ainsi pendant long-temps, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri.

Par cette méthode les humeurs qui avoient coutume de se porter au cerveau et de le troubler, recevront une autre détermination, et s'évacueront insensiblement par en bas.

59. Les jours exempts de purgation, le malade usera pendant tout le traitement de l'électuaire suivant, ou de quelqu'autre remède qui ait la même vertu.

(1) Cette règle pour la saignée est trop limitée. On doit saigner plus ou moins, suivant l'exigence des cas et les circonstances de la maladie. Le genre de manie qui est ici décrit, se guérit rarement, sur-tout dans les personnes jeunes et sanguines, sans saigner beaucoup plus souvent et plus copieusement que ne l'ordonne notre Auteur, en y joignant de puissants vomitifs réitérés suivant le besoin, et le bain d'eau froide. L'Auteur ne fait point mention de ces deux derniers secours. Le Docteur Kinneir recommande le camphre en grande dose, savoir, jusqu'à un demi-gros dans les manies furieuses, et il dit l'avoir éprouvé avec succès. Voyez *Abridg. of the Phys. Transact.* publié en 1734. On peut employer quelquefois utilement de puissants narcotiques après des évacuations convenables.

Hoffmann recommande le bain chaud dans la manie, dans les termes suivants. Ce n'est pas par le raisonnement, dit-il, mais en suite d'une longue expérience, que nous vantons l'excellence de ce remède dans ce cas-là; car nous avons vu plusieurs mélancolies invétérées, et plusieurs manies heureusement guéries par ce moyen, après les saignées et l'usage des remèdes délayants et nitreux. J'ai recommandé cette méthode à plusieurs Médecins étrangers qui, comme moi, s'en sont très-bien trouvés; c'est pourquoi je me suis souvent étonné qu'elle fût si négligée de notre temps, quoique dès les premiers temps on l'ait employée pour la même maladie, en sorte que les anciens Médecins y comptoient entièrement. Voyez *Nouvelles expériences, etc.* sur les eaux minérales, par *Fred. Hoffmann*.

Prenez conserve d'absynthe romaine, conserve de romarin, et thériaque, de chacune une once; conserve d'écorce d'orange, angélique confite, et noix muscade confite, de chacune demi-once; syrop d'aillots, ce qu'il en faut. Faites un électuaire, dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade deux fois le jour, buvant par-dessus un petit coup de vin de Canarie, où l'on aura fait infuser froidement des fleurs de primevere.

CHAP. V.

Electuaire
cordial.

60. La fièvre continue et les fièvres intermittentes, que j'ai décrites ci-dessus, furent presque les seules maladies épidémiques qui parurent durant la constitution des années 1661, 1662, 1663 et 1664. Je ne saurois dire pendant combien d'années auparavant elles avoient été les principales. Ce que je sais certainement, c'est que depuis l'an 1664 jusqu'en 1677, elles furent extrêmement rares à Londres.

61. J'aurois dû parler aussi des petites véroles qui survenoient alors, et marquer leur nature par rapport à la constitution régnante : car, comme je l'ai déjà remarqué (1), elles sont très-différentes, suivant les diverses constitutions qui les produisent. Mais ne les ayant pas examinées en ce temps-là avec assez de soin, je les passe sous silence, me contentant de remarquer une chose qui leur étoit particulière, c'est que dans ces années-là elles étoient en très-grand nombre dès le commencement de Mai, et qu'elles dispa-roissoient à l'arrivée des maladies épidémiques d'automne, savoir de la fièvre continue et des fièvres intermittentes. On voyoit le plus souvent des pustules, de petites fossettes qui ressembloient à des têtes d'épingles. Lorsque la petite vérole étoit discrète, le plus grand danger étoit le huitième jour : alors la sueur ou la moiteur qui avoit duré jusques-là, s'arrêtoit tout d'un coup, et la peau devenoit sèche, sans que les meilleurs cordiaux pussent rappeler la sueur. La phrénésie survenoit avec beaucoup d'agitation, de douleur et d'inquiétude; le malade urinoit souvent, mais en petite quantité, et après les plus belles apparences de guérison, il mouroit dans peu d'heures.

Particulari-
tés touchant
les petites
véroles de
cette consti-
tution.

(1) Voyez Sect. 1. Chap. 2. num. 12. 16.

SECTION II.

CHAPITRE PREMIER.

*Constitution épidémique des années 1665 et 1666
à Londres.*

Dénombre-
ment des ma-
ladies de ce-
te constitu-
tion.

1. **A** P R È S un hiver très-froid et une gelée sèche, qui dura sans interruption jusqu'au printemps, le dégel étant venu tout d'un coup à la fin du mois de Mars, c'est-à-dire au commencement de l'année 1665, suivant la manière de compter des Anglois, on vit aussi-tôt des péripneumonies, des pleurésies, des esquinancies, et d'autres maladies inflammatoires faire de grands ravages. Il parut alors une fièvre continue épidémique, très-différente des fièvres continues qui avoient régné dans la constitution précédente; au lieu qu'on ne voit presque aucune de ces dernières dans le temps dont il s'agit maintenant. Cette fièvre continue épidémique étoit accompagnée d'une plus violente douleur de tête que les fièvres des années précédentes, et de plus grandes envies de vomir.

Dans la plupart des malades, la diarrhée que nous avons dit auparavant pouvoir être prévenue par un vomitif, étoit ici produite par le même remède, et néanmoins les envies de vomir ne cessoient point. La peau étoit sèche, comme dans les fièvres de la constitution précédente. Cependant on pouvoit exciter la sueur, et le meilleur moyen pour cela étoit la saignée. Dès que la sueur paroissoit, les symptômes étoient moins violents. On pouvoit faire suer dans tous les temps de la maladie; au lieu que dans la fièvre des années précédentes, il étoit dangereux de l'entreprendre avant le treizième et le quatorzième jour de la maladie; encore avoit-on bien de la peine à en venir à bout. Le sang étoit souvent de même couleur que celui des pleurétiques et des gens attaqués de rhumatisme, excepté que la partie gélatineuse n'étoit pas si blanche. Voilà quels étoient d'abord les symptômes qui distinguoient cette maladie.

Peste et ses
progrès.

2. L'année avançant, la peste survint, avec un grand nombre de ses symptômes pathogénomiques, savoir les

charbons, les bubons, etc. Elle augmenta de jour en jour, et vers l'équinoxe d'automne, elle se trouva dans sa plus grande force; car elle enleva alors dans une seule semaine environ huit mille âmes; quoique les deux tiers au moins des habitans se fussent retirés à la campagne pour éviter la contagion. Depuis ce temps-là elle diminua, et aux approches de l'hiver, elle disparut presque entièrement; car durant toute cette saison jusqu'au commencement du printemps suivant, elle attaqua seulement quelques personnes par-ci, par-là; et le printemps étant venu, elle cessa tout-à-fait. Mais la fièvre subsista toute l'année suivante, et même jusqu'au commencement du printemps de l'an 1667, quoiqu'elle ne fût pas si épidémique. Je vais traiter maintenant de ces deux maladies.

CHAPITRE II.

Fièvre pestilentielle et peste des années 1665 et 1666.

I. J'AI remarqué plus haut, qu'il y a certaines fièvres que l'on met ordinairement au nombre des fièvres malignes (1), quoique la violence de leurs symptômes, qui donne lieu à cette idée, ne vienne d'aucune malignité, mais de la mauvaise façon dont elles ont été traitées: car quand on ne fait pas assez d'attention aux moyens dont se sert la Nature dans le dessein qu'elle a de terminer la maladie, et qu'on emploie mal à propos une autre méthode, on trouble l'économie animale, on bouleverse tout, et on change entièrement la face de la maladie qui, n'étant plus la même, devient beaucoup plus fâcheuse, et se trouve accompagnée d'un grand nombre de symptômes étrangers.

Certaines fièvres fausement estimées malignes.

La fièvre maligne n'est pas une maladie commune (2),

Fièvre véritablement maligne est rare.

(1) Voyez Sect. 1. Chap. 2. num. 13.

(2) Les ignorans se trompent souvent en imaginant une certaine malignité dans les maladies, et cela vient fort souvent faute d'avoir suffisamment examiné les causes antécédentes, et d'avoir fait attention aux symptômes, et à la totalité de la maladie; d'où s'ensuivent de grandes bévues dans la pratique. On ne convient pas universellement de ce qu'on doit entendre par le terme de malignité; mais il est difficile de s'en former

SECT. II.

elle est tout-à-fait différente des autres especes de fievers qui, à raison de l'irrégularité de leurs symptômes, portent le nom de malignes. Mais elle est de la même espece que la peste, et n'en diffère que parceque son degré de violence est moindre. C'est pourquoi j'expliquerai dans le même chapitre l'origine et la curation de ces deux maladies.

Disposition de l'air produire des maladies.

2. Qu'il y ait dans l'air une certaine température ou disposition qui, en divers temps, produit différentes maladies, c'est de quoi on ne sauroit douter, si l'on fait attention que la même maladie attaque en certains temps une infinité de gens, et devient épidémique; au lieu qu'en d'autres temps, elle n'en attaque qu'un fort petit nombre. La chose est évidente touchant la petite vérole, et surtout touchant la peste, qui fait la matiere de ce chapitre.

Cette disposition est difficile à connoître.

3. Mais quelle est cette disposition morbifique de l'air, et quelle en est la nature? C'est ce que nous ignorons absolument, de même que plusieurs autres choses sur lesquelles de prétendus Philosophes, également orgueilleux et insensés, débitent mille niaiseries (1). Cependant nous avons de grandes actions de grâces à rendre à la bonté et à la miséricorde divine, de ce qu'elle a voulu

une idée assez claire et assez juste pour en faire une application sûre à certaines fievers, et pour autoriser la méthode curative qui est fondée là-dessus. Les fievers qu'on appelle ordinairement malignes, étant examinées selon leurs symptômes, paroissent venir d'une coagulation, ou d'une dissolution des fluides, et par conséquent elles demandent un traitement différent, les remèdes volatils et atténuants étant propres dans les premières, et les acides modérés, les émulsions rafraîchissantes, les agglutinants, comme la gelée de corne de cerf, etc. dans les secondes; et comme ces sortes de remèdes agissent par des qualités manifestes, on peut raisonnablement en conclure que les fievers viennent aussi de causes manifestes, en sorte que l'idée d'une malignité prétendue tombe d'elle-même. Les fievers qu'on estime véritablement malignes dépendent de quelques qualités particulières et contagieuses de l'air, lesquelles ne peuvent peut-être pas se connoître par les sens, ou bien d'aliments corrompus et pourris, de la morsure des animaux venimeux, etc. mais ces causes ne sont pas à beaucoup près si communes que l'on croit ordinairement.

(1) Il y a beaucoup de phénomènes qui surpassent la petitesse de notre intelligence, et qu'on ne doit pas cependant mépriser; mais quand on ne sauroit connoître par le raisonnement la nature d'une cause, on doit toujours en remarquer soigneusement l'effet sensible, afin de tirer de là des règles sûres de pratique.

que les constitutions de l'air qui produisent la peste, c'est-à-dire la plus terrible et la plus pernicieuse de toutes les maladies, arrivassent beaucoup plus rarement que celles qui causent d'autres maladies moins funestes. De là vient qu'en Angleterre il n'y a guère plus souvent de peste que tous les trente ou quarante ans, du moins de peste qui soit furieuse, et qui fasse des ravages extraordinaires (1).

CHAP. II.

Les maladies contagieuses qu'on voit de côté et d'autre pendant quelques années après une peste considérable, et qui diminuent et disparaissent insensiblement, doivent être attribuées à une disposition pestilentielle de l'air, laquelle subsiste encore en partie, et n'a pas été entièrement changée en une disposition plus salutaire. Il faut les regarder comme des reliquats de la peste qui a précédé. De là vient aussi que les fièvres qui regnent un ou deux ans après une grande peste, sont ordinairement pestilentielles; et quoiqu'elles n'aient pas certaines marques d'une véritable peste, elles en ont néanmoins le plus souvent la nature et le caractère, et doivent être traitées de la même façon, comme nous le montrerons plus bas.

5. Mais outre cette constitution de l'air, qui est en quelque manière une cause générale, il faut encore une cause particulière, c'est-à-dire un miasme ou virus, qui soit communiqué par quelque corps pestiféré, et qui soit reçu, ou immédiatement et par une communication personnelle, ou médiatement et par un foyer; et si cela arrive pendant la constitution de l'air dont nous avons parlé (2), une petite étincelle produit bientôt un horrible incendie: et la peste, en mettant une infinité de gens au tombeau, corrompt l'air dans tout le pays où elle regne, et le rend contagieux, tant par la respiration des malades, que par les cadavres des morts; en sorte que pour la multiplication de cette affreuse maladie, il n'est plus besoin alors d'un foyer, ou d'une communication personnelle: mais que tout homme, quelque soin qu'il ait de se tenir éloigné des pestiférés, peut aisément prendre la peste par le moyen de

Causes qui produisent la peste.

(1) C'est une opinion commune et répandue par des Auteurs d'un grand nom, que la peste vient d'ordinaire en Angleterre une fois dans trente ou quarante ans: mais c'est une pure imagination qui n'est fondée ni sur la raison, ni sur l'expérience, et ne doit rien faire craindre de pareil. Voyez un discours sur la contagion pestilentielle, par le Docteur Mead.

(2) Voyez num. 3.

Parr. I.

F

SECT. II.

En quel
temps elle
commence,
et sa durée.

l'air qu'il respire, pourvu que les humeurs de son corps se trouvent disposés à recevoir la vapeur contagieuse.

5. Quand cette maladie n'est que sporadique, elle attaque indifféremment en toute saison un petit nombre de gens auxquels elle se communique. Mais quand la constitution de l'air est outre cela épidémique, la maladie commence entre le printemps et l'été, qui est le temps de l'année le plus propre à produire une maladie dont l'essence consiste principalement dans l'inflammation des humeurs, comme nous le montrerons ensuite. Au reste la peste a son accroissement et son déclin, de même que les autres choses naturelles. Elle commence dans le temps que nous avons dit; elle se fortifie à mesure que l'année s'avance; et elle diminue vers le déclin de l'année, jusqu'à ce qu'enfin le froid de l'hiver cause à l'air une disposition qui est contraire à la maladie.

Effet des vicissitudes des saisons sur la peste.

6. Si les vicissitudes des saisons n'influoient en rien sur la peste, et que le virus pestilentiel se transmitt perpeétuellement d'une personne à l'autre, sans pouvoir être détruit par aucun changement de l'air, il arriveroit nécessairement, que quand ce virus auroit une fois pénétré dans une ville considérable, il enleveroit tous les habitans les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il n'en restât aucun. Cependant on a vu le contraire; puisque le nombre de ceux qui moururent de la contagion dans une seule semaine du mois d'Août, montoit à plusieurs milliers, et que sur la fin de Novembre il mouroit très-peu de monde, et presque personne. J'avoue cependant que la peste peut commencer en d'autres temps de l'année, suivant le témoignage de quelques Auteurs, qui disent que cela est arrivé; mais la chose se voit rarement, et alors la contagion n'est pas fort violente.

Air pestilentiel incapable de lui-même de causer la peste.

7. D'un autre côté, j'ai de grands soupçons que la disposition de l'air, quelque pestilentielle qu'elle soit, est incapable d'elle-même de causer la peste; et que cette maladie subsistant toujours en quelque endroit, ou par un foyer, ou par sa communication avec quelque pestiféré, elle est apportée des lieux infectés dans les autres, où elle ne devient épidémique qu'au moyen d'une certaine disposition de l'air qui la favorise. Sans cela je ne comprends pas comment il peut se faire que, dans un même pays, une ville est affligée de la peste, qui y fait de grands ravages, tandis qu'une autre ville peu éloignée de la première, s'en garantit absolument, en s'interdisant tout commerce avec

la ville pestiférée. C'est ainsi que par les soins et la prudence du grand Duc de Toscane, la peste qui ravageoit, il y a peu d'années, presque toute l'Italie, ne pénétra point du tout dans la Toscane. CHAP. II.

8. La maladie commence presque toujours par un frisson, de même que les accès des fièvres intermittentes; ensuite des vomissements énormes, une douleur vers la région du cœur, comme si elle étoit serrée par un pressoir, une fièvre ardente accompagnée de ses symptômes ordinaires, tourmentent sans cesse les malades, jusqu'à ce que la mort vienne terminer leurs souffrances, ou qu'un bubon ou une parotide, venant heureusement à paroître, les mette hors de danger, en attirant au-dehors la matière morbifique. Symptômes de la peste.

Il est rare que la peste attaque sans fièvre, et qu'elle tue tout à coup; auquel cas il paroît, même lorsque les gens sont encore sur pied, des taches de pourpre qui annoncent une mort prochaine. Mais cela n'arrive guère que dans le commencement d'une peste extrêmement funeste, ce qui est digne de remarque; et jamais on ne l'a observé dans le déclin de la contagion, ou dans les années qu'elle n'est pas épidémique.

Quelquefois aussi les bubons, ou les parotides, se manifestent sans qu'il y ait auparavant ni fièvre, ni aucun fâcheux symptôme. Je crois cependant qu'il y a toujours eu un petit frisson, quoiqu'il n'ait pas été sensible: ceux à qui cela arrive peuvent aller librement par-tout, et s'acquiescer de toutes leurs fonctions ordinaires, comme les gens qui se portent bien, sans être obligés de garder aucun régime.

9. Au reste je n'entreprends pas de déterminer précisément en quoi consiste essentiellement la peste (1). Les gens de bon sens trouveront peut-être qu'il seroit aussi absurde à quelqu'un de me demander ce qui constitue formellement telle ou telle espèce de maladie, qu'il le seroit à moi de faire la même question à cet homme, au sujet Essence de la peste et des autres maladies est inexplicable

(1) Il est absolument impossible de déterminer *a priori* la nature spécifique du miasme pestilentiel, en quoi consiste l'essence de la peste, d'autant que ce miasme ne tombe pas sous les sens; ainsi toute la connoissance que nous en pouvons avoir vient uniquement de ses effets, lesquels donnent lieu de croire qu'il est en partie d'une nature purride, sulfureuse et fermentative, et en partie d'une nature très-âcre et très-caustique, mais plus alcaline qu'acide.

SECT. II.

du cheval , par exemple , entre les animaux , ou au sujet de la bétérine entre les plantes. La nature produit toutes choses par des loix invariables , mais avec un art qui n'est connu que d'elle seule ; et elle couvre d'épaisses ténèbres les essences de ses productions , et les formes qui constituent leurs différences. Aussi chaque espece de maladie , de même que chaque espece d'animal ou de plante , a des propriétés constantes qui ne conviennent qu'à elle-même seule , qui coulent de son essence , et qui en sont inséparables. Et qu'on ne me demande pas comment on pourra guérir les maladies , tandis qu'on ignore leurs causes : car ce n'est pas par la connoissance des causes qu'on guérit les maladies , mais par la connoissance d'une méthode convenable et confirmée par l'expérience.

En quoi consiste la peste. 10. Mais pour revenir à notre sujet , comme nous avons coutume de déduire l'origine de toutes les maladies similaires , du vice des premières ou des secondes qualités , qui est tout ce que nous pouvons faire dans une si grande obscurité , je suis à portée de croire que la peste est une fièvre d'un genre particulier (1), et qui vient d'une inflammation des particules les plus spiritueuses du sang , lesquelles , à raison de leur ténuité , semblent être fort proportionnées à la nature très-subtile de cette maladie.

Pourquoi elle tue en peu de tems.

Si donc le virus pestilentiel se trouve au plus haut point de subtilité où il puisse être , comme on voit dans le com-

» (1) La peste , ou la fièvre pestilentielle , est définie par Hoffmann , la plus aiguë de toutes les fièvres , qui vient d'un miasme , ou virus contagieux apporté ordinairement des pays du Levant , et qui est mortelle , à moins que le virus ne soit promptement poussé en dehors par la force des mouvements vitaux , au moyen des bubons ou des charbons ».

Elle diffère des autres fièvres malignes , contagieuses et exanthématiques par les particularités suivantes. 1°. Elle est la plus aiguë de toutes les fièvres , et quelquefois se trouve mortelle dès le premier ou le second jour. 2°. Dans notre climat elle n'est ni épidémique , ni sporadique , mais causée simplement par une contagion apportée des lieux infectés. 3°. Elle ne se termine pas , comme d'autres fièvres putrides et malignes , par une sueur copieuse , un cours de ventre , etc. mais par des tumeurs critiques qui viennent à suppuration. 4°. Le miasme , ou virus pestilentiel , s'attache facilement aux matières spongieuses et poreuses , et peut ainsi être porté à une grande distance sans rien perdre de sa qualité pernicieuse. 5°. La peste a cela de particulier , que le froid arrête son progrès ; c'est pourquoi elle regne rarement dans une saison froide et dans les pays froids ; au contraire , elle se fait sentir violemment et fréquemment dans une saison chaude et dans les climats chauds.

commencement et dans la force d'une constitution épidémique ; il dissipe tout à coup la chaleur naturelle , et enlève promptement les malades , laissant leurs cadavres tout couverts de taches de pourpre , à raison de la fonte et de la dissolution entière qu'a causé au sang la violence du combat intérieur.

CHAP. II.

11. L'extrême subtilité du virus pestilentiel est cause qu'il produit tant de ravages , sans exciter dans le sang aucune ébullition fébrile , et sans faire sentir auparavant aucune incommodité ; tout au contraire de ce qui arrive ordinairement lorsque la cause morbifique est moins subtile , et qu'elle porte , pour ainsi dire , des coups plus faibles. Montrons cette différence par un exemple sensible. Si on met sous un coussin une aiguille , ou quelqu'autre chose pointue , et qu'on la pousse de force contre , elle ne soulèvera pas le coussin , comme feroit un instrument qui ne seroit pas pointu , mais elle le percera (1).

12. Au reste il est assez rare que la peste tue subitement ; et cela n'arrive , comme nous avons dit plus haut , que dans le commencement et la force de la maladie (2). La peste , de même que les autres fièvres , attaque le plus souvent par un frisson , qui est ensuite suivi de chaleur ; et cette chaleur dure jusqu'à ce que par un effet de la sage prévoyance de la nature , les particules enflammées du sang soient portées aux émonctoires , et y soient changées en pus , comme dans les phlegmons ordinaires.

Quand est-ce que cela arrive principalement.

Maintenant si l'inflammation est encore moins violente , elle produit les fièvres qu'on nomme *pestilentielles* ; comme il arrive souvent à la fin d'une constitution pestilentielle , et peut-être même un ou deux ans après , jusqu'à ce qu'enfin ces sortes de fièvres disparaissent entièrement.

13. Je trouve une grande ressemblance entre la peste et

Ressemblance entre la peste et l'érésipele.

(1) Cette comparaison n'est ni juste , ni propre à éclaircir le raisonnement de l'Auteur , et on en trouve plusieurs semblables dans ses écrits. Il faut avouer que les comparaisons , quand elles sont justes , jettent beaucoup de jour sur les matières , autrement rien n'est moins concluant et plus trompeur. Les fausses similitudes et les analogies mal fondées ne font qu'obscurcir les matières et embrouiller l'esprit. Quant aux comparaisons en particulier , on doit se souvenir que pour être parfaitement concluantes , elles ne devoient se faire qu'entre des choses de même genre , comme entre des animaux et des animaux , entre des plantes et des plantes , entre des minéraux et des minéraux , et ainsi du reste.

(2) Voyez ci-dessus , num. 8.

F ij

SECT. II.

L'érésipele. Cette dernière maladie, au jugement des plus habiles Médecins, est une fièvre continue, causée par la corruption et l'inflammation de la partie la plus fine du sang, dont la nature cherche à se délivrer, en la déchargeant sur quelque partie extérieure du corps où elle forme une tumeur, ou plutôt une grande tache rouge, appelée *rose*; d'autant que la tumeur n'est souvent pas fort apparente. Cette fièvre, après avoir duré un ou deux jours, se termine critiquelement par la tumeur; de là vient qu'on ressent une douleur dans les glandes de l'aisselle, ou dans celles des aines, comme il arrive dans la peste.

Preuves de
cela.

14. L'érésipele commence, de même que la peste, par un frisson, qui est suivi de chaleur; tellement que les personnes qui en sont attaquées pour la première fois, croient avoir la peste, jusqu'à ce qu'enfin la maladie se manifeste dans une jambe, ou dans quelqu'autre endroit. D'ailleurs, quelques Auteurs soupçonnent de la malignité dans cette maladie; c'est pourquoi ils veulent qu'on la traite par les sudorifiques et les alexipharmques (1). Quand elle a une fois excité l'ébullition fébrile, au moyen de laquelle les particules du sang, qui étoient pour ainsi dire brûlées et gangrenées, sont en peu de temps chassées au-dehors, elle cesse d'elle-même, sans aucune suite fâcheuse (2).

Peste est
plus violente
que l'érésipele.

15. Mais la vapeur de la peste est beaucoup plus puissante et plus active que celle de l'érésipele: elle pénètre comme un éclair, par son extrême subtilité, les endroits du corps les plus reculés; elle détruit tout à coup les esprits du sang, et cause quelquefois une entière dissolution de cette liqueur, avant que la nature, accablée d'un mal imprévu, ait le temps d'exciter l'ébullition fébrile,

(1) Voyez Sennert, Liv. II. Chap. XVI. de febr. symptom. contin.

(2) L'érésipele et la peste se ressemblent, 1°. dans leurs principaux symptômes, qui sont frisson soudain, abattement, douleur violente à la tête et au dos, vomissement, etc. 2°. dans l'expulsion de la matière morbifique sur la peau, entre le troisième et le quatrième jour, avec diminution des symptômes; 3°. dans une enflure, une rougeur, et une douleur qui se fait d'abord sentir dans l'aîne, ou près de là, et qui descend ensuite aux pieds; 4°. en ce que ces deux maladies attaquent les parotides lorsque la tête est menacée, et les glandes de l'aisselle lorsque la poitrine est en danger; 5°. en ce qu'elles enflamment les glandes de l'aisselle, et la poitrine; 6°. en ce qu'il y a du danger quand la matière morbifique rentre en dedans.

qui est le moyen ordinaire dont elle se sert pour débarrasser le sang de ce qui lui est nuisible.

CHAP. II.

16. Si quelqu'un ne veut pas convenir que la peste vienne d'une inflammation, je le prie de considérer les raisons qui appuient ce sentiment; savoir, que la peste est accompagnée de fièvre, et que le sang qu'on tire aux pestiférés est de même couleur que celui qu'on tire dans la pleurésie et le rhumatisme; que les charbons paroissent brûlés, comme si on y avoit appliqué le cautère actuel; que l'inflammation de la peste est suivie aussi souvent de bubons, que les autres inflammations le sont d'autres tumeurs, et sur-tout d'abcès. Il semble même que la saison où commence ordinairement la peste épidémique, contribue encore à produire l'inflammation: car c'est justement alors, savoir entre le printemps et l'été, que surviennent les pleurésies, les esquinancies, et les autres maladies épidémiques qui viennent d'un sang enflammé. Aussi ne les ai-je jamais vues plus fréquentes que durant quelques semaines avant la dernière peste de Londres.

Elle vient d'une inflammation.

Une chose remarquable, c'est que cette année-là même, qui vit périr tant de milliers d'hommes, fut d'ailleurs très-saine et exempte de toute autre maladie; que ceux qui n'eurent pas la peste, se portèrent mieux que jamais; et que ceux qui en échappèrent, ne furent point ensuite sujets à la cachexie, ni aux autres indispositions qui sont les suites ordinaires des maladies précédentes. De plus, les abcès et les charbons, quelque grands qu'ils fussent, guérissent aisément par les remèdes ordinaires de la Chirurgie, dès qu'une fois la suppuration avoit dépuré le sang.

17. Mais, dira peut-être quelqu'un, si la peste consiste dans une inflammation, d'où vient que les remèdes chauds, comme sont presque tous les alexipharmques, sont si utiles, tant pour la guérir que pour la prévenir? Je réponds que si les remèdes chauds réussissent dans la peste, ce n'est que par accident, savoir à cause de la transpiration qu'ils excitent, laquelle débarrasse le sang de ses parties enflammées. Mais s'ils ne font pas suer, comme cela arrive souvent, ils augmentent par leur chaleur l'inflammation du sang; en quoi ils sont manifestement pernicieux.

Alexipharmques, comment y sont utiles.

Quant à la vertu de préserver de la peste, qu'on leur attribue communément, rien n'est plus mal fondé. Bien loin de là, le vin et d'autres prétendus préservatifs encore plus forts, pris chaque jour à des heures réglées, ont causé la

F iv

peste à quantité de gens qui vraisemblablement, ne l'auroient point eue sans cela.

SECT. II.

18. Pour ce qui est du traitement de la fièvre pestilentielle et de la peste, on m'accusera peut-être de présomption et de témérité, de ce qu'ayant demeuré loin de Londres, pendant la plus grande partie du temps que la dernière peste a ravagé cette ville, et par conséquent ne pouvant avoir fait un assez grand nombre d'observations, j'ose néanmoins traiter cette matière. Mais comme les habiles Médecins, qui ont eu la hardiesse et le courage de braver la mort, et d'exposer continuellement leur vie pendant toute la contagion, n'ont pas eu jusqu'à présent la volonté de publier ce qu'une longue expérience leur a appris sur la nature de cette horrible maladie; j'espère que les gens de bien ne trouveront pas mauvais, si j'en dis ici mon sentiment, qui est fondé sur mes propres observations, quoiqu'elles soient en petit nombre.

Manière de
traiter la
peste.

19. Il faut parler d'abord des indications curatives. Elles consistent en général, ou à aider la nature, en suivant exactement la conduite qu'elle tient pour détruire la maladie, ou si l'on ne croit pas devoir se fier à la méthode que la nature emploie contre la maladie, à lui en substituer de notre invention une autre plus sûre. Quelqu'un dira peut-être que les remèdes alexitères contre la peste, dont on trouve un grand nombre chez les Auteurs praticiens, réussissent assez heureusement dans cette maladie. Mais il y a très-grand sujet de douter si les bons effets de ces remèdes ne doivent pas être attribués à leur faculté manifeste, par laquelle en excitant abondamment les sueurs ils donnent issue à la matière morbifique, plutôt qu'à une vertu spécifique qu'ils aient reçue de la nature pour détruire le virus pestilentiel.

Doute sur la
manière dont
les remèdes
agissent.

20. Il y a également lieu de douter, touchant les remèdes des autres maladies, s'ils les guérissent plutôt par une vertu spécifique, qu'en procurant quelque évacuation. Car si on objecte, par exemple, que le mercure ou la salsepareille sont les remèdes spécifiques de la vérole, il faut que celui qui fait cette objection, apporte des exemples de véroles guéries par le mercure sans salivation ni cours de ventre, ou par la salsepareille sans sueurs: ce qui lui sera, je crois, fort difficile. Pour moi, je pense que le remède propre et spécifique de la peste est encore caché dans les secrets de la nature, et qu'on ne peut guérir cette maladie que par une voie mécanique.

11. Ainsi, pour examiner plus au long (1) la première vue, qui est d'aider convenablement la nature à chasser au-dehors la matière morbifique, il faut observer, que dans la véritable peste, lorsque la nature ne s'écarte point elle-même de son chemin, et qu'on ne la force point à se détourner, elle donne issue à la matière morbifique, au moyen d'un abcès qui se forme dans quelque émonctoire. Mais dans la fièvre pestilentielle, elle évacue la matière en excitant la sueur par tout le corps : d'où l'on peut conclure que, la nature prenant une différente route dans ces deux maladies, il faut aussi les traiter par une méthode différente. Vouloir évacuer par les sueurs la matière de la véritable peste, c'est s'écarter de la voie de la nature, qui emploie pour cela les abcès. Au contraire, vouloir évacuer autrement que par les sueurs la matière de la fièvre pestilentielle, c'est s'opposer également à la nature.

12. Au reste, dans la véritable peste, on ne connoît point encore de remède sûr pour aider l'évacuation naturelle de la matière morbifique, c'est-à-dire l'éruption des abcès ; à moins qu'on ne regarde un régime fortifiant et les cordiaux comme capables d'y contribuer. Cependant je doute fort qu'ils n'augmentent encore la chaleur du malade qui n'est déjà que trop grande. Je sais du moins très-certainement que les sueurs sont inutiles en ce cas-là ; quoique je ne nie pas que la tumeur ne se manifeste, quand le malade, après avoir sué abondamment durant trois ou quatre heures, cesse de suer. Mais je ne crois nullement qu'elle vienne de la sueur ; puisque tandis que la sueur coule, elle ne donne aucun signe d'éruption ; et que quand la sueur est finie, elle paroît comme par accident, savoir, lorsque la sueur a déjà enlevé une certaine quantité de la matière qui surchargeoit trop la nature, et que le corps est fortement échauffé par les cordiaux qui ont été donnés pour exciter la transpiration.

Mais ce qui prouve combien est trompeuse et infidelle la méthode de vouloir procurer par les sueurs l'éruption des abcès, afin d'évacuer la matière peccante, c'est ce qui est arrivé aux malades qui ont été traités de la sorte ; car de trois à peine en est-il réchappé un, pour ne rien dire de plus. Au contraire, plusieurs dont les abcès étoient fort bien sortis, dans le temps même qu'ils vaquoient à leurs affaires ordinaires, et sans leur avoir causé aucune lésion

CHAP. II.

Première indication examinée plus au long.

Sueur quelquefois préjudiciable dans la peste.

(1) Voyez ci-dessus, num. 20.

SACT. II. des fonctions naturelles, vitales ou animales, ont recouvré en peu de temps la santé. Il faut en excepter ceux qui ont le malheur de tomber entre les mains de quelque charlatan, et qui, par ses avis, se sont tenus au lit pour suer; car aussi-tôt ils ont commencé à se trouver plus mal, quoiqu'auparavant ils fussent en très-bon état; et la maladie allant toujours en augmentant, ils ont payé aux dépens de leur vie la faute de leur imprudence.

Effet incertain des remèdes critiques.

23. D'un autre côté, rien de plus incertain et de plus douteux que l'événement des tumeurs critiques dans la peste. Une chose qui le montre clairement, c'est que quelquefois un bubon, qui étoit d'abord très-bien sorti, et qui avoit fait diminuer les symptômes, disparoit ensuite tout à coup; et qu'au lieu du bubon, il vient des taches de pourpre qui annoncent une mort certaine. Il y a sujet de croire que les grandes sueurs par lesquelles on a dessein de procurer l'éruption du bubon, sont justement ce qui le fait rentrer; d'autant qu'elles détournent vers toute la superficie du corps, et emportent au-dehors une bonne partie de la matière qui devoit servir à grossir et à entretenir la tumeur.

Point de méthode fixe pour guérir la peste.

24. Quoi qu'il en soit, il est du moins très-constant que dans les autres maladies, la bonté divine fournit des moyens assurés pour éloigner la cause morbifique; au lieu que dans la peste dont Dieu se sert pour châtier les grands crimes, il ne fournit que des moyens très-incertains et très-équivoques; et on pourroit peut-être attribuer avec autant de raison à cela, qu'à la malignité de cette maladie, les ravages étonnants qu'elle fait: car la goutte et d'autres maladies où l'on ne soupçonne guère de malignité, causent aussi sûrement la mort, lorsque la matière morbifique vient à rentrer dans le sang.

Il s'ensuit manifestement de tout cela, que le Médecin qui, dans le traitement des autres maladies est obligé de suivre exactement la conduite et le penchant de la nature, doit y renoncer dans la peste. Comme très-peu de gens ont connu jusqu'à présent la vérité de cette maxime, cela a été cause que la peste a enlevé une bien plus grande quantité de monde.

Il ne faut pas suivre ici la nature.

25. Aussi puisqu'il n'est nullement sûr de vouloir suivre les traces de la nature pour guérir cette maladie, il s'agit maintenant de remplir la seconde vue dont nous avons parlé, c'est-à-dire d'employer une meilleure méthode contre la peste, que celle dont se sert la nature. Je crois qu'on

peut y réussir de deux façons, savoir par la saignée, ou par les sueurs. Quant à la saignée, je n'ignore pas que la plupart des gens l'ont en horreur dans la peste. Mais sans nous arrêter aux préjugés du vulgaire, examinons avec toute l'équité et la bonne foi possible les raisons de part et d'autre.

CHAP. II.

La saignée et les remèdes conviennent.

Comment

la saignée doit être employée.

16. D'abord j'en appelle aux Médecins qui resteront à Londres pendant la dernière peste ; et je leur demande si quelqu'un d'eux a observé que des saignées copieuses et en grand nombre, faites avant qu'il parût aucune tumeur, aient été funestes aux pestiférés. Il n'est pas étonnant qu'on se trouve toujours mal de saigner peu, ou de saigner quand la tumeur paroît déjà : car lorsqu'on ne tire qu'une médiocre quantité de sang, on arrête l'action de la nature, qui emploie toutes ses forces à produire la tumeur, et on ne lui fournit d'ailleurs aucun moyen suffisant pour évacuer la matière morbifique ; et si on saigne quand la tumeur paroît, comme la saignée attire de la circonférence au centre, elle cause un mouvement entièrement opposé à celui de la nature, lequel se fait du centre à la circonférence. Rien néanmoins de plus ordinaire aux défenseurs du sentiment contraire, que d'alléguer les mauvais effets de la saignée ainsi faite en petite quantité et hors de saison, comme un puissant argument contre la saignée en général dans la peste, comme on voit dans Diemerbroeck, et dans les autres Écrivains qui ont donné des observations. Pour moi, je ne saurois me rendre à leur raisonnement, jusqu'à ce que je sache ce qu'ils répondent à la question que j'ai proposée ci-dessus.

Elle est recommandée par plusieurs Auteurs,

Sur-tout par Botal.

27. Grand nombre d'Auteurs très-célebres ont été d'avis, il y a déjà long-temps, que la saignée convenoit dans la peste. Les principaux sont Louis Mercatus, Jean Costæus, Nicolas Massa, Louis Septalius, Trincavel, Forestus, Mercurialis, Altomarus, Paschalius, Andernach, Pereda, Zacutus Lusitanus, Fonseca, et d'autres. Mais Léonard Botal, fameux Médecin du dernier siècle, est le seul, que je sache, qui ait fait consister tout le traitement de la peste dans des saignées copieuses, telles que nous les demandons : et afin qu'on ne croie pas que nous soyons les seuls de notre sentiment, nous mettrons ici les propres paroles de cet Auteur.

18. » Je pense, dit-il (1), qu'il n'y a aucune sorte de peste où la saignée ne puisse être utile au-dessus de tous les autres remèdes, pourvu qu'on la fasse

(1) Cap. 7. de curatione per venæ sectionem.

SECT. II.

» dans le temps convenable , et qu'on tire une quantité
 » suffisante de sang. Si elle s'est trouvée quelquefois inau-
 » tile , c'est qu'elle a été faite trop tard , ou en trop petite
 » quantité , ou qu'on a manqué en même temps dans ces
 » deux points.

Il ajoute un peu après : » Mais quand on est si timide ,
 » et qu'on tire si peu de sang , comment pouvoir juger de
 » ce que la saignée peut faire de bien , ou de mal dans la
 » peste ? Si une maladie où il étoit nécessaire pour la
 » guérir de tirer quatre livres de sang , et où l'on n'en
 » tire qu'une , vient à tuer un homme , elle ne le tue pas
 » parcequ'on a saigné , mais parcequ'on a trop peu sai-
 » gné , et peut-être aussi parcequ'on n'a pas saigné à
 » temps. Mais des gens de mauvaise volonté ne manquent
 » jamais d'accuser un remède innocent , qu'ils veulent
 » injustement décréditer ; ou s'ils n'agissent pas par ma-
 » lice , c'est au moins par ignorance , deux choses qui
 » sont assurément pernicieuses , quoique la première le
 » soit encore davantage.

Botal confirme tout cela par l'expérience , en ajoutant
 un peu plus bas : » Après cela tout Médecin raisonnable ,
 » loin de blâmer la saignée dans la peste , doit au con-
 » traire la louer et la recommander comme un remède
 » merveilleux , et l'employer avec confiance , ainsi que je
 » fais moi-même depuis quinze ans. Aussi dans les mala-
 » dies pestilentielles qui regnoient durant le siege de la
 » Rochelle , dans celles qui regnoient à Mons en Hainnaut
 » il y a quatre ans , dans celles qui ont régné à Paris du-
 » rant ces deux dernières années entières , et à Cambrai
 » l'année passée , je n'ai rien trouvé de plus utile et de plus
 » salutaire pour tous les malades dont le nombre étoit in-
 » fini , que de saigner copieusement et promptement » (1).

(1) La saignée paroît dangereuse au commencement de cette
 maladie , parcequ'elle ralentit toujours à un certain degré le
 cours du sang vers les parties extérieures , et par conséquent
 diminue la transpiration ; d'où il arrive que le virus est retenu
 au-dedans ; d'ailleurs la terreur et l'effroi dont les malades
 sont ordinairement saisis , poussent le sang vers les parties
 internes ; et comme la saignée a un effet semblable , elle
 doit par cette raison être nuisible ; mais si la coutume , l'abon-
 dance du sang , ou l'usage de la bonne chère , la rendent néces-
 saire , on peut saigner le second ou le troisième jour , après
 avoir donné auparavant un doux sudorifique , car en diminuant
 le volume du sang , on facilite l'expulsion du virus dans les
 glandes , et cela réussit encore mieux , si l'on donne ensuite de
 doux sudorifiques afin d'aider le cours du sang vers les parties
 extérieures.

Ensuite, il cite des exemples de guérisons, que je ne rapporte pas crainte d'être trop long : mais je ne saurois m'empêcher de joindre ici une chose arrivée en Angleterre, il y a quelques années. L'histoire est très-singulière, et convient à mon sujet.

CHAP. II.

19. Entre les autres misères et calamités qui affligèrent l'Angleterre pendant la guerre civile, il y eut une peste qui ravagea plusieurs endroits. Ayant pénétré dans le fort de Dunstar, qui est situé dans la Comté de Sommerset, elle attaqua un grand nombre de soldats de la garnison, dont quelques-uns moururent tout à coup avec des raches de pourpre. Un certain Chirurgien qui, après avoir longtemps voyagé dans les pays étrangers, servoit alors en qualité de soldat, pria instamment le Commandant du fort de lui permettre de traiter à sa manière ses camarades pestiférés. Le Commandant y consentit : le Chirurgien les saigna tous dès le commencement de la maladie, et avant qu'il parût aucune tumeur ; et il leur tira une grande quantité de sang, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils commençassent à chanceler sur leurs pieds ; car il les saignoit debout et en plein air, n'y ayant pas de vaisseaux pour mesurer la quantité de sang qui couloit à terre ; ensuite il les envoya se coucher dans leurs logements, et ne leur fit aucun autre remède après la saignée. Cependant, chose merveilleuse ! d'un très-grand nombre qu'il traita de la sorte, il n'en mourut pas un seul (1).

Histoire de
guérisons par
la saignée
copieuse.

Je tiens cette histoire de M. François Windham, Colonel, qui étoit alors Commandant du fort de Dunstar.

(1) Le succès dont fut suivie cette méthode singulière, n'engagera pas, suivant toute apparence, un Médecin prudent à l'essayer en pareille occasion, et ne mettra pas l'Auteur à couvert des justes reproches que mérite une conduite si violente et si téméraire. Saigner d'une manière si outrée dans une maladie ordinairement accompagnée d'une extrême foiblesse, est une pratique très-déraisonnable et très-dangereuse ; mais traiter de la sorte un grand nombre de personnes, sans aucun égard à la différence du tempérament, de la disposition, et des autres circonstances, c'est le comble de l'ignorance, de l'impéritie, et de l'extravagance, sans parler que certains sujets perdent beaucoup plus de sang que d'autres avant que de tomber en foiblesse ; ce qui néanmoins paroît avoir été la seule raison qui déterminoit notre empirique à arrêter le sang, et que la quantité qui en couloit devoit être fort différente dans les sujets, selon que l'ouverture étoit plus grande ou plus petite, et le sang plus ou moins épais ; par où l'on voit clairement que cet homme agissoit plutôt par caprice que par raison.

SECT. II.

C'est un homme de très-grande distinction, recommandable par sa probité et sa bonne foi, et d'ailleurs très-poli. Il est encore vivant, et peut confirmer la vérité du fait à tous ceux qui en douteroient.

Je rapporterai plus bas ce que j'ai observé moi-même de singulier et de remarquable sur cet article, lorsque je ferai part au lecteur de ce que l'usage et l'expérience m'ont appris durant la dernière peste de Londres.

Sueur précé-
rable à la
saignée.

30. Or, quoique je reconnoisse l'utilité de la saignée dans la peste, et que l'expérience m'en ait convaincu il y a déjà long-temps, je trouve néanmoins que la méthode de dissiper par la transpiration le levain pestilentiel, est préférable par plusieurs raisons, à celle de l'évacuer par la saignée; d'autant qu'elle n'épuise pas tant les forces du malade, et n'expose pas la réputation du Médecin, mais elle ne laisse pas d'avoir ses inconvénients.

Ses incon-
vénients.

Car, en premier lieu, il y a beaucoup de personnes, et sur-tout de jeunes gens d'un tempérament chaud, qu'il est très-difficile de faire suer; et si on donne de forts sudorifiques à ces sortes de malades, et qu'on les couvre beaucoup, on risque de leur causer une phrénésie; ou, ce qui est encore plus fâcheux, au lieu des sueurs qu'on espéroit, on verra paroître des taches pestilentiellles.

Taches pes-
tilentiellles,
et pourquoi.

31. Comme la peste attaque principalement les parties les plus spiritueuses du sang, il arrive de là, que le mouvement des parties grossières de cette liqueur est ordinairement plus foible que dans les autres inflammations; mais ses parties plus fines recevant un surcroît d'agitation par la nouvelle chaleur que leur communiquent les sudorifiques, elles entrent comme en fureur, et faisant effort contre la partie fibreuse, la brisent et la divisent entièrement. C'est à cette dissolution des fibres du sang, que je crois qu'on doit attribuer les taches de la peste, lesquelles semblables à des vibices que laissent des coups violents sur une partie musculieuse, sont d'abord fort rouges, et peu de temps après deviennent noires ou livides.

Rentrée des
bubons.

32. En second lieu, si dans les corps qui suent aisément on arrête trop tôt la sueur, c'est-à-dire avant que toute la matière morbifique soit dissipée, les bubons qui avoient commencé sur la fin de la sueur à sortir heureusement, prennent un mauvais train: car, comme une partie de la matière qui devoit les grossir leur a été soustraite, ou ils rentrent facilement, ou du moins ils ne suppurent jamais parfaitement; ainsi qu'il arrive aussi dans la petite

vérole, quand le malade a trop sué les premiers jours. Or le mal étant rentré en dedans, il s'excite dans le sang une effervescence qui cause souvent des exanthèmes, de la manière que nous avons dit ci-dessus; et ces exanthèmes sont des signes d'une mort prochaine.

CHAP. II.

33. Mais pour mieux faire voir comment on peut obvier à ces inconvénients et à d'autres semblables, je vais rapporter fidèlement ce que j'ai fait et observé dans cette maladie depuis le commencement de la peste.

34. Au commencement de Mai de l'année 1665 je fus appelé auprès d'une Dame de condition, âgée d'environ vingt et un ans, et d'un tempérament sanguin. Outre une fièvre ardente dont elle avoit été prise peu de temps auparavant, elle étoit tourmentée de vomissemens violents, et avoit d'autres symptomes fébriles. Je commençai par la faire saigner. Le lendemain je prescrivis un vomitif, afin de prévenir la diarrhée, qui comme nous avons dit au commencement de cette Section, survient dans le déclin de la fièvre, parcequ'on a manqué au commencement de la maladie de donner un émétique, nonobstant qu'il y eût des envies de vomir (1). Le vomitif vuida assez bien l'estomac.

Cas extraordinaire.

Le lendemain matin étant retourné voir la malade, je trouvai qu'elle avoit le devoiement; ce qui me parut extraordinaire, et me donna beaucoup d'inquiétude. Je jugeai de là que la fièvre n'étoit pas d'un caractère ordinaire, ce qui fut confirmé par l'événement, et qu'ainsi il falloit la traiter d'une manière différente de celle que j'ai expliquée ci-dessus, et que j'avois toujours employée jusqu'alors avec succès. C'est pourquoi je crus devoir appeler avec moi un Médecin plus ancien. Nous réitérâmes d'un avis commun la saignée, qui nous parut nécessaire à cause de l'âge et du tempérament de la malade, et de l'ébullition violente du sang. Nous fîmes donner des cordiaux médiocrement rafraîchissans, et des lavemens de deux en deux jours. Vers la fin de la maladie, comme il survint des symptomes extraordinaires, qu'on regarde ordinairement comme des signes d'une excessive malignité, nous ordonnâmes quelques puissans alexipharmques. Mais tout fut inutile, et la malade mourut vers le quatorzième jour.

(1) Voyez Sect. I. Chap. 4. num. 9.

SECT. II.

Réflexions
qu'il occa-
sionna.

35. Le caractère extraordinaire de cette fièvre me tourmentait l'esprit durant quelques jours ensuite ; et je ne savais qu'en penser. Enfin me rappelant que , même après qu'on eût réitéré la saignée , la chaleur brûlante avoit persévéré ; que la malade avoit les joues rouges ; qu'un peu avant sa mort elle avoit rendu quelques gouttes de sang par le nez ; que le sang qu'on lui avoit tiré , étoit refroidi dans les pœlètes , ressembloit à celui des pleurétiques ; qu'elle avoit eu un peu de toux , et de légères douleurs de poitrine ; qu'on étoit alors à la fin du printemps et au commencement de l'été , qui est un temps où il n'y a guère de fièvres continues ; car alors elles cessent d'elles-mêmes , et deviennent intermittentes , ou tournent en pleurésies et en d'autres inflammations de ce genre ; qu'enfin les pleurésies étoient alors très-épidémiques :

Méthode
curative qui
en résulta.

Toutes ces circonstances bien examinées , je fus d'avis que la fièvre dont il est question , n'étoit que le symptôme d'une inflammation , ou fluxion de poitrine , quoiqu'elle ne fût pas accompagnée de signes pathognomoniques de la pleurésie ou de la péripleurésie , et qu'il n'y eût ni douleur de côté , ni difficulté considérable de respirer. En un mot , je me persuadai que j'aurois dû traiter cette maladie entièrement de la même façon que j'avois souvent traité avec succès la pleurésie.

Cette idée fut ensuite heureusement confirmée par l'expérience ; car peu de temps après , ayant été appelé auprès d'un homme qui avoit absolument la même maladie , je le traitai et le guéris par le remède qui convient dans la pleurésie , c'est-à-dire par des saignées réitérées. Vers la fin de Mai et le commencement de Juin de la même année , quantité de malades qui avoient la même fièvre , laquelle étoit déjà fort épidémique , eurent recours à moi , et je les guéris de même par des saignées. Ce fut alors que la peste commença à faire d'horribles ravages à Londres ; et elle vint à un tel degré de violence , que dans cette seule ville elle enleva sept mille âmes en sept jours.

36. Je n'ose pas décider si on doit donner le nom de peste à la fièvre dont je parlois tout maintenant. Ce que je sais indubitablement , c'est que tous ceux de mon voisinage , qui en ce temps-là et quelque temps après furent atteints de la peste et de tous les symptômes qui lui sont particuliers , eurent les mêmes accidents , soit au commencement , soit dans le cours de la maladie.

Au reste , voyant le danger qui me menaçoit de près ,

je me déterminai enfin par le conseil de mes amis à fuir avec les autres, et je transportai ma famille à quelques lieues de Londres. Mais je revins en cette ville avant mes voisins, et dans le temps où la contagion étoit encore assez violente, pour qu'on fût obligé d'avoir recours à moi, faute de meilleurs Médecins. Peu de temps après je vis un grand nombre de malades qui avoient la fièvre; et je fus extrêmement surpris de trouver que cette fièvre ressembloit à celle que j'avois traitée avec tant de succès avant mon départ. C'est pourquoi, fondé sur ma propre expérience, et la préférant à tous les préceptes qui ne sont appuyés que sur la théorie, je ne fis pas difficulté d'employer pareillement la saignée dans cette occasion.

CHAP. II.

Fievre pesti-
lentielle gué-
rie par les
saignées.

37. Je continuai ainsi avec un succès merveilleux à traiter plusieurs malades par des saignées copieuses, en y joignant une tisane et une diète rafraîchissante; mais il y en eut quelques-uns où je ne réussis pas, à cause de l'opiniâtreté des assistants qui, se laissant aller aux préjugés vulgaires, ne me permirent pas de tirer la quantité nécessaire de sang. Les malades en furent la victime; car en faisant tant que de les saigner, il eût fallu les saigner suffisamment, ou bien ne pas s'en mêler du tout. Me voyant donc ainsi traversé dans ma pratique, je crus qu'il seroit avantageux de trouver un autre moyen que la saignée pour guérir cette maladie.

Inconvé-
nient de trop
peu saigner.

38. Mais avant que d'en parler, je rapporterai ici un exemple du mauvais succès que j'eus une fois, non pour avoir saigné, mais parcequ'on m'empêcha de saigner autant que je voulois, et par conséquent sans qu'il y eût de ma faute.

Ayant été appelé auprès d'un jeune homme d'un tempérament sanguin et robuste, qui depuis deux jours avoit une fièvre violente, avec des douleurs de tête, des étourdissements, un vomissement énorme, et d'autres pareils symptômes, et ne trouvant aucun signe de tumeur, j'ordonnai qu'on lui fît sur le champ une saignée copieuse. Le sang étant refroidi, se trouva couvert d'une coëne, comme celui qu'on tire aux pleurétiques. Je prescrivis aussi une tisane rafraîchissante, avec des bouillons et des juleps de même. Après midi, le malade fut saigné pour la seconde fois, et on lui tira une pareille quantité de sang; ce qui fut encore réitéré de la même façon le grand matin du jour suivant.

Preuve de
cela par un
exemple.

Étant allé voir mon malade sur la fin de ce jour-là, je

Part. I.

G

SECT. II.

le trouva beaucoup mieux. Mais ses amis ne vouloient pas absolument qu'on le saignât davantage. Je leur soutins au contraire que cela étoit nécessaire, ajoutant qu'il ne falloit plus qu'une saignée pour mettre le malade hors de danger ; que si on ne la faisoit pas , il eût mieux valu n'en point faire du tout , et s'y prendre par les sueurs ; en un mot , que le malade mourroit très-sûrement , si on ne le saignoit pas. L'événement vérifia ma prédiction : car cette dispute ayant fait perdre l'occasion d'agir, il parut le lendemain des taches de pourpre , et le malade mourut au bout de quelques heures ; d'autant que toute la masse du sang fut corrompue et son tissu dissous par les restes de la matiere peccante qui y séjournerent , et qui auroient dû être évacués entièrement , puisque la saignée si souvent réitérée avoit empêché la formation de l'abcès.

39. Comme donc je rencontrois fréquemment de pareils obstacles , et que cela me chagrinoit , je me mis à examiner , avec la plus sérieuse attention , si je ne pourrois pas découvrir , pour traiter cette maladie , une méthode qui fût aussi efficace que la saignée , et qui , cependant , révoltât moins les esprits. Après beaucoup de recherches et de méditations , je découvris enfin la méthode suivante , dont je me suis toujours bien trouvé , et qui m'a parfaitement réussi.

Méthode
substituée à
la saignée

40. D'abord , si la tumeur ne paroissoit pas encore , je faisois faire une saignée médiocre , et proportionnée aux forces et au tempérament du malade ; ensuite de quoi la sueur venoit aisément ; au lieu que sans cela il étoit extrêmement difficile de l'exciter , et qu'on risquoit même par là d'augmenter l'ardeur de la fièvre ; et par conséquent de produire des taches de pourpre. Le dommage que la saignée , quelque petite qu'elle fût , auroit causé en d'autres occasions , se trouvoit abondamment compensé par la sueur avantageuse qui suivoit immédiatement.

Après la saignée , que je faisois faire dans le lit , lorsque toutes choses étoient déjà prêtes pour provoquer la sueur , j'ordonnois aussi-tôt qu'on couvrit bien le malade , et qu'on lui mit autour de la tête une bande de flanelle. Cette bande de flanelle aide plus à la sueur qu'on ne s'imagineroit d'abord : ensuite , s'il n'y avoit pas de vomissement , je donnois les sudorifiques que voici , ou d'autres semblables.

Prenez thériaque d'Andromaque , demi-gros ; électuaire

d'œuf, un scrupule; poudre de pattes d'écrevisses composée, douze grains; cochenille, huit grains; safran, quatre grains; suc de termès, quantité suffisante. Faites un bol, que le malade prenne de six en six heures, buvant par-dessus six cuillerées du julep suivant.

CHAP. II.

Bol sudorifique.

Prenez eaux de chardon béni, et de scoràium composée, de chacune trois onces; eau thériacale distillée, deux onces; syrop d'aillets, une once. Mêlez tout cela pour un julep.

Julep sudorifique.

41. Lorsque le vomissement empêchoit l'usage des sudorifiques, comme il arrive très-souvent dans la peste et dans les fièvres pestilentiellles, j'attendois pour les donner, que le malade commençât à suer par le seul poids des couvertures, et en lui mettant de temps en temps un bout du drap sur le visage, pour retenir les vapeurs de la respiration. Car comme le cours de ventre et le vomissement viennent de ce que les particules de la matiere morbifique sont repoussées en dedans, et se reposent sur l'estomac et les intestins; ces deux accidens ne manquent pas de cesser d'eux-mêmes, dès que les particules de cette matiere se portent vers la superficie du corps; et c'est une chose qui mérite infiniment d'être remarquée. Ainsi quelque violent qu'ait été le vomissement avant que le malade ait commencé à suer, les remèdes que l'on donnera ensuite ne seront plus revomés, et ils contribueront à augmenter les sueurs.

Temps de donner les sudorifiques.

42. Je me souviens, qu'ayant été une fois appelé par un Apothicaire pour voir son frere qui étoit fort mal d'une fièvre pestilentielle, et ayant proposé de donner au malade un sudorifique, l'Apothicaire me répondit qu'il lui en avoit déjà donné plusieurs, et des plus forts, mais inutilement, parcequ'il les avoit tous revomés. Là-dessus, je dis à l'Apothicaire d'apporter le plus disgracieux et le plus dégoûtant de tous ceux qu'il avoit donnés à son frere, et que je ferois aisément en sorte qu'il ne le revomit pas. La chose arriva comme j'avois promis; car le malade ayant commencé à suer, sans autre secours que le poids des couvertures, il prit un gros bol de thériaque de Venise, et le garda. Ce remède lui procura une sueur copieuse qui le tira d'affaire.

43. Quand la sueur avoit une fois commencé, je l'entretenois en faisant avaler de temps en temps au malade un verre de petit lait altéré par la sauge, ou de biere dans laquelle on avoit fait bouillir un peu de macis; et je con-

Combien de temps devoit durer la sueur

SECT. II.

tinuois la sueur durant 24 heures, défendant d'essuyer en aucune façon le malade pendant ce temps-là : je ne permettois pas même de changer de chemise, quelque sale et trempée qu'elle fût, que 24 heures après que la sueur étoit finie : et c'est à quoi il faut avoir grande attention ; car si la sueur cesse plutôt, les symptômes recommencent aussi-tôt avec violence ; et la vie du malade, qu'une plus longue sueur auroit mise en sûreté, reste par-là en très-grand danger.

Réponse à
une objec-
tion contre
cette condui-
te.

44. Aussi ne puis-je assez m'étonner de la conduite de Diemerbroeck et de quelques autres Médecins qui, sur un prétexte aussi léger que celui de ménager les forces du malade, interrompent la sueur : car quiconque est tant soit peu versé dans le traitement de la peste, doit nécessairement avoir observé que, lorsque le malade est trempé de sueur, il a plus de forces qu'auparavant. Je ne craindrai pas de rapporter ouvertement, et de soutenir ce que l'usage et l'expérience m'ont appris sur cette matière.

Plusieurs malades que j'ai fait suer l'espace de 24 heures, bien loin de se plaindre que cela les eût affoiblis, assuroient au contraire qu'ils étoient plus forts à proportion qu'ils suoiient davantage. J'ai souvent vu avec étonnement, que quelques heures après la première sueur, qui étoit l'effet des remèdes, il en venoit une autre plus naturelle, plus abondante, qui soulageoit beaucoup plus, et qui sembloit être véritablement critique, et emporter jusqu'à la racine de la maladie.

Au reste, je ne vois pas qu'il y ait aucun inconvénient de donner au malade dans le fort de la sueur des bouillons propres à le fortifier. Ainsi on a tort d'objecter qu'il n'est pas en état de supporter de longues sueurs. Que si l'on a lieu de craindre qu'il ne tombe en défaillance vers la fin de la sueur, je permets de lui donner un peu de bouillon de poulet, un œuf, ou quelque autre chose semblable. Tout cela joint aux cordiaux et aux boissons que j'emploie pour entretenir la sueur, empêchera suffisamment que les forces ne s'épuisent. Mais il n'est pas besoin d'apporter un plus grand nombre de raisons en faveur d'une pratique dont l'utilité est manifeste ; et ce qui le prouve démonstrativement, c'est ce qui arrive tandis que le malade est baigné de sueur ; car alors il croit se bien porter, et les assistants jugent de même qu'il est hors de danger. Mais dès que le corps commence à se dessécher, et que la sueur est interrompue, tout va plus mal, et la maladie devient pire que jamais.

45. Durant 24 heures, depuis que la sueur est finie, il faut éviter soigneusement le froid, et laisser la chemise se sécher d'elle-même sur le corps; il faut que tout ce que l'on boit soit un peu chaud, et continuer encore alors l'usage du petit lait altéré par la sauge. Le lendemain je donne une médecine ordinaire; savoir, une infusion de tamarins, de feuilles de sené et de rhubarbe, où l'on ajoute la manne, et le syrop de roses solutif (1). Ce fut par une telle méthode, que l'année qui suivit la peste, je guéris un grand nombre de gens qui avoient la fièvre pestilentielle; ensorte qu'il ne me mourut pas une seule personne de cette maladie, depuis que j'eus commencé à suivre cette méthode (2).

CHAP. II.

Ce qu'il faut faire après la sueur.

(1) Voyez Sect. 1. Chap. 4. num. 35.

(2) Les indications curatives dans la peste, dit le célèbre Hoffmann, sont, 1^o. d'aider la nature à évacuer le virus par les émonctoires propres, et sur-tout par ces tumeurs critiques qui sont le moyen ordinaire pour cela; 2^o. de soutenir les forces, et d'obvier aux symptômes urgents. Il conseille de ménager les remèdes, et observe que le moins qu'on en donne est le meilleur. Il avertit judicieusement d'éviter les remèdes chauds, ou alexipharmiques, comme on les nomme d'ordinaire, parcequ'ils augmentent la chaleur et l'anxiété, aident la dissolution des fluides, font rentrer dans le sang le virus pestilentiel, et le poussent sur les parties nerveuses. De ce genre sont tous les esprits volatils urinaires et huileux, et les sels volatils. Les mixtures avec des acides sont ici très-utiles et très-sûres. Les narcotiques sont généralement nuisibles; mais les cordiaux modérés sont utiles. Il faut donner un émétique dès qu'il y a des maux de cœur, après quoi un sudorifique donné tout de suite a quelquefois guéri la maladie dès le commencement. Le nitre est excellent dans les corps replets, dans les tempéraments bilieux et sanguins; et lorsque la chaleur est considérable, la fièvre violente est accompagnée de soif et de mal de tête. Il est toujours plus sûr de mêler le nitre avec le camphre, car le nitre corrige la qualité vaporeuse du camphre, et celui-ci corrige à son tour la froideur du nitre, et l'on a un remède qui est en même temps alexipharmique et antiphlogistique. Les laxatifs sont très-nuisibles au commencement de la maladie, mais excellents dans le déclin. Les extrémités du chaud et du froid doivent être également évitées pendant le traitement.

Si les bubons sont lents à paroître, il faut les exciter par les topiques attractifs, par les ventouses, et même les vésicatoires. Quand ils paroissent, il faut aider la suppuration par des cataplasmes digestifs faits avec les figues, les oignons de lis, les oignons mis sous la cendre, la farine de graine de lin, le miel et le safran; ou par des emplâtres maturatifs, comme le diachylum avec les gommés, l'emplâtre de méllor, ou de

46. Mais quand la tumeur a une fois paru, je n'ai jamais osé tirer de sang, même dans les sujets les moins disposés à suer, appréhendant que la matière morbifique venant tout à coup à rentrer dans les vaisseaux désempis, ne causât la mort sur le champ. Néanmoins on pourroit peut-être saigner sans beaucoup de danger, pourvu qu'on fit suer incontinent après la saignée, et que la sueur fût continuée aussi long-temps que nous avons dit ci-dessus, afin qu'elle pût dissiper insensiblement toute la tumeur. Cette méthode seroit bien moins dangereuse, que d'attendre trop long-temps la parfaite maturation de l'abcès,

mucilage. Lorsque la suppuration est formée, il faut ouvrir les bubons, et ensuite les panser avec le baume d'Arcæus, mêlé quelquefois avec le basilicum, donnant le temps à la matière de s'écouler, et ne se hâtant pas trop de cicatriser.

On traitera les charbons en frottant leurs bords avec un liniment digestif, et les couvrant ensuite d'un cataplasme fait avec l'ail rôti, la fiente de pigeons, la thériaque de Venise, et l'huile de térébenthine; et quand l'escare sera tombé, on frottera l'endroit avec l'onguent égyptiac, ou autres semblables; mais s'il y a une corruption gangréneuse, et qu'elle se répande, il faut scarifier la partie affectée, et y appliquer une liqueur capable d'arrêter l'inflammation et la corruption, telle que la suivante dont j'ai souvent éprouvé les bons effets.

Prenez esprit de vin rectifié, quatre onces; camphre, deux gros; safran et nitre artificiel, de chacun un gros; mettez infuser ces drogues ensemble.

Le nitre artificiel est fait avec l'esprit de sel ammoniac et l'esprit de nitre, et se dissout parfaitement dans l'esprit de vin.

Si ces remèdes sont inutiles, il faut avoir recours au caustère actuel, et ensuite adoucir l'escare en la frottant avec du beurre frais.

Les meilleurs moyens de se garantir de la peste, sont, 1°. d'abandonner les lieux infectés; 2°. d'éviter tout ce qui affoiblit le corps, arrête la transpiration, et engendre des crudités dans les premières voies, comme le travail excessif, la trop grande application d'esprit, les longues veilles, le bain chaud, les trop grandes évacuations, le trop de nourriture, etc. 3°. si le corps est plein de mauvaises humeurs, d'en corriger le vice par le moyen des balsamiques tempérés, mêlés avec les acides, pris à une dose modérée, et non pas trop souvent; 4°. de boire des liqueurs généreuses dans les temps convenables, et avec modération, particulièrement du vin du Rhin, qui, à raison de sa légère acidité, est estimé excellent contre la putréfaction; 5°. enfin d'éviter les passions violentes, tâchant de conserver une constante fermeté d'ame, et éloignant de soi toute crainte et tout abattement de cœur.

laquelle, dans une maladie aussi rapide que la peste, est extrêmement douteuse et incertaine.

47. Enfin, pour finir cette matière, si le lecteur trouve que je me sois trompé en quelque chose par rapport à la théorie, je le prie de m'excuser : mais pour ce qui est de la pratique, je déclare que je n'ai rien dit que de vrai, ni rien proposé qui ne me soit parfaitement connu. Aussi, quand le dernier jour de ma vie sera arrivé, ma conscience me rendra témoignage, non seulement que j'ai travaillé avec toute la diligence et la bonne foi possible à la guérison de tous les malades, de quelque état et condition qu'ils fussent, qui se sont confiés à mes soins, n'y en ayant aucun que je n'aie traité comme je voudrois qu'on me traitât moi-même, si j'avois les mêmes maladies ; mais encore que j'ai employé toute l'application d'esprit dont j'ai été capable, afin de pouvoir laisser après ma mort une méthode plus sûre de guérir les maladies : car je crois que la moindre nouvelle découverte dans cet art, quand elle n'apprendroit autre chose qu'à guérir le mal de dent, ou les cors des pieds, est infiniment plus estimable que toutes les spéculations subtiles et les hypothèses, qui ne servent peut-être pas davantage au Médecin pour la guérison des maladies, qu'il servirait à un Architecte d'être habile Musicien pour construire des édifices.

48. Je joindrai ici une remarque, afin de faire entendre ma pensée, et d'empêcher qu'on ne la prenne dans un mauvais sens. On a vu qu'en parlant de la peste je me sers souvent du mot *nature*, et que j'attribue à cette nature divers effets, ni plus ni moins que si c'étoit une substance particulière, mais répandue par tout l'univers, et qui gouvernât tous les corps avec jugement et avec intelligence, comme quelques Philosophes semblent l'avoir entendu quand ils parlent de l'*âme du monde*. Le terme de *nature* expliqué.

Pour moi, qui n'affecte la nouveauté ni dans les choses ni dans les paroles, je me suis servi d'un mot ancien, mais dans un bon sens, ce me semble, et dans le même sens que l'entendent et que l'emploient tous les gens sages : car par la *nature*, j'entends toujours l'assemblage des causes naturelles qui, quoique brutes et entièrement dépourvues d'intelligence, sont néanmoins conduites avec une extrême sagesse dans leurs opérations et leurs effets ; d'autant que le souverain Être dont la puissance les a produites, et de la volonté duquel elles dépendent, les a tellement disposées

par sa sagesse infinie , qu'elles suivent dans les opérations qui leur sont propres , un ordre fixe et une méthode constante ; et quoiqu'elles ne fassent rien au hasard , et qu'elles agissent toujours de la manière la plus avantageuse au bien commun de l'univers , et la plus convenable à leurs natures particulières , elles ne laissent pas d'être de purs automates , qui ne se meuvent point d'eux-mêmes , mais seulement par la volonté du Créateur (1).

(1) Le terme de *nature* n'étant pas expliqué par notre Auteur d'une manière entièrement conforme au sens dans lequel il se prend d'ordinaire en Médecine , nous joindrons ici une définition de ce terme plus claire et plus complète , tirée du même Hoffmann. » Nous n'entendons autre chose par *nature* , dit-il , » que le mouvement progressif et circulaire du sang et des » autres liqueurs , dépendant de la contraction et dilatation » réciproque du cœur , des vaisseaux , et des autres solides qui » contiennent les fluides , par lequel mouvement des solides et » des fluides il se fait une sécrétion continuelle des parties » utiles ou nutritives , qui doivent être retenues pour le service » du corps , et une excrétion des parties inutiles et excrémentielles qui doivent être évacuées par les émonctoires et » couloirs convenables ».

Dans un autre endroit Hoffmann explique d'une manière plus concise le sens dans lequel il prend le terme de *nature*. » La nature , dit-il , est un terme dont nous nous servons pour » signifier la structure et le mécanisme du corps , agissant » avec certaines puissances , et selon certaines loix nécessaires » et mécaniques établies par le Créateur ».

Hippocrate appelle en peu de mots la nature » l'assemblage » de toutes les choses qui concourent à une santé parfaite » , et fait entendre qu'elle doit être le fondement de tout raisonnement en Médecine.

SECTION III.

CHAPITRE PREMIER.

*Constitution épidémique des années 1667, 1668,
et en partie de 1669 à Londres.*

1. L'AN 1667, aux approches de l'équinoxe du printemps, les petites véroles qui, durant la constitution pestilentielle des deux années précédentes, n'avoient point paru du tout, ou n'avoient paru que très-rarement, commencèrent à se faire sentir; et augmentant de jour en jour, elles furent très-épidémiques en automne. Depuis ce temps-là elles diminuèrent peu à peu, et à l'entrée de l'hiver elles étoient rares. Mais le printemps suivant elles se renouvelèrent avec violence, et persistèrent dans cet état jusqu'à l'hiver, qui les affoiblit comme l'année d'auparavant. Enfin elles se renouvelèrent pour la troisième fois au commencement du printemps suivant, mais elles furent moins violentes et moins fréquentes qu'elles n'avoient été les deux années précédentes; et au mois d'Août de 1669 elles cessèrent entièrement pour faire place à une dysenterie épidémique.

Progrès des
petites véro-
les de cette
constitution.

Sur la fin des deux années, pendant lesquelles cette constitution regna, il y eut à Londres un plus grand nombre de petites véroles que je ne me souviens d'en avoir jamais vu, ni avant ni depuis ce temps-là; mais comme elles n'avoient rien d'extraordinaire, elles enlevèrent peu de gens, eu égard au grand nombre de ceux qui en furent atteints.

Bonne es-
pece de peti-
tes véroles.

2. Lorsque les petites véroles commencèrent, il parut une nouvelle sorte de fièvre, peu différente des petites véroles d'alors, si on excepte l'éruption des pustules et tout ce qui en dépend. Nous traiterons de cette fièvre en particulier dans la suite; elle attaqua beaucoup moins de gens que ne firent les petites véroles; mais elle dura aussi long-temps. Elle prit de nouvelles forces en hiver, dans le temps que les petites véroles diminuoient; et lorsque celles-ci se renouvelèrent au printemps, elle leur ceda la place; en sorte qu'elles furent les principales maladies

Nouvelle
fièvre en mé-
me temps.

SECT. III. épidémiques de cette constitution. Mais la fièvre dont il s'agit ne cessa jamais entièrement pendant ce temps-là ; et ce ne fut qu'au mois d'Août de 1669 qu'elle disparut tout à fait avec la petite vérole.

Et diarrhée. 3. Ces deux maladies épidémiques furent accompagnées d'une troisième, savoir, d'une diarrhée ; sur-tout pendant le dernier été que dura cette constitution, et lorsqu'elle étoit déjà disposée à produire la dysenterie qui vint ensuite. Quoiqu'il en soit, il est du moins constant que cette diarrhée avoit tant de rapport avec la fièvre qui regnoit alors, qu'elle ne sembloit être autre chose que la fièvre même qui s'étoit jetté en dedans, et qui exerçoit son action sur les intestins.

4. Je traiterai en particulier de ces trois maladies, qui étoient les seules véritablement épidémiques de cette constitution ; et je commencerai par les petites véroles, sur lesquelles je m'étendrai davantage, parceque celles qui régnerent pendant ces années-là me parurent les plus naturelles et les plus régulières qu'on puisse voir, d'autant qu'elles offroient les mêmes phénomènes et produisoient les mêmes symptômes dans tous ceux qui en étoient atteints ; et qu'ainsi on doit se régler sur elles, comme sur les plus parfaites en leur genre, pour connoître la véritable histoire de la petite vérole, et la véritable manière de traiter cette maladie.

Fievre et petite vérole particulière dans chaque constitution. 5. Car il faut remarquer que chaque constitution particulière cause non seulement une fièvre qui lui est propre, mais encore un genre particulier de petites véroles, qui sont d'un même genre pendant les années de cette constitution, et d'un autre genre les années suivantes, quelque ressemblance qu'elles paroissent avoir, à raison de certains phénomènes qui sont communs à toutes les petites véroles. Tel est le jeu de la nature dans la production des maladies épidémiques.

6. Je vais donc écrire, avant toutes choses, l'histoire des petites véroles des années dont il s'agit maintenant ; et je les nommerai *régulières*, afin de les distinguer des petites véroles *irrégulières* qui régnerent les années suivantes ; ensuite j'ajouterai la méthode qui m'a le mieux réussi en les traitant.

CHAPITRE II.

CHAP. II.

*Petites Véroles régulières des années 1667 ,
1668, et d'une partie de 1669.*

1. **L**ORSQUE les petites véroles sont épidémiques, et en même temps régulières et bénignes, comme celles dont nous parlons; elles commencent vers l'équinoxe du printemps; lorsqu'elles sont non seulement épidémiques, mais encore irrégulières et dangereuses, elles commencent quelquefois plutôt, savoir dès le mois de Janvier (1); elles attaquent des familles entières, sans épargner personne, de quelque âge qu'il soit, à moins qu'on ait déjà eu cette maladie. Ceux mêmes qui ont eu des petites véroles hâtardes, lesquelles sont d'une nature bien différente des autres (1), ne sont pas exempts de celles-ci.

En quel temps commencent les petites véroles.

Les petites véroles, soit régulières, soit irrégulières, sont de deux especes; savoir, *discretes*, ou *confluentes*: et quoique ces deux especes ne different pas essentiellement, on les distingue néanmoins sans peine l'une de l'autre par certains symptomes considérables qui accompagnent l'une, et non pas l'autre.

Deux sortes de petites véroles.

2. Les petites véroles *discretes* commencent par un froid et un frisson, qui est suivi d'une grande chaleur, d'une douleur considérable à la tête et au dos, d'envies de vomir, d'une grande disposition à suer (ce qu'il faut entendre des adultes; car je n'ai jamais observé cette disposi-

Petites véroles discretes, et leurs symptomes.

(1) Boerhaave observe que si la petite vérole vient à se faire sentir dans un lieu où il n'y en ait pas eu depuis six ans, soit qu'elle commence vers la fin de Janvier, ou dans le mois de Février, il regnera l'été suivant des petites véroles épidémiques très-dangereuses, mais que la maladie est facile à guérir dans le commencement; c'est pourquoi il faut avoir beaucoup d'attention à sa nature et au traitement qu'elle demande, etc. en sorte que l'été, quand elle sera extrêmement dangereuse, on soit prêt à lui opposer les remèdes les plus convenables, quoiqu'alors elle soit ordinairement mortelle; mais si la petite vérole ne paroit qu'au mois de Mai, elle sera bénigne, et d'une bonne especes. Voyez *Prax. Med.* vol. 5. p. 299.

(2) De mille personnes qui ont eu la petite vérole, à peine une seule personne l'a-t-elle une seconde fois, à moins qu'elle ne soit d'une especes différente. Ainsi une personne qui a eu une petite vérole discrete, peut en avoir une confluyente; mais si elle a eu une confluyente, elle ne sera jamais plus atteinte de cette maladie. *Le même.*

Sect. III.

tion dans les enfants, ni avant ni après l'éruption des pustules); d'une douleur vers la fossette du cœur quand on la presse; d'un assoupissement, sur-tout dans les enfants, et quelquefois même d'accès épileptiques. Si les enfants qui sont atteints de ces accès ont déjà toutes leurs dents, je soupçonne toujours que la petite vérole va paraître; et en effet, elle paroît ordinairement quelques heures après, ce qui justifie mon pronostic. Par exemple, si l'enfant a un accès épileptique sur le soir, comme il est ordinaire, la petite vérole paroîtra le lendemain matin; et j'ai très-souvent observé que les petites véroles qui arrivent aux enfants immédiatement après des accès épileptiques, produisent de grosses pustules, sont bénignes, d'un bon caractère, et rarement confluentes.

Voilà à peu près les symptômes qui accompagnent la petite vérole dans son commencement, et qui, le plus souvent, précèdent l'éruption des pustules. Néanmoins, il arrive quelquefois dans les sujets dont le sang est d'un tissu fort lâche et fort susceptible d'altération, que la séparation de la matière morbifique se fait insensiblement et par degrés, sans aucune incommodité considérable, jusqu'à l'éruption des pustules, qui n'est autre chose que l'expulsion de cette matière.

Temps et
manière de
l'éruption.

3. L'éruption des petites véroles discrètes se fait ordinairement le quatrième jour de la maladie, en comprenant dans ce nombre le premier jour: quelquefois elle se fait un peu plutôt, fort rarement plus tard. Alors les symptômes diminuent extrêmement, ce qui est le plus ordinaire, ou même ils disparaissent tout-à-fait, et le malade est assez bien, si ce n'est que les adultes ont des sueurs, dont on ne sauroit presque les garantir, quelque légèrement qu'on les couvre. Cette disposition à suer ne cesse que quand les pustules parviennent à maturité; et alors elle cesse d'elle-même.

Voici la manière dont se fait l'éruption. On apperçoit d'abord au visage des pustules rougeâtres très-petites, puis au col, à la poitrine, et enfin sur toutes les parties du corps. Les malades ont une douleur de gorge, et cette douleur augmente à mesure que les pustules croissent. Quand elles ont acquis une certaine grosseur, elles enflamment la peau et la chair voisine.

Commence-
ment et pro-
grès de la
suppuration.

4. Environ le huitième jour depuis le commencement de la maladie (car c'est ainsi que je compte toujours), les intervalles qui auparavant étoient blanchâtres, com-

menent à devenir rouges, et à se tuméfier à proportion du nombre des pustules dont ils sont environnés : ils causent une douleur tensive et lancinante qui augmente toujours, et par conséquent ils s'enflamment. Les paupières sont quelquefois si chargées de pustules et si grossies, que le malade ne peut plus voir; et alors elles ressemblent assez bien à une vessie gonflée et transparente qu'on leur auroit mis dessus. Les malades perdent quelquefois la vue plutôt; savoir lorsqu'il sort une grande quantité de pustules dès la première éruption. Aussi-tôt après l'enflure du visage, vient celle des mains, et même des doigts quand les pustules sont en grand nombre.

Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'au huitième jour, les pustules du visage sont rouges et polies; mais ensuite elles deviennent blanchâtres et rudes, ce qui est le premier signe que la suppuration commence, et elles rendent une liqueur jaune de couleur de miel. Comme l'inflammation du visage et des mains est alors à son plus haut degré, les intervalles des pustules sont d'un rouge vif et fleuri; et plus les petites véroles sont bénignes et naturelles, plus aussi les pustules et la peau qui est dans leurs intervalles approchent de cette couleur. A mesure que les pustules du visage mûrissent, elles deviennent chaque jour plus rudes et plus jaunes. Au contraire celles des mains et du reste du corps deviennent chaque jour moins rudes et plus blanches.

5. L'onzième jour l'enflure et l'inflammation du visage diminuent visiblement; et les pustules, tant du visage que du reste du corps, ayant alors acquis la maturité et la grosseur convenables (qui, dans les années dont nous parlons, égaloit celle d'un pois médiocre), elles commencent à se dessécher et à tomber, et pour l'ordinaire elles disparaissent entièrement le quatorzième jour. Néanmoins les pustules des mains sont ordinairement plus opiniâtres que celles des autres parties, et durent un ou deux jours davantage. Les pustules du visage et du reste du corps s'en vont par écailles, et celles des mains se crevent. Les pustules du visage sont suivies d'écailles farineuses, qui laissent quelquefois des creux dans la peau. Ces creux ne s'aperçoivent point encore lorsque les pustules commencent à tomber; ils ne se font que lorsque les écailles se forment et se détachent successivement, et souvent ils persistent bien du temps après la maladie.

Il est cependant très-rare que ceux qui ont eu une petite

Temps où les pustules commencent à se dessécher.

SECT. III. vérole discrète, en soient marqués, à moins qu'ils ne l'aient eue dans les six derniers mois de l'année; car alors elles laissent des marques, au lieu que la petite vérole confluente en laisse toujours, comme nous dirons ensuite. Durant toute la maladie, le malade ne va point à la selle, ou n'y va que très-rarement. Voilà ce que nous avons à dire sur les petites véroles discrètes.

Description des petites véroles confluentes. 6. Les symptômes des petites véroles *confluentes* sont les mêmes que ceux des discrètes, si ce n'est qu'ils sont plus violents. La fièvre, l'inquiétude, l'agitation, les envies de vomir, etc. sont plus grandes; et c'est par ces signes qu'un Médecin habile reconnoît, même avant l'éruption, qu'une petite vérole sera confluente. Cependant le malade ne sue pas si facilement que dans les discrètes, où cette grande disposition à suer marque par avance ce qu'elles doivent être. De plus, la diarrhée précède quelquefois l'éruption, et dure un ou deux jours; ce que je n'ai pas encore vu dans les petites véroles discrètes.

Temps de l'éruption. 7. L'éruption des confluentes se fait d'ordinaire le troisième jour, quelquefois avant, presque jamais après; au lieu que celle des discrètes arrive ou le quatrième jour, en comptant dès le premier commencement de la maladie, ou ensuite, et très-rarement plutôt. Plus l'éruption des confluentes précède le quatrième jour, plus aussi elle est abondante (1). Or, quoique ordinairement elle n'attende presque jamais le quatrième jour, il arrive néanmoins quelquefois, mais fort rarement, qu'à raison de quelque symptôme cruel, elle ne se fait que le quatrième ou même le cinquième jour; par exemple, lorsqu'auparavant le malade est tourmenté d'une douleur aiguë, tantôt aux lombes, comme dans la colique néphrétique, tantôt au côté, comme dans la pleurésie, tantôt dans les membres, comme dans le rhumatisme, tantôt enfin dans l'estomac avec de grands maux de cœur et un grand vomissement. Ces cruels symptômes sont rares, mais ils retardent par leur violence l'éruption des pustules; et comme ils paroissent des premiers, ils me font connoître assez clairement que la petite vérole

(1) La plupart des Praticiens remarquent que plus la petite vérole sort lentement, plus elle est bénigne, et mieux elle suppure; celle qui paroît dès le premier jour de la maladie, est estimée la plus mauvaise; celle qui paroît le second, moins mauvaise; celle qui paroît le troisième, encore plus douce; et celle qui paroît le quatrième, la plus bénigne de toutes. *Boerhaave, Prae. Med.*, vol. 5, p. 302.

qui doit les suivre, sera confluyente et dangereuse.

8. Nous avons dit que dans les petites véroles discrètes, les symptômes qui se font sentir dès le commencement de la maladie, cessent aussi-tôt après l'éruption. Mais dans les petites véroles confluentes les choses sont bien différentes ; car la fièvre et les autres symptômes subsistent plusieurs jours après l'éruption.

9. Lorsque les petites véroles confluentes sortent, elles ressemblent quelquefois à l'érésipele, et d'autres fois à la rougeole; et il n'y a qu'un Médecin fort expérimenté qui puisse les en distinguer, du moins quant à leur apparence extérieure: car autrement la distinction est aisée, si l'on fait une attention sérieuse au temps de leur éruption, qui n'est pas la même, et aux autres circonstances qui sont bien différentes de ce qui arrive dans l'érésipele et dans la rougeole.

Dans le progrès de la maladie , les pustules ne s'élevent pas d'une maniere sensible comme dans les petites véroles discrettes qui occupent principalement le visage ; mais étant pressées les unes contre les autres , elles ressemblent d'abord à une vésicule rouge qui couvre tout le visage , et elles le tuméfient encore plutôt que ne fait la petite vérole discrete ; ensuite elles sont comme une pellicule blanche étendue sur la surface de la peau , et peu élevée au-dessus.

19. Après le huitième jour , la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude , et prend une couleur plus brune , et non pas jaune , comme dans les petites véroles discrètes ; enfin elle tombe par grandes écailles ; ce qui n'arrive en certains endroits du visage , qu'après le vingtième jour , lorsque la maladie a été violente. Plus la petite vérole est confluente , plus aussi les pustules deviennent brunes en mûrissant , et plus lentement elles s'en vont , au contraire , moins la petite vérole est confluente , plus aussi les pustules jaunissent , et plus vite elles disparaissent.

Cette pellicule ou galle étant tombée ne laisse aucune inégalité sur le visage ; mais elle est bientôt suivie d'écailles farineuses très-corrosives, qui non seulement creusent beaucoup plus que la petite vérole discrète, mais défigurent encore le visage par de vilaines cicatrices. Quelquefois même, lorsque la maladie a été fort violente, l'épiderme des épaules et du dos s'en va, et laisse ainsi ces parties à découvert.

11. On juge de la grandeur de la maladie par la quantité des pustules du visage, et non par la quantité de celles

SECT. III.

qui occupent le reste du corps. Si le visage en est entièrement couvert, quoiqu'elles soient en très-petit nombre et discrètes dans les autres parties, le danger est aussi grand, que si tout le corps en étoit couvert comme le visage (1). Au contraire, le danger est beaucoup moindre s'il y en a peu sur le visage, quelque quantité qu'il y en ait sur le tronc et sur les extrémités. Ce que nous disons du nombre des pustules, peut se dire pareillement du caractère de la maladie. On voit clairement à l'inspection du visage si elle est maligne ou bénigne.

Pustules plus
grosses aux
pieds et aux
mains.

12. J'ai toujours observé dans les petites véroles confluentes que les pustules des mains et des pieds étoient plus grosses que celles du reste du corps, et qu'en général les pustules devenoient toujours plus petites depuis le bout des extrémités jusqu'au tronc. Voilà ce que j'avois à dire sur les pustules.

Salivation
et diarrhée
dans cette
maladie.

13. Mais il y a dans les petites véroles confluentes deux autres symptômes non moins importants que les pustules, ou l'enslure, ou aucun autre des symptômes dont nous avons parlé ci-devant; je veux dire la salivation dans les adultes, et la diarrhée dans les enfants. La salivation est si ordinaire aux adultes, que de tous ceux que j'ai vus atteints de petites véroles confluentes, je n'en ai trouvé qu'un seul qui ne l'ait pas eue. Mais la diarrhée n'est pas si ordinaire aux enfants dans cette maladie. De savoir si la nature produit à dessein de telles évacuations, parceque dans les petites véroles confluentes les pustules étant petites et peu élevées, la matière morbifique ne sauroit être entièrement expulsée, comme dans les petites véroles discrètes où les pustules sont grosses et plus élevées; c'est ce que je ne décide point, d'autant que j'écris simplement une histoire, et que je ne résous pas des problèmes. Ce que je sais certainement, c'est que les deux symptômes dont il s'agit accompagnent le plus souvent les petites véroles confluentes; et qu'outre cela, l'évacuation qu'ils causent est d'une aussi grande nécessité que les pustules, ou l'enslure du visage et des mains.

Temps où
commence et
finir la sali-
vation.

14. La salivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, et quelquefois un jour ou deux après. On rend

(1) Boerhaave observe que le danger est toujours proportionné à la quantité des pustules qui occupent la tête; et il conseille de baigner les pieds avant l'éruption, afin d'attirer un plus grand nombre de pustules aux extrémités. *Prax. Med.* vol. 3. p. 216.
d'abord

d'abord une matiere claire qui , durant quelque temps , sort avec facilité et une grande abondance. Cette salivation ne differe pas beaucoup de celle que produit le mercure , excepté qu'elle n'a pas une si mauvaise odeur. Vers l'onzieme jour , la salive s'étant épaissie , le malade crache avec beaucoup de peine , il est altéré , il tousse de temps en temps en buvant , et la boisson revient par le nez. La salivation cesse le plus souvent dès ce jour-là. Quelquefois aussi , après avoir cessé entièrement pendant un jour ou deux , elle recommence ensuite ; mais cela est rare. Le même jour , c'est-à-dire l'onzieme , le gonflement du visage diminue en même-temps que la salivation ; au lieu de quoi les mains se tuméfient , ou doivent se tuméfier.

15. La diarrhée ne survient pas sitôt aux enfants , que la salivation aux adultes ; mais en quelque temps qu'elle survienne , elle dure pendant toute la maladie , à moins qu'on ne l'arrête par des remèdes.

Temps où la diarrhée commence.

16. Dans les petites véroles discrètes et dans les confluentes , la fièvre est violente depuis le commencement de la maladie jusqu'à l'éruption ; ensuite elle est moindre , jusqu'au temps de la suppuration et de la maturation des pustules ; après quoi elle cesse entièrement.

Temps où la fièvre est plus violente.

17. J'ai toujours observé que quand la maladie étoit violente , il y avoit une espede de redoublement le soir , et que les symptomes étoient aussi plus terribles en ce temps-là.

18. Voilà une histoire exacte des petites véroles régulières , avec leurs phénomènes véritables et naturels. Je vais parler maintenant des symptomes étrangers , ou irréguliers qui leur arrivent lorsqu'elles ne sont pas traitées comme il faut.

19. Ces symptomes irréguliers qui surviennent le huitieme jour dans les petites véroles discrètes , et l'onzieme dans les confluentes (en comptant toujours dès le premier commencement de la maladie) , sont de la dernière importance , et méritent par conséquent une attention singulière ; car il est certain que la plupart des malades qui meurent de l'une ou de l'autre de ces petites véroles , meurent le huitieme , ou l'onzieme jour.

Huitieme jour est le plus dangereux dans les petites véroles discrètes.

20. Ceux qui ont une petite vérole discrète , voyant qu'ils suent facilement , comme nous avons dit que cela arrivoit aux adultes , et se promettant une heureuse guérison , parcequ'ils esperent de pouvoir ainsi évacuer

Régime chaud, quand est periculieux.

SECT. III.

Symptômes
mortels qu'il
cause.

le virus morbifique par les pores de la peau, insistent soigneusement sur les sueurs, tant par des cordiaux pris intérieurement, que par un régime chaud; et ils le font d'autant plus volontiers, que dans le commencement ils se trouvent bien de cette méthode, et qu'elle s'accorde mieux avec l'opinion mal fondée des assistants. Mais enfin la sueur ayant dissipé la matière qui devoit servir à faire élever les pustules et gonfler le visage, il arrive au contraire que cette partie, qui auroit dû le huitième jour être tuméfiée, se trouve flasque, et que les intervalles de ses pustules, au lieu d'être enflammés et rouges, se trouvent blancs, nonobstant que les pustules soient rouges et élevées, même après la mort du malade. La sueur, qui jusqu'alors venoit très-facilement, se supprime tout à coup d'elle-même, sans que les plus puissants cordiaux puissent la rappeler. Cependant la phrénésie survient, le malade s'agite et se tourmente beaucoup, et il est très-mal; il urine souvent et peu à la fois; enfin il meurt au bout de quelques heures contre l'attente des assistants.

Il faut remarquer néanmoins que si les pustules sont en petit nombre, si c'est en hiver, si le malade est avancé en âge, ou si on l'a saigné; le régime trop échauffant que nous condamnons ici n'empêche pas aussi sûrement le gonflement du visage, et par conséquent n'est pas aussi funeste, que quand la petite vérole est confluyente, que l'on est dans le printemps, ou dans l'été, que le malade est jeune, et qu'on n'a point saigné.

Onzième
jour est le
plus dange-
reux dans les
petites véro-
les confluen-
tes.

11. Mais dans les petites véroles confluentes le danger est extrême, et la plupart des malades meurent l'onzième jour; car comme la salivation qui jusqu'alors mettoit le malade en sûreté, cesse ordinairement d'elle-même vers ce temps-là, il faut, pour y suppléer, que le gonflement du visage subsiste encore quelque temps après, et que les mains commencent dès-lors à s'endur considérablement; sans quoi le malade ne sauroit manquer de périr. Et de fait les pustules étant aussi petites qu'elles sont dans ce genre de petites véroles, non seulement la salivation, mais encore le gonflement du visage et des mains est absolument nécessaire pour évacuer comme il faut la matière morbifique; et si l'une de ces deux choses manque ou cesse trop tôt, la mort est certaine.

Or comme dans cette maladie où la chaleur n'est déjà que trop grande, le sang se trouve fort souvent dissous par le régime excessivement chaud qu'on y emploie, et qu'il

se trouve tellement enflammé, qu'il n'est plus propre à chasser peu à peu au-dehors le virus (sans rien dire ici des maux que l'on cause en faisant suer à contre-temps) ; il arrive de là, ou que le visage et les mains ne se tuméfient point du tout, ou que ce gonflement cesse avec la salivation. Il est vrai que l'enflure du visage doit un peu diminuer le jour même que finit la salivation, mais elle ne doit cesser entièrement qu'un ou deux jours après, et les mains doivent demeurer considérablement enflées. Il n'est presque point de signe de guérison plus certain que celui-là ; et au contraire, quand il manque, le danger est extrême.

CHAP. II.

22. Quoi qu'il en soit, la salive qui jusqu'à l'onzième jour étoit claire, et couloit facilement, devient épaisse et visqueuse, et menace de suffoquer le malade. La boisson qu'il prend, tombe aisément dans le poulmon ; ce qui fait qu'elle est rejetée par le nez avec une violente toux : la voix est rauque ; il survient un assoupissement profond ; enfin le malade succombe à tant de maux, et il meurt le jour que nous avons dit. D'où vient le danger.

23. Il y a encore d'autres symptômes qui arrivent dans tous les temps de la maladie, tant dans les petites véroles discrètes, que dans les confluentes.

La phrénésie, par exemple, survient quelquefois à cause de la trop grande effervescence de sang. Alors le malade devenu furieux, et ne pouvant souffrir la chaleur, résiste avec une force terrible aux efforts de ceux qui veulent l'arrêter et le retenir au lit. Phrénésie.

D'autres fois la même cause produit un effet tout contraire, savoir une affection comateuse ; en sorte que le malade ne s'éveille presque jamais qu'à force d'être poussé continuellement. Affection comateuse.

24. Quelquefois aussi dans cette maladie, de même que dans la peste, l'inflammation ayant causé une dissolution du sang, il paroît entre les pustules des taches de pourpre, qui sont presque toujours des présages de mort. Cela arrive principalement lorsque la maladie est épidémique, et que la constitution de l'air la favorise particulièrement. On voit quelquefois en différents endroits sur le sommet des pustules de petites taches noires, de la grandeur tout au plus d'une tête d'épingle, avec un enfoncement au milieu. Comme ces taches viennent de trop de chaleur, elles prennent ensuite une couleur brune quand on emploie un régime plus tempéré, et enfin une couleur jaunâtre, Taches de pourpre.

H ij

Sect. III. telle que doivent l'avoir naturellement les pustules des petites véroles régulières et légitimes ; et une preuve qu'elles doivent avoir cette couleur , c'est que plus elles en approchent , quand elles sont parvenues à maturité , plus aussi tous les symptômes sont modérés ; et au contraire ,

Urine sanguante. 25. Dans les jeunes gens qui ont cette maladie , principalement s'ils ont fait des excès de vin , ou de quelque autre liqueur spiritueuse , le sang est quelquefois si échauffé et si agité , qu'il force les artères , et s'ouvre un chemin dans la vessie , en sorte que le malade urine du sang (1) ; ce qui est presque le plus redoutable et le plus funeste symptôme qu'on puisse voir dans toute cette maladie.

Crachement de sang. 26. La même cause produit quelquefois , mais plus rarement , une hémoptysie du poulmon. Ces deux hémorrhagies arrivent le plus souvent dans le commencement de la maladie , avant l'éruption des pustules ; ou si les pustules paroissent en quelques endroits , elles ne paroissent point encore dans la plupart des autres , et elles deviendroient très-confluentes , si l'hémorrhagie ne faisoit périr d'avance le malade.

Suppression d'urine. 27. Quelquefois aussi il survient pour comble de malheur une suppression totale d'urine , sur-tout dans les jeunes gens , et cela dans la force , ou même dans le déclin de la petite vérole discrète.

Autres symptômes. 28. Il y a encore d'autres symptômes qui viennent quelquefois de causes contraires aux précédentes : par exemple , si le malade a souffert du froid ; ou si on lui a tiré mal à propos une grande quantité de sang ; ou si on l'a trop purgé : car il arrive quelquefois de là que les pustules s'aplatissent et s'affaissent tout d'un coup , et qu'il survient

(1) On a quelquefois pris la rougeur de l'urine pour une urine sanguante ; ainsi il est bon d'observer que si cette couleur vient d'un mélange de sang , ce sang , après que l'urine aura reposé , se coagulera et tombera au fond du vaisseau , et la partie supérieure de l'urine restera claire.

Ce dangereux symptôme semble provenir de l'acreté des liqueurs , et de la dissolution du sang , le mélange et la cohésion de ses parties étant détruits par le degré considérable de pourriture qui accompagne cette maladie. C'est de la même cause que viennent apparemment les selles sanglantes que l'on voit souvent dans cette maladie , et dont notre Auteur ne dit pas un mot , comme aussi toute autre hémorrhagie.

une diarrhée, laquelle est extrêmement dangereuse, si le malade est un adulte, comme nous avons déjà remarqué ci-dessus; d'autant que la matière morbifique étant portée en dedans, la nature n'est pas en état de l'évacuer comme il faut, par les pores de la peau. De plus, les mêmes causes empêchent le gonflement du visage et des mains, lequel est aussi avantageux aux malades que l'éruption des pustules, à moins qu'elles ne soient en très-petit nombre.

CHAP. II.

29. Les symptômes que produit le froid sont extrêmement rares en comparaison de ceux qui viennent d'un régime trop chaud, car cette maladie étant regardée, avec raison, comme une des plus chaudes, on pêche beaucoup moins du côté du régime froid, que du côté contraire.

Symptômes produits par le froid sont rares.

30. Mais en quoi consiste essentiellement la petite vérole? J'avoue que je n'en sais absolument rien, et je ne crois pas que personne soit mieux instruit que moi sur cela. Il me semble néanmoins qu'en examinant avec soin les symptômes dont nous avons fait mention, on peut juger qu'elle consiste essentiellement dans une inflammation du sang et des autres humeurs (1), mais une inflammation d'une espèce différente des autres inflammations, et que la nature cherche à dissiper en digérant et atténuant pendant les deux ou trois premiers jours les particules enflammées; ensuite en les poussant à la superficie du corps, pour y former une infinité de petits abcès, au moyen desquels elle s'en débarrasse entièrement.

En quoi consiste essentiellement la petite vérole.

Ainsi pour établir sur un fondement solide le traitement de cette maladie, il faut remarquer qu'elle a deux temps: le premier que j'appelle celui de la *séparation*; et le second que j'appelle celui de l'*expulsion* de la matière morbifique.

Deux temps dans cette maladie.

31. La séparation se fait d'ordinaire dans le même espace de temps que l'ébullition fébrile, qui dure les trois ou quatre premiers jours, pendant lesquels la nature travaille à rassembler les particules enflammées qui corrompent le sang, et à les déposer à la superficie du corps

La séparation.

(1) La matière virulente qui produit cette maladie, semble être en effet d'une nature âcre et inflammatoire, d'où provient la douleur, la chaleur, la rougeur, l'enflure, l'érosion et l'ulcération, et aussi d'une autre nature caustique et putréfactive, en conséquence de quoi elle détruit par son mouvement incessant et subtil le tissu et l'union des parties, et les corrompt. C'est ce qui fait proprement la malignité de la maladie, et se manifeste particulièrement dans les petites véroles d'un mauvais caractère.

Sect. III.

sous la forme de pustules, ou de petits abcès; ensuite de quoi elle reprend sa première tranquillité, le tumulte que cette opération avoit excité dans le sang, se trouvant alors apaisé.

L'expulsion.

La séparation étant ainsi faite par le moyen de l'ébullition du sang, vient ensuite l'expulsion qui s'exécute pendant tout le reste de la maladie, au moyen des pustules que la nature a produites à la superficie du corps; et comme ces pustules sont de véritables abcès, elles suppurent et se dessèchent, de même que les autres abcès. Si tout cela se fait comme il faut, les choses vont bien, et la guérison est certaine; sinon on ne doit rien attendre que de funeste. L'expulsion demande beaucoup plus de temps que la séparation, parceque la première s'exécute dans un liquide qui est, pour ainsi dire, le foyer de la nature; et que la seconde s'exécute dans une partie dense et solide, qui est éloignée de la source de la vie.

Les indications.

32. Cela supposé, il se trouve deux indications à remplir (1). La première est d'entretenir l'ébullition du sang dans un tel degré de modération, qu'elle ne soit ni trop violente, ni trop foible; afin que la séparation ne se fasse ni trop promptement, ni trop lentement, ni imparfaitement. La seconde est d'entretenir soigneusement les pustules, afin que suppurant et se desséchant comme il faut, elles emportent entièrement la matière qu'elles contiennent.

Manière de remplir la première indication.

33. Quant à la première indication, il faut sur-tout prendre garde alors que l'ébullition ne devienne trop violente, soit que cela arrive en couvrant trop le malade, ou en échauffant trop sa chambre, ou par l'usage des remèdes chauds et des cordiaux. Cette précaution est sur-tout

(1) Les indications curatives dans cette maladie, selon Hoffmann, sont d'aider la nature, par des secours convenables, à corriger, à expulser, et à changer en pus la matière morbifique; pour cela il faut, 1°. corriger l'âcreté et la causticité de cette maladie, ou, suivant la façon de parler des Anciens, en produire la coction, et modérer les mouvements violents qu'éprouvent les vaisseaux et les nerfs au commencement de la maladie 2°. Il faut aider l'éruption en augmentant ou diminuant la fièvre selon le besoin, afin que toute la matière morbifique puisse être expulsée vers les parties extérieures; mais il faut arrêter la fièvre secondaire qui suit la suppuration, et remédier aux symptômes violents. 3°. Dans le déclin, lorsque les pustules se dessèchent et tombent par écailles, il faut purger, afin de délivrer le sang et les humeurs des impuretés qu'ils ont contractées dans le cours de la maladie, et par ce moyen on prévient à temps les accidents que causent les restes de la petite vérole.

nécessaire lorsque le malade est dans la fleur de l'âge, ou qu'il a le sang trop exalté par des boissons spiritueuses, ou lorsqu'on est au printemps ou au commencement de l'été. Autrement la séparation qui devoit s'opérer lentement et par degrés, afin de procurer une entière dépuratation du sang, se fera avec trop de rapidité; et de cette façon la nature n'aura pas le temps de rassembler un assez grand nombre de particules morbifiques; ou bien il s'en séparera, contre son intention, quelques-unes qui n'étoient point destinées à cela, et qui se mêlant avec les autres qui y sont propres, empêcheront par-là leur séparation, et conséquemment leur expulsion.

34. Pour moi, je pense que la séparation se fait d'autant plus sûrement et plus parfaitement, que la nature y emploie un plus long espace de temps, pourvu toutefois que l'ébullition ne soit pas entièrement languissante. Aussi est-ce d'une telle séparation que dépend principalement le succès des remèdes qu'on emploie ensuite. Mais tout est à craindre si la séparation est précipitée: c'est alors un fruit précoce dont on ne peut rien attendre de bon; car les cordiaux et le régime échauffant que l'on met en usage pour la procurer, causent souvent au malade la phrénésie, ou, ce qui est encore plus mauvais, des sueurs copieuses, au moyen desquelles il se sépare certaines particules qui ne sont point propres à se séparer, ni à se changer en pus, quoique l'éruption de la petite vérole aboutisse naturellement à la suppuration: ou bien le régime chaud, en faisant trop pousser la petite vérole, la rend confluyente; ce qui ne promet rien que de funeste.

35. Voilà quelques-uns des symptômes qui arrivent quand on force la nature. Mais je n'ai jamais remarqué aucun mauvais effet quand on la laisse agir; car alors n'étant point gênée, elle parvient toujours dans le temps à ses fins, en séparant et poussant au dehors, dans l'ordre, et par la voie la plus convenable, la matière vérolique, en sorte qu'elle n'a besoin (sur-tout dans les jeunes gens, et dans les tempéraments vigoureux), ni de notre secours, ni de nos remèdes, ni de notre industrie, étant d'elle-même très-forte, très-riche et très-habile. Aussi je n'ai jamais vu, ni entendu dire, qu'aucun malade soit péri, parce que la petite vérole n'étoit pas sortie d'abord; au lieu qu'il en est péri une infinité, parce que les pustules qui étoient d'abord sorties à merveille, et qui donnoient les

Ne p s précipiter la séparation.

Accidents qui arrivent si on la précipite.

plus belles espérances, sont ensuite rentrées contre la nature de la maladie (1).

SECT. III. 36. S'il est imprudent et dangereux de trop an-
 Danger de trop diminuer l'ébullition du sang
 l'ébullition du sang par un régime chaud, ou par des cordiaux, il ne l'est pas moins de la diminuer par des saignées, des lavements, des vomitifs, des purgatifs, ou d'autres semblables remèdes; puisqu'on met par ce moyen un très-grand obstacle à la séparation des parties morbifiques qui sont propres à se séparer. Car quoique le raisonnement ordinaire que l'on fait contre la saignée et les autres évacuations, savoir, qu'il ne faut pas déterminer les humeurs de la circonférence au centre, tandis que la nature semble vouloir le contraire dans cette maladie; quoique ce raisonnement, dis-je, ne prouve rien du tout, puisqu'il arrive très-souvent que les évacuations dont il s'agit produisent un effet tout opposé, savoir une prompte éruption de la petite vérole: il y a néanmoins des raisons importantes de s'abstenir entièrement, s'il est possible, de cette pratique.

Les principes de ces raisons sont, qu'en la mettant en usage, on diminue trop l'ébullition qui devoit faire une séparation exacte des particules morbifiques; et outre cela, qu'on soustrait à la nature une partie de la matière de la séparation; d'où il arrive souvent qu'une petite vérole

(1) Cette observation n'est-elle pas contredite en plusieurs occasions par l'expérience? Les Médecins ne sont-ils pas souvent obligés d'avoir recours à des remèdes chauds pour faire sortir la petite vérole qui est accumulée en grande quantité sous la peau, sans avancer plus loin, quoique le temps ordinaire de l'éruption soit passé? Et c'est ce qui arrive souvent, ou parce que la fièvre est trop faible, auquel cas des remèdes médiocrement chauds et actifs sont évidemment nécessaires, ou parce que les forces du malade sont abattues par la crainte qu'il a que la maladie ne soit mortelle; ce qui empêche l'éruption, et met en effet la vie en danger; car il est manifeste que les passions de l'ame causent de grandes et soudaines altérations dans la circulation du sang et des humeurs, et dans les fonctions des parties qui en dépendent. C'est ainsi que l'inquiétude et la crainte relâchent les parties solides et arrêtent la circulation; ce qui montre que les remèdes convenables en ce cas-là sont ceux qui peuvent rétablir le ressort des solides et augmenter le mouvement des fluides d'une manière proportionnée aux circonstances particulières, comme sont les cordiaux, et on doit, outre cela, encourager en toute occasion le malade, et le rendre gai et joyeux, ou détourner son attention du danger; car tant que l'esprit se laisse aller à l'inquiétude et au chagrin, tous les remèdes sont sans effet.

qui d'abord étoit sortie heureusement, et peut-être d'autant plus heureusement qu'on avoit fait précéder des évacuations, rentre peu à peu, et dispaçoit tout à coup. Donc la principale cause est, qu'il n'y a pas de matière pour entretenir et soutenir l'éruption commencée.

Malgré tout cela, si avant l'éruption on a le moindre soupçon que la petite vérole sera confluite, il sera très-utile de saigner au plutôt, et même de donner l'émétique, pour les raisons qui seront expliquées au long dans un autre endroit.

37. Quant à la seconde indication, qui regarde le temps de l'expulsion, c'est-à-dire celui auquel la matière morbifique, après avoir été séparée, est chassée à la superficie du corps, sous la forme de petits abcès ou pustules; cette indication consiste à soutenir tellement les pustules dans leur louable éruption, qu'elles suppurent et se dessèchent dans le temps et l'ordre convenable.

38. Je crois avoir montré suffisamment ci-dessus, qu'il est très-dangereux de beaucoup échauffer le malade lorsqu'il a de la fièvre et que les pustules commencent à paraître, c'est-à-dire dans le temps de la séparation. Mais il n'est pas moins dangereux de le beaucoup échauffer en quelque temps que ce soit de la maladie, et sur-tout vers le commencement de l'expulsion, lorsque les pustules sont encore enflammées. Car quoique le sang ne soit plus dans un si grand tumulte après que la suppuration est achevée, et que la matière morbifique a été portée à l'habitude du corps; il ne laissera pas, dans ce nouvel état qu'il vient d'acquérir, d'être encore très-susceptible des impressions d'une trop grande chaleur, d'être très-facile à s'émouvoir, à s'enflammer, et à fermenter de nouveau. Cette nouvelle ébullition ne tend plus, comme la première, à produire la séparation, puisque nous la supposons déjà achevée: mais au lieu de cela, elle cause les symptômes dont nous avons parlé ci-dessus; et de plus, elle trouble l'expulsion, qui étoit commencée par le moyen des pustules; et en agitant la matière qu'elles contiennent, elle devient très-nuisible.

Ainsi les particules qui sont déjà séparées et déposées dans l'habitude du corps, étant entraînées par le mouvement rapide de cette seconde ébullition, rentrent de nouveau dans le sang: ou bien les parties charnues étant échauffées au-delà de ce qu'il faut pour la suppuration, elle ne peut se faire comme il convient; ou enfin le sang

CHAP. II.

Saignée et émétique très-utiles dans la petite vérole confluite.

Manière de remplir la seconde indication.

Danger de trop échauffer vers le commencement de l'éruption.

se décompose, et les fibres charnues perdent tellement leur ressort, qu'elles ne peuvent plus dompter la matière morbifique déjà expulsée, ni la convertir en un pus louable (1).

SECT. III. Ne pas trop rafraîchir. 39. Néanmoins, sous prétexte de prévenir une trop grande effervescence du sang, il ne faut pas empêcher l'éruption des pustules, en exposant le malade au froid. Pour que les pustules sortent bien, il faut un degré de chaleur égal à celui de la chaleur naturelle, et convenable à la nature des parties charnues. Une chaleur moindre ou plus grande que celle-là, est également dangereuse.

Traitement de la petite vérole est très difficile. 40. Tout ce que nous avons dit fait assez voir combien la petite vérole est à craindre, et combien le traitement en est difficile. Aussi j'ose assurer que la réputation d'un Médecin qui traite souvent cette maladie, est fort exposée. Car si le malade meurt, non seulement le public impure volontiers cette mort au Médecin, mais encore les confrères de celui-ci ne manquent pas de saisir avec empressement cette occasion pour le décréditer; en quoi ils n'ont pas de peine à réussir, ayant affaire à des juges injustes qui ne manquent pas de prononcer en leur faveur: leur dessein en cela est de se faire valoir, et d'établir leur réputation sur les ruines de celles d'autrui: conduite entièrement indigne de gens lettrés, et même des plus vils artisans qui ont tant soit peu de probité (2).

(1) Tous les remèdes chauds qu'on emploie pour faire sortir la petite vérole, sont généralement condamnables, car ils agitent violemment le sang et les humeurs, augmentent la chaleur, l'anxiété, les convulsions et le délire lorsque ces symptômes se rencontrent et rendent plus âcre et plus subtile la matière morbifique; d'où il arrive qu'une petite vérole bénigne devient visiblement maligne. Ces remèdes, au lieu de procurer une éruption égale et soutenue, poussent trop tôt la matière avant qu'elle soit dûment préparée, en sorte qu'elle ne vient point en suppuration, mais rentre aussi-tôt après, avec grand danger pour le malade; d'ailleurs ils arrêtent trop le sang, détruisent le suc nourricier, et épuisent les forces par les sueurs copieuses qu'ils excitent.

(2) Il falloit sans doute que notre Auteur eût éprouvé un traitement si indigne, et en effet il s'en plaint ensuite amèrement; cela ne prouve que trop qu'il n'est point d'habileté, ni de probité, ni de travail soutenu avec plus de zèle pour le service du genre humain, qui puisse garantir un homme qui abandonne la route commune, des injustes censures des petits esprits, des envieux, et des gens prévenus qui se rencontrent parmi ceux de sa profession. Tout homme qui fait une nouvelle découverte, laquelle tend à renverser des idées et des règles établies, plus respectées pour leur ancienneté que pour leur

Après ce qui arrive aux Médecins dans le traitement de la petite vérole, il n'est pas étonnant que les gardes, lesquelles ordinairement échauffent trop le malade, réussissent souvent si mal. Car il est difficile de déterminer le degré de chaleur qui convient dans cette maladie, et c'est une chose qui surpasse la capacité des femmes de cette espèce; d'autant qu'il faut considérer en même temps la saison, l'âge et la manière de vivre des malades, et d'autres circonstances nécessaires : ce qui demande, sans contredit, un Médecin prudent et habile.

41. S'il arrive, pour avoir été saigné mal à propos, ou pour avoir pris froid, que les pustules rentrent, ou que le visage et les mains se désenflent, il faut avoir recours aux cordiaux (1); mais il faut prendre garde de ne pas excéder en ce point. Car quoiqu'on ait saigné, il peut arriver qu'en donnant des cordiaux trop puissants, ou en les donnant trop fréquemment, dans la crainte que la saignée n'ait affaibli le malade, on excitera tout à coup une nouvelle ébullition, et même plusieurs, parceque le sang est encore très-foible et très-susceptible des impressions des remèdes chauds. C'est à ces ébullitions souvent renouvelées qu'on doit attribuer la mort des malades, plutôt qu'à la saignée. Voilà ce que nous avons à dire en général touchant les moyens de remplir les principales indications.

42. Pour revenir maintenant sur mes pas, et entrer dans le détail de la curation; dès que j'aperçois des signes certains de la petite vérole, je défends au malade le grand air, le vin et la viande; je lui permets pour sa boisson ordinaire d'user de petite bière un peu échauffée par du pain rôti, et quelquefois d'en boire à sa volonté (2). Je lui or-

Cordiaux; quand et comment doivent être donnés.

Détail du traitement de la petite vérole.

justesse, et à établir une théorie plus raisonnable, et une méthode curative plus efficace, doit s'attendre à essayer de grandes contradictions de la part des ignorants, des jaloux, et des gens préoccupés, et à être traité de novateur téméraire, d'homme entreprenant et intéressé, quelque habile, prudent et bienfaiteur qu'il puisse être. C'est ainsi que l'illustre moine Bacon, et l'industriel Harvey furent traités par un grand nombre de leurs contemporains. Qui peut donc espérer d'échapper à la censure, après que des gens d'un si éminent savoir ne l'ont pas évitée?

(1) Ces symptômes peuvent aussi être produits par la faiblesse, par de trop longues veilles, par la terreur, etc. et à moins qu'on n'y remédie sur le champ par des cordiaux convenables, la vie est en danger. Les vésicatoires sont extrêmement utiles en cette occasion.

(2) Il faut observer que s'il y a un cours de ventre, ou une disposition au cours de ventre, on doit s'abstenir de la petite

SECT. III.

donne pour sa nourriture des décoctions d'orge, d'avoine, des pommes cuites, et d'autres choses qui ne sont ni fort froides ni fort chaudes, et qui se digerent facilement. Je ne désapprouve pas autrement qu'il suive le régime des petites gens de campagne, c'est-à-dire qu'il se nourrisse de lait mêlé avec la pulpe de pomme cuite, pourvu qu'il n'en use que de temps en temps, et avec modération, et qu'outre cela on ait fait un peu chauffer le lait.

Inconvénients de précipiter l'éruption.

Mais j'interdis, dès le commencement de la maladie, le régime trop chaud, et tous les cordiaux dont quelques-uns se servent imprudemment pour faire sortir la petite vérole, avant le quatrième jour, qui est le temps propre et naturel de l'éruption. Car je tiens pour certain que la séparation de la matière morbifique est d'autant plus entière que l'éruption est plus tardive; et, dans ce cas-là, on doit être plus sûr que les pustules ne rentreront pas, et qu'elles suppuront bien: au lieu que, si on les fait sortir avant le temps, on précipite la matière qui est encore crue et indigeste, et qui, semblable à un fruit précoce, ne donne que des espérances trompeuses.

43. Ajoutez à cela, qu'en se pressant de la sorte hors de saison, sur-tout dans les personnes d'un tempérament chaud et vigoureux, dont les principes actifs suppléent de reste aux cordiaux, il est dangereux que la Nature étant trop excitée et violentée, ne réduise, pour ainsi dire, toute la substance du corps en pustules, et ne rende confluentes les petites véroles qui auroient été discrettes, si on ne s'étoit pas trop pressé.

Il ne faut donc pas, aussi-tôt qu'on soupçonne une petite vérole, travailler à la faire sortir, sous prétexte que le malade est ordinairement fort mal, et souffre beaucoup avant l'éruption, puisqu'on ne sauroit montrer qu'une seule personne, quelque malade qu'elle ait été, soit morte, précisément parceque les pustules ne sont pas d'abord sorties, ou que la Nature ait manqué de les faire sortir tôt ou tard, si ce n'est lorsqu'on a empêché son action par un régime trop échauffant, et par des cordiaux donnés de trop bonne heure (1). Car j'ai observé plus d'une fois dans les

bierre qui ne feroit que l'augmenter: dans ce cas-là, l'eau d'orge, la décoction de corne de cerf, la tisane de scorsonere, et semblables, sont des boissons beaucoup plus convenables.

(1) Voyez ci-dessus, num. 39.

jeunes gens et dans les personnes d'un tempérament sanguin, qu'un pareil régime et des cordiaux donnés en vue d'accélérer l'éruption, l'ont au contraire retardée. En effet, le sang étant trop échauffé et trop violemment agité pour que la séparation de la matière morbifique pût s'opérer comme il falloit, il n'a paru que des signes de petite vérole, les pustules demeurant opiniâtement cachées sous la peau, et ne se montrant point, quelques cordiaux qu'on employât pour les faire sortir, jusqu'à ce qu'enfin ayant modéré la chaleur du sang, et l'ayant réduite à un juste degré, en faisant boire aux malades de la petite bière, et en leur ôtant une partie des couvertures qui les accabloient, j'ai facilité la sortie des pustules; et j'ai retiré, par la grace de Dieu, les malades du danger où ils étoient.

CHAP. II.

44. Ceux qui, avant le quatrième jour, obligent de garder le lit, font aussi mal, selon moi, que ceux qui donnent trop tôt des cordiaux. Il suffit que le malade se tienne dans la chambre. Le pissement de sang, les taches de pourpre, et les autres symptômes mortels, dont nous avons parlé ci-dessus, viennent uniquement, sur-tout dans les jeunes gens, de ce qu'on fait garder le lit de trop bonne heure. Ma méthode est de le faire garder au quatrième; et alors, si l'éruption ne va pas bien, on peut l'aider en donnant, au moins une fois, quelque doux cordial. Entre les remèdes propres à cela, les calmants, tels que le laudanum liquide, le diascordium, etc. mêlés en petite quantité avec les eaux cordiales appropriées, tiennent le premier rang: car, comme il modère l'agitation excessive du sang, ils mettent la Nature plus en état d'expulser la matière morbifique (1).

Mauvais effets de méthode de garder trop tôt le lit.

Calman's propres à aider l'éruption.

Mais je ne conseillerois pas de donner de cordial avant le quatrième jour, quand même il y auroit une diarrhée qui sembleroit l'indiquer. Cette diarrhée vient des vapeurs inflammatoires, ou des humeurs déposées dans les intestins par le sang qui, durant les premiers jours de la maladie, est en effervescence: et quoiqu'elle précède quelquefois l'éruption de la petite vérole conflente, comme nous

Ne doivent pas être donnés avant le quatrième jour.

(1) Les narcotiques sont ici regardés comme des cordiaux, en ce qu'ils aident l'éruption; mais ils n'opèrent cela qu'en diminuant la tension des solides, et en modérant ainsi la circulation des fluides; ce qui facilite beaucoup la suppuration et l'expulsion de la matière morbifique, sur-tout lorsque la fièvre est violente, et que par conséquent le sang et les autres liquides sont mêlés avec une grande rapidité.

SECT. III.

avons dit plus haut, la Nature cependant ne se manquera pas à elle-même en cette occasion : car, comme elle chasse au-dehors les particules morbifiques qui se jettent sur l'estomac au commencement de la maladie, causent le vomissement, elle ne manquera pas aussi dans la diarrhée de pousser à la superficie du corps les particules morbifiques qui la produisent ; après quoi ce symptôme cessera de lui-même.

Saignée ;
quand est né-
cessaire.

45. Quand je suis appelé auprès d'un jeune homme vigoureux, et dont la maladie a été occasionnée pour avoir trop bu de vin, ou de quelque autre liqueur spiritueuse, je ne me contente pas, afin de modérer l'ébullition du sang, de bannir les cordiaux et de défendre au malade de garder le lit ; je le fais de plus saigner du bras (1). Si on s'oppose à la saignée par le préjugé vulgaire, je demande au moins qu'on la fasse. Car l'ardeur que les liqueurs spiritueuses ont imprimée au sang, étant jointe à celle qui accompagne naturellement la petite vérole, le sang entre dans une telle furie, qu'il pénètre assez souvent dans la vessie par la voie des urines, ou produit des taches de pourpre, et d'autres symptômes funestes qui, durant toute la maladie, embarrassent extrêmement le Médecin, et causent enfin la mort au malade. Voilà pour ce qu'on doit faire avant l'éruption des pustules.

(1) Le pouls plein et fort, la rougeur du visage, la douleur et la pesanteur de tête, la douleur des lombes, le gonflement des veines, la jaunisse, la vivacité du tempérament, l'habitude de se faire saigner, la suppression d'une évacuation critique, indiquent la saignée dès le premier ou le second jour. De cette manière l'accablement et l'oppression de poitrine cessent bientôt, la peau paroît couverte d'une infinité de taches, et on n'a pas sujet de craindre d'aussi violents symptômes après l'éruption. On a souvent observé que la trop grande abondance de sang empêchoit la petite vérole de sortir en assez grande quantité, et la rend simplement discrète ; tandis qu'une partie de la matière morbifique reste dans l'habitude du corps, et produit divers symptômes, savoir, des spasmes, des convulsions, le transport, la suffocation, et même l'apoplexie vers le déclin de la maladie. Mais lorsque le pouls est dur, petit et lent, les vaisseaux peu gonflés, les forces languissantes, le tempérament phlegmatique, que le malade est un enfant, ou du moins fort jeune, qu'il est gros et gras, qu'il survient un vomissement, une toux, ou un cours de ventre au commencement de la maladie, que le malade est sujet à se trouver foible dans la saignée, il ne faut pas ouvrir la veine, de peur qu'en tirant trop de sang, la matière morbifique ne soit retenue dans le corps, et l'éruption prolongée de plusieurs jours ; ce qui seroit dangereux. Hoffmann, *Med. Ration. system.* tom. 5. p. 154, 155.

46. Dès qu'elles sont sorties, j'examine attentivement si elles sont discrettes ou confluentes; parce que ces deux sortes de petites véroles sont très-différentes l'une de l'autre, nonobstant certains symptômes qui leur sont communs. Si donc la grandeur et le petit nombre des pustules, le retardement de l'éruption, l'état tranquille où est le malade, la cessation des symptômes redoutables qui, dans les petites véroles confluentes, persistent même après l'éruption, me font juger sûrement que celle que j'ai à traiter sera discrete; alors je donne au malade de la petite bière, des décoctions d'orge, d'avoine, etc. de la manière que j'ai marquée ci-devant.

Si on est en été, qu'il fasse très-chaud, et que les pustules ne soient pas en fort grande quantité, je ne vois pas la nécessité de tenir continuellement le malade au lit et bien couvert. Il doit au contraire demeurer levé chaque jour pendant quelques heures, pourvu qu'il soit logé et vêtu de façon à n'avoir ni trop froid, ni trop chaud. Bien plus, c'est que quand le malade se tient quelquefois levé, la maladie est moins fâcheuse, et même dure moins longtemps que quand il garde toujours le lit: car, demeurer ainsi au lit, cela rend le mal plus ennuyeux, entretient la fièvre, et cause aux pustules qui sortent, une inflammation douloureuse.

Avantageux
de ne pas
garder le lit.

Mais, si le froid de la saison, ou l'abondance de l'éruption oblige de garder entièrement le lit, j'ai soin que le malade n'y soit pas plus couvert, et n'y ait pas plus chaud que lorsqu'il étoit en santé; et ce n'est qu'à l'entrée de l'hiver, que je fais faire dans la chambre, matin et soir, un feu médiocre. Je n'oblige pas le malade de demeurer couché dans la même situation. Mon dessein en cela est d'empêcher la sueur, laquelle est extrêmement dangereuse, je le dis hardiment, fondé sur les raisons que j'ai apportées ci-dessus, et sur ma propre expérience.

Mauvais
effet de la
sueur.

47. Dans le déclin de la maladie, comme les pustules, qui sont alors revêtues de leur croûte, et ont acquis une certaine dureté, empêchent la matière purulente de transpirer librement, il sera bon de donner cinq à six cuillerées de vin de Canarie, à demi-cuit, ou quelque autre cordial tempéré, afin d'empêcher le pus de rentrer dans le sang (1).

Cordiaux
sont utiles
dans le dé-
clin de la
maladie.

(1) Pour empêcher la matière des pustules qui sont en suppuration, de rentrer dans le sang, Boerhaave observe aussi que

SÉCT. III.

C'est dans ce temps-ci de la maladie, que les cordiaux peuvent être mis en usage, et non pas plutôt. On peut aussi accorder en même temps un régime un peu plus chaud; par exemple, des bouillons faits avec le pain, la bière et le sucre, ou avec la farine d'avoine, la bière et le sucre, etc. Il n'est besoin d'aucune autre chose dans la petite vérole discrète et bénigne, si le malade veut se laisser traiter de la sorte; à moins que les inquiétudes, les veilles, ou d'autres symptômes qui menacent de la phrénésie, n'obligent de recourir de temps en temps aux remèdes calmants.

48. Telle est, malgré le préjugé contraire, aussi mal fondé qu'il est universel, la vraie méthode de traiter la petite vérole discrète; et je ne doute point que cette méthode ne s'établisse enfin après ma mort. Je ne nie pas que plusieurs malades ne guérissent par un régime entièrement opposé. Il faut avouer toutefois qu'il en meurt aussi un grand nombre; ce qui est d'autant plus triste, que la petite vérole discrète est de sa nature absolument sans danger. Il en mourroit même encore bien davantage, si le froid de la saison où ils tombent malades, ou la saignée, quoique d'ailleurs inutile, ne leur sauvoit la vie.

* Saignée est
quelquefois
nécessaire.

C'est pourquoi, lorsque l'opiniâtreté des assistants, ou la défiance du malade ne m'a pas permis de mettre en usage le régime dont j'ai parlé, j'ai cru devoir y suppléer par la saignée: car, quoique la saignée soit d'elle-même nuisible dans la petite vérole discrète, en ce qu'elle trouble la séparation des particules morbifiques, et enlève une partie de la matière qui devoit servir à la formation des pustules; elle ne laisse pas de compenser en quelque manière le régime trop échauffant qu'on emploie ensuite; et ainsi elle rend moins dangereuse une méthode à laquelle je n'ai recours que malgré moi.

Pourquoi il
meurt plus de
riches que de
pauvres.

49. Il sera aisé, après tout ce qui a été dit, de répondre à une question que l'on fait ordinairement, savoir pourquoi, dans le bas peuple, il meurt si peu de gens de la petite vérole, en comparaison de ceux qui en meurent parmi les riches. On ne sauroit guère donner d'autre rai-

rien n'est au-dessus du vin de Canarie pris modérément, par exemple, à la quantité d'une once trois ou quatre fois le jour. On peut donner un peu d'opium pour diminuer l'agitation violente du sang et des humeurs. Si cela est inutile, je ne vois pas, ajoute cet Auteur, ce qui pourra soulager. *Prax. Med. vol. 5. p. 319.*

son de cette différence, sinon que la manière de vivre pauvre et grossière des gens du bas peuple ne leur permet presque pas de se nuire à eux-mêmes par un régime plus recherché et plus délicat. Cependant, depuis qu'ils ont appris l'usage du mithridate, du diascordium, de la décoction de corne de cerf, etc. il est mort parmi eux un plus grand nombre de gens de cette maladie, que dans les siècles précédents, moins savants à la vérité, mais plus sages. Cela vient de ce qu'il se trouve ordinairement dans chaque maison quelque femme également ignorante et présomptueuse qui, pour le malheur du genre humain, se mêle d'un métier qu'elle n'a pas appris. Voilà ce que nous avons à dire sur la curation des petites véroles discrètes.

50. Mais, si la petite vérole est confluyente, le traitement devient alors une affaire bien délicate : car je pense que la petite vérole confluyente diffère autant de la discrète, que la peste diffère de la petite vérole confluyente ; quoique le commun des hommes qui prend les mots pour les choses, ne mette aucune différence dans le traitement de ces deux sortes de petite vérole. Comme celle dont il est maintenant question, est le produit d'une inflammation plus considérable du sang, il faut avoir encore plus de soin que dans l'espèce précédente, de ne pas échauffer le malade.

Curation
de la petite
vérole con-
fluyente.

Or, quoique la petite vérole confluyente demande de sa nature plus de rafraîchissements que la discrète ; néanmoins, afin de procurer l'enflure du visage et des mains (sans laquelle point de guérison) comme aussi l'élevation et l'augmentation des pustules, et encore, parceque les ulcérations douloureuses qui arrivent au malade le mettent hors d'état de sortir du lit, il faut qu'il y demeure, et qu'il tienne ses mains cachées, pourvu qu'il soit médiocrement couvert, et qu'on lui permette de changer de place dans son lit, comme il voudra, ainsi que nous avons dit dans la curation de la petite vérole discrète (1).

Nécessité
de garder le
lit.

Mais sur-tout dans le déclin de la maladie, qui est le temps de la maturation des pustules, non seulement on doit permettre au malade de changer de place dans son lit, mais il faut encore le lui ordonner, et même le retourner souvent de jour et de nuit, afin de tempérer la grande chaleur que cause la fièvre, et d'éviter les sueurs qui dis-

(1) Voyez ci-dessus, num. 47.
Part. I.

==== sipent cette moiteur douce, dont les pustules ont besoin pour être détrempées et adoucies.

SECT. III.

Nécessité
d'entretenir
la salivation.

51. Nous avons dit (1) que la salivation accompagne toujours la petite vérole. Cette évacuation est une des principales qu'opère la Nature, et elle la substitue à celle qu'auroit dû se faire par les pustules, mais qui, à raison de leur peu d'élévation, ne sauroit se faire aussi bien que dans la petite vérole discrète. Cela étant ainsi, on doit avoir un très-grand soin d'entretenir la salivation dans sa force; en sorte qu'elle ne s'arrête point avant le jour convenable, soit par l'usage des remèdes chauds, soit en empêchant le malade de boire abondamment de la petite bière, ou de quelque autre semblable liqueur. Et, comme la salivation, quand elle est telle qu'elle doit être, commence avec l'éruption, diminue l'onzième jour, et ne cesse entièrement qu'un jour ou deux après, le danger est très-grand lorsqu'elle cesse entièrement avant l'onzième jour. Car l'enflure du visage, par laquelle il s'évacue quelque chose de la matière morbifique, ne manquant jamais de disparaître ce jour-là; si la salivation cesse en même temps, la matière morbifique qui commence alors à devenir putride, infecte le malade par sa vapeur empoisonnée; et n'ayant plus d'issue pour s'évacuer, elle le met à deux doigts de la mort, à moins que l'enflure des mains, qui commence après celle du visage, et se dissipe aussi plus tard, ne vienne au secours, comme il arrive quelquefois, et ne soit assez considérable pour tirer le malade des bras de la mort.

Moyen pour
cela.

Un moyen d'aider extrêmement la salivation qui est si importante et si nécessaire dans cette maladie, c'est de faire boire au malade beaucoup de petite bière, ou de quelque autre liqueur qui ne l'échauffe point et ne lui cause point de sueurs (2).

Utilité des
narcotiques
en cette oc-
casion.

52. Outre cela, pour calmer l'ébullition du sang, qui est ici beaucoup plus violente que dans la petite vérole discrète, et entretenir en même temps la salivation, rien ne convient si bien que les narcotiques; et, quoiqu'à raison de leur faculté incrassante, ils semblent d'abord être contraires à la salivation, ce n'est-là qu'un préjugé dont je me suis défait, il y a déjà long-temps; et j'ai toujours

(1) Voyez ci-dessus, num. 12.

(2) On peut se servir entre autres choses de l'eau laiteuse, qui est une décoction d'une partie de lait avec trois parties d'eau.

employé ces remèdes avec succès dans cette maladie, pourvu que le malade eût passé l'âge de puberté : car, pour ce qui est des enfants, comme leur sang fermente moins, plus-que le plus souvent ils dorment assez bien durant toute la maladie, il n'a pas tant besoin du secours des narcotiques, lesquels d'ailleurs seroient nuisibles, en ce qu'ils arrêteroient la diarrhée, si utile aux enfants dans cette occasion.

CHAP. II.

53. Mais quant aux adultes, voici les avantages que leur procurent les narcotiques fréquemment employés : Leurs bons effets dans les adultes. premièrement, au moyen du sommeil modéré qu'ils causent, ils repriment la trop grande violence de l'ébullition du sang, et par conséquent ils préviennent la phrénésie : secondement, ils facilitent l'enflure du visage et des mains, qui est si importante dans cette maladie : comme l'enflure du visage cesse assez souvent trop tôt, et au grand malheur du malade, les narcotiques l'entretiennent et la font durer jusqu'au terme établi par la Nature : car l'effervescence du sang étant une fois adoucie, les particules enflammées se portent aisément aux mains, au visage et à toute la superficie du corps, suivant le génie de la maladie. Enfin les narcotiques aident la salivation : et quoique, dans certains sujets, elle s'arrête durant quelques heures par la vertu incassante de ces remèdes ; néanmoins la Nature fortifiée de ce nouveau secours, reprend bientôt le dessus, et achève heureusement l'ouvrage qu'elle a commencé. J'ai même observé plus d'une fois que la salivation qui ordinairement diminue vers l'onzième jour, et quelquefois même plutôt, avec un grand danger pour le malade, s'est rétablie de nouveau par l'usage des narcotiques, et n'a cessé qu'au quatorzième jour, et même plus tard dans quelques sujets.

Ma coutume est de donner quatorze gouttes ou environ de laudanum liquide, ou bien une once de syrop diacode, dissoute dans l'eau de fleurs de primevère, ou dans quelque autre semblable eau distillée. Ces remèdes étant donnés tous les soirs à des adultes, depuis que l'éruption est entièrement faite, jusqu'à la fin de la maladie, non seulement ne seront point nuisibles, mais seront au contraire d'une grande utilité, comme une fréquente expérience me l'a appris.

Je crois au reste qu'ils doivent être pris de meilleure heure que dans les autres maladies. Car il est aisé de remarquer dans les petites véroles malignes, que la chaleur qui est A quelle heure il faut les donner.

SECT. III.

Danger d'arrêter le cours de ventre dans les enfants.

plus grande le soir, cause ordinairement au malade des inquiétudes, des agitations et d'autres symptômes, que l'on peut, en quelque façon, prévenir, en faisant prendre le narcotique à six ou sept heures du soir.

54. La petite vérole confluyente est aussi sûrement accompagnée de la diarrhée dans les enfants, que de la salivation dans les adultes; la Nature ne manquant point de produire l'une ou l'autre de ces deux évacuations, afin de se débarrasser de la matière morbifique. Ainsi, comme je n'arrête pas la salivation, je n'arrête pas non plus la diarrhée; l'une seroit aussi mal entendue que l'autre: et c'est en voulant arrêter mal à propos cette diarrhée, que des femmelettes ignorantes ont causé la mort à plusieurs milliers d'enfants, se persuadant contre toute raison, que le cours de ventre est aussi dangereux dans la petite vérole confluyente que dans la discrète, et ne sachant pas qu'il n'est nuisible que dans celle-ci où l'évacuation de la matière morbifique se fait par le moyen des pustules; au lieu que dans celle-là, il est l'ouvrage de la Nature qui cherche par-là à se délivrer de la maladie (1).

C'est pourquoi, abandonnant la diarrhée à elle-même pour suivre la Nature, selon le précepte d'Hippocrate, je vais mon train dans la curation. J'ordonne de tenir les enfants tantôt dans le berceau, et tantôt hors du berceau; et s'ils sont sevrés, je leur accorde la même nourriture que j'ai accordée ci-dessus aux adultes.

Avec quoi il faut frotter le visage.

55. Les derniers jours de la maladie, comme le visage est couvert de croûtes dures et seches qui le roidissent, je

(1) Le cours de ventre, même considérable, dit Hoffmann, n'est pas à craindre dans cette occasion; car bien loin qu'il empêche l'éruption ou la suppuration, et fasse rentrer la matière morbifique, je l'ai vu au contraire durer sans danger pendant toute la maladie; et comme les fièvres malignes pourprées se terminent souvent d'une manière critique par un cours de ventre, l'expérience fait voir aussi la même chose dans la petite vérole.

Hoffmann dit ailleurs que dans un été sec, la petite vérole est particulièrement inflammatoire, et souvent accompagnée d'un cours de ventre qu'il ne faut pas arrêter, mais seulement le modérer par des remèdes convenables, ayant soin d'éviter le régime échauffant et les remèdes chauds, et d'un autre côté le régime rafraîchissant et les remèdes froids. Le cours de ventre, ajoute cet Auteur, n'est point nuisible non plus lorsque la petite vérole, à cause de l'irrégularité des saisons, se trouve compliquée avec le pourpre; mais c'est au contraire un remède salutaire qui purge admirablement les humeurs excrémentielles et malignes.

le fais frotter souvent avec de l'huile d'amandes douces , tant pour adoucir la douleur que cause la distension de la peau , que pour faciliter la transpiration des particules trop échauffées.

CHAP. II.

Je ne fais rien du tout pour empêcher le visage d'être marqué. Les huiles et les liniments ne servent à autre chose qu'à faire durer plus long-temps les écailles farineuses (1); lesquelles se succédant les unes aux autres, lorsque le malade a quitté le lit et qu'il est convalescent, forment peu à peu les marques de la petite vérole. Mais il n'y a pas fort à craindre qu'il soit marqué, lorsque, par le régime tempéré qu'il a observé, la matière des pustules a été adoucie et n'est point devenue corrosive.

§6. Si on emploie avec prudence et circonspection cette méthode, en la proportionnant aux circonstances particulières, on prévient les symptômes redoutables dont nous avons parlé, et la maladie sera exempte de danger, et très-bénigne. Si néanmoins ces symptômes surviennent par quelque cause que ce soit, avant que j'aie été appelé, je suis obligé, pour les combattre et les dissiper, de changer un peu de batterie, et de me comporter de la manière suivante.

Curation des symptômes.

§7. D'abord, si dans la petite vérole discrète, à cause du régime trop chaud et des sueurs continuelles, le visage du malade ne s'enfle pas, quoique les pustules sortent abondamment, et si au contraire il est flasque, et que les intervalles des pustules soient pâles, alors je travaille de tout mon pouvoir à modérer l'effervescence du sang. Pour cela, j'ai recours à un régime plus tempéré, et je fais prendre sur le champ un narcotique; lequel, en procurant un doux sommeil, à moins que le cerveau ne soit extrêmement échauffé, et en arrêtant par conséquent la trop grande impétuosité du sang, détermine ce liquide à se porter au visage, et à le gonfler, comme demande la nature de la maladie.

Moyen de faire enfler le visage dans la petite vérole discrète.

§8. Si la sueur, après avoir été jusques-là fort abondante, vient à cesser d'elle-même, si le malade est pris d'un transport au cerveau, s'il souffre beaucoup, s'il urine souvent, et peu à la fois; alors, comme le danger est extrême, je crois qu'on ne peut secourir le malade qu'en

En quel cas les narcotiques ou la saignée sont nécessaires.

(1) Les applications onctueuses et huileuses bouchent les pores, empêchent la transpiration, et rendent les marques ou taches beaucoup plus visibles.

SECT. III.

lui donnant copieusement des narcotiques, ou en le saignant abondamment, et l'exposant à l'air. Cette méthode ne paroîtra ni absurde ni réméraire, si l'on fait attention à ceux qui ont échappé de la mort par des hémorrhagies abondantes du nez survenues tout à coup.

Il faut encore considérer que, dans ce cas-là, les malades ne meurent pas parceque les pustules rentrent, puisqu'alors même elles sont élevées et fort rouges, mais parceque le visage n'enfle pas. Or tout ce qui tempere le sang, comme la saignée et un rafraîchissement modéré, doit nécessairement être aussi avantageux que l'usage des narcotiques, pour procurer cette enflure, et par les mêmes raisons.

Eclaircissement par rapport à la saignée.

59. Ce n'est pas que je veuille conseiller la saignée dans tout transport qui survient dans la petite vérole (car il n'est point de symptomes plus fréquent dans cette maladie) ; je ne recommande la saignée que dans le transport qui vient de ce que le visage n'enfle pas ; savoir dans la petite vérole discrete, lorsque les pustules sont en assez grand nombre ; ou bien quand, par un régime extrêmement chaud, et par l'usage des cordiaux, le sang est devenu si bouillant et si fougueux, qu'il est absolument nécessaire de le tempérer par les narcotiques et les autres remèdes propres à modérer son impétuosité.

Utilité de faire sortir du lit dans le transport.

Dans un pareil cas, le Médecin qui préfère son devoir à sa réputation, doit saigner, comme il a été dit auparavant, ou rafraîchir les malades en les exposant à un plus grand air. J'en ai retiré plusieurs de la mort en les faisant sortir du lit pour un peu de temps, ce qui les a suffisamment rafraîchis. Outre les exemples que j'ai vus moi-même, il y a une infinité de malades qui ont été sauvés de la sorte. Quelques-uns de ces frénétiques trompant leurs gardes (car les frénétiques ont des ruses merveilleuses), se sont échappés de leur lit, et se sont exposés, même de nuit, à l'air froid : d'autres ayant trouvé moyen d'avoir de l'eau froide, soit par finesse, soit par force, soit par prières, en ont bu à discrétion, et par une heureuse erreur, se sont tirés d'affaire, lorsqu'ils étoient absolument désespérés.

Histoire d'une guérison singulière.

60. Je rapporterai ici une histoire que je tiens de celui-là même à qui elle est arrivée. Etant allé à Bristol, lorsqu'il étoit encore très-jeune et à la fleur de son âge, il fut attaqué de la petite vérole vers le milieu de l'été, et le transport survint bientôt après. La garde étant sortie pour aller en ville, laissa le soin de son malade à d'autres personnes, à qui elle dit qu'elle alloit revenir ; mais, comme

elle tarda un peu long-temps, le malade se trouva si mal, que les assistants crurent qu'il avoit rendu l'ame. C'étoit un corps gros et gras, et cela, avec la chaleur de la saison, faisant craindre aux assistants qu'il ne sentit mauvais, ils l'ôtèrent de son lit, et le mirent sur une table avec un simple drap par dessus. La garde revenant enfin, et apprenant cette triste nouvelle, entra dans la chambre où étoit le corps, ôte le drap, regarde le visage, et croit appercevoir quelques légers signes de vie. Aussi-tôt elle remet son malade au lit; et par je ne sais quel moyen, dont elle s'avise sur le champ, elle le fait revenir de sa défaillance, en sorte qu'au bout de quelques jours, il se porta très-bien.

61. Si, dans la petite vérole confluenta, la salive est réellement épaisse et visqueuse à cause de la chaleur précédente, que le malade soit sur le point d'être suffoqué, ce qui n'est pas extraordinaire l'onzième jour, comme nous avons dit plus haut, alors il faut nécessairement employer un gargarisme, et ordonner qu'on ne manque pas d'en injecter souvent de jour et de nuit dans le gosier avec une seringue. Ce gargarisme sera composé de petite bière, ou d'eau d'orge avec le miel rosat; ou bien de la manière suivante.

Nécessité
d'un gargarisme
lorsque la salive est
visqueuse.

Prenez écorce d'orme, six gros; racine de réglisse, demi-once; vingt raisins secs dont on a ôté les pepins; roses rouges, deux pincées: faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à une demi-livre; passez la liqueur, et dissolvez-y oximel simple, et miel rosat, de chacun deux onces, pour un gargarisme.

Gargarisme.

Si le malade a été traité comme il faut, la salivation, lors même qu'elle aura commencé à diminuer, continuera autant qu'il est nécessaire, sans qu'il soit besoin de gargarisme. Mais si le malade est à tout moment en danger d'être suffoqué, s'il est assoupi, et ne sauroit presque plus respirer, ce remède est peu sûr. Dans cette extrémité j'ai quelquefois donné avec succès un émétique d'infusion de safran des métaux, mais à une dose plus considérable qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire jusqu'à une once et demie; car à cause de l'assoupissement profond où est le malade, une moindre dose n'opéreroit point, et ne feroit que mettre le malade dans un plus grand danger, en agitant les humeurs qu'elle ne pourroit évacuer. Cependant un tel remède n'est point encore assez sûr. Le malheur est que

Émétique
quelquefois
utile en ce
cas-là.

SECT. III. nous n'en avons pas un meilleur contre un si cruel symptôme qui seul fait périr presque tous ceux qui, ayant une petite vérole confluyente, meurent l'onzième jour.

Avantages du régime tempéré. 62. Comme le régime tempéré prévient les autres symptômes qui arrivent dans cette maladie, il les dissipe aussi la plupart. C'est ainsi que le transport dont nous avons parlé, et qui vient de ce que le cerveau est trop échauffé, se guérit en rafraîchissant le sang de quelque manière que ce soit. On guérit de même le coma, symptôme entièrement contraire au précédent, et qui est causé par une obstruction de la substance corticale du cerveau, lorsque le sang étant atténué par l'usage d'un régime et des remèdes échauffants, envoie avec force dans cette partie un grand nombre de vapeurs enflammées.

Et les taches du pourpre. 63. J'ai vu aussi disparaître les taches de pourpre en rafraîchissant le sang ; mais je n'ai pu encore, ni par cette méthode, ni par aucune autre, arrêter le pissement de sang, non plus que l'hémoptysie violente du poumon ; et ces deux hémorragies, autant que j'ai pu observer jusqu'à présent, annoncent une mort certaine.

Suppression d'urine; comment se guérit. 64. Dans la suppression d'urine, qui attaque quelquefois les jeunes gens et les personnes robustes, et qui vient d'un grand trouble des esprits qui servent à cette excrétion, trouble causé par le trop de chaleur et de mouvement du sang et des humeurs, j'ai tenté tous les genres de diurétiques : mais rien ne m'a si bien réussi que de faire sortir le malade du lit ; car peu de temps après qu'il a fait deux ou trois tours par la chambre, soutenu par quelques personnes, il urine assez abondamment, et se trouve fort soulagé. Je pourrais citer ici pour témoins de ce que j'avance, quelques Médecins de mes amis, qui en pareil cas ont ordonné la même chose par mon conseil, et l'ont fait avec succès.

En quel cas les cordiaux conviennent dans la petite vérole discrète. 65. Quant aux symptômes qui arrivent lorsqu'un grand froid, ou des évacuations hors de saison font rentrer la petite vérole, il faut les combattre par l'usage des cordiaux, et par un régime conforme, lesquels on ne doit cependant continuer qu'aussi long-temps que durent les symptômes. Les principaux de ces symptômes sont l'affaîsissement ou l'appâtissement des pustules, et la diarrhée dans les petites véroles discrètes, car dans les confluentes, l'affaîsissement des pustules n'est pas d'un mauvais augure, puisqu'il est de la nature de la maladie ; et la diarrhée dans les enfants est salubre, loin d'être dangereuse.

Dans l'un et l'autre cas il sera très à propos de donner une potion cordiale avec les eaux distillées, le diascordium, le laudanum liquide, etc. non seulement pour dissiper les symptômes dont il s'agit, mais encore en tout autre temps de la maladie, si le malade se plaint de faiblesse et de maux de cœur; mais à dire vrai, ces sortes de symptômes sont extrêmement rares en comparaison de ceux que cause le trop de chaleur, qui est plus nuisible que le trop de froid, quoique le préjugé vulgaire le croie moins nuisible. Pour moi je pense que si on parle si souvent de pustules rentrées, c'est qu'on prend l'affaissement des pustules de la petite vérole confluente pour des pustules rentrées par le froid, au lieu qu'il n'y a rien en cela que de naturel à cette maladie; on commet la même faute dans la petite vérole discrète, parcequ'on attend de trop bonne heure l'éruption et l'augmentation des pustules, ne faisant pas attention que cela ne doit arriver qu'au bout d'un certain temps établi par la nature.

66. Lorsque les pustules sont tombées, que le malade est convalescent, et a déjà commencé depuis quelques jours à manger de la viande, c'est-à-dire vers le vingtième jour, il faut saigner du bras, si la maladie est violente, car l'ardeur que la petite vérole a imprimée au sang, soit que le malade fût un adulte, ou un enfant, n'indique pas moins la saignée, que les mauvaises humeurs qui se sont amassées dans le sang indiquent la purgation. C'est ce que montre assez la couleur du sang que l'on tire après une petite vérole fort dangereuse; car il est entièrement semblable à celui que l'on tire dans la pleurésie. C'est ce que montrent encore les ophthalmies dont cette maladie est suivie, et les autres mauvais effets d'un sang échauffé et altéré par la maladie. Aussi voit-on des gens qui auparavant jouissoient de la meilleure santé, être ensuite sujets tout le reste de leur vie à des humeurs chaudes et âcres qui se jettent sur les poudrons, ou sur quelque autre partie.

En quel temps il faut saigner.

Mais s'il y a peu de pustules, la saignée ne sera pas nécessaire. Après la saignée je purge trois ou quatre fois.

67. Long-temps après que le malade est guéri de la petite vérole confluente, et lorsqu'il sort déjà tous les jours du lit, il lui survient quelquefois une enflure considérable de jambes; mais après la saignée et la purgation, cette enflure se dissipe d'elle-même, ou bien on la guérit aisément par l'usage des herbes émollientes et discutives,

Comment il faut remédier à l'enflure.

SECT. III. comme feuilles de mauve, de bouillon blanc, de sureau, de laurier, et fleurs de camomille et de mélilot, bouillies dans le lait.

Voilà ce que j'avois à dire sur l'histoire et la curation des petites véroles qui regnoient pendant les années 1667, 1668 et parties de 1669, et que j'ai nommées *régulières* et légitimes pour les distinguer de celles des années suivantes.

CHAPITRE III.

Fievre continue des années 1667, 1668, et d'une partie de 1669.

Description
de la fièvre
de cette cons-
titution.

POUR parler maintenant de la fièvre qui dominoit pendant cette constitution, et qui ayant commencé avec les petites véroles, se soutint et finit avec elles : voici comme la chose se passa. Les malades avoient une douleur à la fossette du cœur, et ne pouvoient souffrir qu'on comprimât cet endroit. Je ne me souviens pas d'avoir observé ce symptôme dans aucune autre maladie, excepté dans cette fièvre, et dans la petite vérole régulière. Il y avoit douleur de tête, chaleur de tout le corps, et on appercevoit assez clairement des taches de pourpre. La soif n'étoit pas considérable. La langue paroissoit assez souvent comme celle des gens qui se portent bien ; seulement elle étoit quelquefois blanchâtre, très-rarement sèche, et jamais noire. Il prenoit dès le commencement de la maladie des sueurs spontanées très-abondantes, mais qui ne soulageoient point le malade ; et si on s'avisait de vouloir les exciter par des remèdes chauds et un régime de même nature, il étoit dangereux que le transport ne survînt bientôt après ; d'ailleurs elles augmentoient le nombre des taches de pourpre, et la violence de tous les autres symptômes. Les urines, qui même dès le commencement couloient assez bien, et paroissoient assez louables, donnoient de belles espérances ; et cependant les malades ne s'en trouvoient pas mieux ensuite, que des sueurs dont nous avons parlé.

Quand cette maladie n'étoit pas bien traitée, elle duroit pour l'ordinaire très-long-temps, et ne se terminoit

pas simplement d'elle-même, ou par quelque crise, à la manière des autres fièvres, mais elle tourmentoît le malade durant six, sept ou huit semaines par des symptômes violents, à moins que la mort n'y vînt mettre fin. Il survenoit quelquefois vers le déclin de la maladie une salivation assez abondante, savoir lorsqu'il n'y avoit eu auparavant aucune évacuation considérable, et qu'on avoit fait prendre au malade des juleps rafraîchissans; et si on n'arrêtoit point cette salivation, soit par des évacuations, soit par des remèdes chauds, la maladie se terminoit contre toute espérance.

CHAP. II.

2. Comme cette fièvre dépendoit de la constitution épidémique de l'air qui en même-temps produisoit les petites véroles, aussi paroissoit-elle être presque de même nature, et de même caractère en toutes choses que ces maladies, à l'exception seulement des symptômes qui étoient des suites ou des effets nécessaires de l'éruption; car ces deux maladies commençoient de même. La douleur à la fossette du cœur, quand on y portoit la main, étoit la même, comme aussi la couleur de la langue, la consistance de l'urine, etc. mêmes sueurs spontanées et abondantes dès le commencement; même penchant que dans les petites véroles confluentes, à produire la salivation, lorsque la maladie étoit violente: et comme d'ailleurs cette fièvre régnoit principalement lorsqu'il y avoit à Londres une plus grande quantité de petites véroles que je n'en ai jamais vu, on ne sauroit douter qu'elle ne fût entièrement de même genre.

Elle res-
sembloit à la
petite vérole.

Ce que je sais sûrement par des observations très-exactes que je fis dans le temps que je traitois ces deux sortes de maladies, c'est que toutes les indications curatives y paroissent absolument les mêmes, à l'exception de celles qui regardoient l'éruption de la petite vérole et les suites de cette éruption, et qui ne pouvoient avoir lieu dans une maladie où il n'y avoit point d'éruption. Ainsi, quoique je hâsse, autant que personne, les nouveaux noms, on me permettra, afin de distinguer cette fièvre des autres, de l'appeler *fièvre de petite vérole*, *febris variolosa* (1), à cause de la ressemblance qu'elle avoit avec les petites véroles régulières.

Elle est nom-
mée à cause
de cela fièvre
de petite vé-
role.

(1) En 1719, au mois de Juillet, il regna à Plymouth en Angleterre beaucoup de petites véroles, et en même temps une fièvre putride qui, ayant diminué vers la fin de ce mois, et cessé ensuite pendant quelque temps, recommença de nouveau, et devint fort épidémique; elle affectoit principalement l'esto-

SÉCT. III.

Elle deman-
doit un trai-
tement diffé-
rent.

3. Mais, nonobstant cette ressemblance, aucun homme de bon sens ne se persuadera que la fièvre en question doive se traiter par la même méthode que les petites véroles, puisque dans ces dernières, les particules inflammées se déposent à la superficie du corps, au moyen des pustules; et que dans notre fièvre, elles ne s'évacuent que par la salivation; car les sueurs copieuses qui arrivoient dans les commencemens de la maladie, étoient symptomatiques, et non pas critiques, la Nature ne paroissant avoir eu en vue d'autre évacuation que la salivation.

Cependant la Nature elle-même la dérangeoit souvent, ou par la diarrhée que causoient les particules inflamma-

mac et les lombes, comme lorsque la petite vérole est sur le point de venir, et étoit accompagnée d'oppression de poitrine, de sanglots, et d'une grande foiblesse. Cette maladie étoit peut-être ce que Sydenham appelle *fièvre de petite vérole*. Elle attaquoit sur-tout les enfans, les femmes, les jeunes gens, et les personnes foibles. Le sang que l'on tiroit étoit rarement visqueux. L'urine étoit ordinairement crue et claire, et donnoit souvent un sédiment cendré, gluant et imparfait, ressemblant à de la fleur de farine, et qu'Hippocrate appelle *sédiment furfureux*. Plus le sédiment étoit parfait, plus il y avoit espérance de guérison. La langue n'étoit pas sèche, mais paroissoit couverte d'une espèce de mucosité visqueuse et brunâtre. Vers le déclin de la maladie, sur-tout si l'on avoit manqué de faire vomir au commencement, il survenoit une diarrhée, et quelquefois une dysenterie qui étoit très-violente, et même quelquefois mortelle.

La saignée étoit inutile, à moins qu'on ne la fit dans le commencement. Le vomissement étoit extrêmement nécessaire; et ensuite les vésicatoires appliqués fréquemment et par degrés, les doux cordiaux, le cinabre, les narcotiques, le petit lait, les boissons délayantes et un peu acides bues copieusement, étoient très-utiles. Dès qu'il paroissoit des signes de coction, et en particulier un sédiment dans l'urine, et une diminution de la fièvre, le quinquina faisoit merveille. S'il survenoit un coma, ou un transport dans la fièvre de la maladie, il étoit à propos d'appliquer les ventouses sur le cou et les épaules, de saigner, et d'appliquer aussi-tôt après les vésicatoires derrière chaque oreille et à la tête, et de donner tout de suite un lavement laxatif.

Dans le déclin, les purgations laxatives, sur-tout avec la rhubarbe, emportoient heureusement les restes de pourriture de la maladie; mais les forts purgatifs, ou les aloétiques avoient des effets très-dangereux, car étant employés très-mal à propos, ils appauvrissoient le sang, et causoient des tranchées terribles. Après un purgatif, quoique très-doux, une potion calmante étoit absolument nécessaire.

Beaucoup de gens furent attaqués de cette maladie, mais peu en moururent. *Huxham, de acut. et morb. epid. p. 33. 34.*

toires (1) qui se portant aux intestins par les artères mé-
sentériques, les obligeoient à se décharger (ce qui arrive
aussi dans la pleurésie et les autres fièvres inflammatoires,
à cause de l'orgasme du sang et des particules enflammées
qui cherchent à s'échapper et à se dissiper), ou bien par
les sueurs immenses qui accompagnoient toujours natu-
rellement la maladie, de même qu'elles faisoient la petite
vérole : et, comme ces sueurs n'étoient que symptomati-
ques, elles détournoient ailleurs la salivation qui, sans
cela, auroit été critique ; et si l'Art n'y suppléoit par
quelque autre évacuation, la maladie duroit plusieurs se-
maines, et il ne s'y faisoit point de coction, comme dans
les autres fièvres.

CHAP. III.

4. Mais, pour mieux connoître la nature de cette fièvre,
et établir en même temps, d'une manière solide, les véri-
tables indications curatives, il faut bien remarquer que,
dans la fièvre qui régnoit sous la constitution qui produi-
soit les fièvres intermittentes épidémiques, la matière qui
devoit se séparer du sang étoit si épaisse, qu'elle ne pou-
voit le faire sans être auparavant atténuée et digérée pen-
dant le temps déterminé pour cela ; après quoi elle s'éva-
cuoit, ou par une transpiration abondante, ou par des
déjections critiques ; en sorte que toute l'affaire du Méde-
cin étoit de s'accommoder au génie de la maladie, et d'em-
pêcher, d'un côté, que le sang venant à entrer dans une
trop grande effervescence, ne produisît des symptômes
dangereux ; et d'un autre côté, que son effervescence ne
fût pas trop foible pour pouvoir chasser la matière morbi-
fique, d'autant que la Nature se servoit de la fièvre comme
d'un instrument pour opérer cette sécrétion.

5. Il y avoit aussi dans la peste une matière qui devoit
se séparer du sang. Mais, comme elle étoit composée de
parties très-subtiles et très-inflammables, qui quelquefois,
lorsqu'elles étoient arrivées à leur plus haut degré d'atté-
nuation, traversoient le sang comme un éclair, et ne

Matière de
la peste est
très-subtile.

(1) L'Auteur les appelle des rayons inflammatoires, expres-
sion qui ne donne point une idée nette de la cause de la diar-
rhée, puisqu'on n'entend pas suffisamment ce que ces rayons
signifient, et que leur existence dans le sang n'est pas claire-
ment prouvée. Ils sont trop subtils pour irriter les intestins, et
pour être la matière d'une évacuation. Ainsi la diarrhée semble
plutôt être produite par des humeurs âcres que les artères mé-
sentériques déposent dans les intestins, et qui, en les irritant,
occasionnent des déjections fréquentes : par-là on rend aisé-
ment raison du cours de ventre.

SECT. III.

pouvoient y exciter l'ébullition ; cette matiere, dis-je, passant dans un instant à travers ce liquide, ne s'arrêtoit que dans une glande, ou quelque partie extérieure, où étant engagée, elle enflammoit d'abord les chairs voisines, puis y causoit un abcès. Or l'abcès est un moyen dont se sert la Nature pour débarrasser les chairs de ce qui leur est nuisible ; de même qu'elle se sert de la fièvre pour dissiper ce qui nuit au sang. Dans un tel cas, le devoir du Médecin est de bien conduire l'évacuation de la matiere pestilentielle, que la Nature entreprend au moyen de l'abcès, à moins qu'il ne croie plus à propos de substituer une autre évacuation dont il soit davantage le maître, et qu'il puisse mieux gouverner que l'évacuation naturelle.

Matiere de la petite vérole est plus grossiere.

La nature se comporte de la même façon pour expulser la matiere de la petite vérole, quoique cette matiere soit plus épaisse et plus grossiere, puisqu'elle s'évacue par des pustules répandues sur tout le corps, et non par des charbons ou des bubons. Dans ce cas aussi, les indications curatives doivent rendre à bien conduire l'évacuation naturelle qui se fait par les pustules.

Matiere de cette fièvre n'est pas grossiere.

6. Or, comme dans la fièvre continue dont il s'agit présentement, il n'y a point de matiere épaisse et grossiere qui, pour être évacuée, ait besoin d'être atténuée auparavant, ainsi que dans la fièvre qui a été décrite ci-dessus, il n'est pas question d'entretenir l'ébullition du sang : elle seroit même fort dangereuse, en ce qu'elle pourroit augmenter la maladie qui consiste essentiellement dans une inflammation déjà trop violente. Ainsi, puisque la Nature ne produit aucune éruption dans cette fièvre, tout au contraire de ce qu'on voit dans la peste et la petite vérole, et malgré la ressemblance qui est dans tout le reste entre cette dernière maladie et la fièvre dont nous parlons ; il s'ensuit nécessairement de là que tout consiste à apaiser l'inflammation par des évacuations et des remèdes tempérants. C'est-là le but que je me suis proposé en traitant cette fièvre, et je l'ai guérie assez facilement par la méthode suivante.

Traitement.

7. Étant appelé auprès d'un malade, je le faisois d'abord saigner du bras, pourvu qu'il ne fût pas trop foible, et sur-tout pas trop âgé. Je réitérois la saignée deux autres fois de deux en deux jours, à moins que je ne visse des signes de guérison qui m'en empêchassent. Les jours que l'on ne saignoit pas, je faisois donner un lavement avec le lait et le sucre, ou quelque autre semblable ; et j'ordon-

nois le julep suivant , ou un autre de même espece , dont on devoit user fréquemment durant toute la maladie.

CHAP. III.

Prenez eaux de pourpier , de laitue , de fleur de prime- Julep rafraî-
vere , de chacune quatre onces ; syrop de limon , une once et chissant.
demie ; syrop violat , une once ; faites un julep dont le ma-
lade prendra trois onces , quatre à cinq fois le jour , ou à sa
volonté.

J'accordoïis pour boisson ordinaire , du petit lait , de l'eau d'orge et autres choses semblables ; et pour nourrit-
ture , des décoctions d'orge , ou d'avoise , des panades ,
des pommes cuites , etc. mais j'interdisoïis absolument les
bouillons de viande , et même ceux de poulet.

8. J'ordonnoïis sur toutes choses , que les malades ne Danger de
gardassent pas toujours le lit , et que chaque jour ils de- garder le lit
meurassent levés une bonne partie de la journée : car j'a- dans cette
vois observé dans cette fièvre , de même que dans la pleu- maladie.
résie , le rhumarisme et toutes les autres maladies inflam-
matoires , pour la guérison desquelles la saignée et les ra-
fraîchissants tiennent le premier rang , que les remedes les
plus rafraîchissants et la saignée très-souvent réitérée , ne
servoient de rien du tout , tandis que le malade s'échauf-
foit en gardant continuellement le lit , sur-tout en été.
C'est pourquoi les grandes sueurs que les malades avoient
de temps en temps , ne m'empêchoient pas de les rafraîchir ,
soit par des remedes propres à cela , soit en leur défendant
de toujours demeurer au lit.

Il est vrai qu'en prenant son indication de ce qui est le
plus souvent utile , on auroit eu raison de se promettre de
grands avantages de la part des sueurs ; mais l'expérience
faisoit toujours voir le contraire , et m'apprenoit que les
sueurs , au lieu d'apporter du soulagement , ne faisoient
qu'augmenter la chaleur ; de sorte qu'assez souvent elles
étoient suivies du transport , de taches de pourpre et d'au-
tres funestes symptomes qui venoient moins de la malignité
de la maladie , que du mauvais traitement.

9. Si l'on m'objecte que cette méthode de traiter la Défense de
fièvre est entièrement contraire à la doctrine des Auteurs la méthode
qui déclarent tous d'une voix , que les sueurs sont le meil- de l'Auteur,
leur moyen et le plus naturel pour la guérir : voici ce que
j'ai à répondre pour ma défense , outre une expérience
constante et très-certaine , dont le témoignage dépose par-
tout en ma faveur dans le traitement de cette fièvre parti-
culière. Je crois d'abord que les sçavants Auteurs qui recom-

SECT. III.

mandent les sueurs pour la guérison de la fièvre, parlent de ces sueurs qui arrivent après la digestion et l'atténuation de quelque humeur qui séjournoit dans le sang, humeur que la Nature a travaillée pendant un certain temps déterminé, afin de la mettre en état d'être évacuée par les sueurs.

Mais la chose est bien différente ici ; car, dès le premier commencement de la maladie, il survient des sueurs très-abondantes qui seules en font une grande partie : et si on peut conclure quelque chose de tous les phénomènes de la maladie, elle semble être plutôt l'effet d'une simple chaleur et effervescence du sang, que d'une humeur qui y séjourne, et qui, après une coction convenable, doit être évacuée par les sueurs : et quand nous accorderions qu'il y a dans cette fièvre, comme dans plusieurs autres, une semblable humeur ; à quoi bon vouloir, en excitant les sueurs par des cordiaux ou par un régime chaud, animer la Nature qui ne l'est déjà que trop, et dont un Médecin doit modérer les efforts déréglés ? L'axiome commun où il est dit qu'il faut évacuer les humeurs cuites, et non pas les humeurs crues (1) ne regarde pas moins les sueurs que les déjections.

Confirmation par un exemple.

10. Durant cette constitution, je fus appelé pour voir le Docteur Morrice, très-habile homme, qui pratiquoit alors la Médecine à Londres, et qui maintenant la pratique avec réputation à Petworth. Il étoit attaqué de la fièvre dont nous parlons ; il suoit très-abondamment, et avoit quantité de taches de pourpre. Du consentement de quelques autres Médecins de mes amis et de ceux du malade, il fut saigné, il se leva, il fut essuyé, il usa de remèdes rafraîchissants, et d'un régime de même nature. Aussi-tôt il fut soulagé, plusieurs symptômes disparurent ; et en continuant cette méthode, il guérit en peu de jours.

Saignée et rafraîchissans arrêtent la diarrhée.

11. La diarrhée qui accompagnoit très-souvent la fièvre, ne me faisoit pas écarter le moins du monde de ma méthode : et, comme cette diarrhée provenoit des particules enflammées qui, se séparant de la masse du sang, et étant portées aux intestins par les artères mésentériques, les irritent, j'ai éprouvé que rien ne l'arrêtoit si bien que la saignée et les rafraîchissants, comme l'eau d'orge, le petit lait, et les autres choses rapportées ci-dessus.

(1) *Cotta, non cruda, sunt medicanda.*

12. Voilà la méthode qui m'a parfaitement réussi dans le traitement de cette maladie, et elle me paroît la meilleure de toutes. Ce n'est pas que je n'aie souvent vu des maladies guérir par une méthode contraire, c'est-à-dire par l'usage des cordiaux et du régime chaud; mais aussi ils m'ont toujours paru avoir couru un grand danger, auquel on les exposoit sans aucune nécessité. En effet, les taches de pourpre qui autrement étoient en fort petite quantité, devenoient très-nombreuses par le régime chaud; la soif qui ordinairement n'incommodoit presque pas les malades, devenoit plus violente; la langue qui avoit coutume d'être humide, et n'étoit différente de celle des personnes saines, que par un peu de blancheur, se desséchoit, et souvent même paroissoit noire; enfin les secours que l'on vouloit procurer au moyen des cordiaux cessoient entièrement par ce moyen, car le sang ayant perdu une trop grande quantité de la sérosité qui devoit le détremper, et qui étoit dissipée par les pores de la peau, ne pouvoit plus en fournir; ainsi le corps se desséchoit aussi-tôt, et la peau se resserroit contre nature, jusqu'à ce qu'enfin le sang venant à recouvrer de la sérosité, au moyen de ce qu'on faisoit prendre au malade, s'en dépouilloit de nouveau, tant par l'action des remèdes, que par la chaleur fébrile, et en même-temps se délieroit de la fièvre même. C'étoit-là une crise forcée et dangereuse, et ce qui étoit encore pire, elle arrivoit rarement.

CHAP. III.

Danger
du régime
chaud.

13. La salivation, comme nous avons dit plus haut, terminoit assez souvent la fièvre, de même que la petite vérole confluente, qu'on peut appeller avec raison sa sœur. Cette salivation étoit toujours salutaire; et quand elle venoit abondamment, je voyois les taches de pourpre, et la fièvre même se dissiper. Dès qu'elle paroissoit, il ne falloit aucune évacuation, ni par la saignée, ni par les lavemens; on auroit risqué, en les employant, de détourner d'un autre côté l'humeur. Mais le petit lait et les autres rafraîchissans étoient nécessaires pour aider la salivation. Au contraire, les cordiaux et tout ce qui échauffe l'empêchoient, en épaississant l'humeur.

Cette fièvre
se terminoit
souvent par
la salivation.

14. Pendant que cette fièvre subsistoit encore, et avant qu'elle eût entièrement cessé, sur-tout l'an 1668, il regna une diarrhée épidémique, sans aucun signe manifeste de fièvre: car la constitution de l'air tournoit déjà vers la dysenterie qui se fit sentir l'année suivante, comme nous dirons bientôt. Je jugeai que cette maladie étoit la même

Diarrhée
épidémique.

SECT. III.

chose que la fièvre continue dont nous venons de parler, et qu'elle se montroit seulement sous une autre forme, et avec un autre symptôme. Car comme elle étoit ordinairement précédée d'un frisson, de même que la fièvre, et produite par la même cause, il me parut vraisemblable qu'elle devoit son origine à des particules inflammatoires qui, se détournant vers les intestins, les picottoient, et causoient cette évacuation; tandis que la masse du sang se trouvoit par ce moyen exempte des mauvais effets qu'auroient produits les particules inflammatoires, et qu'il ne paroisoit au dehors aucun signe manifeste de fièvre.

De plus, les malades ne pouvoient souffrir qu'on leur pressât avec la main la fossette du cœur, symptôme qui se trouvoit aussi dans les petites véroles et la fièvre de cette constitution, comme nous avons dit plus haut (1). La douleur et la sensibilité s'érendoient souvent de même sur la partie extérieure de l'épigastre; elles étoient quelquefois suivies d'une inflammation qui aboutissoit à un abcès, et finissoit par la mort. Tout cela faisoit voir plus clair que le jour, que cette diarrhée étoit entièrement de même nature que la fièvre qui dominoit alors.

Succès de la saignée et des rafraichissans dans cette diarrhée.

Mauvais effets des laxatifs et des astringents.

Ce qui confirmoit encore mon sentiment, c'est l'heureux succès que la saignée et les rafraichissans eurent tousjours dans la diarrhée, de même que dans la fièvre. On guérissoit promptement la diarrhée par cette méthode; mais quand on la traitoit d'une autre manière, savoir par la rhubarbe et les autres laxatifs, en vue d'évacuer les sucres mordicans qui irritoient les intestins et les obligeoient à se décharger, ou même par les astringents, la maladie qui, de sa nature étoit légère, devenoit fort souvent mortelle, comme la liste des morts de cette année-là ne le prouve que trop. Voilà ce que j'avois à dire sur les maladies épidémiques qui dépendoient de cette constitution.

(1) Voyez Sect. 3. Chap. 2. num. 2. et ci-dessus, art. 1.

SECTION IV.

CHAP. I.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique d'une partie de l'année 1669, et des années entières 1670, 1671, 1672 à Londres.

1. **A**U commencement du mois d'Août 1669, il parut un *cholera morbus*, des *tranchées de ventre* horribles, sans aucunes déjections, et même une *dyssenterie*. Cette maladie avoit été rare depuis 10 ans. Le *cholera morbus*, que je n'avois jamais vu auparavant si épidémique, ne laissa pas cette année-là, comme dans toutes les autres, de se renfermer dans le mois d'Août, et alla à peine jusqu'aux premières semaines de Septembre. Les *tranchées* sans déjections durèrent jusqu'à la fin de l'automne, accompagnèrent les *dyssenteries*, et furent encore plus communes. Mais à l'entrée de l'hiver, elles disparurent entièrement, et il n'y en eut plus les années suivantes que dura cette constitution, pendant laquelle les *dyssenteries* ne laisserent pas néanmoins d'être fort épidémiques. Ce qui venoit, à mon avis, de ce que cette constitution n'étoit pas encore assez favorable à la *dyssenterie* pour produire tous les symptômes de cette maladie dans chacun de ceux qui en étoient attaqués. En effet, l'automne d'ensuite, les *tranchées* ayant recommencé, la *dyssenterie* se fit sentir avec tous ses symptômes pathognomoniques.

Maladies
qui parurent
au mois d'A-
oût.

2. Parmi les *tranchées* sans déjections, et la *dyssenterie* épidémique, il survint une nouvelle sorte de *fièvre*, qui accompagnoit ces deux maladies, et qui attaquoit non seulement ceux qui les avoient déjà, mais aussi ceux qui ne les avoient pas encore eues jusqu'alors, et qui seulement avoient ressenti quelquefois, et encore rarement, des *tranchées* très-légères, le ventre étant tantôt lâche et tantôt resserré. Comme cette *fièvre* ressembloit à celle qui accompagnoit souvent les deux maladies dont nous venons de parler, il faut la distinguer des autres *fièvres* sous le nom de *fièvre dyssenterique*: car, comme nous montrerons bientôt, elle étoit du caractère de la *dyssenterie*, et elle n'en différoit, qu'en ce qu'elle n'avoit ni les déjections, qui

Fièvre dys-
senterique.

étoient continuelles dans la dyssentérie, ni les autres suites nécessaires de cette évacuation.

SECT. IV.

Aux approches de l'hiver la dyssentérie disparut pour un temps, mais la fièvre dyssentérique devint plus violente. Il y eut même en quelques endroits des petites véroles, mais qui étoient très-douces et très-bénignes.

Rougeoles
au mois de
Janvier 1670.

3. Dès le commencement de l'année suivante, c'est-à-dire au mois de Janvier, on vit des rougeoles qui s'étendirent de jour en jour, et dont presque aucune famille, ou du moins aucun enfant ne fut exempt. Elles augmentèrent peu à peu jusqu'à l'équinoxe du printemps; mais depuis ce temps-là elles diminuèrent par degrés, de la même manière qu'elles avoient augmenté; et ayant disparu au mois de Juillet, elles ne se montrèrent plus durant toutes les années que cette constitution fut dominante; seulement l'année d'après, dans la même saison qu'elles avoient commencé sous la constitution précédente, on en vit quelques-unes par-ci par-là.

Petite vérole
irrégulière
qu'elles amenent.

4. Ces rougeoles étoient les avant-coureurs d'une sorte de petite vérole que je ne connoissois pas encore, et que je nomme *petite vérole irrégulière de la constitution dysentérique*, afin de la distinguer des autres petites véroles, d'autant qu'elle étoit accompagnée de symptômes irréguliers et extraordinaires que je rapporterai, en donnant l'histoire de cette maladie, et qui étoient très-différents de ceux

Maladies de
cette année.

des petites véroles de la constitution précédente. Cette sorte de petite vérole, quoiqu'elle fût beaucoup moins fréquente que la rougeole, ne laissa pas d'attaquer un assez grand nombre de gens jusqu'au mois de Juillet que les fièvres dyssentériques prirent le dessus, et devinrent épidémiques. Mais aux approches de l'automne, c'est-à-dire au mois d'Août, les dyssentéries revinrent, firent de grands ravages, et furent encore plus cruelles que l'année précédente. L'hiver étant venu, elles disparurent; et à leur place la fièvre dyssentérique et la petite vérole durèrent tout l'hiver.

Fièvres tierces
au mois
de Février
1671.

5. Vers le commencement de Février de l'année suivante, il parut des fièvres tierces, et les deux maladies dont venons de parler, devinrent plus rares. Ces fièvres tierces n'étoient pas fort épidémiques: cependant je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu un si grand nombre depuis la constitution que nous avons dit ci-dessus leur avoir été si favorable (1). A peine le solstice d'été fut-il passé, qu'elles disparurent entièrement, selon la coutume

des fièvres intermittentes du printemps. Au commencement du mois de Juillet, les fièvres dysenteriques qui avoient regné les années précédentes, reparurent de nouveau. Et l'automne étant un peu avancé, la dysenterie revint pour la troisième fois, mais avec moins de violence que l'année précédente, où elle sembla être dans sa plus grande force. Elle disparut pour la troisième fois au commencement de l'hiver; et la fièvre dysenterique et la petite vérole regnèrent de nouveau pendant le reste de cette saison.

6. Nous avons vu qu'au commencement des deux années précédentes il y eut une maladie fort épidémique, savoir la rougeole au commencement de 1670, et la fièvre tierce au commencement de 1671. Ces deux maladies étant les dominantes, affoiblissoient les petites véroles, et les empêchoient de s'étendre beaucoup durant ce temps-là. Mais au commencement de 1672, les petites véroles, n'ayant plus d'obstacle, et se trouvant les seules dominantes, devinrent très-épidémiques, et regnèrent jusqu'au commencement de Juillet, que les fièvres dysenteriques revinrent. Celles-ci firent place aux dysenteries, qui reparurent au mois d'Août pour la quatrième fois. Les dysenteries étoient non seulement en moindre quantité que les années d'auparavant, mais leurs symptômes étoient aussi plus doux.

Comme les petites véroles étoient en même-temps répandues par-ci par-là, il n'étoit pas aisé de décider quelle étoit la maladie dominante. Pour moi, je crois que la constitution de l'air ne se trouvant pas entièrement favorable à la dysenterie, donna moyen à la petite vérole de se faire sentir avec autant de force; au lieu que les années précédentes, il y avoit au mois d'Août un plus grand nombre de dysenteries, et qui étoient plus cruelles. L'hiver fit cesser, comme à l'ordinaire, les dysenteries, mais non pas la fièvre dysenterique, ni la petite vérole. Cette dernière, suivant sa coutume, prit le dessus après la cessation des dysenteries, et regna tout le reste de l'hiver. Elle se soutint même un peu au printemps suivant, et au commencement de l'été; mais beaucoup plus foible qu'elle n'est ordinairement.

7. Au reste, quand je dis que les maladies épidémiques se succèdent l'une à l'autre et se chassent mutuellement, comme un clou chasse l'autre, je ne prétends pas dire que

CHAP. I.

Ordre des
maladies épi-
démiques de
cette année.

Maladies
de 1672.

(1) Voyez Sect. 1. Chap. 3, num. 1. 5.

SECT. IV. la maladie qui cede la place à l'autre, disaroit entièrement, mais seulement qu'elle est plus rare. Car durant cette constitution, l'une ou l'autre des maladies dont il s'agit, se voyoit même dans la saison qui ne lui étoit pas favorable. Par exemple, la dysenterie qui est une maladie tout-à-fait propre à l'automne, ne laissoit pas, quoique très-rarement, d'attaquer par-ci par-là quelques personnes au printemps.

Comment les maladies se succédoient l'une à l'autre dans cette constitution. 8. Nous avons donc démontré d'une manière suffisante, que durant toute cette constitution, les fievres dysenteriques regnoient au commencement de Juillet, mois qui est la véritable époque des fievres d'automne, comme le mois de Février l'est des fievres de printemps; qu'aux approches de l'automne, les dysenteries qui, à parler exactement, sont de vraies maladies de cette saison, succédoient aux fievres dysenteriques: que les dysenteries cessoient l'hiver, et étoient suivies des fievres dysenteriques et des petites véroles; enfin que ces petites véroles ne duroient pas seulement tout l'hiver, mais subsistoient encore le printemps, et même l'été d'ensuite jusqu'au mois de Juillet, qu'elles étoient obligées de céder la place aux fievres dysenteriques épidémiques. Telles étoient les vicissitudes des maladies qui regnerent sous cette constitution.

Chaque constitution générale a ses périodes. 9. Il faut encore observer, que comme chaque maladie épidémique a ses différents périodes dans les sujets particuliers qu'elle attaque, savoir son augmentation, sa force et son déclin; de même chaque constitution générale, qui produit telle ou telle maladie épidémique, a aussi ses périodes pendant le temps qu'elle domine; c'est-à-dire qu'elle devient de jour en jour plus épidémique, jusqu'à ce qu'elle ait acquis sa plus grande force; après quoi elle diminue à peu près de la même manière qu'elle avoit augmenté, et cesse enfin absolument, pour faire place à une autre constitution. Quant aux symptômes des maladies, ils sont tous plus violents dans le commencement de la constitution; ensuite ils s'adoucisent peu à peu; et à la fin de la constitution, ils sont aussi légers que peut le permettre la nature de la maladie dont ils dépendent. C'est ce que montrent suffisamment les dysenteries et les petites véroles de la constitution dont il s'agit présentement, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long; car nous allons traiter en particulier de cette constitution en suivant l'ordre qu'elles ont gardé.

CHAPITRE II.

Choléra morbus de l'an 1669.

1. **C**ETTE maladie qui, comme j'ai observé auparavant, fut plus répandue en 1669 que je ne me souviens de l'avoir vue dans aucune autre année, arrive presque constamment sur la fin de l'été et aux approches de l'automne, que les hirondelles au commencement du printemps, et le coucou vers le milieu de l'été.

En quel
temps com-
mence le cho-
léra morbus.

Le choléra morbus qui survient indifféremment dans tous les temps de l'année, pour avoir trop mangé et trop bu, est d'un autre genre, quoiqu'il ait à peu près les mêmes symptômes, et se traite de la même façon.

Ce mal (1) se connoît aisément par des vomissemens

(1) On définit le choléra morbus » un renversement contre nature du mouvement péristaltique, ou une contraction spasmodique de l'estomac et des intestins, causée par une matière » âcre et caustique de différente sorte qui y est contenue, et » accompagnée d'une évacuation prodigieuse de matières bilieuses par haut et par bas ».

Le signe de cette maladie est dans l'estomac et dans toute l'étendue des intestins, mais sur-tout dans le duodenum et les conduits biliaires, comme on voit dans les vomissemens et les selles, qui sont ordinairement mêlés de bile. Que le duodenum soit l'endroit principal où s'opère ce mélange, c'est ce qui se manifeste en partie par les circonvolutions de cet intestin, et en partie par la route de la bile et du suc pancréatique qu'y décharge le conduit cholédoque; c'est pourquoi le duodenum semble très-propre à produire et à loger la matière âcre que l'on évacue dans le choléra morbus. Cette maladie diffère d'un cours de ventre bilieux, en ce qu'elle est toujours accompagnée de vomissemens, et que le danger y est beaucoup plus grand.

Le choléra morbus peut avoir pour cause, 1°. le poison; 2°. des émétiques ou des purgatifs violents; 3°. des aliments faciles à fermenter et à se corrompre; 4°. une violente colère.

Ordinairement il dure peu, il se termine le troisième ou le quatrième jour, rarement il va jusqu'au septième, jamais au-delà, à moins qu'il ne se change en quelque autre maladie.

La plupart du temps il est mortel, n'y ayant aucune maladie, excepté la peste et les fièvres pestilentiellles, qui tue en si peu de temps, sur-tout lorsqu'il attaque des enfans, des vieillards, ou des gens affoiblis par une longue maladie. Plus la matière que l'on rend est corrosive, et la soif et la chaleur violentes, plus

K iv

SECT. IV.

énormes, et par une déjection d'humeurs corrompues, qui se fait par les selles avec beaucoup de peine et de difficulté : il est accompagné de violentes douleurs d'entrailles, d'un gonflement et d'une tension du ventre, de cardialgie, de soif, d'un pouls fréquent, avec chaleur et anxiété, et assez souvent d'un pouls petit et inégal, de cruelles nausées, et quelquefois de sueurs colliquatives, de contractions dans les bras et dans les jambes, de défaillance, de froideur des extrémités, et d'autres semblables symptômes qui épouvantent extrêmement les assistants, et tuent souvent le malade en vingt-quatre heures.

Choléra
sec extrême-
ment rare.

Il y a aussi un choléra morbus sec (1), causé par des vents qui sortent par haut et par bas, sans vomissement ni selles. Je ne me souviens d'en avoir vu qu'un seul exemple, savoir au commencement de l'automne de cette année, lorsque l'autre sorte de choléra morbus étoit très-fréquent.

Purgatifs et
astringents
sont nuisi-
bles dans le
choléra mor-
bus.

1. L'expérience et la réflexion m'ont appris qu'il ne falloit pas évacuer par des purgatifs les humeurs âcres qui causent la maladie, et que ce seroit jeter de l'huile sur le feu, d'autant que l'action du plus doux purgatif augmenteroit le trouble et le désordre; mais qu'aussi il ne falloit pas dès le commencement de la maladie arrêter l'impétuosité des humeurs et s'opposer à l'évacuation naturelle, en employant les narcotiques et les astringents; parceque ce seroit enfermer l'ennemi au dedans, et tuer inmanquablement le malade. Voilà pourquoi j'ai cru devoir tenir un milieu entre ces deux extrémités, c'est-à-dire évacuer en partie l'humeur nuisible, et en partie la délayer. Ainsi

aussi le danger est grand; et si l'on rend une bile noire mêlée avec un sang noir, cela dénote une mort certaine, selon Hippocrate. Voyez Hippoc. Aphor. Sect. 4. aph. 22. Une évacuation excessive par haut et par bas, les défaillances, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités, les sueurs froides, le pouls petit et intermittent, et la continuation des autres symptômes, après que le cours de ventre et le vomissement ont cessé, sont estimés des signes mortels; mais il y a espérance de guérison si le vomissement s'arrête, si le sommeil succède, et le malade paroît soulagé, et encore si la maladie dure au-delà du septième jour.

(1) Cette maladie est une distension considérable de l'estomac et des intestins par des vents qui sortent en abondance par haut et par bas, avec une anxiété extrême. On en trouve un exemple remarquable dans les Act. Med. Berolin. Dec. 11. vol. 3. p. 73.

j'ai eu recours à la méthode suivante, qui m'a toujours réussi depuis plusieurs années (1).

CHAP. II.

Comment
il faut le traiter.

3. Je fais bouillir un jeune poulet bien tendre dans environ douze pintes d'eau de fontaine; en sorte que la liqueur n'ait presque pas le goût de viande. Le malade boit abondamment de cette décoction tiède, ou à son défaut du petit lait. En même temps on lui donne plusieurs lavements avec la décoction. On continue de la sorte, jusqu'à

(1) Les indications curatives générales dans cette maladie sont, 1°. de corriger et d'adoucir la matière peccante, et de la rendre propre à être évacuée, s'il y a moyen de l'évacuer par art; 2°. d'arrêter les mouvements violents; 3°. de fortifier les parties nerveuses qui ont été affaiblies.

1°. Lorsque le choléra morbus est causé par un poison corrosif, on doit faire prendre en grande quantité par la bouche en lavement des huiles et des liqueurs mucilagineuses et onctueuses, comme l'huile d'olive, l'huile d'amandes douces, la décoction de rapure de corne de cerf, l'eau de gruau, l'eau d'orge, et aussi le lait qui devient plus efficace si on y mêle des poudres absorbantes.

2°. Lorsqu'il est causé par de violents émétiques ou purgatifs, les narcotiques, tels que le mithridate, la thériaque, et autres semblables, les fomentations spiritueuses et fortifiantes faites sur l'estomac et le ventre, et ensuite les embrocations sur ces parties, avec des liniments d'huile de muscade par expression, d'onguent nervin, etc. le guérissent ordinairement.

3°. Lorsqu'il est produit par des aliments qui fermentent et se corrompent, il faut aider l'évacuation par de doux émétiques et des laxatifs, par une boisson copieuse de petit lait, d'eau de gruau légère, d'eau de poulet recommandée par notre Auteur, et d'autres choses semblables, et ensuite il faut donner des remèdes fortifiants pour achever la guérison.

4°. Lorsqu'il est produit par une violente colère, il faut bannir entièrement les émétiques et les purgatifs, ne faire boire aussitôt après, ni eau froide, ni petite bière, ni chose semblable, crainte de causer une inflammation d'estomac; mais il faut corriger l'acrimonie et la chaleur de la bile par des absorbants convenables mêlés avec le nitre, par la boisson d'eau de gruau, d'eau d'orge, de décoction de rapure de corne de cerf, et semblables, après quoi on pourra évacuer la matière morbifique par de doux minoratifs, comme l'ipécacuanha, ou par des laxatifs, comme une infusion de rhubarbe, où l'on aura dissous la manne.

L'eau froide est estimée un excellent remède dans le choléra morbus, et d'autant plus efficace, que le climat, la saison et le tempérament du malade sont plus chauds. Elle tempère et abat la chaleur violente que cause dans cette maladie le mouvement et le froissement intestinal des parties sulfureuses des fluides; elle détrampe et émousse l'acrimonie bilieuse des sucs contenus dans les premières voies, et enfin rétablit la force et le ressort des parties solides considérablement affaiblies par la violence du mal.

SECT. IV.

ce qu'il n'en reste plus, et que le malade l'ait rendue par haut et par bas. On pourra ajouter de temps en temps soit pour la boisson, soit pour les lavements, une once des syrops de laitue, de violette, de pourpier, de nénufar, ou de l'un d'entre eux; quoique la décoction seule puisse suffire. Cette grande quantité de liqueur prise par en haut et par en bas, évacuera les humeurs âcres, ou les adoucira.

En quel temps il faut donner un calmant. 4. Après ce grand lavage, qui dure trois ou quatre heures, on termine la cure par une potion calmante. Je me sers souvent de celle que voici.

Potion calmante. *Prenez eau de primevere, une once; eau admirable, deux gros; laudanum liquide, seize gouttes. Mêlez tout cela ensemble.*

On pourra substituer à cette potion toute autre préparation narcotique.

Cette méthode plus sûre qu'ordinaire. 5. La méthode, que je propose, de détremper les humeurs guérit beaucoup plus sûrement et plus promptement cette dangereuse maladie, que ne font les purgatifs ou les astringents dont on se sert d'ordinaire; car les purgatifs augmentent le tumulte et le bouleversent tout: au contraire les astringents empêchent l'évacuation de l'humeur, et la fixent au-dedans. De plus, la maladie devient plus longue, et par-là même plus fâcheuse; et d'ailleurs les humeurs corrompues ayant le temps de pénétrer dans la masse du sang, il est dangereux qu'elles n'allument quelque fièvre d'un mauvais caractère.

En quel cas il faut donner tout de suite le laudanum. 6. Mais si, avant que le Médecin arrive, le vomissement et les déjections qui auront continué durant plusieurs heures, par exemple, pendant dix ou douze heures, se trouvent avoir tellement épuisé les forces du malade, que les extrémités soient froides; alors, sans s'amuser à aucun autre remède, il faut recourir incessamment au laudanum, comme à la dernière ressource, et le donner non seulement pendant le vomissement et la diarrhée, mais encore quand ils ont cessé; et le continuer tous les jours matin et soir, jusqu'à ce que le malade ait repris ses forces, et qu'il soit guéri.

Différence du vrai choléra morbus d'avec les autres. 7. Quelque épidémique que soit le choléra morbus, on voit très-rarement, comme nous avons déjà remarqué ci-dessus, qu'il passe le mois d'Août, dans lequel il commence. Ce qui me donne occasion d'admirer la conduite merveilleuse et incompréhensible de la Nature dans la production des maladies épidémiques; car, quoique les mêmes causes qui produisent le choléra morbus au mois

d'Août, subsistent vers la fin de Septembre; je veux dire le trop grand usage des fruits d'automne, nous ne voyons pas néanmoins qu'il en résulte le même effet (1). Or, quiconque examinera soigneusement tous les phénomènes du choléra morbus légitime, duquel seul il est maintenant question, sera obligé d'avouer que celui qui arrive dans tous les autres temps de l'année, quoiqu'il vienne de la même cause, et qu'il ait quelques-uns des mêmes symptômes, diffère entièrement du légitime; et cela porteroit à croire que l'air du mois d'Août a quelque qualité particulière et spécifique pour altérer le levain stomacal d'une manière qui convient à cette seule maladie.

CHAP. II.

CHAPITRE III.

Dysenterie d'une partie de l'année 1669, et des années entières 1670, 1671, 1672.

1. **L**ES tranchées sans déjections commencerent les premiers jours du mois d'Août 1669, ainsi que nous avons dit plus haut; et à la fin de l'automne suivant, elles égalerent, pour ne pas dire surpasserent, le nombre des dysenteries qui avoient commencé avec elles. Tantôt elles étoient avec fièvre, et tantôt sans fièvre. Elles ressembloient entièrement aux tranchées de la dysenterie qui regnoit alors; car elles étoient très-cruelles, et se faisoient sentir par intervalles; mais elles n'étoient suivies d'aucunes déjections ni stercoreuses, ni muqueuses. Elles marcherent d'un pas égal avec les dysenteries pendant tout cet automne. Mais, comme nous avons déjà dit, il n'y en eut plus les années suivantes de cette constitution, au lieu que la dysenterie subsista. Comme ces tranchées du ventre sans déjections ne différoient pas beaucoup de la dysenterie, et que d'ailleurs on les guérissoit très-promptement par une méthode qui étoit à peu près la même, je passe tout de suite à la dysenterie.

Commence-
ment et pro-
grès des tran-
chées sans
déjections.

Elles doi-
vent être traitées comme
la dysente-
rie.

2. J'ai déjà remarqué que cette maladie commence presque toujours à l'entrée de l'automne, et qu'elle disparoit d'ordinaire aux approches de l'hiver; mais, lorsque la constitution de l'air la favorise et la rend épidémique, elle

Dysenterie
commence à
l'entrée de
l'automne.

(1) Pour le choléra morbus qui arrive pour avoir mangé avec excès des fruits d'automne, Boerhaave vante beaucoup l'huile de soufre tirée par la cloche. Voyez *Prax. Med.* vol. 111. p. 145.

peut attaquer quelques personnes dans tout autre temps , et même en attaquer un assez grand nombre vers le commencement du printemps , et peut-être encore plutôt ; savoir lorsque le froid n'est pas long , et que la chaleur vient de bonne heure. Ainsi , quelque petit que soit le nombre de ceux qui sont attaqués de la dysenterie dans un autre temps que l'automne , cela me prouve toujours que la constitution qui regne alors , favorise beaucoup cette maladie : et c'est ce qui arriva pendant les années dont nous parlons maintenant , et qui furent si fécondes en dysenterie ; car il y en avoit encore quelques-unes par-ci par-là à l'entrée de l'hiver et du printemps (1).

(1) On définit la dysenterie « un mouvement convulsif des intestins , causé par une humeur caustique et rongeanle logée dans leurs tuniques , et qui produit de fréquentes envies d'aller à la selle , et de fréquentes déjections de matieres muqueuses et bilieuses , plus ou moins teintes de sang , avec des tranchées violentes , et de la fièvre ».

Elle est ordinairement épidémique , rarement sporadique , et paroît avec différents degrés de malignité ; elle n'épargne ni âge , ni sexe , attaque les femmes comme les hommes , les enfants , et les jeunes gens comme les adultes et les personnes âgées , et n'épargne pas même les enfans à la mamelle. Les gens pléthoriques , bilieux , et ceux qui ont l'estomac foible , y sont plus sujets ; elle attaque violemment ceux qui n'ont point observé de regles dans le régime , qui mangent beaucoup , surtout des fruits verts , et faciles à fermenter.

Elle diffère , 1°. de la diarrhée , en ce qu'elle est accompagnée de tranchées plus violentes , et d'une déjection de matieres sanguinolentes , purulentes , putrides , et extrêmement fétides ; au lieu que ce qu'on rend dans la diarrhée est séreux , visqueux , ou bilieux , mais jamais sanguinolent.

2°. Elle diffère du choléra morbus , en ce qu'elle dure plus long-temps , qu'il n'y a point de vomissement , si ce n'est au commencement ou dans l'état de la maladie , lequel vomissement est causé quelquefois par une inflammation de l'estomac ; qu'elle est épidémique , contagieuse , et accompagnée d'un ténésme plus douloureux.

3°. Elle diffère du flux de sang hémorrhoidal , où l'on rend du sang pur avec avantage pour la santé , en ce qu'elle regne dans un temps particulier de l'année , qu'elle est ordinairement accompagnée de fièvre , et d'une évacuation de sang qui est très-rarement pur , mais ordinairement mêlé d'une matiere purulente , écumeuse et fétide , d'où s'ensuivent des tranchées violentes , et un ténésme très-douloureux ; que les évacuations ne soulagent point , au contraire elles affoiblissent et abattent extrêmement le malade.

4°. Elle diffère du flux hépatique , où l'on rend sans douleur une matiere liquide semblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair crue , en ce que les déjections sont bien

3. La maladie commence quelquefois par un frisson qui est suivi d'une chaleur universelle, comme dans les fièvres; à cette chaleur succèdent bientôt des tranchées du ventre, et ensuite des déjections. Souvent aussi, sans

CHAP. III.

Ses symptômes.

différentes, qu'elles sont accompagnées de violentes tranchées, qu'il y a de la fièvre et d'autres fâcheux symptômes.

5°. Elle diffère de ce cours de ventre d'abord muqueux, et ensuite teint de sang, qui est épidémique à Paris, et attaque presque tous les étrangers, en ce qu'elle est beaucoup plus maligne et plus contagieuse, étant accompagnée de fièvre, et épuisant beaucoup plus les forces.

La dysenterie se divise en maligne et en bénigne : celle-ci dure plus long-temps, mais est plus douce et moins dangereuse. La première est non seulement contagieuse, mais encore accompagnée de symptômes mortels, comme d'une fièvre d'un mauvais caractère, d'une grande perte de forces, d'une extrême soif, etc. Elle se divise encore en rouge et en blanche. Dans la première, les selles sont teintées de sang, et dans la seconde elles sont purulentes, mêlées de caroncules et de mucosité des intestins.

Notre Auteur n'ayant point parlé du siège ni des causes de cette maladie, nous rapporterons là-dessus le sentiment d'Hoffmann, de qui nous avons tiré la plupart de ce que nous avons dit ci-devant.

On peut aisément déterminer le siège de la dysenterie, en faisant attention à la partie qui est principalement affligée. 1°. Si l'on sent près du nombril une douleur violente, suivie de déjections qui viennent lentement, il est certain que les menus intestins sont affectés. 2°. Lorsque les tranchées attaquent la région épigastrique où est situé le colon, ou bien la région hypogastrique et les hypocondres, et que les matières viennent aussi-tôt, il est manifeste que le siège de la maladie est dans les gros intestins. 3°. Lorsqu'il y a des envies continuelles d'aller à la selle, ou que l'on rend une mucosité âcre et gluante, et en petite quantité, il est probable qu'il y a ulcère dans le rectum.

Quant aux causes procatactiques, ou qui produisent les humeurs nuisibles d'où provient la dysenterie, elles sont principalement de trois sortes; car cette maladie peut être causée, 1°. par la saison; par exemple, lorsque l'été précédent a été extrêmement chaud et sec, elle paroît vers la fin de l'été et le commencement de l'automne, c'est-à-dire dans le mois d'Août et de Septembre, sur-tout si la grande chaleur du jour est suivie de nuits froides avec un vent de nord; car la longue chaleur précédente et la sécheresse de l'air ayant atténué considérablement le sang, et causé des sueurs copieuses, les parties les plus balsamiques et les plus fluides des sucs se trouvent dissipées; et ce qui reste est âcre, sulfureux et impur, et le corps affaibli: d'où il arrive que si les personnes, dont les sucs sont ainsi dépravés et viciés, viennent à être exposées considérablement à l'air froid du soir, parcequ'elles seront trop peu vêtues, qu'elles se seront tenues long-temps assises à terre, ou

qu'aucune fièvre ait précédé, les tranchées viennent d'abord, et sont suivies de déjections; mais les malades souffrent toujours des douleurs violentes et un serrement des intestins, chaque fois qu'ils vont à la selle; et il leur semble que toutes leurs entrailles vont sortir du corps. Les déjections sont fréquentes et toujours muqueuses, si ce n'est qu'il vient quelquefois par intervalles une matière stercoreuse, ce qui se fait avec moins de douleur. Les muco-sités que l'on rend par les selles sont mêlées de filets de sang; mais quelquefois il ne s'y en trouve point du tout; et néanmoins si les déjections sont fréquentes, et que les tranchées continuent, on a toujours lieu de dire que c'est la dysenterie (1).

y auront dormi, etc. cela bouche les pores, et arrête la transpiration des parties fines, sulfureuses et impures des liqueurs, lesquelles s'unissant avec la lymphe rapide, dégénèrent en une matière visqueuse et très-âcre qui, par le moyen du mouvement de la fièvre, est portée aux intestins, le grand émonctoire de ces sortes de matières impures, et cause la dysenterie. C'est de cette manière qu'est produite la dysenterie dans les champs, où elle peut arriver sans le concours d'aucune vapeur maligne.

2°. La dysenterie peut être causée par des vapeurs contagieuses, d'où s'ensuit une dysenterie épidémique plus ou moins maligne. Ces sortes de vapeurs s'engendrent dans l'air par le moyen de certaines exhalaisons malignes qui viennent de la terre, ou par certains vents, et elles entrent dans le corps par la respiration, ou bien avec les aliments, sur-tout les herbages et les fruits qui s'en trouvent couverts; comme aussi des œufs pernicieux des insectes qui flottent alors en grande quantité dans l'air, et se mêlent ainsi avec le sang et les humeurs. Il est encore remarquable que dans une telle constitution de l'air, le virus qui est reçu dans le corps, y demeure caché, et sans action, pendant un certain temps, et n'attend qu'une cause occasionnelle pour être mis en œuvre; de-là vient que dans le temps dont nous parlons on a souvent vu arriver une dysenterie par une légère irritation des intestins qu'aura causé un doux purgatif, ou autre chose. La contagion de la maladie peut venir aussi des vapeurs malignes qui s'exhalent des dysentériques par la transpiration insensible, ou de leurs excréments, de leur lait, de leur sueur. Il regne ordinairement beaucoup de dysenteries d'un mauvais caractère lorsqu'il y a beaucoup de mouches, de chenilles, d'araignées, et d'autres insectes.

3°. Enfin la dysenterie peut venir pour avoir mangé trop de fruit, sur-tout s'il n'étoit pas bien mûr, ou pour avoir bu par-dessus ce fruit des liqueurs capables de fermenter, comme du vin nouveau, et semblables. Les fruits les plus mal-sains sont les cerises douces ou guignes, les pêches et les prunes, sur-tout les grosses prunes jaunes.

(1) Il semble que cette dysenterie est celle qu'Hoffmann

Si le malade est jeune, ou échauffé par l'usage des cordiaux, il a de la fièvre, sa langue est couverte d'une mucosité épaisse et blanchâtre; et s'il est fort échauffé, elle est noire et sèche. Il y a un grand épuisement de forces, une grande dissipation des esprits, et toutes les marques d'une mauvaise fièvre. Cette maladie est non seulement très-douloureuse et très-fâcheuse; elle est encore des plus dangereuses, si on ne la traite pas comme il faut. Car les forces et les esprits se trouvant épuisés avant que la matière morbifique puisse être séparée du sang, et le froid des extrémités survenant ensuite, le malade pourra bien mourir en peu de jours; et s'il en rechappe cette fois, il lui survient ensuite divers fâcheux symptômes.

Par exemple, au lieu des filets de sang qui, au commencement, se voyoient mêlés parmi les déjections, il arrive quelquefois dans le progrès de la maladie, qu'on rend le sang pur, en abondance et sans mélange d'aucune mucosité, toutes les fois que l'on va à la selle. Cet accident qui marque une corrosion des gros vaisseaux des intestins, est un signe mortel. Quelquefois aussi les intestins sont attaqués d'une gangrene incurable, causée par l'inflammation violente que produit la matière âcre et brûlante qui y aborde copieusement (1). Dans le déclin

appelle *dyssenterie blanche*, dans laquelle on rend des matières purulentes mêlées de caroncules et d'une mucosité qui est enlevée des tuniques des intestins. Voyez *Hoffmann, Med. System. tom. 4. part. 3. p. 528.*

(1) Si la douleur et la soif cessent tout à coup, si les excréments sortent involontairement, et ont une odeur fétide et cadavéreuse, si le poulx est petit, et s'il survient des convulsions, on juge que les intestins sont attaqués d'une gangrene incurable. Le délire, les aphthes, l'inflammation du gosier, la paralysie de l'œsophage, la froideur des extrémités, les grandes anxiétés, les convulsions et le hoquet sont estimés des signes mortels dans cette maladie. Elle est dangereuse dans les femmes en couche, et enlève plus souvent les personnes âgées, et celles qui sont fort jeunes, que celles d'un moyen âge. Lorsqu'elle attaque des sujets cachectiques, scorbutiques, pulmoniques, ou d'un tempérament foible, ou qui ont eu pendant long-temps quelque dérangement d'esprit, elle est ordinairement mortelle. Lorsque le malade a des vers, elle est fort dangereuse. Lorsqu'elle est accompagnée d'un vomissement auquel succede le hoquet, il y a sujet de craindre une inflammation d'estomac. Lorsque les excréments sont verts ou noirs, ou très-fétides, et mêlés de caroncules, le danger est grand, parceque ces signes dénotent un ulcère des intestins. C'est encore un très-mauvais signe quand on rend les lavements aussi-tôt après qu'on les a pris, ou que l'anus est si étroitement fermé, qu'on n'y sauroit rien introduire.

SECT. IV.

de la maladie , le dedans de la bouche et le gosier se trouvent souvent couverts d'aphthes , sur-tout quand le corps a été long-temps échauffé , et qu'on a resserré le ventre par les astringents , avant que d'avoir évacué par les purgatifs la matiere peccante. Tous ces symptomes annoncent ordinairement la mort.

Cette maladie finit quelquefois par un ténésme.

4. Que si le malade les surmonte , et que la maladie tire en longueur , les intestins sont affectés les uns après les autres , en tirant vers l'anus , jusqu'à ce qu'enfin tout le mal se jette sur le rectum , et aboutit à un ténésme (1). Alors les déjections stercoreuses causent une très-violente douleur dans les intestins , parceque les matieres en descendant frottent rudement ce conduit qui est encore très-sensible , au lieu que dans la dysenterie , ce sont les déjections muqueuses qui causent le plus de douleur.

Elle est funeste aux adultes, et non aux enfants.

Cette maladie qui est assez souvent funeste aux adultes , sur-tout aux vieillards , est néanmoins très-peu fâcheuse dans les enfants , qui l'ont quelquefois durant plusieurs mois sans aucune mauvaise suite , pourvu qu'elle soit abandonnée à la Nature.

Il y a peut-être différentes especes de dysenteries.

5. Comme je n'ai jamais vu la dysenterie qui est endémique parmi les Irlandois , je ne saurois dire quelle ressemblance elle a avec celle que je viens de décrire. Je ne sais pas même quel est le rapport de cette dernière , avec celles qui ont régné en Angleterre en d'autres années. Car il se peut faire que , comme il y a différentes especes de petites véroles et d'autres maladies épidémiques , il y ait aussi différentes especes de dysenteries qui soient propres aux diverses constitutions , et qui par conséquent demandent d'être traitées d'une manière un peu différente.

Le premier dénote une paralysie des intestins , sur-tout du rectum , et le second une violente contraction sporadique de cet intestin. La dysenterie enleve quelquefois le malade en peu de temps , c'est-à-dire en sept ou huit jours , particulièrement s'il régné en ces temps-là une fièvre maligne ; mais quelquefois elle dure jusqu'au quarantième jour , et au-delà ; et quand elle a ainsi duré long-temps , elle enleve à la fin le malade ; ou si elle se termine , elle laisse après elle quelque autre fâcheuse maladie , comme l'hydropisie , la lenterie , la passion cœliaque , ou une étiisie incurable.

(1) Le ténésme dont il s'agit ici , vient de l'extrême sensibilité que cause à la partie affligée l'irritation continuelle qu'elle souffre de la part des humeurs âcres qui y sont logées. Ces humeurs font sur elle des impressions d'autant plus sensibles , qu'elle a perdu pendant le cours de la maladie une grande partie de cette mucosité douce qui sert à la garantir de l'irritation.

Nous

Nous ne devons pas être surpris de ces jeux de la Nature, puisque c'est une chose avouée de tout le monde, que plus on pénètre profondément dans ses ouvrages et dans ses opérations, plus on y reconnoît cette variété infinie et cet art divin qui sont si fort au-dessus de notre intelligence. Aussi seroit-ce une entreprise également téméraire et chimérique, de vouloir comprendre et découvrir tout ce qu'opere la Nature ; et si quelqu'un vient à faire quelque découverte dans cette matiere, même une découverte des plus utiles, il doit être persuadé, s'il connoît un peu les hommes, que toute la reconnaissance qu'ils lui en témoignent, sera de le critiquer, par cette seule raison qu'il sera le premier auteur de cette découverte.

CHAP. III.

6. Il faut encore observer que toutes les maladies épidémiques semblent avoir, autant qu'on en peut juger par leurs phénomènes, un principe plus spiritueux et plus subtil, quand elles commencent, que quand elles sont déjà avancées ; et que plus elles tendent à leur fin, plus ce principe devient grossier. Car quelle que soit la nature des particules morbifiques qui, étant mêlées intimement avec l'air, forment une constitution épidémique ; toujours ne peut-on s'empêcher de reconnoître qu'elles sont plus capables d'agir puissamment lorsqu'elles commencent à se faire sentir, que lorsque le temps les a affoiblies.

Principa
des maladies
épidémiques
plus subtil au
commence-
ment.

C'est ainsi que, pendant les premiers mois que régnoit la peste, il n'y avoit presque pas de jours que des gens n'en fussent ataqués tout d'un coup dans les rues, et n'en mourussent subitement, sans avoir auparavant senti aucun mal. Mais, quand la maladie eut duré plus long-temps, il ne mouroit jamais personne sans que la fièvre et les autres symptômes eussent précédé ; ce qui montre assez que la peste étoit plus violente dans son commencement qu'elle ne fut ensuite, quoique d'abord elle enlevât moins de monde.

Exemple
tiré de la
peste.

7. De même dans la dysenterie dont nous parlons, tous les symptômes étoient plus cruels quand la maladie commença ; quoique le nombre des malades augmentât chaque jour jusqu'à ce que la maladie fût dans sa plus grande force, où par conséquent il mouroit plus de gens que quand elle commença ; néanmoins, comme nous avons déjà dit, les symptômes étoient plus violents dans le commencement, que dans l'état de la maladie, et beaucoup plus encore que dans son déclin ; et, à proportion du nombre des malades, il mourut plus de monde.

Et de cette
dysenterie.

Part. I.

L

SECT. IV. D'ailleurs, plus la dysenterie duroit, plus elle sembloit être humorale. Par exemple, le premier automne qu'elle se fit sentir, il y eut un très-grand nombre de malades qui n'avoient absolument aucunes déjections ; mais les tranchées étoient beaucoup plus terribles, la fièvre beaucoup plus violente, les forces beaucoup plus abattues, et les autres symptômes beaucoup plus cruels que les années suivantes : et même les premières dysenteries, où il y eut des déjections, paroissent avoir un principe plus spiritueux et plus subtil que celles d'après ; car, dans les premières, l'irritation et les efforts pour aller à la selle étoient plus grands et plus fréquents, et les déjections, sur-tout les stercoreuses, étoient moindres et plus rares. A mesure que la maladie avançoit, les tranchées diminuoient, et les déjections devenoient plus stercoreuses, jusqu'à ce qu'enfin la constitution épidémique venant à cesser, il n'y avoit presque plus de tranchées, et les déjections étoient plus stercoreuses que muqueuses.

Les indications curatives. 8. Pour venir maintenant aux indications curatives, après avoir soigneusement et mûrement réfléchi sur les divers symptômes de la dysenterie, j'ai trouvé que c'étoit une fièvre particulière qui agit sur les intestins ; c'est-à-dire que les humeurs âcres et enflammées qui sont contenues dans la masse du sang, et qui l'agitent, sont déposées sur les intestins, à travers les artères mésentériques, et étant aidées par le mouvement impétueux des liqueurs qui se portent de ce côté-là, elles forcent les orifices des vaisseaux, et donnent moyen au sang de s'épancher par les selles. En même-temps les intestins faisant tous leurs efforts pour se débarrasser des humeurs âcres qui les irritent continuellement, expriment la mucosité dont ils sont naturellement enduits, laquelle se décharge avec le sang, tantôt plus, tantôt moins, chaque fois qu'on va à la selle.

Tout cela considéré, il me parut que les indications qui se présentent naturellement dans cette maladie consistoient uniquement à faire d'abord par la saignée une révulsion des humeurs âcres, ensuite à adoucir toute la masse du sang, et à évacuer par la purgation ces humeurs nuisibles (1).

(1) A peine y a-t-il une maladie qui demande plus d'habileté que la dysenterie pour être traitée méthodiquement. Les indications curatives en général sont, 1^o. de corriger la matière peccante, et de l'évacuer par les émonctoires propres ; 2^o. d'ap-

9. Voici donc la méthode que je suivis : dès le premier jour que j'étois appelé auprès d'un malade, je le faisois saigner du bras (1) ; le soir du même jour, je donnois un calmant ; et le lendemain matin la potion suivante, dont je me servois ordinairement.

CHAP. III.

Méthode curative.

Prenez tamarins, demi-once ; feuilles de séné, deux Potion purgative.

païser les tranchées et les mouvements convulsifs des intestins ; 3°. de cicatrizer les intestins, s'ils sont ulcérés, ou de les fortifier s'ils sont simplement affoiblis.

La première indication se remplit par l'usage des remèdes mucilagineux et huileux pris intérieurement, et donnés en lavement, par les doux vomitifs réitérés selon le besoin, surtout avec la racine d'ipécacuanha, qui est estimée un spécifique dans le commencement de la maladie, et par les laxatifs mêlés avec les absorbants. Quand il y a malignité, il faut exciter une sueur modérée, et donner des cordiaux convenables. Par rapport à l'ipécacuanha, il faut observer qu'il réussit le mieux dans les tempéraments robustes et humides qui ont l'estomac et les intestins forcés de mauvaises humeurs, d'où s'ensuivent des nausées, des envies de vomir, des anxiétés, etc. ou qui ont gagné le mal depuis peu ; mais si on le donne après que la maladie a déjà duré quelque temps, et que le malade a déjà souvent rendu des matières muqueuses et sanguinolentes, il diminuera bien à la vérité ces évacuations, mais il augmentera les anxiétés, en sorte qu'on sera souvent obligé de rappeler l'écoulement par le moyen des lavements émollients. L'ipécacuanha est encore nuisible, si le foie est affecté, ou s'il y a inflammation, squirrhe ou cancer dans quelque viscère. Quant aux laxatifs, ceux qui sont d'un goût douceâtre et qui ferment facilement, comme une décoction de pruneaux, une solution de manne, une infusion de séné, et tous les syrops laxatifs, ils ne conviennent pas. Les purgatifs violents et mercuriels augmentent les symptômes.

La seconde indication se remplit par les narcotiques et les remèdes légèrement astringents, et par les fomentations anodines et les liniments anodins que l'on emploie sur le ventre et l'estomac.

La troisième indication se remplit par des détersifs et des balsamiques, ou par des fortifiants, selon l'exigence des cas.

(1) Quantité d'expériences ont fait voir que la saignée est absolument nécessaire au commencement de la dyssentérie, si le sujet est pléthorique, s'il est accoutumé à boire beaucoup de vin, ou si la maladie est accompagnée de fièvre continue ; car c'est sans fondement que l'on appréhende que la saignée ne diminue les forces, puisque dans cette maladie non seulement plusieurs meurent d'une inflammation des intestins, mais aussi que les gens pléthoriques, s'ils sont atteints de fièvres continues, périssent uniquement par la surabondance du sang qui cause aisément des embarras, et même la mortification et la gangrène : d'où il s'ensuit que la saignée est le meilleur moyen de prévenir ces dangereux symptômes.

SECT. IV.

gros ; rhubarbe , un gros et demi : faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau ; et dans trois onces de ce que vous aurez coulé , dissolvez manne et syrop de roses solutif , de chacun une once pour une potion qui sera prise de grand matin.

J'ai coutume de préférer cette potion à tous les électuaires où il entre peu de rhubarbe. Car , quoique la rhubarbe soit destinée à purger la bile et toutes les humeurs âcres , elle ne fait pas néanmoins grand chose dans la dysenterie , si l'on manque d'y ajouter de la manne ou du syrop de roses , ou quelque autre purgatif en assez grande quantité pour purger assez abondamment : et comme on sait que les purgatifs les plus doux , tels que les simples minoratifs , augmentent les tranchées , dissipent les forces et dérangent le malade par le nouveau tumulte qu'ils excitent dans le sang et dans les humeurs pendant qu'ils opèrent , cela est cause que je donne toujours un calmant un peu plutôt qu'on ne fait ordinairement après les purgatifs , c'est-à-dire à quelque heure que ce soit de l'après-midi , pourvu que le purgatif ait cessé d'agir. Ma vue en cela est d'appaiser le mouvement que j'ai excité par le purgatif.

Je fais prendre encore deux autres fois la même potion purgative ; savoir de deux en deux jours ; et après chaque purgation , un calmant à l'heure que j'ai marquée ci-devant. De plus , les jours que je ne purge pas , je donne le calmant , matin et soir , afin de diminuer la violence des symptômes , d'avoir le temps d'évacuer l'humeur peccante. Le calmant dont je me servois le plus , c'étoit le laudanum liquide , à la dose de seize ou dix-huit gouttes pour une seule prise , dans quelque eau cordiale.

En quel temps de la maladie les coliques conviennent. 10. Après une saignée et une purgation , je faisois user pendant toute la maladie de quelque doux cordial , comme de l'eau épîdémique , de l'eau de scordium composée , et autres semblables. Par exemple.

Julep cordial. Prenez eaux de cerises noires et de fraises , de chacune trois onces ; eau épîdémique , eau de scordium composée , et eau de canelle orgée , de chacune une once ; perles préparées , un gros et demi ; sucre candi , quantité suffisante ; eau rose , demi-once , pour donner un goût agréable : mêlez tout cela , et faites un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses foiblesses , ou à sa volonté.

J'employois principalement ce remède dans les vieillards et dans les tempéraments phlegmatiques , afin de rétablir un peu les forces que les grandes déjections avoient abattues , comme il est ordinaire dans cette maladie.

La boisson étoit du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, ou bien ce qu'on nomme la *décoction blanche* qui se prépare ainsi : CHAP. III.

Prenez *corne de cerf* et *mie de pain blanc*, de chacune deux onces : faites-les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux : édulcorez ensuite la liqueur, en ajoutant suffisante quantité de sucre. Boisson et noumenne Décoction blanche.

Je donnois aussi quelquefois pour boisson du petit lait ; ou, si la foiblesse des malades le demandoit, je faisois bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de Canarie, et cette boisson se prenoit froide.

La nourriture étoit quelquefois de la panade, d'autres fois du bouillon fait avec la chair de mouton maigre (1). Je faisois davantage garder le lit aux gens âgés, et je leur faisois user du cordial en plus grande quantité qu'aux enfants et aux jeunes gens. Voilà de toutes les méthodes que je connois, celle qui m'a le mieux réussi dans la dyssentérie, et il est arrivé très-rarement que cette maladie ait subsisté après la troisième purgation.

11. Si néanmoins elle résistoit encore, je donnois matin et soir le calmant dont j'ai parlé, et je continuois de la sorte jusqu'à ce que le malade fût hors d'affaire : et même, pour venir plus sûrement à bout de la maladie, je n'ai pas fait difficulté de donner mon calmant trois fois en vingt-quatre heures, à distances égales, et encore en plus grande dose que je n'ai dit ci-dessus, c'est-à-dire à la dose de vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, si la première dose n'avoit pas arrêté l'écoulement (2) : je faisois aussi donner tous les jours un lavement d'une demi-livre de lait de vache, avec une once et demie de thériaque ; remède qui est Comment il faut traiter la maladie quand elle résiste à ces remèdes.

(1) Les bouillons de veau ou de poulet, le riz et les jaunes d'œufs conviennent pour le régime. Toutes les boissons doivent être prises un peu chaudes ; et à la fin de la maladie, un verre de vin pur, ou mêlé avec de l'eau, suivant que l'estomac pourra le supporter, est propre à ranimer les esprits, et à fortifier l'estomac et les intestins.

(2) Lorsque dans une dyssentérie ou une diarrhée les forces sont épuisées par les fréquentes déjections qui accompagnent cette maladie, que le malade est cachectique, ou attaqué de consommation, qu'il survient une chaleur héctique, difficulté de respirer, et des douleurs vagues dans les membres, il faut arrêter l'évacuation, donner souvent des lavements fortifiants, appliquer sur l'estomac et le ventre des topiques fortifiants, et donner en même temps des remèdes internes convenables pour fortifier toutes les parties.

SECT. IV.

excellent dans tous les cours de ventre. Les Médecins qui n'ont pas d'expérience des narcotiques, s'imaginent que leur fréquent usage est très-dangereux : cependant je n'ai jamais vu arriver le moindre inconvénient du fréquent usage que j'ai fait du laudanum liquide dans la dysenterie, quoique je sache plusieurs malades qui en ont pris tous les jours durant plusieurs semaines de suite.

Traitement
de la diar-
rhée.

Si le cours de ventre n'est qu'une diarrhée, il ne sera pas nécessaire de saigner ni de purger dans les formes, il suffira de donner tous les matins *un demi-gros de rhubarbe en poudre* (plus ou moins suivant les forces du malade), dont on fera un bol avec suffisante quantité de diascordium, ajoutant deux gouttes d'huile essentielle de canelle; et les soirs, on donnera quatorze gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée. Le régime sera le même que celui que j'ai recommandé pour la dysenterie, et s'il est besoin, on donnera tous les jours le lavement que j'ai aussi recommandé dans cette maladie : mais ceci soit dit en passant.

Potion cal-
mante.

Exemple de
la dysente-
rie guérie par
cette métho-
de.

12. Je ne rapporterai qu'un seul exemple pour faire voir la bonté de cette méthode; car ce seroit fatiguer inutilement le lecteur, que d'en rapporter un plus grand nombre. M. Thomas Belke, Docteur en Théologie, homme distingué par sa piété et sa science, et Aumônier du Comte de Saint-Alban, fut attaqué d'une très-violente dysenterie pendant cette constitution; et m'ayant fait appeler pour le traiter, je le guéris par ma méthode.

Comment
il faut traiter
les enfants.

13. Les enfants qui avoient la dysenterie devoient être traités de même, excepté qu'il falloit leur tirer moins de sang, et diminuer la dose des purgatifs et du laudanum liquide à proportion de l'âge. Par exemple, deux gouttes de ce narcotique suffisoient pour un enfant d'un an.

14. Le laudanum liquide dont je me servois tous les jours, étoit préparé simplement de la manière suivante :

Description
du laudanum
liquide de
l'Auteur.

Prenez vin d'Espagne, une livre; opium, deux onces; safran, une once; canelle et clous de girofle en poudre, de chacun un gros : faites digérer tout cela ensemble au bain-marie, pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la liqueur ait une consistance requise : passez-la ensuite, et la gardez pour l'usage.

Son utilité
particulière.

Je ne crois pas, à la vérité, que cette préparation ait plus de vertu que l'opium en substance; mais je la préfère à cause de la forme liquide qui est plus commode, et parce

qu'on est sûr de la dose, d'autant qu'on peut la mêler dans du vin, dans une eau distillée, ou dans toute autre liqueur.

CHAP. III.

Et à cette occasion, je ne saurois m'empêcher de remarquer ici avec autant de reconnoissance que de satisfaction, qu'entre tous les remèdes, dont le Dieu tout-puissant qui est la source de tous les biens, a fait présent aux hommes pour adoucir leurs maux, il n'en est point de plus universel ni de plus efficace que l'opium, c'est-à-dire le suc d'une des espèces de pavot. Il se trouve, à la vérité, des gens qui voudroient faire entendre aux personnes crédules, que presque toute la vertu des narcotiques, et sur-tout de l'opium, dépend d'une certaine préparation qu'eux seuls ont l'art et le secret de lui donner. Mais tous ceux qui jugent des choses par l'expérience, et qui feront un usage fréquent, tant de l'opium simple, tel que la Nature le présente, que de ses préparations, joignant à l'expérience de soigneuses observations, ne trouveront presque aucune différence dans les effets; et ils seront persuadés que les merveilleux effets de l'opium doivent être attribués à la bonté et à l'excellence naturelle de la plante qui le produit, et non pas à l'adresse ingénieuse de l'ouvrier qui le prépare. Ce remède est d'ailleurs si nécessaire à la médecine, qu'elle ne sauroit absolument s'en passer; et un Médecin qui saura le manier comme il faut, fera des choses surprenantes, et qu'on n'attendroit pas aisément d'un seul remède: car ce seroit être peu instruit de la vertu de celui-ci, que de l'employer seulement pour procurer le sommeil, calmer les douleurs, et arrêter la diarrhée. L'opium peut servir dans plusieurs autres cas; c'est un excellent cordial, et presque l'unique qu'on ait découvert jusqu'à présent.

Excellence
de l'opium.

Elle ne dépend point
de ses préparations.

C'est un excellent cordial.

15. Telle étoit la méthode générale qui convenoit dans les dysenteries; mais il faut observer que, comme celles de la première année avoient un principe plus subtil et plus spiritueux que celles des années suivantes; aussi ne se guérissoient-elles pas si vite par les purgatifs que par les délayants et les adoucissans. C'est pourquoi le premier automne que regnerent les tranchées sans déjections, et les dysenteries, je les traitai toujours de la manière suivante, et j'eus toujours un heureux succès; mais l'hiver d'ensuite et le reste de la même année, ma méthode ne se trouva plus si efficace; et les années suivantes, comme le principe de ces maladies devenoit grossier de plus en plus, elle se trouva entièrement inutile.

Comment
il falloit traiter la dysenterie dans les commencemens.

16. Voici donc comment je m'y prenois : si le malade étoit jeune et avoit de la fièvre, je le faisois saigner du bras ; une heure ou deux après, je lui faisois boire, en aussi grande quantité que dans le choléra morbus, non pas du bouillon de poulet, mais du petit lait froid ; et on lui donnoit des lavements avec le petit lait tiède, sans y ajouter ni sucre, ni autre chose. Les tranchées et les déjections mêlées de sang, disparoissoient après que le malade avoit rendu le quatrième lavement ; tout ce grand lavage ne dure que deux ou trois heures, pourvu que le malade boive comme il faut. Aussi-tôt après, je le faisois mettre au lit ; et le petit lait qui étoit entré dans le sang, lui causoit bientôt une abondante moiteur que je laissois continuer pendant vingt-quatre heures, sans l'exciter. Durant ce temps-là, je n'accordoïs rien au malade que du lait un peu tiédi, et il ne prenoit même que cela pendant trois ou quatre jours, depuis qu'il s'étoit levé. S'il retomboit pour s'être levé trop tôt, ou pour avoir quité trop tôt l'usage du lait, il falloit recommencer les mêmes remèdes. Si cette méthode est exactement suivie, je crois qu'aucun homme de bon sens ne la rejettera, sous prétexte qu'elle n'est pas accompagnée d'un appareil pompeux de remèdes.

Dysenterie
guérie en A-
frique par
cette métho-
de.

17. La fièvre dysentérique avec les symptômes que nous avons décrits ci-dessus, se rencontre dans les lieux où règne la dysenterie épidémique, et dans les même temps ; et on doit la traiter entièrement par la même méthode : c'est ce que prouve le témoignage du Docteur Butler, également homme de bien et habile homme, et qui accompagna le très-noble Seigneur Henri Howard, lorsqu'il fut envoyé en Afrique, en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès du Roi de Maroc.

Ce Docteur m'a raconté lui-même qu'il observa dans ce pays-là une dysenterie épidémique, laquelle étoit accompagnée d'une fièvre également semblable à celle que nous avons décrite. Il traita ces deux maladies, tant à Tanger, qu'en d'autres endroits, par la méthode que nous avons recommandée, et il réussit toujours heureusement, soit qu'il eût affaire à des Anglois ou à des Maures. Il ne tenoit point cette méthode de moi, comme je ne la tiens point de lui. Le même hasard nous y avoit conduit tous deux, quoique nous fussions très-éloignés l'un de l'autre. Il m'assuroit que, dans le traitement de la dysenterie, il s'étoit très-bien trouvé de noyer ses malades d'un déluge de li-

queur. Pour moi je pense que, dans un climat chaud, comme celui de l'Afrique, une telle méthode doit manquer beaucoup plus rarement de réussir, qu'en Angleterre.

18. Le premier automne que régnoit cette constitution, Exemple de Daniel Coxé, Docteur en médecine, homme de beaucoup son utilité. d'esprit et de science, ayant été attaqué d'une très-violente dysenterie, me consulta; et ayant suivi ma méthode que je lui conseillai, il fut guéri promptement, sûrement et agréablement. Les tranchées et les déjections sanguinolentes cessèrent après le troisième ou le quatrième lavement, lorsque j'étois encore auprès de son lit, et il n'eut besoin ensuite pour se rétablir, que de garder le lit pendant le temps que j'ai marqué, et de vivre de lait. Sur la fin du même automne, il guérit lui-même par cette méthode, un très-grand nombre de dysenteriques; mais ayant voulu s'en servir aussi l'année suivante, il ne réussit pas.

19. J'ai déjà dit que, quand la dysenterie dure longtemps, elle attaque souvent tous les intestins les uns après les autres, en tirant vers l'anus, jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrête sur le rectum, et cause des envies continuelles d'aller à la selle, sans qu'on rende autre chose qu'une mucosité mêlée de sang. Dans ce cas-là, on tenteroit inutilement, selon moi, aucune des méthodes précédentes, soit les lavements détersifs, agglutinatifs et astringents que l'on a coutume d'employer suivant les divers temps de l'ulcère qu'on suppose être dans le rectum; soit même les fomentations, les demi-bains, les fumigations et les suppositoires qui remplissent les mêmes vues. Car il est évident que le mal ne vient point d'un ulcère du rectum, mais plutôt de ce que les intestins, à mesure qu'ils ont recouvré leur élasticité, ont poussé dans le rectum les restes de la matière morbifique; et cet intestin continuellement irrité se décharge à chaque selle d'une mucosité dont il est naturellement enduit.

Il s'agit donc de fortifier le rectum, afin qu'il puisse, comme les autres intestins, se débarrasser entièrement des foibles restes de la maladie. Or, rien n'y réussira que les remèdes propres à fortifier tous les corps en général. Un topique, quel qu'il soit, étant un corps étranger qui incommode par son contact, affoiblira plutôt la partie souffrante.

SECT. IV.

La dyssen-
terie dure
quelquefois
plusieurs an-
nées.

Exemple
d'une dyssen-
terie guérie
par la saig-
née.

Dysenterie
non épidémi-
que se guérit
par le lauda-
num seul.

frante, qu'il ne la fortifiera (1). Ainsi il faut que le malade prenne patience, jusqu'à ce que ses forces se rétablissent par les bons aliments, et par l'usage de quelque liqueur cordiale fort agréable au goût, dont il boira à sa volonté; et à mesure que les forces reviendront, le ténésme cessera.

10. Il arrive aussi quelquefois, quoique fort rarement, qu'une personne se sentira durant plusieurs années, d'une dyssentérie qui n'aura pas été bien traitée dans le commencement. Toute la masse du sang ayant alors acquis, pour ainsi dire, une qualité dyssentérique, envoie continuellement aux intestins des humeurs âcres et échauffées, et néanmoins le malade fait assez bien toutes ses fonctions. C'est de quoi j'ai vu, il n'y a pas long-temps, un exemple dans une femme de mon voisinage, laquelle fut continuellement tourmentée de ce mal pendant les trois dernières années de cette constitution. Elle avoit fait quantité de remèdes avant que de s'adresser à moi. Je ne lui ordonnai autre chose que la saignée, laquelle je fis répéter plusieurs fois, de loin en loin, y étant déterminé par la couleur du sang qui ressembloit à celui des pleurétiques, et par le soulagement que la malade ressentoit de plus en plus à chaque saignée. En effet, elle recouvra par ce moyen une santé parfaite.

11. Je remarquerai une chose avant que de finir; c'est que les évacuations qui, dans les dyssentéries épidémiques, étoient absolument nécessaires avant que d'en venir à l'usage du laudanum, ne le sont point du tout, lorsque la constitution de l'air ne favorise pas la maladie, et qu'alors on peut la guérir par une voie plus courte, c'est-à-dire par le seul usage du laudanum employé de la manière que nous avons marquée: et voilà ce que nous avons à dire sur la dyssentérie.

(1) Le ténésme est un symptôme très-incommode et très-douloureux; mais on peut y apporter beaucoup de soulagement en fomentant l'anus avec une décoction de fleurs de sureau et de camomille dans le lait, ou en y appliquant le mucilage d'herbe aux puces, ou semence de coin, ou un mucilage d'huile d'amandes douces, de jaune d'œuf et de safran, ou bien en faisant recevoir la vapeur chaude d'une décoction de feuilles de guimauve, de fleurs de sureau, de semence de fenugrec, etc. dans le lait.

CHAPITRE IV.

Fievre continue d'une partie de 1669, et des années entières 1670, 71, 72.

1. **E**N même temps que régnoit la dysenterie, il parut une fièvre qui lui ressembloit extrêmement ; elle attaquoit non seulement ceux qui avoient déjà la dysenterie, mais encore ceux qui en étoient exempts, si ce n'est qu'ils resentoient quelquefois, et encore rarement, de légères tranchées, tantôt avec des déjections, et tantôt sans déjections. Cette fièvre avoit toujours les mêmes causes sensibles et manifestes que la dysenterie, et les mêmes symptômes qui accompagnoient les fièvres des dysentériques : en sorte qu'à l'exception des évacuations par les selles, et des autres symptômes qui en dépendoient, elle paroissoit être entièrement de même nature que la dysenterie. Aussi, durant toute cette constitution, elle souffrit les mêmes altérations dans tous ses symptômes que la dysenterie en général, et elle eut les mêmes différences par rapport à son augmentation, son état et son déclin. Voilà pourquoi je la nommai *fièvre dysentérique*.

Origine de la fièvre de cette constitution.

2. Cette fièvre, ainsi que nous avons dit, commençoit quelquefois avec de légères tranchées du ventre, sur-tout les premières années ; d'autres fois, les tranchées venoient ensuite, et le plus souvent il n'y en avoit point. Les sueurs qui, dans la fièvre de la constitution précédente, étoient très-abondantes, comme nous avons remarqué plus haut, étoient rares et peu considérables dans celle-ci ; mais la douleur de tête y étoit plus violente que dans l'autre. La langue des malades étoit humide et blanche, comme dans l'espece précédente ; mais outre cela, elle étoit couverte d'une pellicule épaisse. Cette fièvre se terminoit rarement par la salivation, ce qui n'étoit pas rare dans l'autre. Vers la fin de la maladie, il survenoit plus souvent des aphthes, que dans la fièvre précédente, ou dans aucune autre fièvre que j'aie jamais vue. Ces aphthes étoient produites par une matière âcre et hétérogène, que le sang déposoit dans la bouche et dans le gosier, ce qui arrivoit aussi dans la fièvre qui accompagnoit la dysenterie ; et elles

Ses symptômes.

venaient principalement à ceux qui avoient été plus longtemps malades, et qui étoient plus affoiblis par un régime trop chaud.

La même fièvre produisoit aussi cette sorte d'aphthes qui étoient ordinaires aux dysenteries opiniâtres, accompagnées de fièvres; et cela arrivoit sur-tout lorsqu'outre un régime trop chaud, on avoit arrêté par des astringents les déjections, avant que d'avoir évacué par la saignée et les purgations le foyer de la maladie.

Influence
des qualités
manifestes de
l'air sur les
maladies épi-
démiques.

3. Voilà quels étoient les vrais signes diagnostics de cette fièvre. Les autres symptômes varioient chaque année, suivant que les qualités manifestes de l'air changeoient en certain temps, et suivant le progrès et les différents états de la dysenterie en général. Mais, pour mieux faire entendre ce que je veux dire, puisque c'est principalement par ce moyen que la Nature produit les maladies épidémiques, je reprendrai les choses d'un peu plus haut.

Il faut donc remarquer, que quoique les qualités manifestes de l'air n'influent pas tellement sur chaque constitution, qu'elles soient les vraies causes des maladies épidémiques qui se rapportent proprement à telle et telle constitution, puisque ces maladies dépendent d'une certaine disposition cachée et inexplicable qui se trouve dans la constitution; néanmoins elles ont, suivant les différents temps, une influence sur les maladies épidémiques, en vertu de laquelle celles-ci paroissent, ou ne paroissent pas, selon que les qualités manifestes de l'air les favorisent ou leur sont contraires. Mais la constitution générale demeure entièrement la même, soit que ces qualités de l'air l'avancent, soit qu'elles la retardent.

4. De là vient qu'entre différentes maladies épidémiques qui regnent sous une même constitution, telle ou telle maladie particulière arrive principalement dans la saison à laquelle elle est déterminée par les qualités sensibles de l'air, et qu'elle cède la place à une autre maladie épidémique, lorsque les qualités de l'air viennent à changer dans la saison d'ensuite. C'est ce qu'on voit dans la fièvre stationnaire ou fixe, quelle qu'elle soit, qui est du nombre des maladies épidémiques de l'année courante; car cette fièvre se fait sentir principalement au mois de Juillet, et dès le commencement de ce mois elle attaque un grand nombre de personnes en même-temps; mais quand l'automne approche, elle s'affoiblit, et cède la place à la principale maladie épidémique de cette année-là.

La cause de cette vicissitude, est la chaleur de l'été qui mettant les humeurs en mouvement, donne lieu aux fièvres de la constitution générale de paroître dans cette saison ; au lieu que l'automne les fait disparoître, tandis que la maladie épidémique dominante reprend le dessus.

5. Or, comme ce sont les qualités sensibles de l'air qui produisent au mois de Juillet les fièvres stationnaires ; ce sont aussi les mêmes qualités de l'air, propres à ce mois-là, qui produisent divers symptômes entièrement étrangers à ces fièvres, en tant qu'elles dépendent de la constitution générale. De là vient que dans les années où il y a beaucoup de ces fièvres au mois de Juillet, et où elles sont accompagnées de plusieurs symptômes extraordinaires, outre ceux qui leur sont propres, en tant qu'elles sont l'effet de la constitution générale ; elles ne laissent pas de demeurer les mêmes, quoiqu'à raison de la diversité de leurs symptômes le public les regarde chaque année comme nouvelles. Leurs symptômes particuliers ne durent que quelques semaines ; après quoi elles n'ont pendant le reste de l'année que leurs symptômes propres.

6. C'est ce qu'on voyoit clairement dans les autres fièvres, et sur-tout dans les fièvres dyssentériques du mois de Juillet de 1671. et 1672. On remarquoit toujours dans la première de ces deux dernières fièvres que les malades souffroient beaucoup, qu'ils rendoient une bile verte, et que sur la fin de la maladie ils avoient une grande disposition à la diarrhée. Dans la seconde fièvre dyssentérique, les malades ressentoient dans les muscles, et principalement dans les extrémités, des douleurs approchantes de celles du rhumatisme : le pharynx étoit enflammé, mais moins que dans l'esquinancie. Ces deux symptômes spécifiques se rencontroient dans la même fièvre, et se guérissoient par les mêmes remèdes. Ils ne différoient qu'à l'égard des qualités sensibles de l'air, sous lesquelles ils arrivoient.

Exemple de
cela dans la
fièvre dyssen-
terique.

La régularité avec laquelle ces fièvres paroissent tout d'un coup au commencement de Juillet, et les symptômes particuliers dont elles étoient accompagnées durant un certain temps (lesquels néanmoins étoient de même espèce, et se guérissoient par la même méthode que la fièvre qui subsistoit l'année entière), tout cela, dis-je, fait assez voir combien il est difficile de déterminer toujours par les symptômes quelle est l'espèce de fièvre qui regne ; mais on peut la distinguer assez bien en faisant une soi-

Comment
on peut dis-
tinguer l'es-
pèce particu-
lière de fièvre
qui regne.

SECT. IV.

gneuse attention aux autres maladies de cette année-là, et en observant exactement les symptômes fébriles qui ont rapport à telle ou telle évacuation. Un autre moyen de découvrir l'espèce de fièvre, c'est d'examiner par quelle méthode ou par quel remède elle se guérit le plus facilement.

7. Quant aux autres symptômes qui accompagnent les *stationnaires*, ils dépendent uniquement des divers temps de la constitution; et ils sont plus ou moins violents, suivant que les symptômes des autres maladies épidémiques auxquelles ils appartiennent augmentent, ou diminuent.

8. Mais pour revenir à notre sujet, la fièvre qui, comme nous avons dit plus haut, commença avec les dysenteries, se soutint sur le même pied qu'elles, si ce n'est qu'elle diminuoit un peu lorsque les autres maladies épidémiques de ces années-là prenoient le dessus; mais elle persista durant toute la constitution avec plus ou moins de violence.

Traitement
de la fièvre
de cette cons-
titution.

9. Pour ce qui regarde le traitement de cette fièvre, ayant observé, comme il a été dit auparavant, qu'elle avoit absolument les mêmes symptômes que la fièvre de la dysenterie; je crus que je guérirais mes malades si j'imitois en quelque manière l'évacuation dont se sert ordinairement la nature pour chasser au dehors la matière âcre et corrosive qui est la cause prochaine de la dysenterie, et de la fièvre de la dysenterie.

Ainsi je mis en usage la même méthode que j'ai décrite au long ci-dessus dans le traitement de la dysenterie, au moins quant à la saignée et aux purgations répétées: car je trouvaï que les narcotiques employés entre les purgations, n'étoient pas utiles comme dans la dysenterie; et qu'au contraire, ils étoient nuisibles, en ce qu'ils fixoient la matière peccante, que les purgatifs auroient dû évacuer.

Les premiers jours de la maladie, je nourrissois mes malades de crème d'orge ou d'avoine, de panades, et d'autres choses semblables; et je leur donnois pour boisson de la petite bière un peu chaude. Après deux purgations, il n'étoit nullement nécessaire de leur interdire la chair de poulet, ou d'autres semblables aliments aisés à digérer; car la méthode de traiter cette maladie par les purgatifs, permettoit d'accorder ce régime; au lieu qu'il n'auroit pas convenu, si l'on avoit suivi une autre méthode.

La maladie étoit le plus souvent guérie après trois purgations, entre chacune desquelles je mettois toujours un jour d'intervalle; quelquefois néanmoins il falloit encore d'autres purgations. Si après que la fièvre avoit cessé, le malade se trouvoit extrêmement foible, et qu'il fût longtemps à se rétablir (ce qui arrive très-souvent aux femmes hystériques), je tâchois de rétablir les forces, et de réparer les esprits en donnant une petite dose de laudanum. Rarement je réitérois ce remède, et je ne l'ordonnois jamais que deux ou trois jours après la dernière purgation. Mais rien ne contribuoit tant à rétablir les forces et à réparer les esprits, que de prendre l'air dès que la fièvre avoit cessé.

CHAP. IV.

10. Ce qui me donna la première idée de suivre la méthode des évacuations fut la maladie d'une jeune fille de mon voisinage, vers laquelle je fus appelé dans les commencements de cette constitution, lorsque j'examinai en moi-même avec beaucoup de soin et d'attention la nature de cette nouvelle fièvre. La malade avoit la fièvre, avec une terrible douleur au devant de la tête, et les autres symptômes de la fièvre dyssentérique. Je lui demandai comment sa fièvre lui avoit pris, et depuis combien de temps. Elle me répondit qu'elle avoit eu la dysenterie, qui étoit alors épidémique, qu'elle en étoit quitte depuis quatorze jours; et que cette maladie, soit qu'elle eût cessé d'elle-même, ou par la vertu des remèdes, avoit été aussitôt suivie de la fièvre et de la douleur de tête. Je crus que je viendrois très-bien à bout de remédier à ces accidents, si je substituois à la dysenterie une autre évacuation entièrement semblable à celle dont la cessation avoit occasionné la fièvre. En effet, je guéris cette femme par la méthode que j'ai décrite ci-dessus. La même méthode emportoit en très-peu de temps les fièvres de cette constitution.

D'où en vient la première idée.

Or, j'ai toujours été d'avis que, pour qu'une méthode de traiter les maladies aiguës soit bonne et recommandable, il ne suffit pas qu'elle réussisse heureusement, puisque cela arrive quelquefois à des femmes également ignorantes et téméraires; mais qu'il faut encore que la maladie se termine sans peine, et, pour ainsi dire, d'elle-même, autant qu'il est possible (1). C'est une réflexion que je fais en passant.

(1) Le succès général qu'a un Médecin dans le traitement

SECT. IV.

Assoupisse-
ment dans
cette fièvre,
d'où prove-
noit.

11. Au commencement de Juin 1671, le Comte de Salisbury, homme de la première noblesse et d'un rare génie, étant tombé malade, me fit appeler. Il avoit la fièvre dysentérique avec les tranchées, mais sans cours de ventre. Il fut guéri par ma méthode : et je n'eus pas besoin d'en employer aucune autre, tant que dura la maladie.

12. Dans les jeunes gens, et même dans les personnes un peu avancées en âge, cette fièvre portoit quelquefois à la tête, et causoit un délire, non pas phrénétique, comme dans les autres fièvres, mais presque léthargique. Cela arrivoit sur-tout à ceux qui au commencement de la maladie avoient employé mal à propos toutes sortes de moyens pour se faire suer. J'eus beau me tourner de tous les côtés, et mettre en usage tous les remèdes imaginables, je ne pus sauver aucun des malades qui avoient ce symptôme (1). Mais en voilà assez sur les fièvres de cette constitution.

d'une maladie, est assurément la meilleure preuve de son jugement et de l'excellence de sa méthode ; plus cette méthode est facile, plus aussi elle fait paroître l'habileté du Médecin, et devient d'une utilité plus universelle.

(1) Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût spécifié la méthode et les remèdes qu'il employa inutilement contre ce symptôme, les fautes des grands hommes n'étant pas moins instructives en général que leurs succès, en ce qu'elles fournissent plusieurs idées utiles sur les moyens d'agir plus sûrement dans des cas semblables. Comme l'usage des vésicatoires n'étoit pas alors établi, et qu'il paroît par les formules de remède de notre Auteur, qu'il donnoit rarement des remèdes chauds et volatils, il y a grande apparence qu'il ne se servit pas de ces deux secours, et qu'il s'en servit trop peu, eu égard à l'exigence du cas. Dans la pratique présente on guérit souvent les stupeurs d'un mauvais caractère, en appliquant beaucoup de vésicatoires, et en faisant prendre souvent, et en petite quantité, des remèdes chauds et nervins, comme le sel volatil de corne de cerf et de succin, le castoreum, les espèces du diambra, le camphre, le safran, la racine de serpentaire de Virginie, l'esprit de lavande, le sel volatil huileux, etc.

CHAPITRE V.

CHAP. V.

Rougeoles de l'an 1670.

1. **A**u commencement de Janvier 1670 les rougeoles parurent à leur ordinaire. Elles augmentèrent de jour en jour jusqu'à l'équinoxe du printemps, qu'elles furent dans leur plus grande force. Ensuite elles diminuèrent par degrés jusqu'au mois de Juillet suivant, qu'elles cessèrent entièrement. Comme ces rougeoles m'ont semblé les plus régulières de toutes celles que j'ai jamais vues, je vais en tracer exactement l'histoire, autant qu'il m'a été possible de les observer.

Commence-
ment et pro-
grès des rou-
geoles de cet-
te constitu-
tion.

2. La rougeole commence et finit dans les mois que je viens de marquer. Elle attaque le plus souvent les enfants, sans qu'aucun de tous ceux d'une ville en soit exempt. Le premier jour le froid et la chaleur se succèdent mutuellement. Le second jour il y a une véritable fièvre; la personne se trouve fort mal, elle est altérée, avec un dégoût de toute nourriture; sa langue est blanche, sans être sèche; elle a une petite toux, une pesanteur de la tête et des yeux, et une continuelle envie de dormir. Il distille le plus souvent du nez et des yeux une humeur séreuse, ce qui est un signe certain de la prochaine éruption de la rougeole. Un autre signe également certain, c'est qu'il paroît ordinairement des pustules au visage, tandis qu'à la poitrine on voit plutôt des taches larges et rouges qui ne s'élèvent pas au-dessus de la peau. Le malade étrenue comme s'il étoit enchâffrené; ses paupières se gonflent un peu avant l'éruption; il vomit; mais plus souvent il est attaqué d'une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres. Cela arrive sur-tout aux enfants qui font des dents. Cette maladie rend les enfants de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire.

Leurs symp-
tomes.

Les symptômes augmentent le plus souvent jusqu'au quatrième jour. Ce jour-là, et quelquefois le cinquième, il paroît sur le front et sur le reste du visage de petites taches rouges, semblables à des morsures de puces, qui devenant ensuite plus grandes et plus nombreuses, se serrent en forme de grappes, et sont de différentes figures. Ces taches rouges sont composées de petites pustules de même couleur, situées les unes près des autres, qui s'élèvent tant soit peu sur la surface de la peau, et dont

Ils devien-
nent plus vio-
lents jusqu'au
quatrième
jour.

SECT. IV.

Il ne s'a-
doucissent
pas par l'é-
ruption.

La maladie
se termine
ordinaire-
ment le huiti-
ème jour.

on sent plutôt l'élévation en les touchant légèrement avec le doigt, qu'on ne les apperçoit à l'œil à quelque distance. Elles n'occupent d'abord que le visage; ensuite elles s'étendent sur la poitrine et sur le ventre; puis sur les cuisses et sur les jambes. Mais elles ne forment que de simples rougeurs sur la peau du tronc et des extrémités, sans aucune éminence sensible.

3. Les symptômes de la rougeole ne s'adoucissent pas par l'éruption, comme ceux de la petite vérole. Toutefois je n'ai jamais vu de vomissement après l'éruption. Mais la toux, la fièvre et la difficulté de respirer augmentent; et le larmolement, l'envie continuelle de dormir, et le dégoût persistent comme auparavant.

Vers le sixième jour, la peau du visage devient rude à mesure que les pustules s'évanouissent et que l'épiderme se déchire; alors les taches du reste du corps sont très-grandes et très-rouges. Vers le huitième jour il n'y a plus de taches au visage, et on n'en voit presque plus sur le reste du corps. Le neuvième jour il n'y en a plus aucune nulle part, le visage, les extrémités, et quelquefois tout le corps se trouvant alors couvert d'une espèce de farine, parce que l'épiderme qui a été un peu soulevée, venant à se détacher et à se déchirer, tombe par petites écailles.

4. La rougeole disparaît donc ordinairement le huitième jour (1). Le peuple se laissant tromper par la durée ordinaire de la petite vérole, dit alors que la rougeole rentre, quoique réellement elle ait fini son temps; et il croit que les symptômes qui arrivent à la fin de cette maladie, viennent de ce qu'elle est rentrée. En effet, la fièvre et la difficulté de respirer augmentent pour lors, et la toux devient plus fâcheuse; en sorte que les malades ne dorment presque ni jour ni nuit. Les enfants sur-tout à qui on a

(1) L'Auteur dit ici la rougeole disparaît ordinairement le huitième jour, et un peu auparavant il dit que les taches disparaissent entièrement le neuvième jour; ce qui semble contradictoire; mais la vérité est que dans la plupart des sujets les taches se dissipent dans quatre, cinq ou six jours depuis qu'elles ont commencé à paroître, à moins que la maladie ne soit d'une espèce très-maligne. Ceux qui meurent de la rougeole, périssent ordinairement le neuvième jour par la suffocation. Les symptômes dangereux dans cette maladie sont le grand abattement, le froid des extrémités, l'agitation, le vomissement violent, la toux continuelle, la diarrhée, la difficulté d'avaler, le délire, les convulsions, les sueurs abondantes, sur-tout dans les personnes avancées en âge.

fait user d'un régime chaud, ou de remèdes chauds, afin d'aider l'éruption de la rougeole, sont sujets à cet accident, qui arrive sur la fin de la maladie, et qui leur cause une péripneumonie, dont il meurt un plus grand nombre d'enfants, que de la petite vérole, ou d'aucun symptôme de cette maladie. Au reste la rougeole est absolument sans danger quand elle est bien traitée.

CHAP. V.

Elle est suivie assez souvent d'une diarrhée, laquelle même dure quelquefois plusieurs semaines après la cessation de la maladie et de tous ses symptômes. Cette diarrhée met le malade en grand danger par l'épuisement qu'elle lui cause. Quelquefois aussi après un régime fort chaud, les pustules deviennent livides, et ensuite noirâtres. Cela n'arrive qu'aux adultes; et leur sort est désespéré, si dès qu'on apperçoit cette noirceur, on manque de recourir aussi-tôt à la saignée, et à l'usage d'un régime tempéré et capable de rafraîchir le sang.

5. La rougeole ressemble beaucoup à la petite vérole, et doit être traitée à peu près de la même manière. Les remèdes et le régime qui échauffent sont très-dangereux, quoique des femmes ignorantes, qui se mêlent de traiter cette maladie, les emploient fréquemment, sous prétexte d'éloigner du cœur le virus morbifique. Voici la méthode qui m'a le mieux réussi. Je ne faisois garder le lit aux malades que pendant deux ou trois jours depuis l'éruption, afin que les particules enflammées qui pouvoient aisément se séparer du sang dont elles corrompoient la nature, se dissipassent doucement par la transpiration: les malades n'étoient pas plus couverts dans leurs lits, et leurs chambres n'étoient pas plus échauffées que lorsqu'ils étoient en santé. Je leur interdisois entièrement la viande, et je les nourrissois de décoctions d'orge, d'avoine, et d'autres choses semblables, et quelquefois je leur accorderois une pomme cuite. Leur boisson étoit de la petite bière, ou du lait mêlé de trois fois autant d'eau.

Description
du traite-
ment de la
rougeole.

J'adoucissois la toux qui accompagne ordinairement la rougeole, en faisant user de temps en temps d'une décoction pectorale, ou d'un looch adoucissant. Mais sur toutes choses je donnois le syrop diacode tous les soirs dès le commencement de la maladie jusqu'à la fin. Par exemple;

Apozème
pectoral.

Prenez décoction pectorale, une livre et demie; syrop violet et syrop de capillaire, de chacun une once et demie. Mêlez tout cela pour un apozème, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée.

M. ij

SECT. IV.

Looch pectoral.

Portion calmante.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; syrop violet et syrop de capillaire, de chacun une once; sucre candi, ce qu'il en faut. Mêlez tout cela ensemble pour un looch, dont le malade sucera souvent, sur-tout quand il sera pressé de la toux.

Prenez eau de cerises noires, trois onces; syrop diacode, une once. Mêlez cela pour une potion, que le malade prendra tous les soirs.

Si le malade étoit un enfant, il faudroit diminuer la dose des remèdes pectoraux et du narcotique, à proportion de l'âge (1).

Bonté de cette méthode.

6. Il est très-rare que les malades périssent quand on les

(1) Nonobstant les égards que mérite la méthode de l'Auteur, il sera peut-être bon de donner sur cette matière quelques nouvelles instructions tirées d'Hoffmann.

Si les premières voies sont surchargées de matières indigestes, il est à propos de donner un doux émétique. Si les enfants ont des vers, il faut purger au commencement. La saignée est nécessaire dans les adultes, s'il y a pléthore.

Les remèdes échauffants et le régime chaud augmentent la mauvaise qualité et la subtilité de la matière morbifique, la chaleur et l'anxiété, et épuisent les forces. Les remèdes nitreux et trop rafraîchissants, sur-tout dans les enfants, retardent l'éruption, et la matière morbifique étant retenue dans l'habitude du corps, dispose à la mortification.

Lorsque la rougeole attaque les femmes hystériques, ou survient dans le temps des règles, elle est souvent accompagnée d'une difficulté de respirer, d'une contraction de l'œsophage, d'une grande anxiété, etc. ce qui retarde l'éruption: dans ce cas là il ne faut pas l'aider par des remèdes chauds, mais plutôt avoir recours à des antispasmodiques, comme à des lavements faits avec les carminatifs et les anodins, à de doux diaphorétiques, mêlés avec une petite quantité de castor et de nitre, et quelquefois il faut employer la saignée.

La toux, qui est le plus fâcheux symptôme, est très-bien adoucie par l'huile d'amandes douces fraîchement tirée, et mêlée avec du syrop de capillaire, ou de guimauve, donnée fréquemment à la quantité d'une demi-cuillerée dans de l'eau de gruau.

La diarrhée ne doit être ni beaucoup excitée, ni promptement arrêtée; elle est souvent plus utile que nuisible, parce qu'elle termine la maladie, et emporte beaucoup d'impuretés. Les lavements émollients, pour adoucir les humeurs acres logées dans les intestins, conviennent très-bien.

Dans les hémorrhagies qui surviennent dans cette maladie, les astringents puissants et les narcotiques ne valent rien. La mixture suivante a été souvent employée avec succès.

Prenez eau de cerises noires, six onces; eau thériacale, trois gros; antimoine diaphorétique et diascordium, de chacun demi-gros; esprit de vitriol, vingt gouttes; syrop de pavot rouge, deux gros; mêlez tout cela ensemble, et donnez-en deux ou trois cuillerées de trois en trois heures.

traite de cette manière; et il ne leur arrive point d'autres accidents que les symptômes nécessaires et inévitables de la maladie. Ce qui fatigue le plus, c'est la toux. Néanmoins elle n'est dangereuse qu'après la fin de la maladie. Et lorsqu'elle subsiste encore pendant une ou deux semaines ensuite, elle se guérit aisément par l'usage du grand air et des remèdes pectoraux. Bien plus, elle diminue peu à peu d'elle-même, et cesse enfin entièrement (1).

CHAP. V.

7. Mais si après la rougeole, comme il arrive très-souvent, le malade, pour avoir usé des cordiaux, ou d'un régime trop échauffant, est attaqué d'une fièvre violente, d'une difficulté de respirer, et d'autres symptômes de la péripneumonie, qui le mettent en danger de sa vie; la saignée du bras est alors nécessaire, et je m'en suis toujours bien trouvé, même dans les plus petits enfants, en tirant une quantité de sang proportionnée à leur âge et à leurs forces.

Comment
il faut remé-
dier aux acci-
dents qui ar-
rivent après
la maladie.

Quelquefois même dans un cas pressant je n'ai pas fait difficulté de réitérer la saignée. Je puis dire avoir sauvé par ce moyen un grand nombre d'enfants qui étoient prêts à étouffer. La péripneumonie qui arrive aux enfants après que la rougeole est passée, leur est extrêmement pernicieuse; elle en fait plus périr que la petite vérole même, et je n'ai encore vu personne qui ait pu la guérir autrement que par la saignée.

La diarrhée, que nous avons dit succéder à la rougeole, se guérit de même par la saignée (2); car comme elle vient d'un sang enflammé, dont les parties les plus subtiles se jettant sur les intestins les obligent à se décharger (ce qui arrive aussi dans la pleurésie, la péripneumonie, et les autres maladies inflammatoires); il n'y a que la saignée qui soit utile en pareil cas, d'autant qu'elle fait une révulsion des humeurs âcres qui causent la diarrhée, et qu'elle tempère le sang au point qui est nécessaire (3).

(1) Il n'est pas ici parlé de purgation après la maladie; néanmoins le défaut de purgation a souvent causé des maladies très-dangereuses et très-opiniâtres, comme des abcès internes, des ulcères malins, des caries des os, la consommation, l'hydropisie, l'aveuglement, etc. Ainsi on doit se souvenir que la purgation est presque aussi nécessaire après cette maladie qu'après la petite vérole.

(2) Voyez ci-devant, art. 4.

(3) Un doux purgatif avec la rhubarbe semble convenir ici, et étant joint avec un exercice modéré, et le grand air, il guérira probablement cette diarrhée. La saignée peut convenir par

M. iiij

SECT. IV.

La saignée
aussi sûre
dans les en-
fants que dans
les adultes.

8. On ne doit pas être surpris que je recommande la saignée pour les plus petits enfants. L'expérience m'a appris qu'on peut les saigner avec autant de sûreté que les adultes. La saignée leur est même si nécessaire qu'il est impossible sans cela de remédier comme il faut à la péripneumonie dont nous avons parlé, et à quelques autres symptômes qui leur arrivent.

Son utilité
dans les con-
vulsions que
causent les
dents.

Comment, par exemple, remédiera-t-on sans la saignée aux convulsions que souffrent les enfants à l'âge de neuf ou dix mois, lorsqu'ils font des dents; convulsions que causent les nerfs comprimés et irrités en conséquence de l'enflure et de la douleur des gencives? La saignée seule l'emporte de beaucoup dans cette maladie sur tous les spécifiques les plus vantés que l'on a connus jusqu'à présent. Quelques-uns même de ces prétendus spécifiques nuisent par leur chaleur, et augmentant le mal au lieu de le guérir, causent la mort des enfants. Je ne dis rien ici de la grande utilité de la saignée dans la coqueluche des enfants, où ce remède surpasse infiniment tous les remèdes pectoraux.

9. Ce que nous avons dit touchant la curation des symptômes qui surviennent à la fin de la rougeole, peut convenir quelquefois lorsque la rougeole étant dans sa force, les mêmes symptômes arrivent pour avoir trop échauffé le malade.

Exemple
de l'utilité de
la saignée.

Cette année 1770 je traitai une servante de Madame Anne Barington. Elle avoit la rougeole avec fièvre, difficulté de respirer, des taches de pourpre sur tout le corps, et quantité d'autres symptômes très-dangereux. Comme j'attribuois tout cela au régime chaud, et aux remèdes chauds dont elle avoit pris un assez grand nombre, je la fis saigner du bras, et lui ordonnai de boire fréquemment d'une tisane pectorale et rafraîchissante. Par ces remèdes, auxquels je joignis un régime tempéré, les taches et tous les autres symptômes disparurent peu à peu.

10. La rougeole qui, comme nous avons dit (1), avoit commencé au mois de Janvier, alla en augmentant chaque jour jusqu'à l'équinoxe du printemps. Depuis ce temps-là elle diminua insensiblement, et au mois de Juillet suivant elle cessa tout-à-fait. Elle ne revint point de

occasion; mais on ne sauroit dire qu'elle fait une révolution des humeurs acres qui, dans ce cas, seront très-bien évacuées par la purgation.

(1) Voyez ci-devant, art. 1.

route cette constitution, si ce n'est qu'au printemps d'en-
suite elle parut faiblement en quelques endroits. Mais en
voilà assez sur la rougeole. CHAP. VI.

CHAPITRE VI.

Petites Véroles irrégulières des années 1670, 71, 72.

1. **L**ES rougeoles dont nous venons de parler, amenèrent des petites véroles d'une espèce différente de celles qui avoient régné sous la constitution précédente. Ces petites véroles commencèrent presque en même temps que les rougeoles, savoir les premiers jours de Janvier 1670. Et quoiqu'elles ne fussent pas si épidémiques, elles ne laisserent pas de les accompagner tout le temps qu'elles subsisterent; elles durèrent même après la cessation des rougeoles pendant le reste de cette constitution. Mais en automne elles furent moins violentes que les dyssenteries qui regnoient en cette saison, laquelle leur est très-favorable; et en hiver les dyssenteries ayant cessé, les petites véroles dont nous parlons, recommencerent.

Commence-
ment et pro-
gres d'une
nouvelle sor-
te de petite
vérole.

Tel est l'ordre qu'elles gardoient chaque année pendant cette constitution, si ce n'est que le dernier automne, c'est-à-dire l'an 1672 lorsque la constitution tendoit à sa fin, et n'étoit plus si favorable aux dyssenteries, ces petites véroles regnerent contre l'ordinaire, et concoururent tellement avec les dyssenteries, qu'il n'étoit pas aisé de dire laquelle des deux maladies attaquoit plus de monde. Cependant il me parut que les dyssenteries avoient encore alors le dessus. Les petites véroles, de même que toutes les autres maladies épidémiques étoient plus violentes dans le commencement, et devenoient chaque jour plus fréquentes, jusqu'à ce qu'elles fussent dans leur plus grande force. Ensuite de quoi elles diminueoient peu à peu, tant par rapport à la violence des symptômes, que par rapport au nombre des malades.

2. Pour venir maintenant aux symptômes particuliers de ces petites véroles, je voyois avec étonnement qu'elles en avoient un grand nombre qui ne se trouvoient pas dans les petites véroles de la constitution précédente que j'avois

Ses symptô-
mes.

SÆCT. IV.

observées avec soin. Je ne traiterai présentement que de ces derniers symptômes, sans rien dire de ceux qui se rencontroient aussi dans les petites véroles que nous avons décrites au long ci-dessus.

Symptômes
des petites
véroles dis-
crettes.

3. Voici donc quels étoient les symptômes qui distinguoient les petites véroles discrettes irrégulières, d'avec les petites véroles discrettes de la constitution précédente. Premièrement, l'éruption se faisoit ordinairement le troisième jour dans celles dont nous parlons; au lieu que dans les autres elle précédoit rarement le quatrième jour. Secondement, les pustules ne devenoient pas si grosses que dans l'espece précédente, mais elles étoient plus enflammées; et les derniers jours, c'est-à-dire lorsqu'elles étoient parvenues à maturité, elles noircissoient plus souvent. Troisièmement, la salivation survenoit quelquefois à des malades qui avoient même très-peu de pustules. Tout cela fait voir, que les petites véroles discrettes de cette constitution approchoient d'avantage de la nature des confluentes, et étoient plus inflammatoires qu'il n'est ordinaire aux petites véroles discrettes.

Symptômes
des petites
véroles con-
fluentes.

4. Les petites véroles confluentes irrégulières différoient en beaucoup de choses des confluentes régulières que j'avois observées dans la constitution précédente. Elles paroissoient tantôt le second et tantôt le troisième jour, sous la forme d'une tumeur rougeâtre et uniforme qui couvroit tout le visage, et qui étoit plus élevée que l'érésipèle, sans qu'il y eût presque aucune distinction visible des pustules. Le reste du corps étoit chargé d'une infinité de pustules rouges, enflammées et réunies par plaques, entre lesquelles s'élevoient, principalement sur les cuisses, des vésicules assez remarquables, qui ressembloient à des brûlures, et étoient pleines d'une sérosité limpide. Cette sérosité couloit abondamment lorsque la pellicule qui couvroit les vésicules venoit à se déchirer, et alors la chair qui étoit au-dessous paroissoit noire et sphacelée. Mais ce redoutable symptôme se rencontroit rarement, et on ne le vit que le premier mois de la maladie.

5. Dans ce temps-là, c'est-à-dire au mois de Janvier 1670, un Brasseur, nommé M. Collins, de la paroisse de Saint-Gilles, me fit appeller pour voir son fils encore enfant, qui étoit fort mal. Il avoit sur les cuisses des vésicules grosses comme des noix, et pleines d'une sérosité claire, lesquelles étant ouvertes, la chair au-dessous parut entièrement sphacelée, et peu après le malade mou-

rut : ce qui arriva aussi à tous ceux que je vis attaqués de ce funeste symptôme.

CHAP. VI.

6. Environ l'onzième jour la tumeur rougeâtre du visage se trouvoit revêtue en différents endroits, et peu à peu dans tout le visage, d'une pellicule blanche et luisante. Bientôt après il en sortoit une matière épaisse et luisante qui n'étoit ni jaune ni brune, deux couleurs qui se trouvent dans les autres especes de petites véroles ; mais elle étoit d'un rouge foncé, semblable au rouge du sang caillé, et qui, chaque jour, à mesure que la tumeur mûrissoit, approchoit d'avantage de la couleur noire ; jusqu'à ce qu'enfin tout le visage étoit noir comme de la suie.

Dans l'autre genre de petite vérole confluyente, l'onzième jour étoit le plus dangereux, et la plupart de ceux que la maladie enlevoit, mouroient ce jour-là. Mais dans la petite vérole confluyente dont nous parlons, les malades ne mouroient ordinairement que le quatorzième jour, et quelquefois même que le dix-septième, à moins qu'un régime excessivement chaud n'avançât leur mort ; et quand ils passoient le dix-septième jour, ils étoient hors d'affaire. Toutefois ceux à qui il survenoit de ces funestes vésicules accompagnées de gangrene, lesquelles nous avons dit arriver à quelques-uns le premier mois de la maladie, mouroient peu de jours après l'éruption.

7. La fièvre et tous les autres symptômes qui précédoient ou accompagnoient cette petite vérole, étoient plus considérables que dans l'espece précédente, et il y avoit des signes manifestes d'une plus grande inflammation. Les malades étoient plus portés à saliver ; les pustules étoient plus enflammées et beaucoup plus petites ; en sorte que quand elles commençoient à paroître, il n'étoit pas aisé de les distinguer de l'érésipele, ni même de la rougeole ; quoiqu'on puisse connoître sûrement cette dernière maladie par le jour de l'éruption, et par les autres signes que nous avons rapportés ci-dessus en donnant l'histoire de la rougeole. Après que les pustules étoient tombées, les écailles farineuses restoient plus long-temps, et imprimoient sur la peau des marques plus profondes.

Il est important d'ajouter que, durant cette constitution où les dyssenteries étoient si épidémiques, les petites véroles que l'on traitoit avec un régime trop chaud, se terminoient quelquefois par la dyssenterie ; chose que je n'avois jamais vue une seule fois auparavant.

8. Il faut encore observer que ces petites véroles irrégulières n'eurent pas toujours des symptômes également fâcheux. Car au bout de deux ans, c'est-à-dire en 1672, qui étoit la troisième année, elles commencèrent à s'adoucir; et de noires qu'elles étoient auparavant, elles devinrent peu à peu jaunes, qui est la couleur naturelle des petites véroles légitimes, quand elles sont en suppuration; de telle manière que la dernière année de cette constitution, elles furent entièrement bénignes et d'un bon caractère, eu égard à leur nature. Nonobstant cela, on voyoit assez par la petitesse de leurs pustules, par la grande disposition que les malades avoient à saliver, et par les autres symptômes, qu'elles n'étoient pas du genre des petites véroles régulières.

Méthode
curative.

9. Mais, quoique l'ignorance où nous sommes des causes qui produisent la différence spécifique de chaque chose, ne permit pas de comprendre pourquoi ces petites véroles étoient différentes de celles de la constitution précédente; j'étois néanmoins très-assuré par la nature des symptômes, que l'inflammation étoit beaucoup plus violente dans les premières que dans les secondes; et qu'ainsi tout le traitement consistoit à modérer encore d'avantage la trop grande ébullition du sang.

Cette indication se remplissoit principalement en donnant les narcotiques de la manière que nous avons dit plus haut, et outre cela, par un régime tempéré, c'est-à-dire en faisant boire abondamment de quelque liqueur propre à tempérer l'ardeur brûlante dont les malades étoient tourmentés, sur-tout dans le temps de la suppuration, qui est plus grande dans la petite vérole que dans toute autre maladie. La décoction blanche qui se fait avec un peu de pain et de corne de cerf dans beaucoup d'eau et suffisante quantité de sucre, étoit utile; mais l'eau laiteuse composée de trois parties d'eau et d'une partie de lait bouillies ensemble, étoit ordinairement plus agréable au goût des malades, et répondoit mieux à l'intention qu'on avoit de rafraîchir.

Utilité de la
grande boisson
dans cette
maladie.

La grande quantité de liqueur que buvoient les malades, ne servoit pas seulement à modérer la chaleur extrême qui se faisoit sentir principalement durant la fièvre de suppuration; elle servoit encore à aider la salivation, et à l'entretenir plus long-temps qu'elle n'auroit duré, si la chaleur eût été plus grande. Outre cela, j'ai souvent observé que la boisson copieuse des liqueurs dont nous avons parlé,

avoit produit de merveilleux effets ; en sorte que les petites véroles qui , durant leur éruption , sembloient devoir être confluentes et des plus malignes , devenoient discrettes dans le progrès de la maladie ; que les pustules qui , en suppurant , auroient rendu une matiere d'abord rouge et ensuite noire , paroissoient très-jaunes ; et qu'au lieu d'être petites et fort enflammées , elles étoient grosses et d'un bon caractère.

10. Le flux menstruel qui arrive souvent aux femmes dans le temps qu'elles ont la petite vérole , ne doit en aucune façon les empêcher de boire abondamment de ces liqueurs. Au contraire , elles doivent en boire par cette raison-là même : car le danger où se trouvent alors les femmes , vient uniquement de ce que le sang étant trop atténué par la chaleur excessive de la maladie , il s'échappe par les voies naturelles , sur-tout lorsque des femmes ignorantes ont imprudemment employé un régime trop chaud , et la décoction de corne de cerf avec les fleurs de souci , etc. ce qui est jeter de l'huile sur le feu. Or , tout ce qui délaie et tempere puissamment le sang , quoique non pas d'une manière immédiate , contribue nécessairement à entretenir la tumeur du visage et des mains , en arrêtant l'hémorrhagie. Au contraire , les remedes chauds qui semblent plus propres à entretenir cette tumeur , la font diminuer , en ce qu'ils augmentent la perte de sang.

Je ne doute pas même que cette mauvaise méthode n'ait été funeste à un grand nombre de femmes : car les assistants craignant que l'hémorrhagie ne fît affaïsser les pustules , tâchoient de prévenir ce malheur par l'usage des cordiaux , et d'un régime encore plus échauffant qu'à l'ordinaire ; mais , en agissant de la sorte , ils tuoient plus sûrement ces pauvres femmes , quelque peine qu'ils se donnassent pour arrêter l'hémorrhagie et pour entretenir les pustules et la tumeur dans une élévation convenable , en mêlant divers astringents avec les cordiaux.

11. Je traitai , il n'y a pas long-temps une Dame de grande distinction et de beaucoup de mérite qui avoit une petite vérole noire et maligne. Je lui avois interdit , dès le commencement de sa maladie , tout ce qui pouvoit agiter le sang. Néanmoins , comme elle étoit d'un tempérament très-sanguin , qu'elle étoit jeune et vigoureuse , et que d'ailleurs on étoit alors en été , elle fut ataquée le troisième jour de l'éruption , et hors du temps ordinaire de ses regles , d'une perte de sang si abondante , que les femmes

Exemple de
cette malice
dans une
Dame.

SECT. IV.

qui étoient présentes, crurent qu'elle s'étoit blessée. Ce symptôme dura trois jours, sans que je crusse devoir interrompre l'usage de l'eau laiteuse que j'avois ordonnée. Je pensai même qu'elle étoit alors encore plus nécessaire, et qu'il falloit en donner davantage; c'est ce que je fis en effet pendant toute la maladie, sur-tout vers le temps de la fièvre suppuratoire.

Alors on appella avec moi, pour traiter la maladie, M. Millington, très-habile Médecin et très-honnête homme, mon intime ami, et qui avoit été autrefois Membre du même Collège que moi. Comme il vit que toutes choses alloient assez bien, eu égard à la nature de la maladie, il entra volontiers dans mon sentiment; savoir que la malade continuât à boire copieusement de l'eau laiteuse; car elle disoit souvent elle-même que cette liqueur lui étoit très-agréable, qu'elle la rafraîchissoit, la nourrissoit et faisoit couler la salive. Quand le visage eut commencé à se durcir et à se couvrir d'une croûte, comme nous appréhendions que les exhalaisons putrides de la matière purulente qui, dans cette sorte de petite vérole, rendoit une fort mauvaise odeur, ne rentrassent dans le sang, nous permîmes à la malade de prendre une fois le jour, ou toutes les fois qu'elle sentiroit des douleurs d'estomac, quelques cuillerées de vin de Canarie, un peu bouilli; nous ajoutâmes à cela une potion calmante qui se prenoit tous les jours à l'heure du sommeil: et avec ce peu de remèdes la malade guérit, sans être attaquée d'aucun autre symptôme dangereux, excepté l'hémorrhagie. Le visage et les mains s'enflèrent raisonnablement; les pustules furent d'une bonne grandeur, eu égard au genre de la maladie; la salive coula abondamment et facilement jusqu'au bout. Enfin, quoique les pustules du visage semblaient disposées à noircir lorsqu'elles suppuroient, elles jaunirent néanmoins dans la plupart des autres parties.

En quel cas
la grande
hoisson n'é-
toit pas si
nécessaire.

12. Les petites véroles de cette constitution étoient beaucoup plus inflammatoires que celles des autres constitutions. Cependant, lorsqu'elles étoient discrètes, ou en petit nombre, l'expérience montrait qu'il n'étoit pas besoin de faire boire une si grande quantité des liqueurs dont nous avons parlé. Il suffisoit que les malades bussent de la petite bière à leur soif et à leur volonté; qu'ils vécussent de décoctions d'avoine, de panades, et de temps en temps de pommes cuites; et s'ils étoient hors l'âge de puberté, qu'ils prissent du syrop diacode, quand ils souffroient, ou qu'il sur-

venoit un délire causé par le défaut de sommeil.

Voilà tout ce que je faisois, quand il n'y avoit pas beaucoup de pustules, sinon que je tenois les malades au lit. Mon fils, Guillaume Sydenham, qui, au mois de Décembre 1670, eut une petite vérole discrète de cette nature, fut heureusement guéri par la seule méthode que je viens de recommander.

CHAP. VI.

13. Je ne dirai rien davantage touchant les petites véroles de cette constitution, ayant déjà traité au long des petites véroles régulières, desquelles les premières ne différoient qu'en ce qu'elles étoient plus inflammatoires. C'est pourquoi il falloit travailler avec plus de soin à tempérer l'ardeur brûlante qui leur étoit naturelle, et qui étoit si dangereuse.

CHAPITRE VII.

Coliques bilieuses des années 1670, 71, 72.

1. **D**URANT toutes les années de cette constitution, comme le sang avoit beaucoup de penchant à déposer sur les viscères des humeurs bilieuses et échauffées, il y eut plus de coliques bilieuses qu'à l'ordinaire. Cette maladie doit être mise au rang des chroniques, et par conséquent elle n'est pas de mon sujet. Je ne laisserai pas néanmoins d'en traiter ici, parcequ'elle dépendoit alors de la même altération du sang, qui produisoit la plupart des maladies épidémiques de ce temps-là, et d'ailleurs, parcequ'elle étoit précédée des mêmes symptomes fébriles que la dyssenterie d'alors, que, même quelquefois, comme j'ai remarqué plus haut, elle venoit à la suite de la dyssenterie qui, après avoir long-temps tourmenté le malade, sembloit avoir entièrement cessé; mais, quand la colique bilieuse ne suivoit pas une longue dyssenterie, elle commençoit ordinairement par une fièvre qui, après avoir duré seulement quelques heures, aboutissoit à cette maladie.

Pourquoi il est traité ici de la colique bilieuse.

2. La colique dont nous parlons, attaque principalement les jeunes gens d'un temperament chaud et bilieux, sur-tout en été. Une douleur des plus violentes et des plus insupportables, se fait sentir dans les intestins qui quelquefois semblent être serrés comme avec une bande, et

Ses symptomes.

SECT. IV.

d'autres fois la douleur se fixant dans un point, il semble qu'elle les perce, comme on feroit avec une tariere. Cette douleur diminue de temps en temps, après quoi elle revient de plus belle. Le malade qui en prévoit le retour, témoigne par l'effroi qui paroît sur son visage, et par ses cris lamentables, l'horreur qu'il en a.

Au commencement de la maladie, la douleur ne se fixe pas si sûrement dans un point que dans son progrès. Les envies de vomir ne sont pas si fréquentes, et le ventre ne résiste pas si opiniâtrement à l'action des purgatifs. Mais plus la douleur augmente, et plus elle se fixe dans un point, plus aussi les envies de vomir sont fréquentes, et le ventre resserré, jusqu'à ce qu'enfin la violence insurmontable des symptômes cause un renversement total du mouvement péristaltique des intestins, et en conséquence la passion iliaque, à moins qu'on n'y remédie de bonne heure. Dans cette dernière maladie, tous les purgatifs deviennent aussi-tôt émétiques. Les lavements mêmes remontent avec les matieres fécales le long du canal intestinal, et sont rejetés par le vomissement. La matiere que l'on rend de la sorte, lorsqu'elle est sans mélange est tantôt verte, tantôt jaune, et tantôt de quelque autre couleur extraordinaire (1).

Les indications curatives.

3. Tous les symptômes de la colique bilieuse montrent clairement qu'elle vient d'une humeur, ou d'une vapeur âcre que le sang dépose sur les intestins. Ainsi, ma première indication est d'évacuer cette humeur, tant celle qui

(1) La colique bilieuse vient, 1^o. d'une humeur bilieuse, âcre, et corrompue, qui s'est amassée en grande quantité, et séjourne dans les menus intestins, sur-tout dans le duodenum; 2^o. elle vient souvent d'une passion violente, sur-tout dans les jeunes gens d'un tempérament chaud et sec, et en été. J'ai connu une personne âgée, sujette à cette maladie, et qui toutes les fois qu'elle se mettoit en grande colere, ne manquoit pas d'avoir une attaque de colique bilieuse, et à la fin elle en est une dont elle mourut en peu d'heures. Cette maladie est produite aussi par un trop grand usage des liqueurs spiritueuses et chaudes. Ses principaux symptômes sont enrouement, cardialgie, dégoût continu, vomissement de bile verte, hoques, chaleur et fièvre, insomnie, grande altération, bouche amere; à quoi succede quelquefois de fréquentes évacuations de matieres bilieuses par des selles.

Lorsque la colique bilieuse attaque avec frisson, et que la douleur est extrêmement violente, le danger est grand, car cela dénote une inflammation, laquelle, si on n'y remédie pas, aboutit à la mortification.

est encore dans la masse du sang, que celle qui est déjà déposée dans les intestins. La seconde indication est d'arrêter par l'usage des narcotiques l'impétuosité des humeurs qui se portent de ce côté-là, et de calmer la violence de la douleur (1).

CHAP. VII.

4. Pour remplir ces indications, je fais d'abord saigner du bras copieusement, supposé qu'on ne l'ait pas déjà fait; et trois ou quatre heures après, je donne un narcotique. Le lendemain, je donne une purgation douce que je réitère en certaines occasions, jusqu'à trois fois, en gardant un jour d'intervalle, suivant qu'il me paroît rester plus ou moins de l'humeur morbifique. Si le mal est venu pour avoir mangé trop de fruits, ou quelque autre chose indigeste, d'où il s'est formé de mauvais sucs qui ont passé dans le sang, et de-là dans les viscères; alors il faut, avant toutes choses, nettoyer l'estomac, en faisant boire abondamment du petit lait que le malade revomit ensuite. Cela étant fait, on donnera une potion calmante; le lendemain on fera une saignée du bras; et dans tout le reste on agira de la même façon et dans le même ordre que nous avons dit ci-devant (2).

Maniere de les remplir.

Comment il faut s'y prendre quand il y a indigestion.

(1) Il est bon d'observer ici que dans cette sorte de colique, les remèdes doivent être donnés dans des véhicules tièdes plutôt que chauds, et que les infusions et décoctions chaudes, les sudorifiques, et les bains chauds ne conviennent pas, tout cela n'étant propre qu'à irriter l'humeur bilieuse, et à la faire pénétrer plus intimement dans les parties nerveuses. Aussi les observations pratiques nous apprennent que la seule boisson d'eau froide, dont Galien se servoit dans cette maladie, y est extrêmement utile, et même la guérit. C'est une remarque qui mérite attention, sur-tout si la maladie est causée par un emportement violent. Mais il faut bien prendre garde que dans tous les cas où il y a sujet de craindre l'inflammation, on doit bannir absolument l'eau froide qui pourroit avoir des suites funestes.

(2) Je ne vois pas, dit l'ingénieux Huxham, quelle utilité peut avoir ici la saignée, à moins que la surabondance, la vélocité, ou la chaleur du sang ne la demande avant tous les autres secours; car dans les sujets pléthoriques il seroit dangereux de donner, par exemple, un vomitif, sans avoir fait précéder la saignée.

Cet Auteur continue ainsi: je me sers du vomitif suivant.

Prenez racine d'*ipécacuanha*, un gros, ou un gros et demi; sel d'absynthe, demi-scrupule; faites bouillir cela dans quatre onces d'eau de fontaine, réduites à deux; passez la liqueur, et ajoutez-y eau composée et distillée de camomille, et syrop de neyrin, de chacun demi-once, pour une potion vomitive: et pour aider l'action du remède, faites boire beaucoup d'eau de poulet, ou infusion de feuilles de sauge et de fleurs de camomille; ce que j'approuve davantage.

SECT. IV.

En quel cas
les purgatifs
doivent être
plus forts.

5. Mais, comme la violence de la douleur et le vomissement empêchent l'action des purgatifs, en renversant le mouvement péristaltique des intestins, il faut augmenter

Ce vomitif est doux, il déterge suffisamment, il agit promptement, et ne cause pas des tranchées en séjournant long-temps dans l'estomac; ce que fait souvent l'ipécacuanha pris en substance. Lorsque je veux le rendre plus fort, j'y ajoute deux ou trois grains de tartre émétique, ou bien une cuillerée ou deux d'infusion de safran des métaux. *Huxham, de morb. col. Damnoniorum, p. 25, 27.*

Lorsque la colique est violente, il faut joindre les narcotiques aux purgatifs, afin d'adoucir la douleur, de relâcher les intestins, et de rendre constant et régulier le mouvement péristaltique. La douleur est une irritation, ou pour mieux dire, l'irritation produit le sentiment de la douleur, en causant des contractions aux fibres, et même des spasmes, si elle est violente. Si donc la douleur de la colique est extrêmement vive, il y aura des contractions spasmodiques dans certains endroits des intestins qui se trouveront comme liés étroitement ensemble; en sorte que si on n'adoucit pas la douleur, ni les excréments ni les vents ne pourront sortir par en bas. De là vient que dans une violente colique le ventre est d'ordinaire fort resserré. Dans ce cas-là on mêle utilement les narcotiques avec les purgatifs, ce qui modère la douleur, relâche et lubrifie les intestins, et les sollicite doucement à se décharger de ce qu'ils contiennent.

Mais si nonobstant l'usage de ces remèdes, le ventre continue à être resserré, il faudra l'humecter avec une fomentation émolliente, sur-tout s'il est fort tendu et fort dur. La vapeur donc de la fomentation, pénètre les tuniques de l'abdomen, ramollit les intestins, et relâche leurs fibres trop tendues et trop roides. On pourra, par exemple, se servir de la suivante.

Prenez racines de guimauve, graine de lin, et graine de fenugrec, de chacune trois onces; fleurs de camomille, trois poignées; têtes de pavots blancs, quatre onces. Faites bouillir cela dans parties égales d'eau et de lait pour une fomentation.

Cette décoction sera encore plus utile si on l'emploie en forme de demi-bain. *Ibid. p. 29, 30, 31.*

Hoffmann observe que le bain chaud guérit toutes les maladies qui viennent d'une contraction des parties du bas-ventre. Telles sont les douleurs d'intestins, les tranchées, les violentes coliques convulsives, les pesanteurs douloureuses, causées par une pierre dans les reins, et accompagnée de suppression d'urine, la constipation, et autres maladies semblables, où le bain chaud est extrêmement utile. Il faut néanmoins observer que dans la colique qui provient d'une stagnation de sang, si le corps est pléthorique, le bain chaud est dangereux, à moins qu'on n'ait saigné auparavant. Mais dans les coliques qui viennent de la dureté des excréments, un bain préparé avec des drogues émollientes est d'une merveilleuse utilité, en y joignant des laxatifs convenables, comme l'huile d'amandes douces, la manne, le sel d'Epsom, la crème de tartre, etc. Voyez *Nouv. Expér. et Observ. sur les Eaux minérales.*

la proportion de la force des purgatifs ; sans cela ils n'opéreraient point , à moins que le malade ne soit facile à émouvoir , et c'est de quoi il est nécessaire de s'informer soigneusement. Or , quand les purgatifs ne peuvent opérer , ils ne font que nuire au malade , car , en l'agitant inutilement , il augmentent le vomissement et la douleur.

L'infusion de tamarins , de séné et de rhubarbe , où l'on peut aussi dissoudre de la manne et du syrop de roses , est une potion laxative , préférable aux autres purgatifs , parce qu'elle met moins les humeurs en mouvement. Mais , comme les malades ont beaucoup de peine à la garder , soit par aversion pour les médecines en liqueur , soit à cause des envies de vomir , on est obligé d'avoir recours aux pilules. Celles que j'ai toujours préférées aux autres , sont les pilules cochées , lesquelles agissent efficacement dans ce cas et dans la plupart des autres.

Quand l'estomac est si foible , et les envies de vomir si grandes , que le malade ne sauroit même garder les pilules , j'ordonne d'abord un narcotique , et au bout de quelques heures un purgatif , en laissant assez d'intervalle entre ces deux remèdes pour que l'action du premier n'empêche pas entièrement celle du second , et que néanmoins le purgatif séjourne assez long-temps dans l'estomac pour produire son effet lorsque le narcotique cesse d'agir. Cependant il sera très-bien , quand on le pourra , de donner le purgatif long-temps après le narcotique , puisque douze heures même après qu'on a pris celui-ci , le purgatif n'opère qu'avec peine.

6. Dans cette maladie , de même que dans la plupart des autres où les narcotiques sont indiqués , les purgatifs augmentent toujours la douleur , du moins quand leur opération est finie ; car , durant l'opération , cela n'arrive pas toujours. Voilà pourquoi ma méthode est de donner un narcotique dès que le purgatif a cessé d'agir. Je réitere ce narcotique matin et soir , les jours d'intervalle entre les purgations , afin de calmer plus sûrement la douleur , et je continue ainsi jusqu'à ce que le malade soit bien purgé.

7. Quand cela est fait , il ne reste qu'à arrêter l'effervescence des humeurs ; et c'est à quoi je travaille en donnant continuellement matin et soir un narcotique. Il faut même quelquefois le donner plus souvent ; et quand les douleurs étoient violentes , je n'ai jamais pu les calmer que par de grandes et fréquentes doses de ce remède : car des doses qui seroient capables d'appaîser d'autres douleurs ,

CHAP. VII.

En quel cas il faut donner un narcotique avant le purgatif.

Il faut en donner un après que le purgatif a cessé d'agir ,

Et matin et soir lorsque le malade est bien purgé.

SECT. IV.

échouent contre la violence de celles-ci. Or c'est pendant qu'elles se font sentir, qu'on peut réitérer sans aucun danger les narcotiques ; mais il n'en est pas de même, quand elles ont cessé. Ainsi les douleurs me guident, et je réitere le narcotique jusqu'à ce qu'elles aient cessé, ou qu'elles soient fort adoucies, mettant entre chaque dose assez d'intervalle pour juger de l'effet de la dose précédente, avant que d'en donner une autre. Il suffit ordinairement de donner le narcotique matin et soir, à moins que la douleur ne soit extrême. Celui dont j'ai coutume de me servir, est le laudanum liquide qui a été décrit ci-dessus (1) : on le mêle dans une eau cordiale, à la dose de seize gouttes ou davantage, suivant la violence de la douleur.

Mauvais
effets des la-
vemens car-
minatifs.

8. Cette méthode très-simple d'évacuer d'abord par la saignée et la purgation la matière morbifique, ensuite de procurer du repos au moyen des narcotiques, m'a toujours beaucoup mieux réussi que toutes les autres méthodes que j'ai connues jusqu'ici. Les lavemens carminatifs que l'on donne en vue d'évacuer les humeurs âcres ne font qu'irriter le mal et le prolonger par l'agitation qu'ils causent aux humeurs.

Il faut quel-
quefois com-
mencer par
les narcoti-
ques.

Mais, quoiqu'on doive ordinairement commencer le traitement de la colique bilieuse par la saignée et la purgation, il y a néanmoins des cas où il faut employer les narcotiques avant tout autre remède. Un de ces cas, par exemple, est lorsqu'à l'occasion de quelque maladie précédente, une personne aura été abondamment purgée, assez peu de temps avant que d'avoir la colique ; car il n'est pas rare que des gens qui relevent d'une maladie, soient attaqués de la colique bilieuse, à cause de la foiblesse qui leur reste dans les intestins, sur-tout s'ils se sont échauffés pour avoir trop bu de vin ou de liqueurs spiritueuses. Dans ce cas-là, je crois qu'il est non seulement inutile, mais encore nuisible, de purger de nouveau ; parce que la purgation remettrait les humeurs en mouvement, et bouleverseroit tout. D'ailleurs, ceux qui sont attaqués de la colique bilieuse, ont ordinairement pris plusieurs lavemens avant que le Médecin soit appelé : ainsi, tant par cette raison, qu'à cause de la longueur de la maladie, il semble qu'on ne doit presque pas employer d'autres remèdes que les narcotiques.

9. Au mois d'Août 1671, le très-noble baron *Annesli*,

(1) Voyez ci-dessus, Chap. 111. num. 14.

me fit appeller au Château de *Belvoir* ; il étoit attaqué d'une colique bilieuse avec des douleurs insupportables , et de fréquentes nausées. Il avoit essayé toute sorte de lavemens , et plusieurs autres remèdes que lui avoient ordonné les plus savants et les plus expérimentés Médecins de ces quartiers-là. Pour moi , je lui conseillai , sans aucun détour , d'user des narcotiques à plusieurs reprises , de la manière que j'ai enseigné ci-dessus : il le fit , et en peu de jours il fut guéri , tellement qu'il revint avec moi à Londres en bonne santé.

CHAP. VII.

Preuve de
cela par un
exemple.

10. Mais , comme cette douleur est sujette , plus que toute autre , à revenir , il est nécessaire de prévenir la rechûte en donnant matin et soir un narcotique pendant quelques jours. Quelquefois la douleur revient dès qu'on interrompt le narcotique : dans ce cas-là , je n'ai rien trouvé de si bon pour guérir entièrement la maladie , que de faire faire de longues routes à cheval , ou en carosse , sans cesser durant ce temps-là de donner le narcotique matin et soir. Ces sortes d'exercices dissipent par la transpiration la matière morbilique , et dépurent , pour ainsi dire , de nouveau le sang ; ils raniment la chaleur naturelle , et par-là ils fortifient les fibres intestinales (1). J'avouerai franchement que j'ai plus d'une fois guéri la colique bilieuse au moyen de ces exercices , après avoir inutilement employé tout autre remède ; cependant il ne faut y venir qu'après avoir suffisamment évacué le malade , et il faut les continuer durant plusieurs jours.

Excellence
de l'exercice
du cheval
pour guérir
cette colique.

11. Un pauvre homme de mon voisinage , et qui est

Preuve de
cela par un
exemple.

(1) Rien ne fortifie plus les viscères et les intestins , que d'aller à cheval. Cet exercice , en secouant doucement toutes les parties du bas-ventre , par l'agitation continuelle qu'il donne au corps , chasse les viscosités contenues dans les intestins et les vaisseaux sanguins , et facilite extrêmement la circulation , particulièrement dans les intestins et les vaisseaux mésentériques , et les ramifications de la veine porte où le sang circule très-lentement. De cette façon il atténue ce liquide , et par conséquent détruit les obstructions du foie , du pancréas , des glandes du mésentère et des intestins , et aide aussi beaucoup l'action de la rate qui envoie le sang au foie. L'exercice du cheval augmente encore beaucoup la transpiration , l'expérience le démontre , et par-là il est utile non seulement dans la colique bilieuse , mais encore dans la plupart des maladies chroniques , où il s'agit d'évacuer par les pores de la peau les humeurs nuisibles. En effet , cet exercice seul a guéri des maladies qui avoient résisté à tous les remèdes. Ainsi lorsque le malade peut se tenir à cheval , il faut l'y faire aller chaque jour. Voyez *Huxham de morb. colic. damnon* p. 38.

N ij

SECT. IV.

encore vivant, eut pendant cette constitution une colique bilieuse très-violente. Il avoit pris des purgatifs, des lavements, et il avoit avalé des bales de plomb, le tout sans succès. J'eus recours à l'usage fréquent des narcotiques, et ils me réussirent; car le malade fut assez bien tant qu'il en usa; mais comme ces remèdes pallioient seulement la maladie, sans la détruire, elle revenoit dès que leur action avoit cessé. J'eus pitié de la triste situation de ce pauvre homme, et je lui prêtai un de mes chevaux, afin qu'il pût s'exercer dessus. Il n'eut pas continué cet exercice durant quelques jours, que ses intestins se fortifièrent, et il fut guéri radicalement sans le secours des narcotiques.

12. Et à dire vrai, j'ai toujours vu, non seulement dans la colique bilieuse, mais encore dans plusieurs autres maladies chroniques, l'exercice du cheval être d'une utilité merveilleuse, pourvu qu'on le continuât avec assiduité. En effet, si l'on considère que le ventre est alors fortement secoué, et que les organes sécrétoires qu'il contient souffrent dans un seul jour une infinité d'agitations, il sera aisé de comprendre qu'ils peuvent, au moyen de cet exercice, se débarrasser des sucx vicieux dont ils sont engorgés; et, ce qui est encore plus important, se fortifier par l'augmentation de la chaleur naturelle, jusqu'au point de s'acquitter de la fonction que leur a donnée la Nature, et qui consiste à dépurier le sang.

Le régime
dans cette
maladie.

13. Si le malade est jeune et d'un tempérament chaud, j'ordonne un régime tempérant et incrassant, comme des crèmes d'orge, des panades, etc. et de trois jours en trois jours, si le malade a faim, un poulet tendre ou un merlan. Je ne permets d'autre boisson, que de la petite bière douce, ou de l'eau laiteuse. Voilà tout ce que j'accorde, à moins que ceux qui, pour se rétablir, sont dans la nécessité de se mettre à l'exercice du cheval, n'aient besoin d'une nourriture plus abondante, et d'une liqueur plus généreuse afin de réparer les esprits que cet exercice a épuisés (1).

(1) Les martiaux et les stomachiques sont très-propres pour raccommo-der le sang et fortifier les viscères. Je me sers de l'infusion suivante :

Prenez racines de gentiane et de galanga, de chacune une once; calamus aromaticus, et écorce sèche d'orange, de chacun deux

14. Il est même arrivé quelquefois que des coliques bilieuses ayant duré fort long-temps pour avoir été mal traitées, et les viscères ayant perdu leur ressort, les malades étant épuisés et réduits à la dernière maigreur; il est arrivé, dis-je, quelquefois dans ce cas-là, qu'un grand usage de l'eau épidémique, de l'eau admirable, ou de toute autre liqueur que les malades aimoient le plus quand ils étoient en santé, leur a été utile au-delà de tout ce qu'on pouvoit espérer. C'est que ces liqueurs spiritueuses ranimoient le peu de chaleur naturelle qui restoit alors, et qu'elles détruisoient le mauvais levain qui, séjournant dans les premières voies, produisoit de temps en temps de nouveaux accès de colique.

CHAP. VII.

Utilité des
cordiaux lors-
qu'elle est in-
vénérée.

15. Le régime peu nourrissant que nous avons recommandé durant la maladie, doit être continué encore quelque temps après la guérison: car, comme cette maladie est plus sujette qu'aucune autre, aux rechûtes, et que d'ailleurs elle a son siège dans les viscères qui sont les principaux instruments de la digestion, et dont elle affoiblit le ressort, la moindre faute en matière de régime renouvellera aussi-tôt les douleurs. Voilà pourquoi, tant dans cette maladie, que dans toutes les autres affections des viscères du bas-ventre, il faut éviter avec grand soin les aliments indigestes, et ne prendre même de ceux dont on peut user, qu'autant qu'il est nécessaire pour se soutenir.

Régime lé-
ger doit être
continué
quelque temps
après la gué-
rison.

16. Certaines femmes sont sujettes à une sorte de maladie hystérique qui ressemble entièrement à la colique bilieuse, tant par la violence, que par le siège de la douleur, et outre cela, par les humeurs jaunâtres et verdâtres que les malades vomissent: c'est pourquoi je traiterai ici de cette maladie par occasion, de peur qu'on ne la confonde avec la colique bilieuse.

Colique hys-
térique.

17. Les femmes d'un tempérament lâche et foible, celles qui ont déjà eu auparavant quelque affection hystérique,

Quelles
femmes y
sont le plus
sujettes.

onces et demie; cloux de girofle, deux gros; mars préparé avec le tartre, trois onces. Versez sur tout cela trois chopines et demie de vin blanc, et une chopine et demie d'eau d'absynthe composée. Laissez en infusion pendant douze jours dans un vaisseau de verre que vous remuerez souvent.

Lorsque les viscères sont foibles, et le corps plein d'humeurs glaireuses, cette infusion est très-honne, étant d'ailleurs très-convenable à l'estomac. *id.* p. 37.

N üj

SECT. IV.

celles qui ont eu un accouchement laborieux et difficile , causé par la grosseur de l'enfant , et qui a épuisé leurs forces , sont les plus sujettes à la maladie dont nous parlons. Elle cause une douleur à la région de l'estomac , et quelquefois un peu plus bas. Cette douleur est aussi violente que celle de la colique ordinaire , ou de la passion iliaque ; et elle est suivie de vomissemens énormes d'une matière tantôt verdâtre , tantôt jaunâtre. Les malades , comme j'ai souvent observé , se laissent plus aller au désespoir , et ont de plus grands abattemens d'esprit que dans toute autre maladie. Après un jour ou deux la douleur se calme , et au bout de quelques semaines , elle revient avec autant de violence qu'auparavant. Il s'y joint quelquefois une jaunisse considérable qui se dissipe d'elle-même en peu de jours.

D'où provient la rechûte.

Tous les symptômes ayant cessé , et la personne se trouvant assez bien , la douleur se renouvelle à la moindre émotion de l'ame , soit qu'elle vienne de colere ou de chagrin , deux passions dont les femmes sont extrêmement susceptibles dans ce cas-là. La même chose arrive , lorsque les femmes se pressent trop de marcher , ou de faire quelque autre exercice. Toutes ces causes élèvent des vapeurs dans un corps foible et dont les fibres sont lâches. Je dis des *vapeurs* avec le vulgaire ; car il n'importe , pour l'explication des phénomènes de la maladie , que ce soit réellement des vapeurs , ou bien des convulsions de certaines parties.

Les vapeurs ressemblent à la plupart des autres maladies.

18. Quand donc ces vapeurs , ou ces convulsions , attaquent telle ou telle partie du corps , elles causent des symptômes proportionnés à cette partie. Ainsi , quoiqu'elles produisent toujours une seule et même maladie , cette maladie ne laisse pas de ressembler exactement à la plupart des autres. Par exemple , quand elle attaque les parties voisines du colon , elle ressemblent tout-à-fait à la colique bilieuse. Quand elle attaque un des reins , elle y cause une douleur très-cruelle , qui est suivie d'un vomissement terrible ; souvent même le mal gagne l'uretère , et produit les symptômes de la pierre. Les lavemens et les remèdes lithontriptiques , et propres à chasser la pierre au dehors , ne font que l'irriter et le prolonger , et quelquefois même ils le rendent mortel , quoique de sa nature il soit exempt de danger (1). Je lui ai vu aussi causer des symptômes

(1) Une dame Anglaise , attaquée de cette sorte de douleur ,

absolument semblables à ceux que cause la pierre de la vessie.

CHAP. VII.

Il n'y a pas long-temps qu'on vint m'appeller de nuit pour aller voir une Comtesse de mon voisinage qui avoit été attaquée tout à coup d'une douleur très-violente dans la région de la vessie, et d'une suppression d'urine. Comme je savois certainement que cette Dame étoit sujette à différentes affections hystériques, et que je jugeois de là que sa maladie n'étoit pas ce qu'elle pensoit, je ne souffris pas qu'on lui donnât les lavements, que sa servante préparoit déjà et qui auroient augmenté le mal, ni les émollients, comme le syrop de guimauve, qu'apportoit l'Apothicaire; mais au lieu de tout cela je donnai un narcotique, qui aussi-tôt arrêta tous les symptômes.

Exemple de cela.

L'affection hystérique attaque toutes les parties du corps, non seulement les internes, mais encore les externes, comme le gosier, les côtes, les cuisses; elle y excite des douleurs insupportables qui, étant finies, laissent une sensibilité, comme si les chairs avoient été rouées de coups, et le malade ne peut souffrir qu'on y touche.

19. Après avoir donné par occasion quelque chose de l'histoire de la colique hystérique, pour empêcher qu'on ne la confonde avec la colique bilieuse, je dirai aussi quelque chose de la curation du symptôme qui l'accompagne, savoir, la douleur; car ce n'est pas ici le lieu de traiter de la curation radicale, qui consiste à guérir cette maladie en détruisant sa cause.

20. La saignée et les purgations réitérées qui sont visiblement indiquées dans le commencement de la colique bilieuse, ne conviennent point ici, excepté dans le cas

La saignée et la purgation n'y conviennent pas.

avoit pris inutilement des laxatifs, des carminatifs, et des huileux, soit par la bouche, soit en lavements. Le Médecin qui la traitoit l'ayant interrogée, et apprenant qu'elle étoit fort sujette aux vapeurs hystériques, lui ordonna de prendre sur le champ la potion suivante, et de la réitérer de six en six, ou de huit en huit heures, suivant la violence des symptômes. La douleur cessa au bout de vingt-quatre heures. Et cette dame ayant été de nouveau attaquée de la même douleur quelques mois après, eut recours au même remède avec un pareil succès.

Prenez eaux distillées de pouliot et de rue, de chacune six gros; eau de bryone composée, et eau de camomille composée, de chacune trois gros; teinture de castoreum, de succin, et laudanum liquide, de chacun quinze gouttes; syrop diacode, deux gros. Mêlez tout cela ensemble.

N iv

SECT. IV.

dont je parlerai plus bas. L'expérience montre que ces remèdes , en agitant les humeurs , augmentent la douleur et tous les autres symptômes. J'ai même remarqué plusieurs fois que les lavements les plus doux étant réitérés , avoient excité une foule de symptômes qui se suivoient sans interruption.

D'ailleurs la raison est ici d'accord avec l'expérience ; car si nous examinons les causes les plus ordinaires de cette maladie , nous trouverons qu'elle vient plutôt du trouble et du mouvement déréglé des esprits , que de quelque vice des humeurs. Ces causes sont de grandes hémorrhagies , des passions violentes , des exercices de corps violents , et d'autres choses de ce genre ; et toutes ces causes font voir qu'on doit bannir les remèdes capables d'augmenter le trouble des esprits , et qu'il faut s'en tenir aux calmants.

Il est vrai que la couleur verdâtre des matieres que l'on rejette par le vomissement , semble indiquer le contraire ; mais les conséquences que l'on peut tirer des couleurs , sont trop incertaines pour autoriser des évacuations que l'expérience montre réellement être nuisibles ; et je suis persuadé que la colique hystérique , laquelle n'est nullement dangereuse , malgré la douleur excessive qu'elle cause , devient souvent mortelle par des évacuations employées mal à propos ; ajoutez à cela que si on s'avise de donner un émétique , et même un des plus puissans , sous prétexte d'évacuer le prétendu foyer de la maladie , la malade vomira le lendemain une matiere aussi verte , ou d'une aussi mauvaise couleur que celle du jour précédent.

En quel cas néanmoins elles sont nécessaires.

21. Quelquefois néanmoins le sang et les humeurs sont en si grande abondance et dans un si grand orgasme , que les narcotiques , quoique très-souvent réitérés , ne font rien , à moins qu'on ne saigne , ou qu'on ne purge auparavant. C'est ce que j'ai remarqué dans les femmes d'un tempérament sanguin et vigoureux. Dans ce cas-là il faut préparer les voies aux narcotiques par la saignée , ou par la purgation , et peut-être par l'une et l'autre ensemble : alors un calmant , qui auparavant ne faisoit rien du tout , quoiqu'on le donnât à très-grande dose , produira , même à une dose médiocre , l'effet qu'on en attend.

Le cas dont je parle arrive rarement , et il ne faut pas alors réitérer la saignée ni la purgation ; mais s'il est nécessaire de les mettre en usage , on donnera ensuite les

narcotiques de la manière que nous avons dite en traitant de la colique bilieuse ; et on les emploiera plus ou moins fréquemment , à proportion que la douleur diminuera. CHAP. VII.

La méthode que je propose regarde seulement la douleur violente , qui est un symptôme de la maladie ; car je ne prétends pas traiter ici des moyens de guérir les causes.

12. La colique hystérique , tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hystériques (car il en est de même ici des deux sexes) aboutit fort souvent à l'ictère , et diminue à mesure que l'ictère augmente. Dans la cure de cette sorte d'ictère , il faut s'abstenir de tous les purgatifs , ou , en cas qu'ils soient nécessaires , n'employer que la rhubarbe seule , ou quelque autre remède fort doux ; car il est à craindre que la purgation n'excite de nouveaux troubles , et ne renouvelle tous les symptômes. Ainsi le meilleur est de ne faire aucun remède , parceque l'ictère dont nous parlons se dissipe ordinairement de lui-même en peu de temps ; mais s'il est long et opiniâtre , il faut recourir aux remèdes. Celui dont j'ai courume de me servir , est le suivant.

Colique hystérique seroit minée souvent par la jaunisse.

Traitement de cette jaunisse.

Apozème apéritif.

Prenez racines de garance et de curcuma , de chacune une once ; grande chelidoine entière , et sommités de petite centaurée , de chacune une poignée : faites bouillir tout cela dans parties égales de vin du Rhin et d'eau de fontaine , qui seront réduites à deux livres ; coulez la liqueur , et y dissolvez deux onces de syrop des cinq racines , pour un apozème que le malade prendra chaud matin et soir , à la dose d'une demi-livre , jusqu'à ce qu'il soit guéri (1).

23. Mais quand l'ictère est venu de lui-même , sans avoir été précédé de la colique , il faut donner les cholagogues une ou deux fois avant l'apozème précédent , et

Traitement de la jaunisse idiopathique.

(1) Cet apozème seroit aussi bon avec l'eau seule , puisque la longue ébullition dissipe entièrement la partie spiritueuse du vin , et ne laisse que de l'eau pure.

Le suivant est beaucoup meilleur , et plus propre à remplir les vues qu'on se propose.

Prenez racines et feuilles de grande chelidoine , racines de curcuma et de garance , de chacune une once ; eau de fontaine , trois chopines. Faites bouillir cela ensemble jusqu'à la réduction d'une pinte. La liqueur étant refroidie , ajoutez-y le suc de deux cents cloportes , et deux onces de syrop des cinq racines. Mêlez tout cela ensemble.

ensuite une fois la semaine durant l'usage de l'apozème (1).
 SECT. IV. Par exemple,

(1) Notre Auteur a donné ici fort superficiellement le traitement de la jaunisse, et n'a point fait mention des remèdes volatils, savonneux, atténuants, détersifs, et martiaux qui, étant judicieusement employés, réussissent souvent dans des cas où la méthode simple de l'Auteur seroit inutile. Ainsi pour suppléer en quelque sorte à ce qu'il n'a pas dit, nous joindrons ici en abrégé la méthode générale de traiter les différentes espèces de cette maladie, et nous la tirerons principalement du Docteur Huxham, dans son *Traité de Aëre et morb. epid.* pag. 143, etc.

La jaunisse est toujours dangereuse quand elle est accompagnée d'une hémorrhagie; car cela dénote que le sang est fort âcre et fort liquide; et alors les atténuants, les aloétiques, les volatils et les martiaux sont extrêmement nuisibles. Au contraire, les acides, les délayants, les adoucissants, les eaux minérales, et semblables remèdes sont extrêmement utiles.

Si la jaunisse est accompagnée de fièvre, et d'un pouls fréquent, une décoction de chenevis dans du lait, ou une émulsion faite avec les amandes douces et la graine de pavot blanc est utile après une médiocre saignée et une purgation convenable.

Il y a encore une autre espèce de jaunisse très-différente, qui vient d'une bile épaisse et gluante, et demande par conséquent une méthode entièrement différente. Dans cette maladie le sang étant épais et visqueux produit une bile de même qualité, qui à la fin obstrue les conduits biliaires; en sorte que l'obstruction du foie est plutôt l'effet que la cause de la maladie. Dans ce cas-là, il faut d'abord des vomitifs, ensuite des purgatifs aloétiques et mercuriaux, et après cela des apéritifs, des savonneux, des tartareux, et des volatils. Mais on doit prendre garde de ne pas donner trop tôt le mars, sur-tout avant que d'avoir atténué les humeurs; autrement loin de guérir le mal, il pourroit causer au foie un squirrhe incurable. Et à cette occasion je ne saurois m'empêcher de relever ici l'excellence du *tartre régénéré*, ou *terre foliée de tartre*, comme d'un admirable apéritif, non seulement dans cette maladie, mais encore dans plusieurs autres; car il atténue puissamment les humeurs épaisses et visqueuses, et par ce moyen détruit les obstructions. Et quoiqu'il possède de si grandes vertus, il n'a presque aucune âcreté, et ce qui est plus singulier, on peut le donner aussi sûrement dans la pleurésie que dans l'hydropisie. Des remèdes capables par leur poids et leur subtilité de diviser ainsi les humeurs épaisses et visqueuses ne sauroient manquer d'être fort utiles; mais on peut encore augmenter leur efficacité en y joignant quelque savon détersif propre à dissoudre et atténuer les humeurs onctueuses et tenaces.

Il faut se souvenir que le mars et les remèdes chauds sont très-pernicieux, quand la jaunisse est inflammatoire; et que les vomitifs ne conviennent pas, si elle provient des concrétions calculeuses dans la vésicule du fiel, ce que l'on peut conjecturer lorsqu'elle revient fréquemment.

Prenez électuaire de suc de roses, deux gros; rhubarbe en poudre subtile, demi-gros; crème de tartre, un scrupule; syrop de chicorée composé de rhubarbe, quantité suffisante : faites de tout cela un bol, que le malade avalera de grand matin, en buvant par-dessus un coup de vin du Rhin.

CHAP. VII.

Bol purgatif.

Si la maladie résiste à ces remèdes long-temps continués, il faudra que les malades aillent prendre des eaux ferrugineuses, comme, par exemple, celles de Tunbrige, et qu'ils les boivent à la source tous les matins jusqu'à ce qu'ils soient guéris (1). Voilà ce que j'avois à dire sur les maladies de cette constitution.

Si elle est opiniâtre, il faut recourir aux eaux minérales.

(1) L'Auteur, en recommandant les eaux minérales qui sont assurément très-efficaces dans une jaunisse opiniâtre, n'a pas marqué la saison propre à les prendre, qui est sur-tout le commencement de l'été; et n'a pas indiqué non plus qu'on peut les prendre utilement loin de la source quand on ne sauroit s'y transporter. Quant à la manière de prendre les eaux quelles qu'elles soient, il n'est pas possible de la marquer en détail, parcequ'elle doit être appropriée à la nature de la maladie, au tempérament, à la façon de vivre, choses qui varient extrêmement dans les différents sujets. D'ailleurs, il faut quelquefois joindre à l'usage des eaux certains correctifs, y entremêler des remèdes, et toujours observer un régime très-exact par rapport aux aliments, à l'exercice, etc. si on veut en retirer une pleine utilité sans courir aucun risque. Tout cela montre clairement qu'il est très-difficile, et peut-être même impossible de donner des règles qui puissent être appliquées à une si grande variété de circonstances.

SECTION V.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique d'une partie de l'an 1673, et des années entières 1674 et 1675.

Nouvelle 1. **V**ERS le commencement du mois de Juillet 1673 il sorte de fie- parut une autre sorte de fièvre, mais qui ne fut pas fort vre en 1673. épidémique, parce que la constitution de l'air ne la fa- vorisoit pas tellement qu'il ne restât aucune des maladies de la constitution précédente. La petite vérole qui avoit commencé en 1670 duroit encore, quoiqu'elle fût plus rare et accompagnée de symptomes plus doux. Ainsi ces deux maladies marchaient presque d'un pas égal, sans qu'aucune des deux fût fort répandue; car la constitution précédente n'avoit pas tellement cessé, qu'elle ne produisît plus aucunes des maladies qui lui étoient propres, puisqu'il restoit encore quelques dyssenteries; et la nouvelle constitution n'étoit pas encore assez établie pour produire des maladies qui fissent disparaître entièrement les autres.

2. La petite vérole et la fièvre dont nous parlons marcherent d'un pas égal pendant l'automne de cette année, et pendant tout l'hiver, sans être néanmoins fort répandues; et durant ce temps-là les dyssenteries rendoient à leur fin. Au mois de Novembre un froid très-violent qui dura quelques jours, ayant été tout à coup suivi d'une telle chaleur, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu de si considérable en pareille saison, il y eut quelques dyssenteries en petit nombre un peu avant Noël, et aux environs de Noël; elles furent les dernières, et dès-lors cette maladie, ou du moins l'espece dont il s'agit, cessa entièrement.

Rougeole 3. L'année suivante les rougeoles commencerent de en 1674. très-bonne heure, savoir, au mois de Janvier, et ne furent pas moins épidémiques que celles qui en 1670 avoient commencé à peu près dans le même temps. Presque aucune famille n'en fut exempte, et elles attaquoient sur-tout les enfants; elles n'étoient pas aussi régulières,

et ne gardoient pas aussi exactement leur type que celles de 1670. Je parlerai plus au long de cette différence, quand je traiterai en particulier de ces rougeoles de 1674; elles augmentèrent de jour en jour jusqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi elles allèrent en diminuant par degrés, et peu de temps après le solstice d'été elles disparurent entièrement.

4. Or comme les rougeoles épidémiques de 1670 amenèrent des petites véroles noires que nous avons décrites parmi les maladies de cette année-là, de même les rougeoles de 1674 qui n'étoient pas moins épidémiques, en amenèrent aussi de semblables. Les petites véroles de la constitution précédente, ainsi que nous avons remarqué ci-devant, produisoient des pustules qui, après les deux premières années, devenoient de jour en jour moins noires et plus grosses, tellement que sur la fin de 1673 ces petites véroles étoient d'un bon caractère, eu égard à leur espèce, mais ensuite elles reprirent leur première malignité, et furent accompagnées de très-fâcheux symptômes : elles se firent violemment sentir pendant l'automne de 1674, et même assez avant dans l'hiver, parce que la chaleur qui étoit alors plus grande qu'à l'ordinaire, les favorisoit; mais le froid étant venu, elles diminuèrent, et firent place à la fièvre qui commençoit à se répandre.

Retour des
petites véro-
les.

5. Cette fièvre, après avoir duré un an entier, fit de grands ravages au commencement de Juillet 1675; aux approches de l'automne elle commença à se porter sur les intestins, avec des symptômes tantôt de la dysenterie, tantôt de la diarrhée; quelquefois néanmoins elle n'étoit accompagnée ni de dysenterie, ni de diarrhée, mais elle attaquoit la tête, et causoit une stupeur aux malades. Les petites véroles étoient alors devenues très-rares, et vers l'équinoxe d'automne elles disparurent entièrement, car la fièvre avoit alors le dessus sur toutes les autres maladies épidémiques de cette année.

Différentes
formes que
prenoit la fièvre
en 1675.

Il faut néanmoins observer que comme cette fièvre déposoit volontiers sur les intestins la matière morbifique, d'où s'ensuivoit quelquefois la dysenterie, et plus souvent la diarrhée, cela donnoit occasion d'attribuer communément aux tranchées du ventre les désordres qu'on auroit dû attribuer à la fièvre; mais les Médecins qui traitèrent des malades pendant l'automne de cette année-là, savent combien cette fièvre étoit violente; et ils n'ignorent pas non plus que la dysenterie et la diarrhée

SECT. V.

Autre forme qu'elle prend.

étoient des suites et des symptômes de la fièvre, et non pas des maladies primordiales et idiopathiques.

6. Cette fièvre subsista ainsi durant l'automne jusqu'à la fin d'Octobre, tantôt attaquant la tête, tantôt les intestins, et produisant des symptômes conformes à la nature de ces parties. Vers la fin d'Octobre, le temps qui jusqu'alors avoit été chaud et sec, comme en été, devint tout-à-coup froid et humide (1), ce qui causa un si grand nombre de rhumes et de toux, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais tant vu. Ce qu'il y avoit de plus considérable, c'est que la fièvre stationnaire de cette constitution survenoit ordinairement à la toux, et qu'elle en étoit plus violente, et causoit des symptômes particuliers. Car, au lieu que, peu de temps auparavant, elle attaquoit le plus souvent les intestins, comme nous avons déjà dit, il se trouvoit que, dans le temps dont nous parlons, elle attaquoit principalement les poumons et la plevre, et produisoit des symptômes de péripneumonie et de pleurésie. C'étoit néanmoins tout-à-fait la même fièvre qui, ayant commencé au mois de Juiller 1673, avoit subsisté jusqu'à la venue des rhumes, sans aucun changement dans ses symptômes.

Elle demeura néanmoins essentiellement la même.

7. Les rhumes et les toux durèrent jusqu'à la fin de Novembre, après quoi ils diminuèrent tout d'un coup; mais la fièvre demeura la même qu'elle étoit avant les rhumes, quoiqu'elle ne fût ni tout-à-fait aussi épidémique, ni accompagnée des mêmes symptômes, parceque les rhumes en occasionnoient de particuliers, et augmentoient l'épidémicité. Lorsque les rhumes cessèrent, il parut de petites

(1) Un air froid et humide qui dure pendant quelque temps, ou qui succede tout à coup à un air chaud et sec, est extrêmement nuisible à la santé; car il relâche les solides, et en conséquence les fluides circulent plus lentement, leur mouvement intestin diminue; ainsi ils deviennent épais et visqueux, et à cause de cela ne peuvent être poussées jusques dans les vaisseaux extrêmement fins de la transpiration, pour s'y débarrasser de leurs parties superflues et nuisibles. D'ailleurs, la froideur et l'humidité de l'air bouchant les pores de la peau, empêchent aussi en partie cette transpiration. De là il s'ensuit dans le corps beaucoup de recréments, et les sucs perdant leur qualité douce et balsamique, deviennent âcres et irritants; en sorte que s'ils ne sont évacués à temps de quelque autre manière, soit naturellement, soit par le secours de l'art, il en résulte des enflures de gorge, des toux, des esquinancies, des fièvres catarrheuses, etc.

éroles de même genre que celles de l'année précédente ; mais, comme elles avoient déjà duré près de deux ans , leurs symptômes n'étoient pas si violents que quand elles commencerent. Je ne saurois dire combien durera encore cette constitution : tout ce que je sais , c'est qu'elle a été jusqu'à présent très-inégale et très-irrégulière , et que toutes les maladies qu'elle a causées ont été entièrement de même.

Je vais traiter maintenant de ces maladies épidémiques , dans le même ordre qu'elles se sont suivies l'une l'autre.

CHAPITRE II.

Fievre continue des années 1673, 74, 75.

CETTE fièvre, de même que les autres maladies épidémiques, avoit, dès son commencement, certains symptômes par lesquels on voyoit clairement que l'inflammation étoit alors plus grande qu'elle ne fut dans la suite de la maladie (1). Car la première année que la fièvre regna, et le printemps suivant, les symptômes de la pleurésie survenoient, et le sang que l'on tiroit ressembloit à celui des pleurétiques, du moins dans la première et la seconde saignée ; mais, quand la maladie eut duré quelque temps, il n'y eût plus de signes d'une violente inflammation.

2. Voici quels étoient les symptômes particuliers de cette fièvre, outre ceux qui sont communs à toutes les fièvres en général. Les malades étoient ordinairement atteints d'une douleur assez violente à la tête et au dos, d'un assoupissement et d'une douleur tensive dans les articulations et les membres, et même dans tout le corps, mais un peu moins grande que dans le rhumatisme. Les premiers jours, la chaleur et le froid se succédoient alternativement, et quelquefois même il y avoit de légères sueurs dès le commencement de la maladie. Quand la fièvre étoit abandonnée à elle-même, la langue n'étoit ni sèche, ni

Cette fièvre très-inflammatoire au commencement.

Ses symptômes propres.

(1) Il est probable que les matières contenues dans l'air, et qui causent une maladie épidémique, ont plus de virulence et d'activité lorsqu'elles commencent à communiquer leur impression morbifique qu'au bout d'un certain temps. C'est pourquoi il peut se faire que la maladie qu'elles produisent soit beaucoup plus inflammatoire et plus répandue dans son commencement que dans son progrès et dans son déclin.

SECT. V.

d'une couleur fort éloignée de la couleur naturelle ; seulement elle étoit un peu blanche , et la soif étoit médiocre ; mais , si on augmentoit la chaleur ordinaire de la fièvre , en donnant au malade des remèdes échauffants , alors la langue étoit très-seche , et d'une couleur jaunenoirâtre ; la soif augmentoit , et l'urine qui autrement conservoit presque sa couleur naturelle , devenoit fort rouge.

Quand la fièvre n'avoit pas d'autres symptômes , et qu'elle étoit bien traitée , elle se terminoit le quatorzième jour , et au plus tard le vingt-unième.

Le principal étoit une espèce de coma.

3. Le plus considérable de ses symptômes étoit une espèce de coma qui jettoit le malade dans l'assoupissement et le délire : il dormoit quelquefois durant plusieurs semaines , et ne se réveillait que par de grands cris et avec peine : alors il ouvrait simplement les yeux , et après avoir pris quelque remède , ou un verre de sa boisson ordinaire , il retomboit aussitôt dans son assoupissement , lequel étoit quelquefois si profond , qu'il aboutissoit à une parfaite aphonie.

Premier signe de guérison.

4. Les malades qui revenoient de cet état , commençoient à se mieux porter le vingt-huitième ou le trentième jour. Le premier signe de convalescence étoit l'envie de mesurer qu'ils avoient de quelque nourriture , ou de quelque boisson extraordinaire. La tête restoit foible durant quelques jours , et penchoit tantôt d'un côté , tantôt d'un autre. Il y avoit encore d'autres signes qui monroient que la tête avoit beaucoup souffert. A mesure que les forces revenoient , cette foiblesse s'évanouissoit.

Il survenoit quelquefois un délire tranquille.

5. Quelquefois le malade avoit plutôt un délire tranquille qu'un sommeil. Cependant il parloit de temps en temps sans rime ni raison , comme un homme qui est en colère et hors de son bon sens ; mais il ne devenoit pas si furieux que ceux à qui la petite vérole ou d'autres fièvres causent la phrénésie. Une autre différence , c'est qu'il s'endormoit tout à coup par intervalles , et ronflait plus profondément ; d'ailleurs son délire , quoique moins violent que la phrénésie , duroit plus long-temps. Le délire tranquille arrivoit sur-tout aux enfants et aux jeunes gens au-dessous de l'âge de puberté ; le délire furieux arrivoit sur-tout aux adultes. Dans les uns ou les autres , si on donnoit des remèdes trop chauds , et qu'on excitât les sueurs , le mal se portoit facilement à la tête et causoit les symptômes dont nous avons fait mention.

6. Quand il ne survenoit point de délire léthargique , soit

soit naturellement , soit par l'effet des remèdes , la maladie se terminoit ordinairement le quatorzième jour ; je l'ai même vue quelquefois se terminer le treizième.

CHAP. II.

7. Pendant l'automne de 1675 cette fièvre , comme nous avons déjà remarqué ci-dessus , finissoit par la dysenterie , et quelquefois aussi par la diarrhée. Cette dernière sur-tout arrivoit souvent lorsque le malade étoit encore assoupi. Mais autant que j'ai pu m'en assurer par de soigneuses observations , la dysenterie et la diarrhée n'étoient que des symptômes de la fièvre.

8. Quant à la curation de cette fièvre , ses divers phénomènes , très-différents de ceux qui accompagnoient la fièvre précédente , et d'ailleurs sa résistance aux purgatifs par le moyen desquels j'avois guéri très-heureusement toutes les fièvres de la précédente constitution , me firent connoître dès qu'elle commença , savoir au mois de Juillet 1673 , qu'elle étoit d'un tout autre genre. Mais j'eus besoin d'employer plus de temps que les autres fois à examiner sa nature , et par conséquent j'étois d'abord incertain et en suspens sur l'indication que je devois suivre dans le traitement. Car lorsque cette fièvre commença , il n'y avoit en même-temps aucune autre maladie épidémique , dont la connoissance pût me fournir quelques idées vraisemblables sur sa nature , parce que les petites véroles qui l'accompagnoient ressembloient entièrement , comme j'ai déjà dit , à ces petites véroles noires qui avoient commencé en 1670 , et que d'ailleurs elles étoient alors très-bénignes , et sur le point de cesser tout-à-fait. Ainsi il ne me restoit d'autre moyen que d'examiner avec beaucoup d'attention la maladie en elle-même et indépendamment de toute autre , et de considérer avec toute l'application possible ce qui étoit utile et nuisible aux malades , afin de régler là-dessus mes indications.

Curation de cette fièvre qui étoit d'un genre particulier.

9. La violente douleur de tête et de côté , et la ressemblance du sang avec celui des pleurétiques , m'apprirent bientôt que cette fièvre étoit accompagnée d'une inflammation considérable , et que néanmoins on ne pouvoit pas saigner aussi copieusement qu'il est nécessaire dans la pleurésie. Car après la première , ou tout au plus la seconde saignée , il ne paroissoit plus de coëne sur le sang ; et quand on saignoit davantage , le malade n'étoit point soulagé , à moins que la maladie ne se changeât en pleurésie , comme il arrivoit quelquefois après un régime trop échauffant , sur-tout le premier printemps qu'elle régna , c'est-

Elle étoit accompagnée d'une grande inflammation.

Part. I.

O

à-dire en 1674. Car alors elle sembloit approcher de la
 SECT. V. péripneumonie, à cause de la chaleur de la saison, et par-
 cequ'étant encore dans son commencement, elle dépendoit
 d'un principe qui étoit alors plus spiritueux qu'il ne fut
 ensuite. L'exemple des autres et mon expérience propre
 La saignée réitérée y m'empêchant donc de réitérer la saignée, quoiqu'il me
 étoit nuisi- fût évident que cette fièvre, sur-tout quand elle com-
 ble. mença, étoit fort inflammatoire, il ne me restoit d'autre
 moyen pour en tempérer la chaleur, que l'usage des lave-
 ments fréquemment réitérés et des remèdes rafraîchis-
 sants.

Nécessité Non seulement les signes manifestes d'inflammation,
 des lave- mais encore l'assouplissement dont cette fièvre étoit plus
 ments, souvent accompagnée que toute autre, demandoient l'u-
 sage continuel des lavements, afin de détourner la ma-
 tière fébrile qui se portoit si rapidement à la tête. Les
 lavements tenoient lieu des fréquentes saignées, qui ne
 convenoient pas à la nature de la maladie; et ils sup-
 plétoient à leur défaut, en ce qu'ils modéroient peu à
 peu l'effervescence du sang, et évacuoient la matière mor-
 bifique.

Utilité des 10. Je crus aussi que des emplâtres vésicatoires assez
 vésicatoires. grands, et appliqués sur la nuque du cou, seroient plus
 utiles dans cette fièvre, que dans les autres où la matière
 fébrile ne portoit pas de même à la tête. Car la douleur et
 la chaleur que ces sortes d'emplâtres causent à la partie
 sur laquelle on les applique, y fait une dérivation de la
 matière qui, autrement, se porteroit à la tête. Avec ces
 remèdes et un régime rafraîchissant on venoit sans peine à
 bout de la maladie. Mais si on l'attaquoit d'une autre ma-
 nière, elle étoit très-rebelle, comme un grand nombre
 d'expériences ne me l'avoient que trop fait voir.

Détail du 11. Voici donc la méthode que je suivis. Je faisois,
 traitement. avant toutes choses, saigner du bras, et la quantité de
 sang que l'on tiroit étoit proportionnée à l'âge et aux for-
 ces du malade, et aux autres circonstances. Aussi-tôt
 après je faisois appliquer sur la nuque du cou un grand
 emplâtre vésicatoire. Le lendemain j'ordonnois un lave-
 ment laxatif; et je voulois qu'il fût pris d'assez bonne
 heure pour que le tumulte qu'il causeroit pendant son opé-
 ration fût apaisé avant la nuit, c'est-à-dire à deux ou
 trois heures après midi. On réitéroit chaque jour ce lave-
 ment, jusqu'à ce que la maladie diminuât. Alors je faisois
 cesser les lavements, et même plutôt, si la fièvre duroit

au-delà du quatorzième jour : car dans ce cas-là , quoi-
que les lavements précédents ne l'eussent pas emportée ,
je trouvois qu'il étoit inutile d'en donner de nouveaux ,
et qu'il valoit mieux abandonner la maladie à la nature ,
et la laisser s'affoiblir insensiblement d'elle-même , puis-
que l'ébullition précédente avoit déjà arrêté sa plus grande
violence , et qu'il n'y avoit plus à craindre de symptômes
dangereux. Cette méthode m'a toujours mieux réussi que
de tenter alors aucune évacuation. Durant ce temps-là
j'interdisois la viande au malade , et je lui permettois de
la petite bière à discrétion.

CHAP. II.

12. Une autre chose qui m'a réussi un très-grand nom-
bre de fois , et que je ne dois pas omettre en décrivant le
régime qui convenoit dans cette maladie ; c'est que je fai-
sois chaque jour sortir les malades au moins pendant
quelques heures ; ou si la foiblesse ne leur permettoit pas
de se lever , je les faisois habiller , et demeurer ainsi cou-
chés sur leur lit , la tête un peu élevée. Car en considé-
rant la grande rapidité avec laquelle la fièvre portoit à
la tête , et en même-temps la disposition inflammatoire du
sang , il me vint en pensée qu'il seroit avantageux pour
les malades de ne pas garder toujours le lit , parceque la
chaleur du lit , en augmentant l'impétuosité du sang qui
se porte à la tête , chauffe davantage le cerveau , met les
esprits animaux en mouvement , augmente les vibrations
du cœur , et par conséquent la fièvre.

Les malades
sortoient du
lit chaque
jour, et pour
quoi.

13. Mais quoiqu'il soit très-bon dans toutes les fièvres
où il y a une inflammation considérable , de ne pas tou-
jours garder le lit ; néanmoins si on demeure trop long-
temps levé chaque fois , sur-tout dans le déclin de la ma-
ladie , il survient quelquefois des douleurs vagues , qui
peuvent dégénérer en rhumatisme ; et d'autres fois il sur-
vient une jaunisse.

Inconvé-
nient de de-
meurer trop
long-temps
levé.

Dans ce cas-là , il faut que le malade se tienne au lit ,
afin que les pores de la peau étant ouverts , les particules
qui causent l'une ou l'autre de ces deux maladies , s'éva-
cuent par la transpiration ; mais il ne faut garder le lit
qu'un jour ou deux , sans exciter la sueur. Ces accidents
sont fort rares , et n'arrivent jamais que dans le déclin de
la fièvre. Alors il vaut beaucoup mieux permettre au mala-
de de garder le lit , que dans le commencement ou dans la
force de la maladie. De cette façon la matière fébrile s'ar-
rête mieux ; au lieu qu'elle s'effarouche et s'enflamme

SECT. V.

Justification
de cette mé-
thode.

davantage quand on oblige trop tôt le malade de demeurer continuellement couché.

14. Si on objecte que cette méthode est assez bonne pour empêcher le sang de se porter à la tête, et pour soutenir les forces du malade; mais que d'ailleurs elle est mauvaise, en ce qu'elle empêche les sueurs par lesquelles doit s'évacuer la matière fébrile après qu'elle a été digérée: Je réponds que cette raison ne prouve rien, à moins qu'on ne montre auparavant que les sueurs sont nécessaires dans toute sorte de fièvre; ce qu'on ne montrera pas facilement.

C'est l'expérience et non pas la raison qui apprend quelles sont les fièvres qui doivent se guérir par les sueurs, et quelles sont celles qui doivent se guérir par les purgatifs, etc. Nous avons même sujet de croire qu'il y a certaines fièvres que la nature guérit par une méthode particulière, et sans aucune évacuation sensible, c'est-à-dire en corrigeant la matière morbifique, et en la rendant semblable au sang avec lequel elle ne pouvoit auparavant s'assimiler.

C'est sur ce fondement que j'ai souvent guéri la fièvre dont nous parlons, et d'autres sortes de fièvres, pourvu qu'elles ne fussent pas intermittentes, et je les ai guéries dès qu'elles commençoient, et avant que toute la masse du sang fût infectée, sans employer pour cela d'autre remède que la petite bière, dont j'ordonnois aux malades de boire toutes les fois et en telle quantité qu'ils voudroient. Je leur défendois en même-temps les bouillons et toute autre nourriture, et je leur permettois de faire leurs exercices ordinaires, et de prendre l'air, sans que je misse en usage aucune évacuation, pas même une seule fois. Par cette méthode, continuée seulement pendant deux ou trois jours, j'ai guéri mes enfants et quelques-uns de mes amis. Mais elle ne convient que dans des personnes jeunes et d'un tempérament sanguin.

Quelle sorte
de sueur il
faut exciter
dans les fie-
vres.

15. Quand on accorderoit même que la nature ne peut vaincre la maladie que par les sueurs, il faudroit toujours convenir qu'il s'agit uniquement des sueurs qui arrivent dans le déclin de la maladie, et lorsque la matière morbifique est digérée, et non pas de celles qui arrivent les premiers jours de la maladie, et qui sont l'effet du trouble où est alors l'économie animale. Il ne faut point exciter ces dernières sueurs, mais plutôt calmer le tumulte qui les produit. Les premières se rencontrent dans plusieurs sortes

de fievres, quoique non pas dans toutes. Il y a certaines fievres où elles sont critiques et nécessaires dans le déclin de la maladie. Telles sont les accès de fievres intermittentes : telle est une autre fièvre considérable et très-fréquente, je veux dire celle qui dépend de la constitution de l'air par laquelle sont produites les fievres intermittentes épidémiques. Dans ce cas-là on doit travailler en premier lieu à digérer la matière morbifique, ensuite à l'évacuer par les sueurs. Si on suit une autre méthode, la maladie ne fera qu'augmenter.

C'est pourquoi toutes sortes d'évacuations doivent être bannies, si ce n'est les premiers jours de la maladie, où il s'agit de modérer sa violence : hors de là, les évacuations pourroient être funestes. Et même la fièvre pestilentielle, dont la cause est d'une extrême subtilité, peut se guérir dès les premiers jours par les sueurs, comme l'expérience l'a toujours fait voir.

16. Mais dans les fievres où nous ne voyons point que la nature abandonnée à elle-même, et selon le cours ordinaire des symptômes, évacue au bout d'un certain temps la matière morbifique déjà préparée ; ne seroit-ce pas une trop grande témérité de vouloir guérir la maladie, en excitant bon gré malgré les sueurs, puisque, selon Hippocrate (*), *tout est inutile quand la nature est contraire* ? Or, je pense que c'est-là justement le cas de la fièvre particulière dont nous traitons maintenant. Quantité d'expériences m'ont appris qu'elle peut se guérir sans sueurs ; et même que si l'on s'obstine à vouloir faire suer les malades, on les jette souvent à pure perte dans un danger évident, parcequ'alors la matière morbifique se porte à la tête.

Dans quel-
les fievres la
sueur est invi-
sible.

Néanmoins, si dans cette fièvre, ou dans toute autre de celles qui n'ont pas coutume de se terminer par une sueur critique, il survient dans le déclin de la maladie et sans le secours de l'art, une sueur de cette espèce, que la diminution de tous les symptômes fasse juger être l'effet d'une digestion convenable de la matière morbifique, aucun Médecin prudent ne méprisera une pareille sueur. Mais quand elle ne vient pas ainsi d'elle-même, pouvons-nous être assurés de ne pas tuer le malade, si, pour le faire suer, nous employons un régime échauffant et des cor-

(*) Τῆς φύσεως ἀνισταμένης καὶ πάσης.

SECT. V.

diaux ? Un homme qui trouveroit par hasard un trésor à terre , seroit simple de ne pas le prendre. Mais ce seroit être fou de risquer sa vie dans l'espérance de trouver un pareil trésor. Quoi qu'il en soit , je suis très-assuré que la chaleur de la fièvre toute seule suffit pour préparer la matière fébrile à la coction , et qu'il ne faut pas augmenter cette chaleur par un régime échauffant.

Utilité de la saignée et des lavemens dans cette fièvre , et mauvais effet des sudorifiques.

17. La méthode de traiter cette fièvre par la saignée et les lavemens réussissoit très-bien : mais quand on y employoit les sudorifiques , non seulement il survenoit des symptômes très-fâcheux , mais le succès étoit toujours fort incertain. Le principal de ces symptômes , et qui arrivoit souvent , comme nous avons dit , étoit un délire où le malade ne parloit pas beaucoup , mais étoit plutôt attaqué d'un assoupissement qui ressembloit au coma. Ce symptôme venoit quelquefois de lui-même et le plus souvent de ce que les gardes ignorantes travailloient mal à propos à exciter les sueurs ; car la matière morbifique qui , dans cette sorte de fièvre ne s'évacuoit point par les sueurs , venant à être violemment agitée , elle se portoit à la tête , et mettoit les malades en grand danger.

L'assoupissement ne devoit à rien dans le commencement de la maladie.

18. En traitant la fièvre d'une autre constitution , j'avois déjà pris garde que durant les dernières années de cette fièvre il survenoit quelquefois un assoupissement , principalement aux enfans et aux jeunes gens qui étoient à peine sortis de l'âge de puberté. Mais cet assoupissement n'étoit ni aussi profond ni aussi épidémique que celui qui accompagnoit la fièvre dont il s'agit maintenant. Je ne pus toutefois venir à bout de dissiper le premier , qui étoit le plus léger , et beaucoup moins pus-je dissiper le second dans le commencement de la maladie , quoique je n'oublisse rien pour cela , et que j'employasse les saignées réitérées du bras , de la gorge et du pied , les emplâtres vésicatoires , les lavemens , les diaphorétiques de toute espèce , etc.

Enfin je pris le parti de saigner du bras , d'appliquer un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou , et de donner deux ou trois lavemens avec le lait et le sucre , tout cela dans les premiers jours de la maladie ; après quoi je ne faisois rien du tout , si ce n'est que j'interdisois la viande et toute sorte de liqueurs spiritueuses. En même temps j'étudiois la méthode de la nature , afin d'apprendre , en marchant sur ses traces , le moyen de dissiper cet assoupissement. Le succès fut heureux ; la maladie diminuoit peu

à peu, et enfin disparoissoit entièrement. Je crus donc devoir insister sur cette méthode dans toutes les fièvres que je traitai ensuite. La grandeur du symptôme que j'avois à combattre, et le bon succès que j'eus toujours, justifient suffisamment ma conduite.

CHAP. II.

19. Il m'est quelquefois venu en pensée que dans le traitement des maladies nous allons trop vite; qu'il faudroit, au contraire aller plus lentement, et laisser plus agir la nature qu'on ne fait aujourd'hui. C'est une erreur grossière de croire que la nature a toujours besoin du secours de l'art. Si cela étoit, elle n'auroit pas assez bien pourvu à la conservation du genre humain; car il n'y a pas la moindre proportion entre le grand nombre de maladies dont les hommes sont attaqués, et les moyens qu'ils ont pour s'en délivrer; je parle même des siècles où la Médecine a été le plus cultivée et le plus en honneur. J'ignore ce qu'a produit dans les autres maladies la méthode de laisser agir la nature. Ce que je sais certainement par des observations faites avec soin, c'est que dans la fièvre dont nous parlons, l'assoupissement léthargique se dissipoit heureusement de lui-même après les évacuations générales, savoir la saignée et les lavements.

On va trop vite dans le traitement des maladies.

20. Nous avons dit ci-dessus qu'on ne voyoit le plus souvent des signes de convalescence que le trentième jour (savoir dans le cas d'un assoupissement considérable), et qu'il survenoit même quelquefois une aphonie; après quoi le malade demandoit obstinément quelque nourriture ou quelque boisson mauvaise et absurde, parceque la longueur de la maladie avoit extrêmement corrompu le levain de l'estomac. Dans ce cas-là, comme il étoit absolument nécessaire de réparer les forces épuisées, je permettois volontiers des choses moins convenables, pourvu qu'elles fussent agréables au goût des malades.

En quel cas il faut permettre un régime absurde.

21. Au mois de Septembre 1674 je traitai un enfant de neuf ans, fils d'un Libraire de mes voisins, nommé M. Nor. Il étoit attaqué de la fièvre et de l'assoupissement. L'ayant fait saigner du bras, et lui ayant fait donner des lavements pendant quelques jours de suite dans le commencement de la maladie, j'en demeurai-là, et je m'opposai aux importunités de sa mère, qui me pressoit vivement d'aller plus vite en besogne, ce que je ne croyois pas expédient pour le salut de son fils. Tout ce que j'ordonnai de plus, fut un julep ordinaire, et cela plutôt pour contenter la mère, que pour autre chose. Le malade com-

Histoire d'une guérison.

SECT. V.

mença à se mieux porter vers le trentième jour. Il eut divers appétits bizarres, lesquels je jugeai à propos de satisfaire en partie, uniquement pour contenter son goût; et enfin il guérit parfaitement.

Phrénésie
dans cette
fièvre.

22. Quoique l'assoupissement léthargique arrivât plus souvent dans cette fièvre que les autres symptômes, la phrénésie ne laissoit pas de survenir quelquefois. Les malades qui en étoient atteints ne dormoient ni jour ni nuit, ils étoient hors de leur bon sens, et avoient d'autres symptômes semblables à ceux que produit la phrénésie qui est causée par d'autres fièvres ou par la petite vérole. Ce symptôme n'attendoit pas, comme l'affection léthargique, que la matière peccante fût digérée; mais il enlevoit le malade en peu de jours, à moins qu'on n'arrêtât l'inflammation. Rien ne fit si bien dans cette occasion, que l'esprit de vitriol mêlé par gouttes dans de la petite bière, que je donnois ainsi pour boisson ordinaire, après une saignée et un ou deux lavements. En peu de jours il procuroit du sommeil, dissipoit les symptômes, et guérissoit le malade. Aucune autre méthode ne me réussissoit de même, à beaucoup près. Un grand nombre d'expériences me persuadèrent de la bonté de ce remède.

Bons effets
de l'esprit de
vitriol dans
cette occa-
sion.

23. En automne 1675, la fièvre fut suivie de dissenteries et de diarrhées. Je reconnus d'abord qu'elles n'étoient que des symptômes de la fièvre, et non pas des maladies idiopathiques et primordiales, comme dans la constitution précédente. Néanmoins, parceque la cause morbifique étoit renfermée dans le sang, la saignée étoit indiquée. Ce remède joint à deux prises de narcotique que l'on donnoit ensuite, suffisoit pour dissiper le mal.

Guérison
d'une dyssen-
terie qui suc-
cédait à cette
fièvre.

24. Au mois de Septembre 1675, madame Conysby qui demouroit près des écuries royales, me fit appeler. Elle avoit eu la fièvre dont nous parlons, et tout-à-coup elle fut saisie de tranchées du ventre, qui furent suivies de déjections sanguinolentes et muqueuses. Quoique ses forces se trouvassent depuis quelques jours fort épuisées par la longueur de la maladie, et sur-tout par les fréquentes selles qui, la nuit précédente, l'avoient beaucoup fatiguée, je ne laissai pas de la faire saigner du bras sur-le-champ, et peu de temps après je lui fis donner un narcotique; la nuit d'ensuite les déjections furent stercoreuses; le matin et le soir du jour suivant je réitérai le narcotique, et j'ordonnai un cordial modéré pour ranimer ses forces. Par ces remèdes la malade fut bientôt guérie.

25. Quant à la diarrhée, elle donnoit encore moins de peine que la dysenterie. Il me parut qu'elle n'étoit ni utile, ni nuisible au malade, soit qu'il y eût assoupissement, ou non. Ainsi, je ne pouvois en tirer aucune indication curative, lorsqu'elle n'étoit pas assez violente pour mettre le malade en danger : car si elle le mettoit en danger, elle demandoit sans contredit les narcotiques. C'étoit-là le seul cas où ces remèdes convenoient durant toute cette fièvre ; autrement ils auroient augmenté la grande disposition qu'avoient les malades à tomber dans l'assoupissement, et par conséquent on ne devoit jamais les employer que dans une nécessité absolue.

CHAP. II.

Traitement
de la diar-
rhée qui lui
succédoit.

26. Il arrivoit assez souvent à ceux qui relevoient de cette fièvre, ou d'autres fièvres, sur-tout à ceux qui en avoient été long-temps malades, et n'en avoient été quittes qu'après de longues et de grandes évacuations, principalement s'ils étoient d'un tempérament foible, il leur arrivoit, dis-je, de suer abondamment la nuit, lorsqu'ils étoient couchés. Cette sueur les affoiblissoit extrêmement ; ils étoient long-temps à reprendre leurs forces, et même quelques-uns devenoient étiques. Ce symptôme me paroissoit venir uniquement de ce que le sang étoit si appauvri et si affoibli par la longueur de la maladie, que, ne pouvant assimiler les nouveaux sucs qu'il recevoit, il les évacuoit par les sueurs. C'est pourquoi je conseillois toujours à ceux qui étoient dans cet état, d'avalier tous les matins et tous les soirs cinq ou six cuillerées de vin vieux de Malaga. Par ce moyen, les forces se rétablissoient et les sueurs cessoient (1).

Sueurs noc-
turnes ; d'où
elles ve-
noient, et
leur remède.

Voilà ce que nous avons à dire touchant la fièvre de cette constitution que nous avons jugé à propos de nommer *fièvre comateuse*, à cause du grand assoupissement dont elle étoit presque toujours accompagnée.

(1) Une nourriture restaurante, un exercice convenable, et l'usage d'une légère infusion de quinquina dans du vin rouge, manqueront rarement de produire dans cette occasion l'effet que l'on desire. L'Élixir de vitriol est regardé aussi comme un excellent remède dans le même cas.

CHAPITRE III.

Rougeoles de l'an 1674.

Nouvelle 1. **A**U commencement de l'an 1674, c'est-à-dire au mois
 espece de de Janvier, il parut des rougeoles d'une espece différente
 rougeole. de celles qui avoient paru dans le même mois en 1669 et
 en 1670. Les rougeoles de 1674 n'étoient cependant pas
 moins épidémiques que ces autres ; mais elles n'étoient
 pas si régulières, et ne gardoient pas si constamment un
 type : car leur éruption se faisoit tantôt plutôt, et tantôt
 plus tard ; au lieu que dans les autres, elle se faisoit tou-
 jours le quatrième jour depuis le commencement de la ma-
 ladie. De plus, les rougeoles dont nous parlons, atta-
 quoient d'abord les épaules et les autres parties du tronc ;
 au lieu que les rougeoles précédentes attaquoient premiè-
 rement le visage, et se répandoient ensuite peu à peu sur
 le reste du corps.

On ne voyoit que très-rarement dans les rougeoles de
 1674, l'épiderme s'en aller par petites écailles farineuses
 à la fin de la maladie ; au lieu que dans les autres rou-
 geoles cela étoit aussi ordinaire qu'à la fin de la fièvre
 rouge. Les rougeoles de 1674 enlevoient plus de gens,
 lorsqu'elles étoient mal traitées, que les précédentes ; car
 la fièvre et la difficulté de respirer, qui arrivoient sur la fin
 de la maladie, étoient plus violentes, et approchoient da-
 vantage de la péripneumonie.

Quelques irrégulières que fussent ces rougeoles, par rap-
 port aux symptômes dont je viens de faire mention, elles
 s'accordoient néanmoins assez bien, quant aux principaux,
 avec l'histoire que j'ai donnée de la rougeole, en décri-
 vant les maladies épidémiques de l'an 1670. Ainsi, je
 n'aurai pas besoin de répéter ici cette histoire. Les rou-
 geoles de 1674 augmentèrent, de même que les précédentes,
 jusqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi elles
 diminuèrent ; et vers le solstice d'été, ou peu après, elles
 cessèrent entièrement.

Curat. 2. Comme la curat. ne differe presque en rien de celle
 que j'ai exposée au long dans l'histoire de la rougeole, il
 faut y avoir recours. J'ajouterai seulement ici, selon ma

coutume, un exemple de la méthode que je suivois en traitant les rougeoles dont il s'agit maintenant.

CHAP. III.

3. Au mois de Février 1674, la Comtesse de Salisbury, Exemple
dame d'une vertu et d'un mérite extraordinaires, me fit dans quel-
appeler. Il n'y avoit alors qu'un de ses enfants qui eût la ques enfants.
rougeole; les autres, au nombre de cinq ou six, en fu-
rent bientôt attaqués. Je les traitai tous de la même façon.
Je leur fis garder le lit pendant deux ou trois jours avant
l'éruption, afin d'évacuer par la transpiration les particules
morbifiques qui pouvoient aisément se séparer du sang. Je
défendis qu'ils fussent plus couverts, et qu'on leur fît plus
de feu que quand ils étoient en santé. Je leur ôtai le gras,
et je leur donnai des décoctions d'orge, d'avoine, et de
temps en temps une pomme cuite. La boisson étoit de la
petite biere, ou du lait bouilli avec trois fois autant d'eau.
Quand ils étoient tourmentés de la toux, comme il est or-
dinaire dans la rougeole, je leur faisois prendre fréquem-
ment de la tisane pectorale. Par cette méthode, ils furent
entièrement guéris au bout du peu de temps que la maladie
a coutume de durer, et soit pendant la rougeole, ou sur
la fin, ils n'eurent aucun symptôme extraordinaire à la
maladie.

Fievre de
rougeole.

4. Les deux premiers mois que ces sortes de rougeoles
régnerent, il y eut une fievre de même genre, et mé-
diocrement répandue, dans laquelle il sortoit des pustules
sur le tronc, et principalement sur le derriere du cou et
sur les épaules. Ces pustules ressembloient à celles de la
rougeole, et en différoient au moins en ce qu'elles n'occu-
poient pas tout le corps, et se bornoient aux parties que
nous avons marquées. La fievre, quoiqu'entièrement de
même genre, étoit plus violente, et duroit jusqu'au qua-
torzieme jour, et quelquefois même davantage. La saignée,
ni les lavements ne convenoient point, et ne faisoient que
l'irriter. Mais elle cédoit aisément à la méthode que j'em-
ployois pour la rougeole. Voilà ce que j'avois à dire sur
cette dernière maladie.

Saignée et
lavements
n'y conve-
noient pas.

CHAPITRE IV.

*Petites Véroles irrégulières des années 1674
et 1675.*

Retour des petites véro-
les noires. **A**INSI que les rougeoles épidémiques qui parurent au commencement de l'année 1670 amenerent des petites véroles noires que j'ai décrites en traitant des maladies de cette année-là, de même les rougeoles qui se firent sentir au commencement de l'an 1674, et qui n'étoient pas moins épidémiques, amenerent une sorte de petites véroles si semblables aux précédentes, qu'elles paroissent être les mêmes. Nous avons dit en décrivant les petites véroles précédentes, qu'après les deux premières années les pustules devenoient de jour en jour moins noires et plus grosses, et qu'à la fin de l'année 1672 la maladie, eu égard à son genre, étoit douce et bénigne. Mais en 1674 elle revint avec sa première violence, et avec plusieurs symptômes dangereux. Les pustules étoient noires comme de la suie, savoir lorsqu'elles étoient confluentes, et que le malade ne mouroit pas avant qu'elles fussent parvenues à maturité; car quand elles n'étoient pas encore parvenues à maturité, elles étoient jaunes. Quand il y en avoit beaucoup, elles étoient très-petites; et quand il y en avoit peu, elles étoient aussi grosses que dans les autres genres de petites véroles, et très-rarement elles étoient noires.

Mais quoique les petites véroles dont il s'agit maintenant ressemblassent si fort à celles de 1670, elles en différoient néanmoins en quelques particularités, qui monstroient que la pourriture y étoit plus grande, et la matière morbifique plus grossière, et d'une coction plus difficile. Car quand les pustules étoient mûres, elles sentoient plus mauvais; en sorte qu'on ne pouvoit presque approcher des malades. De plus, elles parcouroient plus lentement leurs différents périodes, et durent plus long-temps que dans aucune sorte de petites véroles que j'aie jamais vues.

Plus la petite vérole est bénigne, plutôt elle suppure, **2.** Il est remarquable que plus la petite vérole est bénigne, plutôt aussi les pustules parviennent à maturité, et plutôt la maladie se termine. C'est ainsi que dans les pe-

tites véroles confluentes régulières qui commencèrent en 1667, l'onzième jour étoit le plus dangereux ; après quoi il n'y avoit ordinairement rien à craindre. Dans les petites véroles confluentes irrégulières qui vinrent ensuite, et qui commencèrent en 1670, le plus grand danger étoit le quatorzième jour, ou même le dix-septième. Si les malades alloient au-delà, ils étoient entièrement hors d'affaire ; et je n'en ai vu aucun qui soit mort passé ce jour-là.

Mais dans les petites véroles confluentes de 1674 il mouroit des malades, même après le vingtième jour. Quant à ceux qui en réchappoient, et qui étoient en petit nombre, non seulement les jambes leur enflaient, ce qui est d'ordinaire dans toutes les petites véroles confluentes ; mais encore les bras, les épaules, les cuisses, et d'autres parties. Cette enflure commençoit par une douleur insupportable, et qui ressembloit entièrement aux douleurs rhumatismales. Assez souvent elle tournoit en suppuration, et aboutissoit à des abcès qui formoient de grands sinus dans les parties musculaires, et le malade étoit encore en danger durant plusieurs jours après qu'il n'avoit plus de petite vérole.

Je voyois donc clairement trois degrés de petites véroles épidémiques dans les trois différentes constitutions que j'ai décrites ; le dernier degré étoit toujours plus mauvais que le précédent, soit par rapport à la pourriture qui étoit plus grande, soit par rapport à la matière morbifique dont la coction étoit plus difficile.

3. Les petites véroles dont je traite maintenant me paroissent être comme un rejetton des précédentes ; car, quoique ces dernières, en se rallentissant, fussent devenues bénignes, néanmoins la matière morbifique venant à fermenter de nouveau, et étant aidée de la constitution de l'air qui se trouvoit favorable aux petites véroles, elles se renouvelèrent avec beaucoup de fureur et de violence. Elles étoient d'autant plus irrégulières, et accompagnées d'une pourriture d'autant plus grande, que la matière qui les produisoit étoit plus grossière et d'une coction plus difficile que celle qui avoit produit les précédentes.

Et, pour mieux entendre ce que je dis, il faut supposer comme une chose certaine, qu'il n'y a jamais dans l'air une telle disposition qui produise dans un endroit une maladie épidémique, et qui en même-temps en produise une autre fort différente dans un endroit peu éloigné. Si cela étoit ainsi, tous les vents qui souffleroient pourroient

Celle-ci
paroît une
nouvelle es-
pece ;

SECT. V.

changer cette disposition de l'air. Il me paroît plus vraisemblable que telle ou telle étendue de l'air se remplit des vapeurs qui proviennent de quelque fermentation minérale. Ces vapeurs infectent l'air, et, selon les différents endroits de la terre d'où elles partent, elles causent diverses maladies qui sont funestes à telle ou telle espece d'animaux, et qui durent jusqu'à ce que les vapeurs soient épuisées; mais ce qui reste de la matiere des vapeurs peut de nouveau fermenter, comme dans le cas dont j'ai fait mention.

Elle étoit d'une nature plus grossiere et plus pourrissante;

4. Pour moi qui ne cherche pas à pénétrer au-delà des causes sensibles et évidentes, il m'est fort indifférent qu'on suive cette hypothese, ou une autre dans l'explication des phénomènes de la maladie. Ce que je sais, du moins certainement, c'est que les petites véroles de 1674 étoient très-semblables à celles de la constitution précédente, si ce n'est que la matiere morbifique paroissoit y être plus grossiere, et la pourriture plus grande. De là vient que, quand elles étoient fort confluentes, elles enlevoient plus de monde qu'aucune autre petite vérole que j'aie jamais vue; et je trouve qu'elles attaquoient un aussi grand nombre de gens que la peste même. Mais quand elles étoient discrettes, elles n'étoient pas plus dangereuses qu'aucune autre espece, et la grosseur des pustules, la couleur et les autres circonstances faisoient juger qu'elles étoient d'un bon caractere.

Elle fournisoit des indications contraires.

5. Quant à la curation, il y a déjà bien des années que je m'étonne des indications entièrement contraires que m'a fournies cette maladie. D'un côté, il étoit manifeste que le régime trop chaud produisoit en peu de temps les symptômes qui dépendent d'une trop grande inflammation; savoir, la fièvre, la phrénésie, les taches de pourpre, et autres accidents semblables, auxquels la petite vérole est sujette plus que toute autre maladie. D'un autre côté, il n'étoit pas moins évident qu'un régime trop froid empêchoit l'enflure du visage et des mains, qui est si nécessaire ici, et causoit un affaissement des pustules.

Méthode curative spécifiée.

Après avoir long-temps et mûrement réfléchi là-dessus, je compris enfin qu'on pouvoit remédier en même-temps à ces deux inconvénients. D'un côté, j'avois moyen de modérer l'effervescence du sang, en faisant boire abondamment de l'eau lacteuse, de la petite biere, ou quelque autre semblable liqueur: de l'autre côté, je pouvois aider l'élévation des pustules, et l'enflure du visage et des mains, en tenant

continuellement le malade au lit, sans lui permettre de se découvrir seulement les bras. Cette méthode n'a rien qui se contredise ; car, quand l'éruption est finie, le sang est censé avoir déposé à la superficie du corps les particules enflammées, et n'avoir plus besoin d'éguillon pour séparer une plus grande quantité de matière morbifique. Ainsi, comme la suppuration est alors le point essentiel, il s'agit uniquement d'empêcher que les particules enflammées qui ont été poussées à la superficie du corps, ne rentrent dans le sang, et de procurer la maturation des pustules, en entretenant les parties extérieures dans une chaleur douce.

CHAP. IV.

6. Or, quoique la méthode dont je parle, m'eût très-bien réussi dans les autres petites véroles confluentes, elle me manqua néanmoins dans celles de la constitution dont il s'agit maintenant ; et la plupart de ceux qui étoient violemment attaqués, mouroient, soit qu'on les traitât par cette méthode, ou qu'on employât un régime échauffant et des cordiaux.

Elle manqua dans cette petite vérole.

Je vis donc bien, qu'outre les remèdes propres à modérer l'effervescence du sang, et à favoriser l'élévation des pustules et l'enflure du visage et des mains, il en falloit encore quelque autre qui fût capable de détruire la pourriture que je voyois plus grande dans ces petites véroles que dans toutes les précédentes.

Je m'avisai enfin de l'esprit de vitriol, et je crus qu'il seroit en état de remplir les deux indications qui consistoient à détruire la pourriture, et à rabattre la violence de la chaleur. Je ne faisois rien aux malades jusqu'à ce que les douleurs et les envies de vomir qui ont coutume de précéder l'éruption, eussent cessé, et que toutes les pustules fussent sorties. Le cinquième ou sixième jour de la maladie, je commençois à faire user de l'esprit de vitriol. On le mêloit dans de la petite bière jusqu'à une agréable acidité. Cette bière ainsi préparée, étoit la boisson ordinaire du malade, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement guéri ; et je l'obligeois d'en boire abondamment, sur-tout lorsque la suppuration approchoit.

Autre qui réussit.

7. L'esprit de vitriol étoit le vrai spécifique de cette maladie, et il arrêtoit merveilleusement bien tous les symptômes. Le visage s'enflait de meilleure heure, et beaucoup davantage. Les interstices des grains étoient plus rouges. Les plus petites pustules grossissoient, du moins autant que le permettoit cette sorte de petites véroles. Les pustules qui

Bons effets de l'esprit de vitriol.

SECT. V.

autrement auroient été noires, rendoient une matière jaune et de couleur de miel. Le visage, au lieu de noircir, étoit par-tout d'une couleur jaune foncée. La suppuration et tout le reste se faisoit plutôt.

Mais tous ces avantages n'étoient que pour ceux qui buvoient abondamment de la petite bière ainsi préparée. C'est pourquoi lorsque les malades refusoient d'en boire la quantité nécessaire, je suppléois à ce défaut, en donnant de temps en temps l'esprit de vitriol dans une cuillerée de quelque syrop, ou dans une eau distillée à laquelle j'ajoutois du syrop.

Il n'y a aucun inconvénient.

8. J'ai parlé des bons effets de ce remède. Quant aux inconvénients, je ne lui en ai jamais trouvé aucun (1). A la vérité, il arrête presque la salivation le dixième ou l'onzième jour; mais ce défaut est suppléé par quelques selles qui arrivent alors, et qui sont moins dangereuses pour le malade, que n'étoit la salivation. Car, comme nous avons dit plus d'une fois, ce qui met principalement en danger dans les petites véroles confluentes, c'est que la salive étant devenue plus visqueuse le dixième ou l'onzième jour, elle menace d'étouffer le malade. La diarrhée remédie alors à ce symptôme, ensuite elle cesse d'elle-même, ou du moins on l'arrête aisément par l'eau laiteuse et les narcotiques, dès qu'il n'y a plus de danger du côté de la petite vérole.

Comment les malades gardoient le lit.

Le régime.

9. Durant ce temps-là, le malade gardoit le lit, sans même découvrir ses bras; mais je ne souffrois pas qu'il fût plus couvert qu'à l'ordinaire. Je lui permettois même de changer de place, comme il vouloit, dans son lit, afin d'empêcher les sueurs auxquelles il avoit une très-grande disposition, malgré l'usage de l'esprit de vitriol. Sa nourriture étoit des décoctions d'avoine et d'orge, et quelquefois une pomme cuite. Les derniers jours, s'il se trouvoit languissant, ou s'il avoit des maux d'estomac, je lui accordois trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie. Tous les soirs, dès le cinquième ou sixième jour, je faisois prendre de bonne heure un narcotique aux adultes; car les enfants n'en avoient pas besoin: ce narcotique étoit quatorze

(1) Il y a néanmoins sujet de craindre que le grand usage de cette liqueur acide ne coagule le sang, et ne nuise aux poumons et aux parties nerveuses: ainsi il faut l'employer avec beaucoup de prudence. L'huile de soufre par la cloche, ou l'esprit de vin dulcifié, remplira la même vue, et peut être donné beaucoup plus sûrement.

gouttes de laudanum liquide dans l'eau de fleurs de prime-
vere.

CHAP. IV.

10. Le quatorzième jour je permettois au malade de se lever ; le vingt-et-unième je le faisois saigner du bras (1) ; ensuite je le purgeois deux ou trois fois ; après quoi son visage étoit meilleur et plus vermeil que ne l'avoient ordinairement ceux qui avoient été violemment attaqués de cette maladie. Ajoutez à cela, qu'en usant de l'esprit de vitriol, on n'étoit presque jamais marqué de la petite vérole, dont les cicatrices sont causées par des humeurs âcres et échauffées qui rongent l'épiderme.

Saignée et
purgation a-
près la ma-
ladie.

11. Le 26 Juillet 1675, M. Elliot, gentilhomme de la chambre du roi, et mon ami, me chargea de soigner un de ses domestiques attaqué de tous les symptômes qui annonçoient une petite vérole confluyente noire : c'étoit un jeune homme d'environ dix-huit ans, d'un tempérament très-sanguin, et qui étoit tombé dans cette maladie pour avoir trop bu. Les pustules sortirent en si grande quantité que je n'en ai jamais tant vu ; et elles étoient si confluentes et si serrées les unes contre les autres, qu'on pouvoit à peine les distinguer. Me confiant sur l'efficacité de l'esprit de vitriol, je ne fis point du tout saigner le malade, quoique j'en eusse le temps, et que j'eusse dû le faire, sachant que la maladie étoit causée par excès de vin.

Exemple de
cette métho-
de dans un
adulte,

Quand l'éruption fut achevée, c'est-à-dire le cinquième ou sixième jour, je fis mettre de l'esprit de vitriol dans des bouteilles qui étoient pleines de petite bière, et je permis au malade de boire de cette bière à discrétion. Le huitième jour il lui prit une si violente hémorrhagie par le nez, que la garde épouvantée crut devoir m'envoyer quérir sur-le-champ. Étant arrivé, et voyant que ce symptôme venoit d'une chaleur excessive, et d'un mouvement extraordinaire du sang, j'ordonnai au malade de boire encore une plus grande quantité de petite bière imprégnée d'esprit de vitriol, et en très-peu de temps l'hémorrhagie cessa.

(1) Peu d'Auteurs ont recommandé généralement la saignée après la petite vérole, et la pratique moderne ne favorise nullement cette méthode. En effet, lorsque la maladie a été violente, la saignée doit être nuisible, parceque le sang a été nécessairement fort appauvri, et les forces considérablement épuisées. Cependant il peut y avoir des cas où la saignée est nécessaire, mais il faut les spécifier et les marquer comme des exceptions à la règle générale. Quant à la purgation, elle convient toujours, et on ne doit jamais l'omettre.

SECT. V.

Comme la salivation fut abondante, l'enflure du visage et des mains considérable, et les pustules d'une bonne grosseur, la maladie se termina assez heureusement, si ce n'est que les derniers jours il y eut des déjections muqueuses et sanguinolentes, lesquelles ne m'auroient peut-être point embarrassé, si j'avois fait saigner le malade dès qu'il se fut appelé. Cependant je n'employai contre ce symptôme dyssentérique, d'autre remède que mon narcotique, lequel j'aurois été d'ailleurs obligé d'employer tous les soirs, quand même il n'y auroit point eu de déjections sanguinolentes. Le narcotique les arrêta, les pustules disparurent : ensuite le malade ayant été saigné du bras assez copieusement, et ayant bu abondamment de l'eau laireuse, il guérit en peu de temps.

Et dans deux
enfants.

12. Presque dans le même temps, un de mes voisins, nommé M. Clinch, me confia deux de ses enfants qui avoient la petite vérole : l'un étoit âgé de quatre ans ; l'autre tettoit encore, et n'avoit pas six mois : tous deux avoient des pustules très-petites, extrêmement confluentes, qui sortoient à la manière de l'érésipèle, et qui étoient du genre des noires. Je fis mettre de l'esprit de vitriol dans tout ce qu'ils buvoient l'un et l'autre ; et malgré leur bas âge, sur-tout du plus jeune, ils le prirent sans aucune répugnance. Ils n'eurent même aucun symptôme considérable, et guérèrent en peu de temps. Le Docteur Mapletost, mon intime ami, étant allé les voir avec moi, trouva l'aîné déjà guéri, et le plus jeune encore malade dans son berceau.

L'esprit de
vitriol n'étoit
pas nécessaire
dans les
petites véro-
les discrètes.

13. Comme les petites véroles discrètes de cette constitution étoient assez bénignes, il n'étoit pas nécessaire d'y employer l'esprit de vitriol ; il suffisoit de les traiter suivant la méthode qui convient aux petites véroles discrètes, et que j'ai expliquée ci-dessus.

14. Voilà, mon cher Lecteur, tout ce que j'avois à dire sur la petite vérole. Il y aura peut-être des gens qui en feront peu de cas, car tel est le génie de notre siècle. Je sais néanmoins combien cela m'a coûté de peine, de soin et de travail durant plusieurs années de suite. Je ne l'aurois pas même publié, si la charité pour le prochain et le désir d'être utile aux autres, ne m'y avoient engagé ; quoique je sente bien que la nouveauté des choses que j'avance, fera du tort à ma réputation.

Aucun ves-
tige de la
petite vérole
dans Hippo-
crate, ni dans
Galien.

Je ne vois pas cependant pourquoi l'on doive condamner une méthode nouvelle de traiter une maladie, dont on ne trouve aucun vestige ni dans Hippocrate, ni dans Galien ;

à moins que de donner la torture à quelque passage obscur et difficile. Certains modernes ne suivent-ils pas tous les jours des méthodes qui ne viennent point de ces deux grands Médecins ? Et, si les uns ont droit de vanter ces méthodes, les autres ne sont-ils pas également en droit de les rejeter.

15. On ne doit pas être surpris si je me suis un peu écarté de la route commune dans le traitement des fièvres qui dépendent des constitutions qui produisent les petites véroles épidémiques. Car s'il n'y a point eu de petites véroles dans les premiers siècles du monde, il s'ensuit qu'il n'y avoit point non plus de ces fièvres qui en dépendent. Or il est très-vraisemblable, pour ne rien dire de plus, que la petite vérole n'existoit pas anciennement : car si elle eût existé, comme aujourd'hui, elle n'auroit pu être inconnue à un Médecin aussi éclairé qu'Hippocrate. Ce grand homme qui a mieux connu l'histoire des maladies, et qui les a décrites plus exactement qu'aucun de ceux qui sont venues après lui, n'auroit pas manqué de nous donner pareillement une description simple et fidèle de la petite vérole.

16. Ainsi, je pense que les maladies ont des périodes marqués, lesquels dépendent des altérations secrètes et inconnues qui arrivent en divers temps dans les entrailles de la terre. Et comme certaines maladies qui ont existé autrefois, ne se voient plus du tout aujourd'hui, ou du moins sont très-rares et très-affoiblies par la longueur du temps, comme la lèpre et quelques autres, je crois de même que les maladies qui regnent maintenant, finiront un jour, pour faire place à de nouvelles dont nous ne pouvons avoir le moindre soupçon. La chose peut fort bien être ainsi, et le passé semble nous répondre de l'avenir.

Les maladies ont des périodes, et d'où cela vient.

CHAPITRE V.

Toux épidémiques de l'an 1675, avec des Pleurésies et des Péricneumonies symptomatiques.

1. L'AN 1675, l'automne, contre son ordinaire, fut si beau et si doux jusqu'aux derniers jours d'Octobre, qu'on auroit cru être en été; mais le temps ayant changé subitement, et étant devenu froid et humide, il y eut de tout

Commence-
ment d'une
toux épidé-
mique.

P ij

SECT. V.

côté un si grand nombre de toux , que je ne me souviens pas d'en avoir jamais tant vu. Presque personne n'en étoit exempt , de quelque âge , et de quelque tempérament qu'il fût , et de familles entières s'en trouvoient attaquées en même-temps. Ces toux n'étoient pas seulement remarquables par leur nombre , puisqu'il n'est aucun hiver qui n'en produise beaucoup ; elles l'étoient encore par le danger où elles jettoient les malades.

La fièvre épidémique qui a été décrite ci-dessus , régnoit violemment alors depuis le commencement de l'automne et comme il n'y avoit point d'autre maladie épidémique qui pût affoiblir cette fièvre , la toux aidoit à la produire et en même-temps lui donnoit moyen d'attaquer la pleurésie et les poumons , de même qu'immédiatement avant la naissance des toux , elle attaquoit la tête.

La fièvre étoit la même qu'auparavant.

Preuve de cela par la manière dont elle attaquoit ,

2. Ce changement imprévu des symptômes donna occasion à quelques Médecins qui n'y avoient pas fait assez d'attention de regarder cette fièvre comme une pleurésie ou une péricépneumonie essentielle ; quoiqu'elle fût entièrement la même qu'elle avoit été pendant toute la constitution. Car alors , de même qu'elle avoit fait auparavant , elle commençoit toujours avec une douleur à la tête , au dos et dans les membres , symptômes qui accompagnoient toutes les fièvres de cette constitution. La seule différence qu'il y avoit , c'est que la matière fébrile se portant en grande quantité à la pleurésie et aux poumons , à la faveur de la toux , elle causoit des symptômes qui sont propres à ces parties-là.

Et par le traitement.

Néanmoins la fièvre , autant que j'ai pu observer , étoit absolument la même que celle qui avoit régné jusqu'au jour que les toux commencèrent. Les remèdes qui la guérissent très-promptement , démonstroient encore cette vérité. Et , quoique la douleur piquante de côté , la difficulté de respirer , la couleur du sang que l'on tiroit , et les autres signes ordinaires de la pleurésie , semblaient indiquer une pleurésie essentielle ; toutefois la maladie ne demandoit d'autre traitement que celui qui convenoit à la fièvre de cette constitution , et la méthode de traiter la vraie pleurésie n'y convenoit nullement , comme on verra ensuite. D'ailleurs , quand la pleurésie est une maladie primitive , elle regne ordinairement entre le printemps et l'été ; au lieu que la pleurésie dont il s'agit ici , régnoit dans un temps bien différent. Ainsi on ne doit la regarder que comme un symptôme de la fièvre de cette année , et

comme un produit de la toux que le froid de la saison avoit occasionnée.

CHAP. V.

Circons-
tances aux-
quelles il
faut faire
attention
pour traiter
la toux.

3. Pour expliquer maintenant la méthode de traiter ces toux, et même celles qui arrivent en d'autres années, pourvu qu'elles viennent des mêmes causes, je parle ici de la méthode que l'expérience a montré être la meilleure; il faut remarquer que lorsque le froid vient à resserrer tout à coup les pores de la peau, la matiere qui a coutume de se séparer du sang par la transpiration insensible, rentre alors en dedans, se dépose sur les poumons, les irrite, et excite la toux. Cette matiere qui est une vapeur chaude et recrémentitielle étant ainsi retenue et ne pouvant s'évacuer par les pores de la peau, la fièvre s'allume aisément, savoir lorsque la vapeur morbifique est en si grande quantité, que le poumon ne peut s'en débarrasser, ou lorsque par des remèdes et un régime trop chaud, on augmente la chaleur du sang, qui n'étoit déjà que trop disposé à la fièvre.

Mais quelle que soit la fièvre stationnaire qui domine alors, la nouvelle fièvre dont il s'agit en prend aussi-tôt le nom et le caractère, et en suit totalement le génie, nonobstant qu'elle conserve encore quelques symptômes dépendants de la toux qui l'a produite; et par conséquent il est sûr que dans toutes les toux qui viennent de pareille cause, il faut remédier non seulement à la toux, mais encore à la fièvre qui s'y joint si facilement.

Détail du
traitement.

4. Sur ces principes, voici comment je traitois les malades qui avoient recours à moi. Si la toux n'avoit pas encore produit la fièvre et les autres symptômes dont nous avons parlé, je jugeois que c'étoit assez d'interdire au malade la viande et toutes sortes de liqueurs spiritueuses, et de lui ordonner de faire un exercice modéré, de prendre l'air, et de boire de la tisane pectorale. Cela suffisoit pour appaiser la toux, et pour prévenir la fièvre et les symptômes qui avoient coutume de l'accompagner.

L'abstinence de viande et de liqueurs spiritueuses, et l'usage des rafraîchissans tempéroient tellement le sang, qu'il n'étoit pas susceptible des impressions de la fièvre. L'exercice, en ouvrant les pores de la peau, rétablissoit la transpiration arrêtée par le froid, et procuroit l'évacuation de la matiere qui causoit la toux.

5. Il étoit dangereux de vouloir appaiser cette toux par les narcotiques et les anodins, comme aussi par des liqueurs spiritueuses et des remèdes chauds. Car on ne fai-

Danger
d'employer
les narcoti-
ques, etc.
dans cette
toux.

SECT. V.

soit par-là qu'épaissir et rendre visqueuse la matière qui l'excitoit; et cette matière qui auroit dû s'évacuer en vapeurs au moyen de la toux, étant ainsi retenue dans le sang, dont elle ne pouvoit plus se séparer, allumoit la fièvre. C'est un malheur qui arrivoit souvent aux gens du peuple, lesquels voulant arrêter la toux avec de l'esprit-de-vin brûlé, ou d'autres liqueurs chaudes, causoient des pleurésies et des péripneumonies; et de cette façon, une maladie très-légère de sa nature, et très-aisée à guérir, devenoit dangereuse, et souvent mortelle. Ceux qui employoient les sueurs ne réussissoient pas mieux, quoiqu'ils parussent agir plus raisonnablement. J'avoue que les sueurs qui viennent d'elles-mêmes sont assez souvent le meilleur remède contre la toux: mais quand on les excite de force, il est certain qu'elles enflamment le sang, et qu'elles peuvent causer la mort.

Elle étoit quelquefois accompagnée de fièvre.

6. Quand on ne traitoit pas la maladie de la manière que nous avons décrite ci-devant, et même indépendamment de cela, il survenoit quelquefois, principalement aux personnes délicates et aux petits enfants, tantôt dès le commencement, et tantôt au bout d'un jour ou deux, une alternative de chaud ou de froid, une douleur à la tête, au dos et dans les membres, et des sueurs spontanées, sur-tout la nuit. A tous ces symptômes, qui accompagnoient ordinairement la fièvre de cette constitution, se joignoit souvent une douleur de côté, et quelquefois un resserrement de poitrine; ce qui rendoit la respiration difficile, arrêtoit la toux, et augmentoit la fièvre.

Manière de traiter cette fièvre.

7. Des observations exactes m'apprirent que la meilleure méthode de combattre cette fièvre et ses dangereux symptômes, étoit de saigner du bras, d'appliquer des vésicatoires sur la nuque du cou, et de donner tous les jours un lavement. Durant ce temps-là, je voulois que le malade demeurât levé chaque jour pendant quelques heures; je lui interdisois la viande, et je lui faisois boire tantôt de la petite bière, tantôt de l'eau laiteuse, tantôt une tisane rafraîchissante et adoucissante.

Précaution au sujet des lavements.

Au bout de deux ou trois jours, si la douleur de côté étoit encore violente et ne diminuoit pas, je réitérois la saignée et je continuois les lavements. Une remarque importante à faire au sujet des lavements, tant dans cette fièvre que dans les autres, c'est qu'il ne faut pas les continuer long-temps et sans interruption lorsque la maladie est sur son déclin, principalement dans les femmes hysté-

riques, ou dans les hommes hypocondriaques ; d'autant que dans ces sujets-là le sang et les humeurs s'agitent et s'échauffent très-aisément ; ce qui trouble l'économie animale, et prolonge les symptômes de la fièvre au-delà de leur durée ordinaire.

8. En donnant ainsi à la matière morbifique qui s'étoit jetée sur la plevre et sur les poumons le temps de se dissiper peu à peu, tous les symptômes dispa-roissoient insensiblement. Mais les Médecins qui vouloient attaquer la maladie à force ouverte, et employer quantité de remèdes, causoient la mort aux malades, ou du moins se trouvoient contraints, pour les sauver, d'avoir recours à un grand nombre de saignées, qui ne convenoient point dans une pareille maladie, ou qui étoient même dangereuses.

Il est vrai que dans la pleurésie idiopathique, la saignée réitérée plusieurs fois suffit seule pour la guérison, pourvu qu'on n'y mette pas d'obstacle par des remèdes chauds et un régime de même nature. Mais dans la pleurésie symptomatique dont il s'agit ici, il suffisoit de saigner une fois, ou tout au plus deux, à condition que l'on permit au malade de se lever, et d'user d'une boisson rafraîchissante. Il n'étoit nullement nécessaire, autant que j'ai pu observer, de saigner davantage, sinon lorsque la violence du symptôme pleurétique se trouvoit fort augmentée parce qu'on avoit échauffé le malade ; et alors même la saignée n'étoit pas tout-à-fait sans danger.

9. A cette occasion je remarquerai ici une chose dont tous les Médecins ont déjà parlé, savoir qu'en certaines années la pleurésie est si maligne, que la saignée n'y convient point ; ou que du moins on ne peut y saigner autant de fois qu'il est ordinairement nécessaire dans cette maladie. J'avoue que la pleurésie vraie et essentielle qui attaque indifféremment dans toutes sortes d'années et de constitutions, comme nous dirons ensuite, indique toujours la saignée réitérée. Mais il arrive quelquefois, qu'une fièvre épidémique dépose volontiers sur la plevre et sur les poumons la matière morbifique, en conséquence d'une altération des qualités manifestes de l'air, et que néanmoins la fièvre demeure entièrement la même.

Dans ce cas-là, quoiqu'on puisse permettre la saignée pour obvier à ce symptôme, et, lorsqu'il est fort violent ; néanmoins, à parler en général, il ne faut pas tirer beaucoup plus de sang à raison du symptôme, qu'on n'en auroit tiré à raison de la fièvre qui le produit. Car si la fièvre

P iv

CHAP. V.

Matière
de l'air
étoit peu
crainte.

Pleurésie
maligne
certains
années.

La saignée
y convient
peu.

SECT. V.

est de telle nature que la saignée y convienne, on pourra réitérer la saignée dans la pleurésie qui est un symptôme de la fièvre. Mais si la saignée ne convient pas dans la fièvre, elle ne conviendra pas non plus, et même sera nuisible dans la pleurésie qui en dépend.

Or c'étoit justement le cas, du moins selon moi, de la pleurésie symptomatique, dont la fièvre qui regnoit en ce pays-ci dans le temps que les toux survinrent, étoit accompagnée, savoir cet hiver 1675; et j'ai cru devoir le remarquer, parceque je pense qu'on se trompe grossièrement dans le traitement des fièvres, si l'on n'a pas sans cesse devant les yeux la constitution de l'année, en tant qu'elle produit telle ou telle maladie épidémique, et qu'elle communique à toutes les autres maladies qui reçoivent en même-temps, la nature et le caractère de cette maladie épidémique.

Exemple
de pleurésie
symptomati-
que guérie
avec une seu-
le saignée.

10. Au mois de Novembre de cette année 1675, je traitai le fils aîné du chevalier *François Windham*; il étoit attaqué de la fièvre dont nous parlons. Il avoit une douleur de côté, et les autres symptômes ordinaires de cette maladie. Je ne le fis saigner qu'une fois; je lui fis appliquer un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou, et je lui fis donner des lavements tous les jours. Je lui fis boire tantôt des tisanes et des émulsions rafraîchissantes, tantôt de la petite bière, tantôt de l'eau laiteuse; et je voulus qu'il demeurât chaque jour levé pendant quelques heures. Par cette méthode, il fut hors d'affaire en peu de jours, et ayant été purgé, il fut entièrement guéri.

Traitement
de la toux
sans fièvre.

11. Quoique les symptômes qui survenoient à la toux fussent particuliers à cet hiver, néanmoins la toux arrivoit encore plus souvent alors sans en être accompagnée. Il ne falloit pour la guérir ni saignées ni lavements, à moins qu'on n'eût excité par la fièvre un régime ou des remèdes chauds. Il suffisoit de permettre au malade de sortir et de prendre l'air, et de lui interdire absolument la viande, le vin, et les autres liqueurs spiritueuses qui occasionnent la fièvre. J'ordonnois aux malades de mâcher souvent des tablettes suivantes. Ce sont les meilleures que je connoisse contre les toux qui viennent de froid (1).

(1) Les tablettes que l'Auteur décrit ici sont utiles dans les toux habituelles qui ne sont pas accompagnées de fièvres. et où la matière morbifique a besoin d'être atténuée pour la facilité de l'expectoration. Mais lorsque la matière est claire, âcre et irritante, les tablettes doivent être composées de choses glut-

Prenez sucre candi, deux livres et demie. Faites-le cuire dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez alors poudre de réglisse, d'aunée, de semence d'anis et de semence d'angélique, de chacune demi-gros; poudre d'iris et fleurs de soufre, de chacune deux scrupules; huile d'anis, un scrupule. Faites des tablettes que le malade portera toujours sur soi, et il en prendra une de temps en temps.

CHAP. V.

Tablettes

pectorales.

12. Avant que de finir ce que j'avois à dire touchant les maladies épidémiques, je dois répondre par avance à une objection qu'on ne manquera pas de me faire, savoir, que ma méthode ne combat pas suffisamment la malignité qui se trouve dans plusieurs de ces maladies. Je ne prétends pas détruire l'opinion reçue par de très-savants hommes, tant de notre siècle que des siècles précédents, sur la malignité de certaines maladies; et quand je le voudrois, je ne le pourrois pas, cette malignité n'étant que trop manifeste dans la plupart des maladies épidémiques (1). On me permettra seulement d'exposer ce que je pense de sa nature, afin de justifier par ce moyen ma pratique.

13. Je crois donc que toute la malignité des maladies

En quoi
consiste la
malignité
dans les ma-
ladies.

nenses, adoucissantes, mucilagineuses, et légèrement astringentes. Dans l'un et l'autre cas les vésicatoires sont très-utiles. Le looch suivant, qui est tiré de la pharmacopée d'Edinbourg, est un excellent remède pour appaiser la toux produite par une humeur claire et irritante.

Prenez poudre de gomme adraganthe composée, deux gros; blancs d'œufs battus, une once; syrop diacode, deux onces. Mêlez cela ensemble pour un looch, auquel on peut ajouter un gros de cachou.

La poudre de gomme adraganthe composée est faite avec gomme adraganthe, une once; gomme arabique, cinq gros; amidon, réglisse et graine de pavots blancs, de chacun deux gros; graines des quatre grandes semences froides dépouillées de leur peau, de chacune un gros.

(1) Voici les signes qui font connoître les maladies malignes. Elles commencent avec un froid et un frisson léger, qui est suivi aussitôt d'un grand abattement; en même-temps le pouls est petit, fréquent, et concentré. Le malade tombe aisément en défaillance s'il se tient le corps élevé: il est continuellement assoupi, sans pouvoir dormir; et s'il dort, il se trouve ensuite plus abattu et tombe en délire. Il ne se plaint pas de grandes douleurs, de soif, ou d'autres symptômes incommodes; cependant il est mal à son aise. A la fin les extrémités deviennent froides, le pouls devient intermittent, on ne le sent presque plus, et la mort n'est pas éloignée.

SECT. V.

épidémiques, quelle que puisse être d'ailleurs sa nature spécifique, consiste dans des particules très-chaudes et très-subtiles, plus ou moins contraires à la nature des humeurs du corps humain; parcequ'il n'y a que de semblables particules qui puissent altérer aussi promptement les humeurs, que nous voyons que cela arrive. Je crois encore que ces particules chaudes et spiritueuses agissent principalement en s'assimilant les humeurs: car suivant les loix de la nature, tout principe actif tend à produire son semblable, et à changer en sa propre nature tout ce qui lui est opposé. C'est ainsi que le feu engendre le feu, et qu'un homme attaqué d'une maladie contagieuse en infecte un autre, au moyen des vapeurs corrompues qui, se communiquant aux humeurs, se les assimilent, et les changent en leur propre nature.

Dans quelle
sorte de ma-
lignité les
sueurs sont
utiles.

14. Il sembleroit de là, que le premier soin devoit être d'évacuer par la sueur ces particules morbifiques; car de cette façon on guériroit radicalement la maladie en peu de temps. Mais l'expérience est contraire, et elle fait voir que cela ne sauroit se faire dans toute sorte de malignité. Il est vrai que dans la peste, les particules pestilentiellees étant extrêmement subtiles, et étant jointes aux parties les plus spiritueuses du sang, elles peuvent se dissiper et s'évacuer par une sueur continuée. Mais dans d'autres fièvres malignes dont les particules morbifiques ne sont pas si subtiles, et sont unies à des humeurs plus grossieres, cette évacuation est absolument impossible, et souvent même les sudorifiques ne font qu'augmenter la malignité; car plus on met en mouvement ces particules chaudes et spiritueuses, par l'usage des remèdes échauffants, plus aussi on augmente la faculté qu'elles ont de s'assimiler les humeurs; et plus les humeurs sur lesquelles elles agissent sont échauffées, plus aisément aussi elles cedent à leur impression, et leur deviennent semblables.

La raison semble dicter que les remèdes qui sont d'une nature contraire aux particules morbifiques, non seulement répriment leur violence, mais encore épaississent et fortifient les humeurs, et les mettent en état de soutenir ou même de rendre inutiles les efforts de ces particules nuisibles: j'en appelle à l'expérience; elle m'a appris que les taches des fièvres pourprées, et la noirceur des pustules dans la petite vérole, augmentent à mesure qu'on échauffe le malade; et qu'elle diminue quand on emploie un régime tempéré, qui est le seul convenable dans ce cas-là.

15. On me demandera peut-être comment il arrive que la malignité consistant en des particules enflammées et spiritueuses, on voit néanmoins assez souvent, même dans les maladies les plus malignes, si peu de signes de fièvre. Je réponds que, dans la peste, qui est la principale des maladies malignes, les parties morbifiques sont si subtiles et si spiritueuses, sur-tout dans le commencement de la contagion, qu'elles pénètrent le sang comme un éclair, détruisent les esprits animaux, et ne causent pas même d'ébullition dans le sang; d'où il arrive que le malade meurt sans fièvre.

Pourquoi les maladies malignes ont souvent peu de symptômes fébriles.

16. Mais dans d'autres maladies épidémiques où le degré de malignité est moindre, la confusion que les particules morbifiques produisent dans le sang et dans les humeurs, et le trouble où elles jettent l'économie animale, sont quelquefois cause de ce qu'on voit si peu de signes de fièvre; car la nature étant alors comme accablée, ne sauroit exciter les symptômes réguliers qui conviennent à la maladie, et elle n'en excite presque que d'irréguliers. Ainsi la fièvre qui devoit naturellement paroître, se trouve arrêtée. Cela vient aussi quelquefois d'une métastase de la matière morbifique qui, lorsqu'elle est en turgescence, se jette sur les nerfs, ou sur quelques autres parties du corps, ou même sur les humeurs qui sont hors du courant de la circulation.

17. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas qu'on doive employer contre la malignité d'autres remèdes que ceux qui conviennent à la maladie épidémique où elle se trouve. Si donc la maladie épidémique est du nombre de celle où la matière fébrile doit d'abord être digérée et ensuite évacuée par les sueurs, ou du nombre de celles qui se terminent par quelque éruption, ou du nombre de celles qui ont besoin de quelque évacuation produite par le secours de l'art; dans tous ces cas, la malignité qui accompagne la maladie aura les mêmes vicissitudes qu'elle, subsistera, diminuera et finira avec elle; et par conséquent toutes les évacuations qui sont nécessaires en général contre la fièvre, le sont aussi contre la malignité, quelque contraires qu'elles soient les unes aux autres.

Quels sont les remèdes les plus convenables contre la malignité.

Ainsi les sueurs qui sont une suite et un effet de la coction de la matière morbifique, remédieront à la malignité des fièvres intermittentes d'automne, et de la fièvre continue qui est de même nature. La maturation convenable des pustules remédiera à la malignité de la petite vérole;

SECT. V.

quel genre sont ces petites véroles ; et quand il aura une fois cette connoissance , il saura aussi quel est le genre de la fièvre qui regne en même temps et dans les mêmes lieux.

Pour moi , si je connoissois parfaitement l'histoire des maladies , ce que je suis bien éloigné de m'attribuer , je pourrois , en voyant toutes sortes de maladies épidémiques , prononcer hardiment sur le genre de la fièvre qui régneroit alors , quand même je n'en aurois pas vu une seule ; et de même en voyant une fièvre quelle qu'elle fût , je saurois quelle maladie épidémique l'accompagneroit , si ce seroit la petite vérole , ou la rougeole , ou la dysenterie , etc. car chaque constitution particuliere est toujours accompagnée de quelqu'une de ces maladies , et d'une fièvre particuliere.

5. Mais outre les moyens que nous fournit la considération des maladies épidémiques du même temps , pour connoître la nature de chaque fièvre continue , les symptomes mêmes de la fièvre servent beaucoup à cela. Car quoique toutes les fièvres , comme nous avons dit plus haut , aient certains symptomes qui leur sont communs , il ne laisse pas d'y avoir certaines marques distinctives que la nature a mises dans chaque espece particuliere ; et comme ces marques sont délicates et peu sensibles , elles ne se laissent appercevoir que par des gens habiles , et accoutumés à examiner avec une attention scrupuleuse les moindres circonstances d'une maladie.

Sueur, ou défaut de sueur, principaux signes distinctifs des fièvres.

Entre les signes distinctifs dont je parle , j'ai toujours regardé la sueur , ou le défaut de sueur , comme le principal et le plus certain , pourvu qu'on n'ait pas dérangé l'état naturel de la fièvre par une mauvaise maniere de la traiter : et c'est une vérité dont j'ai été pleinement convaincu dans toutes les maladies épidémiques que comprennent mes observations précédentes.

Exemples de cela.

6. Par exemple , dans la fièvre continue qui regnoit avec force lorsque les fièvres intermittentes d'automne ne furent plus si dominantes , la peau des malades étoit sèche , et avant la coction de la matiere fébrile , qui s'étoit faite ordinairement le quatorzième jour , on ne voyoit pas la moindre marque de sueur. On ne pouvoit même l'exciter sans mettre les malades en grand péril , et sans leur causer aussi-tôt la phrénésie et d'autres symptomes très-dangereux.

Dans la fièvre pestilentielle qui suivit cette fièvre continue , et qui précéda toutes les fièvres inflammatoires qui

vinrent depuis ce temps-là, il n'y avoit point de sueurs spontanées; mais on pouvoit les exciter par des sudorifiques, même dès le premier jour de la maladie; et quand une fois elles étoient venues, tous les symptômes disparaissoient.

Dans la fièvre qui regna ensuite, et qui accompagna les petites véroles régulières, les malades, dès le commencement qu'ils étoient attaqués, avoient des sueurs si abondantes, qu'ils en étoient tout trempés. Mais quand on laissoit aller ces sueurs, elles ne faisoient qu'augmenter tous les symptômes, loin de les diminuer.

Dans les deux fièvres qui accompagnerent les deux sortes de petites véroles irrégulières et les dysenteries, il y eut aussi des sueurs irrégulières, mais le plus souvent ce n'étoit que les premiers jours, quoique la sueur de la première des deux fièvres fût un peu plus abondante que celle de la seconde. Dans l'une et dans l'autre elle n'étoit d'aucune utilité, parcequ'elle ne venoit pas d'une action qui eût précédé, mais d'un mouvement confus de la matière morbifique.

7. Ce qui me paroît sur-tout difficile, c'est de connoître, dans le commencement d'une constitution, l'espèce particulière d'une nouvelle fièvre, puisqu'alors on n'en a vu aucun exemple, et qu'on ne sait point encore quelles seront les maladies épidémiques qui viendront ensuite, et qui sont ordinairement précédées de la fièvre. Il seroit ennuyeux de rappeler ici tout ce qui arrivoit au commencement de chaque nouvelle constitution pendant les années dont nous avons parlé, pour montrer que la nature fournit des moyens assez sûrs de parvenir à cette connoissance, laquelle dépend nécessairement d'une observation très-soigneuse et très-exacte de toutes les circonstances.

8. Mais quelque difficile qu'il soit de distinguer sûrement l'espèce d'une nouvelle fièvre qui ne fait que commencer, et quand même on supposeroit cela entièrement impossible; du moins il nous reste toujours, par rapport au traitement, de prendre notre indication sur ce qui est utile et sur ce qui est nuisible; et par ce moyen, nous pouvons mettre le malade hors de danger, pourvu que nous allions en tâtonnant, et sans trop nous presser: car il n'est rien, selon moi, de plus pernicieux que cette précipitation, ni rien qui fasse périr un plus grand nombre de ceux qui sont malades de la fièvre.

Quant à moi, j'avouerai franchement, qu'ayant à

Difficulté de connoître l'espèce d'une fièvre dans le commencement.

Danger d'aller trop vite dans le traitement.

SECT. V.

traiter des fièvres dans lesquelles je ne voyois pas clair, et ne connoissant pas encore la route que je devois suivre, j'ai pourvu plus d'une fois à la sureté du malade et à ma propre réputation en ne faisant rien du tout : car en veillant sur la maladie, afin de trouver l'occasion favorable d'entreprendre quelque chose d'avantageux, la fièvre se dissipoit insensiblement d'elle-même, ou bien elle prenoit un type qui me faisoit connoître par quelles armes il falloit la combattre. Mais une chose déplorable, c'est que la plupart des malades ne sachant pas qu'il est également du devoir d'un habile Médecin de ne rien faire en certaines occasions, et d'employer en d'autres les plus puissants remèdes, ils attribuent à sa négligence, ou à son ignorance, ce qu'ils devroient regarder comme un effet de sa probité et de sa bonne foi ; puisque le plus extravagant empirique est aussi en état d'accumuler remèdes sur remèdes, et qu'il a coutume de le faire davantage que le plus sage Médecin.

9. Voilà à peu près ce que j'ai observé, du moins ce que j'ai pu réduire en méthode, touchant les différentes especes de maladies épidémiques, et suivant l'ordre qu'elles ont gardé depuis l'an 1661 jusqu'à la fin de l'an 1675, auquel temps les petites véroles et les fièvres continues qui les accompagnent, sont devenues d'un meilleur caractère, et semblent prêtes à cesser, après avoir dominé depuis près de deux ans. Quant aux maladies qui viendront ensuite, elles ne sont connues que de celui à qui rien n'est caché.

SECTION VI.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fievres intercurrentes.

MES observations des années précédentes font assez voir qu'entre les diverses sortes de fievres, il y en a qu'on peut appeller avec raison *stationnaires*; j'entends celles qui, dépendant d'une constitution particulière de telle ou telle année, regnent chacune à leur tour, se répandent extrêmement, et dominent, pour ainsi dire, sur les autres, tant que dure la constitution. De savoir maintenant s'il y a d'autres sortes de fievres *stationnaires*, outre celles dont j'ai parlé; et si, au bout d'un certain nombre d'années, elles reviennent et se suivent les unes les autres avec un ordre constant et invariable, ou si la chose est autrement, c'est ce que je n'ai pas encore pu découvrir.

Fievres stationnaires se succèdent les unes aux autres.

Mais il y a d'autres fievres continues qui, quoiqu'elles regnent tantôt plus violemment, tantôt moins violemment, ne laissent pas dans la même année de se mêler indifféremment avec toutes sortes de fievres *stationnaires*, et les unes avec les autres. Je crois devoir, par cette raison, les appeller *intercurrentes*. J'exposerai dans les Chapitres suivants ce que l'observation m'a appris jusqu'à présent, tant de leur nature, que de la manière dont il faut les traiter. Ces fievres sont la fièvre rouge, la pleurésie, la fausse péripneumonie, le rhumatisme, la fièvre érysipélateuse, l'esquinancie, et peut-être quelques autres.

Fievres intermittentes se mêlent avec les stationnaires, et les unes avec les autres.

Dénombrement des fievres intercurrentes.

Fièvre est la maladie primitive.

1. Or, comme la fièvre accompagne toutes ces maladies, du moins pendant un certain temps, jusqu'à ce que la matière fébrile se soit déchargée sur telles ou telles parties suivant la nature de la maladie, je ne doute point qu'on ne doive regarder la fièvre comme la maladie primitive; et qu'on ne doive regarder les autres accidents, desquels ces maladies tirent le plus souvent leur nom, comme des symptômes qui sont critiques, ou qui dépendent principalement de la partie sur laquelle se jette le mal. Mais, pourvu qu'on convienne de la chose, je ne disputerai pas sur les noms, bien entendu que j'aurai aussi la liberté de désigner une maladie par tel ou tel nom qu'il me plaira.

Part. I.

Q

SECT. VI.

Fievres intercurrentes sont quelquefois épidémiques.

3. Comme les *fievres stationnaires*, ainsi que nous avons dit, sont plus ou moins épidémiques, suivant qu'elles sont favorisées par la constitution de l'année, c'est-à-dire par la température secrète et inexplicable de l'air; de même les *fievres intercurrentes* sont aussi quelquefois épidémiques, mais moins souvent que les autres: quoiqu'elles viennent ordinairement d'un vice particulier du sang et des humeurs, elles viennent aussi quelquefois d'une cause générale qui est dans l'air; et cette cause produit dans le sang et les humeurs telle ou telle intempérie qui est la cause immédiate de ces fievres.

Par exemple, lorsqu'après un froid qui a été long, et qui a duré jusque bien avant dans le printemps, il vient tout-à-coup des chaleurs, on voit ordinairement des pleurésies, des esquinancies, et d'autres maladies semblables, quelle que soit la constitution générale de l'année. Et parce que ces maladies sont quelquefois épidémiques de même que les autres, et que néanmoins elles attaquent indifféremment dans toutes sortes d'années, je les nomme *intercurrentes*, afin de les distinguer de celles qui sont renfermées dans un certain nombre d'années continues.

En quoi les fievres intercurrentes et les stationnaires se ressemblent.

4. Or, quoique ces deux sortes de fievres different extrêmement l'une de l'autre, par rapport aux causes qui dépendent de l'air, elles se ressemblent souvent par rapport aux autres causes extérieures et antécédentes. Car, sans parler de la contagion qui produit quelquefois des *fievres stationnaires*, et de la crapule qui est la mere des unes et des autres, une cause extérieure et évidente de quantité de fievres, c'est lorsqu'on quitte de trop bonne heure ses habits d'hiver, ou lorsqu'on s'expose imprudemment au froid dans le temps qu'on est échauffé par l'exercice. Alors les pores de la peau étant tout-à-coup bouchés, et la transpiration interceptée, il survient telle ou telle espece de fièvre, suivant que la constitution générale qui regne alors, ou le vice particulier des humeurs détermine l'une plutôt que l'autre.

Beaucoup de fievres surviennent pour avoir eu froid.

Pour moi, je pense qu'il périt un plus grand nombre de gens par des fievres de cette nature, que par la guerre, la peste et la famine prises ensemble. En effet, si un Médecin se donne la peine d'interroger en détail un malade qui est attaqué de quelqu'une des maladies aiguës dont nous parlons, sur ce qui a premièrement occasionné sa maladie, il trouvera presque toujours qu'elle est venue ou de ce que le malade a quitté trop tôt quelque habit qu'il portoit depuis

long-temps , ou de ce qu'il a eu froid tout-à-coup , lorsqu'il étoit échauffé. C'est pourquoi j'ai toujours soin d'avertir mes amis , de ne quitter aucun de leurs habits ordinaires , si ce n'est un mois avant le solstice d'été : et je les avertis de même d'éviter soigneusement le froid , lorsqu'ils se sont échauffés par quelque exercice.

5. Mais il faut remarquer ici avec soin que , quoique les maladies dont j'ai à parler sous le nom d'*intercurrentes* , soient presque toutes des maladies essentielles ; il se joint néanmoins souvent aux fièvres stationnaires des accidents qui ressemblent aux maladies intercurrentes qui portent le même nom , et qui ne sont toutefois que des symptômes des fièvres stationnaires. Dans ce cas-là , il ne faut pas employer la méthode qui convient à ces maladies , lorsqu'elles sont essentielles ; mais celles que demande la fièvre de laquelle elles sont des symptômes ; et , pour les traiter , il faut seulement changer quelque petite chose à la méthode de cette fièvre.

Maladies
intercurrentes
sont la
plupart es-
sentielles.

En général , on doit faire grande attention à la fièvre de l'année , et examiner par quel moyen on peut le plus facilement la guérir , si c'est par la saignée , par les sueurs , ou par quelque autre méthode. Faute de cette attention , on prendra très-souvent le change , et on mettra les malades en grand danger.

Si quelqu'un objecte que les accidents que j'appelle *maladies essentielles* , et dont il s'agit maintenant , ne sont réellement que des symptômes : je réponds qu'ils peuvent être quelquefois des symptômes de la fièvre qui dépend de la constitution annuelle ; mais qu'ils sont toujours des symptômes des fièvres qui les produisent nécessairement. Par exemple , dans la pleurésie essentielle , la fièvre est de telle nature qu'elle dépose toujours sur la pleure la matière morbifique. Dans l'esquinancie essentielle , elle dépose toujours la matière morbifique sur le gosier ; et ainsi des autres fièvres intermittentes : au lieu que dans les fièvres stationnaires , cela n'arrive que par accident , et non pas nécessairement , en quoi ces maladies sont très-différentes les unes des autres.

6. Or , pour bien distinguer les maladies que j'appelle *essentiels* , d'avec celles qui sont purement symptomatiques , il faut savoir que les symptômes qui accompagnent le commencement de la pleurésie ou de l'angine , lorsque ces maladies sont de simples accidents d'une fièvre stationnaire , sont entièrement les mêmes que ceux qui accom-

Comment
on peut dis-
tinguer les
maladies es-
sentiels
d'avec les
symptomati-
ques.

SECT. VI.

pagnent cette fièvre quand elle commence. C'est ce qu'on voyoit dans la pleurésie symptomatique dont nous avons parlé, et qui, en 1675, se joignit à la fièvre épidémique. Tout ceux qui étoient atteints de cette pleurésie ressentoient dans le commencement une douleur à la tête au dos et dans les membres. C'étoit-là les symptômes les plus constants et les plus ordinaires de la fièvre épidémique; car ils survenaient, avant qu'il y eût des pleurésies et ils subsistoient après qu'elles eurent cessé.

Mais quand les maladies intercurrentes sont essentielles et primitives, elles arrivent indifféremment dans toute sorte d'années, et n'ont rien de commun avec la fièvre stationnaire qui règne alors. D'ailleurs tous leurs symptômes se manifestent davantage, n'étant point mêlés et confondus avec des symptômes d'une autre nature, et qui appartiennent à une autre fièvre. Outre cela, le temps auquel la plupart des maladies intercurrentes essentielles ont coutume de régner, marque assez souvent à quelle classe il faut les rapporter.

Au reste, le meilleur moyen de distinguer sûrement ces maladies, et toutes les autres, c'est d'être si bien instruit de tous leurs symptômes par des observations exactes et fidèles, qu'à la première inspection, on ne puisse se méprendre dans le diagnostic, quoiqu'il y ait peut-être d'autres différences caractéristiques si subtiles et si délicates qu'il soit impossible de les faire entendre par des paroles.

Comment
il faut traiter
ces différen-
tes sortes de
fièvres.

7. Comme les diverses fièvres intercurrentes doivent leur origine à une inflammation particulière du sang, et propre à chaque maladie (du moins autant que j'ai pu m'en assurer, en examinant soigneusement les symptômes de ces maladies et ce qui arrive dans le traitement), je fais consister l'essentiel de la curation à tempérer et à rafraîchir le sang; et en même-temps je travaille à évacuer la matière morbifique, en variant ma méthode, suivant la nature de chaque maladie, et suivant ce que l'expérience m'a fait voir être le plus propre à la guérir. Et certes le meilleur moyen de réussir dans le traitement de toutes sortes de fièvres, c'est de bien connoître de quelle manière il faut évacuer la matière fébrile, si c'est par la saignée, par les sueurs, par les selles, ou de quelque autre façon.

CHAPITRE II.

De la Fievre rouge.

1. **L**A fievre rouge, autrement fievre écarlate, arrive dans toutes les saisons, mais le plus souvent à la fin de l'été. Elle attaque des familles entieres, mais principalement les enfants. Les malades ont d'abord un frisson et un tremblement, comme dans les autres fievres, et ne sont pourtant pas extrêmement mal. Après cela, toute la peau se trouve couverte de petites taches rouges qui sont en plus grand nombre, d'un rouge plus vif, plus larges et moins uniformes que celles de la rougeole. Ces taches durent deux ou trois jours; après quoi elles se dissipent, et laissent sur la peau des especes d'écailles farineuses qui reviennent et disparaissent deux ou trois fois.

Symptomes
de la fievre
rouge.

2. Comme cette maladie me semble n'être autre chose qu'une médiocre effervescence du sang, produite par la chaleur de l'été, ou par quelque autre cause, je n'y fais rien du tout, et j'abandonne à la Nature le soin de dépurer le sang, et d'évacuer la matiere morbifique par les pores de la peau. C'est pourquoi je n'emploie ni saignée, ni lavements; car je crois que ces remedes, en faisant une révulsion, mêlent davantage avec le sang les particules nuisibles, et empêchent leur séparation: d'un autre côté, je ne donne point de cordiaux, parcequ'ils échaufferoient et agiteroient trop le sang qui n'a besoin que d'un mouvement doux, pour être en état de séparer la matiere morbifique; d'ailleurs les cordiaux pourroient augmenter la fievre.

Maniere de
la traiter.

Il me suffit donc que le malade s'abstienne entièrement de viande et de toute sorte de liqueurs spiritueuses, qu'il ne sorte point, et ne garde pas le lit continuellement. Quand toutes les écailles de la peau sont tombées et que les symptômes ont cessé, je purge doucement le malade suivant son âge et ses forces.

Par cette méthode simple et naturelle, cette maladie qui n'en mérite guere que le nom, se passe sans peine et sans danger. Au contraire, si on fatigue trop le malade, soit en l'obligeant de ne pas sortir du lit, soit en l'accablant de cordiaux et d'autres remedes hors de saison, la maladie

ne manque pas d'augmenter, et le malade périt assez souvent par la faute du Médecin qui a voulu faire trop de remèdes.

Ce qu'il faut faire quand il survient des convulsions.

3. Il faut remarquer néanmoins que, s'il survient des convulsions épileptiques, ou une affection comateuse dans le commencement de l'éruption, ce qui arrive quelquefois aux enfants et aux jeunes gens qui sont atteints de la fièvre rouge, on doit appliquer aussi-tôt un grand et puissant emplâtre vésicatoire à la nuque du cou, et donner tous les soirs un calmant; savoir le syrop diacode, jusqu'à la fin de la maladie, ordonnant au malade de s'abstenir de viande, et de faire sa boisson ordinaire de lait bouilli avec trois fois autant d'eau.

CHAPITRE III.

De la Pleurésie.

En quel temps la maladie survient.

Ses symptômes.

1. CETTE maladie qui est des plus fréquentes, attaque en toute saison, mais sur-tout entre le printemps et l'été; car alors le sang étant échauffé par la chaleur de la nouvelle saison, bouillonne d'une manière extraordinaire, et se déregle dans son mouvement. Les gens d'un tempérament sanguin sont plus sujets que les autres à la pleurésie, comme aussi les paysans et ceux qui supportent de rudes travaux. La maladie commence par un frisson et un tremblement qui sont suivis de chaleur, de soif et des autres symptômes de la fièvre. Quelques heures après, et quelquefois beaucoup plus tard, le malade est atteint d'un côté ou de l'autre, à l'endroit des côtes, d'une douleur vive et piquante, qui tantôt s'étend vers les omoplates, tantôt vers l'épine du dos, et d'autres fois vers le devant de la poitrine. Il est en même-temps affligé d'une toux fréquente qui l'incommode extrêmement, parcequ'elle met en jeu des parties enflammées, ce qui oblige le malade de retenir de temps en temps sa respiration, pour s'empêcher de tousser.

La matière qu'il rend par les crachats est d'abord claire, en petite quantité, et souvent mêlée de particules de sang; ensuite elle est plus épaisse, plus abondante, et mêlée aussi de sang. La fièvre augmente à proportion des symptômes, et elle diminue aussi bien que la toux, le crachement de sang, la douleur piquante, etc.

à mesure que l'expectoration devient plus facile (1).

2. La matière morbifique n'acquiert pas toujours le degré de coction nécessaire pour l'expectoration, et alors ce qu'on rend par les crachats est toujours clair et en petite quantité : d'où il arrive que la fièvre et les autres symptômes ne diminuent en aucune façon, et que le malade périt. Le ventre est quelquefois trop resserré, et d'autres fois trop libre, les selles étant fréquentes et les matières trop liquides.

Quand la pleurésie est violente, et qu'on a négligé de saigner le malade, il arrive quelquefois qu'il ne peut tousser, qu'il a une très-grande difficulté de respirer, et qu'il est prêt à suffoquer, parceque l'inflammation est si grande, que la poitrine ne sauroit se dilater autant qu'il est nécessaire pour la respiration, sans causer une très-vive douleur (2); d'autres fois après une violente inflam-

CHAP. III.

(1) *Aretée* décrit excellemment la pleurésie en ces termes :

« Elle est accompagnée d'une douleur aiguë, qui s'étend jusqu'au gosier, et dans quelques-uns jusqu'au dos et aux épaules.
« Cette douleur est suivie de difficulté de respirer, de veilles, de nausées, de rougeur des joues, et d'une toux sèche. Les crachats viennent difficilement, et ils sont pituiteux, fort sanguinolents, ou jaunâtres. Le mal est plus grand, si les crachats ne sont pas sanguinolents, ou s'il survient un délire ou un coma ». Cet Auteur dit aussi que les pleurétiques guérissent, ou périssent, dans sept jours ou dans quatorze jours, selon la violence des symptômes; ou si la maladie dure jusqu'au vingtième, il leur vient un empyème. Voyez *Aretée*, liv. 1, chap. 10.

(2) Les causes de ce symptôme ayant été très-exactement et très-clairement expliquées par le Docteur *Hoadley*, nous rapporterons ici son sentiment là-dessus. Différents obstacles, dit-il, peuvent empêcher le poumon de se dilater et de se contracter librement et facilement. Les uns sont extérieurs, les autres intérieurs. Les obstacles extérieurs sont premièrement une adhérence à la plevre; secondement une quantité de liquide extravasé qui occupe une partie de la cavité de la poitrine, et ne laisse pas au poumon l'espace nécessaire pour ses mouvements.

Quant à l'adhérence du poumon à la plevre, c'est un cas si commun, que le nombre de ceux que l'on trouve par l'ouverture avoir des adhérences, surpasse de beaucoup le nombre de ceux à qui on n'en trouve point; mais ces adhérences sont peu étendues, sinon en des sujets qui ont été fort malades.

Tandis que l'adhérence est ainsi peu étendue, et que la personne jouit d'une santé passable, le poumon peut se dilater et se contracter avec assez de liberté, et la respiration n'est pas beaucoup gênée. Mais lorsque l'adhérence est fort étendue, et que le poumon et la plevre sont enflammés, non seulement cela gêne beaucoup la respiration, mais encore augmente la maladie.

Q iv

Sæct. VI.

mation, et faute d'avoir saigné dans le commencement (1), le mal prend par la voie de la suppuration, et forme un empyème; alors, quoique la fièvre primordiale cesse entièrement, ou du moins diminue beaucoup, le malade n'est pas hors d'affaire, mais il tombe dans la fièvre lente, et périt enfin par la phthisie.

Alors le symptôme qui fait juger le plus sûrement qu'il y a une adhérence, c'est lorsque le malade ne peut se coucher que sur un des côtés sans douleur, et avec une facilité passable de respirer. L'adhérence est toujours du côté sur lequel le malade se couche aisément.

Car, premièrement, lorsque le malade est couché sur le côté opposé, le poids du lobe qui est adhérent tend à le séparer de la pleure; au lieu que quand le malade est couché sur le côté où est l'adhérence, cela n'arrive pas.

Secondement, lorsqu'il y a adhérence, et que les parties sont enflammées, le mouvement de la respiration doit se faire avec plus d'étendue au côté opposé, afin de soulager les parties souffrantes. Mais lorsque le malade est couché sur le côté opposé, cette situation non seulement empêche ce côté de soulager l'autre, les côtes sur lesquelles le malade est couché ne pouvant se mouvoir librement; mais elle oblige aussi le côté souffrant d'exécuter la plus grande partie du mouvement de la respiration, ce qui doit nécessairement augmenter la douleur et la difficulté de respirer.

Il y a quelquefois des adhérences des deux côtés de la poitrine, lesquelles par les mêmes raisons ne gênent que peu ou point du tout la respiration avant qu'il survienne quelque autre maladie du poulmon ou de la pleure. Et lorsque cette maladie cause une inflammation ou une suppuration, un des côtés est ordinairement plus affecté que l'autre, et par conséquent il y a à peu près les mêmes symptômes que quand l'adhérence n'est que d'un côté seulement.

Dans les poulmons qui ont long-temps souffert, l'adhérence s'étend peu à peu, et quelquefois devient universelle. C'est ce que j'ai vu moi-même plus d'une fois, et qui mérite attention. Voyez l'Auteur, *Leçons sur les organes de la respiration*, p. 76, 77.

(1) Le traitement de cette maladie consiste principalement dans la saignée, qui est extrêmement utile, non seulement dans les jeunes gens, mais encore dans les personnes âgées, parcequ'ordinairement celles-ci ont plus de sang, et que leur sang est plus épais, plus visqueux, et produit des inflammations plus violentes; c'est pourquoi on doit réitérer la saignée suivant leurs forces. Il faut avoir grand soin de proportionner la saignée aux forces, et de régler tellement la quantité de sang qu'on n'en tire ni trop, ni trop peu. Le trop non seulement arrête l'expectoration, mais augmente l'engorgement que l'on vouloit dissiper, ou le fait tourner en gangrene. Le trop peu ne servant qu'à faciliter le cours du sang vers la partie affectée, augmente par ce moyen l'engorgement et l'inflammation. Voy. Hoffmann, *Méd. rat. systemat. tom. IV, part. 1, p. 435.*

3. Or quoique la pleurésie, quand elle est une maladie essentielle, doive sa naissance à une inflammation particulière et spécifique du sang, elle ne laisse pas de survenir quelquefois par accident à d'autres fièvres, de quelque genre qu'elles soient ; savoir, lorsque la matière fébrile se jette sur la plevre, ou sur les muscles intercostaux (1). Cela arrive pour l'ordinaire dans le commencement de la fièvre, la matière morbifique étant encore crue, et n'ayant pas eu le temps de subir la coction et la préparation nécessaire pour être évacuée par les endroits convenables.

CHAP. III.

La pleurésie est quelquefois symptomatique.

La cause la plus commune de cet accident, c'est l'usage que l'on fait mal à propos des remèdes chauds : en quoi péchent certaines femmes de condition qui, ayant de la charité pour les pauvres, feroient beaucoup mieux de leur donner des aliments, que de se mêler de les médicamenter. Il est vrai que leur vue, si toutefois elles en ont aucune, est d'exciter la sueur dès le commencement de la fièvre ; mais elles ne voient pas les funestes suites de cette manœuvre téméraire qui, en troublant la nature, l'oblige à se débarrasser par où elle peut des humeurs encore crues ; car alors la matière fébrile ne manque pas de se jeter tantôt sur les membranes du cerveau où elle

Nous joindrons ici une excellente remarque du Docteur Huxham au sujet de la saignée dans les maladies du poulmon. « La saignée, dit-il, bien loin d'être utile dans les maladies du poulmon, lorsque l'expectoration se fait bien, l'arrête au contraire entièrement ; ainsi elle n'est indiquée en aucune façon, à moins qu'il n'y ait une pléthore manifeste, ou une douleur aiguë, ou une difficulté de respirer, ou que le malade ne crache du sang tout pur en assez grande abondance pour que la saignée soit nécessaire ». Voyez Huxham, de aëre et morb. epid. p. 52.

(1) La surface interne des côtes, les muscles intercostaux, le diaphragme, et toute la surface externe du poulmon et du péricarde sont très-exactement recouverts de la plevre, membrane forte et unie qui tapisse toute la cavité de la poitrine, et forme, par ses duplicatures, le médiastin qui partage cette cavité en deux.

Dans l'état de parfaite santé, la plevre est souple et flexible par tout, afin de pouvoir se prêter au mouvement continu des parties qu'elle couvre ; mais comme elle a beaucoup d'arteres, de veines et de nerfs, elle est nécessairement susceptible d'engorgement, d'inflammation, de douleur et de suppuration, de même que les autres parties du corps. Ainsi lorsqu'elle est attaquée quelque part de l'un de ces accidents, cela doit troubler beaucoup l'action des parties sur lesquelles elle s'étend ; et, selon que l'endroit affecté est appliqué aux côtes, ou au diaphragme, les côtes ou le diaphragme seront gênés dans leur mouvement. Idem. p. 71, 72.

SECT. VI.

produit la phrénésie, tantôt sur la plevre où elle cause la pleurésie, sur-tout lorsque l'âge et le tempérament des malades y contribue, et que d'ailleurs on est entre le printemps et l'été, qui est la saison où les fievres tournent plus aisément en pleurésie.

Etat du sang
dans cette
maladie.

4. Le sang que l'on tire dans cette maladie semble montrer qu'elle vient réellement du transport de la matière fébrile sur la plevre, ou sur les muscles intercostaux. Ce sang, lorsqu'il est refroidi, du moins celui que l'on tire après la première saignée, ressemble par sa superficie à du suif fondu, ou à du pus : c'est quelque chose néanmoins de bien différent du pus, et qui n'est point liquide comme le pus, car quand on sépare cette partie d'avec le reste du sang, on trouve que c'est une pellicule tenace, ou une coëne assez épaisse, composée de fibres comme le reste du sang; et peut-être n'est-ce autre chose que des fibres du sang, qui, ayant perdu leur enveloppe rouge et naturelle, en se déposant sur la partie enflammée, se sont jointes ensemble, et ont formé la pellicule blanche dont il s'agit.

Mais il est bon de remarquer, pour le dire en passant, que si le sang, quand il sort de la veine, ne darde pas horizontalement, mais tombe perpendiculairement après avoir coulé le long du bras, souvent il ne forme pas de pellicule blanche, quoiqu'il sorte avec impétuosité; phénomène dont j'avoue que je ne sais pas la raison. Une saignée où le sang coule de la sorte, soit parceque l'ouverture est trop petite, soit par quelque autre raison, ne soulage pas autant le malade que lorsque le sang darde horizontalement; et d'ailleurs quand le sang coule ainsi le long du bras, il ne se trouve point dans les palettes de la couleur de celui des pleurétiques. J'ai encore observé que, de quelque manière que soit venu le sang, si on le remue avec le doigt aussi-tôt après la saignée, sa superficie sera rouge et vermeille comme dans les autres maladies.

Mais quelle que soit la couleur du sang dans la pleurésie, et quelque dangereuse que soit cette maladie, il est aisé de la guérir, si on la traite comme il faut; et on peut en venir à bout aussi sûrement que l'on vient à bout de quantité d'autres maladies.

Ce que c'est
que la pleu-
résie.

5. Après avoir examiné soigneusement les différents symptômes de la pleurésie, je crois qu'elle n'est autre chose qu'une fièvre provenant d'une inflammation particulière du sang, et par laquelle la nature dépose la ma-

tière morbifique sur la pleure (1), et quelquefois sur les poumons : dans ce dernier cas c'est une péripneumonie (2), maladie qui, selon moi, ne diffère de la pleurésie qu'en ce que l'inflammation est plus grande et plus étendue.

6. Le but que je me propose dans le traitement de la pleurésie (3), c'est d'appaier l'inflammation du sang, et intentions curatives dans cette maladie.

(1) La vraie pleurésie est une inflammation du sang causée par le séjour de ce liquide dans les petits vaisseaux des bronches, découverts par le célèbre Ruisch, et qui servent uniquement à la nutrition des membranes, des vésicules et des vaisseaux du poumon. C'est pourquoi le poumon est principalement affecté dans cette maladie, mais seulement à sa surface extérieure. La vraie pleurésie est accompagnée d'une plus grande difficulté de respirer, que la fausse; il y a un crachement de sang, et la maladie se termine par l'expectoration. La fièvre y est plus aiguë, mais la douleur n'est pas si piquante, ni la partie affligée si sensible que dans la fausse pleurésie. *Hoffmann, Med. rat. system. t. 4. part. 1. p. 417.*

Dans la fausse pleurésie la douleur de côté est très-aiguë et très-piquante, et elle augmente lorsqu'on touche la partie affectée. Le malade ne sauroit se tenir couché sur le côté souffrant; il a une toux sèche, sans crachats pituiteux ou sanglants; néanmoins si la toux est violente, elle augmente la douleur. Cette maladie est pareillement accompagnée de fièvre, et d'un pouls dur, fréquent et concentré. Elle ne demande pas la saignée, à moins qu'il n'y ait pléthore, et pour l'ordinaire elle se termine heureusement et promptement vers le septième jour par une sueur douce et une transpiration plus abondante, et elle n'est point dangereuse.

Boerhaave observe qu'il y a deux sortes de pleurésie, l'une sèche, et l'autre humide. La dernière se guérit aisément; mais la première est ordinairement dangereuse; ainsi il est nécessaire de les distinguer. La pleurésie humide est accompagnée d'un crachat symptomatique d'une matière gluante et jaunâtre, teinte de sang, laquelle vient de la partie enflammée du poumon avec de grands efforts. Mais dans la pleurésie sèche les crachats sont clairs et viennent du gosier; ce qui montre que la matière inflammatoire ne s'expectorera pas. Voyez *Prax. Méd. part. 4, p. 164.*

(2) La douleur qui accompagne la péripneumonie est tensive, obuse et pesante, plutôt qu'aiguë, et s'étend jusqu'au dos et aux épaules. Mais la difficulté de respirer est plus grande que dans la pleurésie, et elle est aussi accompagnée d'anxiété et de crachats de différentes couleurs qui viennent difficilement. Car dans cette maladie les vaisseaux du poumon qui portent le sang d'un ventricule du cœur à l'autre sont affectés, étant engorgés d'un sang fort épais, qui tend à la coagulation. C'est pourquoi la péripneumonie est plus dangereuse, et cause aisément la mort, sur-tout si le malade est âgé, et si on a manqué de rafraîchir à propos le sang. *Hoffmann, Med. rat. system. t. 4, part. 1, p. 428.*

(3) Comme la stagnation du sang qui dérange la circulation

de détourner par des évacuations convenables les particules enflammées qui se sont jetées sur la pleure, et ont causé tout le désordre.

SECT. VI. Pour remplir ces indications, ma plus grande espérance est dans la saignée. Ainsi dès que je suis appelé auprès du malade, je lui fais tirer sur-le-champ environ

Détail du traitement.

est la seule cause prochaine de cette maladie, tout le traitement consiste à dissiper l'engorgement, et à rétablir la circulation; et pour cela il faut remplir les indications suivantes. 1°. Empêcher que l'inflammation et la stagnation du sang n'augmentent; 2°. délayer et atténuer le sang épaissi; 3°. ramollir et relâcher la partie affligée, où le spasme, la douleur, et l'abondance du sang qui s'y est porté, ont produit une tension, et faire en sorte que le sang qui y séjourne en puisse être chassé et remis en mouvement, par le moyen du sang artériel qui y abordera; 4°. enfin, aider l'expectoration de la matière visqueuse, sanguinolente ou purulente qui est logé dans les bronches, et empêcher qu'il ne se forme un abcès, ou un empyème.

Il faut saigner plus ou moins copieusement et plus ou moins fréquemment, selon les forces du sujet, la violence de la maladie, etc. L'ouverture de la saignée doit être grande afin de dissiper plus aisément l'inflammation, et plutôt l'on saigne, plus la saignée est utile. Les délayants et les discutifs servent admirablement à détruire la viscosité du sang; à quoi l'eau de gruau ou l'eau d'orge adoucie avec le miel, comme aussi le petit lait, réussissent très-bien, étant bus chauds. On peut beaucoup diminuer la douleur et la tension de la partie affligée, en y appliquant et y tenant une vessie remplie d'une décoction chaude de drogues émollientes faites dans le lait, comme de fleurs de sureau, de mélilot, de camomille, d'oignons de lis, de racines de guimauve, de têtes de pavots, de graine de lin et de fenugrec, etc.

Le laoch suivant aidera beaucoup l'expectoration.

Prenez huile fraîche d'amandes douces, demi-once; blanc de balcine, deux gros; safran en poudre, dix grains; syrop violet et sueur fin, de chacun une once et demie. Faites un loach dont le malade prendra souvent une cuillerée, ou seule, ou délayée dans un petit verre d'eau de gruau chaude, ou de petit lait chaud.

Il faut tenir le ventre libre par des lavements émollients, éviter également l'extrémité du froid et du chaud, et ne rien boire de froid. Tous les remèdes qui agissent fortement par les urines, par les sueurs ou par les selles, doivent être soigneusement bannis. Les narcotiques sont nuisibles aux gens âgés, et lorsque les humeurs sont épaisses, et l'inflammation considérable. Il ne faut pas donner dès le commencement de la maladie les expectorants, mais attendre que la matière soit cuite, visqueuse, et en état d'être évacuée par les crachats; autrement on attireroit sur les poutons une grande abondance d'humeurs.

V. Hoffmann, Med. rat. syst. t. 4, part. 1, de feb. pneum. sparsim.

dix onces de sang au bras du côté de la douleur (1), et aussi-tôt après la saignée je lui fais donner la potion suivante. CHAP. III.

Prenez eau de coquelicot, quatre onces; sel de prunelle, un gros; syrop violat, une once: mêlez tout cela pour une potion. Potion rafraîchissante

En même temps j'ordonne l'émulsion suivante.

Prenez sept amandes douces pelées; semences de melon et de concombre, de chacune demi-once; graines de pavot blanc, deux gros: brayez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant peu à peu par dessus eau d'orge, une livre et demie; eau rose, deux gros; ajoutez sucre candi, demi-once: faites une émulsion dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures. Emulsion.

J'ordonne aussi l'usage fréquent des remèdes pectoraux. Par exemple.

Prenez décoction pectorale, deux livres; syrops violat et de capillaire, de chacun une once et demie. Mêlez cela pour un apozème, dont le malade prendra demi-livre trois fois dans la journée. Apozème pectoral.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; syrops violat et de capillaire, de chacun une once; sucre candi, demi-gros. Mêlez tout cela pour un looch, que le malade sucera souvent dans la journée. Looch pectoral.

On peut donner avec beaucoup d'utilité pour la même fin l'huile d'amandes douces, ou l'huile de lin, seules, quand elles sont nouvelles.

7. Pour ce qui est du régime, j'interdis absolument la viande, et même les bouillons de viande les plus légers. J'ordonne à la place les décoctions d'orge et d'avoine, et les panades, et pour boisson ordinaire, la tisane faite avec l'orge, les racines d'oseille, de réglisse, etc. et quelquefois la petite bière. Régime.

J'ordonne aussi le liniment suivant.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; onguent rosat, et onguent d'althea, de chacun une once. Mêlez tout cela pour un liniment, dont on frottera matin et soir le côté Liniment émollient.

(1) La pratique la plus ordinaire et la plus autorisée est de saigner du côté opposé à la douleur, afin d'opérer plus sûrement la révulsion, c'est-à-dire de détourner plus aisément le sang, et d'empêcher qu'il n'abonde en si grande quantité sur la partie affligée, ce qui est nécessaire pour que l'inflammation puisse se résoudre.

douloureux ; et on appliquera par dessus une feuille de choux.

SECT. VI.

Je continue ces remèdes pendant toute la maladie.

Comment
il faut régler
les saignées.

8. Si la douleur est violente, je réitère la saignée dès le premier jour que je suis appelé, et je fais tirer une pareille quantité de sang que la première fois. J'en fais de même le second, le troisième et le quatrième jour, si la douleur et les autres symptômes continuent avec violence. Mais si la maladie et le danger diminuent, ou si le malade est trop foible pour soutenir des saignées si proches les unes des autres, je me contente d'en faire d'abord deux de suite, et je mets entre les autres un jour ou deux d'intervalle. Ma règle en cela est d'avoir égard aux contr'indiquants, savoir, d'un côté à la violence de la maladie, et de l'autre, à la foiblesse du malade.

Et quoique dans la pratique de la Médecine je saigne plus ou moins, suivant l'exigence du cas, toutefois j'ai rarement vu de pleurésie confirmée qui ait été guérie sans avoir tiré environ quarante onces de sang. Il est vrai que dans les enfants, une ou deux saignées suffisent d'ordinaire. La diarrhée qui survient quelquefois ne doit pas empêcher le nombre de saignées que nous avons dit ; et elles l'arrêteront bientôt, quand même on n'emploiera aucun astringent.

Comment
il faut em-
ployer les lu-
vemens.

9. Je ne fais pas donner de lavemens, ou si j'en fais donner, c'est le plus loin des saignées qu'il est possible, et ils sont composés très-simplement, savoir avec le lait où l'on a dissous du sucre.

Importance
de faire lever
le malade
chaque jour.

10. Pour que le malade ne s'échauffe pas trop, je lui permets de se tenir levé tous les jours pendant quelques heures à proportion de ses forces. Cela est d'une telle conséquence dans cette maladie, que si on oblige le malade de garder continuellement le lit, ni les saignées réitérées, ni les autres remèdes, quelques rafraîchissans qu'ils soient, ne serviront quelquefois de rien du tout contre les symptômes de la maladie.

En quel
temps il faut
purger.

11. Aussi-tôt après la dernière saignée, et peut-être même plutôt, tous les symptômes diminueront, et le malade ne sera pas long-temps ensuite à reprendre ses forces ; quoiqu'il faille encore durant quelques jours lui retrancher absolument toute liqueur spiritueuse, et tout aliment solide. Quand il aura repris ses forces, il sera à propos de le purger doucement.

Pourquoi
l'Auteur ne

12. Si quelqu'un est étonné de ce que je ne parle pas

même de l'expectation, bien loin de me tourmenter à chercher les moyens de l'exciter pendant les divers temps de la maladie ; il saura que j'ai gardé exprès le silence sur cet article, parceque j'ai toujours cru qu'il étoit extrêmement dangereux de compter sur une pareille évacuation pour la guérison de la pleurésie. Car sans parler de la longueur ennuyeuse de cette méthode, il arrive assez souvent qu'une certaine quantité de la matiere morbifique ayant subi une coction convenable, et peut-être même ayant été évacuée par les crachats, le reste demeure crud, malgré l'usage des meilleurs maturatifs et expectorants ; en sorte que les crachats tantôt vont assez bien, et tantôt se suppriment entièrement ; alternative infiniment dangereuse pour le malade, qui ne peut échapper de la mort que par l'expectation, de laquelle néanmoins le Médecin n'est nullement maître.

Au contraire, par le moyen de la saignée je suis le maître d'évacuer la matiere morbifique, et l'ouverture de la veine me tient lieu pour cela de la trachée artère (1). J'ose même assurer hardiment que la pleurésie qui est regardée avec raison comme une maladie des plus meurtrières, quand on la traite suivant la méthode que je condamne, se guérit aussi sûrement qu'une autre maladie, si on la traite

(1) Il est absurde de vouloir exciter l'expectation dans une simple pleurésie. Rien n'est si utile dans ce cas-là que la saignée copieuse et fréquente, et faite de bonne heure, avec les boissons délayantes et adoucissantes prises chaudes ; car en même-temps que ces boissons humectent le sang, elles relâchent les fibres trop tendues, et atténuent peu à peu les humeurs épaissies, sur-tout si l'on emploie d'une manière convenable le nitre et le camphre, avec lesquels on peut mêler de temps en temps l'opium, pour diminuer la violence de la douleur. Comme l'opium relâche puissamment, il convient, par cette raison, dans toutes les maladies où il y a une trop grande tension ; car il modère la trop grande rapidité de la circulation, et facilite merveilleusement la coction de la matiere morbifique : de là vient qu'on voit souvent dans l'urine un sédiment copieux après l'usage de l'opium.

La vraie pleurésie ne demande pas plus de remèdes pectoraux, des loochs, et semblables, que n'en demande une inflammation de la jambe, ou la goutte même. Les fomentations y sont beaucoup plus utiles ; souvent elles soulagent la douleur, et procurent la guérison. Les ventouses sont aussi d'un très-grand secours dans une douleur vive et opiniâtre, lorsque tout le reste est inutile. Quand la maladie est fort violente, on emploie quelquefois les vésicatoires. Voy. *Huxham, de Aëre et morb. epid.* p. 64, 65.

SECT. VI.

par la saignée répétée, sans parler qu'on la guérit ainsi en très-peu de temps. D'ailleurs je n'ai pas encore trouvé que ce grand nombre de saignées ait nui le moins du monde à aucun malade, comme pourroient croire les ignorants (1).

(1) La méthode générale de traiter les fièvres qui attaquent les organes de la respiration est si judicieusement exposée en peu de mots par le Docteur *Hooley*, que je joindrai ici tout ce qu'il dit sur cette matière, tant pour suppléer à ce qui manque à notre Auteur, que pour faire connoître davantage les excellentes règles que donne ce Docteur, et en rendre par ce moyen l'utilité plus universelle.

Lorsqu'un Médecin, dit-il, trouve un malade attaqué d'une fièvre, avec chaleur, soif et insomnie, et en même-temps d'une violente douleur de côté, de toux, de difficulté de respirer, ou d'autres symptômes qui montrent que les organes de la respiration sont lésés, il doit s'informer soigneusement du commencement de la maladie, et examiner avec attention tous les symptômes, afin de juger si les accidents qui blessent la respiration sont l'effet, ou la cause de la fièvre.

S'il paroît évidemment que ces accidents viennent de la fièvre, le Médecin doit reconnoître ensuite la nature et le caractère de cette fièvre indépendamment des symptômes qui regardent la respiration; car quoiqu'il faille avoir égard à la violence de la douleur et à la grande difficulté de respirer, et y apporter soulagement, néanmoins la guérison du malade dépend essentiellement de la guérison de la fièvre.

Et comme on sait par expérience qu'il y a une grande variété dans les fièvres; que les unes au lieu de diminuer, s'augmentent plutôt par la saignée, tandis que les autres ne cedent presque à aucune méthode, sans y joindre plusieurs saignées; que les unes empirent par un régime chaud, et cedent bientôt à un régime rafraîchissant, tandis que d'autres sont accompagnées de tant de faiblesse, qu'elles demandent l'usage continué des cordiaux les plus chauds; que quelques-unes ne peuvent soutenir le plus doux laxatif, sans qu'il survienne ensuite une dangereuse diarrhée, tandis que d'autres augmentent visiblement si on manque de tenir le ventre ouvert, en donnant chaque jour des lavemens, ou de petites doses de rhubarbe; que quelques-unes cedent tout-à-coup, comme par enchantement, à l'usage des vésicatoires, tandis que d'autres bien loin d'y céder, augmentent au contraire par la douleur et l'incommodité qu'ils causent, etc. comme il y a, dis-je, une si grande variété dans la nature des fièvres, et par conséquent dans la manière de les traiter; et comme les maladies aiguës qui attaquent les organes de la respiration, accompagnent souvent chacune de ces sortes de fièvres, et en dépendent, il est impossible d'établir une méthode générale pour les traiter; mais tout dépend nécessairement du jugement du Médecin, jugement qui est formé sur l'état de chaque malade particulier.

C'est pourquoi je tâcherai de marquer les moyens de juger dans les cas particuliers quelle méthode on doit suivre préféra-

13. Il est vrai qu'en traitant la pleurésie, j'ai souvent cherché à pouvoir la guérir, sans être obligé de répandre tant de sang, savoir en procurant la résolution, ou l'expectoration de l'humeur morbifique. Mais je n'ai jamais pu trouver de méthode qui égale celle de la saignée, laquelle j'emploie avec un succès merveilleux, sans attendre l'expectoration, et malgré le funeste pronostic qu'Hippocrate fait de la pleurésie sèche.

CHAP. III.

Grande utilité de la saignée dans la pleurésie.

blement aux autres dans le traitement de ces maladies; s'il est plus à propos d'employer les saignées répétées, ou les rafraîchissants, ou les échauffants, ou les vésicatoires.

Je sens bien que j'entreprends ici une chose très-difficile, et qu'il n'est peut-être pas possible d'établir aucune règle sûre pour juger tout d'un coup de la nature d'une fièvre, et de la méthode particulière qu'il faut suivre en la traitant. Mais je ne doute pas qu'on ne puisse au moins reconnoître par quelques signes évidents quand il faut abandonner quelqu'une de ces méthodes, et ne pas la suivre obstinément.

Quoique l'on convienne de la difficulté qu'il y a de déterminer le genre de fièvre qui accompagne la pleurésie, par exemple, aussi promptement que la violence de la douleur et le danger de la maladie le demande; néanmoins si l'on sait que des fièvres différentes exigent nécessairement des traitements différents, on pourra aussi être assuré que celles qui demandent la même méthode, ne céderont pas toutes également au même degré de cette méthode; c'est-à-dire, par exemple, que celles où il faut saigner, auront besoin d'un nombre de saignées plus ou moins grand. D'un autre côté, si une ou deux saignées n'apportent que peu ou point de soulagement, et si au contraire le pouls baisse et que les forces diminuent, tandis que la douleur latérale et la difficulté de respirer subsistent aussi violemment que jamais, ou à peu près, on pourra être assuré que cette méthode ne convient point à la fièvre, et qu'il seroit dangereux de réitérer la saignée. Voilà donc la véritable marque à quoi on connoitra quand il faudra abandonner la saignée.

J'ai pris pour exemple la saignée, parceque l'on convient généralement que c'est le premier pas que l'on doit faire dans le traitement de la pleurésie, et qu'en effet la violence de la douleur et la difficulté de respirer la demandent absolument; et aussi parceque la saignée fournit le moyen d'examiner les altérations qu'a souffert le sang dans cette fièvre; ce qui, joint à la connoissance de l'état du pouls et de la force du malade avant et après la saignée, sert beaucoup à déterminer s'il faut l'échauffer ou le rafraîchir.

Si le malade est vigoureux et pléthorique, et qu'il ait de gros vaisseaux, si son pouls est élevé, et que les forces se soutiennent avant et après la saignée, si le sang est vermeil, avec peu ou point de sérosité, ou s'il est fort visqueux, il est évident qu'on doit réitérer la saignée, et cela autant de fois que les symptômes le demanderont, et qu'on doit s'attacher à la méthode des rafraîchissants et des adoucissants. Vers le déclin de l'in-

Part. I.

R

ΑΡΧΗ ΤΗΣ ΚΑΤΑΦΛΕΓΗΣ ΤΗΣ ΠΛΗΘΟΡΙΑΣ

SECT. VI.

Piquure du
tendon par
la saignée.

14. Le traitement de la pleurésie consistant donc presque entièrement dans l'usage de la saignée réitérée, il arrive très-souvent dans les endroits éloignés des villes considérables, que d'ignorants Chirurgiens ou des Médecins de villages piquent le tendon, ce qui met le malade en grand danger de perdre le bras, et même la vie. C'est pourquoi j'ai cru qu'il seroit à propos de joindre ici la manière de remédier à un si fâcheux accident.

inflammation on pourra, si la douleur continue, appliquer les vésicatoires, qui ne manqueront guère de réussir.

Mais si le malade est d'un tempérament foible et délicat, si les forces lui manquent, et que son poulx s'affaisse par la saignée, si en même-temps la douleur et la difficulté de respirer continuent, il y a sujet de croire qu'il seroit trop dangereux de saigner davantage, que le cerveau pourroit être attaqué, qu'il pourroit survenir des syncopes, et d'autres accidents fâcheux; ainsi on doit alors s'abstenir de saigner, comme il a été dit auparavant. Le sang est alors ou fort visqueux, ou fort coulant, et comme dissous, ayant toutes ses parties mêlées ensemble, et le peu d'épais qui s'y trouve se brise dès qu'on le touche tant soit peu, et se mêle avec le reste.

Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque le sang est fort visqueux, le sel volatil, ou l'esprit volatil de corne de cerf, le sel volatil de succin, et semblables, donnés en dose convenable de trois en trois, de quatre en quatre, ou de six en six heures, suivant le besoin, en y joignant un régime chaud, sont très-utiles, et soulagent quelquefois sur le champ. On peut appliquer aussi les vésicatoires dès qu'on voit que le poulx baisse et que les forces diminuent, car ils produisent le même effet que les sels volatils. C'est apparemment dans des cas semblables que le sang de bouquetin et la fiente de cheval ont réussi, à cause de leurs sels ou esprits volatils; ce qui les a mis en réputation pour la cure de la pleurésie.

Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque le sang est dissous, les vésicatoires et les sels volatils ne conviennent pas, mais les acides en grandes doses, en y joignant quelques cordiaux, comme la thériaque, etc.

Je ne propose tout cela que comme des vues qui peuvent conduire à la véritable méthode curative, c'est-à-dire, à la méthode la plus convenable à la fièvre qui accompagne les maladies aiguës qui attaquent la respiration. Cependant je ne prétends pas qu'on suive obstinément aucune de ces méthodes lorsque la douleur ou la fièvre y résiste; il faut au contraire les varier, selon que les symptômes le demandent.

L'Auteur, pour appuyer ce qu'il dit des différentes manières de traiter ces sortes de fièvres, cite un endroit de Sydenham, tiré de la Sect. V. Chap. V. num. 9. et ensuite un autre tiré des *Exercitationes Medicæ*, du Docteur Tabor. Le voici.

« Tout cela est encore confirmé par une fièvre d'un certain genre, qui ces dernières années a été très-faule au peuple de ce pays-ci, et qui regnoit tantôt dans une saison de l'année,

15. Ceux à qui on pique le tendon ne sentent pas aussitôt de la douleur, mais seulement douze heures après; et ils ne la sentent pas tant à l'ouverture de la veine que vers l'aisselle. C'est-là que la douleur se fixe, et elle se fait principalement sentir quand on étend le bras. Cependant la tumeur qui se forme à l'endroit blessé n'est pas fort considérable, et surpasse à peine la grosseur d'une noisette; mais il sort continuellement de l'ouverture une humeur

CHAP. III.

Comment
il faut y re-
médier.

» et tantôt dans une autre. C'étoit une fièvre pleurétique. Elle
 » commençoit par un frisson et un tremblement considérables,
 » qui annonçoient une issue de la maladie d'autant plus funeste,
 » qu'ils durent plus long-temps. Dès qu'ils cessoient, il sur-
 » venoit une douleur aiguë, et souvent spasmodique au côté
 » droit, un abattement considérable, une difficulté de respi-
 » rer, une grande oppression et pesanteur de poitrine. La
 » chaleur n'étoit pas ordinairement fort violente, le pouls étoit
 » fréquent ou dur, la toux fréquente, la soif considérable, le
 » ventre lâche ou resserré. L'urine ne donnoit aucun sédi-
 » ment, et étoit de couleur de paille. Une insomnie opiniâtre
 » continuoît pendant toute la maladie; mais il n'y avoit point
 » de délire. D'abord la toux étoit sèche; mais au bout d'en-
 » viron vingt-quatre heures les malades crachoient une matière
 » claire et teinte de sang, et cette expectoration étoit fré-
 » quente; ensuite la toux augmentoit, et devenoit presque con-
 » tinuelle, la matière des crachats étant plus abondante et plus
 » épaisse. La maladie se terminoit par une expectoration très-
 » copieuse, ou bien le malade étoit suffoqué par une pîuite ex-
 » trêmement visqueuse qui restoit dans le poumon; ce qui arri-
 » voit ordinairement le neuvième jour, rarement plus tard, et
 » souvent plutôt, sur-tout si l'on avoit mal à propos réitéré la
 » saignée.

» Peu de malades, à moins qu'ils ne fussent jeunes, robustes
 » et pléthoriques, pouvoient soutenir la saignée sans inconvé-
 » nient. Dans ceux-là, deux et quelquefois trois saignées faites
 » les premiers jours de la maladie, étoient utiles; dans les
 » autres il falloit s'en abstenir entièrement, ou ne saigner pas
 » plus tard que quelques heures après la première attaque,
 » encore une pareille saignée étoit extrêmement dangereuse, à
 » moins qu'on ne donnât aussitôt un émétique, et ensuite
 » continuellement des expectorants, car la maladie étoit de
 » telle nature, qu'excepté dans les pléthoriques, la guérison
 » s'opéroit entièrement par le moyen d'une abondante expec-
 » toration d'une pîuite visqueuse qui sortoit plus facilement et
 » plus copieusement quand on ne saignoit pas que quand on
 » saignoit. Dans les sujets qui n'étoient pas pléthoriques, la
 » saignée arrêtoit d'ordinaire l'expectoration, et produisoit une
 » grande difficulté de respirer, et un râlement; et plus on la
 » réitéroit, plus les symptômes augmentoient, et plutôt les
 » malades mouroient ».

L'Auteur continue.

Il ne faut pas douter que les Médecins qui ont beaucoup de

R ij

ΔΙΦΥΟΝΤΙ ΚΑΥΤΗΡΙΩ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΛΙΝ

SECT. VI.

aqueuse ou sérosité, qu'on doit regarder comme le signe le plus certain de la piquure du tendon. Voici la manière de traiter cette piquure, ainsi que je l'ai vu de mes propres yeux (1).

Cataplasme
émollient.

Prenez racines d'oignons de lis, quatre onces. Faites-les cuire dans deux livres de lait de vache, jusqu'à ce qu'elles soient bien ramollies, et coulez le lait. Prenez ensuite farines

pratique, et qui voient continuellement des fièvres, n'acquièrent une connoissance qu'ils ne sauroient communiquer aux autres, et par le moyen de laquelle ils peuvent jeger plus promptement et plus facilement de la nature d'une fièvre, et par conséquent de la méthode curative qui y convient, que les autres qui n'ont pas les mêmes occasions : mais cela n'empêche pas que les autres ne doivent être sur leurs gardes, et tâcher de se former des règles et des maximes de pratique, soit pour acquérir avec le temps cette sagacité, soit pour éviter les fautes où ils pourroient tomber.

Quoique les vnes que j'ai proposées paroissent peut-être trop générales, on ne doit pas néanmoins les mépriser ou les négliger entièrement, parcequ'elles peuvent servir dans le traitement de toutes les fièvres en général, comme dans celles en particulier qui sont accompagnées de maladies qui attaquent les organes de la respiration ; et parceque le Médecin est toujours maître de les suivre ou non, suivant que les différentes combinaisons des symptômes paroîtront l'exiger.

Ainsi ne les ai-je proposées que pour obéir à une coutume trop ordinaire, qui est de traiter toujours de la même façon les mêmes symptômes, sans considérer par combien de différentes causes ils peuvent être produits ; coutume qui vient de ce qu'on a donné des noms généraux, non seulement à ces symptômes ordinaires, comme s'ils accompagnoient seulement une maladie, mais aussi aux remèdes favoris d'un Médecin qui sera en réputation pour cette maladie : d'où il arrive que ceux qui ne sont habiles qu'en recettes, ordonnent aisément pour le nom de la maladie, et non pas pour la maladie même ; et que l'idée qu'un nouveau Praticien se sera formée de l'habileté d'un Médecin de qui il emprunte sa recette, peut se conduire dans une méthode curative que ce Médecin n'auroit pas suivie dans telle occasion particulière. Voyez Hoadley, *L'eq. sur les organes de la respiration*, p. 105 jusqu'à la fin.

(1) Comme la piquure du tendon ne se guérit pas toujours par cette simple application, et qu'elle est accompagnée d'autres symptômes que ceux dont notre Auteur fait mention, nous les rapporterons ici, avec les meilleurs moyens de remédier à cet accident, selon Heister.

Les blessures des nerfs ou des tendons se manifestent principalement par les signes suivans. 1°. Le malade, au moment qu'il est piqué, sent une si vive douleur, qu'il ne sauroit presque s'empêcher de crier, sur-tout si elle continue. 2°. Cette douleur est incontinent suivie d'une enflure, d'une inflammation, d'un spasme, et d'une roideur de la partie. 3°. Ces accidents, si l'on n'y remédie pas promptement, sont suivis de convulsions et

de lin et d'aspine, de chacune trois gros. Faites-les cuire en consistance de cataplasme dans suffisante quantité du lait que vous avez cuit, et mêlez-les avec les oignons de lis que vous broyerez auparavant. Vous aurez un cataplasme qu'on appliquera chaudement matin et soir sur la partie malade.

trêmement dangereuses, ensuite de gangrene, et enfin de la mort en très-peu de temps.

La meilleure manière de traiter la piquure du tendon, paroit être celle dont Ambroise Paré dit qu'il se servit avec succès pour le roi de France Charles IX. Ce prince ayant témoigné par un cri la douleur qu'il ressentit au moment qu'il fut blessé par la lancette, Paré soupçonna avec raison qu'il y avoit quelque nerf blessé, parceque le bras commença aussi-tôt à enfler avec une très-violente douleur, et qu'il devint entièrement roide. C'est pourquoi les Médecins de sa majesté, conjointement avec Paré, ordonnerent aussi-tôt les remèdes convenables. D'abord on fit couler dans la plaie de l'huile de térébenthine chaude, mêlée avec de l'esprit de vin rectifié, ensuite on couvrit tout le bras d'un emplâtre diachalcitéos, ramolli avec le vinaigre et l'huile rosat, sur lequel on appliqua un bandage expulsif; enfin pour achever la guérison on mit sur le bras le cataplasme suivant jusqu'à ce que la douleur eût entièrement cessé.

Prenez farine d'orge et d'ers, de chacune deux onces; fleurs de camomille et de mélilot, de chacune deux poignées; beurre frais, une once et demie: faites bouillir tout cela dans de la mousse de savon jusqu'à consistance de cataplasme.

Le bras demeura près de trois mois sans pouvoir faire ses mouvements naturels; mais enfin il reprit peu à peu sa force ordinaire.

La méthode suivante est aussi très-bonne. Au lieu d'un mélange d'huile de térébenthine et d'esprit de vin, on fera couler dans la plaie plusieurs fois le jour du baume du Pérou liquide, ou de l'eau de la reine de Hongrie, qu'on aura fait chauffer, et on continuera ainsi jusqu'à ce que la douleur diminue. On peut substituer à l'emplâtre diachalcitéos le diachylum simple, ou l'emplâtre de minium; mais il faut toujours avoir le plus grand soin de ne pas laisser la plaie découverte pendant qu'on prépare ce qui est nécessaire au pansement. Ainsi on appliquera aussi-tôt un emplâtre, quel qu'il soit, et on enveloppera tout le bras de compresses de linges trempées dans l'oxycrat; par ce moyen non seulement on prévendra, ou l'on adoucira l'inflammation, mais on défendra encore la plaie de l'air extérieur, ou d'autres matières pernicieuses. Dans les sujets pléthoriques il est nécessaire, pour prévenir l'inflammation, et autres accidents fâcheux, de saigner copieusement du bras opposé, et cela sur le champ. Scultet, dans son Observation 47, recommande extrêmement pour les piquures des nerfs un certain onguent dont il donne la description, et il dit au même endroit qu'il a coupé avec succès des nerfs blessés de la sorte. Voyez Heister, *Instit. chirurg.* p. 11. Sect. 1. chap. 11.

CHAPITRE IV.

De la fausse Péricapnemonie.

Tous les ans au commencement de l'hiver, mais plus souvent à la fin de cette saison, et au commencement du printemps, il paroît une fièvre qui est accompagnée de plusieurs symptômes de la périapnemonie. Elle attaque principalement les gens gras et replets, ceux qui sont d'un âge moyen, et encore plus souvent les vieillards, ceux qui boivent trop de liqueurs spiritueuses, et sur-tout d'eau-de-vie. Le sang de ces gens-là étant chargé d'humeurs pituiteuses qui se sont amassées pendant l'hiver, et étant mis en mouvement par la chaleur du printemps, la toux qui survient ensuite, pousse sur le pounnon ces humeurs pituiteuses. Alors si le malade ne veut garder aucun régime, et continue à boire des liqueurs spiritueuses, la matiere qui excite la toux s'épaissit, et, ne pouvant s'évacuer par les crachats, cause la fièvre (1).

Ses symptomes. 2. Dès que la fièvre commence, le malade a tantôt chaud, tantôt froid. Il a des vertiges. Il ressent un grand mal de tête. Lorsque la toux est violente, il revomit tous les liquides, tantôt en toussant, et tantôt sans tousser. Les urines sont troubles et fort rouges. Le sang que l'on

(1) Peu d'Auteurs ont écrit de la fausse périapnemonie, et peu même, outre notre Auteur, l'ont connue distinctement; d'autres en ont parlé sous le nom de catarrhe, ou de rhume de poitrine.

En hiver le corps est chargé de graisse et de pituite; mais aux approches de la chaleur du printemps et de l'été il survient une fonte subite aux humeurs, au moyen de quoi elles se mêlent avec le sang des veines, et sont portées au ventricule droit du cœur, et de là au pounnon; d'où il arrive que ce viscere est alors surchargé d'un sang froid et pituiteux, mais non pas inflammatoire; c'est pourquoi la périapnemonie vient toujours après un temps très-froid au printemps.

La chaleur dissout la graisse qui, étant ensuite mêlée avec le sang, et portée au pounnon, s'arrête et s'embarrasse dans les ramifications de l'artere pulmonaire. Ainsi la périapnemonie est causée par des humeurs qui s'étant amassées dans le corps pendant l'hiver, se mêlent ensuite avec le sang. Voyez Boerhaave, *Prax. Med.* vol. 4. de *Peripn. nothâ*.

tire est semblable à celui des pleurétiques. La respiration est fréquente et difficile. Quand le malade veut tousser, il sent un mal de tête comme si la tête alloit se fendre ; car c'est ainsi qu'il s'exprime d'ordinaire. Toute la poitrine est douloureuse, et la toux est accompagnée d'un certain bruit rauque, parceque le poulmon étant engorgé, et ne pouvant se dilater suffisamment, le passage de l'air est, pour ainsi dire, fermé. De là vient que la circulation est tellement gênée, qu'il n'y a presque aucuns signes de fièvre, sur-tout dans les gens replets ; quoique cela puisse aussi venir de la grande quantité de matiere pituiteuse dont le sang des malades est surchargé, et qui l'empêche de fermenter suffisamment.

3. Dans la cure de la fausse péripleumonie, il s'agit de détourner par la saignée le sang qui accable la poitrine, de dissiper par des remèdes pectoraux l'engorgement des poulmons, et de tempérer par un régime rafraîchissant la chaleur de tout le corps. La grande quantité d'humeur pituiteuse contenue dans le sang, et qui fournit matiere à l'inflammation du poulmon, sembleroit demander beaucoup de saignées. Mais comme j'ai observé dans cette maladie que les fréquentes saignées réussissoient très-mal aux gens replets, sur-tout quand ils n'étoient plus à la fleur de l'âge, j'ai pris le parti d'y substituer de fréquentes purgations : ce qui réussit assez bien dans les sujets qui ont de la répugnance pour les saignées copieuses et en grand nombre (1).

Quelles
sont les in-
dications cu-
ratives.

4. Voici donc la maniere dont je procede. Je fais d'abord une saignée du bras, le malade étant au lit, et je ne permet pas qu'il se leve de deux ou trois heures. De cette façon il soutient mieux la saignée, et il sera moins abattu si on lui tire dix onces de sang étant couché, que si on lui en tire seulement six ou sept étant levé. Le lendemain matin je donne la potion suivante.

Méthode
curative en
détail.

Prenez casse mondée, une once ; réglisse deux gros ; quatre figes grasses ; feuilles de séné, deux gros et demi ; trochisques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau ; et, dans quatre onces de ce que vous aurez coulé, dissolvez une once de manne, et une demi-once de syrop de roses solutif.

Potion pur-
gative.

(1) Boerhaave conseille seulement une saignée ; mais il recommande fort les lavements laxatifs, le bain et les vésicatoires. *Ibid.*

SECT. VI. 5. Le jour suivant je fais saigner une seconde fois, et après un jour d'intervalle je donne la même potion purgative, que je réitère ensuite de deux en deux jours jusqu'à la fin de la maladie. Les jours que je ne purge pas, je fais user d'une décoction pectorale, d'huile d'amandes douces, et d'autres choses semblables.

Régime. Durant ce temps-là j'interdis au malade la viande et les bouillons de viande, et principalement toute sorte de liqueurs spiritueuses. Je donne pour boisson ordinaire de la tisane d'orge et de réglisse, ou de la petite bière à ceux qui en souhaitent.

6. Voilà la manière de traiter la fausse péripleumonie, qui est causée par une abondance d'humeur pituiteuse que le froid de l'hiver a amassée dans le sang, et qui s'est ensuite jetée sur les poulmons. Dans cette maladie la saignée réitérée et la purgation sont indiquées; au lieu que dans la vraie péripleumonie la saignée seule est indiquée. Du reste je crois que la vraie péripleumonie est absolument de même nature que la pleurésie, et qu'elle en diffère seulement en ce qu'elle affecte plus universellement les poulmons. Aussi ces deux maladies demandent entièrement les mêmes remèdes, et principalement la saignée et les rafraîchissants.

En quoi
cette mala-
die diffère
de l'asthme
sec.

7. Quoique la fausse péripleumonie ressemble à l'asthme sec par la difficulté de respirer, et par quelques autres symptômes; elle en diffère néanmoins sensiblement en ce que l'asthme sec n'est jamais accompagné de fièvre; au lieu que dans le mal dont il s'agit, la fièvre et les signes d'inflammation sont manifestes, quoiqu'ils soient beaucoup moins violents et plus obscurs que dans la vraie péripleumonie.

8. Il faut remarquer soigneusement que si les malades attaqués de la fausse péripleumonie ont été auparavant dans l'habitude de boire de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs spiritueuses, il seroit dangereux de les leur ôter tout d'un coup; mais il faut le faire peu à peu, crainte qu'un changement subit ne donne lieu à l'hydropisie; et c'est ce qu'on doit aussi observer dans toutes les maladies qui viennent d'une pareille cause.

Eau-de-vie
est excellen-
te pour les
brûlures.

Or à propos de l'eau-de-vie, je dirai une chose en passant. C'est qu'il seroit à souhaiter qu'on bannît absolument l'usage de cette liqueur, ou du moins qu'on l'employât seulement pour réparer les forces, et non pas pour les épuiser. Encore peut-être vaudroit-il mieux ne s'en

point servir du tout intérieurement, et ne l'employer que pour les usages de la Chirurgie, savoir en la mêlant dans les fomentations digestives pour les ulcères, ou en l'appliquant extérieurement sur les brûlures. Dans ce dernier cas l'eau-de-vie est le meilleur remède qu'on ait trouvé jusqu'ici; car elle empêche merveilleusement bien la pourriture de la peau, et par ce moyen elle guérit en très-peu de temps le mal, prévenant ainsi la suppuration et toutes les suites qui durent fort long-temps.

Soit donc que la brûlure ait été causée par l'eau bouillante, ou par la poudre à canon, ou de quelque autre manière, il faudra appliquer aussi-tôt sur le mal des linges trempés dans de l'eau-de-vie, et réitérer de temps en temps l'application de ces linges ainsi imbibés, jusqu'à ce que la douleur soit entièrement apaisée: ensuite on se contentera de les renouveler deux fois le jour (1).

CHAP. IV.

CHAPITRE V.

Du Rhumatisme.

1. **C**ETTE maladie arrive dans toutes les saisons, mais particulièrement en automne, et elle attaque principalement les personnes qui sont dans la vigueur de l'âge. Elle vient d'ordinaire pour avoir eu froid tout à coup lorsqu'on s'étoit échauffé par un violent exercice, ou de quelque autre manière. Elle commence par un frisson, qui est suivi de chaleur, d'inquiétude, de soif, et des autres symptômes de la fièvre. Après un ou deux jours de temps, et quelquefois plutôt, il survient une douleur cruelle, tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, aux épaules, aux poignets, et principalement aux genoux. Cette douleur passe alternativement d'un endroit à un autre, et laisse

Cause du
rhumatisme
et ses symp-
tomes.

(1) Cela ne doit s'entendre que des brûlures légères, où l'huile de térébenthine est un bon remède; comme aussi une décoction d'oxycrat et de sel, appliquée chaude sur la partie, et souvent renouvelée. Il est encore fort utile d'approcher du feu la partie, et de la tenir de cette sorte aussi long-temps que l'on peut; cela résout le sang coagulé, et empêche qu'il ne survienne des ampoules et d'autres fâcheux symptômes. Voyez Heister, *Institut. chirurg.* part. 1, lib. 4, chap. 15. p. 331.

SECT. VI.

de la rougeur et de la tumeur dans celui qu'elle occupe le dernier.

La fièvre et les autres symptômes mentionnés ci-dessus subsistent quelquefois avec la douleur les premiers jours de la maladie ; ensuite la fièvre s'évanouit insensiblement , sans que la douleur cesse. Quelquefois même elle devient encore plus cruelle , parceque la matière fébrile s'est alors jetée sur les membres ; et c'est ce que marquent assez les fréquents retours de fièvre qui arrivent lorsque la matière morbifique se trouve répercutée par des remèdes extérieurs employés mal à propos.

Il est souvent pris pour la goutte.

2. Quand le rhumatisme n'est pas accompagné de fièvre , il passe souvent sous le nom de *goutte* , quoiqu'il en diffère essentiellement , comme savent très-bien ceux qui connoissent à fond ces deux maladies ; et c'est peut-être parcequ'on les a confondues ensemble , que les Auteurs ont traité si légèrement la matière du rhumatisme. Peut-être aussi est-il une maladie nouvelle qui est venue se joindre à toutes les autres (1).

C'est une maladie opiniâtre , quoique non pas dangereuse.

Quoi qu'il en soit , elle n'est que trop commune présentement ; et quoiqu'elle soit très-rarement mortelle quand une fois il n'y a plus de fièvre , cependant la violence et la longue durée des douleurs qu'elle fait sentir ne permettent pas de la négliger ; car si on la traite mal , elle persiste assez souvent durant plusieurs mois , et même durant plusieurs années , quelquefois même toute la vie , non pas , à la vérité , sans intervalles , mais par des accès qui reviennent de temps en temps comme ceux de la goutte.

(1) Dans le rhumatisme , la douleur attaque les muscles conjointement avec la membrane commune et leurs tendons ; mais dans la goutte elle attaque les ligaments. Dans la goutte commençante , le siège de la douleur est principalement à la surface des ligaments ; et dans la goutte ancienne , l'humeur morbifique qui cause la douleur est située plus profondément , et occupe plus d'espace entre les os. Il y a encore cette différence entre la goutte et le rhumatisme : la goutte revient plus souvent , cause plus de douleur , dure plus long-temps , et se guérit plus difficilement ; le rhumatisme n'attaque quelquefois une personne qu'une ou deux fois dans sa vie , ne dure pas si long-temps , et se guérit plus aisément. La douleur diffère aussi dans les deux maladies : dans le rhumatisme elle est extensive , gravative , accompagnée de froideur , et sans aucune enflure ou rougeur remarquable ; dans la goutte elle est perçante , déchirante , et menace pour ainsi dire de faire crever la partie affectée qui se trouve très-enflée et très-rouge.

Il arrive aussi quelquefois que les douleurs rhumatismales, après avoir duré long-temps et s'être fait sentir cruellement, cessent enfin d'elles-mêmes. Mais alors les parties affectées demeurent entièrement privées de mouvement pendant tout le reste de la vie du malade. Les articulations des doigts sont, pour ainsi dire, renversées, et il y a, comme dans la goutte, des nodosités, sur-tout au côté interne des doigts. Du reste, l'appétit est bon, et le malade se porte bien d'ailleurs.

3. Il y a une autre sorte de rhumatisme, qui est ordinairement regardé comme une maladie d'un autre genre, et qu'on peut très-bien nommer *rhumatisme des lombes*. On ressent à la région des lombes une douleur fixe et très-violente qui s'étend quelquefois jusqu'à l'os sacrum, et ressemble à la colique néphrétique, si ce n'est que le malade ne vomit pas : car outre la douleur cruelle et presque insupportable que l'on souffre aux environs des reins, on en ressent quelquefois une tout le long des ureteres jusqu'à la vessie. Il est vrai que cette dernière douleur est moins violente que l'autre. Cependant j'ai été trompé autrefois, croyant qu'elle venoit de quelque gravier arrêté dans les ureteres ; au lieu qu'elle est réellement causée par la matière enflammée du rhumatisme qui, abandonnant le reste du corps, se jette sur ces endroits-là, et y produit une ardeur brûlante.

Rhumatisme
des lombes.

Si on ne traite pas cette seconde sorte de rhumatisme de la même façon que la première, elle dure aussi long-temps, et n'est pas moins cruelle. Les malades ne peuvent demeurer couchés ; ils sont obligés de se lever, ou de se tenir assis dans leur lit, et cela avec une agitation continue, se penchant tantôt en devant, tantôt en arrière.

4. Les symptômes de ces deux sortes de rhumatismes font assez voir qu'ils viennent d'une inflammation ; et on n'en doutera pas si on examine la couleur du sang que l'on tire aux malades ; car il est parfaitement semblable à celui des pleurétiques. Les choses étant ainsi, je crois que le traitement du rhumatisme consiste d'un côté à diminuer par la saignée le volume du sang ; et de l'autre à tempérer son ardeur par des remèdes rafraîchissants et incrassants, et par un régime convenable (1).

Ces deux
sortes de rhu-
matismes
viennent
d'une inflam-
mation.

(1) Pour traiter cette maladie, il faut examiner si elle est nouvelle, et provient d'une abondance de sang ; ou si elle est

SECT. VI.

Comment
il faut les
traiter.

Julep rafraî-
chissant.

Si-tôt donc que je suis appelé auprès d'un malade, je lui fais tirer dix onces de sang au bras du côté du mal, et je lui ordonne un julep rafraîchissant et incrassant, à peu près de la manière suivante.

Prenez des eaux de nénuphar, de pourpier et de laitue, de chacune quatre onces; syrop de limon, une once et demie; syrop violat, une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade boira à sa volonté.

Ou bien j'ordonne l'émulsion qui a été décrite dans le traitement de la pleurésie.

Pour calmer la douleur, je fais appliquer sur la partie affectée un cataplasme de mie de pain blanc et de lait avec safran, ou bien une feuille de choux, et j'ai soin qu'on renouvelle souvent cette application (1).

Régime.

5. Quant au régime, je défend entièrement la viande et même les bouillons de viande les plus légers. J'y substitue des décoctions d'orge ou d'avoine, des panades, et autres choses semblables. Je ne donne pour boisson que de la pe-

ancienne, et provient d'un amas de sérosité vicieuse: et il faut régler les indications suivant ces différences.

Dans le premier cas la saignée, dès le commencement, est le plus prompt remède; mais dans le second cas on doit l'éviter soigneusement, sur-tout dans les tempéraments délicats et froids, et dans les gens âgés.

Les doux diaphorétiques mêlés avec le nitre, et donnés souvent et à petites doses, réussissent très-bien dans les deux cas. Les laxatifs conviennent encore extrêmement, et aussi le bain chaud dans le déclin de la maladie. Dans le rhumatisme froid rien n'est au-dessus des vésicatoires. Les narcotiques sont nécessaires lorsque la douleur est fort violente.

(1) Voici un très-bon liniment qui est tiré d'Hoffmann.

Prenez eau de la reine de Hongrie, deux onces; baume du Pérou, deux gros; thériaque vieille, un gros; faites infuser cela ensemble pendant quelque temps, et passez ensuite la liqueur, à laquelle vous ajouterez des teintures de safran et de castoreum, de chacune deux gros; huile de noix muscade, un scrupule; camphre, un gros, pour un liniment dont vous frotterez souvent les parties affligées.

S'il reste dans la partie une roideur et un engourdissement causés par la longue douleur, on pourra user du liniment suivant qui a souvent produit des effets merveilleux.

Prenez graisse humaine, deux onces; baume du Pérou et huile de girofle, de chacun deux gros: mêlez cela ensemble pour s'en servir comme du liniment précédent.

tite bière, ou, ce qui vaut encore mieux, de la tisane d'orge avec la racine d'oseille, la réglisse, etc. bouillies dans l'eau de fontaine. Je veux que le malade se tienne levé tous les jours pendant quelques heures; parceque la chaleur du lit, quand on le garde continuellement, ne sert qu'à augmenter la maladie.

CHAP. V.

6. Le lendemain je fais tirer la même quantité de sang que la première fois, et après un ou deux jours d'intervalle, suivant les forces du malade; ensuite, laissant un intervalle de trois ou de quatre jours, à proportion des forces, de l'âge, du tempérament du malade, et des autres circonstances, je réitère la saignée pour la quatrième et ordinairement la dernière fois. Il est rare que j'aie au-delà, à moins que le malade n'ait usé d'un régime trop chaud, ou qu'on ne lui ait donné mal à propos des remèdes échauffants.

Combien de fois il faut saigner.

Si on employoit les narcotiques, il faudroit saigner davantage. C'est pourquoi, quelques violentes que soient les douleurs, je m'abstiens scrupuleusement d'employer ces sortes de remèdes pendant toute la maladie, lorsque j'ai dessein de la guérir par la saignée: car les narcotiques ne font que fixer le mal, et rendre la saignée moins efficace; et quand on les a donnés, on est obligé de la réitérer plus souvent qu'il n'auroit été besoin sans cela. Dans la force même de la maladie, les narcotiques sont incapables de calmer les douleurs.

Inconvénients des narcotiques dans cette maladie.

7. Les jours qu'on ne saigne pas, je fais donner un lavement avec le lait et le sucre. On continue les remèdes et le régime ordonnés ci-devant, au moins pendant huit jours depuis la dernière saignée, et je suis exact là-dessus. Au bout de ces huit jours, je fais prendre le matin une potion purgative douce; et le soir du même jour une assez forte dose de syrop diacode dans l'eau de primevère, afin d'arrêter entièrement l'orgasme du sang qui autrement pourroit causer une rechûte. Tout cela étant fini, je permets au malade de reprendre peu à peu sa manière de vivre ordinaire, c'est-à-dire ses aliments, ses exercices et son air accoutumé; si ce n'est que je lui interdis encore pour long-temps le vin et toute sorte de liqueurs spiritueuses, les aliments salés ou épicés, et toutes les choses indigestes.

Quand est-ce qu'il faut purger.

8. Après qu'on aura fait le nombre de saignées que je recommande, les douleurs du malade diminueront beaucoup, quoiqu'elles ne cesseront pas entièrement; mais,

SECT. VI.

quand il aura repris les forces qu'il avoit perdues par les saignées, sur-tout s'il se trouve dans un temps de l'année plus favorable que celui où sa maladie a commencée, tous les symptômes disparaîtront, et il se portera ensuite à merveille.

Mauvais
effets d'une
méthode con-
traire.

9. On vient ordinairement à bout de guérir le rhumatisme par la méthode que nous avons expliquée, ou par quelque autre semblable, pourvu qu'on l'emploie de bonne heure et dès le commencement de la maladie; mais il arrive assez souvent que, quand on a suivi une méthode contraire, le malade demeure toute sa vie sujet à des douleurs vagues, tantôt plus violentes, et tantôt moins violentes. Ces douleurs en imposent facilement à ceux qui ne sont pas bien attentifs, et on les prend ordinairement pour des symptômes du scorbut.

Le scorbut
moins com-
mun qu'on
ne croit.

A la vérité, je ne doute point que le scorbut ne se rencontre véritablement dans nos pays septentrionaux. Mais aussi je suis persuadé qu'il n'y est pas si fréquent qu'on le croit d'ordinaire; et que plusieurs affections que nous jugeons à propos de traiter de scorbutiques, sont uniquement des maladies commençantes et qui n'ont point encore de type certain, ou de malheureux restes de quelque maladie qui n'a pas été guérie parfaitement, et qui corrompt le sang et les autres humeurs.

Par exemple, lorsqu'il s'est formé depuis peu dans le corps quelque matière propre à causer la goutte, et que cependant elle ne s'est pas encore jetée sur les extrémités, il paroîtra divers symptômes qui feront soupçonner le scorbut, jusqu'à ce que la goutte étant formée et se faisant actuellement sentir, ne laisse plus aucun lieu de douter de la nature de la maladie.

10. Je n'ignore pas aussi que, quand l'attaque de goutte est passée, il survient au malade plusieurs symptômes qui ressemblent à ceux du scorbut. La raison de cela est que la nature, soit qu'elle ait été troublée par des évacuans employés mal à propos, ou par quelque autre cause, soit que le grand âge du malade la rende trop foible, n'a pu déposer sur les extrémités la matière gouteuse. Cette matière ainsi retenue dans le sang, et ne pouvant s'assimiler avec ce liquide, en corrompt toute la masse, et produit une infinité de symptômes très-fâcheux.

Ce que je dis ici de la goutte, doit s'entendre pareillement de l'hydropisie commençante. Et, quoi qu'on dise ordinairement que l'hydropisie commence ou finit le scorbut,

cette règle ne signifie très-souvent autre chose, sinon que, lorsque l'hydropisie commence à se déclarer par des signes évidents, l'idée qu'on s'étoit formée d'un prétendu scorbut se dissipe aussi-tôt. On peut avancer la même chose de quantité d'autres maladies chroniques, ou de maladies qui commencent, et n'ont pas encore de type certain, ou même de quelques maladies qui ont été guéries, mais ne l'ont pas été parfaitement.

Et certes, si l'on ne convient pas de cette vérité, le nom de scorbut, de la manière que les choses vont aujourd'hui, deviendra un nom général qui comprendra presque toutes les maladies. Mais, si l'on s'applique sérieusement à découvrir le caractère essentiel de chaque maladie, à travers le voile des symptômes irréguliers qui la couvrent, on la reconnoitra bientôt telle qu'elle est réellement, et il sera facile de lui assigner la classe qui lui convient. Alors il faudra se régler pour le traitement, non sur les symptômes irréguliers dont elle est accompagnée, mais sur la maladie elle-même actuellement existente, et entièrement déclarée.

11. Lorsque le rhumatisme a déjà duré plusieurs années, et a jetté par conséquent de profondes racines, on ne doit pas faire des saignées si proches les unes des autres, que dans le commencement de la maladie; mais il faut mettre un intervalle de quelques semaines entre chaque saignée. On évacuera entièrement par ce moyen la matière morbifique; ou du moins on sera en état, après les saignées, de détruire les restes de cette matière, en ouvrant un cautère à l'une des jambes, ou en donnant matin et soir quelques gouttes d'un esprit volatil dans du vin de Canarie.

Les fréquentes saignées ne conviennent pas dans un rhumatisme invétéré.

12. Cependant, quelque différence qu'il y ait entre le vrai rhumatisme et le scorbut, comme nous avons dit ci-devant, on doit avouer qu'il y a une sorte de rhumatisme qui approche beaucoup du scorbut, puisqu'il en imite les principaux symptômes, et qu'il demande presque les mêmes remèdes: c'est pourquoi je le nomme *rhumatisme scorbutique* (1). La douleur attaque tantôt une partie du corps,

Rhumatisme scorbutique.

(1) Hoffmann observe aussi qu'il y a un rhumatisme scorbutique, dans lequel toute la lymphe et la sérosité du sang sont viciées et remplies de parties impures, excrémentielles, sulfureuses, salines et âcres qui se manifestent dans l'occasion par différentes sortes d'éruptions. Cette maladie est causée par des aliments mal-sains, salés, et de digestion difficile, par une vie

SECT. VI.

et tantôt une autre ; mais elle n'y cause pas souvent de tumeur , comme dans le rhumatisme ordinaire , et elle n'est pas accompagnée de fièvre ; d'ailleurs elle n'est pas aussi fixe , mais plus vague et plus inconstante , parcequ'elle est accompagnée de symptômes irréguliers. Quelquefois elle n'occupe que les parties externes , et d'autres fois elle se jette sur les parties internes , qu'elle abandonne ensuite pour revenir sur les externes. Elle tourmente ainsi le malade par cette alternative , et dure aussi long-temps qu'aucune maladie chronique.

Les femmes sont les plus sujettes au rhumatisme scorbutique , de même que les hommes d'un tempérament foible. Cela me porteroit à croire que cette maladie doit être mise au nombre des affections hystériques , si quantité d'expériences ne m'avoient montré qu'elle ne cede nullement aux remèdes hystériques. Les personnes qui ont usé pendant long-temps du quinquina , sont encore sujettes à cette maladie ; et c'est-là , pour le dire en passant , le seul mauvais effet que j'aie jamais vu produire au quinquina.

Comment
on le guérit.

13. Mais , soit que le rhumatisme scorbutique vienne de là , ou de quelque autre cause , on le guérit très-facilement par l'usage des remèdes suivans ; et si je n'avois pas préféré l'utilité publique à mon intérêt particulier , j'aurois dû les passer sous silence ; car , par leur moyen , et sans faire autre chose , j'ai guéri , du rhumatisme dont il s'agit , quantité de gens auxquels ni les saignées souvent réitérées , ni les purgatifs , ni la diète lactée , ni les poudres absorbantes , etc. n'avoient absolument servi de rien. Voici quels sont ces remèdes.

Electuaire
antiscorbutique.

Prenez conserve de cochlearia des jardins , deux onces ; conserve d'alleluia , une once ; poudre d'*Arum* composée (1) , six gros ; et , avec suffisante quantité de syrop d'orange , faites un électuaire dont on donnera au malade deux gros trois fois

oisive et sédentaire , par un air grossier et croupissant , et par de longs déplaisirs ; de là vient que les habitans des côtes de la mer y sont plus sujets que les autres.

Les remèdes délayants et adoucissans , long-temps continués , sont les plus convenables dans cette maladie. Les eaux minérales bues avec le lait , en y joignant un régime convenable , sont aussi très-efficaces.

(1) Cette poudre se fait avec la racine d'*arum* fraîchement séchée , deux onces ; les racines de *calamus aromaticus* et de *pimpinella saxifraga* , de chacune une once ; les yeux d'écrevisses , demi-once ; la cannelle , trois gros ; le sel d'absynthe , deux gros : le tout mêlé ensemble.

la

1^e jour pendant un mois entier ; et par-dessus il avalera trois onces de l'eau suivante.

CHAP. V.

Prenez cochlearia des jardins , huit poignées ; beccabunga , Eau anti-
cresson de fontaine , sauge et menthe , de chacun quatre poi- scorbutique.
gnées ; les écorces de six oranges ; et demi-gros de noix mus-
cade concassée ; faites infuser tout cela dans douze livres de
biere de Brunswick : distillez ensuite à la maniere ordinaire ,
et retirez seulement six livres de liqueur.

Il faudra s'en tenir exactement à la dose de poudre d'A-
rum que j'ai marquée pour l'électuaire , ou du moins ne la
pas diminuer.

CHAPITRE VI.

De la Fievre érysipélateuse.

I. C E T T E maladie attaque toutes les parties du corps, Description
mais sur-tout le visage. Elle arrive dans tous les temps de del'érysipele
l'année, mais principalement à la fin de l'été ; elle prend et de ses
souvent , tandis que l'on est à l'air (1). Le visage se tumé- symptoms.
fie tout d'un coup , il devient très-rouge et très-doulou-
reux , et se trouve parsemé d'un grand nombre de petites
pustules fort proches les unes des autres , lesquelles , à me-
sure que l'inflammation augmente , se convertissent quel-
quefois en de petites vessies. Le mal s'étend de-là sur le

(1) Heister observe que l'érysipele est une inflammation de
l'épiderme et de la graisse voisine, laquelle inflammation s'é-
tend quelquefois très-considérablement , avec rougeur , chaleur
et douleur. Dès qu'on presse avec le doigt la partie affligée,
elle blanchit d'une maniere remarquable , et dès qu'on ôte le
doigt elle devient rouge comme auparavant. L'érysipele attaque
le plus souvent les bras et les jambes , quelquefois aussi le cou,
la tête , les épaules , le visage , quelquefois le nez , et d'autres
parties. Il commence ordinairement avec un frisson qui est
aussi-tôt suivi d'une chaleur semblable à celle des fievers arden-
tes ; c'est pourquoi les anciens ont appelé cette maladie feu
sacré , et feu de Saint Antoine.

L'érysipele vient des mêmes causes que les autres inflamma-
tions , mais sur-tout d'un froid subit qui succede à une grande
chaleur , ou à une sueur ; d'une transpiration arrêtée , de l'usage
des liqueurs trop spiritueuses , et de trop de nourriture , enfin
d'un sang fort échauffé et fort âcre , toutes ces choses étant
de nature à épaissir aisément le sang , et à le faire séjourner.
Heister. Institut. chirurg. part. 1^{re} lib. 4. chap. 6. p. 290.

Part. I.

S

front et sur toute la tête, et l'enflure devient si grande qu'elle cache presque les yeux. Les symptômes de ce mal ressemblent beaucoup à ceux que causent les piqures des abeilles et des guêpes. Voilà la description de l'espece d'érésipele la plus connue et la plus ordinaire.

2. Quelque endroit du corps que l'érésipele occupe, et en quelque temps de l'année qu'il arrive, il est ordinairement accompagné de frisson et de tremblement, de soif, d'inquiétude, et des autres symptômes de la fièvre. Quelquefois le frisson et le tremblement se font sentir un jour ou deux avant que l'érésipele se déclare. A mesure que la maladie avance, la rougeur, l'enflure, la fièvre et les autres symptômes augmentent, et quelquefois même ils se terminent par la gangrene, à moins qu'on ne prévienne ce malheur par des remèdes convenables.

Autre espece d'érésipele et ses symptômes.

3. Il y a une autre sorte d'érésipele qui est plus rare et qui attaque indifféremment dans tous les temps de l'année. Elle est ordinairement causée par des excès de vins subtils et fumeux, ou de semblables liqueurs spiritueuses. Elle commence par une petite fièvre qui est suivie d'une éruption de pustules presque sur tout le corps; ces pustules qui ressemblent à des piqures d'orties, s'élevent quelquefois en forme de petites vessies qui disparaissent bientôt après, se cachent sous la peau, excitent une démangeaison insupportable, et se montrent de nouveau dès qu'on les gratte tant soit peu (1).

(1) Les Praticiens divisent ordinairement l'érésipele en deux especes; savoir, le vrai ou simple, et le faux ou scorbutique.

Le premier cede aisément aux remèdes convenables internes et externes, et il a son siege à la surface de la peau. Le second dure plus long-temps, et à cause du vice des liqueurs, il est situé plus profondément, est plus difficile à guérir, et dégénere facilement en ulcere malin; c'est pourquoi on le sous-divise encore en érésipele avec ulcération, et en érésipele sans ulcération. L'érésipele avec ulcération est le plus dangereux, est souvent de longue durée, et se cicatrise difficilement.

La fièvre érisipélateuse est quelquefois idiopathique, ou maladie primitive; quelquefois sympathique, ou maladie secondaire. L'érésipele symptomatique succede souvent à l'anasarque, à l'ascite, à un ictere invétéré, jaune ou noir, et emporte bientôt le malade; souvent aussi il se joint aux blessures des parties nerveuses, sur-tout du crâne et de ses membranes, et aux fractures des os; et dans ce cas-là il est dangereux. Hoffmann, Med. rat. systém. t. 4, part. 1, p. 304. 305.

Cet Auteur observe, par rapport au pronostic, que l'érésipele n'est pas dangereux quand il vient tout à coup, et sans causer beaucoup de trouble, que c'est dans un bon tempéra-

4. Pour guérir cette maladie, je trouve qu'il y a trois indications à remplir, qui sont d'évacuer d'une manière

ment, qu'il n'attaque point une partie principale, ni les parties nerveuses; et qu'au moyen d'une transpiration plus abondante et des remèdes convenables, l'enflure se dissipe successivement dans un jour ou deux, la chaleur et la douleur cessent, la couleur rouge se change en jaune, l'épiderme se déchire et s'en va par écaille, et la maladie se termine heureusement.

L'érésipèle est même quelquefois un signe de santé; car on a vu d'autres maladies, particulièrement l'asthme convulsif, et la colique convulsive, cesser par un érysipèle qui leur succédoit.

Mais lorsque l'érésipèle est grand, qu'il est situé profondément, qu'il survient dans un corps cacochyme, qu'il attaque une partie douée d'un sentiment exquis, il n'est pas sans danger; alors la rougeur devient livide et noire, et aboutit bientôt à une mortification funeste, ou bien l'inflammation ne pouvant se résoudre, tourne en suppuration, et produit des ulcères malins, des fistules, et la gangrene.

Dans les corps cacochymes, et dans les tempéraments en partie sanguins et en partie phlegmatiques, l'érésipèle laisse une enflure considérable au pied, en sorte que la cheville paroît trois fois plus grosse qu'elle n'est naturellement, et cette enflure s'en va très-difficilement. Ceux qui meurent de cette maladie, périssent d'ordinaire par une fièvre qui le plus souvent est accompagnée d'une difficulté de respirer, quelquefois d'un délire, quelquefois d'un assoupissement, et les malades ne vont guère au-delà du septième jour.

L'érésipèle devient extrêmement dangereux, et souvent mortel, quand il n'est pas bien traité. On l'a vu rentrer après que le malade avoit pris un vomitif et un fort purgatif, d'où s'ensuivit une inflammation d'estomac, et enfin la mort. La saignée l'a fait aussi quelquefois rentrer, et l'a rendu vague et ambulante; ce qui étoit très-incommode. Une autre fois ayant été répercuté à la jambe par un topique composé de camphre de minium et de bel, il fut suivi d'une violente fièvre, d'une insupportable douleur d'estomac, d'une grande difficulté de respirer, d'un vomissement bilieux, d'une perte de forces et d'appétit; symptômes qui ne cessèrent point jusqu'à ce qu'on eût rappelé l'érésipèle à l'endroit qu'il occupoit d'abord, et cela par le moyen d'un vésicatoire, et par des antispasmodiques, et de doux sudorifiques donnés intérieurement.

Un érysipèle à la tête ayant été traité par des répercussifs, des rafraîchissants, des astringents, des applications trop spiritueuses, et des liniments avec le camphre, causa un vertige, une léthargie, une esquinancie, un délire, et une paralysie de la langue accidents qui ont souvent été funestes aux gens âgés et aux sujets scorbutiques. Les applications rafraîchissantes et huileuses, comme celles où entre le plomb, les liniments spiritueux, et ceux qui contiennent beaucoup de camphre, sont également nuisibles dans l'érésipèle, et le font dégénérer en des ulcères d'un mauvais caractère, comme on voit par *Hildanus, Cent. 1. Observ. 82. Medicin. Observ. 11. p. 145. Timæus à Guldenblee, lib. 6. cap. 27.*

SECT. VI.

convenable la matière peccante qui est mêlée dans le sang , d'appaîser par des remèdes rafraîchissans l'effervescence de ce liquide , de resoudre la matière qui , étant fixée dans la peau , cause la tumeur (1).

(1) Les indications curatives, selon Hoffmann, sont , 1°. d'entretenir la fièvre dans un état de modération, c'est-à-dire , de la diminuer si elle est trop violente, et de l'augmenter si elle est trop foible ; 2°. d'adoucir l'humeur subtile et caustique qui est logée dans les parties nerveuses ; 3°. de résoudre l'inflammation , et d'évacuer parfaitement la matière morbifique.

C'est une règle certaine dans la pratique , suivant l'observation du même Auteur , que dans les fièvres aiguës et accompagnées d'éruption , il faut toujours entretenir une douce moiteur , de façon que le sang se porte par un mouvement continu et uniforme à la surface du corps , et que la matière excrémenticielle qu'il entraîne soit évacuée par les pores de la peau. Ainsi on doit faire la même chose pour l'érésipele , tant à l'égard de tout le corps , qu'à l'égard de la partie affligée ; par ce moyen on adoucira la douleur , et on aidera beaucoup la résolution.

L'usage des topiques demande une extrême attention , de peur qu'ils ne nuisent , soit en répercutant l'érésipele , soit en le changeant en ulcère. D'ailleurs , comme beaucoup de personnes ont une idiosyncrasie , c'est-à-dire , une sensibilité particulière et individuelle , sur-tout à la peau , à raison de ce qu'elle est une partie nerveuse , il faut à cause de cela une circonspection encore plus grande dans l'application des topiques dans les maladies de la peau , chaque personne ne pouvant pas supporter toutes sortes de topiques. J'ai souvent observé dans des érysipèles de la poitrine , continue le même Auteur , que l'application d'un emplâtre innocent qui avoit cent fois réussi en d'autres sujets , avoit augmenté en peu de temps l'inflammation et la douleur , lesquelles diminuoient au contraire dès qu'on avoit ôté cet emplâtre. Ainsi le plus sûr est de n'appliquer que des choses adoucissantes , comme les fleurs de camomille , de sureau , de mélilot , de fève , etc. en forme de sachet , ou en poudre.

Mais si nonobstant l'usage des discutifs les plus efficaces , internes et externes , l'enflure subsiste , si la rougeur commence à se dissiper , et qu'il lui succède une couleur bleue , si la douleur est située plus profondément , si elle semble s'étendre au périoste , et que l'érésipele tende à la suppuration , alors il faut avoir recours à des suppuratifs , mais qui en même-temps puissent empêcher la putréfaction. Le diachylon simple où l'on ajoute suffisante quantité de camphre et de safran , et l'emplâtre de plomb de Barbette avec le savon , couvrant cela d'épithèmes balsamiques qui empêchent la corruption , sont des topiques fort utiles en pareil cas. Lorsque le pus est situé profondément , et occupe peu de place , il faut ouvrir la tumeur avec une lancette , et faire sortir la matière à diverses reprises , et non pas tout d'une fois ; mais de peur que l'abcès , sur-tout dans les endroits glanduleux , ne dégénere en ulcère fistuleux et malin , après l'évacuation du pus , il faut y injecter une liqueur balsamique faite avec la teinture de fleurs de millepertuis ,

Voici comment je remplis ces différentes indications. Dès la première fois que je suis appelé, j'ordonne une bonne saignée du bras; et le sang qu'on tire est presque toujours semblable à celui des pleurétiques. Le lendemain, je fais prendre la potion purgative douce, dont je me sers ordinairement dans ma pratique; et si le malade a été purgé un peu copieusement, je donne à l'heure du sommeil un remède calmant, par exemple, le syrop diacode dans l'eau de fleur de primevère, ou quelque autre narcotique semblable.

L'essence de baume du Pérou et de myrrhe, et quelques gouttes d'huile de térébenthine.

Lorsque l'érésipèle est fort étendu et situé profondément, et qu'il menace de la gangrène, ce que l'on connoît par sa couleur qui tire sur le rouge brun, et par la continuation des symptômes après l'éruption, alors, outre les remèdes internes qui arrêtent l'inflammation et la pourriture, comme le nitre, avec une petite quantité de camphre, il sera nécessaire d'appliquer fréquemment sur la partie affligée des linges en plusieurs doubles, trempés dans des liqueurs spiritueuses et fortifiantes, composées avec l'eau de chaux, l'eau-de-vie camphrée, le vinaigre avec la litharge, et où l'on mêlera aussi l'essence de scordium et la myrrhe.

La saignée est quelquefois nuisible dans l'érésipèle, et quelquefois utile. Si une fièvre érésipélateuse attaque des sujets pléthoriques, ou des gens accoutumés à boire des liqueurs spiritueuses, la saignée du bras convient dans le commencement de la maladie, parcequ'elle rend la circulation plus libre, et facilite l'éruption de la matière morbifique. Elle est beaucoup plus utile si l'érésipèle attaque la tête, parcequ'elle prévient des symptômes dangereux. Quelquefois, au lieu de saigner, il est à propos d'appliquer des ventouses entre les épaules; mais après la saignée il faut toujours avoir soin d'entretenir une libre et égale transpiration.

Dans l'érésipèle scorbutique qui a duré long-temps, il faut employer des remèdes propres à purifier le sang, des laxatifs et des sudorifiques, purgeant d'abord pendant quelques jours, et ensuite donnant des sudorifiques et des diurétiques pendant quelque temps, et répétant ces remèdes alternativement plusieurs fois. La boisson ordinaire du malade doit être une décoction adoucissante faite de racines et de bois mucilagineux, avec des amers, comme la racine de chicorée et de dent de lion, et les raisins.

Pour empêcher le retour dangereux de cette maladie, le meilleur moyen est, après avoir préparé le corps par la saignée ou la purgation, ou par tous les deux, selon le besoin, de faire prendre des eaux minérales, avec un régime convenable; mais si cela est impossible, on pourra y substituer commodément la saignée, sur-tout au printemps et en automne, la purgation, et les remèdes qui purifient le sang, avec un régime convenable quant aux aliments, l'exercice, etc.

SECT. VI.

Fomenta-
tion émol-
liente.

Après la purgation, je fais fomentier la partie malade avec la décoction suivante.

Prenez racines de guimauve et de lys, de chacune deux onces; feuilles de mauve, de sureau et de bouillon blanc, de chacune deux poignées; fleurs de mélilot, sommités de millepertuis et de petite centaurée, de chacune une poignée; graines de lin et de fenugrec, de chacune demi-once: faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres; coulez la liqueur, et ajoutez sur chaque livre trois onces d'eau-de-vie.

On trempera dans cette liqueur un morceau de flanelle, et l'ayant exprimé, on l'appliquera chaudement deux fois le jour sur la partie malade. Après avoir ainsi fomenté cette partie, on se servira de la mixture suivante.

Mixture spi-
ritueuse.

Prenez eau-de-vie, une demi-livre; thériaque, deux onces; poivre-long et cloux de girofle, tous deux en poudre bien fine, de chacun deux gros: mêlez tout cela; et après y avoir trempé un papier brouillard, couvrez-en la partie malade (1).

(1) La pratique d'aujourd'hui ne s'accommode pas en pareil cas d'un remède si chaud et si violent, qui est plus propre à augmenter l'inflammation et la douleur, qu'à l'adoucir, du moins dans un érysipèle simple. Heister recommande une poudre digestive faite avec les fleurs de sureau, la racine de réglisse, la craie préparée, la céreuse et la myrrhe, mêlées ensemble, en quantité égale, et auxquelles on ajoute un peu de camphre. On enferme cette poudre dans du papier brouillard, ou dans un linge, et on l'applique chaude sur la partie malade. Il recommande aussi la poudre de Minsicht contre l'érysipèle, et en vante l'efficacité.

Entre les remèdes liquides, il observe que l'eau-de-vie camphrée, seule, ou mêlée avec la thériaque et le safran, et appliquée chaude par le moyen d'un papier brouillard, ou d'une compresse de linge trempée dedans, fait merveille dans le cas présent; et il dit d'après sa propre expérience, que l'eau de chaux et l'eau-de-vie camphrée, mêlées ensemble, et appliquées de la même manière, sont un excellent remède. Heister, *Inst. chirurg. part. 1. lib. 4. cap. 6. p. 191.*

Voici un exemple d'un érysipèle des plus violents et des plus étendus qu'on ait peut-être jamais vu. Une personne d'un moyen âge, d'un tempérament chaud et bilieux, et un peu replette, ayant perdu pendant quelque temps l'usage d'un de ses bras, je ne me souviens pas pourquoi, on lui conseilla de le fomentier avec une liqueur chaude et stimulante, et d'y appliquer un liniment chaud et nervin pour lui rendre le mouvement; mais dès qu'elle eut commencé l'usage de ces remèdes, qui toutefois ne la soulagerent point, il survint au bras malade un érysipèle qui de là gagna l'épaule et un côté du visage, et s'étendit ensuite sur tout un côté du cou et du

5. Je n'accorde au malade pour sa nourriture que des décoctions d'orge ou d'avoine avec des pommes cuites ; sa boisson est de la bière très-légère, et je veux que tous les jours il soit levé pendant quelques heures. Par cette méthode, la fièvre et les autres symptômes cessent d'ordinaire en très-peu de temps ; mais, s'ils ne cessent pas je fais une seconde saignée : on est quelquefois obligé d'en venir à une troisième, savoir lorsque le sang est mauvais et la fièvre violente ; mais il faut toujours mettre entre chaque saignée un jour d'intervalle.

Les jours qu'on ne saigne pas le malade, on lui donne un lavement avec le lait et le syrop violat, et on lui fait prendre à chaque heure du jour des juleps rafraîchissants, dont j'ai parlé dans la curation des rhumatismes, et qui sont préparés avec l'eau de nénuphar, etc. Le plus souvent une seule saignée faite de bonne heure, et ensuite une purgation, suffisent pour guérir la maladie.

L'érysipèle qui ressemble à des piquures d'orties, et qui est accompagné de démangeaison, doit être traité de même, si ce n'est qu'on n'est pas obligé d'y employer tant de topiques.

6. Mais, quoique l'érysipèle, et même la plupart des maladies qui attaquent la peau, et qui sont accompagnées de quelque éruption, pourvu qu'elles ne soient pas des maladies chroniques, cedent aisément à cette méthode, savoir à la saignée et la purgation répétées ; il y en a cependant quelques-unes qui demandent un traitement tout-à-fait différent, et où ni les saignées, ni les purgations répétées, ni les poudres absorbantes, destinées à adoucir le sang, ne sont d'aucune utilité, à cause de certaines matières récrémentielles d'un mauvais caractère, qui sont

Certaines
maladies cu-
tanées de-
mandent un
autre traite-
ment.

tronc, tant devant que derriere. Les parties affligées étoient si sensibles et si douloureuses, qu'elles ne pouvoient souffrir la moindre fomentation, quelque émolliente et quelque anodyne qu'elle fût, et la maladie étoit accompagnée d'une violente fièvre, de beaucoup de soif et d'agitation ; néanmoins elle céda plutôt qu'on espéroit aux saignées répétées, aux doux purgatifs délayants bus copieusement, aux remèdes nitreux, aux cataplasmes émollients souvent renouvelés, et composés principalement avec l'écorce de sureau bouillie dans le lait, où l'on ajoutoit un peu d'onguent de sureau.

On espéroit qu'une inflammation si considérable ranimeroit la chaleur naturelle du bras, et lui rendroit en quelque manière son mouvement ; mais cela n'arriva point, et le bras demeura aussi immobile qu'un parapant.

SECT. VI.

Quel est ce
traitement.

Bol sudorifique.

Julep cordial.

Liniment
réserif.

Saignée
et purgation
doivent précéder ces
derniers reme-
des.

Eruption
moins fré-
quente, et
son traite-
ment.

engagées intimement dans le tissu de la peau, et qui ne peuvent en aucune façon en être délogées, sinon par des remèdes propres à donner de la force et de la vigueur au sang, et capables par conséquent d'ouvrir les pores de la peau. Aussi, dans les démangeaisons violentes, et dans d'autres maladies cutanées de ce genre, et invétérées, j'ai employé avec beaucoup de succès les remèdes suivants.

Prenez *thériaque d'Andromaque*, demi-gros; *électuaire d'œuf*, un scrupule; *racine de serpentaire de virginie réduite en poudre très-fine*, quinze grains; *bezard oriental*, cinq grains; *syrop d'écorce de citron*, quantité suffisante; formez de tout cela un bol qui sera donné le matin à jeun, et le soir à l'heure du sommeil pendant vingt et un jours; et le malade boira par-dessus six cuillerées du julep suivant.

Prenez *eau de chardon béni*, six onces; *eau épidémique*, et *eau thériacale distillée*, de chacune deux onces; *syrop d'aillets*, une once; mêlez cela pour un julep.

7. Tous les matins, après avoir pris ce remède, il faudra que le malade sue dans son lit pendant une heure ou deux, ou plutôt qu'on le tienne durant ce temps-là dans une légère moiteur, en le couvrant plus qu'à l'ordinaire. Après les vingt et un jours, si les pustules ne s'évanouissent pas, on frottera les parties malades avec le liniment suivant.

Prenez *onguent de racine de patience sauvage*, deux onces; *onguent pomatum*, une once; *fleur de soufre*, trois gros; *huile de bois de Rhodes*, un demi-scrupule: mêlez tout cela pour un liniment.

Mais il ne faut user de ces derniers remèdes, qu'après avoir saigné et purgé le malade; et si la saignée et la purgation ne suffisent pas seules pour la guérison entière, du moins elles garantiront de la fièvre que l'usage des remèdes échauffants qu'on emploie ensuite, ne manqueroit pas de causer.

8. Il y a une autre espèce d'éruption moins fréquente, et qui ne demande absolument aucune sorte d'évacuation. Elle paroît quelquefois sur les autres parties du corps, mais le plus souvent sur la poitrine, et elle se fixe dans un endroit par une tache fort large qui s'élève à peine au-dessus de la peau, qui est furtiveuse, et qui fournit des écailles jaunâtres. Tant que cette tache subsiste le malade se porte assez bien, mais quand elle s'évanouit, comme cela arrive souvent, il est légèrement indisposé; son urine devient trouble, et d'un rouge qui tire sur le jaune.

Ce mal se guérit par les mêmes remèdes que l'on emploie dans la démangeaison violente et opiniâtre, si ce n'est qu'il n'y faut point d'évacuations; mais il est absolument nécessaire d'accorder au malade l'usage du vin et des viandes faciles à digérer, et tous les rafraichissans y sont plus nuisibles qu'utiles. Cependant on ne sauroit quelquefois venir à bout de cette éruption qu'en faisant boire long-temps des eaux ferrugineuses (1).

CHAP. VI.

CHAPITRE VII.

De l'Esquinancie.

1. CETTE maladie arrive dans tous les temps de l'année, et sur-tout entre le printemps et l'été. Elle attaque particulièrement les jeunes gens, et ceux d'un tempérament sanguin, mais sur-tout les rousseaux, comme je l'ai plusieurs fois observé (2). Le mal commence par un

En quel temps l'esquinancie attaque, et qui principalement.

Ses symptômes.

(1) Entre les especes particulieres d'érésipele, il y en a un que peu de modernes ont connu, et dont les anciens n'ont pas beaucoup parlé; Plinie le nomme *zoster*, et nous *zona*, c'est-à-dire *ceinture*. En effet, il environne le corps comme une ceinture immédiatement au-dessus du nombril, et de la largeur ordinairement de plusieurs travers de doigts. Il est accompagné d'une chaleur violente et d'une éruption de pustules pointues qui sont brûlantes comme du feu. C'est un mal dangereux, et quelquefois mortel. Mais le plus redoutable de tous les érésipeles, est celui qui vient au-dessous de la poitrine, et aux parties voisines du cœur, ou aux mains, et d'autres parties fort sensibles, ou à des gens âgés et cacochymes, et qui ont perdu leurs forces, ou dans des fièvres malignes et pestilentielles: alors il devient bientôt livide, ensuite noir, et le malade ne tarde guère à périr.

Platéus décrit cette sorte d'érésipele au second volume de ses Œuvres, page 23, sous le nom de *tache large*. Langius, dans son Épître 110, montre par deux exemples combien il est dangereux. Tulpius, dans ses *Observations médicales*. liv. 3. chap. 45, décrit sous le nom de *Herpes exedens præcordia*, une maladie qui semble être la même que celle-ci. Elle a été une fois guérie en quinze jours par l'usage des doux diaphorétiques pris intérieurement, et de l'huile d'œuf appliquée extérieurement.

(2) Hoffmann définit l'esquinancie « une inflammation du gosier, accompagnée d'une douleur brûlante, d'une enflure, d'une rougeur, d'une difficulté de respirer et d'avaler, avec une fièvre provenant d'une stagnation du sang, ou d'une sérosité âcre et visqueuse qui séjourne dans les vaisseaux sanguins, ou lymphatiques, laquelle fièvre est très-dangereuse ».

SECT. VI.

frisson qui est suivi de fièvre, à laquelle succede bientôt la douleur, l'inflammation, et l'enflure du pharynx, de la luette, des amygdales et du larynx; en sorte que le malade ne peut ni avaler ni respirer, et qu'il est prêt à suffoquer.

Pour avoir une idée juste de cette maladie, il faut remarquer principalement son siege qui est dans le gosier, sur-tout dans les parties qui forment le pharynx et le larynx, et qui sont en grand nombre, d'un grand usage, et très-sensible; comme, par exemple, la racine de la langue, avec l'os hyoïde, les conduits des narines qui s'ouvrent dans la bouche, la partie supérieure de l'œsophage, les muscles internes et externes du pharynx et du larynx, qui sont au nombre de treize, les glandes des amygdales, les muscles qui font mouvoir les mâchoires, les petits rameaux des vaisseaux sanguins et lymphatiques, et les nerfs.

Suivant donc que l'inflammation attaque les uns ou les autres de ces parties, elle est plus ou moins violente, et prend aussi différents noms. La plus ancienne et la plus générale division de l'esquinancie, est en interne et externe, ou en occulte et manifeste. L'esquinancie interne a son siege dans les téguments internes nerveux et musculaires du gosier; c'est pourquoi on n'apperçoit extérieurement ni enflure, ni inflammation, soit au cou, soit dans la bouche; mais il y a une chaleur interne et une fièvre aiguë; et lorsque la maladie est violente, il y a une difficulté de respirer et d'avaler, et le danger est grand. L'esquinancie externe s'étend vers les yeux, et occupe principalement les parties externes, soit musculaires, soit glanduleuses, les amygdales, la racine de la langue, la luette, et elle se guérit aussi plus aisément.

La plus violente et la plus dangereuse espece d'esquinancie, si on la considere par rapport aux parties affectées, est celle qui a son siege dans les muscles internes du larynx, et dans laquelle il ne paroît point de rougeur extérieurement, soit à la partie antérieure, soit à la partie postérieure du cou; mais il y a intérieurement une douleur brûlante: non seulement la parole se perd à cause de la contraction du larynx, mais il y a aussi difficulté de respirer, et quelquefois même la respiration devient tout-à-fait impossible, et cela en si peu de temps, que le malade périt en vingt-quatre heures, ou le troisieme jour. Cette espece d'esquinancie est appelée par les Grecs *cynanché*. Celle qu'ils nomment *synanché*, occupe les muscles internes du pharynx, et il n'y a pareillement aucun signe extérieur d'enflure ni de rougeur, mais il y a une plus grande difficulté d'avaler que de respirer, et souvent les liquides sont rejetés avec violence par les narines. L'inflammation qui attaque les muscles internes du pharynx, est appelée par les Anciens *parasyanché*; celle qui attaque ceux du larynx, *paracynanché*.

Les Praticiens divisent l'esquinancie en vraie et en fausse. L'esquinancie vraie provient d'une stagnation du sang, et la fausse d'une collection inflammatoire de sérosité dans le gosier et les parties internes du cou. La premiere est une maladie aiguë, et elle est toujours accompagnée de frisson et de fièvre. La seconde est accompagnée d'une fièvre lymphatique et calée.

L'esquinancie est extrêmement dangereuse, car elle enleve quelquefois le malade en peu d'heures; savoir, lorsqu'il se jette sur les parties que nous avons nommées, une grande quantité de matiere fébrile, et qu'on n'emploie pas de bonne heure les remedes capables de prévenir l'orage.

CHAP. VII.

rhale, plutôt que d'une fièvre aiguë. Dans l'esquinancie vraie il y a non seulement une douleur brûlante et punitive, qui se fait sentir dans les parties internes du gosier, mais encore la langue paroît gonflée de sang, et d'un rouge obscur; le visage est pareillement rouge, les artères temporales battent fortement, et quelquefois il survient des défaillances; et si la maladie est fort violente, il y a une grande difficulté de respirer, une anxiété et une agitation extrême, et une froideur des extrémités; ainsi elle est très-dangereuse, et demande un prompt secours. L'esquinancie fausse n'a pas des symptomes si violents, elle est moins dangereuse, pourvu qu'on la traite comme il faut.

On peut encore diviser l'esquinancie en sèche et brûlante, et en humide ou pituiteuse. La première est produite par le sang, et se trouve accompagnée d'une fièvre très-aiguë, comme nous avons remarqué de l'esquinancie vraie. La seconde est plutôt chronique, et accompagne les fièvres catarrhales. Elle est très-commune dans les sujets cachectiques et scorbutiques; elle tapisse la langue et le gosier d'une mucosité épaisse et gluante, et elle est accompagnée d'une haleine puante.

Toutes ces especes d'esquinancies doivent être distinguées des autres maladies du gosier. L'esquinancie vraie et sèche ne doit pas être prise pour cette inflammation pituiteuse de la bouche et de l'œsophage, qu'on nomme en latin *prunella alba*; car dans celle-ci la langue et toutes les parties du gosier sont tapissées d'une mucosité blanche, la langue est couverte de fentes douloureuses, avec une grande chaleur qui s'étend jusques dans la poitrine. Cet accident arrive souvent dans les fièvres malignes, et il est ordinairement d'un mauvais augure, parcequ'il indique une inflammation actuelle de l'estomac et de l'œsophage. Toute inflammation du gosier n'est pas non plus une esquinancie, mais seulement celle qui est accompagnée de fièvre et d'une difficulté de respirer et d'avaler.

Souvent aussi l'esquinancie est symptomatique; car elle peut survenir dans une diarrhée et une dysenterie, sur-tout si on a arrêté mal à propos l'évacuation, ou dans le cas d'un érysipèle rentré, ou dans une goutte repercutée par des remedes externes, ou dans la petite vérole, ou dans les fièvres malignes et pestilentiellles, et toujours avec grand danger.

Elle est quelquefois épidémique; ce qu'on doit attribuer à une mauvaise disposition de l'air, et alors elle est ordinairement accompagnée de malignité. Elle survient ainsi après une longue durée d'un temps humide ou pluvieux, au printemps, ou en automne.

Quant au pronostic, l'esquinancie est fort dangereuse, tant parcequ'elle est souvent jointe à une fièvre aiguë, que parcequ'elle menace de suffoquer le malade. Ce dernier accident

Sect. VI. 2. Pour traiter cette maladie, je saigne d'abord copieusement du bras, et ensuite sous la langue. Je fais toucher de temps en temps les parties enflammées avec le miel rosar et l'esprit de soufre mêlés ensemble jusqu'à une forte acidité; et j'ordonne le gargarisme suivant, dont on se servira, non pas à la manière ordinaire, en l'agitant dans la bouche, mais en le retenant long-temps, jusqu'à ce qu'il s'échauffe, pour lors on le rejettera, et on réitérera de temps en temps la même chose.

Gargarisme. Prenez des eaux de plantain, de roses rouges, et de frai de grenouilles, de chacune quatre onces; trois blancs d'œufs battus; sucre candi, trois gros. Mêlez tout cela pour un gargarisme.

Je fais user chaque jour, de l'émulsion rafraîchissante, décrite dans le traitement de la pleurésie, ou de quelque autre semblable.

3. Le lendemain matin, en cas que la fièvre et la difficulté d'avaler ne soient pas diminuées, je réitere la saignée du bras, remettant la purgation au jour suivant. Mais si la fièvre et la difficulté d'avaler sont diminuées, je donne aussi-tôt un doux purgatif: l'expérience m'ayant appris qu'il n'est rien de si utile et de si nécessaire après la saignée que de purger.

Si la fièvre et les autres symptômes persévèrent après la

est sur-tout à craindre lorsque le muscle thyroarithenoïdien, qui sert à fermer le larynx, est attaqué. C'est un mauvais signe quand l'enflure des parties externes s'évanouit tout à coup, et qu'en même-temps les symptômes augmentent au lieu de diminuer; car la maladie se jette alors sur quelque partie nerveuse; attaque le cerveau, et cause le délire et des convulsions; ou se jette sur les poulmons, et cause une péripneumonie mortelle, comme témoigne Hippocrate dans ses Aphorismes, section V, aph. X. Mais lorsque la difficulté de respirer diminue, que la douleur et la rougeur sont plus extérieures, et se dissipent peu à peu, cela signifie que la maladie se terminera heureusement; sinon elle aboutit à un abcès, ou menace de la mort. Si elle aboutit à un abcès, et que le pus tombe dans les bronches et les poulmons, l'événement est fort incertain, comme témoigne Forestus, liv. 14, observation 24. Si elle menace de la mort, cela est annoncé par une écume à la bouche, une enflure considérable, une rougeur obscure de la langue, une froideur des extrémités, un serrement de poitrine, une anxiété, un pouls dur, convulsif et intermittent.

L'esquinancie symptomatique est dangereuse, et très-difficile à guérir, à cause de la foiblesse du malade, et de la virulence de la matière morbifique. Voyez Hoffmann, Med. rat. system. 2. 4. part. 1. p. 389, jusqu'à 395.

purgation, ce qui est très-rare, il faut encore réitérer la saignée du bras, et appliquer sur la nuque du cou un grand et puissant emplâtre vésicatoire. Pendant toute la maladie on donne tous les matins, excepté les jours de purgation, un lavement rafraîchissant et émollient.

4. La viande et les bouillons de viande seront absolument interdits au malade. On le nourrira de décoctions d'orge ou d'avoine et de pommes cuites, et d'autres choses semblables; il boira de la tisane d'orge ou de la petite bière, et il demeurera chaque jour hors du lit pendant quelques heures; car la chaleur du lit ne fait qu'augmenter la fièvre et les autres symptômes que je cherche à combattre par ma méthode.

Régime.

Mais il est important d'observer que l'esquinancie, qui est simplement un symptôme de la fièvre stationnaire, doit être traitée par la même méthode que la fièvre primordiale dont elle dépend; c'est-à-dire par les diaphorétiques, ou par toute autre méthode qui convient à cette fièvre primordiale (1).

Comment
il faut traiter
l'esquinancie
symptomatique.

(1) Hoffmann observe que le traitement de cette redoutable maladie diffère selon ses différentes espèces, et selon les différentes causes qui la produisent: ainsi, lorsqu'il y a des signes manifestes d'une stagnation considérable du sang dans la tête, ce qui augmente l'inflammation et produit des symptômes funestes, le premier et le principal soin du Médecin doit être d'en détourner le sang qui s'y porte avec impétuosité, ce qui se fait très-bien en ouvrant la veine la plus proche. La saignée à la jugulaire soulage très-promptement. Mais si on ne peut la faire, il faut d'abord saigner du bras, et ensuite sous la langue. Si la maladie vient du séjour d'une humeur âcre dans les nerfs du gosier et les tunique du larynx, sans qu'il y ait de pléthore manifeste, les scarifications au cou et au menton, ou l'application des sangsues sont plutôt indiquées. Et lorsque dans des sujets cacochymes et pituiteux, il y a aux parties extérieures du cou une enflure causée par une abondance de sérosité visqueuse, et que la douleur et l'inflammation sont légères, les scarifications au cou et aux épaules doivent être préférées à la saignée.

Enfin, il faut évacuer les humeurs par en bas. Les doux laxatifs en forme liquide sont ici les meilleurs; par exemple, une décoction de deux onces de manne, et d'un gros et demi de nitre antimonié dans dix onces de petit lait. Cette décoction non seulement purge les humeurs, mais encore adoucit leur acreté et leur salure. Mais si le malade ne peut rien prendre par la bouche, il faut donner un lavement fait avec le lait, le miel, l'huile d'amandes douces, le sel commun et le nitre.

Le trop de sang étant ainsi diminué, et les mauvaises hu-

SECT. VI.

5. Il y a d'autres fièvres qui doivent être mises au nombre des *intercurrentes*, et que pour l'ordinaire on ne regarde pas comme des fièvres, parcequ'elles ont une manière particulière de se terminer, et qu'elles aboutissent à tel ou tel symptôme; cependant elles sont originairement de véritables fièvres, et les maladies dont elles tirent leur nom, ne sont proprement que des symptômes qui les terminent. Je ne parlerai maintenant que de deux de ces maladies, savoir de l'hémorrhagie du nez, et de l'hémoptysie, ou crachement de sang.

Saignement du nez, et ses symptômes. 6. L'hémorrhagie du nez, ou saignement du nez, arrive en toute saison; il attaque principalement les personnes qui ont un sang bouillant, mais qui sont d'un tempérament foible, et plutôt dans le déclin de l'âge que dans la première jeunesse. Il commence le plus souvent avec des signes de fièvre, mais qui disparaissent dès que le sang

meurs évacuées, il faut avoir soin de résoudre par des remèdes internes et externes convenables, le sang ou la sérosité qui séjourne dans les vaisseaux, et en même-temps de tempérer la chaleur de la fièvre. A cela servent les mixtures diaphorétiques et légèrement anodynes données fréquemment, et les délayants but en grande quantité.

Quant aux remèdes externes, quelques-uns doivent être employés en forme de gargarisme, et d'autres appliqués sur le gosier et le cou, afin de diminuer la douleur et la chaleur inflammatoire, d'adoucir l'âcreté des humeurs, et de résoudre les fluides qui séjournent. Lorsqu'il y a beaucoup de chaleur et de douleur, je ne conseille pas d'injecter des gargarismes avec une seringue; il suffit de laver de temps en temps la bouche avec une liqueur convenable et chaude. Le rob ou le syrop de mures; le syrop de pavots rouges, ou de violettes, le mucilage de semence de coing, la crème d'orge, le nitre, le sel de prunelle, l'esprit de nitre dulcifié sont utiles pour cet effet. On peut varier ces remèdes suivant les circonstances, et les mêler avec du lait, ou avec une décoction de réglisse et de figues, ou avec de l'eau de gruau. Une quantité convenable d'une mixture d'huile fraîche d'amandes douces, de blanc de baleine, de safran, et de syrop de violettes, donnée dans de l'eau de gruau, et tenue quelque temps dans la bouche, est aussi fort utile en ce cas-là.

Les remèdes qu'on applique le plus souvent sur le gosier et sur le cou sont des cataplasmes préparés avec des drogues anodynes et résolutives, telles que les fleurs de sureau, de mélilot, de camomille et de bouillon blanc; les oignons de lis, les figues, le safran, les graines d'anis et de fenouil, la farine de graine de lin, auxquelles on ajoute quelquefois du nid d'hirondelle, et de l'album græcum, comme spécifiques. Les emplâtres adoucissants et émollients sont bons aussi pour cela, comme le diachylon simple, l'emplâtre de mélilot ramolli

coule par les narines, et il reste seulement de la douleur et de la chaleur à la partie antérieure de la tête. Le sang coule d'abord pendant quelque temps, puis il s'arrête; ensuite il recommence à couler, et cela à diverses reprises, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrête entièrement, ou de lui-même, à cause de la quantité que le malade en a perdu, ou par la force des remèdes; en sorte néanmoins que le malade est tous les ans en danger de retomber s'il vient à s'échauffer par l'usage des liqueurs spiritueuses, ou de quelque autre manière.

7. Le but que je me propose dans le traitement de cette hémorrhagie, est d'apaiser par tous les moyens possibles la trop grande chaleur et l'ébullition du sang, qui sont cause de l'extravasation de cette liqueur, et de produire en même temps une révulsion.

Comment
il faut le
traiter.

avec l'huile d'amandes douces, ou rendu plus efficace en y mêlant le blanc de baleine, le safran et le camphre.

Dans l'usage des remèdes externes, il faut avoir égard aux différentes sortes d'inflammation du gosier, et y approprier les remèdes: ainsi dans les inflammations douloureuses et brûlantes de cette partie, le julep de roses avec le nitre et un peu de camphre est très-utile. La gelée de corne de cerf y est encore excellente. Si le gosier est sec et brûlant, la langue enflée, la respiration et la déglutition difficile, le loach suivant est convenable.

Prenez blancs d'œufs battus, deux onces; eau rose, une once; syrop de grenades et de mures, de chacun demi-once; sel de prune-
lle, douze grains. Mêlez tout cela ensemble.

On frottera le cou et le gosier avec le liniment suivant.

Prenez huile d'amandes douces, une once; huile de pavots blancs, deux gros; camphre, un demi-gros. Mêlez tout cela ensemble selon l'art.

Dans une esquinancie occulte, interne, et accompagnée de grande chaleur, il faut se laver souvent la bouche avec du lait seul, ou de la crème, ou bien en y ajoutant du sel de prune-
lle et du syrop de pavot rouge, et boire fréquemment du petit lait.

Dans l'inflammation de l'œsophage qui arrive souvent dans les fièvres malignes, il est bon de donner intérieurement la poudre suivante avec une émulsion d'amandes douces, et d'en tenir un peu dans la bouche.

Prenez sucre, une once; nitre, un gros; camphre, trois grains. Faites de tout cela une poudre.

La douleur inflammatoire qui vient d'une sérosité âcre et saline qui séjourne dans les parties glanduleuses du gosier, et qui est accompagnée de rougeur, et d'une évacuation abondante de salive, mais sans fièvre, se dissipe très-bien au commencement, en se gargarisant la bouche et le gosier avec du vin du Rhin.

Lorsqu'il tombe une grande quantité d'humeur pituiteuse et viciée sur les glandes du palais et du gosier, les doux purgatifs et les gargarismes détersifs doivent être souvent mis en usage.

SECT. VI.

Pour cela, je fais plusieurs copieuses saignées du bras, et le sang que l'on tire est toujours de même couleur que celui des pleurétiques; j'ordonne un régime rafraîchissant et incréassant. La boisson du malade est de l'eau laiteuse, c'est-à-dire trois parties d'eau et une partie de lait bouillies ensemble, et cela se boit froid. La nourriture consiste en des pommes cuites, des décoctions d'orge et autres choses semblables; mais j'interdis la viande et les bouillons de viande. J'ordonne aussi des juleps rafraîchissants et incréassants, et les émulsions qui ont été décrites ci-dessus, en parlant des maladies inflammatoires. Je veux que le malade demeure chaque jour levé pendant quelque temps, sans jamais y manquer; et tous les soirs à l'heure du sommeil je lui fais prendre une dose de syrop diacode, afin d'arrêter l'impétuosité du sang.

Mais comme les hémorrhagies du nez sont souvent accompagnées d'une lympe âcre qui étant mêlée avec le sang, en augmente l'agitation, ma coutume, outre l'usage de la saignée révulsive et des remèdes rafraîchissants, est de donner un doux purgatif, même dans le fort de la maladie. Quand l'opération du purgatif est finie, je donne un narcotique en plus grande dose qu'à l'ordinaire; et lorsque l'hémorrhagie a cessé entièrement, je purge une seconde fois.

8. Pour ce qui est des applications extérieures, ce sont des compresses trempées dans de l'eau froide, où l'on a dissous du crystal minéral; lesquelles étant légèrement exprimées s'appliquent sur la nuque, et tout autour du cou plusieurs fois le jour.

De plus, après les évacuations générales, on peut appliquer la liqueur suivante (1).

Liquor
styptique.

Prenez vitriol de Hongrie et alun, de chacun une once; phlegme de vitriol, demi-livre. Faites bouillir le tout jusqu'à parfaite dissolution. Quand la liqueur sera refroidie, filtrez-la, et la séparez des cristaux qui s'y seront formés. Ajoutez-y ensuite une douzième partie d'huile de vitriol. Trempez bien dans cette liqueur une tige de vieux linge; introduisez-la dans la narine d'où sort le sang, et laissez-l'y deux jours.

On peut aussi, en appliquant des linges trempés dans cette liqueur, arrêter toutes sortes d'hémorrhagies qui viennent des parties extérieures.

(1) Voyez Sect. 1. Chap. 4. num. 48.

9. *L'Hémoptysie* arrive entre le printemps et l'été, et aux personnes d'un tempérament chaud, mais qui sont peu robustes et qui ont des poumons foibles, et plutôt aux jeunes gens qu'aux vieillards. Cette maladie est à peu près de même nature que l'hémorrhagie du nez; car elle est pareillement une fièvre qui se termine par une évacuation critique. Toute la différence est que dans l'hémorrhagie du nez, le sang trop agité s'ouvre un passage par les vaisseaux du nez, et que dans l'hémoptysie il sort par ceux du poulmon. Et comme dans celle-là, tandis que l'écoulement dure, on sent une douleur et une chaleur à la partie antérieure de la tête; de même dans celle-ci on ressent une douleur et une chaleur à la poitrine, avec une certaine foiblesse.

Le traitement de l'hémoptysie est aussi, à peu près, le même que celui de l'hémorrhagie du nez, si ce n'est qu'il ne faut pas tant purger; car les purgations fréquentes jetteroient aisément le malade dans la phthisie. Mais les saignées fréquentes, les lavements quotidiens, le syrop diacode pris à l'heure du sommeil, le régime rafraichissant et incrassant, et les remèdes de même nature, auront tout le succès qu'on peut attendre.

10. Voilà toutes les observations que j'ai faites jusqu'à présent sur les différentes especes de fièvres et sur leurs symptômes. Voilà leur histoire, que j'ai écrite avec toute la bonne foi et la sincérité possible, sans m'attacher à aucune hypothese. Ce ne sont pas mes idées et mes imaginations que je propose au Public, mais les phénomènes naturels des fièvres. J'y ai joint avec la même fidélité la manière de les traiter.

Que si le desir extrême de découvrir et d'établir une méthode plus sûre de guérir les maladies, m'a engagé dans des routes nouvelles et inconnues auparavant, j'espère que les habiles gens ne m'accuseront pas pour cela de témérité, et ne me feront pas un crime, si je suis plutôt mon propre jugement que les sentiments des autres. Les heureux succès que j'ai eus dans ma nouvelle méthode, justifient mon entreprise; et les expériences de ceux qui viendront après moi, feront assez voir que je n'ai rien avancé que de vrai.

11. On ne sauroit assurément s'appliquer avec trop de soin à combattre des maladies aussi redoutables que les fièvres, lesquelles font une guerre continuelle au genre humain, n'épargnent ni vieux ni jeunes, ni forts ni foibles.

Part. I.

T

ΔΕΥΤΕΡΙΑ ΚΕΝΤΕΣΙΝ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΝΗΣ

SECT. VI.

bles, et enlèvent au moins les deux tiers des hommes, sans parler de ceux qui périssent chaque année de mort violente; et toutes les méthodes proposées avec tant de confiance, et avec de si magnifiques promesses, dans les livres des Médecins spéculatifs, toutes ces méthodes, dis-je, qui ne sont que de fruits de l'imagination, et de savantes chimères, ne servent pas davantage pour la guérison des maladies dont il s'agit, que si on n'y faisoit rien du tout, et qu'on les abandonnât entièrement à la nature.

Si donc j'ai contribué de quelque chose à faciliter la guérison des fièvres, comme je crois pouvoir m'en flatter, sans qu'on m'accuse de présomption, j'aurai obtenu la fin que je me proposois, et je me trouverai bien récompensé des peines et des travaux que j'ai essayés pour le service du prochain.

Voilà à peu près les principales choses que j'ai découvertes, ou du moins que j'ai pu réduire en méthode, touchant les fièvres et leurs symptômes, jusqu'au jour présent trentième Décembre 1675, auquel j'écris ceci.



MÉTHODE COMPLETE

POUR GUÉRIR

PRESQUE TOUTES LES MALADIES;

*Avec une description exacte des symptômes
qui les accompagnent.*

AVANT - PROPOS.

V OICI , mon cher Lecteur , l'essai d'une excellente pratique Médicinale que l'illustre Sydenham composa lui-même avec tout le soin et l'exactitude possible. On peut dire , avec raison , qu'on n'a guere vu jusqu'à présent de Médecins qui soient comparables à ce grand homme , tant pour la pénétration et la vivacité de son esprit sur tout ce qui regarde son art , que pour sa probité , son humanité , et son inclination bienfaisante à l'égard de toutes sortes de personnes ; qualités qui l'ont fait généralement regretter.

Cet abrégé ne se trouve point rempli de bagatelles , ni de vaines et fausses idées de certains demi-savants infatués de leurs chimériques systèmes. Néanmoins , tout simple et modeste qu'il est , il donne une idée juste et précise des maladies , et ne tend à autre chose qu'à faire connoître ce que la nature peut opérer d'elle-même , et ce qu'elle peut supporter.

Or s'il est permis de s'expliquer ici avec sincérité , il faut convenir que pourvu que l'on connoisse la situation des parties du corps , que l'on ait une notion suffisante des maladies par le moyen des symptômes qui les désignent (ce que l'on apprend par de soigneuses observations) , et qu'avec cela on soit instruit de la véritable méthode de les traiter , tant par le régime que par des remèdes sagement administrés , on devient par là un habile

T ij

AVANT-
PROPOS.

Praticien, et l'on se trouve en état d'exercer sa profession avec honneur, et d'être utile à toute sorte de malades.

Car il importe peu que l'on sache si c'est l'acide ou l'alcali qui pèche dans une maladie; si c'est dans les esprits animaux, ou dans le sang, ou dans quelque viscère particulier, qu'est renfermé le foyer du mal, au moyen de quoi l'on puisse faire de longs et savants raisonnemens sur le retour périodique des fièvres intermittentes, pendant que la fièvre qui fait toujours son chemin, est évidemment connue des assistants, même les moins intelligents, par les inquiétudes du malade, par la soif et l'ardeur qui le dévore, par la vitesse de son pouls, par les nausées, et par tous les autres symptômes qui le travaillent.

Aussi me suis-je souvent étonné pourquoi des hommes d'un très-grand jugement, et très-versés dans la pratique de la Médecine, se donnent tant de peine à rechercher scrupuleusement les causes prochaines et immédiates des maladies, et font des efforts inutiles pour dévoiler les ténèbres dont la Nature les a enveloppées; tandis qu'ils n'ignorent pas que les choses qui se présentent à tous moments sous leurs yeux, leur sont inconnues; comme, par exemple, d'où vient la couleur verte de l'herbe, ou la couleur blanche de la neige? pourquoi notre ame ne peut raisonner dans l'enfance? en quoi consiste notre forme spécifique, et autres choses semblables?

Il vaut mieux pour l'utilité commune, être Médecin que Philosophe; car qui est-ce qui voudroit avoir Descartes pour son Médecin? Il vaut mieux détailler avec soin et d'une manière claire les moindres phénomènes des maladies, et proposer sincèrement les remèdes les plus propres à combattre chacune d'entre elles. C'est par ce moyen que la Médecine, cet Art si noble, franchiroit enfin les bornes trop étroites dans lesquelles elle a été jusqu'ici renfermée: c'est par là qu'elle procureroit la santé à tout le genre humain, et les plus grands honneurs à ceux qui l'exercent.

L'Auteur, peu de temps avant sa mort, travailloit à un *Traité sur la Phthisie*, mais il ne put l'achever; car la grande application qu'il y donnoit, ayant épuisé ses forces déjà très-diminuées par la vieillesse et par la goutte à laquelle il étoit sujet depuis bien des années, l'humeur gouteuse se jeta tout à coup sur les viscères, et lui causa des vomissemens et des déjections énormes. Pour comble de malheur, il survint un pissement de sang, causé par le calcul de reins, qui avoit déchiré les vaisseaux. Le malade ne put

résister à tant de maux , et il expira tranquillement au milieu de ses douleurs. On trouvera ici les morceaux qu'il avoit composé sur la Phthisie , ils sont dignes de leur Auteur , et font regretter qu'il n'ait pas vécu suffisamment pour traiter à fond cette matière.

L'abrégé de Médecine dont il s'agit présentement , fait assez connoître combien son Auteur a excellé dans le traitement des fièvres , de la petite vérole , de la rougeole , et de toutes les autres maladies aiguës et chroniques.

Le régime et la diète des malades y sont déduits de la manière la plus convenable. On y propose peu de remèdes , mais ce sont les plus nécessaires. Ils ne sont point ordonnés pour faire gagner les Apothicaires , ni pour le faste de l'Art.

L'auteur propose , pour appaiser la soif des malades , le même moyen qu'il mettoit en usage pour étancher la sienne ; savoir la petite bière dont il leur fait boire amplement et à discrétion , ce qui les restaure et les rafraîchit à merveille ; et il n'est pas de ces Médecins impitoyables qui , sourds aux prières des malades , les forcent de prendre des apozemes et des juleps , malgré toute l'horreur qu'ils en ont.

Il prend bien garde qu'on ne les échauffe à l'excès par un trop grand feu , ou qu'on ne les accable sous le poids des couvertures , ou qu'on ne les gorge de potions sudorifiques , dans la vue de donner issue par les pores de la peau à la matière morbifique encore crue et indigeste ; d'où il arrive qu'étant mise en mouvement par ces remèdes , elle se porte au cerveau , et cause aux malades la phrénésie ou le coma ; ou bien le sang s'étant extravasé , couvre toute la peau de taches pourprées , ou le col et la poitrine d'éruption miliaire.

Il décrit avec la dernière exactitude la petite vérole. Il marque dans les deux especes de cette maladie le jour de l'éruption. Il décrit exactement la nature des pustules ; quand la salivation commence à paroître , et combien elle dure ; en quel temps l'enflure du visage et des mains se manifeste ; enfin ce qu'il faut attendre de jour en jour dans cette maladie.

Il a introduit le premier l'usage des calmants. Les Praticiens savent quel service il a rendu en cela à la Médecine. Il a publié le premier que c'étoit un mal de donner des cordiaux avant l'éruption , et que cet usage étoit souvent cause que la petite vérole simple dégénéroît en confluenta. Mais

FORMULES.

il est plus à propos sur tous ces articles , d'aller s'instruire aux sources mêmes. C'est pourquoi je n'en dirai pas davantage.

F O R M U L E S

De quelques remèdes qui sont les plus usités dans la Pratique.

Potion purgative commune.

PRENEZ pulpe de tamarins , demi-once ; feuilles de séné , deux gros ; rhubarbe , un gros et demi ; faites bouillir dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois onces ; passez la liqueur , et y dissolvez manne et syrop de roses solutif , de chacun une once.

Potion émétique commune.

Prenez eau de chardon bénit , deux onces ; infusion de sofran des métaux , une once ; syrop d'aillet , demi-once : mêlez cela pour un vomitif qui sera pris à quatre heures après midi ; et chaque fois que le malade vomira , il avalera un grand verre de posset ou de petit lait.

Julep perlé.

Prenez eau de cerises noires , et eau alexitere de lait , de chacune trois onces ; eau de canelle orgée , une once ; perles préparées , un gros et demi ; eau rose , demi-gros ; sucre candi , ce qu'il en faut : mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses foiblesses.

Julep cordial.

Prenez eau de cerises noires , six onces ; eau épidémique , syrop d'aillet , et syrop de limon , de chacun demi-once : mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra souvent par cuillerées.

Décoction pour boisson ordinaire.

FORMULES.

Prenez racine de salsepareille, six onces; racine de squi-
ne et bois de sassafras, de chacun deux onces; réglisse, une
once; faites bouillir le tout dans seize livres d'eau de fon-
taine pendant une demi-heure; laissez ensuite infuser pen-
dant douze heures sur les cendres chaudes le vaisseau bien
fermé; puis faites bouillir une seconde fois jusqu'à diminution
du tiers. Ayant retiré la décoction du feu, mettez-y infuser
demi-once de graine d'anis; et deux heures après, coulez
la liqueur; laissez-la se dépurer par résidence, et la versez
ensuite dans des bouteilles de verre qui seront bien bouchées.
Le malade en fera sa boisson ordinaire pendant trente jours.

Apozeme apéritif et anti-scorbutique.

Prenez racines de chiendent, de chicorée, de fenouil et
d'asperge, de chacune une once; raisins de Corinthe, et
raisins passés sans pépins, de chacun deux onces; feuilles
d'hépatique, de scolopendre et de capillaire, de chacune une
poignée; feuilles de becabunga, qui ne seront ajoutées que
sur la fin, deux poignées. Faites bouillir le tout dans suffisante
quantité d'eau qui sera réduite à deux livres. Ajoutez sur la
fin demi-livre de vin du Rhin. La colature étant encore
chaude, faites-y infuser pendant deux heures une poignée
de cochlearia. Coulez de nouveau, et ajoutez syrop des cinq
racines, et syrop de suc d'orange, de chacun deux onces;
eau de canelle orgée, une once, pour un apozeme dont le
malade prendra demi-livre le matin et l'après-dîner pendant
quinze jours.

Looch incrassant contre la toux.

Prenez huile d'amandes douces, une once; des syrops de
coquelicot, de pourpier, et de jujubes, et du looch sain, de
chacun demi-once; sucre candi, ce qu'il en faut. Broyez tout
cela dans un mortier de marbre pendant une heure entière, et
vous aurez un looch bien mêlé, que vous garderez dans un
vaisseau de terre. Le malade sucera souvent un petit bâton
de réglisse trempé dans ce mélange.

Looch plus incrassant.

Prenez conserve de roses rouges, syrop violat, et syrop

T iv

FORMULES.

diacode, de chacun une once ; graine de pavot blanc, trois dragmes. Broyez tout cela ensemble, et le passez par un tamis de soie. Ajoutez ensuite six gouttes d'huile de noix muscade tirée par expression.

Autre Looch pour une fluxion âcre et tenue.

Prenez conserve de roses rouges, deux onces ; syrop diacode, et syrop de jujubes, de chacun une once ; oliban, mastic et succin, de chacun un gros ; huile de noix muscade tirée par expression, six gouttes. Mêlez tout cela pour un looch dont le malade usera souvent ; et dans une cuillerée duquel on ajoutera deux fois le jour depuis huit gouttes jusqu'à douze de baume de soufre anisé.

Biere purgative.

Prenez polypode de chêne, une livre ; racine de rapontic, feuilles de sené, et raisins secs sans pepins, de chacun demi-livre ; rhubarbe concassée, et racine de raifort sauvage, de chacune trois onces ; feuilles de cochléaria et de sauge, de chacune quatre poignées ; quatre oranges coupées par tranches. Mettez infuser tout cela dans quarante ou cinquante livres de biere sans houblon lorsqu'elle fermente ; et quand elle sera faite, on en donnera au malade pour boisson ordinaire pendant quinze ou vingt jours, et sur-tout un verre tous les matins.

Emplâtre hystérique.

Prenez galbanum dissous dans la teinture de castoreum et ensuite coulé, trois dragmes ; gomme tacamahaca, deux dragmes. Mêlez-les ensemble pour un emplâtre qui sera appliqué sur le nombril.

Purgation pour un petit enfant.

Prenez syrop de chicorée composé de rhubarbe, une petite cuillerée, que l'on fera avaler à l'enfant.

Décoction amere purgative.

Prenez de la décoction amere avec le sené, quatre onces ; syrop de nerprun, une once ; électuaire de suc de roses, deux gros. Mêlez tout cela pour une potion.

Laudanum liquide de l'Auteur.

FORMULES.

Prenez vin d'Espagne, une livre ; opium, deux onces ; safran, une once ; canelle et cloux de gérofle en poudre, de chacun un gros. Mettez infuser tout cela au bain marie pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la liqueur ait acquis une consistance requise. Coulez-la ensuite, et la gardez pour l'usage.

AFFECTION
HYSTÉR.

DE L'AFFECTION

*Nommée HYSTÉRIQUE dans les femmes , et
HYPOCONDRIAQUE dans les hommes.*

1. **Q**UAND l'ame se trouve désagréablement émue par quelque accident fâcheux , l'économie des esprits animaux est troublé ; il survient un flux abondant d'urine très-claire ; les malades perdent toute espérance de recouvrer la santé , et ils n'ont que des pensées affligeantes. En quelque endroit du corps que la maladie exerce sa violence (car elle attaque plusieurs parties) , elle produit aussi-tôt les symptômes dont cette partie est susceptible.

2. La tête est attaquée d'apoplexie immédiatement après l'accouchement , et cette apoplexie se termine par une hémiplegie : il survient des convulsions semblables à celles de l'épilepsie (on les appelle vulgairement suffocation de matrice , symptôme dans lequel le ventre et les parties précordiales se gonflent vers le gosier). Le clou hystérique survient aussi , qui cause dans un endroit de la tête une très-violente douleur , laquelle ne se fait sentir que dans l'espace d'un travers de pouce. La malade est cruellement tourmentée par des vomissements d'une bile verte de couleur de poireau , et quelquefois elle a une diarrhée. L'accès est accompagné de la palpitation de cœur , de la toux , de la passion iliaque , de la colique , de la néphrétique , et de la suppression d'urine.

3. Extérieurement , il y a tantôt une douleur dans les muscles , et tantôt une tumeur aux jambes qui ressemble à l'hydropisie. Ce qui est surprenant , c'est que les dents mêmes ne sont pas exemptes de douleur. On en ressent très-souvent au dos ; très-souvent aussi les parties extérieures sont tellement refroidies que la personne semble morte. Les malades rient ou pleurent ridiculement , et sans aucun sujet. La salivation est quelquefois si abondante qu'on croiroit qu'elle est l'effet du mercure. Quand les douleurs hystériques sont calmées , elles laissent aux parties qu'elles occupoient une telle sensibilité qu'on n'ose les toucher , et on diroit que les chairs ont été meurtries.

4. Il faut d'abord tirer à la malade huit onces de sang.

ET HYPO-
CONDRIAQ.

Lui appliquer ensuite sur le nombril l'emplâtre de galbanum, et dès le lendemain lui faire user des pilules suivantes.

Prenez pilules cochées majeures, deux dragmes; castoreum pulvérisé, deux grains; baume du Pérou, trois gouttes. Faites de tout cela douze pilules. La malade en prendra quatre tous les matins, ou de deux jours l'un, suivant ses forces, et elle tâchera ensuite de dormir.

Prenez eau de rue, quatre onces; eau de bryone composée, deux onces; castoreum enfermé dans un nouet, et suspendu dans le vaisseau, demi-dragme; sucre candi, ce qu'il en faut. La malade prendra quatre ou cinq cuillerées de cette eau dans toutes ses foiblesses.

5. Après l'usage de ces premières pilules, elle viendra aux suivantes.

Prenez limaille d'acier, huit grains; extrait d'absynthe, ce qu'il en faut. Formez trois pilules que la malade avalera de grand matin, et autant à cinq heures du soir pendant trente jours, buvant par-dessus un verre de vin d'absynthe.

Si la forme de bol plaît davantage.

Prenez conserve d'absynthe romaine, et conserve d'écorce d'orange, de chacune une once; angélique confite, noix muscade confite, et thériaque d'andromaque, de chacune demi-once; poudre d'arum composée, trois dragmes; gingembre confit, deux dragmes; syrop de limon, ou syrop d'orange, ce qu'il en faut pour former un électuaire.

Prenez deux gros de cet électuaire; huit grains de limaille d'acier, et avec ce qu'il faut de syrop d'orange formez un bol que l'on prendra matin et soir, et par-dessus un verre de vin d'absynthe, ou bien six cuillerées de l'infusion suivante.

Prenez racines d'angélique, d'aunée, et d'impératoire, de chacune une once; feuilles d'absynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, et de germandrée, de chacune une poignée; l'écorce de deux oranges coupée menue. Versez sur tout cela ce qu'il faudra de vin d'Espagne, pour qu'il surnage deux doigts. On ne passera l'infusion que chaque fois qu'on en usera.

AFFECTION MYSTÈR. 6. On pourra donner aux personnes délicates le Mars en poudre de la manière suivante.

Prenez limaille d'acier porphyrisée, une once ; poudre d'arum composée, six dragmes ; graines de coriandre, d'anis et de fenouil doux, de chacune demi-once ; canelle fine, et corail rouge préparé, de chacun trois dragmes ; noix muscade, deux dragmes. Faites de tout cela une poudre très-subtile, et ajoutez-y du sucre fin en poids égal à tout le reste. Il faut en prendre d'abord une demi-dragme deux fois le jour pendant quatre jours, et ensuite une dragme deux fois le jour pendant quarante jours, et boire par-dessus trois ou quatre cuillerées du julep suivant.

Prenez eau alexitère de lait, douze onces ; eau de gentiane composée, quatre onces ; eau d'absynthe composée, deux onces ; sucre fin, ce qu'il en faut pour un julep.

Ou bien :

Prenez du vin blanc d'absynthe, demi-livre ; eau de gentiane composée, deux onces ; syrop d'aillet, une once. Faites un julep.

Prenez myrrhe choisie, galbanum, et assa-fétida, de chacun une dragme ; castoreum, demi-dragme ; baume du Pérou, quantité suffisante. Partagez chaque dragme de cette masse en douze pilules. On en prendra trois chaque soir en se couchant, et on boira par-dessus trois ou quatre cuillerées d'eau de bryone composée.

7. Si les pilules précédentes lâchent le ventre de la malade, on lui fera user des suivantes.

Prenez castoreum, un gros ; sel volatil de succin, demi-gros ; extrait de rue, ce qu'il en faut. Faites vingt-quatre pilules, dont on prendra trois tous les soirs, buvant par-dessus trois ou quatre cuillerées du julep hystérique.

L'esprit de corne de cerf donné souvent jusqu'à seize ou dix-huit gouttes dans une eau appropriée, produit un très-bon effet.

8. Si ces remèdes ne réussissent pas, la malade aura recours aux pilules suivantes.

Prenez trochisques de myrrhe pulvérisés, un scrupule ; baume de soufre térébenthiné, quatre gouttes ; gomme ammo-

niac dissoute, ce qu'il en faut. Faites quatre pilules que l'on ET HYPO-
 prendra matin et soir, et on boira par-dessus quatre ou cinq CONDRIAQ.
 cuillerées du julep hystérique, y ajoutant douze gouttes d'es-
 prit de corne de cerf.

L'électuaire antiscorbutique, avec l'eau décrite au même endroit est un remède utile dans ces maladies; aussi bien que l'électuaire fortifiant, avec la conserve de cochléaria, une once, et de la poudre d'arum composée, six dragmes, buvant par-dessus l'eau qui a été prescrite.

9. Si le mal ne cède pas à ces remèdes, il faut aller prendre les eaux minérales ferrugineuses; et si elles ne réussissent pas, il faudra avoir recours aux sulfureuses, comme sont celles de Bath.

10. Lorsqu'on use des eaux ferrugineuses, il faut observer ce qui suit. S'il survient quelque accident considérable qu'on puisse raisonnablement attribuer à l'usage des eaux, on doit alors cesser de les prendre, jusqu'à ce que cet accident soit entièrement cessé. Mais s'il ne survient aucun obstacle, il faut que la malade continue de les prendre au moins durant six semaines, et même jusqu'à deux mois; et pour fortifier l'estomac, elle usera de temps en temps du gingembre confit, ou de la graine de carvi sucrée. Elle pourra aussi prendre trois pilules hystériques les dix premiers jours, buvant par-dessus quatre ou cinq cuillerées du julep hystérique.

11. Pour ce qui est des eaux de Bath, il faut les boire pendant deux jours; et le troisième jour les prendre en manière de bain; et ainsi alternativement en boisson et en bain pendant six semaines ou deux mois.

12. Quand l'usage du Mars échauffe trop, il faut, durant son usage, prendre de quatre en quatre jours quatre livres d'eaux minérales purgatives; et quoiqu'elles lâchent le ventre, elles n'exciteront pas de trouble, comme les purgatifs des boutiques ont coutume de faire.

13. Si le Mars cause beaucoup de trouble, il faut donner tous les soirs pendant quelque temps le laudanum liquide dans une eau hystérique.

14. Quand les forces sont abattues par la longueur de la maladie, on ne doit pas faire précéder la saignée et la purgation, mais commencer tout de suite l'usage du Mars.

15. Si les symptômes ne sont pas violents, il suffit de saigner et de purger pendant trois ou quatre jours, et de

AFFECTION
HYSTÉR.

donner ensuite les pilules hystériques pendant dix jours ,
matin et soir.

16. Dans une douleur insupportable , dans un vomissement et une diarrhée énormes , il faut donner le laudanum , et fortifier ensuite les esprits ; mais si les forces le permettent , on doit , avant l'usage du laudanum , saigner et purger , sur-tout les femmes vigoureuses et sanguines. Quant aux personnes foibles , et qui , depuis peu de temps ont souffert un accès , il faut leur faire avaler une grande quantité de lait coupé avec la bière , et quand elles l'ont rejeté par le vomissement , il faut leur donner une forte dose de thériaque ou d'orviétan , et leur faire boire par-dessus quelques cuillerées d'une liqueur spiritueuse , avec quelques gouttes de laudanum liquide.

Si la malade a déjà vomi auparavant , et qu'il soit dangereux de la faire vomir de nouveau , on lui donnera au plutôt une dose suffisante de laudanum , que l'on réitérera chaque fois qu'elle vomira. Il sera mieux de donner le laudanum en forme solide ; ou si on le donne en forme liquide , il faudra que ce soit dans un véhicule en petite quantité , par exemple , dans une cuillerée d'eau de canelle spiritueuse ; et quand la malade l'aura pris , elle se tiendra en repos et la tête immobile.

Après que ce symptôme aura cessé , on continuera pendant quelques jours matin et soir l'usage du laudanum.

17. Il faut bien remarquer deux choses : la première , que quand après les évacuations on aura une fois commencé l'usage du laudanum , il faudra le continuer en dose convenable , jusqu'à ce que les symptômes aient entièrement cessé , mettant entre chaque dose autant d'intervalle qu'il est nécessaire pour juger quel effet la première a produit avant que d'en donner un autre. La seconde chose qu'on doit observer , c'est que pendant l'usage du laudanum il ne faut exciter aucun mouvement dans le corps , ni procurer aucune évacuation , pas même par le plus doux lavement.

18. La thériaque employée fréquemment et long-temps est un grand remède dans cette maladie , et dans plusieurs autres qui viennent d'un défaut de chaleur et de digestion.

19. Les vins d'Espagne où l'on a mis infuser de la gentiane , de l'angélique , de l'absynthe , de la petite centaurée , de l'écorce extérieure d'orange , et d'autres drogues fortifiantes , sont très-utiles , étant bus à la dose de quel-

ques cuillerées trois fois par jour , pourvu que la malade ne soit ni trop délicate , ni d'un tempérament bilieux.

20. Le quinquina , pris à la dose d'un scrupule matin et soir durant quelques semaines , est admirable , sur-tout dans les spasmes hystériques. ET HYPO-
CONDRIAQ.

21. Les personnes délicates et bilieuses pourront se réduire à la diète lactée , principalement dans la colique hystérique , pourvu qu'elles n'éprouvent pas les inconvénients qui accompagnent ordinairement l'usage du lait les premiers jours , savoir qu'il se coagule dans l'estomac , et qu'il n'est pas suffisant pour conserver et soutenir les forces.

22. Au reste , rien ne fortifie tant le sang et les esprits que d'aller tous les jours à cheval , et long-temps chaque fois. Les voyages en chaise roulante ont aussi leur utilité.

DE LA FIEVRE DÉPURATOIRE

Qui régna en Angleterre en 1661, 62, 63 et 64.

1. **S** I c'est un jeune homme qui en soit attaqué , il faut commencer par le saigner du bras , et le même jour , quelques heures après , ou le jour suivant deux heures après un léger dîner , on lui donnera pour émétique l'infusion de safran des métaux , et chaque fois qu'il aura vomé ou qu'il aura été à la selle , il boira tout de suite un verre de petite biere mêlée avec le lait. Après l'effet du vomitif , on lui donnera la potion calmante qui suit , ou quelque autre semblable.

Prenez eau de cerises noires , une once et demie ; eau épidémique , demi-once ; laudanum liquide , seize gouttes ; syrop d'aillet , deux dragmes. Mêlez le tout pour une potion.

Les vomitifs avec l'infusion de safran des métaux , même en très-petite dose , peuvent être dangereux pour les enfants ; ainsi il vaut mieux s'en abstenir.

2. Les jours suivans jusqu'au onzième et le douzième jour , on donnera tous les matins un lavement , dont voici la formule.

Prenez de la décoction commune, une livre, ou la même quantité de lait de vache; du sucre et du syrop violat, de FIEV. DÉ- PURATOIRE chacun deux onces.

3. Après cela on tiendra le ventre un peu resserré, afin que la coction de la matiere fébrile se fasse plutôt: à quoi contribuent encore les doux cordiaux que l'on donne les derniers jours. Pour cela,

Prenez de la poudre de pattes d'écrevisses composée, quatorze grains; électuaire d'œuf, un demi-scrupule; et avec suffisante quantité de syrop d'aillet, faites un bol que l'on prendra de huit en huit heures, buvant par-dessus cinq ou six cuillerées du julep suivant.

Prenez eau alexitere de lait, et eau de cerises noires, de chacune trois onces; eau épidémique, et syrop d'aillet, de chacun une once. Mêlez tout cela pour un julep.

4. Quand on aura traité le malade selon cette méthode pendant quinze jours, on connoitra tant par le sédiment des urines, que par une diminution évidente des accidents, qu'il sera temps de le purger.

5. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les vieillards, qu'après la guérison de la fièvre et la purgation le malade est très-foible, et rend, soit par la toux, soit par les crachats, une grande quantité de phlegme gluant et visqueux. Dans ce cas-là, il faut qu'il boive du bon vin d'Alicante, où l'on aura trempé du pain rôti.

6. Si la passion iliaque survient, on ordonnera un scrupule de sel d'absinthe dans une cuillerée de suc de limon à prendre matin et soir; et dans les intervalles le malade prendra de demi-heure en demi-heure quelques cuillerées d'eau de menthe sans sucre. Pendant ce temps il faut lui tenir à nud continuellement sur le ventre un petit chien vivant. Après que la douleur et le vomissement auront cessé pendant deux ou trois jours, on donnera un gros de pilules cochées majeures dissoutes dans de l'eau de menthe, et on n'ôtera point le petit chien avant l'usage de ces pilules.

7. Pour prévenir la rechûte, on continuera long-temps l'usage de l'eau de menthe, et on garantira le ventre du froid en le tenant bien couvert.

DE LA FIEVRE PESTILENCIELLE

DES ANNÉES 1665 ET 1666.

1. **A**PRÈS avoir saigné le malade dans son lit, il faut le bien couvrir, et lui serrer le front avec une lisière de laine; et s'il ne vomit pas, on lui donnera le sudorifique suivant, ou un autre équivalent.

Prenez *thériaque*, demi-gros; *électuaire d'œuf* et poudre de pattes d'écrevisses composée, demi-scrupule; cochenille, huit grains; safran, quatre grains; et avec ce qu'il faudra de suc de kermès formez un bol, que l'on donnera de six en six heures, et par-dessus six cuillerées du julep suivant.

Prenez eau de chardon bénit et eau de scordium, de chacune quatre onces; eau thériacale, deux onces; syrop d'aillet, une once. Mêlez tout cela pour un julep.

2. Si le malade vomit, il faut différer le sudorifique jusqu'à ce que le malade, par le seul poids des couvertures, commence à suer, en jettant sur son visage une partie de son drap.

3. On entretiendra la sueur pendant vingt-quatre heures, en faisant boire de temps en temps au malade un petit verre de lait coupé avec de la bière, où l'on aura mis infuser de la sauge; ou bien un petit verre de bière dans laquelle on aura fait bouillir un peu de macis. Pendant la sueur on peut donner au malade de bons bouillons.

4. Lorsqu'il paroît une tumeur je n'osois pas saigner. Durant les vingt-quatre heures qui suivent la sueur le malade doit se tenir au lit, et éviter soigneusement le froid: il laissera sécher sur lui sa chemise, et prendra toujours sa boisson un peu chaude: il faut aussi qu'il continue l'usage du lait coupé avec la bière, et altéré par la sauge; et le jour suivant on lui donnera une potion purgative ordinaire.

FIEVRES
INTERMIT.

DES FIEVRES INTERMITTENTES.

1. **L'**ACCÈS de ces fievres commence par un frisson et tremblement, qui sont bientôt suivis de chaleur, et ensuite de sueur, laquelle est suivie de l'intermission. Néanmoins dans les premiers jours de ces fievres, sur-tout en automne, il y a quelquefois plutôt une diminution qu'une intermission; le malade vomit également dans le frisson et dans la chaleur, et il souffre beaucoup de la soif, et de la sécheresse de la langue. L'enflure du ventre qui se manifeste dans les enfants, et l'enflure des jambes dans les adultes termine la fièvre; la douleur des amygdales, l'enrouement, les yeux caves, la face hyppocratique sont des présages de mort.

Prenez du quinquina réduit en poudre fine, une once; et avec ce qu'il faut de syrop d'aillet, ou de celui de roses seches, faites un électuaire qu'il faudra partager en douze doses, que le malade prendra de quatre en quatre heures, buvant par-dessus un petit verre de vin, et commençant immédiatement après l'accès.

2. Si ces bols lâchent le ventre, on mêlera dans le verre de vin qu'on prend par-dessus le bol, dix gouttes de laudanum liquide chaque fois, ou de fois à autre, selon le besoin.

Pour empêcher la rechûte, sur-tout dans la fièvre quarte, il faut réitérer la même chose trois fois chaque semaine.

3. Si les pilules font plus de plaisir aux malades, on donnera les suivantes.

Prenez du quinquina pulvérisé, une once; et avec suffisante quantité de syrop d'aillet, formez des pilules d'une médiocre grosseur, dont on avalera six de quatre en quatre heures.

Ou bien, prenez du quinquina pulvérisé, deux onces; du vin du Rhin, deux livres: laissez-les infuser à froid, et les coulez ensuite par la manche d'Hippocrate. Le malade prendra trois onces de cette infusion de trois en trois heures, ou de quatre en quatre heures.

4. Si le malade a des nausées presque continuelles , et qu'il ne puisse avaler du quinquina , il avalera sept ou huit fois dans l'espace de deux heures une cuillerée de suc de limon nouvellement exprimé , avec un scrupule de sel d'absynthe , et ensuite il prendra seize gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle forte. Dès que le vomissement aura cessé , on commencera l'usage du quinquina.

5. Dans les fièvres intermittentes du printemps , un émétique donné à propos , en sorte qu'il puisse produire son effet avant l'accès , réussit quelquefois heureusement. D'autres fois un lavement donné dans les jours d'intervalle , trois ou quatre jours de suite , guérit la fièvre.

6. On peut aussi employer le remède suivant.

Prenez serpentinaire de virginie subtilement pulvérisé , quinze grains ; vin blanc , trois onces.

Le malade prendra ce remède deux heures avant l'accès , et s'étant bien couvert suera pendant trois ou quatre heures : il fera encore la même chose deux autres fois avant l'accès.

7. Si le malade est fort affoibli par un grand nombre d'accès.

Prenez des conserves de fleurs de bourrache et de buglose , de chacune une once ; conserve de romarin , demi-once ; écorce de citron confite , noix muscade confite , et thériaque , de chacune trois gros ; confection alkermès , deux gros. Mêlez tout cela pour un opiat dont le malade prendra de la grosseur d'une noisette matin et soir , buvant par-dessus quelques cuillerées d'une eau épidémique simple adoucie avec le sucre , et s'abstenant pendant ce temps-là de lavements.

8. Si à la fin de la maladie il survient une hydropisie , avant que la fièvre soit entièrement guérie , on ne doit pas employer les purgatifs , mais les infusions de racines de raifort sauvage , de sommités d'absynthe , de petite centaurée , de baies de genievre , de cendre de genêt , etc. dans du vin ; et quand la fièvre ne revient plus , il faut se servir des purgatifs et des apéritifs.

9. Pour les enfants qui ont une fièvre intermittente :

Prenez eau de cerises noires , et vin du Rhin , de chacun deux onces ; quinquina réduit en poudre fine , trois gros ;

FIEVRES
INTERMIT.

syrop d'aïlet, une once. Mêlez tout cela pour un julep dont on donnera au malade une ou deux cuillerées de quatre en quatre heures, suivant l'âge, jusqu'à ce que les accès aient cessé. S'il y a une diarrhée on mettra alternativement dans le julep une ou deux gouttes de laudanum liquide.

DE LA FIEVRE STATIONNAIRE

DES ANNÉES 1684 ET 1685.

1. **L**A chaleur et le froid se succèdent alternativement ; on sent des douleurs à la tête et dans les membres ; le pouls n'est pas fort différent de celui des personnes qui sont en santé. Il y a quelquefois de la toux, et une douleur au cou et au gosier ; la fièvre redouble le soir, et le malade est agité et altéré ; sa langue est tantôt humide, et alors elle est entièrement couverte d'une pellicule blanche et raboteuse ; tantôt elle est sèche, et alors le milieu se trouve d'une couleur brune, et il est environné de tous côtés d'un bord blanchâtre. Quand on garde continuellement le lit cela attire le coma ou la phrénésie ; le régime chaud cause des taches de pourpre, des éruptions milliaires plus rouges que les boutons de la rougeole, un pouls déréglé, des soubresauts des tendons, et enfin la mort. Il survient, au commencement des sueurs qui ne sont que symptomatiques ; et si on les excite par des remèdes, celles qui viennent de la tête sont gluantes, et la matière morbifique se porte à la tête, ou se jette sur les membres.

2. On saignera du bras à la quantité de dix onces de sang, et on réitérera la saignée, supposé que le malade respire difficilement, qu'il ressente en toussant une douleur de tête lancinante, et qu'il ait les autres signes de la fausse péripneumonie. Dans ce cas-là il faut réitérer la saignée et la purgation jusqu'à ce que le malade soit guéri.

3. Le soir on appliquera un vésicatoire, et le lendemain on donnera une douce purgation, qui sera réitérée de deux en deux jours jusqu'à trois fois ; le jour de la purgation on donnera à l'heure du sommeil la potion calmante que voici.

Prenez eau de primeveré, trois onces ; syrop diacode, une

once ; suc de limon nouvellement exprimé , deux cuillerées :
mêlez tout cela ensemble.

FIEVRE
STATIONN.

4. Les aphthes et le hoquet qui surviennent après la guérison de la fièvre , se dissipent d'eux-mêmes. Si néanmoins ils durent long-temps , on en vient facilement à bout par le moyen d'une once de quinquina réduit en forme d'électuaire ou de pilules , avec suffisante quantité de syrop de coquelicot , buvant par-dessus chaque prise un verre de lait écrémé. Ce remède réussira certainement , pourvu qu'on ne le rende pas inutile en faisant tenir continuellement le malade au lit.

5. Les jours qu'on ne purgera pas on ordonnera les remèdes suivans.

Prenez des conserves d'alleluia et de cynorrhodon , de chacune une once ; conserve d'épine vinette , demi-once ; crème de tartre , un gros ; syrop de limon , ce qu'il en faut pour former un électuaire , dont le malade prendra trois fois par jour la grosseur d'une noix muscade , buvant par-dessus six cuillerées du syrop suivant.

Prenez des eaux de pourpier , de laitue et de primevere² de chacune trois onces ; syrop de limon , une once et demie ; syrop violat , une once : mêlez tout cela ensemble.

Ou bien , prenez eau de fontaine , une livre ; eau rose , suc de limon et sucre fin , de chacun quatre onces. Faites bouillir tout cela ensemble à petit feu jusqu'à ce que la liqueur ait écumé. Le malade en avalera trois onces toutes les fois qu'il voudra.

On ordonnera aussi le gargarisme suivant.

Prenez suc de pommes sauvages , demi-livre ; syrop de framboise , une once : mêlez cela ensemble.

6. Si la fièvre cause des envies de vomir , en sorte que le malade ne puisse garder la potion purgative , on lui donnera deux scrupules de pilules cochées majeures , et le soir un narcotique : par exemple , un grain et demi de laudanum de Londres , avec égale quantité de mastic : ou bien dix-huit gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée.

7. La boisson du malade sera de la petite bière , ou bien de la décoction blanche , qui se prépare en faisant bouillir dans deux livres d'eau commune une once de corne

V iij

FIEVRE
STATIONN.

de cerf brûlée, et édulcorant ensuite la liqueur avec suffisante quantité de sucre fin.

8. Après la seconde purgation on permettra au malade de manger du poulet pour sa nourriture, et après la dernière, pourvu que la fièvre soit diminuée, on lui donnera le matin, l'après-dîner, et le soir, trois ou quatre cuillérées de vin de Canarie.

9. Dans le transport et dans le coma, rien n'est si bon que de raser la tête du malade, sans y appliquer d'emplâtre; il suffit de la tenir chaude avec un bonnet.

10. Il arrive quelquefois dans les femmes vaporeuses, que la fièvre subsiste après la saignée et les purgations. Dans ce cas-là, pourvu qu'il n'y ait aucun signe de péripneumonie, on doit donner un narcotique tous les soirs, et des remèdes hystériques deux ou trois fois par jour.

11. Pour ce qui est des enfants atteints de la fièvre stationnaire, on leur appliquera deux sangsues derrière les oreilles, et ensuite un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou.

On les purgera avec la bière où aura infusé la rhubarbe.

12. Si après la purgation la fièvre paroît devenir intermittente, on emploiera le julep avec le quinquina, dont nous avons donné la description dans le Chapitre de la fièvre intermittente, en parlant de celle des enfants.

DE LA FIEVRE ROUGE.

CETTE fièvre arrive à la fin de l'été, et attaque principalement les enfants; ils ont d'abord un frisson, sans néanmoins être fort accablés, toute leur peau se couvre de petites taches rouges, en plus grand nombre, plus larges et plus rouges que celles de la rougeole, et qui durent deux ou trois jours, après quoi elles se dissipent, et l'épiderme tombe par petites écailles semblables à du son ou de la farine.

Prenez corne de cerf brûlée, et poudre de pattes d'écrevisse composée, de chacune demi-gros; cochenille, deux grains; sucre candi, un gros. Faites de tout cela une poudre très-fine qui sera partagée en douze doses, dont on donnera

une de six en six heures au malade , et par-dessus deux ou trois cuillerées du julep suivant.

FIEVRE
ROUGE.

Prenez eau de cerises noires , et eau de lait alexitere , de chacune trois onces ; syrop de suc de citron , une once : mêlez cela ensemble.

2. Il faut aussi appliquer un vésicatoire sur la nuque du cou , donner tous les soirs un calmant avec le syrop dia-code ; et quand les symptômes seront calmés , purger le malade.

DE LA PLEURÉSIE.

1. **C**ETTE maladie regne entre le printemps et l'été : elle commence par un frisson qui est incontinent suivi de chaleur , de soif , d'inquiétude , et des autres symptômes de la fièvre. Après quelques heures le malade est saisi d'une violente douleur au côté de la poitrine , qui s'étend tantôt vers les omoplates , tantôt vers l'épine , tantôt vers le devant de la poitrine. Cette douleur est accompagnée d'une toux fréquente.

Au commencement de la maladie la matière des crachats est ténue et en petite quantité , et souvent mêlée de particules de sang ; mais dans le progrès de la maladie elle est plus abondante et plus épaisse par la coction qu'elle a acquise , et toujours sanglante.

La violence de la fièvre suit celle de la toux , des crachats sanglants , et de la douleur ; et elle diminue à mesure que l'expectoration devient plus libre. Le ventre est quelquefois resserré , et quelquefois trop lâche ; le sang que l'on tire au malade est semblable à du suif fondu , quand il est froid.

2. Il faut d'abord tirer dix onces de sang au bras , du côté de la douleur.

Prenez eau de coquelicot , quatre onces ; crystal minéral , un gros ; syrop violat , une once : mêlez cela ensemble pour une potion que l'on donnera aussi-tôt après la première saignée.

Prenez cinq amandes douces pelées , semences de melon et de courge , de chacune demi-once ; semence de pavot blanc ,

V iv

PLEURÉSIE. trois gros ; eau d'orge , une livre et demie ; eau rose , deux gros ; sucre candi , ce qu'il en faut pour une émulsion , dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures.

Prenez décoction pectorale , deux livres ; syrop violat et syrop de capillaire , de chacun une once et demie : mêlez cela pour un apoème , dont le malade prendra demi-livre trois fois dans la journée.

Prenez huile d'amandes douces , deux onces ; syrop violat et syrop de capillaire , de chacun une once ; sucre candi , ce qu'il en faut : mêlez tout cela pour un looch , que le malade sucera souvent.

On peut donner pour la même fin l'huile d'amandes douces , ou l'huile de lin seule , quand elles sont nouvelles.

Prenez huile d'amandes douces , huile de lis , et onguent de guimauve , de chacun une once : mêlez-les pour un liniment , dont on frottera matin et soir le côté douloureux , et par-dessus on appliquera des feuilles de choux.

3. On réitérera la saignée jusqu'à trois autres fois pendant quatre jours de suite , lorsque la douleur et la difficulté de respirer le demanderont , et on tirera chaque fois la même quantité de sang , c'est-à-dire dix onces.

DE LA FAUSSE PÉRIPNEUMONIE.

1. **C**ETTE maladie se fait sentir au commencement de l'hiver , et souvent à la fin de cette saison. Le malade qui en est attaqué , l'est tantôt par le chaud , et tantôt par le froid ; il a des vertiges pour peu qu'il se remue ; ses joues et ses yeux sont rouges et enflammés ; il tousse fréquemment , et en toussant il ressent à la tête une douleur lancinante ; il vomit la boisson , son urine est trouble et fort rouge , son sang est semblable à celui des pleurétiques , sa respiration est fréquente et difficile , il ressent une douleur à la poitrine. Ce mal diffère de l'asthme sec , en ce que l'asthme n'est jamais accompagné de fièvre ; au lieu que dans le mal dont il s'agit , la fièvre est manifeste , quoi-

que bien moins violente que dans la vraie péripleu-
monie.

FAUSSE PÉ-
RIPNEUM.

1. Il faut d'abord tirer dix onces de sang du bras droit ,
et donner le lendemain la potion suivante.

Prenez casse mondée, une once ; réglisse, deux gros ;
quatre figues grasses ; feuilles de séné, deux gros et demi ;
trochisques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans
suffisante quantité d'eau, qui sera réduite à quatre onces ;
coulez ensuite la liqueur, et y dissolvez une once de manne,
et demi-once de syrop de roses solutif.

3. Si le malade a de l'horreur pour cette potion, on lui
donnera à quatre heures du matin deux scrupules de pilules
cochées majeures.

4. Le jour suivant on réitérera la saignée, et on tirera
la même quantité de sang ; le lendemain on réitérera la
purgation, qui sera encore réitérée de deux ou trois jours
l'un, selon les forces du malade ; et si les symptômes se
rendent opiniâtres, il faudra saigner encore deux fois, ou
même davantage, en mettant quelques jours d'intervalle,
selon le besoin plus ou moins pressant : mais pour l'ordi-
naire deux saignées suffiront.

Durant ce temps-là, sur-tout hors des jours de la purga-
tion, le malade usera de la décoction pectorale, du looch
et de l'huile d'amandes douces, comme on a dit dans la
pleurésie.

D U R H U M A T I S M E.

1. **C**E mal commence par des tremblements et des fris-
sons, et par tous les autres symptômes des fièvres. Un ou
deux jours après, et quelquefois plutôt, on ressent une
douleur très-vive, tantôt dans une partie, tantôt dans une
autre, et principalement au carpe, aux épaules, et aux
genoux. Cette douleur passe d'un endroit à l'autre, et
laisse toujours une rougeur et une tumeur dans le dernier
endroit qu'elle a occupé.

La fièvre cesse peu à peu, mais la douleur reste, et de-
vient même quelquefois plus violente. Dans le rhumatis-
me des lombes la douleur se fait sentir cruellement autour

des reins, et approche fort de la néphrétique, si ce n'est qu'il n'y a point de vomissement. Le malade ne pouvant demeurer couché est obligé de sortir du lit, ou de s'y tenir assis dans une continuelle agitation, tantôt se penchant en devant, et tantôt se penchant en arrière. Le sang que l'on tire est semblable à celui des pleurétiques.

1. Le premier remède est la saignée, qu'il faut faire au bras, du côté de la douleur, à la quantité de dix onces.

Prenez eau de nénufar, de pourpier et de laitue, de chacune quatre onces; syrop de limons, une once et demie; syrop violat, une once: mêlez tout cela pour un julep, dont le malade usera à sa volonté.

3. On peut encore prescrire l'émulsion des quatre grandes semences froides, et sur la partie douloureuse l'application du cataplasme de mie de pain et de lait avec le safran.

4. Le jour suivant il faut tirer la même quantité de sang, et encore deux ou trois jours après, et même plusieurs autres fois, s'il est nécessaire, observant néanmoins qu'après la seconde saignée on doit laisser de plus grands intervalles d'une saignée à l'autre.

5. Les jours qu'on ne fera point de saignée on donnera au malade un lavement de lait avec le sucre, ou bien celui qui suit.

Prenez de la décoction ordinaire pour les lavements, une livre; syrop violat et cassonade, de chacune deux onces: mêlez-les pour un lavement.

6. Si la foiblesse du malade ne peut pas supporter un grand nombre de saignées, alors après deux ou trois saignées il faut tenter la guérison par la méthode suivante.

7. Le malade prendra de deux en deux jours une potion purgative ordinaire, et le soir des mêmes jours un calmant avec le syrop diacode, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

8. Si la maladie se rend rebelle à ces remèdes, et que la grande foiblesse du malade ne lui permette pas de supporter les moindres évacuations, on tentera l'usage de l'électuaire et de l'eau anti-scorbutique, qui sont décrits dans l'article du scorbut, ces remèdes étant bons contre le rhumatisme scorbutique.

9. Les jeunes gens, et ceux qui ont vécu sobrement, sans faire excès de vin, sont aussi bien guéri du rhumatisme par une diète simple, médiocrement nourrissante et

très-rafraîchissante, que par des saignées qu'ils ne supporteroient pas aisément.

RHUMATISME.

10. Par exemple, que le malade ne vive que de petit lait pendant quatre jours; ensuite qu'il prenne outre cela du pain de fleur de froment, seulement au temps du dîner, jusqu'à ce qu'il soit guéri; si ce n'est que dans les derniers jours il pourra manger encore du même pain pour son souper.

Les accidents étant apaisés, il mangera du poulet bouilli, et d'autres choses de facile digestion; mais de trois jours l'un il se contentera de petit lait pour toute nourriture, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli.

DE LA FIEVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE.

1. **T**OUTES les parties du corps, et sur-tout le visage, sont enflées, douloureuses, et très-rouges; la peau est couverte de petites pustules fort proches les unes des autres qui se convertissent quelquefois en vésicules qui se répandent sur le front et sur la tête; les yeux sont cachés par l'enflure; le malade est tourmenté de frissons, de tremblements, et de tous les autres symptômes de la fièvre.

Dans une autre espèce de la même maladie, qui arrive après avoir bu des boissons atténuantes, il survient une petite fièvre, et des pustules semblables à celles que causent les piquures d'orties, qui sont quelquefois élevées en forme de vésicules, qui disparaissent ensuite, se cachent sous la peau, causent une grande démangeaison, et se montrent de nouveau quand on les gratte.

Il y a une autre sorte d'éruption qui paroît le plus souvent sur la poitrine par une tache fort large élevée à peine au-dessus de la surface de la peau, qui est furfureuse, et qui fournit des écailles jaunâtres. Tant que cette tache subsiste, le malade se porte assez bien, et quand elle s'évanouit, il est légèrement indisposé, son urine est trouble et jaunâtre. Ce mal se guérit par les mêmes remèdes que le prurit violent et opiniâtre. Le malade usera de vin, et d'aliments de bon suc.

2. Il faut d'abord tirer neuf à dix onces de sang au bras, et le jour suivant on donnera une potion purgative ordinaire.

FIEVRE
ÉRESIPEL.

Prenez racines de guimauve et de lis, de chacune une once; feuilles de mauve, de sureau et de bouillon blanc; fleurs de camomille et de mélilot; sommités de millepertuis, et de petite centaurée, de chacune une poignée; graines de lin et de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres. Coulez la liqueur, et sur chaque livre ajoutez deux onces d'eau-de-vie. Trempez dedans un morceau d'étoffe de laine, que vous exprimerez et appliquerez chaudement deux fois le jour sur la partie malade; après quoi l'on se servira de la mixtion suivante.

Prenez eau-de-vie, une demi-livre; thériaque, deux onces; poivre long et cloux de gérofle en poudre, de chacun deux dragmes. Faites une mixtion, dont on imbibera un papier brouillard pour envelopper la partie malade.

3. Si le mal ne cede pas à une première saignée, on en fera une seconde; et si cela ne réussit pas, on en fera encore deux autres, laissant toujours entre chaque saignée un jour d'intervalle.

4. Les jours qu'on ne saigne pas, il faut ordonner un lavement composé de lait avec le syrop violat; une émulsion rafraîchissante, et un julep rafraîchissant.

5. Dans un prurit excessif et des éruptions invétérées de la peau, qui ne cede pas à la saignée et à la purgation :

Prenez thériaque, demi-gros; électuaire d'œuf, un scrupule; racine de serpentaire de virginie réduite en poudre fine, quinze grains; pierre de bézoard oriental, cinq grains; syrop d'écorces de citron, ce qu'il en faut pour former un bol qui sera donné à l'heure du sommeil pendant vingt et un jours; et le malade boira par-dessus six cuillerées du julep suivant.

Prenez eau de chardon béni, six onces; eau épidémique et eau thériacale distillée, de chacune deux onces; syrop d'aïllet, une once. Mêlez tout cela ensemble.

6. Le malade avalera tous les matins une demi-livre de petit lait chaud, et suera pendant une heure.

7. Après l'usage de ces remèdes, si les pustules ne se dissipent pas, il faudra faire sur les parties malades une onction avec le liniment qui suit.

Prenez onguent de racine de patience sauvage, deux onces ; onguent pomatum, une once ; fleurs de soufre, trois dragmes ; huile de bois de rhodes, un demi-scrupule. Faires un liniment. FIEVRE ÉRISIPEL.

8. Mais il ne faut user de ces derniers remèdes qu'après avoir saigné et purgé le malade, plus ou moins, selon le besoin.

DE L'ESQUINANCIE.

1. L'ESQUINANCIE arrive le plus souvent entre le printemps et l'été. La douleur et l'inflammation du gosier succèdent à la fièvre ; de sorte que la luette, les amygdales et le larynx étant tumefiés, le malade ne peut ni avaler ni respirer.

2. Le premier remède doit être une saignée du bras très-copieuse ; ensuite il faut toucher les parties enflammées avec le miel rosat et l'esprit de vitriol, ou de soufre, mêlés ensemble jusqu'à une grande acidité. On se servira ensuite du gargarisme suivant, non pas à la manière ordinaire en l'agitant dans la bouche, mais en l'y tenant simplement jusqu'à ce qu'il s'échauffe : pour lors on le rejettera, et on réitérera souvent la même chose.

Prenez eau de plantain, de roses rouges et de frai de grenouilles, de chacune quatre onces ; trois blancs d'œufs battus ; sucre candi, trois onces. Mêlez tout cela pour un gargarisme.

Le malade usera en même temps de l'émulsion rafraîchissante décrite dans l'article de la pleurésie.

3. Le lendemain matin, si la fièvre et la difficulté de respirer ne sont pas diminuées, on réitérera la saignée, remettant la purgation au jour suivant ; sinon il faut donner au malade un doux purgatif.

4. Lorsque la maladie persévère, ce qui est assez rare, il faut encore réitérer la saignée et la purgation, et appliquer sur la nuque un ample vésicatoire après la première saignée.

5. On donnera tous les matins, hors les jours de la purgation, un lavement émollient et rafraîchissant. Le ma-

lade observera une diète exacte, et il sortira chaque jour du lit pendant quelques heures.

ESQUINAN-
CIE.

6. Dans toutes ces fièvres que j'appelle intermittentes ou accidentelles, de même que dans la fièvre stationnaire, il faut observer avec soin que le malade soit hors du lit une grande partie du jour; qu'il vive de décoctions d'orge, d'avoine, et d'autres choses semblables; et qu'il use pour sa boisson ordinaire de petite bière houblonnée ou d'eau laiteuse.

DE LA ROUGEOLE.

1. CETTE maladie attaque principalement les enfants. La chaleur et le froid se succèdent alternativement le premier jour. Le second jour la fièvre survient; le malade se trouve fort mal; il est attaqué de la soif, et dégoûté de toute nourriture; sa langue est blanche, sans être sèche; il a une toux petite et fréquente, une douleur de tête, avec une pesanteur des yeux, et une continuelle envie de dormir; il distille sans cesse de son nez et de ses yeux une humeur séreuse (ce qui est un signe certain de la prochaine éruption des pustules de la rougeole); il éternue; ses paupières se gonflent; il vomit; il lui survient une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres, principalement lorsque c'est un enfant qui fait des dents.

2. Les accidents augmentent considérablement jusqu'au quatrième jour. Alors, et quelque fois, le cinquième jour seulement, on voit paroître sur le front et sur le visage de petites taches rouges, semblables à des morsures de puces, qui augmentent en nombre et en grandeur, et se joignant en forme de grappes, se serrent les unes contre les autres sur tout le visage, et le couvrent de taches rouges de différentes figures. Ces taches sont composées de petites bubes de même couleur, qui s'élèvent tant soit peu sur la surface de la peau, et dont on sent plutôt sous le doigt les inégalités lorsqu'on les touche légèrement, qu'on ne les aperçoit à la vue à quelque distance.

3. Ces taches qui n'ont d'abord attaqué que le visage, s'étendent ensuite sur la poitrine, sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes, et sur tout le corps. Elles sont larges et rouges, et presque point élevées au-dessus de la

superficie de la peau. L'éruption des pustules ne diminue pas autant la violence des symptômes que dans la petite ROUGEOLE.
vérole. A la vérité, il n'y a plus alors de vomissement ; mais la toux, la fièvre, et la difficulté de respirer augmentent ; le larmolement, l'envie de dormir, et le dégoût continuent.

4. Vers le sixième jour la peau du visage devient rude, à mesure que les pustules s'évanouissent, et que l'épiderme se déchire. Les taches du reste du corps sont très-grandes et d'un rouge très-vif. Vers le huitième jour il n'y a plus de pustules sur le visage, et très-peu ailleurs. Le neuvième jour il n'en reste plus nulle part ; mais elles laissent sur le visage, sur les extrémités, et quelquefois sur tout le corps, des écailles farineuses : pour lors la fièvre augmente, comme aussi la toux et la difficulté de respirer. Dans les adultes, quand on emploie un régime échauffant, les taches deviennent d'abord livides, et ensuite noirâtres.

Prenez une livre et demie de décoction pectorale ; syrop violat et syrop de capillaire, de chacun une once et demie. Mêlez cela ensemble pour un apozème, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces ; syrop violat et syrop de capillaire, de chacun une once ; sucre candi, ce qu'il en faut pour un looch, que le malade sucera souvent, sur-tout quand il sera pressé de la toux.

Prenez eau de cerises noires, trois onces ; syrop diacode, une once. Mêlez-les pour une potion, que le malade prendra tous les soirs depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, augmentant ou diminuant la dose à proportion de l'âge.

5. Le malade se tiendra au lit deux jours après que l'éruption aura commencé.

6. Les boutons étant dissipés, si la fièvre, la difficulté de respirer, et les autres symptômes qui imitent la péripneumonie surviennent, il faut saigner copieusement du bras, jusqu'à deux et trois fois, suivant le besoin, en laissant entre les saignées des intervalles raisonnables. Il faut aussi continuer la décoction pectorale décrite ci-dessus, de même que le looch, ou l'huile d'amandes douces seule.

Vers le douzieme jour il faut donner au malade une légère
ROUGEOLE. purgation.

7. La diarrhée qui suit la rougeole se guérit par la saignée.

DE LA PETITE VÉROLE.

1. **L**A petite vérole est discrete ou confluenta. Celle qu'on nomme discrete, commence par un froid et un frisson, qui est suivi d'une grande chaleur, d'une douleur considérable à la tête et au dos, d'envies de vomir, d'une douleur vers la fossette du cœur, et d'un assoupissement, quelquefois d'accès épileptiques, sur-tout dans les enfans; et si ces accès leur arrivent après qu'ils ont leurs dents, on peut assurer que la petite vérole paroîtra bientôt; c'est-à-dire que si un accès épileptique survient, par exemple, le soir, la petite vérole paroîtra le lendemain matin, et sera ordinairement douce et bénigne, et très-rarement confluenta. Les adultes ont beaucoup de disposition aux sueurs, ce qui fait juger que leur petite vérole ne sera point confluenta.

2. Le quatrième jour, depuis le commencement de la maladie, quelquefois plus tard, rarement plutôt, les pustules se manifestent, et alors les symptomes diminuent, ou cessent tout-à-fait. On apperçoit d'abord au visage, puis au cou, à la poitrine, et enfin sur toutes les parties du corps, de petites pustules pas plus grosses que des pointes d'épingle. Le malade sent alors une douleur de gosier, qui augmente à mesure que les pustules s'élèvent.

3. Vers le huitième jour, les intervalles des pustules qui étoient blancs auparavant, commencent à devenir rouges et à s'élever, ce qui est accompagné d'une douleur sensitive; les paupieres grossissent tellement qu'on ne peut ouvrir les yeux. L'ensure des mains et des doigts succede immédiatement à celle du visage, dont les pustules qui, auparavant, étoient rouges et lisses, deviennent blanchâtres et inégales, ce qui est le premier signe de suppuration, et elles jettent un suc jaunâtre. L'inflammation du visage et des mains est alors au plus haut degré; les intervalles des pustules sont d'un rouge vif, et ils le sont d'autant plus, que la petite vérole est plus bénigne.

A mesure que la suppuration avance, les pustules du visage

visage deviennent plus inégales et plus jaunes; celles des mains et du reste du corps deviennent au contraire plus lisses et plus blanchâtres.

PETITE
VÉROLE.

4. L'onzième jour la tumeur et l'inflammation du visage diminuent, et les pustules ayant acquis une juste grosseur, qui est celle d'un bon pois, commencent à se dessécher et à s'en aller. Le quatorzième ou le quinzième jour elles disparaissent entièrement; celles des mains durent un jour ou deux de plus, et s'ouvrent enfin: celles du visage et de tout le reste du corps s'en vont par écailles farineuses; ces écailles laissent sur le visage de petits creux. Durant toute la maladie le ventre est entièrement constipé, ou du moins les selles sont très-rares.

5. La plupart de ceux que cette maladie emporte, meurent le huitième jour dans la petite vérole discrète, et l'onzième dans la confluyente. Car lorsque dans la petite vérole discrète on excite les sueurs par des cordiaux et un régime échauffant, il arrive le huitième jour que le visage qui auroit dû être gonflé et enflammé dans les intervalles des pustules, se trouve au contraire flasque et blanchâtre, quoique les pustules restent rouges et élevés, même après la mort du malade; la sueur qui avoit coulé jusqu'alors, disparaît tout d'un coup; la phrénésie survient avec des inquiétudes et des agitations violentes; le malade est extrêmement mal, il urine souvent et peu à la fois, et il meurt au bout de quelques heures.

6. Les mêmes accidents, savoir la fièvre, l'accablement, les inquiétudes, les envies de vomir, etc. se rencontrent dans les petites véroles confluentes, excepté qu'ils sont beaucoup plus violents: cependant le malade ne sue pas aussi promptement que dans la petite vérole discrète. La diarrhée précède quelquefois l'éruption, et dure un jour ou deux après; ce qui est rare dans la petite vérole discrète. L'éruption se fait le troisième jour, quelquefois plutôt, rarement plus tard. Quelquefois aussi elle est retardée par un fâcheux symptôme, comme par une violente douleur dans les lombes, qui ressemble à un accès de néphrétique, par une douleur de côté, qui ressemble à celle de la pleurésie, par une douleur dans les membres, qui ressemble à celle du rhumatisme, ou enfin par une douleur d'estomac, qui est accompagnée de grands maux de cœur et de vomissements.

7. Les symptômes ne diminuent pas aussi-tôt après l'éruption, comme dans la petite vérole discrète; mais ils

Part. I.

X

ἡ ἀποστολὴ τῶν κεντρικῶν βιολογικῶν πειραμάτων

 PETITE
VÉROLE.

durent encore plusieurs jours ensuite avec la même violence. Les pustules ressemblent tantôt à celles de la rougeole, et tantôt à un érysipèle, quoiqu'il soit facile de les distinguer. Elles ne s'élèvent pas comme dans la petite vérole discrète, mais étant pressées les unes contre les autres sur le visage, elles le couvrent entièrement, comme feroit une pellicule rouge, et le tuméfient de meilleure heure que dans la petite vérole discrète; ensuite il paroît sur le visage comme une pellicule blanche qui n'est pas fort élevée au-dessus de la surface de la peau.

8. Après le huitième jour la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude, et prend une couleur brune; on ressent à la peau une douleur plus vive; et quand la maladie est violente, ce n'est qu'après le vingtième jour que la pellicule s'en va par de grandes lames. Plus les pustules approchent de la couleur brune, à mesure qu'elles mûrissent, plus elles sont d'un mauvais caractère, et plus lentement elles s'en vont; au contraire, plus elles sont jaunes, moins elles sont confluentes, et plutôt elles disparaissent.

9. La pellicule blanche étant tombée, il ne reste aucune inégalité sur le visage; mais il paroît bientôt après des écailles farineuses d'une nature très-corrosive, et qui laissent sur la peau de grandes fosses, et souvent des cicatrices. Quelquefois l'épiderme du dos et des épaules s'en va. On ne doit juger du danger de la maladie que par le nombre et la quantité des pustules du visage. Celles des pieds et des mains sont plus grosses que les autres, et à mesure qu'on s'éloigne des extrémités, on les voit plus petites et plus serrées les unes contre les autres.

10. Les adultes ont ordinairement une salivation, et les enfants une diarrhée, quoique cette dernière n'accompagne pas si constamment les petites véroles confluentes. La salivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, et d'autres fois deux ou trois jours après. La matière des crachats est d'abord claire et ténue; mais l'onzième jour elle est épaisse, et ne sort qu'avec beaucoup de peine. Le malade est altéré, il a la voix rauque, il tombe dans une stupeur profonde, avec de grandes envies de vomir; il tousse en buvant, et sa boisson revient par le nez. La salivation cesse le plus souvent vers ce temps-là, et le gonflement du visage diminue peu à peu; mais il ne doit cesser entièrement qu'au bout d'un jour ou deux. Dès que la salivation disparaît, les mains doivent se tu-

méfier considérablement, et demeurer assez long-temps dans cet état, sans quoi le malade périr inmanquablement.

PETITE
VÉROLE.

11. La diarrhée ne survient pas sitôt aux enfants que la salivation aux adultes. Dans les deux sortes de petites véroles la fièvre est considérable dès le commencement de la maladie jusqu'à l'éruption; ensuite elle diminue jusqu'au temps de la maturation des pustules, après quoi elle cesse entièrement.

12. Le mauvais régime cause divers symptômes funestes, comme l'affoiblissement, et l'applatissment des pustules, la pleurésie, le coma, des taches de pourpre dans les intervalles des pustules, et à leur sommet de petites taches noires dont le milieu est enfoncé, le pissement de sang et l'hémoptysie dès le commencement de la maladie, la suppression d'urine.

13. La séparation de la matière morbifique se fait les trois ou quatre premiers jours, et c'est alors que la fièvre est plus violente. L'éruption se fait ensuite par le moyen d'une infinité de petits abcès qui couvrent la superficie du corps.

14. Le jour du plus grand danger dans les petites véroles confluentes les plus ordinaires et où la matière morbifique est moins crue, c'est l'onzième jour, en comptant dès le commencement de la maladie. Dans une éruption plus tardive, c'est le quatorzième; dans la plus lente, le dix-septième; quelquefois néanmoins, mais plus rarement, le malade meurt le vingt-unième jour. Entre l'onzième et le dix-septième jour le malade ne manque jamais d'avoir tous les soirs un fâcheux redoublement dans lequel il est fort agité.

15. Quant à la cure, il faut tirer au malade neuf ou dix onces de sang l'un des trois premiers jours depuis le commencement de la maladie, et le faire ensuite vomir avec une once ou une once et demie d'infusion de safran des métaux.

16. Pendant ces premiers jours il faut délayer le sang en buvant souvent de la petite bière houblonnée, dans laquelle on mêlera l'esprit de vitriol, jusqu'à ce que les pustules paroissent entièrement.

17. Quand elles seront toutes sorties (ce qui arrive ordinairement le seizième jour de la maladie), on donnera le soir une once de syrop diacode; ce que l'on réitérera chaque soir jusqu'au dixième jour de la maladie.

 PETITE
VÉROLE.

18. Si la petite vérole est confluyente, on augmentera au dixième jour la dose du syrop diacode, dont on donnera une once le matin, et une once et demie le soir, jusqu'à ce que le malade soit hors de danger.

19. Si le syrop diacode ne convient pas, on peut y substituer le laudanum liquide, par exemple dix-huit gouttes pour une once de syrop, et vingt-cinq gouttes pour une once et demie. Que si le narcotique donné deux fois par jour ne peut calmer l'orgasme, comme il arrive souvent sur la fin des petites véroles fort confluentes, il faut alors le donner de huit en huit heures, ou plus souvent s'il est besoin.

20. Mais si les petites véroles sont discrètes, il suffira de donner le calmant seulement tous les soirs après l'entière éruption des pustules, et même pour lors en moindre dose.

21. Or de quelque genre que soient les petites véroles, et en quelque temps que ce soit de la maladie, si la phrénésie survient, il faut tout mettre en œuvre pour réprimer le mouvement déréglé des humeurs; de manière que si la dose précédente de narcotique ne produit pas l'effet qu'on en attend, il faut la réitérer jusqu'à ce que le mouvement des humeurs soit apaisé, en mettant assez d'intervalle entre les doses pour qu'on puisse s'apercevoir si la dernière dose a produit son effet, avant que d'en donner une autre.

22. S'il survient une suppression totale d'urine, il faut que le malade sorte du lit, et fasse quelques tours dans sa chambre.

23. Si la salive dans un corps échauffé est tellement visqueuse que le malade ne puisse la rejeter, il faut, avec une petite seringue, faire souvent dans son gosier une petite injection, qui soit composée de petite bière, ou d'eau d'orge, avec le miel rosat; ou bien l'on se servira du gar-garisme suivant.

Prenez écorce d'orme, six dragmes; racine de réglisse, demi-once; raisins secs sans pepins, une vingtaine; roses rouges, deux pincées. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à livre et demie. Passez la liqueur, et dissolvez-y oxymel simple, et miel rosat, de chacun deux onces.

24. S'il est besoin de vésicatoire, on en appliquera un

assez grand et assez fort sur la nuque, le soir qui précède une grande crise, et aussi-tôt après que le malade aura pris le narcotique. On peut aussi appliquer de l'ail à la plante des pieds depuis le huitième jour de la maladie jusqu'à la fin, et le renouveler chaque jour.

PETITE
VEROLE.

25. Si un enfant n'ayant plus à craindre les symptômes qui accompagnent la sortie des dents, est attaqué tout à coup de spasmes, il faut considérer que ces spasmes sont peut-être un effort de la nature, qui pousse au-dehors la petite vérole, ou la rougeole, ou la fièvre rouge. Ainsi on appliquera sur la nuque un vésicatoire; le malade se mettra incessamment au lit, et on lui donnera un cordial où l'on mêlera un peu de narcotique; par exemple, pour un enfant de trois ans cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau épidémique.

26. Lorsque l'onzième jour, ou quelques jours après, la fièvre secondaire accompagnée d'agitations, d'inquiétudes et d'autres pareils symptômes, devient si violente, que les narcotiques réitérés ne peuvent la calmer, et que le malade est en grand danger, il faut faire incessamment une assez copieuse saignée, c'est-à-dire à la quantité de douze onces, ou environ; et même la réitérer une ou deux fois les jours suivants, si les accidents le demandent, et non autrement.

27. On pourra aussi donner une douce purgation le treizième jour, et non plutôt, ou quelqu'un des jours suivants, pourvu que la saignée ait été faite. Ce purgatif sera composé d'une once d'electuaire lénitif, dissous dans quatre onces d'eau de chicorée, ou d'eau alexitere de lait.

28. Mais ni la saignée ni la purgation n'empêchent pas de mettre en usage les calmants, qu'il faudra donner, sans avoir égard à quoi que ce soit, en forte dose, et les réitérer, s'il est nécessaire: car, dans cette maladie, on ne peut se dispenser d'avoir recours à ces remèdes.

29. Quand les pustules seront entièrement seches, on enduira la peau du visage d'un liniment fait avec parties égales d'huile d'amandes douces et de pomade pendant deux jours, et non au-delà.

30. Le vingt et unième jour, depuis le commencement de la maladie, il faut tirer du sang au bras, et le jour suivant donner un purgatif que l'on réitérera jusqu'à trois fois, laissant entre chaque purgation un jour d'intervalle.

31. Pour ce qui est du régime, le malade doit s'abstenir de garder le lit jusqu'au sixième jour, et s'y tenir en-

PETITE
VÉROLE.

suite jusqu'au dix-septième, sans être autrement couvert que lorsqu'il étoit en santé. Il usera de décoctions d'orge et d'avoine, et de pommes cuites pour sa nourriture, et de petite bière pour sa boisson; et après l'onzième jour on pourra lui donner quatre ou cinq cuillerées de vin d'Espagne, deux fois par jour.

32. Si l'enflure des jambes ne cède pas aux évacuations prescrites, il faudra y employer une fomentation faite avec les feuilles de mauve, de bouillon blanc et de sureau, les fleurs de camomille et de mélilot bouillies dans le lait, ce qui la dissipera aisément.

33. Si le malade est attaqué d'un crachement de sang les premiers jours de la maladie, ou qu'il rende une urine sanglante, il faut en ce cas lui donner la poudre et la teinture qui sont prescrites ci-après dans l'article de l'hémoptysie, et cela de six en six heures, jusqu'à ce que ces symptômes aient entièrement cessé, et y joindre aussi les narcotiques en grande dose.

DE LA DANSE DE S. GUI.

1. **V**OYEZ la description de cette maladie à la page 607.
2. Quant à la cure, on commencera par tirer huit onces de sang au bras, plus ou moins selon l'âge et les forces du malade.

Le jour suivant on lui donnera la moitié, ou un peu plus, à proportion de son âge, d'une potion purgative ordinaire, et le soir la potion suivante :

Prenez eau de cerises noires, trois onces; eau épileptique de Langius, une once; thériaque, un scrupule; laudanum liquide, huit gouttes; mêlez tout cela ensemble.

On lui donnera de deux jours l'un, jusqu'à trois fois, une potion purgative, et le soir une potion calmante.

3. Ensuite on réitérera la saignée et la potion purgative comme ci-dessus, jusqu'à trois ou quatre fois, laissant néanmoins un intervalle entre les évacuations, pour ménager les forces du malade.

4. Les jours qu'il ne sera pas purgé, on lui donnera les remèdes suivants :

Prenez des conserves d'absynthe et d'écorce d'orange, de chacune une once; conserve de fleurs de romarin, demi-once; thériaque vieille et noix muscade confite, de chacune trois gros; gingembre confit, un gros; syrop de suc de citron, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade, le matin, et à cinq heures après midi; et il boira par-dessus cinq cuillerées du vin médicamenteux que voici :

DANSE
DE S. GUI.

Prenez racines de pivoine, d'aunée, d'impératoire et d'angélique, de chacune une once; feuilles de rue, de sauge, de bétouine, de germandrée, de marrube blanc, et sommités de petite centaurée, de chacune une poignée; baies de genévre, six dragmes; et l'écorce de deux oranges: coupez tous ces ingrédients, et les mettez infuser à froid dans six livres de vin de Canarie, que l'on ne coulera qu'à mesure que l'on en fera usage.

Prenez eau de rue, quatre onces; eau épileptique de Languis et eau de bryone composée, de chacune une once; syrop de pivoine, six gros: mêlez tout cela pour un julep. Le malade en prendra tous les soirs quatre cuillerées en se mettant au lit, y joignant huit gouttes d'esprit de corne de cerf.

5. On lui appliquera à la plante des pieds l'emplâtre de gomme caragne.

6. De peur de rechûte, on lui fera une saignée, et on le purgera pendant quelques jours dans la même saison de l'année suivante, ou un peu auparavant.

7. Il me paroît vraisemblable que cette méthode peut convenir à la cure de l'épilepsie des adultes; ce que je n'ai pourtant pas encore éprouvé; mais, comme la danse de S. Gui a coutume d'attaquer plutôt les enfants, il faudroit dans la cure de l'épilepsie des adultes tirer du sang en plus grande quantité, et augmenter la dose des purgatifs.

DE L'APOPLEXIE.

1. C'EST un très-profond sommeil, et une privation entière de sentiment et de mouvement, à l'exception de la respiration que les malades ont difficile, et avec roulement.

2. Il faut au plutôt tirer douze onces de sang du bras, et ensuite huit onces des veines jugulaires : après cela, donner aussi-tôt un vomitif composé d'une once et demie, ou de deux onces d'infusion de safran des métaux.

On appliquera sur la nuque un grand vésicatoire.

Pendant ce temps-là, le malade doit être droit sur son séant dans son lit, et peu chargé de couvertures.

Il faut lui faire flairer de l'esprit volatil de sel ammoniac le plus rectifié.

3. L'opération du vomissement étant finie, on lui donnera trois ou quatre cuillerées du julep suivant :

Prenez eau de rue, quatre onces ; eau de bryone composée et eau épileptique de Langius, de chacune une once ; esprit de corne de cerf, vingt gouttes ; sucre candi, ce qu'il en faut pour un julep.

Ou bien on lui fera prendre deux ou trois fois pendant l'accès, de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure une cuillerée d'esprit de lavande tout pur.

4. Il faut avoir soin de ne pas donner en cette occasion des cordiaux trop chauds, et trop fréquemment, comme on a coutume de faire : car, de quelque vertu spécifique qu'ils semblent être doués, ils sont plus nuisibles qu'utiles, parcequ'ils agissent en fondant les humeurs, et par conséquent ils augmentent le mal. Le fardeau des couvertures trop pesantes produit le même effet.

5. L'accès étant fini, il faut, pour prévenir la rechûte, donner les remèdes suivants.

Prenez pilules cochées majeures, deux scrupules. Le malade les prendra six fois, de trois en trois jours, à quatre heures du matin, et il dormira par-dessus.

Prenez des conserves de fleurs de sauge et de romarin, de chacune une once ; conserve d'écorce d'orange, six gros ; noix muscade confite et gingembre confit, de chacun demi-once ;

rhéiastique vieille, deux gros; poudre de diambra et de diamoschi, de chacune un gros; syrop de citrons confits, ce APOPLEXIE.
qu'il en faut pour former un opiat, dont le malade avalera la grosseur d'une châtaigne matin et soir, et il boira par-dessus deux cuillerées d'eau épileptique de Langius.

Prenez ambre gris, demi-gros; huiles distillées de graine d'anis, de canelle et de noix muscade, de chacune deux gouttes; huile de gérosfle, une goutte; sucre dissous dans l'eau de fleurs d'orange, quatre onces: formez de cela des tablettes. Le malade en prendra une à sa volonté.

6. Il doit s'abstenir de toute boisson forte, et vivre de décoction d'orge et d'avoine, et de bouillons de poulet; et quelquefois, sur-tout pendant qu'il se purgera, manger du poulet, de l'agneau, et d'autres choses semblables qui sont d'un bon suc, et de facile digestion.

DE L'OPHTHALMIE, ou INFLAMMATION DES YEUX.

1. **O**N connoît assez cette maladie par la rougeur et l'inflammation des yeux du malade.

Il faut d'abord tirer dix onces de sang au bras, et donner le lendemain une potion purgative ordinaire, qu'il faut encore réitérer deux fois, laissant deux jours d'intervalle. Le soir de chaque purgation le malade prendra une potion calmante faite avec une once de syrop diacode.

2. Les jours exempts de purgation, il prendra trois ou quatre fois dans la journée quatre onces d'une émulsion faite avec les grandes semences froides, et la semence de pavot blanc.

Prenez eaux de plantain, de roses rouges et de frai de grenouilles, de chacune une once; rutie préparée, une dragme: mêlez tout cela pour un collyre, dont on fera tomber quelques gouttes dans l'œil deux fois le jour: ce qu'il ne faut faire qu'après la première purgation.

3. Si la maladie ne cède pas à ces premiers remèdes, on réitérera la saignée une ou deux fois, sur-tout si le sang

est semblable à celui des pleurétiques, et la purgation sera aussi réitérée à proportion.

4. Le malade s'abstiendra de vin et de toute liqueur forte ; il évitera les aliments indigestes et de haut goût ; et les jours exempts de purgation, il boira du lait coupé, après l'avoir fait bouillir.

5. Il est à remarquer que l'ophthalmie ne cède pas toujours aux saignées et aux purgations réitérées. En ce cas-là une potion calmante faite avec une once de syrop diacode, et donné tous les soirs, achève la cure, sans qu'il soit besoin d'autres secours.

DE LA CHUTE DE MATRICE.

1. **P**RENEZ écorce de chêne, deux onces. Faites-les bouillir dans quatre livres d'eau que vous réduirez à deux. Ajoutez-y sur la fin écorce de grenade concassée, une once ; roses rouges et fleurs de grenade, de chacune deux poignées ; vin rouge, demi-livre. Coulez la liqueur, et trempez-y une flanelle que vous appliquerez sur la partie malade. Cette application se fera le matin, deux heures avant que la malade sorte du lit, et le soir quand elle sera couchée ; et cela jusqu'à ce que la maladie soit guérie.

DE LA NÉPHRÉTIQUE.

1. **C**E mal se manifeste par une douleur fixe à la région des lombes, par une urine sanglante, par des sables ou des pierres que l'on rend ; il y a un engourdissement à la cuisse du côté du rein malade ; le testicule du même côté se retire ; les nausées et les vomissements se joignent aux autres symptômes. La douleur de colique ressemble à celle de la néphrétique, quoiqu'il y ait des symptômes entièrement différents, qui sont énoncés dans l'article de la colique bilieuse.

2. Si le malade est d'un tempérament sanguin, il faut lui tirer dix onces de sang au bras du côté qui répond au

rein malade ; ensuite on fera bouillir deux onces de racine de guimauve dans huit livres de petit lait que le malade NÉPHRÉTI- boira incessamment ; puis on lui donnera le lavement qui QUE. suit.

Prenez racines de guimauve et de lis , de chacune une once ; feuilles de mauve , de pariétaire , et de branc-ursine , de chacune une poignée , et autant de fleurs de camomille ; graines de lin et de fenugrec , de chacune demi-once. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à une livre et demie.

3. Après le vomissement et le lavement rendu , on ordonnera une assez forte dose de laudanum liquide , par exemple jusqu'à vingt-cinq gouttes , ou bien quinze ou seize grains de pilules de Mathieu.

4. La saignée ne convient pas aux gens âgés et à ceux qui sont affoiblis par la longueur de la maladie , non plus qu'aux vieilles femmes qui sont sujettes aux vapeurs , surtout si au commencement de l'accès elles rendent des urines noires et sablonneuses. Pour tout le reste , il faut suivre la route que nous venons d'indiquer.

5. Pour guérir le pissement de sang qui est produit par le calcul des reins , le malade prendra une fois chaque semaine deux onces et demie de manne dissoute dans deux livres de petit lait.

6. Il est quelquefois avantageux de boire abondamment de la petite bière.

7. Quand le calcul des reins est considérable , on sent une douleur obtuse et assez supportable , sans qu'il y ait d'accès néphrétique.

8. Le malade ne doit point prendre les eaux ferrugineuses sans s'assurer auparavant que le calcul est assez petit pour descendre par les ureteres. Voici à quoi on le connoîtra sûrement. Si le malade a déjà souffert auparavant quelque attaque de néphrétique , savoir une violente douleur à l'un des reins , laquelle s'étend le long de l'uretere , avec un vomissement considérable ; c'est une marque certaine que le rein ne contient pas une grosse pierre , mais un amas de petites ; une desquelles entrant de temps en temps dans l'uretere produit l'accès néphrétique , qui ne cesse guere que cette petite pierre ne soit tombée dans la vessie.

Dans ce cas-là , il n'est pas de meilleur remede que la

NÉPHRÉTI-
QUE.

boisson des eaux ferrées. Mais si le malade n'a jamais eu d'accès de néphrétique, c'est une preuve que le calcul est trop gros pour qu'il puisse sortir du rein; et alors il faut éviter les eaux ferrées.

DE LA DYSSENTERIE, DE LA DIARRHÉE et DU TÉNESME.

1. **L**A dysenterie commence par des frissons qui sont suivis d'une chaleur par tout le corps; ensuite viennent des tranchées du ventre, et bientôt après des déjections fréquentes et glaireuses mêlées quelquefois de stercoreuses; et ces déjections ne se font qu'avec de violentes douleurs, de manière qu'il semble que tous les viscères sont prêts de s'échapper hors du ventre toutes les fois que le malade se présente au siège. On apperçoit quelquefois dans les matières de petites lignes de sang; et d'autres fois on n'y en remarque pas la moindre pendant toute la maladie.

2. Dans le progrès du mal on rend quelquefois le sang tout pur, et les intestins tombent dans une gangrene incurable. Lorsque le malade est dans la fleur de son âge, ou qu'il a été trop échauffé par des cordiaux, il lui survient une fièvre violente, sa langue est blanchâtre et couverte d'une mucosité épaisse; quelquefois elle est noire et sèche; les forces s'abattent, les esprits se dissipent, l'intérieur de la bouche et le gosier se trouvent couverts d'aphthes, sur-tout lorsque l'humeur peccante a été mal à propos fixée par des astringents, au lieu d'avoir été évacuée par les purgatifs. Il arrive quelquefois, sans qu'il y ait de fièvre, que le mal commence par les tranchées, qui sont suivies des autres accidents.

3. Dans la diarrhée les malades rendent leurs matières sans qu'elles soient mêlées de sang, et sans qu'il y ait aucune marque d'ulcération aux intestins.

4. Dans le ténesme il y a de continuelles envies d'aller à la selle, quoique le malade ne rende que quelques mucosités sanglantes ou purulentes, en très-petite quantité.

5. Il faut commencer par tirer promptement du sang au bras, et donner le même soir une potion calmante, et

le lendemain une potion purgative ordinaire, que l'on réitérera deux fois, laissant un jour d'intervalle, et réitérant de même les potions calmantes dès que les purgations ont produit leur effet; et les jours qu'on ne purge pas, il faut donner le calmant matin et soir.

DYSSENT.
Diarrhée et
Ténésme.

6. Après avoir fait au malade une saignée, et l'avoir purgé une fois, on lui fera user du cordial qui suit, durant tout le cours de la maladie.

Prenez eaux de cerises noires et de fraises, de chacune trois onces; eau épidémique, eau de scordium composée, et eau de canelle orgée, de chacune une once; perles préparées, un gros et demi; sucre candi, ce qu'il en faut; eau rose, demi-once, afin de donner un goût agréable. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses foiblesses, ou bien à volonté.

7. La boisson doit être du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, ou bien la décoction blanche qui suit.

Prenez corne de cerf calcinée, et mie de pain blanc, de chacune deux onces. Faites-les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine que vous réduirez à deux. Puis ajoutez-y ce qu'il faut de sucre pour donner à la liqueur un goût agréable. Ou, si la foiblesse du malade le demande, faites bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de Canarie. On prendra cette boisson froide.

8. Quand le malade aura été purgé trois fois, tout le traitement consiste à user deux ou trois fois dans la journée du laudanum liquide, et à donner de temps en temps un lavement d'une demi-livre de lait de vache avec un gros et demi de thériaque; remède qui est excellent dans les cours de ventre.

9. Lorsque le flux de ventre n'est qu'une simple diarrhée, donnez au malade tous les matins le bol suivant, sans saignée ni purgation.

Prenez rhubarbe en poudre, demi-gros, plus ou moins selon les forces du malade; et avec suffisante quantité de diascordium faites un bol où vous ajouterez deux gouttes d'essence de canelle.

10. Les soirs des mêmes jours on donnera un calmant composé d'une once d'eau de canelle orgée, et de quatorze gouttes de laudanum liquide.

DYSSENT.
Diarrhée et
Ténesme.

11. Lorsque de simples tranchées sans déjections tourmentent le malade, on les guérit en faisant boire beaucoup de petit lait froid, et en le donnant tiède en lavement, comme dans le choléra morbus on donne l'eau de poulet, ou le lait coupé avec la bière.

12. Si cette maladie dure plus long-temps, en sorte que toute sa violence se fasse sentir à l'intestin rectum, avec une continuelle envie d'aller à la selle, il faut mettre le malade à un régime fortifiant, et lui donner quelque liqueur cordiale propre à rétablir les forces; et à mesure qu'elles se rétabliront, le ténesme se guérira de lui-même.

13. Quand la dyssentérie est mal guérie, le malade est quelquefois travaillé de douleurs pendant des années entières: en ce cas-là la saignée réitérée opère la guérison.

14. Il faut observer que dans les constitutions de l'air qui ne sont pas trop favorables à la dyssentérie, cette maladie, sans qu'il soit besoin de recourir aux évacuations, se guérit par le seul laudanum, qu'il faut réitérer matin et soir, jusqu'à ce que tous les symptômes soient apaisés, et même trois fois, s'il est nécessaire, dans l'espace d'un jour ou d'une nuit.

DE LA COLIQUE BILIEUSE.

1. C'EST une très-cruelle douleur des intestins qui serre le ventre comme avec une bande, ou qui, étant fixée dans un point, semble percer le ventre: elle se rallentit de temps en temps, et revient ensuite de plus belle.

2. Dans le commencement elle n'est pas si fixe dans un point; le vomissement n'est pas si fréquent, et le ventre n'est pas si obstinément rebelle aux purgatifs: mais plus elle augmente, plus elle se fixe, le vomissement devient plus fréquent, le ventre plus resserré, et la colique dégénère enfin en passion iliaque.

3. On la distingue aussi de la néphrétique. 1°. La douleur néphrétique est fixée dans le rein, et elle s'étend du rein au testicule selon la longueur de l'urètre; au lieu que la douleur de colique est vague, et entoure le ventre

comme une ceinture. 1°. La colique augmente après le repas, et la néphrétique diminue plutôt. 3°. Dans la colique on est plus soulagé par les déjections et le vomissement que dans la néphrétique. 4°. Dans la néphrétique l'urine est d'abord claire et ténue ; ensuite elle dépose quelque sédiment, et enfin il sort du sable et du gravier : mais dans la colique les urines sont fort grossières, dès le commencement.

4. Il faut saigner copieusement le malade au bras, et trois ou quatre heures après donner une portion anodine : le jour suivant un doux purgatif ; puis laissant un jour d'intervalle, on réitérera le purgatif jusqu'à trois fois.

5. Mais si la colique a été causée par l'usage excessif des fruits d'été, ou d'autres aliments semblables, il faut d'abord nettoyer l'estomac en faisant boire abondamment du lait coupé avec la petite bière ; après quoi on donnera la potion anodine. Le lendemain on saignera le malade, et on continuera à le traiter suivant la méthode prescrire.

6. Quand cette colique, mal traitée, a beaucoup fatigué un malade, et l'a, pour ainsi dire, épuisé, un grand usage de l'eau épidémique, ou de quelqu'autre confortatif que ce soit, qui a toujours été plus agréable au goût du malade, même pendant sa santé, le soulage alors contre toute espérance.

DU CHOLERA MORBUS.

1. CETTE maladie qui arrive ordinairement dans le cours du mois d'Août, ne passe guère les premières semaines du mois de Septembre ; mais quand elle est causée par la crapule et la gourmandise, elle arrive dans tous les temps : et quoique ces deux sortes de maladies se guérissent l'une et l'autre de la même manière, celle-ci est pourtant d'une espèce différente.

2. Le mal se manifeste par des vomissements énormes, et par des déjections d'humeurs corrompues, que l'on rend avec beaucoup de peine et de difficulté, par des douleurs du ventre et des intestins qui sont très-violentes, et accompagnées de gonflement et de tension, par la cardialgie, la soif, le pouls vite et fréquent, petit et inégal, par

**CHOLERA
MORBUS.**

des ardeurs , des angoisses , des nausées très-incommodes , des sueurs , des contractions des bras et des jambes , des défaillances , par la froideur aux extrémités , et par d'autres symptômes qui font assez souvent périr le malade en vingt-quatre heures.

3. Il faut faire bouillir un jeune poulet dans une grande quantité d'eau , en sorte que la décoction n'ait presque aucun goût de la chair de l'animal. Le malade boira coup sur coup plusieurs grands verres de cette décoction tiède , ou à son défaut , de petit lait , et on lui donnera en même temps plusieurs lavements de la même décoction. On peut ajouter à chaque verre de boisson et à chacun des lavements une once des syrops de laitue , de pourpier , de nénuphar , ou violat.

4. Après tout ce lavage , qui demande trois ou quatre heures , un narcotique termine le traitement.

5. Si le Médecin ne vient qu'après que les vomissements et les déjections ont réduit le malade aux abois , et que les extrémités soient déjà froides , il faut alors avoir recours au laudanum liquide , qui sera donné en plus forte dose , par exemple vingt-cinq gouttes dans une once d'eau de canelle forte ; et quand les symptômes seront apaisés , il ne faudra pas laisser de réitérer tous les jours ce remède soir et matin , mais en moindre dose , jusqu'à ce que le malade soit rétabli.

6. Il y a une sorte de choléra morbus qui attaque souvent les enfants , et qui en enleve plusieurs. Ce mal leur arrive dans le temps que les dents poussent , ou parcequ'on les a trop gorgés d'aliments.

7. Leur âge tendre ne permet pas de leur laver l'estomac avec cette ample boisson de liqueur qui est nécessaire aux adultes , et moins encore de mettre leurs humeurs dans un grand mouvement par des purgatifs réitérés ; de manière qu'il faut les traiter par le seul usage du laudanum liquide. Ainsi on leur en donnera deux , trois , ou quatre gouttes , ou plus encore suivant leur âge , dans une cuillerée de petite biere , ou de quelqu'autre liqueur appropriée ; et on réitérera ce remède selon qu'il sera nécessaire.

DE LA COLIQUE DE POITOU.

1. **C'**EST une espèce de colique qui dégénère ordinairement en paralysie, et par laquelle le mouvement des mains et des pieds se trouve entièrement dépravé. Elle est très-commune dans les isles Caraïbes, où elle attaque un grand nombre de gens.

2. Cette cruelle douleur se guérit par le baume du Pérou donné fréquemment et en grande dose. On en donnera deux ou trois fois par jour vingt, trente, ou quarante gouttes mêlées avec une cuillerée de sucre fin pulvérisé. Les douleurs cedent à ce remède, mais la paralysie n'est pas guérie.

DE LA PASSION ILIAQUE.

1. **L**E mouvement péristaltique des intestins se trouve renversé dans cette maladie. Les purgatifs et les lavements même deviennent émétiques, et les excréments sont rejetés par la bouche.

2. On commencera par tirer neuf ou dix onces de sang au bras, et quelques heures après on donnera la poudre suivante.

Prenez racine de scammonée, ou à son défaut résine de jalap, douze grains; calomelas de Turquet, un scrupule. Mêlez-les pour une poudre, que le malade prendra dans une cuillerée de lait de vache, et il boira par-dessus une ou deux cuillerées du même lait.

3. Ou bien si l'on aime mieux les pilules.

Prenez pilules de duobus, un demi-gros; calomelas, un scrupule; baume du Pérou, ce qu'il en faut pour former quatre pilules, qui seront avalées dans une cuillerée de syrop violat.

PASSION
BILIAQUE.

4. Si le malade revomit ce remède, on lui donnera aussitôt vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une demi-once d'eau de canelle forte. Les envies de vomir et les tranchées du ventre ayant cessé par ce moyen, on réitérera le purgatif dont nous venons de parler. Mais si après que l'opération du narcotique sera finie, les envies de vomir et les douleurs recommencent, sans que le purgatif produise son effet, on reviendra de nouveau à l'usage du calmant, que l'on réitérera de quatre en quatre, ou de six en six heures, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de douleur dans les intestins, et alors le purgatif agira par les selles.

5. Après l'opération du purgatif, le malade prendra vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle forte, et il réitérera cette potion deux ou trois fois, et plus encore s'il est besoin dans la journée, jusqu'à ce que le vomissement et la douleur aient entièrement cessé; et alors même, pour confirmer la guérison, il faudra continuer durant quelques soirs le narcotique, mais à moindre dose.

DU FLUX EXCESSIF DES MENSTRUES.

1. **L'**EXCÈS de ce flux paroît par la peine qu'ont celles qui le souffrent à le supporter, par le dégoût et la faiblesse qu'il leur cause, la cachexie où il les jette, l'enflure des jambes et la mauvaise couleur du visage.

2. On tirera d'abord huit onces de sang au bras; on donnera le lendemain une potion purgative ordinaire, et on la réitérera deux autres fois, laissant un jour d'intervalle. Le soir de la purgation on donnera une potion calmante composée de syrop diacode.

3. Les jours exempts de la purgation le malade usera des remèdes suivants.

Prenez conserve de roses seches, deux onces; trochisques de terre de lemnos, un gros et demi; écorce de grenades, corail rouge préparé, et bol d'arménie, de chacun deux scrupules; pierre hématite, et sang dragon, de chacun un scrupule; et avec suffisante quantité de syrop de coings, réduisez tout cela en consistance d'électuaire. La malade en prendra la grosseur d'une noix muscade le matin, et à cinq heures

après midi, et elle boira par-dessus six cuillerées du julep suivant.

FLUX EXC.
DES MENET.

Prenez eau de bourgeons de chêne, et eau de plantain, de chacune trois onces; eau de canelle orgée, et syrop de roses seches, de chacun une once; esprit de vitriol, ce qu'il en faut pour une agréable acidité.

Prenez feuilles de plantain et d'orties, de chacune également et ce qu'il en faut: pilez-les ensemble, et en exprimez le suc que vous clarifierez ensuite. La malade en prendra souvent quatre ou cinq cuillerées.

4. Après la première purgation il faut appliquer sur la région des lombes l'emplâtre qui suit.

Prenez emplâtre de minium, et emplâtre pour les hernies, de chacun parties égales. Malaxez-les ensemble, étendez-les sur de la peau, et les appliquez.

DE LA COLIQUE HYSTÉRIQUE.

1. C'EST une espèce, ou plutôt un symptôme considérable de l'affection hystérique, et un des plus fréquents de cette maladie, auquel se joint une douleur très-violente vers la fossette du cœur, et l'excrétion d'une humeur verdâtre par le vomissement.

2. De peur qu'un amas de mauvaises humeurs n'empêche l'effet du remède calmant, il faut que la malade boive promptement beaucoup de petit lait, et qu'elle le rejette par le vomissement; après quoi on lui donnera vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, dans une once d'eau de canelle forte, ou d'eau épidémique, ou de quelque autre véhicule.

3. Dans l'usage du narcotique, il faut observer de le réitérer jusqu'à ce que tous les symptômes soient calmés, mettant néanmoins un intervalle raisonnable entre les doses, afin de pouvoir juger de l'effet qu'a produit la première avant que d'en donner une seconde.

4. Si la malade est d'un tempérament sanguin, ou si elle est fort vigoureuse, et qu'elle n'ait pas été souvent attaquée de la colique hystérique, en ce cas-là il faut lui

Y ij

COLIQUE
HYSTÉRIQ.

tirer du sang au bras , avant que de lui donner le vomitif qui a été prescrit.

5. Le clou hystérique se guérit par la même méthode ; mais si la colique hystérique dure long-temps , et attaque la malade par accès , elle doit dans l'intervalle des accès , ou hors des accès , user des remèdes qui suivent.

Prenez zédoaire réduite en poudre subtile , un gros ; et avec suffisante quantité de syrop d'écorce de citron confite , formez un bol qui sera pris matin et soir pendant trente jours. La malade boira par-dessus l'infusion suivante.

Prenez zédoaire coupée menu , une demi-once ; vin de Canarie , quatre onces. Faites infuser à froid pendant douze heures , coulez la liqueur et la gardez pour l'usage.

6. Ou bien on usera du baume du Perou , comme pour la colique de Poitou.

7. Ce que l'on propose ici pour la colique hystérique , peut aussi convenir pour la colique hypocondriaque ; et il faut soigneusement observer que la nature de ces deux maladies semble demander que l'on tente pour les guérir diverses sortes de remèdes , jusqu'à ce qu'on trouve celui qui est véritablement propre à les détruire. Le Mars est un des plus utiles.

8. La colique hystérique se convertit très-souvent en ictère , tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hystériques. Cet ictère se guérit de lui-même ; mais lorsqu'il dure trop long-temps il faut donner l'apozème qui suit.

Prenez racine de garance et de curcuma , de chacune une once ; grande chélidoine , et sommités de petite centaurée , de chacune une poignée. Faites bouillir tout cela dans partie égale de vin du Rhin , et d'eau de fontaine , que vous réduirez à deux livres : coulez la liqueur , et y dissolvez deux onces de syrop des cinq racines , pour un apozème que le malade prendra chaudement , à la quantité d'une demi-livre matin et soir , jusqu'à sa guérison.

DE LA JAUNISSE

Qui n'a point été précédée de la Colique.

1. **L**A couleur jaune par-tout le corps , et particulièrement au blanc des yeux , est le premier signe de la jaunisse , ce qui fait que les malades voient tous les objets teints de cette couleur. La démangeaison par-tout le corps , la pesanteur , la lassitude , l'amertume de la langue , quelquefois le vomissement bilieux , le hoquet , les déjections blanchâtres , l'urine safranée , qui teint de la même couleur les linges qu'on y trempe , sont encore des signes de la maladie.

2. Il faut d'abord donner au malade une potion purgative ordinaire , ensuite lui faire user des remèdes suivants , et pendant ce temps-là il faut réitérer la purgation de quatre en quatre jours.

Prenez conserves d'absynthe romaine , et d'écorce d'orange , de chacune une once ; angélique confite , noix muscade confite , poudre d'arum composée , et mars préparé avec le vinaigre , de chacune demi-once ; extrait de gentiane , et crème de tartre , de chacun deux gros ; safran en poudre , demi-gros ; et avec ce qu'il faut de syrop des cinq racines , formez un électuaire dont on donnera le matin et l'après midi la grosseur d'une noix muscade (ou bien , au lieu de cet électuaire , les pilules chalybées) ; et par-dessus la prise du matin le malade boira quatre livres d'eau minérale , et par-dessus la prise de l'après midi , une demi-livre de l'apozème qui a été décrit dans l'article de la colique hystérique.

3. Mais si le malade est menacé d'hydropisie , il boira matin et soir l'apozème par-dessus la prise de l'électuaire.

4. Si la maladie résiste à ces remèdes long-temps pratiqués , il faut aller prendre les eaux ferrées sur le lieu même.

POUR PRÉVENIR L'AVORTEMENT.

1. **L** faut prescrire les mêmes remèdes que pour prévenir le flux excessif des menstrues, en omettant seulement la purgation et les sucs de plantes.

DU FLUX IMMODÉRÉ DES VUIDANGES.

1. **L** flux naturel des vuidanges consiste en trois choses. D'abord il coule un sang pur et abondant pendant trois jours; ensuite un sang aqueux semblable à de la lavure de chair, et qui continue ainsi environ quatre jours: il sort après cela une matière visqueuse et mucilagineuse, point, ou peu mêlée de sang, ce qui dure pendant six ou sept jours, et même plus long-temps.

2. Le flux immodéré des vuidanges se fait connoître par l'affoiblissement de la malade, par les défaillances, par la sortie d'un sang grumelé, par un dégoût pour toute sorte de nourriture, une douleur dans les hypocondres, une tension du ventre, un pouls débile et fréquent, un obscurcissement de la vue, un tintement des oreilles, et par des convulsions.

3. Le régime doit être incrassant, et on y joindra la boisson suivante:

Prenez eau de plantain et vin rouge, de chaque une livre. Faites-les bouillir jusqu'à diminution du tiers, et les édulcorez avec suffisante quantité de sucre fin: laissez refroidir cette boisson, dont vous donnerez une demi-livre deux ou trois fois par jour.

4. Pendant ce temps-là on fera prendre au malade quelque julep hystérique doux, et on lui fera flairer le nouet suivant:

Prenez galbanum, et assa-fœtida, de chacun deux dragmes; castoreum et sel volatil de succin, de chacune demi-dragme. Mêlez tout cela, et l'enfermez dans un nouet.

Ou bien, prenez esprit volatil de sel ammoniac, deux dragmes, que le malade portera souvent à son nez.

DE LA SUPPRESSION DES VUIDANGES.

1. **D**ANS cet état le ventre se gonfle, une douleur gravative se fait sentir au ventre, aux lombes et aux aînes; le visage devient rouge, la respiration est difficile, les yeux se troublent, il survient des frissons et une fièvre aiguë, des défaillances, des sueurs froides; on sent une pesanteur et une ardeur à la matrice; il y a paralysie aux parties inférieures, et quelquefois même il survient une épilepsie.

2. La malade se doit mettre d'abord au lit; il faut lui appliquer au plutôt un emplâtre hystérique sur l'ombilic, et lui donner de l'électuaire suivant.

Prenez conserves d'absynthe romaine et de rue, de chacune une once; trochisques de myrrhe, deux gros; castoreum, safran, esprit volatil de sel ammoniac, et assa-fœtida, de chacun demi-gros; et avec suffisante quantité de syrop des cinq racines, faites un électuaire dont la malade prendra la grosseur d'une noix muscade, de quatre en quatre heures, buvant par-dessus quatre ou cinq cuillerées du julep suivant.

Prenez eau de rue, quatre onces; eau de bryone composée, deux onces; sucre candi, ce qu'il en faut.

3. Ou bien la malade prendra de quatre en quatre heures un scrupule de trochisques de myrrhe.

4. Si ces remèdes ne font pas revenir les vuidanges, il faut donner le laudanum au moins une fois de la manière suivante.

Prenez laudanum liquide, quatorze gouttes, dans une once d'eau de bryone composée; ou bien un grain et demi de laudanum solide, réduit en pilules avec un demi-scrupule d'assa-fœtida.

5. Si ces remèdes n'ont pas de succès, il faut alors donner au moins une fois un lavement avec le lait et le sucre.

DE L'HYDROPIE.

1. **L**ES fosses que le doigt laisse le soir, en appuyant sur la partie inférieure des jambes, et qui se dissipent le matin, sont le premier signe de cette maladie, principalement si la respiration est difficile. Il n'est pourtant pas rare aux femmes grosses, et à celles dont les menstrues sont supprimées, et aux hommes qui sont subitement délivrés d'un asthme invétéré, d'être attaqués de cette même enflure.

2. Les jambes et les pieds étant tendus jusqu'à l'excès, les eaux s'épanchent dans le ventre, et le distendent peu à peu jusqu'au dernier point; enfin elles se jettent sur les viscères les plus nobles, et suffoquent le malade.

3. A mesure que les parties attaquées d'hydropisie augmentent de volume, les autres maigrissent: il y a difficulté de respirer, peu d'urine, et une soif violente. Cette maladie arrive ordinairement aux hommes sur le déclin de l'âge, et aux femmes quand elles cessent d'avoir des enfants.

4. Les indications curatives doivent tendre, 1°. à évacuer les eaux, 2°. à donner de la vigueur au sang, dans la vue de prévenir un nouveau dépôt de sérosité.

Prenez vin blanc, quatre onces; jalap réduit en poudre très-fine, une dragme; gingembre pulvérisé, un demi-scrupule; syrop de nerprun, une once. Mêlez tout cela pour une potion que le malade prendra de grand matin, tous les jours, ou de deux jours l'un, selon ses forces, jusqu'à ce que les parties soient désenflées.

Ou bien, prenez pulpe de tamarins, une demi-once; feuilles de sené, deux gros; rhubarbe, un gros et demi. Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau, qui sera réduite à trois onces: passez la liqueur, et dissolvez-y manne et syrop de roses solutif, de chacun une once; syrop de nerprun, demi-once; électuaire de suc de roses, trois gros, pour une potion qui sera prise comme la précédente.

Ou bien, prenez pilules de duobus, un scrupule; elaterium, trois grains; essence de gérofle, deux gouttes. Faites

de cela trois pilules qu'il faut avaler de grand matin, et les réitérer selon le besoin.

HYDROPI-
SIE.

Ou bien, prenez gomme gutte, quinze grains; vin blanc, et eau de chicorée, de chacun une once et demie; syrop de nerprun, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion qui sera prise comme la précédente.

Ou bien, prenez écorce intérieure de sureau, trois poignées. Faites-les bouillir dans une livre d'eau commune, et autant de lait, que vous réduirez à une livre: coulez ensuite la liqueur, dont le malade prendra la moitié le matin et l'autre moitié le soir, et il continuera ainsi tous les jours jusqu'à sa guérison.

5. Mais ce remède ne produit pas un grand effet, si ce n'est dans les corps qui sont très-faciles à purger.

6. Au sujet des purgatifs, il faut observer trois choses dans la cure de cette maladie.

1°. Il faut savoir si le malade que l'on doit traiter, est facile ou difficile à purger; car dans ceux qui sont aisés à émouvoir, le syrop de nerprun, donné seul à la dose d'une once, évacue une assez bonne quantité d'eau: au lieu que dans les personnes difficiles à émouvoir les remèdes précédents suffisent à peine.

2°. Que tous les purgatifs foibles font plus de mal que de bien; c'est pourquoi une purgation un peu trop forte est préférable à une trop foible.

3°. Qu'il faut vider les eaux le plus promptement qu'il est possible, suivant les forces du malade, de peur qu'un trop long intervalle entre les purgations ne donne lieu à un nouvel amas de sérosités.

7. Il y a des occasions où tous les purgatifs, quels qu'ils soient, doivent être rejetés, c'est lorsque le malade est d'une constitution très-foible, ou qu'une femme est sujette aux vapeurs. Alors il faut tâcher d'évacuer les eaux par les seuls diurétiques, entre lesquels les plus efficaces sont ceux que l'on tire des sels lixiviels, comme par exemple,

Prenez une livre de cendres de genêt; infusez-les à froid dans quatre livres de vin du Rhin, et ensuite filtrez la liqueur. Le malade en prendra trois onces le matin, autant à cinq heures après midi, et autant le soir; et il continuera ainsi tous les jours jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'ensflure.

HYDROPI-
SIE.

8. Quand les eaux sont entièrement évacuées, il faut avoir recours aux remèdes échauffants et fortifiants, par exemple,

Prenez racines de raifort sauvage ; feuilles de cochléaria, d'absynthe commune, et de sauge, sommités de petite centaurée et de genêt, de chacune partie égale. Faites infuser tout cela dans de la forte bière, ou du vin blanc, pour la boisson ordinaire du malade. Cette boisson suffit quelquefois pour guérir une hydropisie commençante, sans le secours des purgatifs. Ou bien on usera du remède suivant.

Prenez conserve de cochléaria, et d'absynthe romaine, de chacune une once ; extraits de gentiane, d'absynthe romaine, et de petite centaurée, de chacune trois gros ; et avec suffisante quantité de syrop d'écorce de citron, faites un électuaire dont le malade prendra la grosseur d'une grosse noix muscade, de grand matin, à cinq heures du soir, et en se couchant, et il boira par-dessus quatre onces de l'infusion qui suit.

Prenez racines de gentiane, une once ; sommités de genêt, de petite centaurée, et d'absynthe commune, de chacune une poignée ; graines de fenouil et de persil, de chacune deux gros. Ces plantes étant coupées bien menu, versez dessus deux pintes de vin du Rhin, et laissez-les infuser à froid. On ne coulera la liqueur que lorsque l'on s'en servira.

9. Il est à remarquer que lorsqu'on en est à l'usage des fortifiants, il ne faut point du tout purger le malade ; comme aussi pendant qu'on se sert des sels lixiviels, parcequ'il faut en même temps fortifier tout le corps, afin de soutenir l'évacuation qui se fait par les urines.

Prenez racines de raifort sauvage, trois onces ; feuilles de cochléaria, d'absynthe commune, et de sauge, sommités de petite centaurée, et de genêt, de chacune trois poignées ; trois oranges coupées par tranches. Faites infuser tout cela dans douze pintes de forte bière sans houblon, pendant qu'elle fermente ; le malade en fera sa boisson ordinaire.

DE LA GONORRHÉE VIRULENTE.

1. **O**N ressent une douleur extraordinaire aux parties génitales, et une espèce de tournoiement aux testicules. Dans ceux qui ne sont pas circoncis, on observe sur le gland une tache semblable à une pustule de rougeole; et dès qu'elle paroît il sort une liqueur qui ressemble à la semence, et qui, changeant de jour en jour de couleur et de consistance, devient d'un jaune clair; et quand la gonorrhée est plus mauvaise, cette liqueur est verdâtre, et mêlée avec une sérosité teinte de sang.

2. La pustule qui est sur le gland dégénère en ulcère semblable aux aphthes des enfants. Cet ulcère augmente chaque jour en largeur et en profondeur, et ses bords deviennent calleux. Ceux qui sont circoncis n'ont jamais d'ulcère au gland; il survient de plus une grande douleur à la verge dans le temps de l'érection, en sorte qu'il semble qu'on serre fortement cette partie avec la main. La douleur est plus grande la nuit que le jour, quand le malade est échauffé par la chaleur du lit.

3. La contraction du frein fait courber la verge. On sent une ardeur d'urine, moins pendant que l'urine s'écoule qu'après avoir uriné; car pour lors on sent une douleur brûlante le long du canal de l'urètre, principalement à l'endroit du gland où finit ce canal. Il arrive aussi quelquefois que des carnosités empêchent l'écoulement de l'urine, et qu'il y a douleur et inflammation au scrotum.

Prenez masse de pilules cochées, trois gros; extrait de Rutilus, un gros; résine de jalap, et de scammonée, de chacune demi-gros; et avec ce qu'il faut de baume de la Mecque, faites de chaque dragme six pilules.

4. Le malade en prendra quatre tous les matins, jusqu'à ce que l'ardeur d'urine, et la couleur jaune de la matière soient fort diminuées: ensuite il en prendra encore de deux jours l'un pendant deux semaines; et après cela seulement deux fois la semaine, jusqu'à ce que l'écoulement soit tout à fait arrêté.

5. Quand les malades sont difficiles à purger, on peut donner de temps en temps une potion purgative ordinaire,

GONORR. VIRULENTE. en y ajoutant deux gros de syrop de nerprun, et pareille quantité d'électuaire de suc de roses. Ou si la maladie ré- siste à ces remèdes, on peut donner deux ou trois fois jus- qu'à huit grains de turbit minéral, laissant quatre jours d'intervalle entre chaque dose. Ou bien, au lieu de turbit minéral,

Prenez pilules de duobus, demi-gros; mercure doux, un scrupule; et avec ce qu'il faut de baume de la Mecque, faites quatre pilules qui seront prises de grand matin.

6. Si le malade a de l'aversion pour ce purgatif, il faut qu'après avoir usé des pilules premièrement décrites, et les avoir prises trois matins de suite, il reçoive tous les jours dans la matinée, et à cinq heures après midi, le lavement suivant; si ce n'est qu'une fois ou deux la semaine, laissant le lavement, il prendra le purgatif.

Prenez électuaire de suc de roses, six dragmes; térében- thine de Venise dissoute avec le jaune d'œuf, demi-once. Dissolvez cela dans une livre de décoction d'orge; puis ajoutez à la colature deux onces de syrop violat pour un lavement.

7. Le malade prendra tous les soirs vingt-cinq gouttes de baume de la Mecque incorporée avec du sucre en pou- dre; ou, au défaut de ce baume, la grosseur d'une aveline de térébenthine de Chypre.

Il boira du lait coupé, le long de la journée, et de la petite bière à ses repas.

8. On pourra encore suivre la méthode suivante.

Prenez pilules de duobus, demi-gros; baume de la Mecque, trois gouttes: formez trois pilules que le malade prendra de grand matin, dormant par-dessus; et il réitérera ce remède de deux ou trois jours l'un.

Les jours exempts de purgation, on lui donnera matin et soir le lavement décrit ci-dessus.

9. Dans la suite du traitement, quelque méthode que l'on emploie, il faut saigner le malade une ou deux fois; il faut que son régime soit rafraîchissant et incrassant, et qu'il use de remèdes qui aient les mêmes qualités, comme sont le lait coupé, les émulsions avec les semences froids, etc.

10. Si la verge est tuméfiée,

Prenez racine de guimauve, oignon de lis, de chacun une

once et demie ; feuilles de mauve , de bouillon blanc , de saureau et de jusquiame , des fleurs de camomille et de mélilot , de chacune une poignée ; graines de lin et de fenugrec , de chacune demi-once. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau de fontaine , pour une fomentation qui sera faite sur la partie malade , pendant une heure , deux ou trois fois par jour.

GONORRÉE.
VIRULENTE.

11. Après la fomentation il faut faire une onction sur la partie avec de l'huile de lin nouvellement tirée , et y appliquer ensuite l'emplâtre de mucilage étendu sur une peau mince.

12. S'il y a ulcère aux levres du prépuce ou sur le gland , il faut user du liniment qui suit.

Prenez onguent basilicum , six gros ; onguent de tabac , deux gros ; précipité lavé dans l'eau rose , et réduit en poudre impalpable , demi-gros : mêlez tout cela pour un liniment dans lequel on trempera de la charpie , et dont on enduira l'ulcère , après l'avoir fomenté.

13. si le scrotum est tuméfié , il faut aussi-tôt tirer du sang au bras , et fomenté deux fois le jour la partie affectée avec la fomentation ci-dessus décrite , y ajoutant à chaque fois une ou deux cuillerées d'eau-de-vie ; ou bien au lieu de la fomentation , appliquer le cataplasme fait avec l'onguent et la farine de fèves , et pendant ce temps-là user intérieurement des purgatifs et des rafraîchissants décrits ci-dessus.

DE LA VÉROLE.

1. **L**ORSQUE le virus , ou par une longue gonorrhée , ou pour avoir usé mal à propos des astringents , a infecté la masse du sang , le malade a la vérole.

2. Il paroît des bubons aux aînes , des douleurs se font sentir à la tête , dans les membres , et entre les articulations , sur-tout pendant la nuit , lorsque les malades sont échauffés dans leur lit : ils ont en différentes parties du corps des croûtes furfureuses qui deviennent jaunes. Plus il se fait d'éruption sur la surface du corps du malade , moins les douleurs qu'il souffre sont cruelles.

VÉROLE.

3. Il survient des exostoses à la tête, aux bras et aux jambes, des inflammations aux os, et des caries, des ulcères rongeurs en différente partie, qui, pour l'ordinaire attaquent d'abord le gosier, et qui, se communiquant insensiblement par le palais aux cartillages du nez, les rongent et les consomment, en sorte que le nez n'ayant plus d'appui paroît tout écrasé.

4. Ces ulcères devenant de jour en jour plus malins et plus rebelles, les membres tombent, pour ainsi dire, par pièces, et enfin le malade périt insensiblement.

Prenez axonge de porc, deux onces; mercure crud, une once; mêlez-les pour un onguent que l'on partagera en trois doses, de chacune desquelles le malade se frictionnera lui-même les bras, les jambes et les cuisses trois soirs de suite.

5. Si trois jours après la dernière friction, il n'y a encore aucun signe de salivation, il faut alors donner au malade huit grains de turbit minéral incorporés dans de la conserve de roses rouges; ou bien, aux sujets délicats un scrupule de mercure doux; et si la salivation déjà commencée se ralentit avant que les symptômes soient dissipés, il la faut exciter de nouveau par la même dose de mercure doux.

6. Il faut faire en sorte de régler tellement le flux de bouche, que le malade, dans l'espace d'un jour et d'une nuit, évacue environ quatre livres de salive.

7. Si l'évacuation passe cette mesure, que l'inflammation de la bouche soit excessive, et que d'autres accidents surviennent, il faut réprimer, par des purgatifs, la salivation trop abondante, et la réduire à son juste degré.

8. Quand les symptômes seront calmés, il faudra aussitôt changer le malade de linge et de draps, et lui donner ceux qu'il avoit auparavant.

9. Si la diarrhée survient (ce qui arrive souvent avant que la salivation soit bien déclarée), il faut l'arrêter par l'usage du laudanum liquide, en réglant tellement la dose de ce remède qu'il produise son effet.

10. Quand la bouche s'ulcère, il faut laver ces sortes d'ulcérations avec l'eau rose, ou avec un mélange d'eau et de lait, ou avec la décoction suivante.

Prenez racine de guimauve et orge mondée, de chacune une once; semences de coings, demi-once: faites bouillir

dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à deux livres, pour un gargarisme dont le malade usera souvent.

VÉROLE.

11. Le régime de vivre doit être le même que celui que l'on prescrit pour la purgation, si ce n'est que dans les premiers jours on doit boire de la petite bière tiède, ou du petit lait, et user de décoction d'avoine ou d'orge.

12. Tout cela étant fait avec exactitude (quoique les symptômes soient dissipés, et que la maladie semble être absolument détruite), de peur néanmoins d'une rechûte, il faut faire prendre au malade, une fois la semaine, un scrupule de mercure doux, et réitérer cela cinq ou six fois.

DES FLEURS BLANCHES.

1. **L'**ÉCOULEMENT est tantôt blanc, tantôt pâle, jaune, verd ou noirâtre, tantôt âcre et corrosif, et quelquefois de très-mauvaise odeur; le visage perd sa couleur naturelle, l'épine du dos est douloureuse, l'appétit se perd, les yeux se bouffissent, les pieds s'enflent.

2. Il faut d'abord tirer huit onces de sang au bras.

Prenez pilules cochées majeures, deux scrupules; castoreum, deux grains; baume du Pérou, trois gouttes: formez quatre pilules que la malade prendra à quatre heures du matin, et dormira par-dessus.

Elle usera du même remède deux autres fois, en mettant un ou deux jours d'intervalle entre les prises.

Prenez eau de rue, quatre onces; eau de bryone composée, deux onces; sucre candi, ce qu'il en faut pour un jus-lep, dont la malade avalera trois ou quatre cuillerées dans toutes ses foiblesses, et elle usera ensuite des remèdes suivants.

Prenez thériaque, une once et demi; conserve d'écorce d'orange, une once; diascordium, demi-once; gingembre confit et noix muscade confite, de chacun trois gros; poudre de pattes d'écrevisses composée, un gros et demi; écorce extérieure de grenade, racine d'angélique d'Espagne, corail rouge préparé, et trochisque de terre de Lemnos, de chacune

FLEURS
BLANCHES.

un gros ; bol d'Arménie , deux scrupules ; gomme arabique , demi-gros ; syrop de roses seches , ce qu'il en faut pour former un électuaire dont la malade prendra la grosseur d'une noix muscade , de grand matin , l'après-dîner et le soir pendant un mois entier , et par-dessus elle boira six cuillérées de l'infusion suivante.

Prenez racines d'aunée , d'impératoire , d'angelique , de calamus aromaticus , de chacune demi-once ; feuilles d'absynthe romaine , de marrube blanc , de petite centaurée , de calament ordinaire , et de sauge seche , de chacune une poignée ; baies de genievre , une once : coupez tout cela menu , et le faites infuser à froid dans quatre livres de vin de Canarie. On ne coulera l'infusion que lorsqu'on voudra en user.

3. La malade usera d'aliments de facile digestion , elle s'abstiendra de toutes sortes de légumes et de fruits , et elle boira du vin d'Espagne à tous ses repas.

D U D I A B E T E S.

1. **L**ES sucS portés dans le sang sortent par les voies de l'urine encore cruds et indigestes , ce qui fait que les forces du malade se dissipent insensiblement , et que le corps se consume. Cette mauvaise disposition est accompagnée de soif , d'ardeur des viscères , de tumeur des lombes et des cuisses , et d'un crachement fréquent d'une salive écumeuse.

2. Il faut se conduire dans le traitement de cette maladie comme dans celui des fleurs blanches , à l'exception de la saignée et des purgatifs qu'il en faut bannir.

DE LA DOULEUR DES HÉMORRHOÏDES.

1. **O**N souffre de très-violentes douleurs quand il s'agit d'aller à la selle , et la surface des matieres est teinte de sang. Quelquefois des tumeurs semblables à des verrues sont cachées au dedans du sphincter , ou paroissent même autour de l'anus.

2. Il faut commencer par tirer dix onces de sang au bras.

DOULEUR
DES HÉMOR.
RHOÏDES.

Prenez semence de melon et de courge, de chacune demi-once; semence de pavot blanc, deux dragmes; cinq amandes douces pelées: broyez tout cela dans un mortier de marbre, et versez-y peu à peu une livre et demie de décoction d'orge; ajoutez deux dragmes d'eau rose, et suffisante quantité de sucre fin, pour une émulsion dont le malade prendra trois ou quatre onces de temps en temps.

Prenez fleurs de soufre, et poudre de réglisse et de sauge, de chacune un gros; et avec ce qu'il faut de baume de Leucatel, formez de chaque gros six pilules: le malade en prendra trois, trois fois par jour, et avalera par-dessus six cuillerées de l'émulsion précédente.

Prenez eau de frai de grenouilles, quatre onces: dissolvez-y litharge, deux dragmes; opium, un scrupule, pour une mixtion dans laquelle on trempera un linge qui sera appliqué sur la partie malade; mais si la tumeur des hémorrhôïdes est intérieure, il faut y injecter trois cuillerées de ladite mixtion.

3. La boisson ordinaire du malade sera du lait bouilli avec de l'eau simple, ou avec de l'eau d'orge; il ne mangera point de viande, et il prendra tous les soirs une dose de diacode.

DU FLUX EXCESSIF

DES HÉMORRHOÏDES.

1. **C**E flux immodéré se connoît par l'abattement des forces du malade, par l'abondance et la durée de l'écoulement, par la mauvaise couleur du visage, qui est jaunâtre comme dans la jaunisse. La cachexie succède, et ensuite l'hydropisie.

2. Les mêmes remèdes qui ont été prescrits dans l'article du flux immodéré des règles, conviennent ici, à l'exception de la purgation.

DE L'ÉPILEPSIE DES ENFANTS.

1. CETTE maladie en attaque plusieurs dès le premier mois, à cause de leurs trop fréquentes déjections. Dans ce cas-là une petite dose de diascordium, comme la grosseur d'un grain de poivre, dissous dans l'eau de saxifrage, ou dans le lait de la mère, est un excellent remède. Ce mal leur arrive encore vers le temps où les dents poussent, depuis le septième jusqu'au dixième mois : il est alors accompagné de toux, ou ce qui est encore plus fâcheux, de vomissement et de diarrhée. L'enfant rend, comme les femmes hystériques, des matières verdâtres.

2. Quelquefois l'accès du mal est imprévu, l'enfant tourne les yeux et la bouche ; son visage devient noir, et il a des convulsions en différentes parties. D'autres fois l'accès est précédé d'une contraction des doigts, et d'un regard fixe et extraordinaire.

3. Les accès sont tantôt plus, tantôt moins fréquents ; quelquefois ils ont leurs périodes marquées, et quelquefois ils sont vagues et sans règle ; mais quand la mort approche ils reviennent les uns sur les autres ; et s'ils donnent quelque trêve, les enfants restent assoupis jusqu'à ce qu'ils soient réveillés par un nouvel accès.

4. Il faut appliquer au plutôt sur la nuque un vésicatoire. Ensuite :

Prenez eau épiléptique de Langius, trois gros ; laudanum liquide, une ou deux gouttes, ou davantage, selon l'âge de l'enfant ; syrop de pivoine, un gros : mêlez cela pour une potion qui sera donnée au plutôt.

Prenez eau de rue, trois onces ; eau épiléptique de Langius, et eau de bryone composée, de chacune une once ; syrop d'aillet, demi-once : mêlez-le pour un julep dont on donnera une cuillerée d'heure en heure, si la potion précédente n'a pas dissipé l'accès.

DU RACHITIS.

1. **D**ANS le rachitis les parties du corps sont molles et relâchées, foibles et languissantes; les malades sont paresseux et engourdis, et la nutrition des membres se fait inégalement. Par exemple, la tête est plus grosse qu'il ne faut, le visage plein et plus fleuri; les parties qui sont au-dessous de la tête s'exténuent; les jointures ont des nodus, sur-tout le carpe; les extrémités des côtes sont tuméfiées; les os se courbent, principalement le tibia et le péroné, ensuite le cubitus et le radius, quelquefois le fémur et l'humérus; les dents poussent lentement et avec peine, sont vacillantes, noircissent et tombent par morceaux.

2. La poitrine est retrécie par les côtés, et minente par-devant; le ventre est plein, les hypocondres sont tendus; la toux et d'autres vices du poumon travaillent les malades, et ils répugnent à se coucher sur les côtés, tantôt sur le côté droit, tantôt sur le gauche.

3. Prenez feuilles d'absynthe commune, de petite centauree, de marrube blanc, de germandrée, de scordium, de calament vulgaire, de matricaire, de saxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de serpolet, de menthe, de sauge, de rue, de chardon béni, de pouliot, d'aurone, de camomille, de ranaisie et de muguet, de chacune une poignée. Toutes ces feuilles seront fraîches et coupées menu; on y joindra une livre d'axonge de porc, du suif de mouton et du vin clair, de chacun deux livres; faites macérer le tout dans un vaisseau de terre pendant douze heures, sur les cendres chaudes; ensuite faites bouillir jusqu'à consommation d'humidité, et le coulez pour un liniment.

4. On en frotera matin et soir le ventre et les hypocondres de l'enfant, et tous les membres qui sont atteints du mal, pendant trente ou quarante jours, et même jusqu'à la guérison.

Prenez des mêmes plantes ci-devant prescrites, de chacune deux poignées; faites-les infuser à froid dans suffisante quantité de biere sans houblon pour la boisson ordinaire.

RACHITIS.

5. Dans les tumeurs qui occupent le ventre des enfants, et qui sont causées par de trop grandes évacuations, il faut fortifier le sang et les viscères par le moyen des herbes corroboratives, comme dans le vrai rachitis, si ce n'est qu'il est à propos de frotter les aisselles, et de ne pas frotter les membres.

DES FIEVRES

Causées par la sortie des dents.

PRENEZ esprit de corne de cerf, deux, trois ou quatre gouttes, selon l'âge, dans une ou deux cuillerées d'eau de cerises noires, ou d'un julep approprié. On en donnera de quatre en quatre heures, jusqu'à quatre, cinq ou six fois.

DE LA FIEVRE HECTIQUE

DES ENFANTS.

1. **S**ANS être fort échauffés, ils sont languissants et sans appétit; tout leur corps s'amaigrit.

Prenez rhubarbe coupée menu, deux gros: mettez-la dans une bouteille de verre avec deux livres de petite bière, pour la boisson ordinaire du malade.

Cette bouteille étant bue, on jettera deux autres livres de petite bière sur la même rhubarbe; ce que l'on réitérera jusqu'à trois fois.

2. Si cette boisson devient trop purgative, après en avoir fait boire la moitié, on ajoutera de nouvelle bière à l'autre moitié.

DE LA TOUX CONVULSIVE

DES ENFANTS.

1. **E**LLLE se guérit par la saignée et par des purgations réitérées; autrement il est presque impossible d'en venir à

bout ; mais il ne faut employer que les plus doux purgatifs , et ne les donner même que par cuillerées , à proportion de l'âge de l'enfant.

TOUT CONV.
DES ENFANS

DE L'HÉMORRHAGIE DU NEZ.

1. **O**N sent au front une douleur et une chaleur lancinante.

2. Il faut faire plusieurs saignées du bras au malade , et que son régime soit rafraîchissant et incrassant : il faut par conséquent lui prescrire un julep de même qualité , avec des émulsions rafraîchissantes.

3. On lui donnera tous les jours un lavement rafraîchissant , et tous les soirs une potion calmante avec le syrop diacode. On le purgera une ou deux fois avec une potion ordinaire.

4. On lui appliquera sur la nuque et autour du col des compresses trempées dans l'eau froide où l'on aura dissous du sel de prunelle , et légèrement exprimées , et cela plusieurs fois dans la journée.

5. Après les évacuations suffisantes , on appliquera la liqueur qui suit.

Prenez vitriol de Hongrie , et alun , de chacun une once ; phlegme de vitriol , une demi-livre : faites-les bouillir jusqu'à ce que tout soit dissous. La liqueur étant refroidie , filtrez-la et la séparez des cristaux qui s'y seront formés ; ajoutez-y ensuite une douzième partie d'huile de vitriol.

Ou plutôt , prenez eau de plantain , trois onces ; bol d'Arménie réduit en poudre subtile , demi-once : mêlez-les exactement ; puis faites une tente de charpie qui , étant trempée dans cette eau , sera mise dans la narine du côté que le sang sort , et on l'y laissera pendant deux jours.

6. Ce moyen ne réussissant pas , il faudra dissoudre du vitriol romain dans de l'eau commune , et introduire dans la narine une tente imbibée de cette dissolution. Des linges trempés dans la même liqueur arrêtent le sang qui sort d'une partie extérieure , quand on les applique sur la partie même.

DES PALES COULEURS.

1. **C**e mal rend le visage et tout le corps pâles; le visage est bouffi, de même que les paupières et les mal-léoles; tout le corps est pesant; les jambes et les pieds souffrent une tension accompagnée de lassitude. La respiration est difficile avec palpitation de cœur, douleur de tête, pouls fièvreux, assoupissement, dégoût et suppression des règles.

2. La malade prendra les pilules chalybées, ou la poudre d'acier qui ont été prescrites dans l'affection hystérique, plus ou moins, suivant l'âge; et elle avalera par-dessus un verre de vin, tel qu'elle voudra; ou bien l'infusion fortifiante avec la racine d'angélique qui a été décrite dans le même article. Si la malade n'est pas beaucoup affoiblie, on la purgera une ou deux fois avant l'usage de ces remèdes.

DE LA SUPPRESSION DES REGLES.

1. **L**ES femmes, dans cet état, sont dégoûtées; elles ont le visage d'une mauvaise couleur, une pesanteur de tout le corps, des douleurs au devant de la tête, aux lombes, aux cuisses et au bas-ventre; et leurs pieds sont enflés.

2. Il faut traiter cette maladie comme l'Affection hystérique; et si elle résiste à ces remèdes, on prendra les suivants.

3. La malade prendra tous les matins, et à quatre heures après midi cinq cuillerées du julep hystérique sans castoreum, en y joignant douze gouttes d'esprit de corne de cerf. Tous les soirs avant que de se coucher, elle prendra un scrupule de trochisques de myrrhe avec le syrop d'armoïse, en forme de bol ou de pilules.

DU VOMISSEMENT ET DU CRACHEMENT DE SANG.

1. **D**ANS le crachement de sang, on ressent une douleur et une chaleur à la poitrine avec de la faiblesse.

2. Il faut tirer au malade dix onces de sang du bras. Il prendra le lendemain une potion purgative ordinaire, et le soir une potion calmante, composée de trois onces d'eau de cerises noires, et d'une once de syrop diacode. On viendra ensuite à l'usage des remèdes suivants.

Prenez *bol d'Arménie*, une once ; *racine de grande consoude pulvérisée*, deux gros ; *terre sigillée*, *Pierre hématite et sang de dragon*, de chacun un gros ; *sucres fins* autant que de tout le reste : mêlez tout cela ensemble pour une poudre très-fine, dont le malade prendra un gros le matin, autant l'après-dîner sur les cinq heures, et autant le soir ; et par-dessus il boira quatre onces de l'apozème suivant.

Prenez *feuilles de plantain*, de *ronce sauvage* et de *mille-feuille*, de chacune une poignée : faites-les bouillir dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à une livre et demie ; dissolvez dans la colature une once de syrop de grande consoude.

Ou bien on prendra six cuillerées de la teinture suivante.

Prenez *roses rouges*, six gros ; *écorce intérieure de chêne*, demi-once ; *graine de plantain grossièrement concassée*, trois gros ; *eau de fontaine*, deux livres ; *esprit de vitriol*, ce qu'il en faut pour une agréable acidité : faites infuser le tout dans un vaisseau bien fermé, à une douce chaleur pendant quatre heures ; coulez ensuite la liqueur, et y ajoutez trois onces d'eau de canelle orgée, et ce qu'il faut de sucres fins pour rendre cette teinture agréable au goût.

3. Si le malade a de la répugnance pour les poudres, il usera de l'électuaire qui a été prescrit dans l'article du flux immodéré des menstrues.

4. Il prendra tous les jours un lavement, et le soir une dose de diacode.

5. La saignée sera réitérée une, deux ou trois fois, selon le besoin, à quelques jours d'intervalle, et la purgation sera aussi répétée autant qu'il sera nécessaire.

6. Le régime doit être incrépissant et rafraîchissant.

Z iv

DE LA PIQUURE DU TENDON.

1. **I**L sort continuellement de la plaie une humeur aqueuse.

Prenez racines de lis blanc cuites et ramollies dans le lait, et ensuite pilées, quatre onces; farines de graine de lin et d'avoine, de chacune trois onces: cuisez-les en consistance de cataplasme dans le même lait où les racines ont été cuites. On appliquera matin et soir ce cataplasme sur la partie blessée.

DE LA BRULURE.

1. **I**L faut fomentier la partie brûlée avec des linges trempés dans l'eau-de-vie, lesquels seront appliqués sur le mal jusqu'à ce que la douleur soit apaisée; et l'on réitérera l'application de ces linges ainsi imbibés trois ou quatre fois par jour.

DE LA MANIE ORDINAIRE.

1. **U**N sang trop exalté et trop vif cause cette sorte de manie. Il y en a une autre qui succède aux fièvres intermittentes de longue durée, et qui dégénère enfin en stupidité. Elle vient de la foiblesse du sang, qu'une trop longue fermentation a privé de ses parties les plus spiritueuses. C'est pourquoi, il faut prescrire au malade les plus forts cardiaques, comme la thériaque, l'électuaire d'œuf, la poudre de la Comtesse, etc. dans l'eau épidémique ou thériacale, ou dans quelque autre de même qualité, et ordonner un régime restaurant.

2. Les jeunes gens doivent d'abord être saignés du bras à la quantité de huit ou neuf onces de sang, deux ou trois fois, mettant trois jours d'intervalle entre chaque saignée; ensuite ils seront saignés une fois à la jugulaire. Après quoi, tout le traitement doit rouler sur la purgation suivante que le malade prendra de trois en trois, ou de quatre

en quatre jours , jusqu'à ce qu'il se porte bien , observant néanmoins , lorsqu'il aura été purgé huit ou dix fois , de cesser la purgation durant huit ou quinze jours.

MANIE
ORDINAIRE.

Prenez racine de bryone blanche pulvérisée , un gros ; lait de vache , quatre onces : mêlez-les ensemble.

Ou bien , prenez de la même racine , demi-once ou six gros ; vin blanc , quatre onces : mettez-les infuser pendant une nuit , et dissolvez dans la colature une once de syrop violat pour une potion.

Ou bien , prenez gomme gutte préparée , vingt-cinq grains ; eau de cerises noires , trois onces ; syrop d'aillet , une demi-once pour une potion.

DES CONTUSIONS.

1. **O**N tirera dix onces de sang au bras du côté malade , et le lendemain on donnera une potion purgative ordinaire ; ensuite la saignée et la purgation seront alternativement réitérées jusqu'à la guérison. Durant le traitement , si l'on a des signes de la lésion des parties internes , on prescrira les remèdes suivants.

Prenez décoction pectorale , une livre et demie ; syrop violat et syrop de capillaire , de chacun deux onces : faites un apoëme , dont le malade prendra une demi-livre trois fois par jour ; et de plus , il avalera fréquemment une cuillerée d'huile d'amandes douces nouvellement exprimée.

Prenez huile d'amandes douces , onguent de guimauve , et pommade officinale , de chacun une once : mêlez-les pour un liniment dont on frottera matin et soir la partie contuse , et on appliquera par-dessus une feuille de chou.

DE LA GALE FURFUREUSE DE LA TÊTE.

1. **I**l faut d'abord purger deux fois le malade avec une potion ordinaire ; ensuite ,

Prenez huile d'amandes amères , huile de laurier , et cendres de feuilles d'aurone , de chacune une once : mêlez-les

exactement pour un liniment , dont on frottera toute la tête
 GALE FURE. *chaque matin , mettant par-dessus une vessie de porc.*
 DE LA TÊTE.

2. Mais auparavant il faut raser tous les cheveux , et ensuite broser la tête tous les matins.

DE LA MORSURE DU CHIEN ENRAGÉ.

1. **A**PRÈS quarante jours , et quelquefois plus , les symptômes se manifestent , qui sont la fièvre , la soif , l'hydrophobie , et enfin la convulsion des extrémités.

Prenez esprit de vin très-rectifié , quatre onces ; thériaque , une once. Faites une mixtion dont on frottera trois fois le jour la partie mordue , appliquant par-dessus un linge trempé dans la même mixtion.

DE L'ULCERE DE LA VESSIE.

1. **A**VEC les urines il sort un pus de mauvaise odeur , ou du sang , et quelquefois de petites écailles ou pellicules membraneuses , et comme des croûtes furfureuses : il y a de plus une continuelle dysurie , et une douleur qui ne cesse point. Lorsque l'ulcère est dans les reins , il fournit tantôt de petites caroncules , et tantôt de plus grosses ; la dysurie et les douleurs laissent des intervalles ; le pus est aussi plus abondant , blanc , léger , et nullement puant ; les urines ressemblent à du lait , et long-temps après qu'on les a rendues , il reste au fond du vaisseau un pus qui s'en sépare.

Prenez emplâtre appelé fleur des onguents dans la pharmacopée de Londres , une dragme et demi. Faites-en neuf pilules. Le malade en prendra trois le matin , autant l'après-midi , et autant le soir ; et par-dessus il avalera six cuillerées de l'eau suivante.

Prenez racines de fenouil , de consoude , d'aristoloche , et de benoîte , de chacune trois onces ; feuilles d'agrimoine , de millepertuis , de sanicle , et de plantain , de chacune six poignées. Les ayant coupées menu , on les distillera avec du

vin et du lait, de chacun quatre livres, et on tirera seulement quatre livres de liqueur.

ULCÈRE DE
LA VESSIE.

Prenez racine de grande consoude, et gomme arabique, de chacune une once; sucre tors, deux onces. Faites une poudre dont le malade prendra plein une cuillerée deux fois le jour.

DE L'ASTHME

Invétéré dans les personnes d'un tempérament sanguin.

1. **L'**ASTHME est de trois especes. La première est appelée *Dyspnée*, qui est une difficulté de respirer consistant dans une respiration fréquente et serrée, causée par un embarras dans le poumon, sans ronflement. La seconde espece est l'asthme vrai, où la respiration est grande et fréquente, dans laquelle le diaphragme, les muscles intercostaux, et même ceux du bas-ventre sont mus violemment, et qui est avec ronflement et sifflement. Dans la première espece les poumons sont obstrués, et les bronches le sont dans la seconde. La troisième espece est appelée *Orthopnée*, qui est une extrême difficulté de respirer, dans laquelle les malades ne peuvent respirer à moins qu'ils ne soient assis et n'aient le col élevé: les muscles de la poitrine et des omoplates sont alors fort agités.

2. Il faut tirer dix onces de sang au bras, et le jour suivant le malade prendra la potion purgative ordinaire, qu'il faudra réitérer deux autres fois de trois en trois jours.

3. Les jours exempts de purgation il usera des remèdes suivants.

Prenez graine d'anis subtilement pulvérisée, deux dragmes, et avec suffisante quantité de baume de leucatel faites six pilules de chaque dragme. Le malade en prendra trois le matin et trois l'après-dîner, buvant par-dessus quatre onces de décoction amère, et sans purgatif.

4. Si les symptômes continuent, il faudra réitérer entièrement la même méthode.

DE LA PARALYSIE.

1. **L**E sentiment et le mouvement sont abolis, ou diminués, ou tous les deux ensemble, ou seulement l'un des deux, dans les parties affectées.

2. Le malade prendra six fois, de deux jours l'un, deux scrupules de pilules cochées mineures. Ensuite il prendra trois fois par jour durant un mois deux dragmes d'électuaire anti-scorbutique; et par-dessus il avalera six cuillerées d'eau anti-scorbutique. Voyez l'article du scorbut.

Prenez *onguent nervin*, trois onces; *esprit de lavande* composé, et *esprit de cochléaria*, de chacun une once et demie. *Mélezz-les*, et en frottez les parties malades, comme l'épine du dos, etc. matin et soir.

3. Quoique la plupart des remèdes que l'on vient de prescrire, semblent être uniquement destinés à la guérison du scorbut; néanmoins comme ils sont très-propres à volatiliser les humeurs crues, ils conviennent aussi à la guérison de la paralysie.

DE LA TOUX ET DE LA PHTHISIE.

1. **L**A toux se fait suffisamment connoître. Quant à la phthisie, elle attaque ordinairement depuis dix-huit ans jusqu'à trente-cinq. Tout le corps s'exténue dans cette maladie; il y a une fièvre hectique qui augmente après le repas, et que l'on connoît par la vitesse du pouls, et par la rougeur des joues; la matière que la toux chasse au-dehors par les crachats est sanglante ou purulente; lorsqu'on la jette sur les charbons ardents, elle rend une mauvaise odeur; et si on la jette dans un vaisseau plein d'eau, elle va au fond; le malade sue pendant la nuit; enfin les joues deviennent livides, le visage pâlit, le nez devient aigu, les tempes s'affaissent; les ongles se courbent; les cheveux tombent, et un flux de ventre colliquatif joint à tous ces autres symptômes annonce une mort prochaine.

2. Si la toux est nouvelle, et qu'elle ne soit pas accompagnée de fièvre, ni des autres signes de la fausse périclémonie, ou si elle ne procède pas d'une pleurésie, ou d'une périclémonie, dans le traitement desquels on auroit négligé de saigner suffisamment, il suffira que le malade quitte l'usage du vin pendant quelques jours, qu'il s'abstienne de manger de la viande, et qu'il use à sa volonté de quelques-uns des remèdes suivants.

3. Par exemple, du baume de soufre anisé jusqu'à la dose de dix gouttes dans une cuillerée de sucre candi pulvérisé, et cela deux ou trois fois le jour; ou bien des tablettes suivantes, que le malade portera toujours sur soi, afin d'en user le plus souvent qu'il pourra.

Prenez sucre candi, une livre et demie. Faites-le bouillir dans suffisante quantité d'eau de fontaine jusqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez-y pour lors des poudres de racines de réglisse et d'anielle, de semences d'ani et d'angélique, de chacune demi-once; de la poudre d'iris de Florence, et du soufre, de chacun deux dragmes, de l'essence d'ani, deux scrupules. Faites des tablettes qu'on peut appeler, si l'on veut, domestiques.

4. Le malade usera aussi pendant ce temps-là du looch suivant.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; syrop de capillaire, et syrop violat, de chacun une once; sucre candi, ce qu'il en faut pour un looch, dans lequel on trempera un bâton de réglisse pour le sucer souvent.

5. Dans une fluxion d'humeur ténue, le malade pourra user de loochs incrassants.

6. Mais si la toux ne s'appaise pas par l'usage de ces remèdes, si elle est accompagnée de fièvre, ou si elle est la suite d'une pleurésie, d'une périclémonie, dans ce cas, il seroit inutile de se fier aux remèdes pectoraux; mais il faut alors traiter cette toux par la saignée et la purgation, comme nous l'avons enseigné dans l'article de la fausse périclémonie.

7. Que si malgré tous ces remèdes, la toux, bien loin de cesser, affoiblit tellement les poumons par de continuelles secousses, que la phthisie s'ensuive, on doit, en ce cas-là employer la méthode suivante.

Prenez baume du Pérou, dix gouttes. Mêlez-les dans une cuillerée de syrop de lierre terrestre.

TOUX ET
PHTHISIE.

Où, si cette manière n'est pas agréable au malade, on les mêlera dans une cuillerée de sucre candi pulvérisé. Le malade prendra cette dose trois fois par jour ; et par-dessus il boira quatre onces de la décoction amère sans purgatifs, ou si cette décoction lâche le ventre, il n'en prendra que trois onces.

8. Mais entre tous les remèdes que l'on a inventés jusqu'ici contre cette maladie, l'exercice d'aller à cheval est, sans contredit, le meilleur de tous, en observant de le continuer pendant un assez long-temps et par des voyages assez longs ; et de plus, si le malade est d'un âge viril, il doit employer plus de temps à cet exercice, que s'il étoit dans l'enfance, ou la jeunesse. Au reste on peut assurer que le quinquina n'est guère plus certain pour la guérison des fièvres intermittentes, que l'est cet exercice pour guérir la phthisie à l'âge que l'on vient de dire.

DU SCORBUT.

1. **I**l y a des lassitudes spontanées, une pesanteur de corps, une difficulté de respirer, sur-tout après quelque mouvement ; les gencives se pourrissent ; la bouche sent mauvais ; on saigne souvent par le nez ; on marche avec peine ; les jambes sont enflées, tantôt exténuées, et toujours marquées de taches livides, plombées, jaunes ou violettes ; la couleur du visage est le plus souvent d'un pâle tirant sur le brun.

2. On tirera d'abord au malade huit onces de sang au bras, à moins qu'il ne soit menacé d'hydropisie. Le matin suivant on lui donnera une portion purgative ordinaire, qui sera réitérée deux autres fois de trois en trois jours.

3. Les jours exempts de purgation, et ensuite pendant un ou deux mois, il usera des remèdes suivants.

Prenez conserve de cochléaria, deux onces ; conserve d'alléluia, une once ; poudre d'arum composée, six dragmes ; et avec ce qu'il faut de syrop d'oranges, faites un électuaire dont on donnera au malade la grosseur d'une noix muscade trois fois le jour, le matin, l'après midi et le soir ; et par-dessus il avalera six cuillerées d'eau de raifort composée, ou bien de la suivante.

Prenez racines de raifort sauvage, deux livres ; racine

Tarun, une livre ; feuilles de cochléaria , douze poignées ; feuilles de menthe , de sauge , de cresson d'eau , et de becabunga , de chacune deux poignées ; semence de cochléaria un peu concassée , demi-livre ; noix muscade , demi-once ; vin blanc , douze livres. Distillez tout cela à la manière ordinaire , et tirez-en seulement six livres de liqueur.

SCORBUT.

4. On peut se contenter pour le même usage de l'eau distillée de cochléaria. La biere qui suit doit tenir lieu de boisson ordinaire.

Prenez racine de raifort sauvage qui soit nouvelle et coupée menu , deux gros ; douze feuilles de cochléaria ; six raisins passés mondés ; une moitié d'orange coupée par tranches. Mettez tout cela dans une bouteille de verre , avec deux livres de petite biere , et la bouchez exactement avec du liege.

5. Il faut en même-temps en préparer six bouteilles pour l'usage , et quelques jours après six autres , avant que les premières soient vidées , et de même ensuite. Ou bien , au lieu de cette biere ainsi préparée , le malade pourra ajouter dans chaque verre de sa boisson ordinaire trois ou quatre cuillerées de la mixtion suivante.

Prenez racine de raifort sauvage , et semence de cochléaria , de chacune demi-once ; feuilles de cochléaria , deux poignées , et la pulpe d'une orange. Pilez tout cela ensemble dans un mortier de marbre , en versant dessus peu à peu demi-livre de vin blanc. Passez la liqueur en l'exprimant légèrement , et gardez-la pour l'usage.

6. Les mêmes remèdes sont très-bons dans le rhumatisme tant scorbutique , qu'hystérique ; mais il faut alors omettre la saignée et la purgation.

DE LA GOUTTE.

1. VOYEZ la description de cette maladie dans le traité de la goutte , page 443 , num. 5.

2. L'indication curative consiste à rétablir les digestions , ce qui se fait ou par les remèdes , ou par le régime , ou par l'exercice , ou par les autres choses non naturelles.

GOUTTE.

3. Les remèdes propres à remplir cette indication sont ceux qui ont une chaleur ou une amertume médiocre, ou qui piquent doucement la langue : telles sont les racines d'angélique et d'aunée, les feuilles d'absynthe, de petite centaurée, de germandrée, d'ivette, etc. à quoi l'on peut ajouter les anti-scorbutiques, comme la racine de raifort sauvage, les feuilles de cochléaria, de cresson d'eau, etc. dont on doit néanmoins se servir modérément, parceque ces remèdes entretiennent le foyer de la maladie, augmentent la chaleur, au lieu que les premiers fortifient l'estomac par une chaleur douce et une amertume médiocre.

Prenez conserve de cochléaria, une once et demie ; de celle d'absynthe romaine, et de celle d'écorce d'orange, de chacune une once ; racine d'angélique confite, et noix muscade confite, de chacune demi-once ; thériaque, trois gros ; poudre d'arum composée, deux gros ; et avec suffisante quantité de syrop d'orange faites un électuaire dont le malade prendra deux gros deux fois par jour ; et par-dessus il avalera cinq ou six cuillerées de l'eau suivante.

Prenez racine de raifort sauvage coupée par tranches, trois onces ; feuilles de cochléaria, douze poignées ; de celles de cresson d'eau, de bécabunga, de sauge et de menthe, de chacune quatre poignées ; les écorces de six oranges ; deux noix muscades concassées, et douze livres de forte bière. Distillez tout cela, et tirez-en seulement six livres d'eau, que vous garderez pour l'usage.

4. Ces remèdes digestifs doivent être employés avec soin et pendant long-temps, sur-tout dans les intervalles des accès.

DE LA PHTHISIE.

Sa Description, et maniere de la traiter.

1. IL y a plusieurs especes de phthisie. La première et la principale est le plus souvent causée par le froid de l'hiver. Peu de temps avant le solstice d'hiver un grand nombre de gens sont attaqués de la toux, à cause de la rigueur de la

la saison. Ce sont des gens qui ont naturellement les poumons foibles, et les efforts réitérés qu'ils font pour tousser, affoiblissent encore davantage cette partie. Les poumons ainsi mal disposés ne peuvent s'assimiler la nourriture qui leur est nécessaire. De là un grand amas de pituite crue qui accable la poitrine, et que l'agitation continuelle des poumons, et les efforts violents pour tousser, font sortir abondamment par les crachats. Il se forme ensuite des ulcères dans les poumons, et la matière purulente rentrant dans le sang l'infecte et le corrompt, ce qui produit une fièvre habituelle et putride. Cette fièvre redouble sur le soir, et le redoublement finit le matin par une sueur abondante qui affoiblit beaucoup le malade.

1. Pour comble de maux, la diarrhée survient à cause de l'humeur purulente que les artères mésentériques déposent sur les intestins, et parce que le ressort de ces parties est entièrement détruit. Cette diarrhée épuise bientôt le malade, et la phthisie qui s'est formée pendant l'hiver se termine l'été suivant par la mort.

3. Comme en hiver le sang abonde extrêmement en pituite, et que la transpiration arrêtée tout à coup produit une difficulté de respirer, il arrive de-là que les sérosités se jettent sur les poumons par les rameaux de la veine artérielle, où au moyen des conduits salivaires, elles s'accumulent dans les glandes du gosier, d'où elles tombent dans les poumons par la trachée artère. Ainsi elles les affoiblissent, les irritent continuellement, et causent une toux fréquente et violente, avec les autres symptômes dont nous avons parlé. Les poumons étant déchus de leur état naturel, et ayant perdu leur ressort, il s'y forme d'ordinaire des engorgements et des tubercules que l'on trouve le plus souvent remplis d'une sanie purulente lorsqu'on examine les poumons de ceux qui sont morts de cette maladie.

4. Quand une fois la phthisie est avancée, elle résiste presque toujours à toute sorte de remèdes. On peut néanmoins tenter de la guérir en diminuant la quantité de l'humeur catarrhale qui se jette sur les poumons. Pour cela il faut employer la saignée du bras, les doux purgatifs, les remèdes pectoraux appropriés aux différents états de la maladie, c'est-à-dire les incréassants lorsque l'humeur est trop claire ne peut s'évacuer comme il faut par la toux et par les crachats; et les atténuants lorsque l'humeur trop épaisse ne sort qu'avec beaucoup de peine et d'incommodité.

Part. I.

A a

PHTHISIE.

5. Ensuite il faut détruire la fièvre hectique par le moyen des remèdes tempérants et rafraîchissants. Tels sont le lait d'ânesse, le lait distillé, les émulsions avec les amandes douces, les semences froides, et la graine de pavot blanc, l'eau de fleurs de primevère, etc.

Enfin il s'agit de déterger l'ulcère du poulmon. On regarde le baume blanc, ou baume de la Mecque comme excellent pour cela.

6. Voici donc, selon moi, la meilleure manière de traiter la phthisie. On commencera d'abord par une saignée du bras, ensuite on purgera le malade trois jours de suite, soit avec les pilules cochées majeures, soit avec notre potion purgative ordinaire. Le soir du troisième jour on donnera une demi-once de sirop diacode. Deux ou trois jours après on purgera de nouveau, et on réitérera encore la purgation autant de fois qu'on le jugera nécessaire, jusqu'à ce que les symptômes aient entièrement disparu, ou du moins soient fort adoucis.

7. Après que chaque purgation aura cessé d'agir, on donnera au malade vingt gouttes de baume blanc mêlées dans du sucre pulvérisé, ou bien une pilule faite avec la térébenthine de chio, et le sucre candi, et le malade ne boira rien par-dessus. Le baume blanc ne doit être employé qu'après avoir fait précéder les évacuations convenables. On peut substituer à ce baume un électuaire composé de baume de leucatel, de réglisse, et de graine d'anis en poudre, et de térébenthine.

8. Lorsqu'on a évacué suffisamment, il faut travailler à apaiser la toux, de peur que les poulmons ne s'affaiblissent par les secousses continuelles qu'ils souffrent. Le meilleur remède pour apaiser la toux, est le sirop diacode que l'on peut donner de la manière suivante.

Prenez décoction pectorale, une livre ; sirop diacode, et sirop de capillaire, de chacun deux onces. Mêlez cela ensemble. Le malade en prendra cinq cuillerées trois fois par jour.

9. Ce remède pris ainsi fréquemment arrêtera peu à peu le flux de l'humeur catarrhale, et l'empêchera de tomber sur les poulmons, lesquels par ce moyen se rétabliront dans leur premier état, à moins qu'ils ne soient extrêmement endommagés. Le narcotique aidera aussi la coction de la matière purulente qui s'est formée dans les poulmons.

10. Mais de tous les moyens de guérir la phthisie, il n'en est point qui égale l'exercice du cheval continué tous les jours. Les malades qui choisissent ce moyen de guérison n'ont plus besoin d'être asservi à aucun régime particulier, et ils peuvent boire et manger de tout ce qui leur plaît; parce que cet exercice leur tient lieu de tout. Quelques-uns de ceux qui sont revenus en santé par cette méthode, ont été atteints d'une tumeur au col, laquelle ressembloit fort aux tumeurs scrophuleuses.

PHTHISIE.

11. Il y a une autre sorte de phthisie qui vient de la toux, mais qui commence dans une autre saison que la précédente, savoir au commencement de l'été. Elle attaque le plus souvent les jeunes gens délicats, dont le sang est âcre et échauffé, qui en crachent en toussant, et qui se sont échauffés par des excès de vin. Les malades sentent une douleur ou un embarras dans les poumons; et si on ne remédie promptement à ces symptômes par des remèdes convenables, il survient bientôt un ulcère, et le malade crache le pus.

12. On guérit aisément cette sorte de phthisie par la saignée et la purgation alternativement répétée, sur-tout dans le commencement de la maladie, joignant à cela un régime rafraîchissant et incrassant, et s'abstenant tout-à-fait de viande.

13. La troisième espèce de phthisie arrive lorsque sur la fin d'une fièvre la matière fébrile s'étant jetée sur les poumons, les affoiblit, et donne lieu aux funestes symptômes dont nous avons fait mention.

14. Elle est produite aussi quelquefois par la suppuration d'une pleurésie, lorsque la matière purulente n'a pas été assez abondamment évacuée par l'expectoration.

15. Il y a aussi des gens qui, pour avoir été extrêmement affaiblis par des évacuations trop abondantes et trop fréquentes, tombent dans une sorte de phthisie que je nomme la quatrième. Ces malades ont, le soir après souper, un redoublement de chaleur et de fièvre, et ils sont particulièrement atteints d'aphthes.

Fin de la première Partie.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

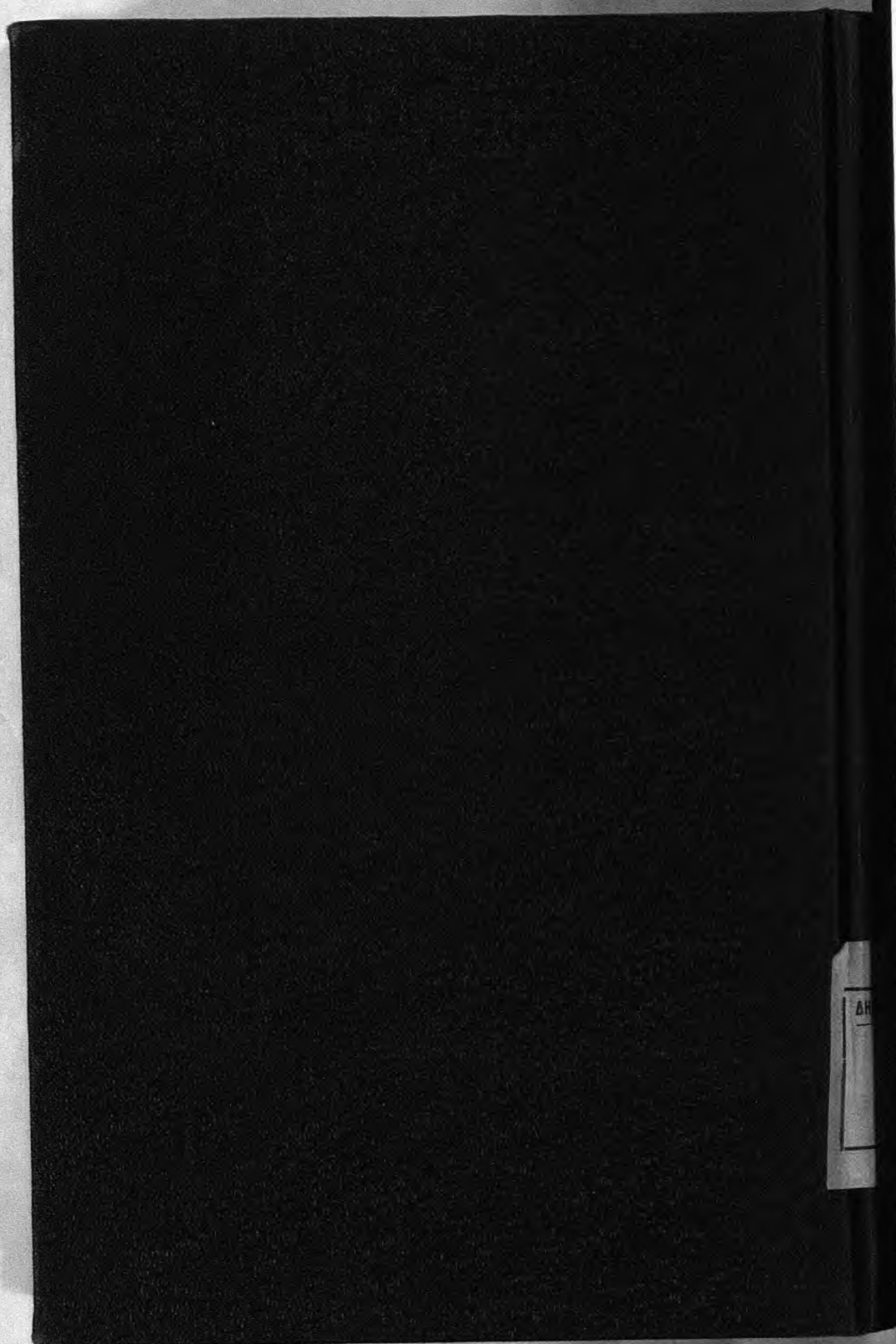
Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

KINHTE BIBΛIOΘΗKH BEPOIAS

ΗΜΕΡΟΜΗΝΙΑ ΕΠΙΣΤΡΟΦΗΣ

[illegible]

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας